

ANNEE

N° 1

JANVIER

1888



L'AFRIQUE

EXPLORÉE

ET

CIVILISÉE

GENÈVE

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

MÊME MAISON À DALE ET À LYON

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

FONDÉ ET DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Docteur en droit,

Membre de l'Institut de Droit international, de la Société de géographie de Genève;
Correspondant de l'Institut de France, de l'Académie d'Hippone, de la British and Foreign Antislavery
Society,
et des Sociétés de géographie de Marseille, Nancy, et Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés
de géographie de Lisbonne, de Porto, de Saint-Gall et de Berne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **10 francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, **11 fr. 50**.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **à droit à un compte rendu**.

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse)**.

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.

Chez MM. Ch. DELAGRAVE, libraire, 13, rue Soufflot, à Paris.

A. BARBIER, librairie africaine et coloniale, 31, rue Bonaparte, Paris.

MUQUARDT, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, libraires, Corso Vittorio Emanuele, 21, à Milan.

F.-A. BROCKHAUS, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.

L. FRIEDERICHSEN et C^{ie}, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.

Wilhelm FRICK, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).

TRUBNER et C^{ie}, libraires, Ludgate-Hill, 57/59, à Londres E. C.

Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés, au prix de 12 fr. chacun, un certain nombre d'exemplaires complets de la II^{me} et de la IV^{me} année et suivantes. La I^{re} et la III^{me} sont épuisées.

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

NEUVIÈME ANNÉE

1888



GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1888

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

General Library
9-20-44

BULLETIN MENSUEL (2 janvier 1888¹).

Dans le discours par lequel M. le gouverneur général Tirman a ouvert la dernière session du Conseil supérieur de l'**Algérie**, se trouve le passage suivant qui montre les progrès réalisés dans les cinq dernières années : De 1881 à 1886, la population rurale européenne s'est accrue d'un tiers, et la valeur du matériel agricole qu'elle possède s'est élevée de 15 à 21 millions ; l'étendue du vignoble a triplé ; la récolte du vin qui n'avait été que de 288,000 hectolitres en 1881, a atteint en 1886 près de 1,700,000 hectolitres, et a présenté, en 1887, une augmentation de plus de moitié sur ce dernier chiffre. Ainsi en six ans, les revenus que la colonie a retirés de la culture de la vigne ont presque décuplé. En quatre ans le commerce général a augmenté de 145 millions. Le réseau des voies ferrées en exploitation s'est accru de 660 kilom., et s'accroîtra encore de 1230 kilom. lorsque les lignes actuellement en construction seront terminées. De 48 millions les recettes des voies ferrées sont montées à 89 millions. Le nombre des bureaux de poste s'est accru de 142 ; celui des bureaux télégraphiques de 160. Enfin les produits de l'enregistrement, des domaines et de timbre ont donné une plus-value de dix millions ; les droits de douane ont monté de 33 à 43 millions, les taxes postales de 11 à 16 millions ; dans leur ensemble les recettes ordinaires du Trésor ont augmenté de plus de 47 millions.

Nous avons indiqué précédemment les services que les **Sociétés colombophiles** pourraient rendre à l'Algérie au moyen des pigeons voyageurs. L'*Indépendant de Constantine* nous apprend que M. Blanc, membre administrateur de la *Colombe*, de Marseille, va s'installer à Alger, pour y fonder une Société qui dotera l'Algérie d'un réseau aérien complet. Son projet comprend les lignes suivantes : 1° d'Oran à Saïda (125 kilom.) et de Saïda à Géryville (125 kilom.) ; 2° d'Alger une ligne d'entraînement serait établie pour les colonnes militaires opérant le long du Chéliff ; 3° d'Alger à Oran la communication se fera sans peine au moyen d'un relai à Senez ; de même celle d'Alger à Philippeville, au moyen d'un relai à Bougie ; 4° de Philippeville une ligne partirait vers la Tunisie, tandis qu'une autre monterait vers Constantine ; 5° enfin vien-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

draient les lignes Constantine-Batna-Lambessa ; Batna-Biskra ; Biskra-Tougourt et Laghouat.

Un correspondant du *Temps* écrit à ce journal que la transformation du littoral oranais par le rapide développement de sa colonisation, pendant les dix dernières années, a eu pour effet de faire d'Arzew autre chose que le point d'embarquement de l'alfa, cueilli sur les hauts plateaux. — humble destinée à laquelle ses voisins d'Oran et de Mostaganem semblaient vouloir borner son ambition. — L'alfa y est toujours un élément de trafic considérable ; mais il ne compte plus que pour un tiers dans le mouvement commercial actuel de son port. Le nombre des navires qui y étaient entrés, en 1880, était de 245, jaugeant 75,996 tonnes. Il s'est successivement élevé en 1885, au chiffre de 485, jaugeant 188,947 tonnes, et, en 1886, il a atteint celui de 532 navires et 240,000 tonnes. Par la création du chemin de fer s'arrêtant d'abord à Tizi-Mascara, poursuivi ensuite jusqu'à Saïda, continué plus tard, à travers les hauts plateaux, jusqu'à Kralfallah, puis prolongé, à la suite de l'insurrection de 1881, jusqu'au Kreïder et à Mecheria, et aboutissant aujourd'hui à Ain-Sefra, à 465 kilomètres du littoral, par cette longue voie de pénétration à l'intérieur, Arzew est devenu le port naturel des marchés du centre de la province. L'exportation des vins et celle des céréales ont fourni à son trafic un aliment non seulement supérieur, mais surtout plus rémunérateur que celui de l'alfa.

A l'occasion du projet d'**expédition au Sahara** de M. Fernand Foureau dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte les renseignements suivants : « Il y a chez M. Foureau, comme chez la plupart des explorateurs, l'ambition de parcourir des contrées inconnues et l'idée fixe de la marche en avant, cette ambition qui a guidé Caillé, Soleillet, Palat et tant d'autres. Parmi les grands colons d'Algérie que rien n'a rebutés, parmi les hardis pionniers obstinément attachés à la conquête de ce rude sol d'Afrique, il est digne de figurer au premier rang. Depuis douze ans, la Société de l'Oued-Rirh, formée pour l'exploitation du palmier-dattier, a pris, sous l'énergique impulsion de MM. Fau et Foureau, un essor considérable ; elle possède aujourd'hui 90,000 palmiers en plein rapport et occupe un personnel de khramès immense, perfectionnant les procédés primitifs des Arabes, elle a, grâce au forage des puits artésiens, apporté la richesse dans le plus misérable des pays. M. Fernand Foureau parle tous les dialectes du sud avec une facilité incomparable, il s'est astreint à l'exercice extrêmement pénible du méhari, et est entraîné aujourd'hui au point de

pouvoir supporter presque indéfiniment ce genre de monture qui, de l'avis de ceux qui s'en sont servis, est bien l'engin de locomotion le plus éreintant que l'on puisse rêver. Son tempérament sec et nerveux, sa sobriété inouïe et son habitude du climat lui permettent certainement de résister là où tout autre succomberait infailliblement. Nous l'avons entendu exposer ses théories sur les voyages dans le Sahara et sur la triste fin de l'expédition Flatters, et avons été frappés de ses arguments. Il compte opérer comme Caillé, puisqu'il part seul ; il est plus que probable qu'après son passage à El-Goléah on n'entendra plus parler de lui pendant fort longtemps. Espérons qu'il nous reviendra, et que nous n'aurons pas à ajouter son nom au lugubre martyrologe des explorateurs tombés sous les coups des hôtes féroces de l'Ahaggar. »

M. Palat, père du lieutenant **Marcel Palat**, assassiné dans le Touat, a écrit à M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, pour rectifier l'opinion courante d'après laquelle la dépouille de son fils serait restée sans sépulture dans quelque repli du Sahara. Grâce à M. le gouverneur général de l'Algérie, les restes du lieutenant ont été ramenés en France ; ils portaient les traces de deux coups de feu. Une faible partie des objets qu'il avait emportés ont été restitués, entre autres un fusil, un revolver, un appareil photographique, de l'ambre, du corail, etc. Un des guides assassins avait été arrêté, mais il a été relâché. Le lieutenant Palat attendait dans le Touat Si-Kaddour, qui s'était engagé à lui aider à traverser la zone dangereuse. Si-Kaddour ne vint pas ; il envoya son fils et son parent Si-Lala, qui donnèrent au lieutenant trois guides dont les parents devaient rester en otages pour répondre de sa sécurité. Ce sont ces guides qui l'ont assassiné.

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, M. le Dr Hamy a exposé les résultats de l'exploration qu'il a faite au printemps dernier dans la partie de la Tunisie au S.-O. de Gabès, en vue d'étudier la **tribu des Zenata**, d'origine berbère, dont les mœurs, les croyances et les constructions sont très caractéristiques. Les villes sont formées par une série de terrasses fortifiées, en retrait les unes au-dessus des autres. M. Hamy attribue aux ancêtres des Zenata actuels les constructions mégalithiques de l'Enfida. Leur vie est monotone et misérable, ils n'ont d'autres ressources que l'olivier, le palmier, l'orge, quand il pleut, et quelque menu bétail. M. Hamy a visité dans son voyage une vallée, dite vallée des Troglodytes, où les indigènes vivent dans des grottes creusées dans le flanc des collines.

Un traité d'alliance a été conclu entre le gouvernement italien et les **Habab**, tribu qui habite au nord de Massaoua, de la mer Rouge jusqu'aux montagnes, et dont le chef Kantibaï s'est placé sous la protection de l'Italie. Aux termes du traité les Italiens seront bien accueillis par les Habab qui les pourvoiront, moyennant rétribution équitable, de guides, de bœufs et de chameaux. Kantibaï considérera comme son ennemi celui de ses sujets qui ferait cause commune avec les Abyssins, et laissera son fils en otage auprès des Italiens comme garantie de la fidélité avec laquelle il remplira ses engagements. Si le concours des Habab contre l'Abyssinie est nécessaire, il contribuera à fournir les moyens de transport et les contingents qui lui seront demandés. Les Habab protégeront de la manière la plus efficace tous les étrangers porteurs de recommandations délivrées par les autorités italiennes, et tout spécialement les caravanes de marchands de Massaoua. Le gouvernement italien favorisera le commerce au mouillage de Teklaï en y établissant un résident et un corps de police. Une pension mensuelle de 500 thalaris est accordée à Kantibaï qui reconnaît avec toute sa famille la suzeraineté de l'Italie; de son côté celle-ci reconnaît le fils de Kantibaï pour son successeur. D'après la *Revue française*, le pays des Habab est d'environ 6200 kilomètres carrés, et sa population de 68,000 âmes. Les habitants parlent un abyssin mêlé d'arabe. Ils sont chrétiens, mais fortement entachés d'islamisme. Leur pays est divisé en deux parties distinctes, la côte et le haut pays. La montagne est aride, escarpée, coupée de ravins et remplie de nombreuses et vastes cavernes; c'est dans cette région que les Grecs avaient placé les Troglodytes. C'est là que les Habab nomades tiennent leurs quartiers d'été, de juin à octobre. Les troupeaux y trouvent d'abondants pâturages à une altitude de 1600^m en moyenne. D'un caractère essentiellement doux, les Habab ne font la guerre que pour défendre leurs troupeaux, dans lesquels on remarque une race de chameaux d'une taille extraordinaires. Habités à porter à Massaoua leur maïs et leur beurre, ils peuvent devenir d'utiles pourvoyeurs pour les troupes italiennes.

L'espérance qu'avait fait concevoir la conquête des **pays Gallas** par le roi du Choa, au point de vue de l'exploration des territoires conquis, n'a pas tardé à se confirmer. Un négociant français, M. Rimbaud, s'est rendu de Tadjourah à travers le pays des Danakils, au Choa, et en est revenu par une route directe d'Antotto à Harrar, qui traverse le pays des Ittou-Gallas. Les *Mittheilungen* de Gotha, qui nous fournissent ces renseignements, disent qu'il faut réduire de beaucoup les données exagé-

rées apportées par quelques voyageurs sur l'exploitation commerciale de ces contrées. M. Rimbaud met en doute la valeur rémunératrice de l'exploitation des gisements de sel du lac Assal, projetée par des entrepreneurs français au moyen d'un chemin de fer à voie étroite; d'après lui les difficultés du terrain sont trop grandes. Il conteste absolument la possibilité de la navigation sur l'Haouash, même à l'époque des plus hautes eaux, prônée par Soleillet et Longbois. Il recommande aux futurs voyageurs la route du Choa, de Zeïla par Harrar: elle évite le territoire des Danakils toujours disposés au pillage, et traverse des régions plus fertiles. Le pays des Itou-Gallas forme un haut plateau d'environ 2500^m d'altitude; il possède d'excellents pâturages, des forêts étendues, et vu sa fécondité et son doux climat, il conviendrait à la colonisation européenne. M. Borelli compagnon de M. Rimbaud a relevé l'itinéraire parcouru.

La *Gazette géographique* indique, comme suit, le prix courant des **esclaves** sur les marchés clandestins de la **mer Rouge** :

Jeunes filles de 10 à 15 ans, de 400 à 500 francs.

Jeunes garçons de 7 à 11 ans, de 300 à 400 francs.

Jeunes femmes de 16 à 22 ans, de 250 à 350 francs.

Jeunes hommes de 15 à 26 ans, de 150 à 250 francs.

Le même journal ajoute qu'il est fort rare que les caravanes se chargent d'amener à la côte des hommes d'âge mûr.

D'après la *Deutsche Kolonial Zeitung*, la Société coloniale allemande a adressé au gouvernement impérial une pétition sollicitant l'établissement d'une **ligne de steamers** subventionnée par l'État, pour mettre l'Allemagne en communication directe avec l'**Afrique orientale**. S'il n'est pas possible d'établir une ligne directe, les pétitionnaires demandent la création d'une ligne d'Aden à Zanzibar, pour rejoindre la ligne subventionnée de l'Asie orientale. La pétition fait valoir l'importance du port d'Aden, dont le commerce d'échange avec l'Angleterre et l'Autriche s'élevait en 1885 à plus de 17 millions de francs. Les vaisseaux de la British India Company touchent actuellement une fois par mois à Lamou dans le territoire de Witou et à Mombas, qui ne le cèdent pas en importance à Pangani et à Dar-es-Salam, au point de vue de l'avenir des possessions allemandes de l'Afrique orientale. En outre les pétitionnaires font ressortir que dans les relations commerciales avec Zanzibar, Mozambique, Madagascar, Maurice, la Réunion, la baie de Delagoa, Port Elisabeth et Capetown, l'Allemagne n'occupe qu'un rang très secondaire, faute d'une ligne de steamers qui la mette en communication régulière et directe avec cette région.

Le *Standard and Mining Chronicle* de Johannesburg renferme le récit d'un massacre d'une centaine de **Ma-Tébélé**, à Gouboulououayo, par l'ordre du roi Lobengula. Ce récit jette un triste jour sur la condition des sujets d'un pareil potentat. Nous lui empruntons ce qui suit. M. Fr. Selous et trois de ses amis, récemment arrivés d'Angleterre, s'étaient rendus dans le pays des Mashona pour chasser, accompagnés de 150 Ma-Tébélé qui devaient leur servir d'escorte, sous le commandement d'un *induna*. Ostensiblement ces hommes devaient remplir les fonctions de guides, de porteurs, de batteurs, et, d'une manière générale, de domestiques, mais en réalité, ils avaient l'ordre de surveiller les faits et gestes des chasseurs blancs, pour empêcher qu'ils ne quittassent les districts de chasse, et surtout de s'opposer à toute tentative d'explorer la région aurifère et de toucher à la surface du sol. Lobengula insiste toujours sur la nécessité de procurer au chasseur un certain nombre de ces hommes, sous prétexte qu'il rend un grand service pour lequel il est d'usage de faire au roi un présent convenable, non comme un salaire, mais plutôt comme un témoignage de respect, d'admiration et de gratitude. Voyant que les amis de Selous étaient des personnages de haute condition et riches, Lobengula leur fournit une suite de natifs encore plus considérable qu'à l'ordinaire. Après un certain temps employé à chasser, la troupe s'écarta du territoire des chasses, et se dirigea vers les mines d'or septentrionales. Là on se mit à examiner le pays que l'on traversait retournant toutes les pierres de quelque apparence. Le devoir de l'*induna* aurait été de s'y opposer d'emblée, et tout d'abord d'empêcher que l'on ne sortît des terrains de chasse. En agissant contrairement aux ordres du roi, lui et tous ses gens s'exposaient à la vengeance implacable du tout-puissant monarque. Un des Ma-Tébélé, anxieux des conséquences que pouvait avoir cette infraction, retourna secrètement à Gouboulououayo pour en informer Lobengula, qui ordonna immédiatement à un de ses régiments d'aller infliger la punition inévitable à ceux qui avaient désobéi à ses ordres. Le régiment partit et atteignit bientôt la troupe des sujets du roi qui ne se doutaient nullement du sort qui les menaçait. L'*induna* coupable fut mandé et informé du motif de l'apparition des soldats ; il appela tous ses hommes et leur fit connaître le décret irrévocable de Lobengula. Sans délai le terrible carnage commença, tout près du wagon de Selous. Tous les délinquants subirent leur sort, sans murmure, avec un calme stoïque. Les chasseurs blancs durent assister à ce massacre de leurs compagnons de chasse. On les escorta jusqu'au centre du territoire qui leur était assigné pour

leurs exercices de sport, et on les exhorta à être plus prudents à l'avenir pour ne pas offenser Sa Majesté noire.

La Chambre de commerce de **Durban** a adopté la résolution suivante : « Tout en approuvant l'activité du gouvernement pour établir le plus promptement possible une ligne de chemin de fer dans la direction de la frontière du Transvaal, par les mines de houille, la Chambre insiste sur l'extrême importance d'une communication par voie ferrée avec l'État libre de l'Orange, communication rendue plus urgente que jamais par la rapide transformation des entreprises de chemins de fer dans l'Afrique australe. » Une session spéciale du Volksraad de l'État libre de l'Orange a été convoquée pour s'occuper de la question des voies ferrées. Le président Brand a montré l'impérieuse nécessité de la construction d'une ligne reliant le chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria au réseau de la colonie du Cap, en passant par l'État libre de l'Orange. Il a en outre convoqué une conférence de délégués des États indépendants et des colonies de l'Afrique australe, pour examiner ce sujet, et a exprimé l'espoir que les objections du Transvaal à la réunion aux chemins de fer par l'ouest seraient surmontées et que l'on arriverait à une union entre les républiques, ce qui serait l'avant-coureur d'une fédération générale des États du sud de l'Afrique. Le président Kruger et les membres de la Commission du Transvaal étaient présents.

Jusqu'ici nous n'avions pu communiquer à nos lecteurs, au sujet du retour du **lieutenant Wissmann**, que son arrivée à Mozambique, sans aucun détail sur son exploration de Loulouabourg jusqu'au Tanganyika. Les *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin et la *Deutsche Kolonial-Zeitung* nous ont apporté les renseignements qu'il a donnés à Berlin sur son dernier voyage. Nous ne pouvons malheureusement en donner qu'un court résumé. Avant de quitter Loulouabourg il remit la station aux agents de l'État indépendant du Congo. L'on est étonné, en lisant l'énumération des bâtiments construits dans l'espace de moins de deux ans par le personnel de cette station au centre de ce continent si décrié. On y voit des maisons pour le chef de la station, pour son lieutenant, pour les étrangers, pour un interprète ; une caserne contenant 21 chambres ; une cuisine avec deux chambres pour domestiques ; une maison d'arrêt ; des dépendances pour les marchandises avec des chambres pour les armes et les provisions ; un pigeonnier et un poulailler, une maison de bains, une buanderie ; une maison pour dix ouvriers, une autre pour dix femmes ; des étables pour les bœufs, les moutons, les chèvres, les porcs ; une maisonnette pour les observations

météorologiques ; des ateliers, etc. La station est entourée d'une palissade ; quatre bastions pour des pièces de canon et un glacis en complètent les fortifications. A 250^m se trouve le village des nègres amenés de la côte, et à 600^m plus loin celui des Ba-Chilangué. Dans toutes les directions, et souvent à bien des lieues de distance, les chemins ont été élargis jusqu'à 5^m ; des ponts ont été construits sur les rivières. De vastes plantations de riz, de citrouilles, de cannes à sucre, de manioc, de pommes de terre douces, d'arachides, de fèves d'Europe et de blé cafre, et des jardins potagers plantés de tomates, de bananes, de pommes de terre d'Europe, de concombres, d'oignons, de radis, de choux, d'ananas, etc., se sont développés autour de la station.

Petite au départ de Loulouabourg, la caravane du lieutenant Wissmann s'augmenta bientôt par l'adjonction de quelques chefs. Elle s'arrêta quelque temps sur les bords du Loubi, pour traverser ensuite le territoire des Bena Ngonga qui, en 1882, avaient pillé Pogge revenant du Loualaba ; Wissmann jugea nécessaire de leur infliger une punition pour cet acte de violence. Après avoir délivré tous les captifs des Bena Ngonga, il passa le Sankourou en aval du confluent du Loubi. Au delà du Sankourou il trouva qu'il s'était produit, dans l'espace de quatre ans, un changement considérable dans les habitudes des populations qui s'étendent jusqu'à Lomami. Tandis qu'auparavant les cauries étaient l'article de commerce le plus recherché, maintenant ces tribus demandent des perles, des tissus, des fusils et de la poudre. Cette circonstance le mit dans une situation très difficile, car il s'était pourvu surtout de cauries. Les collections ethnographiques qu'il avait faites précédemment ne pourront plus être renouvelées ; car il a constaté chemin faisant que l'introduction des produits européens a pour effet de faire abandonner aux indigènes leur industrie particulière. Depuis trois ans, des caravanes du Bihé apportent aux principaux chefs des Ba-Sangué de la poudre et des armes qu'elles échangent contre des esclaves ; elles conduisent ceux-ci aux Ba-Kouba qui leur donnent de l'ivoire en retour. Les Ba-Kouba achètent les femmes pour leurs travaux domestiques, et les hommes uniquement pour les immoler lors des funérailles d'un de leurs chefs. Wissmann a appris qu'à la mort du dernier Loukengo, 200 victimes humaines ont été sacrifiées. Des mesures sont prises pour faire cesser cet odieux trafic. — La région des forêts vierges, qu'il eut à traverser ensuite, imposa à sa caravane des marches si pénibles qu'il dut renoncer à son plan d'explorer le pays où sont les sources de la Bousera, du Tchouapa, du Boloka, etc., affluents du Congo, et incliner vers

le sud pour rejoindre la route qu'il avait suivie en 1881. Ces forêts vierges qui s'étendent au nord et à l'est bien au delà du Lomami, peuplées des féroces Ba-Tékéla et Ba-Toua, ne pouvaient d'ailleurs lui fournir à lui et à ses gens que des vivres insuffisants. Il rencontra une quarantaine de Ba-Toua, d'un jaune brun, avec des lèvres roses, d'une taille moyenne de 1^m,4, et fut frappé de leur air timide, réservé, anxieux même, en comparaison des Ba-Tékéla qui ressemblaient à des chiens sauvages, agités, défiants et aboyeurs. L'analogie de certains mots du langage des Ba-Chilangué et des Ba-Toua fait croire à Wissmann que les Ba-Chilangué sont issus d'un mélange de Ba-Louba et de tribus primitives semblables aux Ba-Toua. — En sortant de la région des forêts, il eut à combattre contre les Bena-Mona qui, à plusieurs reprises, attaquèrent sa caravane. Puis, pendant près d'un mois, du 28 décembre 1886 au 23 janvier 1887, il dut traverser le territoire des Beneki, désolé et dépeuplé par la guerre, par la chasse aux esclaves et par la petite vérole, tandis que lorsqu'il y avait passé en 1882, il comptait de nombreux villages d'une étendue considérable et très peuplés. Arrivé chez le chef Kawamba qu'il avait connu précédemment, il y trouva des vivres en abondance, et donna aux hommes qui lui restaient quelques jours de repos. Il en avait perdu 60 depuis le passage du Sankourou, et 20 autres moururent encore d'épuisement ; quelques-uns s'étaient enfuis pour trouver à manger chez des tribus qui en feraient leurs esclaves. A Nyan-goué il trouva tout changé depuis la destruction de la station des chutes de Stanley par les Arabes. Il dut renoncer à ses projets de tourner vers le sud pour se rendre au Kamolondo, ou de se diriger vers le N.-E. pour atteindre le Mouta-Nzigué, et s'estima fort heureux de pouvoir encore reprendre, avec Bugslag, l'ancienne route qui mène au Tanganyika. Nous avons déjà dit son retour du Tanganyika à la côte par la route du Nyassa et du Chiré. Nous aurons à revenir sur l'exploration de Wissmann lorsqu'en aura paru la relation complète. Actuellement le voyageur doit passer l'hiver à Madère, le séjour de l'Europe à cette saison risquant d'être préjudiciable à sa santé.

Sur le Congo, c'est vers le haut Arououimi que se portent tous les regards, dans l'attente d'une dépêche apportant la nouvelle de la rencontre de **Stanley** et d'Emin pacha. Le dernier courrier arrivé à Bruxelles n'avait rien du haut Congo au delà de la station des Ba-Ngala. Cela ne veut pas dire qu'aucune dépêche ne fût arrivée au camp de Yambouya, mais simplement qu'il n'y avait aucun steamer sur l'Arououimi, pour apporter le courrier que le major Barttelot aurait pu avoir

à envoyer à Stanley-Pool. Malheureusement les steamers de la flottille du Congo étaient employés sur d'autres points : le *Stanley*, dit le *Mouvement géographique*, était en réparation à Léopoldville; la *Florida* avait été à la station de l'Équateur sans dépasser ce poste; l'*En-avant* avait pris la route de l'Oubangi. D'ailleurs entre Yambouya et Wadelaï, la route est longue: elle aurait demandé environ deux mois de marche; de plus elle traverse des pays où un courrier isolé, porteur de lettres, est exposé à être fait prisonnier ou tué. En tout cas, une petite caravane armée, détachée du gros de l'expédition, une fois celle-ci arrivée au lac Albert ou à Wadelaï, n'aurait pu être de retour à Yambouya avant la mi-octobre. A Yambouya elle ne serait encore que sur l'Arououimi, où la correspondance devrait attendre l'arrivée et le départ d'un steamer pour être transmise à Léopoldville d'abord, et de là à Boma. Après avoir été réparé, le *Stanley* était, le 1^{er} novembre, sur le point de pouvoir reprendre ses voyages, et se disposait à partir le 15 du même mois pour se rendre à la station des chutes de Stanley, en faisant visite, en passant, au camp de Yambouya sur l'Arououimi. Ce sera lui qui rapportera les nouvelles que pourra avoir reçues le major Barttelot.

M. Ed. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, a transmis au *Mouvement géographique* des renseignements détaillés sur les plantations de **Léopoldville**; en voici un court résumé. Une quinzaine d'hectares ont été défrichés et plantés, ou sont prêts à l'être aux premières pluies. Ils fournissent un potager où l'on cultive presque tous les légumes d'Europe et qui fournit deux fois par jour la table des 22 blancs qui se trouvent en ce moment à la station, de haricots et pois indigènes, de patates douces, de maïs, de manioc, de riz et de fruits divers, principalement de bananes, de papayes, d'ananas, ainsi que de café et de tabac. Le riz semé l'an dernier a été récolté fin juillet de cette année. Deux ares en ont donné 20 sacs de 30 kilog. L'épi était bien fourni, les grains gros et féculieux. Le lieutenant Liebrechts a fait préparer pour cette culture deux hectares et demi dont l'ensemencement se fera dans quinze jours. S'ils rendent autant que les deux premiers ares, il ne sera plus nécessaire d'envoyer du riz à Léopoldville, même pour les steamers qui font des voyages de trois et quatre mois. Deux hectares de maïs seront ensemencés aux premières pluies. Il fournit deux récoltes, l'une en quatre mois au commencement de février, l'autre en cinq mois à la fin de juillet. Il est d'un grand rendement et les noirs en sont très friands. Le manioc est la base de la nourriture de

l'indigène. Il suffit de remuer la terre après l'avoir débarrassée des herbes. La racine est féculieuse ; on la laisse trois jours dans l'eau, elle se ramollit et la pelure s'enlève facilement. On la réduit en farine au moyen d'une pierre ronde, on pétrit et l'on fait bouillir après avoir formé une boule aplatie qu'on entoure de feuilles de bananier. Ce pain, nommé *chiquangue*, se conserve trois à quatre jours ; il est très nutritif. Une plantation de caféiers avait été faite ; mais elle fut étouffée par les herbes. Au mois de mai dernier, le lieutenant Liebrechts l'en fit débarrasser, et les arbustes couverts de fruits mûrs ont permis de faire une récolte de plusieurs sacs.

Le colonel Galliéni, arrivé au **Sénégal**, se propose de terminer avec les ressources de la main-d'œuvre indigène fournie gratuitement par les chefs noirs, la voie ferrée déjà commencée et pour laquelle une quantité énorme de matériel avait été transportée à Kayes, où elle demeurait inutile depuis la suspension des travaux. Il reste 43 kilom. à achever ; la voie reliera Kayes à Bafoulabé, à l'intersection de trois grands cours d'eau, à proximité des centres producteurs de la gomme et du caoutchouc. En même temps le colonel Galliéni reprendra les négociations avec le sultan de Ségou, et renverra à Timbouctou le lieutenant Caron avec la canonnière le *Niger*, et une grande chaloupe armée pour tenter de nouveau d'obtenir un traité de commerce des maîtres de cette ville.

M. Camille Douls revenu récemment en France a donné sur **Tendouf**, la ville principale sur la route de Timbouctou au Maroc, les informations suivantes : Les caravanes y laissent la plus grande partie de leurs marchandises, mais surtout des **esclaves**. La grande caravane de plusieurs milliers de chameaux, qui part de Timbouctou chaque année en décembre, en amène avec elle un millier ; il en reste à Tendouf environ 950, dont le tarif est fixé comme suit :

Pour une fille de 9 à 15 ans, de 350 à 400 francs.

Pour un garçon de 9 à 15 ans, de 250 à 350 francs.

Le prix diminue ensuite sensiblement ; les esclaves de 15 à 20 ans ne valent pas plus de 150 francs. Après l'âge de 20 ans on en amène très peu, car leur valeur ne dépasse guère 75 francs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'*Écho d'Oran* annonce qu'un gisement important de charbon de terre a été découvert à 9 kilom. de la ville de Tiaret. Dans la même commune sont signalées également des traces de mines de fer, de cuivre et de plomb.

Quelques jeunes gens en relation avec le collège protestant de Beyrouth se sont offerts pour être envoyés comme missionnaires en Afrique. Leur connaissance de la langue arabe leur faciliterait leur tâche.

Le capitaine Manfred Camperio s'est rendu à Massaooua, pour en explorer les environs au point de vue scientifique; il visitera aussi les plateaux qu'il a recommandés à la colonisation italienne. Il a pris avec lui, comme compagnon et secrétaire, le fils de Gessi-pacha, Félix Gessi, jeune homme de 22 ans qui connaît les langues orientales et a déjà exploré les pays de la mer Rouge lors de l'expédition des Anglais contre Osman-Digma.

D'après le journal le *Temps*, et sur les instances du gouverneur d'Obock, le sultan de Tadjourah a déclaré aboli le commerce des esclaves sur son territoire.

D'après le *Manchester Guardian* une nouvelle expédition se prépare à se porter au secours d'Emin-pacha. Elle sera dirigée par M. Montagu Kerr qui a déjà une grande expérience de la vie africaine¹, et qui supportera seul tous les frais de l'entreprise. Il organisera sa caravane à Zanzibar, puis se portera sur Wadelai à travers le pays des Masai. Après avoir rejoint Emin-pacha, il explorera le bassin du lac Tchad et celui du Niger. Depuis son retour du lac Nyassa, M. Montagu Kerr s'est exercé aux observations scientifiques. La Société de géographie de Londres l'a pourvu des instruments nécessaires.

A l'occasion de l'heureux retour à Leipzig du Dr Hans Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, son père, directeur de l'Institut bibliographique de Leipzig, a fait donation de 30,000 marcs, destinés à une *Fondation du Kilimandjaro*, dont les intérêts seront affectés à des subsides pour des explorations en Afrique.

Les missionnaires anglais établis au Chagga, au pied du Kilimandjaro, écrivent que le chef Mandara tolère dans son pays des incursions de chasseurs d'esclaves, qui sont en même temps de zélés propagateurs du mahométisme.

La Société coloniale allemande de l'Afrique orientale a fait l'acquisition de vastes plantations qui appartenaient au juge suprême de Zanzibar, Mohamed-Ben-Solivendri, et qui sont situées au bord de la mer, à une lieue de la ville de Zanzibar.

M. Troupel, résident de France à Anjouan, a obtenu du sultan de cette île qui s'est placé sous le protectorat de la France, que le texte français du traité du 21 avril 1886, diffèrent du texte souaheli, fit seul foi, et qu'en outre les différends qui pourraient s'élever entre citoyens français et anjouanais fussent, à l'avenir, réglés par un tribunal composé du résident ou de son délégué, d'un assesseur français et d'un assesseur anjouanais. Une école française sera créée à Moussamouda, dans un local fourni et entretenu par le sultan.

Un nouveau journal, le *Progrès de l'Émyrne*, rédigé en français, en anglais et en malgache, a été fondé à Antananarive, pour défendre les intérêts européens

¹ Voyez VII^{me} année, p. 142. *Expédition de M. Montagu Kerr de Goubouloungou au lac Nyassa*, et la carte p. 160.

sans distinction de nationalité ou de confession religieuse, et soutenir le gouvernement malgache dans la voie de la civilisation.

D'après une dépêche adressée de Lorenzo-Marquez au *Cape Argus*, un télégramme des autorités portugaises de Lisbonne annonce qu'à l'avenir il ne sera plus nécessaire de se munir d'un passeport pour s'embarquer dans la baie de Delagoa, formalité toujours gênante et coûteuse.

L'ouverture de la voie ferrée de Lorenzo-Marquez à la frontière du Transvaal a dû avoir lieu le 18 décembre.

La mensuration trigonométrique du Be-Chuanaland britannique avance rapidement sous la direction de M. H.-D. Laffan. Les limites entre ce territoire et le Transvaal seront fixées par une commission mixte de délégués des deux États.

Le district dans lequel un gisement aurifère a été découvert au Luderitzland se trouve près de la Swakope ¹, à une centaine de kilomètres de Wallfishbay, près de la route qui mène à Otjimbingué; il y a aussi du bois et de l'eau.

M. le capitaine Van Gèle, qui a déjà deux fois tenté de résoudre le problème du cours supérieur de l'Oubangi, a repris l'exploration de cette rivière. Il la remontera jusqu'aux rapides de Zoungo qui l'ont arrêté la première fois, et cherchera la passe navigable qui a permis à Grenfell de franchir les rapides aux eaux basses; il essaiera de gagner le haut fleuve où il poursuivra la navigation aussi loin qu'il le pourra.

Le steamer la *Lys* ayant à bord les membres de l'expédition qui doit se rendre aux chutes de Stanley, sous la direction du capitaine Van de Velde, a dû arriver à Banana à la fin de novembre. Il emmène 35 soldats haoussa et 15 bangala.

La grande allège de la station de Léopoldville a quitté Stanley-Pool, le 30 septembre, pour la station de Louébo sur la Louloua, sous le commandement du capitaine Martini.

Pour donner le plus de facilités possibles au commerce qui se développe sur le Congo moyen, le gouverneur général a publié une ordonnance, aux termes de laquelle tous les produits provenant de la région de Stanley-Pool et du haut Congo sont exonérés de tous droits de sortie.

Le *Mouvement géographique* annonce qu'indépendamment des troupeaux de gros bétail envoyés à Léopoldville, on a expédié à Loukoungou deux bœufs de trait et des charrues destinés aux plantations de cette station, et à Léopoldville un premier troupeau de vingt moutons pour la reproduction.

La *Gazette géographique* publie une dépêche du Gabon, en date du 20 novembre, annonçant qu'une canonnière de 80 chevaux a été lancée par la voie de l'Ogoué vers le Congo. Le nouveau steamer l'*Alima*, transporté au Pool par la maison Daumas-Béraud, est à flot; c'est un bateau à hélice. Il ne tardera pas à partir pour le haut Congo, pour le compte du gouvernement français, auquel il a été cédé ou tout au moins loué.

La coque du steamer, le *Roi des Belges*, transportée à Léopoldville, pour l'expé-

¹ Voy. la Carte, V^e année, p. 100.

dition d'études du chemin de fer, est à flot. M. Delcommune est descendu à Manyanga pour diriger le transport des chaudières du bateau. Au dernier courrier, M. Cambier, avec les six ingénieurs de ses brigades, était près du Kouilou, affluent méridional du Congo.

La ressource de la viande d'hippopotame commence à devenir précaire à Léopoldville, les hippopotames reculant devant les établissements des Européens. Il faut maintenant aller à une journée de la station pour en trouver.

S. de Brazza a ramené du Congo à Libreville un certain nombre d'enfants envoyés par les chefs de l'intérieur pour être instruits dans les écoles de cette station. — Malgré les réclamations des factoreries du littoral, il a interdit la navigation sur l'Ogôoué, mesure qui lèse fortement les intérêts des établissements susmentionnés.

Un décret du gouvernement français a autorisé la création au Gabon d'établissements pénitentiaires affectés aux indigènes d'origine annamite ou chinoise condamnés aux travaux forcés.

Le Dr Ballay, lieutenant gouverneur du Congo français, actuellement en congé en France, va prochainement rejoindre son poste.

Le *Missionnaire* publie une lettre d'Abétifi, de notre compatriote, M. F. Ramseyer, qui annonce la création de deux nouveaux postes d'évangélisation dans l'Achanti, l'un à Nkwatia, l'autre à Obo, la plus grande ville de l'Okwao, comptant près de 7000 habitants. Pour chacun de ces postes, la mission a acquis un terrain sur lequel seront bâties les constructions nécessaires.

LE PAYS DES GARENGANZÉ¹

(D'après M. F. St. Arnot).

A plusieurs reprises nous avons mentionné le jeune missionnaire écossais, F. S. Arnot, qui, déjà en 1881, se rendit de Natal au Zambèze, où il passa une année au milieu des Ba-Rotsé, et d'où il dut se retirer lorsque éclata la révolte contre le roi Lewanika. Après être venu à la côte occidentale à Benguélé, et avoir passé quelque temps auprès des missionnaires américains du Bihé, il se dirigea de nouveau vers l'intérieur, en suivant d'abord la ligne de faite qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèze, puis descendit dans celui du Congo, franchit le Loualaba dans la partie supérieure de son cours et se fixa, il y a bientôt deux ans, dans le pays des Garenganzé sur lequel les renseignements nous faisaient complètement défaut jusqu'ici. Les explorateurs Böhm et Reichard s'en

¹ D'autres voyageurs qui ont entendu parler de ce pays le nomment Garan-ganja ; nous conservons l'orthographe donnée par M. Arnot.

sont approchés du côté du N.-É. en se rendant du Tanganyika à Katanga ; Capello et Ivens, du côté du S.-O., avant d'être obligés de redescendre vers le lac Bangouéolo. Arnot s'y est établi, et c'est de là qu'il envoie, aussi régulièrement que le lui permettent les communications avec la côte occidentale, son journal, à ses parents et à ses amis en Écosse. C'est de ce journal¹ que nous extrayons les informations suivantes. Il nous manque malheureusement la partie du journal d'Arnot où devait se trouver le récit de son voyage à partir du Bihé ; elle s'arrêtait au 16 mars 1886 ; elle a été égarée par les porteurs qui devaient aller chercher à Nana-Kandougou, au delà du haut Loualaba, les colis qu'il y avait laissés. Nous apprenons toutefois, par les premières pages que nous avons entre les mains, qu'Arnot arriva en février 1886, à Moukourrou, à l'ouest de la Loufira, un des affluents les plus considérables du Loualaba supérieur, et l'un des tributaires du lac Kassali. Le chef Moshidé l'accueillit favorablement, et l'autorisa à visiter le pays pour y choisir un emplacement convenable. Après une exploration d'une dizaine de jours, dans laquelle il parcourut les principaux villages jusqu'à la Loufira, et fit la connaissance d'un assez grand nombre de personnages importants, il arriva à la conclusion qu'il ne pouvait pas choisir une position plus centrale que l'endroit où il avait établi son premier campement, un peu au sud de Moukourrou. Cette localité, dont le nom n'est pas indiqué dans les cartes, même les plus récentes, doit se trouver à peu près à égale distance des côtes orientale et occidentale d'Afrique, à 160 kilom. environ à l'ouest du lac Bangouéolo. Entre ce lac et la Loufira, il existe une chaîne de montagnes, à l'ouest de laquelle la Loufira coule dans la direction du nord jusqu'au lac Kassali ; le Loualaba forme la limite occidentale du pays des Garenganzé. La frontière méridionale de l'État indépendant du Congo ayant été déterminée par la région des sources des affluents du grand fleuve, qui comprend celles du Loualaba et de la Loufira, ce pays se trouve donc compris dans les limites de l'État indépendant.

Peu après son arrivée, Arnot apprit que deux caravanes de Garenganzé avaient été pillées par des gens du Bihé ; l'une, qu'il avait rencontrée en novembre de l'année précédente près de la rivière Lumesé,

¹ *Among the Garenganze in central Africa. Diary and letters of Fred. Stanley Arnot from march to september 1886. — Six months more among the Garenganze, letters from september 1886 to march 1887. London (J.-E. Hawkins), 1887, in-12, 22 p.*

avait eu tous ses hommes et ses femmes réduits en esclavage ; l'autre, qu'il avait vue à Malangé, avait été attaquée dans le Lovalé. Dès lors, les relations commerciales entre Moukourrou et le Bihé étaient profondément troublées. Moshidé se proposait d'envoyer une de ses femmes, nièce du chef de Bihé, pour négocier avec son oncle, afin que la sécurité des routes de commerce fût rétablie.

Le nombre des villages dans le voisinage de Moukourrou est considérable ; dans une excursion de deux heures, Arnot en a compté 43, tous de grande dimension ; tout le terrain aux environs était cultivé. La ville de Moshidé est très grande, et, pour l'Afrique, la population en est très forte. Elle a de 12 à 15 kilom. de long. Le sol est presque entièrement couvert de champs au milieu desquels coule la rivière Ounkeya ; mais il y a beaucoup de groupes de huttes disséminés partout. Çà et là se trouvent des centres dans lesquels le roi a ses propres maisons auxquelles sont mêlées celles de ses sujets. Le calme et la paix qui y règnent sont remarquables. Moshidé inspire une grande crainte ; son gouvernement est sévère, quoiqu'on n'entende ni ne voie rien qui ressemble à la torture comme moyen de punition. Toutefois la peine de mort est commune, et on l'applique de la manière la plus expéditive ; mais tous les cas dont Arnot a entendu parler se rapportaient à des faits criminels et non à des actes de sorcellerie. Le roi a une longue chaîne de fer dont il se sert pour punir les délits moins graves. On y attache 10 ou 12 personnes à la fois, puis on les envoie travailler aux champs. Octobre est le mois où l'on bêche la terre ; c'est un plaisir de voir tout le monde aux champs. Les hommes font une grande partie de la besogne, et les maris disent qu'après tout leur travail du jour, il est dangereux pour eux de rentrer à la maison le soir sans un lourd fagot de bois pour entretenir le feu pendant la nuit ; vraisemblablement leurs femmes s'emporteraient contre eux. Le roi lui-même se rend aux champs, porté dans sa litière, accompagné de gens qui battent le tambour, et il surveille les longues files de ses sujets qui bêchent le sol. D'après cela, on pourrait supposer qu'il y a, pour toute l'année, abondance de vivres ; mais tel n'est pas le cas, tant est considérable la quantité de blé employé dans la saison sèche à brasser la bière. Les natifs font une bière extrêmement forte, dont ils remplissent de grands vases d'écorce, qui contiennent de 30 à 40 gallons¹. Tous ceux qui viennent peuvent en boire à discrétion, et l'on boit jour et nuit jusqu'à ce que les vases soient vides,

¹ Le gallon d'Angleterre équivaut à litres 4,54.

en sorte qu'en deux ou trois jours, le fruit de plusieurs semaines de labeur et de mois de surveillance est dissipé comme de la fumée. L'effet de l'ivresse de cette bière est un sommeil pesant plutôt qu'une excitation querelleuse.

Les constantes incursions chez des tribus voisines, dans lesquelles les hommes sont mis à mort si possible, et les femmes capturées, ont amené chez les Garenganzé un nombre considérable de femmes, en sorte qu'il y a infiniment plus de femmes que d'hommes ; aussi la polygamie règne-t-elle d'une façon honteuse. Les mariages n'ont pas lieu par achat, comme dans le Zouloulouland ; la femme et les enfants ne deviennent pas non plus la propriété d'un père, comme chez les Ovimboudou ; mais on fait un présent au père de la fiancée, qui continue à avoir autorité sur sa fille ; celle-ci peut d'ailleurs quitter son mari chaque fois qu'elle en a envie. Les cas d'abandon peuvent être portés devant le chef, et si la femme a tort, le présent doit être restitué ; si c'est le mari qui a maltraité sa femme, s'il l'a chassée de chez lui, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Dans les disputes qu'ont entre eux les Garenganzé, Moshidé leur rend bonne justice : il est toujours disposé à écouter tous ceux qui viennent à lui.

Le pays est pierreux et aride, quoique, le long des rivières, il soit fertile. Le maïs mûrit trois mois après avoir été planté ; pendant les pluies, l'herbe et les plantes grimpantes croissent avec une telle rapidité que les sentiers en sont obstrués et qu'il faut un guide là où, en d'autres moments, il y a un sentier large et bien battu. Dans le voyage qu'Arnot fit pour atteindre le Garenganzé, sa petite caravane employa trois heures d'un dur travail pour se frayer un chemin à travers une pièce de terre qui avait été autrefois cultivée, et que la végétation avait envahie. Les bords des rivières sont richement parés de grandes fougères éventails, d'orchidées et de toutes sortes de plantes tropicales. Le gibier abonde ; les troupeaux d'animaux de toute espèce, de la gazelle à l'éléphant, offrent, dans les plaines, un coup d'œil admirable. Le temps peut être extrêmement chaud sans être étouffant. L'atmosphère reste toujours transparente ; il n'y a pas des brouillards épais et sombres comme dans la vallée des Ba-Rotsé. La santé d'Arnot est demeurée excellente, et il était heureux de penser que tous ceux qui iront le rejoindre trouveront le pays très salubre. Nulle part dans le voisinage il n'y a de marécages pestilentiels.

En comparant la population avec celle des Ba-Rotsé au milieu de laquelle il a passé près de deux années, Arnot trouve que les Garen-

ganzé sont beaucoup plus réservés ; ils ne l'abordent pas volontiers ; rarement il voit des enfants. L'homme blanc n'est point pour eux un personnage agréable ; ils parlent du pays des blancs comme de l'enfer des noirs ; c'est pour eux le comble de la misère pour l'esclave et le captif ; on les y fait bouillir, et on les broie pour les réduire en poudre. Chez les Ba-Rotsé, Arnot allait à la cour chaque jour, et entretenait des relations avec chacun. Chez les Garenganzé, le chef est le centre de tout ; les causes lui sont soumises partout où il se trouve, et à toutes les heures du jour ; il les juge séance tenante. Il n'y a point d'assemblées régulières ; les personnes que l'on voit généralement autour de lui ne sont ni des notables ni des conseillers, ce sont des pages, ses femmes et quelques flâneurs privilégiés. Il n'aime pas que de simples auditeurs viennent s'asseoir dans le cercle, et les renvoie bien vite à leurs affaires. D'autre part, à l'inverse de ce qui existe chez les Ba-Rotsé, Arnot jouit d'une liberté illimitée. Il peut, partout et toujours, aller où bon lui semble, sans que personne lui demande ce qu'il fait ni ce qu'il veut. Il en a profité pour visiter tous les villages et les districts d'un accès facile, quoiqu'il ne puisse pas jusqu'ici avoir beaucoup de relations avec les habitants, dont il ne connaît pas encore suffisamment la langue.

Presque toutes les personnes d'une condition un peu élevée peuvent parler l'oumboundou, qu'Arnot sait jusqu'à un certain point ; mais la langue que l'on parle dans la capitale est le seyek, qui ressemble à l'oumboundou, et dont de nombreux dialectes sont parlés dans les campagnes. Malgré la difficulté d'apprendre ces divers langages, Arnot espère qu'il y parviendra, grâce à la connaissance qu'il a des formes de construction des phrases africaines.

Arnot a auprès de lui trois jeunes garçons, dont l'un l'a suivi depuis qu'il a quitté la vallée des Ba-Rotsé, les deux autres étaient naguère esclaves ; ils se sont réfugiés auprès de lui, et avec eux il cultive du blé et des fèves, qui prospèrent ; mais il craint que la récolte ne soit beaucoup réduite pour lui, et que les voleurs et les sangliers n'en aient la plus forte part. Les fauves d'ailleurs s'avancent jusque tout près des habitations. « Hier, » dit Arnot dans une de ses lettres, « une femme fut enlevée dans son champ par un léopard ; c'était une des femmes du chef ; on accourut à ses cris, le léopard s'enfuit, mais elle mourut de ses blessures. Le chef me fit demander du poison pour tuer le léopard s'il revenait. Je lui donnai de la strychnine. Au lieu de tuer une chèvre ou un chien pour s'en servir comme appât, on préféra prendre le corps de la défunte. « Elle est morte, » dit le chef, « nous n'y pouvons rien. »

Les fauves causent de grands ravages ; le grand nombre d'habitants, adonnés à la culture du sol plutôt qu'à la chasse, et la coutume de jeter les corps des esclaves morts, ont donné à ces animaux le goût de la chair humaine. Les vieux lions qui n'ont plus les dents assez fortes pour attaquer le gros gibier, rôdent autour des villages pour faire leur proie de quelque être humain.

Les tribus du voisinage ont beaucoup à souffrir des Garenganzé. Plus faibles que ces derniers, elles n'osent pas les attaquer ; mais ceux-ci font très souvent des incursions chez leurs voisins, dont ils dévastent des districts entiers, pour en ramener des esclaves, femmes et enfants, rapporter de l'ivoire, ainsi que les têtes des hommes tués dans le massacre. Le commerce des natifs avec le Bihé consistait en grande partie en esclaves ; de leur côté les Arabes, qui arrivent déjà jusqu'à la Loufira, emmènent aussi à la côte orientale beaucoup d'esclaves achetés aux Garenganzé.

Quand une caravane est sur le point de se mettre en route, le chef, et les prêtres des fétiches qui ont préparé pendant un mois des charmes pour les voyageurs, cherchent à deviner quel sera le sort de ceux qui partent, quels dangers les attendent ; puis à se rendre propices les ancêtres au moyen de sacrifices. La *noma*, lance fétiche, doit être portée en tête de la caravane, pourvue de charmes qui doivent garantir sa sécurité. On enroule autour de la lance les racines d'une herbe tendre, et par dessus l'on place quelques éclats de bois flexibles ; on y ajoute un morceau de peau humaine, des griffes de lion, de léopard, des vivres, de la bière et des racines médicinales. Tout cela doit assurer à la caravane l'empire sur ses ennemis, la sécurité contre les animaux sauvages et la santé. Un manteau revêt le tout, puis le roi frappe dessus et le bénit. Après ces cérémonies tous les gens de la caravane se mettent en marche le cœur léger.

Un Arabe, qu'Arnot a vu chez Moshidé, lui a dit être venu de Mozambique, et avoir traversé le lac Nyassa, où il avait vu deux steamers, beaucoup d'Anglais et une dame anglaise. D'après lui, le Nyassa serait à deux mois de marche de Moukourrou ; la route serait sûre et les vivres abondants.

Dans ses excursions Arnot a poussé, au nord, jusqu'à Kagoma, sur la Loukourrouwé, affluent de gauche de la Loufira, et au S.-E. jusqu'à Kaunga, sur la rive gauche de cette dernière rivière. Kagoma est le village d'un petit chef de ce nom qui était malade et avait fait appeler l'homme blanc pour être soigné par lui. Pour y arriver, Arnot eut à

traverser un pays parfaitement plat, rocheux et aride. Les habitants cultivent du blé, des plantes oléagineuses et du tabac. Après que Kagoma eut été bien soigné par Arnot, ils se montrèrent très généreux envers celui-ci, et donnèrent à ses gens autant de blé qu'ils en pouvaient porter. A Kaunga la population est également nombreuse, mais elle paraît très pauvre ; les indigènes sont peu adonnés à la culture du sol, et comptent surtout sur les résultats de leur pêche.

Arnot a dû commencer par se construire une habitation ; puis il a eu à soigner de nombreux malades, ce qui lui a gagné la sympathie des natifs ; actuellement il étudie avec soin leur langue, mais n'a pas encore pu ouvrir une école, quoique Moshidé fût content d'en avoir une près de sa résidence ; Arnot lui a d'ailleurs promis d'en ouvrir une lorsqu'il aura reçu des aides. Il les a peut-être à l'heure qu'il est, car, d'après une lettre de M. Swan, écrite le 30 juillet dernier, du village de Cinyama, dans le Bihé, ce missionnaire venait d'obtenir du chef Kapoko, pour lui et son compagnon, M. Faulknor, le libre passage pour se rendre au pays des Garenganzé. Un certain nombre de marchands de Baïloundo devaient se joindre à eux pour faire le voyage, qui, d'après leurs calculs, devait durer trois mois.

EXPÉDITION PORTUGAISE AU PAYS DU MOUATA-YAMVO

Nous avons mentionné plusieurs fois l'expédition dont le gouvernement portugais avait confié, il y a trois ans, la direction au major H. de Carvalho. Avant de quitter Malangé, M. H. Châtelain nous annonçait qu'elle était attendue depuis plusieurs mois, mais nous ignorions complètement son itinéraire et ses travaux. Nous sommes très reconnaissants envers M. Marcos Zagury, membre de la Société de géographie de Lisbonne, d'avoir bien voulu nous transmettre, pour nos lecteurs, les renseignements qu'il venait de recevoir du major de Carvalho lui-même. Il nous écrit de Malangé le 31 octobre :

Monsieur,

Sous les auspices de M. H. Châtelain, je prends la liberté de vous écrire afin de vous communiquer quelques détails sur l'arrivée à Malangé de M. le major Henriques de Carvalho, explorateur portugais, ainsi que de son expédition. J'ose espérer que ma narration, qui ne se propose que d'indiquer à grands traits la marche de l'expédition pendant trois

années au cœur même du continent, intéressera les lecteurs de l'*Afrique explorée et civilisée*.

Le 27 octobre dernier, vers 7 h. du soir, arrivait à Malangé le major Henriques de Carvalho, de retour de l'expédition scientifique que le gouvernement portugais lui avait confiée. Il descendit chez M. Custodio de Souza Machado, négociant de cette ville et correspondant commercial de l'expédition.

Le chef du conseil de Malangé, M. le lieutenant Simão C. Sarmiento, accompagné de deux négociants, était allé à la rencontre du major jusqu'à Catala, à 50 kilom. de Malangé, où il l'avait rencontré le 26 octobre, chez M. Estêves, négociant. Le major était arrivé à Catala deux jours auparavant, ce qui explique la connaissance qu'à Malangé on avait de l'arrivée de l'expédition. Le lendemain, la caravane quitta Catala, se dirigeant sur Malangé, et traversant Quissol, centre de commerce, à 20 kilom. de distance de Malangé; ce dernier point fut atteint comme je l'ai déjà dit, vers 7 h. du soir.

Le jour suivant, vers 2 h. après-midi, tous les principaux habitants de Malangé se présentèrent chez le major, afin de lui souhaiter la bienvenue. Parmi eux se trouvaient trois membres des sociétés de géographie de Lisbonne et de Porto. Après deux heures d'entretien, tous se retirèrent enchantés de la réception du major dont le caractère est tout particulièrement aimable. Le 29, dans la petite chapelle de la ville, fut célébré un *Te Deum* en l'honneur du major Carvalho et de son expédition, et l'affluence des assistants fut une preuve de la sympathie générale pour le major; aucune invitation n'avait été adressée à personne.

Dans la même journée, le chef du conseil reçut la visite de M. Carvalho. Il était accompagné d'une quinzaine de noirs, venus des pays explorés par l'expédition et qui avaient suivi volontairement le major jusqu'à Malangé, en témoignage d'affection, et aussi pour donner verbalement aux autorités de Malangé, le chef-lieu du conseil le plus avancé, et aux négociants de cette place, l'assurance qu'ils peuvent, en toute sécurité, faire du trafic plus avant dans l'intérieur, et qu'au lieu de s'opposer par tous les moyens possibles aux transactions commerciales, les indigènes les faciliteront au contraire de tout leur pouvoir. Les chemins sont ouverts et sûrs. Parmi ces noirs figuraient deux personnalités importantes : le fils du Mouata-Yamvo et le prince N'Dalla-Quissua; tous deux ont droit au trône.

Le major Carvalho demanda au gouvernement d'Angola l'autorisation

de faire élever à Lisbonne une partie des noirs qui l'ont accompagné. Le trône du pays de Lounda (cercle de Luambata) n'est pas une sinécure, car le roi qui l'occupe est tout ; son pouvoir est très étendu.

Ces régions sont habitées par des populations relativement pacifiques, d'où leur vient le nom de *Cambululu* (nom de certains insectes imperceptibles qui existent dans les forêts et qui disparaissent au lever du soleil). Leurs querelles sont plutôt domestiques que politiques.

L'expédition portugaise confiée à M. le major H. de Carvalho a été entreprise par ordre du gouvernement de Lisbonne ; elle avait pour but d'explorer la partie de l'Afrique centrale comprise entre les 7° et 9° 12' de latitude sud, et du 16° 15' au 23° 20' de longitude est, c'est-à-dire environ 24° carrés. Elle devait en même temps chercher à renouer les relations anciennes des Portugais avec le roi du Lounda, et de Malangé, dernier point commercial des possessions portugaises de l'Afrique occidentale, jusqu'à la limite proposée à l'expédition, fonder des stations, afin de faciliter les communications et les moyens de transports, et de pouvoir séjourner le temps nécessaire à un travail scientifique et civilisateur.

L'expédition quitta Malangé le 11 octobre 1884. Elle était composée du chef, M. le major Henriques de Carvalho, du pharmacien-major M. S. Marquès et du capitaine Aguiar, dont la mission devait être de reproduire par la photographie les sites des pays parcourus et explorés. Elle se composait en outre, au départ de Malangé, de vingt-six noirs comme porteurs. Quand elle arrivait sur un point où elle devait fonder une station, elle profitait des naturels pour le service des transports, ce qui était d'un grand avantage, tant au point de vue économique que relativement à la responsabilité morale ; une escorte de 200 noirs aurait pu avoir de grands inconvénients. Je dois également mentionner que le gouvernement d'Angola avait mis à la disposition de l'expédition dès son départ de Loanda, et pour toute sa durée, 12 chasseurs d'Afrique et 12 naturels engagés à Loanda. A plusieurs reprises il advint que des noirs demandèrent à se placer sous sa protection, et ce ne fut jamais en vain qu'ils s'adressèrent à elle. Ce furent les meilleurs serviteurs ; ils payèrent ainsi par une fidélité constante et jusqu'à la dernière heure, le secours qu'ils avaient obtenu.

De Malangé, l'expédition fit 65 kilom. vers l'est et fonda la première station, à N'Dalla-Quiguango. Puis, continuant vers le nord-est, elle établit, à 45 kilom. de la précédente, dans le territoire de N'Dalla-Quissua, une seconde station qui reçut le nom du gouverneur d'Angola

F. Ferreira do Amaral. En poursuivant vers l'est, on rencontre à 65 kilom. plus loin et à proximité de la rivière Luiz, la station de Paiva; au delà encore et toujours dans la même direction, après avoir traversé le Quango, à Muete-Guimbo, à 20 kilom. de la rivière, la station de Costa e Silva, sur le territoire de Manassamba, où le trône est occupé par une femme, fille des Capendas Camulemba. Après cela l'expédition traversa les rivières Koengo et Lubale et vint établir une nouvelle station sur les bords du Kuilou, à 110 kilom. de la précédente. Cette station fut appelée Ville de Porto. En cet endroit, le fils du Mouata-Yamvo, roi du Lounda, reçut la nouvelle qu'il était appelé à aller prendre possession du trône; pour cette raison, l'expédition changea de route et se dirigea vers le nord-est, pour accompagner le nouvel élu chez le puissant chef Quilolo Kahungula; elle était d'ailleurs chargée de lui remettre, au nom de son gouvernement, divers présents en témoignage d'amitié et comme gage d'alliance.

Pour se rendre à Moussoumba, capitale du Lounda, elle dut faire un trajet de 160 kilom. vers le nord-est. Chemin faisant, elle fonda, sur les rives de la rivière Lovua, la station Luciano Cordeiro, le jour même de l'anniversaire de S. M. le roi D. Luiz I^{er} (31 octobre 1885); puis, à 50 kilom plus loin, vers le nord-est, la station Andrade Corvao. C'est le point extrême nord-est atteint par l'expédition portugaise, par 7° 19' 58" latitude sud et 20° 36' 10" longitude Est, à 706 mètres d'altitude, le point le plus bas rencontré durant l'exploration.

Se dirigeant ensuite vers le sud-est, elle établit une station à 180 kilom. de la précédente, sur la rive du Luembé, affluent de gauche du Cassai qui prend en aval le nom de Zaïre ou Congo, à 7° 10' au sud de l'Équateur. Tous les indigènes de cette région sont persuadés que le Cassai est le véritable Zaïre et que la rivière Loualaba n'en est qu'un affluent. Le nom de la station fondée sur ce point est Conde de Ficalho. En descendant un peu vers le sud, c'est-à-dire en se dirigeant vers le S.-S.-E., l'on rencontre, à 130 kilom., le Caximi, affluent du Luembé dans le territoire du chef Kahungula de Mataba, où a été créée la station Serpa Pinto e Capello e Ivens. A cette station, le Mouata-Yamvo reçut la nouvelle que les indigènes du Mataba et les Quiokos, leurs sujets, s'étaient révoltés et étaient en guerre avec leur souverain. Après avoir reçu d'un de ses parents le conseil de se retirer par pure précaution, l'expédition poursuivit sa route, seule et privée de la protection du Mouata-Yamvo.

Se dirigeant toujours vers le sud-est, le major et son personnel traversèrent le Cassai à Port Perreiro do Mello, par 21° 58' de longitude et

8° 22' 02" de latitude sud ; puis, faisant un angle obtus vers l'est, pour atteindre le plus directement possible Calanji, qui prend son nom de la rivière qui le baigne, ils fondèrent sur ce point la station de Pinheiro Chagos, par 8° 21' 12" de latitude sud et 23° 10' 54" de longitude est, à 20 kilom. de la précédente.

L'expédition était arrivée à son point extrême vers l'est le 31 décembre 1886. Le voyage de Malangé à Calanji avait duré deux ans et trois mois. Ce temps, relativement considérable, a été absolument nécessaire à l'expédition, qui n'avait pas pour mission de traverser comme au vol une région immense en étendue, mais dont le but essentiel était d'établir des stations dans les endroits les plus importants à tous les points de vue, de renouer avec les peuplades environnantes les relations anciennes des Portugais avec les indigènes, et de leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation, les avantages commerciaux qu'ils pourraient retirer de leurs rapports avec les Européens, etc., etc.

Toutes les contrées parcourues par l'expédition seraient florissantes et la végétation exubérante, si ces peuplades n'avaient pas l'habitude d'incendier les forêts pour rendre la chasse plus facile, et si elles ne craignaient pas le vol pour leurs plantations. Il n'y a pas d'animaux féroces, et le major Carvalho confesse n'avoir entendu qu'une seule fois le rugissement d'un lion, et cela de très loin.

Après s'être reposé quelques jours à Malangé et avoir mis en ordre ses travaux d'études, le major se propose de parcourir le district de Cassangé et de se diriger vers S. Salvador du Congo, puis de rentrer en Europe par la voie de Banana. Il réserve pour le gouvernement de Lisbonne l'exposé complet de son voyage et de ses explorations.

MARCOS ZAGURY,

Membre de la Société de géographie de Lisbonne.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Du Verge. MADAGASCAR ET PEUPLADES INDÉPENDANTES ABANDONNÉES PAR LA FRANCE. Paris (Challamel aîné), 1887, in-8°, 181 p., fr. 3. 50. Il n'y a que peu de chose à dire de ce volume écrit pour servir des rancunes personnelles, et rempli d'injures à l'adresse des Hovas, des mis-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sionnaires anglicans et particulièrement du commandant Willoughby. Après avoir servi en Italie et en Algérie, comme caporal dans la légion étrangère, sous les ordres du général Rolland auquel le livre est dédié, l'auteur a couru le monde et exploré l'île de Madagascar, où il fut mêlé à la guerre récente entre Français et Hovas. Colonel dans l'armée malgache, il eut des différends avec ses chefs et leur envoya sa démission. Sa haine pour les Hovas et les Anglais, date-t-elle de là ? nous n'en savons rien ; ce qui est certain, c'est qu'il ne leur ménage ni les invectives ni les sarcasmes, appelant sur eux la colère de la France, dont les droits sur Madagascar sont, dit-il, incontestables. D'après lui, l'occupation française du pays est attendue comme une délivrance par les tribus sakalaves, qui ont combattu les Hovas et que la France a abandonnées. C'est à la description du territoire et des mœurs de quelques-unes de ces tribus qu'est consacrée la plus grande partie du volume. On ne sait si l'on peut faire fond sur les renseignements fournis par l'auteur, qui nous a paru donner trop d'importance à des tribus encore barbares.

*Paul Soleillet. VOYAGE A SÉGOU (1878-1879), rédigé d'après les notes et journaux de voyage de Soleillet, par Gabriel Gravier. Paris (Challamel aîné), 1887, gr. in-8°, 515 p. et une carte, fr. 7,50. Avant d'entreprendre, dans la région d'Obock, des voyages qui amenèrent sa mort, Paul Soleillet, le grand champion de l'Afrique française, avait eu pour but d'ouvrir au commerce de son pays la vaste et populeuse contrée que baigne le Niger, et dont Timbouctou, le point depuis si longtemps visé, est comme le centre et le lieu de ralliement. Pour parvenir à cette ville, Soleillet fit plusieurs voyages ; des deux premiers, qu'il entreprit par le nord, il a écrit lui-même la relation dans son livre : *Afrique occidentale : Algérie, Mzab, Tildikelt*. Il y raconte qu'il pénétra jusqu'au cœur du Sahara, mais qu'il ne put dépasser le Touât à cause de l'hostilité des tribus sahariennes. Sans se rebuter, il voulut tenter l'accès par l'ouest, et dans un troisième voyage, accompli en 1878-1879, il partit de Dakar pour Saint-Louis, suivit de là le Sénégal jusqu'à Médine, traversa le Kaarta, et arriva à Yamina où il s'embarqua sur le Niger pour Ségou-Sikoro. Après être resté plusieurs mois dans cette ville, il dut, manquant d'argent, abandonner le projet d'atteindre Timbouctou et revenir par Yamina, Nioro, Médine et le Sénégal.*

C'est le récit très détaillé de ce voyage que vient de faire paraître un ami de l'explorateur, M. Gabriel Gravier, secrétaire général de la Société normande de géographie. A ceux qui trouveront cette publica-

tion tardive, il répond que ce travail, auquel l'auteur ne pouvait consacrer que le temps que lui laissaient ses occupations professionnelles et les exigences de la Société normande, était déjà presque terminé en 1881. M. Gravier crut bien faire d'attendre le retour de Soleillet d'Obock (1885), afin que le voyageur corrigeât les erreurs qui auraient pu être causées par une mauvaise interprétation de ses notes. Du reste, nous ne nous plaindrons pas trop du retard, car il a été utilisé pour rendre l'œuvre plus complète, plus exacte et lui permettre de paraître sous la forme d'un beau volume dédié au général L. Faidherbe — l'ancien gouverneur du Sénégal, qui a tant fait pour le développement de cette colonie, — enrichi d'une photographie de Soleillet et d'une carte indiquant l'itinéraire de Dakar à Ségou.

Les voyages que Piétri, Derrien, Gallieni et Borgnis-Desbordes ont accomplis entre le Sénégal et le Niger, depuis 1879, n'ont rien fait perdre de sa valeur au récit de Soleillet. Sans doute, nos connaissances de ce côté se sont accrues, la situation politique de ces régions a subi des modifications, mais les descriptions si vivantes de Soleillet sont vraies comme au moment de son passage dans ces pays. D'autre part, n'oublions pas que ce voyageur avait, sur la plupart des autres et surtout sur les missions militaires, un grand avantage. Ces dernières, inspirant la crainte ou la colère, ne peuvent voir les indigènes tels qu'ils sont, et, d'une manière générale, les voyageurs vivent trop peu au milieu des indigènes, que quelquefois même ils affectent de mépriser. Soleillet voyageait seul, sans armes, soignait les malades, pénétrait dans la case et couvrait ses carnets de renseignements sur les mœurs, les usages des habitants des contrées qu'il traversait. A Ségou, où il vécut pendant plusieurs mois, bien traité par le sultan Ahmadou, libre d'aller et de venir dans la ville et ses environs, il put étudier de près l'organisation d'un royaume africain et la demi-civilisation des peuples du Niger. En même temps, il recueillit sur el Hadji Omar, ce prophète guerrier qui étendit sa domination sur une grande partie du bassin du Haut-Djolibà, et dont Ahmadou est le fils, des renseignements curieux et inédits, qui ont permis d'en écrire une biographie intéressante.

Plusieurs motifs nous poussent donc à recommander ce livre, que la Société normande de géographie a pris sous son patronage. Bien que Soleillet n'ait pas été heureux dans toutes ses entreprises, il est le premier qui ait visité Ségou, après Mage et Quintin, le premier qui ait fait flotter un drapeau européen sur les eaux du Haut-Niger ; il personnifie l'amour des voyages, et aussi l'amour pour ces populations noires dont les mœurs douces et naïves le captivaient, et qu'il défendait avec ardeur

contre leurs calomniateurs et leurs exploiters blancs. A tous ces titres il a droit à la reconnaissance des amis des sciences géographiques.

G.-A. Farini. HUIT MOIS AU KALAHARI. Traduit de l'anglais par M^{me} L. Trigant. Paris (Hachette et C^o), 1887, in-12°, 409 p. avec gravures et cartes, fr. 4. — L'auteur de ce livre est bien connu en Angleterre et en Amérique, comme entrepreneur de spectacles pour le peuple. Nombreuses sont les curiosités, races étranges et animaux rares qu'il a exhibés au public. Ayant eu, dit-il dans la préface, l'occasion de « montrer » une troupe d'indigènes du Kalahari, il se laissa tenter par les récits enflammés d'un métis du nom de Kert, qui escortait ces sauvages et qui lui représenta le désert comme le paradis des chasseurs. Comme d'ailleurs il avait besoin d'un changement de climat pour rétablir sa santé, il se décida à partir pour l'Afrique australe, avec un de ses amis dont il ne donne que le surnom : Loulou. Ce dernier, en sa qualité de photographe, prit force clichés, dont plusieurs sont reproduits en gravure dans l'ouvrage de M. Farini.

D'après la carte qui accompagne le volume, l'itinéraire suivi par le voyageur traverse le Kalahari dans le sens sud-nord. Après avoir utilisé la ligne ferrée du Cap à Hopetown, et la diligence de cette dernière ville à Kimberley, il explora les bords de l'Orange, puis se lança dans le Kalahari pour aboutir au lac Ngami. Au retour, il parcourut, plus à l'ouest, une route à peu près parallèle à celle de l'aller et distante d'environ deux degrés de longitude. Le récit est lestement mené, entremêlé de conversations et d'anecdotes, le plus souvent comiques, quelquefois sérieuses. Les aventures de chasse reviennent souvent sous la plume de l'écrivain, et il en est quelques-unes, comme celle dans laquelle Farini s'étant égaré est retrouvé étendu sur le sable et presque mort, qui présentent un réel intérêt. Ailleurs les mœurs des Boers, des Bastards, des Bushmen, des Damaras sont exposées dans ce qu'elles ont de caractéristique. Plusieurs pages sont consacrées aux chutes de l'Orange, que Farini regarde comme les plus grandes et les plus inaccessibles qui soient au monde. A l'aide de la gymnastique et de la photographie, il est parvenu à en fixer le souvenir d'une manière plus complète et plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Il ressortirait de la lecture de cet ouvrage que le Kalahari, loin d'être une solitude morne et désolée, pourra devenir dans les mains européennes une région productive et une terre de colonisation. Cette opinion ne s'accorde guère avec les descriptions de Livingstone et des autres voyageurs. Aussi devons-nous faire quelques réserves au sujet

des assertions de M. Farini. Son récit n'a rien de géographique. Il est fort difficile de le suivre sur la carte-annexe, des localités citées dans la narration ne figurant pas sur la carte et vice-versa. D'autre part, l'auteur qui s'attarde à décrire minutieusement les plus futiles incidents du voyage, ne dit rien ou presque rien du Ngami qui constitue pourtant l'une des parties principales de la région explorée. Enfin, l'on se demande s'il est possible d'accomplir un voyage pareil aussi rapidement que M. Farini dit l'avoir fait, puisque, parti le 2 juin 1885 du Cap pour l'intérieur, il exposait le 7 novembre de la même année, à la Société de géographie de Berlin, une série de photographies rapportées de l'Afrique australe. En tout cas, ces deux dates infirment le titre du volume : *Huit mois au Kalahari*. L'auteur ne peut y avoir séjourné si longtemps.

Marc Fournel. LA TRIPOLITAINE. Les routes du Soudan. Paris (Chalamel aîné), 1887, in-8°, 272 p., fr. 3. — Sans être aussi brûlante que celle du Maroc, la question de la Tripolitaine est toujours ouverte. Aussi y a-t-il de l'intérêt à lire l'ouvrage de M. Fournel, qui a visité récemment la région des Syrtes et a fait paraître l'an dernier un livre sur la Tunisie. Ce n'est pas qu'il nous fournisse beaucoup de détails sur l'intérieur du pays, sur les tendances et les actes des populations de l'intérieur, chose que nous serions curieux de connaître, puisque personne n'a effectué de voyage dans le Sahara oriental depuis la révolte du Mahdi. Comme il est interdit à tout Européen de s'éloigner de la région côtière, même d'aller jusqu'au Djebel Gharian, derniers contreforts de l'Atlas qui se trouvent à une quarantaine de kilomètres de la mer, M. Fournel a dû se contenter de décrire Tripoli, la ville, le port et les environs, et d'exposer le système du gouvernement, l'état du commerce et de l'industrie. Il donne aussi des renseignements recueillis sur place, ou tirés des voyages, sur les routes du Soudan, itinéraires anciens et actuels, sur le commerce par caravanes et sur les Touareg, ces maîtres incontestés du Sahara central, qui constituent aujourd'hui une si puissante barrière à l'influence européenne. Enfin, dans la troisième partie de l'ouvrage, intitulée l'Islam en Afrique, l'auteur parle de la doctrine et de la loi musulmanes, de l'esclavage chez les mahométans, ainsi que du développement inquiétant de la religion musulmane en Afrique, grâce à une propagande active qui s'exerce jusqu'au cœur du continent. Il insiste particulièrement sur le travail incessant auquel se livre la fameuse secte des Snoussya, dont l'opposition acharnée aux Européens forme un gros point noir dans l'avenir de la colonisation africaine.

Tels sont les principaux sujets traités dans cet ouvrage, dont le style

simple et clair rend la lecture facile. La question musulmane y est traitée avec tact et prudence. L'auteur ne veut ni anéantir les mahométans, ni empêcher le développement légitime de l'influence européenne. Il indique le péril, laissant aux intéressés le soin de le conjurer.

Ludovic de Campou. LA TUNISIE FRANÇAISE. — Paris (Charles Bayle), 1887, in-8°, 239 p., avec gravures et carte, fr. 3,50. — Auteur d'un ouvrage sur le Maroc (*Un empire qui croule*) dont nous avons rendu compte ici-même, M. de Campou a voulu montrer que les États qui s'affaissent du fait d'un gouvernement corrompu, peuvent se relever sous l'action civilisatrice d'une puissance européenne. Ce n'est pas une étude économique du genre de celle de M. de Lanessan qu'il a prétendu écrire. Son but a été de dessiner, comme il le dit lui-même, quelques figures françaises intéressantes, quelques types indigènes curieux, quelques silhouettes de villes et de fermes. Le lecteur voit passer devant ses yeux une succession de tableaux peints de couleurs vives et animées. Le style est plein de grâce, souvent imagé ; anecdotes, scènes de mœurs, renouvellent sans cesse l'intérêt, sans avoir rien de choquant, et l'ouvrage peut être mis dans toutes les mains. L'auteur semble professer une profonde admiration pour le cardinal Lavigerie qu'il appelle le Grand Français d'Afrique, le Pacificateur de la Tunisie. Au sujet du gouvernement, il se prononce dans le même sens que les autres voyageurs en Tunisie, c'est-à-dire pour le protectorat, qui présente beaucoup plus d'avantages que l'annexion. Ce dernier système n'accroîtrait en rien l'autorité de la France ; en vertu du protectorat, il est vrai que le bey règne, mais c'est la France qui gouverne ; les dépenses sont moins fortes et le corps d'occupation moins considérable.

M. de Campou a parcouru la province de Kaïrouan, la région des chotts et la vallée de la Medjerdah. A côté des renseignements qu'il donne sur les cultures et la colonisation, sur les indigènes, sur la mer intérieure du Sahara, contre laquelle il se prononce, il consacre un chapitre au lac Kelbiah, dont l'existence a donné lieu à discussion. L'auteur a vu le Kelbiah dont il a fait le tour en dix heures de marche. Il a goûté de son eau ; elle est douce et les Arabes qui vivent sur ses bords n'en boivent pas d'autre ; mais il avoue que l'irrégularité de l'oued Lattaf, affluent du Kelbiah, occasionne des variations dans le régime du lac. Quant à la question si controversée du Triton, M. de Campou prend parti pour M. Tissot, qui place ce bassin dans la région actuelle des chotts, contre M. Rouire. Il n'apporte pas d'ailleurs de nouveaux élé-

ments à la discussion. On sent que la géographie de la Tunisie l'intéresse moins que l'état social du pays. Il a décrit simplement, avec leur couleur locale, le paysage et les habitants.

Rev. W. Holman Bentley. LIFE ON THE CONGO. With an introduction by the Rev. George Grenfell. London (The religious tract Society), 1887, in-12°. 126 p., avec gravures et carte. — On ne trouvera pas dans cet ouvrage, comme le titre pourrait le faire croire, une description de la vie d'émigrant ou de missionnaire dans les stations des bords du Congo. Il s'agit plutôt d'un tableau esquissant sobrement les conditions dans lesquelles se présente à cette heure le bassin du grand fleuve africain. L'histoire de la découverte du Congo, de Diego Cam (1484) à Stanley, la configuration générale, le climat, la productivité de la contrée, sont décrits dans les premiers chapitres. Vient ensuite la partie ethnographique et économique, dans laquelle l'auteur parle des peuples congolais, de leurs conditions d'existence, de leurs idées religieuses et des progrès de la mission au milieu d'eux. Ces deux derniers sujets constituent la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; M. Bentley étant missionnaire lui-même, ces questions le touchent plus que toutes les autres. Parmi les faits qu'il cite, relatifs à la vie religieuse et intellectuelle des indigènes, il en est qui sont peu connus, tels que celui de l'existence, chez les nègres du Congo, d'une sorte de franc-maçonnerie, avec ses épreuves d'initiation, son langage mystérieux et ses pratiques.

D'autre part, l'auteur donne des renseignements assez détaillés sur les principales sociétés missionnaires qui travaillent, non seulement sur le Congo, mais aussi dans l'Afrique orientale, du Zambèze au lac Victoria. D'après la carte, qui résume d'une manière assez claire la situation actuelle, on constate que ce champ immense, ouvert depuis si peu d'années, est maintenant le théâtre d'activité de onze Sociétés, tant anglaises qu'écossaises ou américaines. Toutes progressent d'année en année. La mission baptiste, à laquelle appartient M. Bentley, ne reste pas en arrière. Grâce à la générosité d'un riche philanthrope, M. Arthington, elle s'avance de plus en plus dans l'intérieur en remontant le Congo. Elle espère même arriver par la fondation de stations sur le cours moyen et supérieur du fleuve, à relier les établissements missionnaires des deux côtes africaines.

Une intéressante préface écrite par M. Grenfell, l'explorateur bien connu, traite du même sujet, en même temps que de l'avenir du commerce et de la civilisation dans l'Afrique centrale.

BULLETIN MENSUEL (6 février 1888 ¹).

Le *Moniteur* de l'**Algérie** signale, comme fait nouveau dans les relations entre la colonie algérienne et la mère patrie, l'envoi régulier de viandes abattues, par les courriers rapides de Marseille à Alger. Il paraît étrange, de prime abord, que l'on expédie de la viande dans un pays qui en envoie tant en France. Mais la chose est facile à expliquer. En Algérie, les bœufs sont de petite race, et n'arrivent jamais à l'état d'engraissement qu'atteignent leurs congénères du Limousin et du Charolais. Or les envois faits de Marseille, sont supérieurs à ce qu'on peut obtenir dans le pays même. D'autre part, la rapidité des paquebots de la Compagnie permet en tout temps le transport de Marseille à Alger des bestiaux, des bœufs, veaux et agneaux abattus, et dépecés, moins encombrants que sur pied. C'est dans ce même ordre d'idées que l'on a eu à signaler, ces derniers temps, le transport de bœufs, mais vivants, de Port-Vendres à Oran.

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* nous apporte d'intéressantes informations sur la prospérité de la Colonie lyonnaise établie dans le **golfe de Bougie**, en vue de la colonisation de la Kabylie. Elle comprend 18 propriétés distinctes, réparties sur une étendue d'environ 1700 hectares, dont la moitié est en plein rapport. L'exploitation de chacune des propriétés est organisée de la manière suivante. Sur une contenance totale de 80 à 100 hectares, 30 à 40 sont consacrés à la vigne actuellement, et une dizaine d'hectares à d'autres cultures : prairies, avoines, oliviers, orangers, primeurs. La valeur des bâtiments construits est d'environ 30,000 francs. Le propriétaire, généralement un Lyonnais habitant Lyon, fait exploiter directement son domaine par deux familles de vignerons régisseurs, aux appointements de 120 francs par mois, avec intérêt sur la vente des produits. En outre, de 15 à 20 indigènes, selon la saison, travaillent sous leur direction, au salaire de fr. 1,50 par journée. Le débouché des produits est en France et principalement à Lyon et à Paris. Le rendement de la vigne atteint 100 hectolitres (?) à l'hectare, vendus sur place 45 francs l'hectolitre. Pour le

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

moment, le développement en surface de ce centre de colonisation est arrêté; il n'y a plus autour de terres à coloniser. Les forêts détiennent tout ce qui pourrait s'exploiter. Mais à 15 ou 20 kilomètres plus loin, existent de vastes territoires très fertiles. Ils sont propriété de l'État, et il est à prévoir qu'ils ne tarderont pas à être mis en adjudication.

L'attention du gouvernement de la **Tunisie** a été attirée sur le fait que des négresses sont fréquemment vendues comme **esclaves** dans la Régence, malgré le décret de 1846 consacrant l'abolition de l'esclavage. Amenées dans le sud de la Tunisie par des caravanes du Soudan, ces femmes sont vendues sans que les caïds signalent ces ventes au gouvernement. Celui-ci a prévenu les gouverneurs et caïds que des négligences de cette nature engagent leur responsabilité, qu'ils doivent surveiller les caravanes, constater si elles ont des esclaves, arrêter les détenteurs et les déférer aux tribunaux. Quant aux négresses saisies, ils devront les placer dans des maisons honorables jusqu'à ce qu'elles trouvent des moyens d'existence, et cela aux frais des trafiquants. Relativement aux nègres et négresses qui seraient actuellement au service de leurs administrés, les caïds doivent leur notifier leur affranchissement en présence du cadi. Le gouvernement a insisté sur l'exécution sévère de ces prescriptions.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a reçu de **Zanzibar** la nouvelle de la constitution, en Angleterre, d'une société privée : **The British East African Society**, qui a pour but d'introduire l'influence anglaise dans les territoires de l'Afrique orientale au nord des régions placées sous le protectorat de l'empereur d'Allemagne. Cette Société a à sa tête l'éminent philanthrope anglais M. Mac Kinnon, directeur de la grande ligne de navigation : British India Steam Navigation Company, et le promoteur de l'expédition confiée à Stanley pour secourir Emin pacha. Elle a passé, avec Saïd Bargash, un traité par lequel celui-ci lui cède, pour une durée de cinquante ans, l'administration de la partie des possessions du sultanat qui s'étend le long du littoral entre le port de Wanga, à l'embouchure de l'Oumba, et la colonie allemande de Witou. Nos lecteurs se souviennent que par une convention passée l'année dernière entre l'Angleterre et l'Allemagne¹, les zones respectives d'influence des deux puissances ont été nettement définies dans ces parages, par une ligne qui, partant de l'embouchure de l'Oumba, se dirige en ligne droite vers le nord-ouest, contourne le ver-

¹ Voy. VIII^e année, p. 89 et la carte, p. 92.

sant septentrional du Kilimandjaro et rejoint la rive orientale du lac Victoria par 1° lat. sud. Le traité que la British East African Association a signé avec le sultan de Zanzibar donne aux entreprises de la nouvelle Société une ligne de côtes de plus de 350 kilomètres, sur laquelle sont situés les ports de Mombas et de Mélinde et d'où partent les routes qui mènent au Victoria Nyanza. Comme le dit M. Wauters, le rédacteur en chef du *Mouvement géographique*, il est probable que l'Angleterre, par l'initiative de l'un de ses plus éminents et de ses plus généreux citoyens, s'apprête à créer dans l'Afrique orientale centrale une nouvelle grande colonie et à étendre son influence jusque dans la région des sources du Nil. Il ne serait pas impossible que Stanley, après avoir ravitaillé et secouru Emin pacha, songeât à réaliser une nouvelle traversée de l'Afrique, et à venir déboucher par le nord de l'Ou-Ganda et le pays des Masai, à Mombas sur la côte orientale. Avec Stanley il faut s'attendre à tout. Après avoir mis son indomptable énergie à fonder dans l'ouest de l'Afrique, de Banana au lac Albert, un État indépendant, il n'y aurait rien d'étonnant à le voir mettre son expérience au service d'une œuvre nouvelle et qui aurait pour but d'ouvrir à l'influence de l'Europe et au commerce libre les régions qui s'étendent entre le lac Albert et la côte de Mombas. Il est vraisemblable que la British East African Association n'a pas l'intention de fonder, comme l'a fait l'Association du Congo, un État libre, mais simplement une colonie indépendante pour laquelle, à une époque plus ou moins rapprochée, elle sollicitera du gouvernement anglais une charte d'incorporation comme l'a fait la Compagnie du Niger. Au delà de la ligne de côtes de 350 kilomètres, les territoires dont l'Association a obtenu l'administration de la part du sultan de Zanzibar peuvent se développer vers le nord-ouest, selon les conventions à passer avec les chefs indigènes des pays situés au nord de la limite conventionnelle de la zone de l'influence allemande.

Le premier numéro de la nouvelle *Deutsche Kolonial-Zeitung*, contient une lettre du Dr Peters, de Zanzibar, résumant les progrès faits par la **Société de colonisation allemande** dans l'Afrique orientale. « Nos travaux, » dit M. Peters, « sont encore à leurs débuts, à tous les points de vue; nos stations ne sont point encore devenues des plantations rémunératrices. Sans doute les travaux de construction sont terminés sur la plupart d'entre elles. Nous en avons treize qui ont avant tout un caractère agricole et commercial; six ont des plantations proprement dites : trois sur le Kingani : Dounda, Madimola, Ousoungoula; une à Pangani, une à Korogoué, dans l'Ou-Sambara, et une à Peters-

hôte. Les deux stations les plus avancées dans l'intérieur, Mpouapoua dans l'Ou-Sagara, et Arouscha au Kilimandjaro, serviront probablement de centres pour l'élevé du bétail et la colonisation. Dans chacune de nos stations du Kingani on a défriché une centaine d'arpents et nous y avons cultivé en grand des légumes d'Europe de toute espèce, et en outre du maïs, du riz, des bananes, de la vanille, du tabac, du coton etc. J'envoie en Allemagne, par le premier courrier, une première petite récolte de tabac, quelques quintaux de bon coton, et 55 livres de vanille de notre colonie. Au dire des experts les tabacs de cette région ont un grand avenir, et nous espérons arriver à en produire comme les Indes orientales et occidentales. Nous faisons aussi des essais de toutes sortes de cultures tropicales, et nous attendons entre autres de bons résultats pour la soie, le cacao et le thé. Les conditions du travail se sont beaucoup améliorées par suite des relations dans lesquelles nous sommes maintenant avec le sultan de Zanzibar. Nous avons des stations sur lesquelles travaillent chaque jour 300 ouvriers, pour un salaire de fr. 12 à fr. 12,50 par mois, par tête, et partout nous pourrions avoir encore plus de travailleurs. Les indigènes sont très disposés à apprendre les meilleurs procédés de culture. La principale difficulté est donc surmontée, puisque nous avons devant nous des milliers de kilomètres carrés de terrains d'excellente qualité. J'ai introduit des bœufs de trait des Indes et j'en ferai venir en plus grand nombre, l'essai ayant bien réussi jusqu'ici; j'ai en outre amené du bétail du pays des Somalis, et à Korogoué nous avons déjà un nombre assez considérable de têtes de bétail: sur les autres stations il s'augmente lentement. Près de Dar-es-Salam, un indigène en a plus de 1000 têtes, ce qui prouve que l'élevé du bétail en grand est possible ici. Nous avons commencé sur plusieurs points des entreprises commerciales, en première ligne pour l'ivoire, puis pour la gomme, le copal, les arachides, les peaux, etc. Ces entreprises sont en bonne voie et promettent de bons résultats. Nous avons établi une factorerie commerciale à Ngourou, aux frontières du pays des Masaï, surtout pour l'ivoire, et une seconde à Kola, au delà de Dar-es-Salam, spécialement pour la gomme et le copal. Sans doute ce sont des commencements qui appellent des développements. Mais quand je me souviens qu'il n'y a que trois ans que j'arborai le drapeau allemand à l'intérieur, et que je vois le chemin que nous avons déjà parcouru, j'ai bon espoir pour l'avenir. »

Le P. Camboué, missionnaire à **Madagascar**, a fourni au *Cosmos* de curieux détails sur les **vers à soie** indigènes dont les Malgaches

tirent la soie de leurs étoffes, et qu'ils appellent *bibindandy*. Ces vers peuvent parfaitement vivre en plein air, même sur les hauteurs de l'intérieur de l'île, où cependant la température descend parfois jusqu'à $+3^{\circ}$ centigrades, et où les pluies sont très abondantes de novembre en mars. De plus, le *borocera bibindandy* s'accommode de la feuille de plusieurs végétaux, entre autres de l'embrevattier, du tapia, du goyavier, du saule pleureur même. A la côte ouest, on le trouve en grand nombre sur les palétuviers et autres arbres croissant au bord de la mer. Le P. Camboué a constaté que la feuille d'eucalyptus peut aussi lui servir de nourriture. Cette constatation est d'un grand intérêt pour toutes les colonies et les pays où l'eucalyptus est de facile venue.

La *Revue française de l'étranger et des colonies* annonce que les **mines d'or de Madagascar** attirent plus l'attention des colons que les gisements houillers importants de la côte nord-ouest. Plusieurs mines sont déjà activement exploitées. M. Rigault, ingénieur français au service du gouvernement malgache, a découvert, dans sa dernière exploration au sud de l'Emyrne, une mine de cuivre très riche. Deux filons de minerai sont exploités, et dans quelques mois l'île exportera du cuivre. Deux concessions de forêts ont été accordées, l'une à M. Maigrot, consul d'Italie, comprenant presque toute la presqu'île formée par la baie d'Outoupl, l'autre à M. Kingdom, s'étendant sur un certain rayon au nord de Marancette. Il y a aussi des concessions pour l'exploitation de pyrites de fer, pour la fabrication de l'acide sulfurique, des produits chimiques, etc.

La *Gazeta de Portugal* fait ressortir l'augmentation des revenus de la douane de **Lorenzo-Marquez** dans les dernières années ; tandis qu'ils n'étaient que de 38,000 milliers de reis en 1885, ils se sont élevés en 1887 à 105,641 milliers de reis ¹. On ne peut pas attribuer ce résultat aux transports effectués par le chemin de fer de Lorenzo-Marquez, qui n'a été ouvert que dans les derniers jours de décembre de l'année passée ; il provient des travaux de construction de la ligne, de l'augmentation de la population et du plus grand mouvement commercial qui en résulte. A l'occasion du traité que le gouvernement de Natal a conclu avec la reine des Amatonga, la *Gazeta* estime que ce traité pourrait être avantageux à la ligne de Lorenzo-Marquez, si l'on réalisait le projet d'un chemin de fer traversant le territoire de Mussudate et celui de Maputo, pour se diriger vers la baie de Kossi qui

¹ 180 reis valent 1 franc.

s'ouvre, à peu près à 27° de lat. sud, dans des conditions très favorables à la navigation.

Une Compagnie hollando-allemande a été formée pour continuer la **voie ferrée de Lorenzo Marquez jusqu'à Prétoria**, avec concession de la part du gouvernement de la République sud-africaine. La ligne doit être terminée jusqu'à Nel's Spruit en quatre ans. Toutes les marchandises transportées par le chemin de fer, entreront au Transvaal sans payer de droits. Le *Cape Argus* fait observer que cette clause ne pourrait pas recevoir d'exécution en présence de la convention avec la Grande-Bretagne.

Une question d'un grand intérêt, dans la province de **Mozambique**, et qui réclame une solution prudente et réfléchie, est celle des biens nationaux. Si le gouvernement de Mozambique ou celui de la métropole pouvaient disposer d'un personnel suffisant et des ressources nécessaires pour établir la domination portugaise sur le vaste territoire du Zambèze inférieur, en un mot si tous les terrains dits *biens nationaux* pouvaient être divisés en petites circonscriptions administratives, pour encourager l'indigène à cultiver la terre, le gouvernement se hâterait d'appliquer le système d'administration politique, financière et économique prévu par les décrets de 1854 et 1880, demeurés jusqu'ici à peu près lettre morte.

Le *Times* rapporte qu'une députation envoyée en Angleterre par la reine des **Amatonga** est arrivée à Londres; elle est composée de M. Robert Grantham, conseiller de la reine, et d'un natif représentant son premier ministre. Elle a pour mission d'exposer au gouvernement britannique le désir des Amatonga de conserver leur indépendance et de solliciter l'appui du dit gouvernement pour arrêter la destruction dont ils sont menacés par le fait de l'importation des spiritueux par la baie de Delagoa. La députation était conduite par le colonel W. Jesser Coope qui a passé un certain temps dans le pays des Amatonga; il a présenté ces indigènes comme les plus civilisés et les plus intelligents des races cafrés de l'Afrique australe. La monnaie anglaise a cours dans leur pays, à l'inverse de ce qui se pratique dans le Zoulouland et dans le Swazieland où le commerce d'échange est seul en usage. C'est le pays des Amatonga qui fournit la plus grande partie des travailleurs pour les mines de diamants et pour la construction des chemins de fer dans toute l'Afrique australe; ils sont généralement considérés comme les meilleurs ouvriers de toute cette partie du continent noir.

La *Deutsche Kolonial-Zeitung* annonce que la prochaine expédition

qui sera envoyée dans le **Lüderitzland** pour explorer les **gisements miniers** sera confiée à un de nos compatriotes, M. Iselin, de Bâle, ingénieur des mines, qui connaît très bien les gisements aurifères de la Californie, de l'Australie et du Transvaal, et se trouve ainsi parfaitement qualifié pour cette expédition. Le but de l'entreprise est d'arriver à savoir si la constitution d'une société minière peut être recommandée.

Des explorations précédentes au point de vue des gisements de cuivre, qui se trouvent aussi bien sur le territoire anglais au sud de l'Orange que dans le Lüderitzland, ont permis de constater que ce métal, comme tous les autres métaux qui y existent n'apparaît pas en gangue, mais dans ce qu'on appelle des poches. Il ne peut être question dès lors d'une exploitation régulière. On trouve ces poches en faisant jouer la mine ; mais la communication avec d'autres dépôts est interrompue, et l'on doit chercher plus loin. Dans le langage des mineurs cette formation est désignée sous le nom d'infiltration. L'existence de l'or dans cette région est bien constatée en divers endroits ; elle est incontestable, mais on n'est pas encore sûr que l'or n'y apparaisse pas dans des poches. Les sondages faits jusqu'ici n'ont pas découvert d'infiltration ; il est vraisemblable que ce métal se rencontre là dans des conditions qui permettent une exploitation régulière, le sol ressemblant, pour sa formation extérieure et intérieure, à celui du Transvaal sous la même latitude. Cependant une constatation par un expert est nécessaire avant que l'on constitue une Société minière. L'exploitation de terrains dans lequel le métal se rencontre dans des poches peut d'ailleurs être rémunératrice, l'exemple de la société anglaise des mines de cuivre, au sud de l'Orange, en est la preuve. Le rapport en est si fort que les droits à acquitter à l'État suffisent à payer l'administration coloniale très coûteuse des mines. Le résultat de l'exploitation fût-il d'empêcher la constitution d'une société minière, la Société coloniale de l'Afrique australe occidentale pourrait encore retirer, d'une exploitation non collective de ces terrains, un revenu considérable au moyen de concessions comme au Transvaal. L'expédition à laquelle est attaché M. Iselin sera accompagnée de trois officiers et de trois sous-officiers.

D'après la *Revue française*, l'ouverture d'une section de 60 kilom. du **chemin de fer de Saint-Paul de Loanda à Ambaca** doit avoir lieu au commencement de cette année. Ambaca est à environ 500 kilomètres de la côte, et à 720 mètres au-dessus du niveau de la mer. En partant de Saint-Paul la voie longe la côte et touche successivement à Boavista et à Cocoaca. De là elle se dirige vers le nord-est,

rejoint la rive gauche du Bengo, et suit le cours du fleuve jusqu'au lac Quilunda, distant de 60 kilomètres du point de départ ; c'est cette partie de la ligne qui est achevée aujourd'hui. Arrivée à un autre lac, celui de Lalama, la voie quitte la vallée du Bengo, et atteint la Coanza à Counga, d'où elle desservira tout le commerce de la haute et de la basse Coanza. Sortant de la vallée du fleuve, elle contourne les hauteurs de Caculo Cassongo, redescend vers le sud-est, tourne au sud, remonte le rio Sucalla, et après avoir longé tour à tour le cours de la Luinha et celui du Sumbi, elle arrive à Ambaca. Mais elle ne s'arrêtera pas là ; la continuation en est projetée jusqu'à Cassongé. Elle est appelée à offrir de grandes facilités au commerce et à la colonisation de l'Afrique centrale. Jusqu'à présent les voyages à travers cette partie du continent rencontraient de grandes difficultés ; les caravanes, décimées par la fièvre, arrivaient presque épuisées, sur les hauts plateaux, où elles avaient besoin de se refaire d'un trop long séjour dans la zone côtière. Puis, beaucoup de porteurs, sur la bonne volonté desquels on croyait pouvoir compter au départ de Loanda, renonçaient à avancer dès les premières étapes, et désertaient dans les herbes hautes de 2 à 3 mètres en emportant les bagages. Quand le chemin de fer sera terminé, les expéditions pourront atteindre le pays salubre sans fatigue, et tenter avec beaucoup plus de sécurité l'exploration de l'intérieur.

S'inspirant des résolutions et des discussions de la Conférence de Berlin relatives au trafic des **boissons spiritueuses**, et voulant prévenir les abus auxquels il peut donner lieu dans les régions du **haut-Congo**, le Souverain de l'État indépendant a décrété, que dans tout le territoire de l'État, en amont de la rivière Inkissi, les commerçants qui voudront trafiquer avec les indigènes en leur vendant ou en leur livrant, à un titre quelconque, des boissons alcooliques distillées, devront au préalable se munir d'une licence que délivrera le Gouverneur général ou le fonctionnaire désigné par lui. Cette licence pourra être subordonnée à des conditions spéciales destinées à prévenir des abus, notamment ceux qui consisteraient à vendre des alcools par quantités excessives ou à fournir aux indigènes des boissons alcooliques qui, par leur mauvaise qualité, seraient particulièrement nuisibles à la santé. Le coût de la licence sera de 2000 fr., à payer annuellement pour chaque établissement de commerce dans lequel sera exercé le susdit trafic, et de 5000 fr. pour chaque bateau ou embarcation servant à le faire en dehors des factoreries permanentes. La licence sera révocable en tout temps si l'intéressé n'observe pas les conditions précédemment accep-

tées par lui. Quiconque exercera ce trafic sans licence valable, ou le laissera exercer par ses agents ou ses subordonnés, sera puni d'une amende égale au décuple des droits susmentionnés. Bon exemple à proposer aux gouvernements des colonies portugaise et française dans la région du Congo !

A propos de boissons, le P. Merlon, qui a séjourné au Congo pendant deux ans, donne sur le **vin de canne à sucre** les renseignements suivants : « Si le vin d'élaïs est la boisson des noirs du Congo inférieur, le vin de banane celle des habitants du Congo moyen, le vin de canne à sucre est le breuvage par excellence, le vin national de tous les indigènes du haut fleuve. Deux fois par lune, une flottille de pirogues descend le Kassaï, conduites par les Ou-Aboumas, qui les dispersent sur toutes les rives du Congo, en amont jusqu'à Bolobo, et au delà, en aval jusqu'au Stanley-Pool, où elles vont porter avec le précieux liquide une recrudescence de vie. Ce vin se prépare un peu comme le jus de banane ; les cannes sont coupées en morceaux qu'on débarrasse de leur écorce fibreuse extérieure. La moelle sucrée est alors écrasée dans d'immenses récipients où elle fermente avec un certain mélange d'eau ; puis on transvase le liquide dans des jarres de terre cuite, qui sont elles-mêmes placées dans les pirogues. J'ai vu de ces canots, voyageant sur le fleuve, transporter de la sorte quatorze de ces énormes cruches, ce qui représentait plus de 1800 litres de liquide. Cette boisson est fort bonne à boire ; elle a l'apparence très accentuée de l'eau d'orge, et donne au palais qui n'y est pas accoutumé une impression particulière, difficile à rendre, mais à laquelle on se fait rapidement. »

La Société de géographie de Paris a reçu communication d'une lettre de M. Chollet sur le **Congo français**, à laquelle nous empruntons ce qui suit : « J'ai pu descendre complètement en pirogue de Loudima au confluent du Niadi et de la Loudima, tout près de la ligne de partage des eaux du Kuilou et du Congo, jusqu'à la mer ; non sans peine, car j'ai eu des journées entières de traînage, et, pendant quelque temps, de très mauvais rapides, mais une seule chute, de deux mètres, près de Kakamuéka, point où remontent les vapeurs. Il y a deux lignes de rapides faciles à corriger au moyen de quelques digues sèches et en faisant sauter un banc de roc qui obstrue le fleuve, et ne laisse plus qu'un chenal de 30 mètres pour donner passage à une rivière de 300 m. Jusqu'à Macabana, le fleuve a un aspect grandiose ; il est large de 600 m. Mais quand on arrive dans la région des monts Strauch, on est entre deux montagnes, un véritable torrent sur un lit de cailloux, et bientôt on est

*

arrêté par la chute ; impossible de passer en trainant. Les pirogues ont été jetées par-dessus, à la grâce de Dieu ; elles ont plongé, chaviré, et ont été rattrapées au-dessous par des hommes à la nage ; c'était risqué, mais les pirogues, amenées jusque-là, devaient arriver à Kakamuéka et elles sont arrivées. J'ai levé, aussi exactement qu'il a été possible, le cours du fleuve, et M. le capitaine Pleigneur doit relever de même la région des rapides dont il calculera la hauteur. Nous espérons, au moyen d'un barrage qui fera élever le niveau du fleuve, le remonter de quelques mètres et supprimer ainsi les rapides, il n'y aurait plus qu'un transbordement à deux ou trois kilomètres de distance. Deux agents vont commencer dans la forêt de Mayoumba une route praticable ; ils débarrasseront le sentier, enlèveront les arbres abattus, mettront des passerelles sur les torrents et adouciront les pentes. Il faudrait que le Congo français fût dignement représenté à l'exposition ; j'avais songé à un village complet avec ses cases, ses industries : fabriques de pagnes de paille, forges, poteries et pipes, etc. Ce ne serait pas très difficile à se procurer ; les cabris, les moutons, les chiens fiotes ont leurs particularités. J'ai un appareil photographique et j'espère récolter de curieux types. »

Par un décret royal du 19 décembre dernier, le gouvernement portugais a renoncé au protectorat qu'il avait établi le 7 janvier 1886 sur la côte maritime du royaume de **Dahomey**, en vue d'établir des relations commerciales plus étendues et plus profitables entre les Portugais et les habitants du Dahomey, d'acquérir plus facilement les travailleurs nécessaires pour les cultures des îles de San Thomé et de Príncipe, d'étendre la civilisation sur des territoires qui y avaient été fermés jusque-là, et surtout de faire cesser définitivement les sacrifices des prisonniers de guerre. Les espérances qu'on avait conçues de cette proclamation de protectorat n'ont été que des déceptions. Par des déclarations formelles à l'envoyé portugais et par des documents authentiques adressés au roi de Portugal, le souverain de Dahomey, ainsi que le prince son successeur qui était intervenu plus directement dans les négociations du traité du 5 août 1885, en vertu duquel le protectorat avait été établi, a nié l'existence d'une autorisation antérieure ou d'une acceptation ultérieure, formelle ou tacite, d'aucune clause de ce traité de nature à impliquer une cession de territoire ou de droit de souveraineté. Le même souverain et son successeur ont affirmé également, d'une manière non moins authentique et péremptoire, que les sacrifices humains n'ont pas été abolis et ne pouvaient l'être. Le roi a ordonné de poursuivre pour crime de haute trahison les fonctionnaires du Dahomey qui sont intervenus au traité et

qui connaissent la langue portugaise. Toute tentative d'exercer le protectorat a complètement échoué, ou eût entraîné des conflits que le gouvernement portugais n'a pas voulu provoquer. Le Portugal se bornera à négocier des stipulations purement commerciales, sur des bases sûres, avec le souverain du Dahomey.

M. Brosselard, capitaine d'infanterie, a été nommé plénipotentiaire français pour la délimitation des frontières entre les **possessions françaises et portugaises de la Guinée**. Aux termes de la convention de 1886, qu'il s'agit d'appliquer maintenant sur le terrain, le Portugal abandonne à la France le poste de Zeguichor, sur la Casamance, en échange de territoires voisins de la colonie du Congo français. La ligne de démarcation passe au nord entre le rio San Domingo et la Casamance, à l'est par 13° 40' long. E., au sud entre les rivières Cassini et Componi. Un ancien explorateur de la côte occidentale d'Afrique, M. Ferdinand Galibert, est parti avec le capitaine Brosselard. Il parle les idiomes de la région et se propose de compléter des études géographiques et ethnographiques qu'il a commencées en 1878, dans un voyage précédent en Guinée, et continuées en 1883 au Gabon et sur l'Ogôoué. L'expédition emporte un canot démontable, un appareil de photographie instantanée et un matériel scientifique très complet.

Le **D^r Colin** a adressé à la Société de géographie de Paris une lettre exposant le but d'un nouveau voyage qu'il entreprend actuellement dans le **Soudan occidental**. Au point de vue géographique pur, il se propose d'achever la reconnaissance topographique de toute la partie du Haut-Bambouk voisine du Fouta-Djallon, et limitée à l'ouest par la Falémé, à l'est par le Bafing. Il reconnaîtra également ces deux cours d'eau, depuis le point où l'on a cessé de les relever jusqu'à leurs sources. Il a emporté pour cela un canot de toile démontable qui lui permettra de passer dans le Bafing quand il aura achevé son travail dans la Falémé. Il est probable que ce voyage le mènera assez avant dans le Fouta-Djallon, car ces deux cours d'eau doivent prendre leurs sources au cœur du massif montagneux. Au point de vue scientifique général, M. Colin recueillera des échantillons des produits du pays pouvant intéresser la science, le commerce et l'industrie, échantillons d'histoire naturelle, de bois, de plantes médicinales, tinctoriales, oléagineuses, etc., des instruments de musique et ceux qui sont employés dans la vie de tous les jours, les vêtements et les armes des peuplades qu'il va visiter. Ces collections figureront à l'Exposition de 1889 à la section du Soudan français. Lors de sa dernière exploration, M. Colin a passé avec Famalé, chef du Diébé-

dougou, un traité plaçant ce pays sous le protectorat de la France ; il s'occupera cette fois-ci des relations commerciales à y nouer. Comme ses recherches géographiques et scientifiques absorberont la plus grande partie de son temps, il sera secondé, au point de vue commercial, par M. Ronce, qui a déjà organisé des comptoirs sur le haut Congo pour la mission Stanley, et qui est resté ensuite dans plusieurs factoreries de la côte d'Afrique, où il a acquis la pratique du commerce africain.

Le *Moniteur des Colonies* publie les renseignements suivants fournis de Kayes, sur les travaux du **chemin de fer du haut Sénégal**. Les chantiers sont rouverts ; on est actuellement au kilom. 95, où l'on va jeter un pont de 75 m. de long et 14 m. de hauteur sur le Galongo. A ce travail sont employés quatre cents manœuvres, que les chefs du pays ont fournis gratuitement. D'autre part, on pose le chemin de fer Decauville depuis ce point jusqu'à Bafoulabé, pour transporter la canonnière et les approvisionnements des postes français. Dès que le chemin de fer aura atteint Bafoulabé, le Decauville sera reporté en avant, de telle sorte qu'à la fin de la campagne il y aura, à partir de Kayes, une ligne ferrée de deux cents kilomètres environ, qui permettra d'effectuer rapidement et économiquement les transports. Elle sera prolongée par une route charretière sur laquelle circuleront facilement les petites voitures en tôle.

Nous espérons voir arriver, en janvier, à Genève, M. H. Châtelain, notre fidèle correspondant de Loanda et de Malangé. Une dépêche qu'il nous a adressée de Lisbonne nous oblige à ajourner cet espoir. De Lisbonne, M. Châtelain a dû se rendre à Londres pour y faire imprimer ses manuels linguistiques. Après cela il ira voir ses amis en Amérique, et ce ne sera qu'après ce voyage qu'il viendra en Suisse se reposer et se préparer aux fatigues d'une nouvelle campagne africaine.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les ingénieurs chargés par la Compagnie Bône-Guelma des études pour la construction de nouvelles lignes de chemins de fer dans la Tunisie ont commencé leurs opérations sur le terrain. La première ligne attaquée est celle de Hammamlif-Soliman-Nebeul ; puis viendra celle de Radès-Sousse-Kairouan, en passant soit par la plaine de Moruag, soit par le littoral.

Le gouvernement italien a concédé à l'Espagne, pour quinze ans, sauf à prolonger indéfiniment à moins de dénonciation un an d'avance, un territoire dans la baie d'Assab, pour l'établissement d'un dépôt de charbon dans la mer Rouge. Ce territoire est compris entre le cap Garibal et le cap Marcara ; il y a une rade

pouvant offrir un mouillage sûr à deux ou trois gros navires. Cette concession ne diminue ni n'altère la souveraineté de l'Italie sur le territoire cédé. L'Italie ne renonce pas à se servir de cette station pour un but militaire; elle se réserve d'empêcher les autres États de s'en servir à son détriment.

Les deux grandes sociétés qui, en Allemagne, avaient été créées en vue de la colonisation, la Société coloniale allemande et la Société pour la colonisation allemande, se sont fondues en une seule, sous le nom de Société coloniale allemande; son organe sera la *Deutsche kolonial Zeitung*.

L'*African Times* annonce que, le 11 décembre de l'année dernière, a été fondée, comme corporation, la Société de Witou. Elle a pour but : l'exercice des droits de propriété acquis par traité dans le territoire de Witou; l'introduction de la civilisation allemande à Witou; le développement du commerce; la culture du sol; l'acquisition de terrains dans l'Afrique orientale en vue de plantations, de factoreries et d'établissements industriels. Le capital est de 750,000 francs. Elle demandera au gouvernement de lui conférer des droits de corporation.

Le comte Teleki et M. von Hähnel, que le Dr H. Meyer rencontra en juin 1887 au bord du Loumi, avant son ascension du Kilimandjaro, ont l'intention de se rendre, avec leur caravane qui compte 400 porteurs armés, à travers le pays des Masai, au Kénia, pour pénétrer de là au nord jusqu'au lac Sambourou.

Le Rév. Hetherwick, de la mission de l'Église d'Écosse dans l'Afrique orientale, a fait, de la station de Domasi, une exploration de la région à l'est et au nord du lac Chiroua et complété les renseignements fournis par MM. O'Neill et Last sur le lac Mpiri qui forme la source de la Loujenda. Il n'y a pas actuellement de communication entre ce lac et le lac Chiroua; un seuil d'une quinzaine de mètres les sépare. Mais M. Hetherwick admet qu'à une époque où les pluies étaient plus abondantes, les nappes d'eau des deux lacs pouvaient n'en former qu'une.

Une maison importante de Hambourg a installé une succursale à Tamatave. Cette dernière reçoit, par des navires lui appartenant, des cargaisons formées de tout ce qui est de vente courante à Madagascar, et renvoie ses bâtiments chargés de produits indigènes. Une certaine quantité de caoutchouc et de cuirs achetés par les négociants allemands de Madagascar est expédiée aux États-Unis.

M. Louis de Rocheconte, planteur à l'île Maurice, a essayé, sur une de ses propriétés, la culture du thé, et son expérience a été couronnée d'un plein succès sous tous les rapports. Les colons qui ont goûté de ce thé s'accordent à déclarer qu'il ne laisse rien à désirer, et qu'il peut facilement supporter la comparaison avec le meilleur thé vendu dans la colonie.

Le gouvernement portugais a fait établir une ligne télégraphique de Quilimane à l'embouchure méridionale du Zambèze, et une autre de Quilimane, à Mompea, à 160 kilom. à l'intérieur.

M. Merensky écrit à la *Deutsche Kolonial Zeitung* que M. J. S. Moffat, commissaire anglais pour la partie septentrionale du Be-Chuanaland, a reçu de Capetown l'ordre de se rendre auprès de Lobengula, roi des Ma-Tébélé, pour l'engager à accepter le protectorat britannique.

Le gouvernement de l'État libre du Congo a décidé, que dès le 1^{er} janvier 1888, les produits du haut Congo, dirigés par voie de terre vers le bas fleuve pour être embarqués à destination de l'étranger, et qui seront accompagnés d'un certificat d'origine délivré par le commissaire du district de Léopoldville, ne seront plus soumis à la taxe des droits de sortie.

La Compagnie gantoise de navigation n'ayant pas réussi dans son entreprise d'une ligne directe entre la Belgique et le Congo, l'État indépendant s'est vu dans l'obligation de passer une convention avec les compagnies anglaises dont les steamers faisaient déjà un service mensuel direct entre Anvers et la côte occidentale d'Afrique.

L'exposition permanente des colonies, à Paris, a reçu du Gabon des échantillons de coton qui ont été soumis à l'examen de la Chambre de commerce de Paris et du Conservatoire des Arts et Métiers. Ces échantillons ont été reconnus d'une qualité supérieure, et l'administration du Gabon a été invitée à encourager cette culture et à fournir des graines à tous ceux qui voudraient l'entreprendre.

Une dépêche du Gabon a annoncé le retour en Europe de Savorgnan de Brazza en congé.

D'après le *British Weekly*, la Compagnie royale du Niger a prohibé les liqueurs enivrantes dans le trafic avec les tribus africaines, pour des raisons financières. Elle a reconnu que le rhum démoralise les natifs au point de ruiner tout commerce. Le danger lui paraît tellement pressant qu'elle insiste auprès du gouvernement allemand et de celui de l'État indépendant du Congo pour qu'ils adoptent des mesures analogues.

Un de nos compatriotes, M. Xavier Stämpfli, de Soleure, qui a été chargé de faire, dans l'état de Libéria, des collections zoologiques pour le Musée de Leyde, a failli devenir victime de l'hostilité des indigènes éloignés de la côte. Récemment un natif lui a donné du vin de palmier empoisonné, qui n'a manqué son effet que grâce à la robuste constitution du voyageur.

D'après la relation publiée par le *Temps* du voyage de la canonnière le *Niger* à Timbouctou, ce sont les Maures commerçants, possesseurs du monopole des transactions commerciales avec le Maroc, la Tripolitaine et le Sénégal lui-même, qui se sont opposés à l'arrivée de la mission Caron à Timbouctou, de crainte de se voir dépouillés de leurs privilèges et de perdre à la création du courant commercial que cette mission devait chercher à développer sur le Niger entre Timbouctou et Bamakou. Ce sont eux qui ont empêché les indigènes d'entrer en relations avec le chef de la mission, en leur persuadant que celle-ci venait pour conquérir tout le pays et en chasser les habitants.

EXTENSION DE L'INFLUENCE ARABE EN AFRIQUE

Un des phénomènes les plus frappants dans la marche des événements qui se produisent sur le sol de l'Afrique, c'est sans contredit l'extension

de l'influence arabe, du N.-E. du continent sur presque toute la partie septentrionale, jusqu'à l'Atlantique et au golfe de Guinée, et de l'Est vers la zone centrale équatoriale. Semblable à une marée qui monte, monte toujours, elle menace de couvrir un jour l'immense continent tout entier. Des hommes de toutes les conditions : explorateurs ou missionnaires, publicistes ou philanthropes, le reconnaissent également, les uns pour relever les effets de cette influence sur les indigènes, et déprécier ceux de la civilisation européenne, les autres pour contester absolument la valeur de la civilisation apportée par les représentants de l'islamisme et des moyens par lesquels ils la propagent. Sans prétendre nous immiscer dans le débat soulevé à ce propos dans les Revues anglaises, françaises et allemandes, nous voudrions, en résumant les données sur lesquelles toutes ces publications sont d'accord, et en y joignant les renseignements fournis par quelques ouvrages spéciaux¹, marquer les étapes du développement de l'influence arabe en Afrique, en tracer les limites actuelles et en indiquer les causes principales².

Le développement de l'influence arabe en Afrique embrasse une période de près de 1250 ans, pendant laquelle ses progrès ne se poursuivent pas d'une manière ininterrompue, mais où l'on peut marquer trois phases distinctes, sans pouvoir indiquer toujours des dates précises.

La première phase n'embrasse que 70 ans environ du VII^{me} siècle de notre ère. En 640, en effet, Amrou Ibn al Aassi, lieutenant d'Omar, envahit l'Égypte, avec 4000 hommes, et en 641, s'empara d'Alexandrie. Pour établir solidement son autorité, Omar favorisa l'immigration en Égypte d'un certain nombre de tribus arabes, dont la domination fut relativement douce ; elles n'imposèrent aux indigènes que des tributs modérés et n'exercèrent sur eux aucune contrainte religieuse. Néanmoins des multitudes de natifs, rebutés par les querelles dogmatiques des chrétiens entre eux, et désireux de s'affranchir de la capitation imposée aux non-croyants, embrassèrent l'islamisme.

Bientôt Amrou entreprend la conquête du nord de l'Afrique ; après

¹ La confrérie musulmane de Sidi Mohammed Ben Ali Es-Senousi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire (1883 de notre ère). — Marabouts et Khouan. Étude sur l'islam en Algérie. — La Tunisie. Le christianisme et l'islam dans l'Afrique septentrionale. — La Tripolitaine : Les routes du Soudan. — Die religiösen Verhältnisse von Afrika, von Dr A. Oppel.

² Voir les cartes générales de l'Afrique que nous avons publiées, 1^{re} année, p. 24 et 224.

sa mort, en 664, le gouverneur égyptien Okba s'empare du Fezzan, fonde Kairouan et s'avance jusqu'aux frontières du Maroc, qui, depuis 618, appartenait aux Visigoths d'Espagne. Après la bataille de la Malouya, tout le Maroc jusqu'à Ceuta tombe aux mains des Arabes. Les Berbères, qui avaient d'abord résisté, adoptent, en peu de temps, presque tous l'islamisme, et pour la plupart la langue arabe. Soixante-dix ans avaient suffi pour soumettre aux Arabes et à l'islam tout le nord de l'Afrique, de l'Égypte jusqu'à l'Atlantique.

Sous l'influence arabe, les populations de la zone conquise s'élevèrent à un certain degré de civilisation, au point de vue de la culture du sol, de l'industrie, du commerce et de quelques arts. Alors les Arabes toléraient les religions existantes, respectaient les habitudes de civilisation antérieure; ils s'efforçaient même de développer les germes d'une culture autre que la leur. Les grandes villes, comme Kairouan, Tlemcen, Fez, étaient peuplées de centaines de milliers d'habitants industriels, et la position de la femme était supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui.

Vers le milieu du XI^e siècle, plusieurs tribus nomades, qui jusqu'alors étaient restées dans la haute Égypte, prirent, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, le chemin du N.-O. de l'Afrique. Certains auteurs arabes en évaluent le nombre à un million, d'autres à 250,000 seulement. Il est vraisemblable qu'elles furent suivies d'autres bandes nomades. Elles ne restèrent pas dans le voisinage des côtes, mais pénétrèrent dans l'intérieur; seulement il est difficile de suivre la marche de ce nouveau flot d'émigrants, dont l'importance est moins grande au point de vue politique qu'au point de vue ethnologique et religieux. Ce que l'on peut dire c'est que, du XI^e au XIII^e siècle, leur influence s'étend au royaume de Sonrhaï, au nord de Timbouctou, et à celui de Kanem, à l'est du lac Tchad. Au XI^e siècle déjà, Sa-Ka-ssi, le quinzième roi de la dynastie des Sa, dans le Sonrhaï, adopta l'islamisme, et dès lors, d'après Lenz, les États du Niger moyen sont demeurés le principal boulevard de l'islam, en même temps qu'ils devinrent le siège d'une civilisation avancée. Peut-être est-ce à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction de l'islam chez les Foulbés.

C'est alors aussi que l'influence arabe se répand le long des côtes orientales. Sans doute les Arabes avaient déjà franchi la mer Rouge en 697 et une forte émigration s'était produite en 822; mais ce ne fut qu'à la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e, que le flot le plus considérable se porta vers le versant oriental des monts d'Abyssinie. Un manuscrit arabe, que le Dr Paulitschke a eu entre les mains, porte

qu'en 1195, Omar Walasma, de la tribu des Koreïchites, établit son autorité sur une zone de territoire entre Zeïla et Harrar. Sa dynastie dura jusqu'au XVI^e siècle. D'après les traditions des Somalis, les Arabes se fixèrent aussi sur d'autres points de l'Afrique orientale; ils épousèrent des femmes du pays et refoulèrent vers le sud les Gallas païens. Deux grandes émigrations eurent encore lieu au XIII^e et au XV^e siècle. Lors de leur premier voyage en Abyssinie, sous Christophe de Gama, les Portugais trouvèrent, entre Tadjourah et le cap Guardafui, le puissant royaume des Adals, dont les princes musulmans se montrèrent les adversaires déclarés du christianisme.

Au XVI^e et au XVII^e siècle, c'est au Soudan surtout que se propage l'influence arabe, en Nubie, au Kordofan, peut-être déjà au Darfour. Quant au Wadaï, Barth croit que l'islam n'y a pris pied qu'en 1640, et Nachtigal dit que la tribu qui se déclara la première pour l'islam fut reconnue pour le véritable possesseur du sol; ceux qui furent contraints de l'accepter par la force, ne furent jamais mis sur le même rang que les autres, et enfin, ceux qui ne sont sortis du paganisme que récemment sont, encore aujourd'hui, considérés beaucoup plus comme des esclaves que comme des hommes libres. Le Baghirmi reçut l'islamisme du sultan Abdallah entre 1598 et 1608; le Katsina, au XVII^e siècle; les habitants de Kano, un peu plus tard. Cependant, comme le dit Barth, la grande majorité de la population des pays Haoussas, surtout celle des villes, demeura fidèle au paganisme, jusqu'à ce que le fanatisme des Foulbés la contraignit à se déclarer publiquement pour l'islam. Malgré cela, il reste encore beaucoup d'éléments de paganisme dans l'état de Kano, comme dans le Katsina. Nachtigal n'a pas pu déterminer à quel moment les gens du Tibesti y renoncèrent.

Quelque difficile qu'il soit de tracer la ligne de démarcation entre les populations musulmanes et païennes au XVII^e siècle, on peut admettre, d'une manière générale, que tout le Soudan au nord du neuvième degré avait alors adopté l'islam.

La troisième époque s'étend du XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Les agents principaux de la propagation de l'influence arabe à cette époque sont les Foulbés. Jusqu'alors ils s'étaient contentés de fonder, dans le Soudan central, des colonies de pasteurs. Mais au commencement de notre siècle ils furent saisis d'un zèle ardent et d'un fanatisme qui menacèrent de tout bouleverser. Ce fut un prêtre de la province de Gobir, Otman dan Fodio, qui commença la guerre sainte contre les populations païennes des tribus haoussas. Vainqueurs, les Foulbés se répandirent

jusqu'à l'océan à l'ouest, et pénétrèrent fort avant au sud et au sud-ouest. Ils attaquèrent le Bornou, mais sans succès. Otman divisa alors les territoires conquis en deux parties, l'une à l'ouest, celle de Gando, l'autre à l'est, celle de Sokoto, et les souverains de ces deux royaumes eurent pour mission d'amener à l'islam les indigènes païens. Les souverains de Sokoto étendirent leur puissance sur l'Adamaoua. Le père du sultan actuel, Mallem Adama, fonda un nouveau royaume mahométan, sur les ruines de plusieurs États païens, dont le plus important était celui de Kokomi. Après avoir détruit, les conquérants, devenus colons, s'efforcèrent de reconstruire; après avoir ravagé d'immenses étendues de pays, ils les mirent de nouveau en culture à leur manière; pour fonder une unité politique, ils firent périr des multitudes d'indigènes, et, les États séparés une fois réunis sous leur sceptre, ils les ouvrirent à un commerce plus étendu. Aussi l'explorateur Joseph Thomson a-t-il pu écrire dans la *Contemporary Review*, qu'en comparant les populations dégradées de la côte de Guinée et des rives du bas Niger à celles du Soudan central, les scènes dont il avait été le témoin chez ces dernières lui avaient révélé tout autre chose que ce qu'il s'attendait à y trouver. Il était au cœur de l'Afrique, au milieu de populations nègres authentiques, mais combien différentes de celles qu'il avait rencontrées dans ses voyages ! Il y trouvait de grandes villes bien bâties, des gens bien vêtus se conduisant avec une dignité toujours maîtresse d'elle-même; de toutes parts, des signes d'une communauté industrielle, très avancée dans la voie de la civilisation, exerçant différents métiers; les divers métaux y étaient travaillés; on y tissait et teignait des étoffes; les marchés y étaient remplis d'une foule nombreuse. Des tribus sauvages avaient été transformées en nations demi-civilisées; le fétichisme avec ses rites dégradants avait disparu devant l'islam, qui avait inspiré à ces noirs une vie nouvelle et vigoureuse. Thomson ajoute que l'islam règne aujourd'hui du Nil à l'Atlantique, et du Sahara jusqu'au sixième ou même au quatrième degré au N. de l'équateur.

En effet, au dire de Barth, le Logone a été envahi vers la fin du siècle passé; lors de son passage, beaucoup de jeunes gens des villes se souvenaient que leurs pères avaient été païens de naissance, et qu'ils n'étaient devenus musulmans que plus tard. Dans les campagnes, toutefois, la majorité est encore attachée au paganisme.

Dans la région du Niger supérieur et du haut Sénégal, le fanatisme arabe fut attisé par le marabout El Hadsch-Omar, qui, revenu en 1854 ou 1855 d'un pèlerinage à la Mecque, se présenta comme prophète aux

populations du Soudan occidental. Il arma ses esclaves, rassembla ses gens, puis, le Coran d'une main, l'épée de l'autre, il commença une guerre de conquête accompagnée de dévastations effroyables. A la tête de 20,000 aventuriers fanatisés et avides de butin, il se précipita d'abord sur les Mandingues du Bambouk pour les convertir. Puis, il se porta vers le haut Sénégal et contre Ségou, où les Bambaras étaient demeurés païens. Repoussé, il se tourna vers le Kaarta dont les habitants, des Bambaras sédentaires, furent tués ou convertis. En 1857, il voulut chasser les Français du fort de Médine, mais il subit une grave défaite. Son incursion sur Timbouctou, en 1863, fut également malheureuse pour lui. Plus tard il se fortifia dans Ségou et dans le Massina, où il subjuguait les Bambaras qu'il contraignit par la violence à embrasser l'islam. Celui-ci a dès lors été porté jusqu'à la côte de Guinée, soit par des expéditions militaires, soit par les caravanes de commerce des Haoussas. Les musulmans abondent à Sierra-Leone; dans l'État de Libéria on en compte plus que de païens; Lagos en a 10,000. Au témoignage du cardinal Lavigerie, il y a aujourd'hui, du Soudan au Niger, plus de soixante millions de musulmans. « Entre Sierra-Leone et l'Égypte, » dit à son tour M. Blyden, « l'islamisme est la seule puissance intelligente, morale et commerçante. Il a pris possession des tribus les mieux douées; il a imprimé sa marque à leur vie sociale et religieuse. Ses adhérents gouvernent la politique et le commerce de presque toute l'Afrique au nord de l'équateur. Des importantes cités qu'ils ont fondées sur le Niger et ses affluents, ils dirigent des caravanes sur tous les points de l'horizon, en Abyssinie et en Égypte, à Alger comme au Maroc, à Libéria comme dans la Gambie et jusque sur la côte du Cap. »

« L'active propagation et les triomphes de l'islamisme, » disait naguère M. G. Valbert dans la *Revue des Deux-Mondes*, « ont excité les plaintes de plus d'un voyageur, et de tous ceux qui voudraient répandre notre civilisation sur l'Afrique. Consultez le général Borgnis-Desbordes, dont l'intrépidité et la prudence ont assuré le succès de l'audacieuse expédition du Sénégal au Niger, il vous dira que les tribus inconverties sont seules pénétrables aux influences européennes, qu'elles se laissent façonner par nous comme une cire molle, que les États musulmans nous sont fermés et hostiles, qu'en Afrique le fétichisme est notre allié naturel et que le mahométisme sera notre éternel ennemi. Interrogez Savorgnan de Brazza, il vous dira que le seul danger qu'il redoute pour l'avenir du Congo français, c'est le missionnaire musulman, dont les premières approches l'inquiètent et le troublent. »

Ce n'est pas seulement sur les frontières méridionales des pays soumis à l'influence arabe que s'est déployé le fanatisme ; il s'est ranimé de nos jours, au sein des territoires musulmans du nord de l'Afrique, par l'activité de la secte des Senoussi, dont les *zaouia* sont disséminées dans toute l'Afrique septentrionale, des frontières de l'Égypte jusqu'au Maroc et fort avant dans l'intérieur. Après plusieurs essais infructueux pour s'établir en Égypte, Mohamed es Senoussi, père du chef actuel de la secte, le Cheikh-el-Mahdi, fonda une *zaouia* centrale dans l'oasis de Djerboub, dans l'intention de réformer l'islam et de restaurer l'ancienne foi au Coran. L'ordre, qui entretient des missions intérieures et extérieures, jouit d'une grande influence dans tous les territoires du nord de l'Afrique. Grâce à sa stricte discipline, aux sommes considérables d'argent dont il dispose, et à l'absence de tout scrupule dans l'emploi des moyens auxquels il recourt, il est devenu l'ennemi le plus farouche et le plus dangereux des Européens. « C'est à Djerboub, » dit M. Marc Fournel, « que le Cheikh-el-Mahdi reçoit des renseignements de tous les points du monde musulman et qu'il dirige le grand mouvement panislamique. Des courriers spéciaux montés sur des meharis, les admirables chameaux du désert, avec lesquels on peut faire chaque jour plus de cent kilomètres pendant une semaine sans les fatiguer, relient Djerboub à l'Égypte, à la Tripolitaine, à l'intérieur de l'Afrique ; du Wadaï le Cheikh-el-Mahdi pourrait faire sortir en quelques semaines une armée dix fois plus forte et plus ardente que celle qui a écrasé les Anglais et les Égyptiens dans le Soudan, et l'on assure que ses *zaouia* renferment assez d'armes à tir rapide pour en faire des troupes redoutables pour une puissance européenne quelconque. » Chaque année le chef de l'ordre forme, dans Djerboub, des centaines de missionnaires. Les premiers établissements religieux fondés par ceux-ci le furent à Sokna, Mourzouk Ghadamès et Rhat, puis ils occupèrent l'oasis de Koufara, colonisèrent celle de Wau, et s'établirent à Kavar. De Koufara ils s'avancèrent vers Wanjanga et le Wadaï dont le roi devint leur adepte. Actuellement ils espèrent gagner le territoire des Toubou, le Ridejat, les tribus non civilisées du Wadaï et les oasis de l'Égypte. Leurs adhérents leur font de riches présents ; partout où ils fondent des stations, ils concluent avec les indigènes des contrats pour se faire céder des plantations de dattiers.

Dans la région orientale, après que les Portugais eurent occupé la côte, les indigènes appelèrent à leur aide le sultan d'Oman, Ben Sef Ben Malik, qui livra aux Européens plusieurs combats. Un de ses fils s'empara de Mombas en 1698 ; dès lors les Portugais furent forcés de se retirer d'une partie de la côte orientale.

Il n'en résulte cependant pas que l'influence arabe règne sans conteste sur toute l'Afrique orientale équatoriale. Même au nord de la ligne qui s'étend du golfe de Guinée vers le haut Nil, il reste des tribus qui n'ont été qu'en partie contraintes d'embrasser l'islamisme; tels sont les Mandingues et les habitants du Fouta-Djallon; certaines tribus wolofes et bambaras sont encore beaucoup plus païennes que mahométanes. De même dans le voisinage du Baghirmi, il existe encore toute une série de tribus qui sont païennes.

Au centre, dans la région des sources du Nil, dans les États des lacs, l'Ou-Ganda, l'Ou-Nyoro, jusqu'au Tanganyika, et même jusqu'aux chutes de Stanley et en aval sur le Congo, plus au sud encore jusqu'aux territoires à l'ouest du Nyassa, du Bangouéolo, dans le pays des Garanzé, l'influence arabe s'étend par les trafiquants et par les chasseurs d'esclaves. Mais il existe un grand nombre de tribus que les Arabes n'ont pu contraindre à embrasser l'islamisme ni subjuguer. Ainsi les Denka, les Bari, les Bongo, les Madi, les Chouli, les Niams-Niams sont encore païens. Les Nouba du Kordofan, les Chillouk, les Foundj ne sont qu'en partie gagnés à l'islam, tandis que les Bagera et les Kababisch à l'ouest du Nil blanc et au nord du Kordofan, ainsi que les habitants de Galabat et de Takela, sont tout à fait musulmans.

D'après Paulitschke, l'islam fait de grands progrès chez les Gallas. La grande tribu des Day a embrassé l'islamisme, tandis que les Walachi et les Garoura sont demeurés païens.

Quoi qu'il en soit, les Arabes se trouvent partout dans l'Afrique orientale, soit comme colonies de quelques familles, soit comme voyageurs. On en rencontre dans toutes les villes un peu importantes de l'Afrique australe, jusque dans la colonie de Natal et à Capetown. Toutefois ils n'exercent pas là une influence sensible sur la population.

C'est en Égypte que l'islamisme a pénétré le plus profondément et se retrouve dans tous les actes de la vie sociale. En Algérie, les muftis ont peu d'influence; les marabouts en ont déjà davantage; mais ce sont surtout les Khouan qui dirigent le mouvement panislamique. La puissance des ordres religieux repose sur une organisation stricte, une obéissance absolue de tous les membres au chef, une discrétion parfaite, une docilité servile de la masse du peuple. L'Algérie à elle seule a 355 couvents et 168,954 moines. Chez les Touaregs du Sahara, il n'y a pas de mosquées, mais les marabouts y ont la surveillance de l'instruction publique et l'exercice de la justice. Ils vont de tribu en tribu comme missionnaires, apprennent à la jeunesse à lire le Coran, à écrire, éten-

dent le cercle des connaissances de ceux de leurs élèves qui se destinent aux emplois ecclésiastiques et leur enseignent l'arithmétique, l'astronomie, le droit et la théologie. Les Foulbés, les plus ardents propagateurs de l'islam au Soudan, ont des écoles dans les plus petites communautés; on y enseigne surtout l'arabe, quoiqu'il y ait aussi des grammaires foula, mais en caractères arabes. Au Bornou, à l'époque du voyage de Nachtigal, le secrétaire du roi Moallim Mohammed jouissait d'une réputation de profonde érudition; sa bibliothèque n'avait pas d'égale de Timbouctou à Khartoum. Les leçons des maîtres de Kouka attiraient des élèves de tout le Soudan. Au Logone, comme dans le Baghirmi, la connaissance de l'islam ne consiste guère qu'en quelques phrases incomprises récitées machinalement. Il n'en est pas de même au Wadaï où les ulémas possèdent, outre le Coran, plusieurs traités lus de tout le monde. En revanche, au Kordofan, d'après le témoignage de Wilson et de Felkin, le peuple possède à peine quelques notions religieuses, mais d'autant plus de superstitions. Entre le cours supérieur du Rahad et celui de l'Athara, la république nègre de Galabat a 20,000 pèlerins du Darfour et du Wadaï, qui, à leur retour de la Mecque, se sont fixés là, et se recrutent chaque année de nouveaux arrivants. Ce sont des musulmans fanatiques, qui pratiquent consciencieusement leurs exercices religieux. Les Moumbouttous n'ont subi qu'extérieurement l'influence de l'islam. Parmi les Gallas les uns sont attachés à l'islam jusqu'au fanatisme, les autres sont encore païens. Krapf dit que l'islamisme a encore corrompu la nature déjà altérée des Gallas, et que les Wollo, en particulier, peuvent difficilement être surpassés en déloyauté et en soif de vengeance. Les Somalis sont prêts à admettre toutes les leçons de l'islam, suivant l'intérêt du moment; ils ne sont pas fanatiques, pas plus que les Souahélis, les sentinelles avancées de l'islam dans l'Afrique orientale, qui sont cependant de sincères musulmans.

Quant aux Wa-Ganda, Wilson et Felkin pouvaient encore dire il y a quelques années que les religions étrangères avaient jusque là peu influé sur eux. Quoique les trafiquants arabes fussent dans le pays depuis 60 ans au moins, ils n'avaient pas fait beaucoup de propagande. La conversion de Mrésa ne fut jamais qu'apparente; les Arabes eux-mêmes ne s'y fiaient pas. Il ne voulut jamais se soumettre au rite de la circoncision, que l'islamisme impose comme indispensable, et même il fit brûler vifs une centaine de jeunes gens qui, croyant que l'islam deviendrait la religion universelle, s'étaient soumis à ce rite. Mais si l'islamisme est peu répandu dans l'Ou-Ganda, les Arabes n'en exercent pas

moins aujourd'hui une influence considérable sur le roi Mouanga et sur ses ministres. Ils savent très habilement entretenir dans l'esprit de ces grands personnages, toutes sortes de préventions contre les missionnaires chrétiens et contre les Européens en général, dans lesquels ils voient des concurrents pour leur commerce, et surtout des adversaires de l'esclavage et de la polygamie, usages tolérés par l'islam.

Notre article est déjà bien long ; cependant nous ne le terminerons pas sans ajouter quelques mots sur deux ou trois faits, dont il est impossible de ne pas tenir compte quand on cherche à comprendre ce qui fait la force de l'islam, et ce qui lui procure un accès relativement facile chez les populations noires. La prescription du Coran ordonnant à tout musulman de faire, une fois en sa vie, le pèlerinage de la Mecque, fournit à des milliers de pèlerins l'occasion de recevoir les ordres du chef même des croyants et de s'inspirer du zèle de propagande dont les anciens Israélites allaient s'enflammer à Jérusalem. Ceux qui se sont acquittés du voyage portent le titre de *Hadji*, pèlerin, et jouissent d'une considération d'autant plus grande que leur pays se trouve plus distant de la Mecque. Il règne entre tous les *Hadji* une confraternité qui établit des liens de confiance et de cohésion religieuse que rien ne saurait rompre. Les missionnaires musulmans ne font pas acception de personnes ; ils sont vraiment cosmopolites : tout homme qui croit en Mahomet est leur égal, eût-il les cheveux crépus, le nez épaté et les lèvres pendantes. Qu'ils arrivent de Kairouan, du Caire ou du Maroc, ils n'ont pour tout bien que leurs livres et la natte sur laquelle ils s'accroupissent pour dire leur prière ; leurs élèves les accompagnent, et, en s'installant dans quelque bourg fétichiste, ils forment le noyau d'une école ou d'une congrégation. Le missionnaire arabe vit comme on vit autour de lui, il s'accommode aux habitudes, aux usages, aux goûts des indigènes ; il subsiste de la charité de ceux qu'il instruit. Se sentant partout chez lui, il n'éprouve aucune répugnance à se marier avec quelque fille du continent noir ; les sangs se mêlent, les races se croisent. L'arabe est la langue littéraire de l'Afrique centrale. Quoiqu'il y ait des Arabes qui se rendent coupables d'infractions à la loi du Coran interdisant l'usage des spiritueux, ou qui profitent du commerce de l'eau-de-vie pour s'enrichir, il faut reconnaître qu'en général les adhérents de l'islam n'offrent guère aux noirs que l'exemple de la sobriété, ce qui inspire d'emblée à ces derniers un grand respect, en même temps qu'une confiance instinctive, pour des hommes qu'ils voient toujours se posséder eux-mêmes et conserver le sentiment de leur dignité.

En voilà assez sur les causes de l'extension de l'influence arabe en Afrique. A tous ceux qui veulent contribuer à doter le continent noir d'une civilisation supérieure, de prendre ces faits en sérieuse considération.

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. Paul Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 2 décembre 1887.

Cher Monsieur,

Nous avons construit nos huttes à Rikatla, près d'un petit lac, à 25 kilomètres au nord du port de mer, et à 20 kilomètres de la plage. La *tsétsé* ne nous a fait aucun mal, car notre bétail se porte bien; deux bœufs seulement, trop vieux pour le changement de climat, ont péri. Cependant je vois bien que mon attelage, des 14 bœufs restants, est très éprouvé par ce changement, que cela tienne aux herbagés du pâturage, ou au sol sablonneux, ou à la chaleur et à la sécheresse actuelle, ou à l'air lui-même. Les bêtes ont très bonne apparence, mais quoiqu'elles n'aient pour ainsi dire pas travaillé durant ces cinq mois, elles n'ont pas de forces; j'en ai attelé douze, et elles ont eu une peine infinie à tirer notre wagon vide; pourtant nous avons profité de la lune pour voyager à la fraîcheur de la nuit. Ceux des bœufs qui tiraient le plus avaient les naseaux pleins de sang. Je me demande si cela n'est pas en rapport avec les sinistres prédictions de M. Sander-son, qui m'annonçait que sur la côte tout mon bétail périrait de la fièvre. A supposer qu'avec cet état de faiblesse des bœufs je les eusse fait travailler comme on le fait d'ordinaire dans l'Afrique australe, il est probable qu'ils eussent tous succombé, qu'aucun n'y eût résisté. C'est probablement ce qui a dû arriver à nombre de gens dont le métier est le roulage : ils auront donné trop de travail à leurs bêtes. Toutefois il n'y a pas lieu de dire que celles-ci périssent d'une sorte de fièvre; mais il n'en reste pas moins que cet épuisement de leurs forces est un grave inconvénient. Nous serons peut-être obligés de nous former un attelage de bœufs indigènes; il y en a, d'une petite race, qui servent parfois aux charrois.

Quant au roulage lui-même, on a déjà remédié à ce grave inconvénient par la construction de la voie ferrée, qui est à peu près achevée sur le territoire portugais. On doit même en fêter l'inauguration de mardi en huit, le 13 décembre. Malheureusement la frontière du Transvaal et de la colonie portugaise n'est pas bien délimitée et passe au milieu de montagnes rocailleuses. Il en résulte que la voie ferrée, après s'être engagée dans un défilé où, taillée dans les rochers, elle suit et domine le cours du Nkomati, se termine en présence d'une paroi de rocher, dans un endroit tout à fait inaccessible aux voitures. Et pourtant le chemin de fer est ouvert au trafic, et la Compagnie espère avoir à transporter toutes les

marchandises pour Barberton et les Goldfields. Comment donc espérer la jonction entre la route de ceux-ci et la nouvelle voie ferrée, en attendant que la Compagnie des chemins de fer du Transvaal (hollandaise) ait fait sa partie, après avoir repris les travaux où la Compagnie anglaise a dû arrêter les siens, de par le contrat ? Cette question est d'une importance vitale pour la ligne actuelle de Lorenzo-Marquez. La Compagnie veut la résoudre en ouvrant une route à wagons, ou plutôt un tronçon de route, à l'endroit le plus favorable, vers le 65^{me} kilomètre, paraît-il. Je n'ai pas vu les choses de mes propres yeux, n'ayant pas eu le temps d'y faire une excursion ; mais ces choses sont connues ici de tout le monde.

Si je vous écris aujourd'hui de Lorenzo-Marquez, c'est que les devoirs de ma vocation m'y ont appelé, et j'y passe quelques jours avec ma femme. Invités par le représentant de la « Maison suisse, » nous profitons de l'aimable hospitalité qui nous est gracieusement offerte, et cela pour la seconde fois déjà. Nos Confédérés, MM. F.-E. Widmer & C^{ie}, font un grand commerce de cotonnades, tissus dont quelques-uns sont fabriqués en Suisse.

Le gouverneur du district de Lorenzo-Marquez a passé ces derniers mois à Lisbonne, où la maladie a prolongé son temps de congé. M. Vasconcellos (c'est son nom) est rentré ici et a repris ses fonctions lundi dernier. Je suis allé lui présenter mes compliments sur son retour. C'est un gentleman fort aimable ; aussi est-il très populaire. Vous savez peut-être que sa position n'est pas la même que lors de son départ en congé. Précédemment il était obligé, pour toute affaire importante, d'en référer à Mozambique, au Gouverneur général, et de telles démarches causaient un délai d'un à trois mois, extrêmement préjudiciable. Mais comme le voisinage de Barberton et la construction du chemin de fer ont fait beaucoup grandir la ville de Lorenzo-Marquez, dont le commerce se développe rapidement, le roi de Portugal a fait un édit qui augmente les pouvoirs de notre gouverneur et étend sa compétence. De cette façon il n'aura à référer à son supérieur de Mozambique que dans un petit nombre de cas d'une gravité particulière. Pour les mêmes motifs, le port de Lorenzo-Marquez qui n'avait que le titre et la qualité de « villa, » a été, m'a-t-on dit, promu au rang de « citade, » cité. Une garnison y sera placée sous le nom de *corps de police*, qui comprendra 137 fantassins et 63 cavaliers ; ces troupes ont été expédiées de Lisbonne et sont attendues sous peu. Je ne sais où on les logera, car les casernes que l'on construit sont loin d'être finies. Dans ce moment, et depuis longtemps, la police a comme force armée une centaine de nègres amenés d'Angola, sous les ordres de quatre ou cinq officiers portugais. Que deviendra cette troupe ? Je ne saurais encore vous le dire.

Les Européens, et la population en général, sont très heureux, cela va sans dire, que le gouverneur ait une plus grande liberté de mouvement que par le passé, car c'est un pas en avant dans la bonne direction.

Paul BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE¹

DANIEL VETH'S REIZEN IN ANGOLA. BEWERKT DOOR D^r P. J. VETH EN JOH. F. SNELLEMAN. Haarlem (H. D. Tjeenk Willink), 1887, in-8°, 430 p. avec portrait, illust. et carte. — Depuis la mort de J. M. Schuver, tombé sous les coups des partisans du Mahdi dans la région du Bahr-el-Ghazal, nous n'avions pas vu de Hollandais apporter leur concours à l'exploration du continent africain. Cependant la place que les Hollandais occupent dans l'Afrique australe, et les établissements commerciaux qu'ils ont à la côte occidentale, devraient faire d'eux des pionniers dans cette grande œuvre. Mais les préoccupations politiques d'une part, et les intérêts mercantiles de l'autre absorbent leur attention. On aurait pu espérer que le petit groupe de Boers qui, pour se soustraire à l'autorité britannique, quittèrent en 1874 le Transvaal et se dirigèrent vers l'ouest à travers le Kalahari, nous auraient fourni des informations sur leur itinéraire et sur les contrées traversées jusqu'au Cunéné, frontière méridionale des possessions portugaises. Les souffrances qu'ils eurent à endurer ne leur en laissèrent pas le loisir. Il était réservé au fils du savant professeur de l'université de Leyde, M. P. J. Veth, président de la Société néerlandaise de géographie, de renouer la tradition des voyageurs hollandais en Afrique. Malheureusement, l'exploration de Daniel Veth fut de courte durée; parti d'Europe en avril 1884, il expirait déjà en juillet de l'année suivante à Kalahangka, au S.-E. de Benguela. Mais quelque éphémère qu'ait été son passage sur le sol africain, son travail n'aura pas été sans fruits.

Jeune encore, Daniel Veth avait manifesté un goût prononcé pour les voyages par des excursions en Danemark, en Suède et en Norvège, puis dans l'Europe centrale, en Belgique, en France et en Suisse. Ses études d'ingénieur terminées, il fut pendant quelques années attaché aux travaux du chemin de fer du Nord-Est suisse, puis à ceux de la ligne du Gothard, jusqu'au moment où il fut appelé à prendre part à l'expédition de Sumatra. Il y fut spécialement chargé des levés géographiques, des travaux photographiques, des observations météorologiques, ainsi que des collections de géologie. On sait le succès de cette expédition et la magnifique publication qu'elle a valu au monde scientifique. Plusieurs mémoires de Daniel Veth, publiés par son père dans le volume que nous

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

annonçons, témoignent de la large part qu'il prit à ces travaux. Ils sont suivis d'un plan dressé par lui d'une expédition dans l'Afrique australe occidentale, introduction au récit de son propre voyage, et qui fait amèrement regretter que la mort en ait empêché la réalisation complète. Après avoir étudié consciencieusement les ouvrages des voyageurs les plus récents dans cette région, et les cartes de Lanoy de Bissy, de Merensky et d'Anderson, il se proposait de se rendre d'abord à Benguela, pour explorer la partie méridionale des possessions portugaises, dont la météorologie, la géologie, l'ethnologie et la zoologie n'ont encore jamais été étudiées scientifiquement. Après cela, il espérait pouvoir pénétrer dans la région qui s'étend entre le Cunéné et le Coubango, puis se porter au sud vers le lac Ngami, parcourir la vaste étendue de pays que bordent le Zambèze au nord et le Limpopo au sud, sans négliger les territoires de l'ouest jusqu'à l'Orange, le Kalahari, l'Ovampo, le Damalaland et le Namaqualand. Les observations que renferment, sur les districts de Mossamédès et de Benguela, les trois cents pages qui se rapportent aux voyages à Humpata, Huilla, Quillenge, à travers la Serra de Chella, peuvent nous donner une idée des services qu'aurait pu rendre à la science le jeune voyageur, sans sa fin prématurée. Il était accompagné de deux aides qui lui furent très utiles : MM. Godefroy et van der Kellen, attachés, l'un au Museum ethnographique de Leyde, l'autre au Museum d'histoire naturelle de la même ville. Nous avons dit (VI^e année, p. 148) les difficultés rencontrées par l'expédition entre Mossamédès et Humpata, et la salubrité du plateau sur lequel se trouve cette dernière ville. Il est grand dommage que l'expérience de l'emploi de poneys de Java tentée par M. D. Veth n'ait pu être poursuivie plus longtemps, puisque celui dont il se servait s'accommodait facilement au climat; quels services ne pourraient-ils pas rendre aux voyageurs dans ces régions où, jusqu'ici, les chevaux d'Europe n'ont pas pu s'acclimater! On comprend la sympathie avec laquelle il décrit l'établissement de la petite colonie des Boers sur le territoire portugais; et on lui sait gré, d'avoir, quoique protestant, su parler, avec les éloges qu'ils méritent, des travaux des missionnaires portugais à Huilla.

ZEITSCHRIFT FÜR AFRIKANISCHE SPRACHEN, herausgegeben von C.-G. Büttner, Inspektor der ostafrikanischen Mission in Berlin. Berlin (A. Asher et C^o), Octobre 1887. Jahrgang I. Heft I. in-8, 78 p. Mark. 3. — L'étude des langues africaines, encore bien peu avancée il y a quelques années, marche de pair avec les découvertes géographiques. Mieux on

les connaît, plus elles intéressent les savants qui y trouvent des beautés et souvent une perfection qu'on ne soupçonnait pas, et constatent l'existence, entre les idiomes de beaucoup de peuples africains, de relations plus ou moins étroites, qui permettront d'élucider la question délicate de la parenté et de l'origine des peuples eux-mêmes. La meilleure preuve de l'intérêt que les amateurs de linguistique portent aux dialectes africains est la publication de la revue que nous annonçons. Elle traite de sujets très spéciaux qui ne seront évidemment goûtés que par des érudits. Le premier numéro renferme les articles suivants :

1. Chuo cha utenzi. Poème en vieux souahéli, tiré des papiers de feu le Dr L. Krapf.

2. Contribution à la grammaire de la langue des Bokoundou (Cameroun), par C.-H. Richardson.

3. Croyances des nègres de la Côte d'Or, comparées à celles des autres peuples africains, par J.-G. Christaller, missionnaire. Idées de ces populations sur Dieu, la création, les premiers hommes et la mort.

4. Texte des chants des Satho, par le Dr Endemann.

5. Explications sur divers mots de la langue du Kidchagga et du Paré (Kilimandjaro), écrites par feu le baron von Deeken.

6. Bibliographie.

7. Indication de travaux concernant la linguistique, publiés dans diverses revues et journaux.

Nous souhaitons bon accueil de la part du monde savant et longue durée à cette publication qui, placée sous la direction de M. Büttner, inspecteur des missions de l'Afrique orientale, à Berlin, ne peut manquer d'être un trésor de recherches et de donner une vive impulsion à cette branche de la linguistique, dont on peut attendre de nombreuses et originales découvertes.

G. Haurigot. LE SÉNÉGAL. Paris (H. Lecène et H. Oudin), 1887, in-8, 240 p. — Un grand nombre de monographies de la colonie du Sénégal ont paru ces dernières années. Celle-ci se recommande par son plan méthodique, son exactitude, son style simple et clair. Comme ouvrage de vulgarisation, elle s'adresse aussi bien à la jeunesse qu'aux adultes. Elle ne dit rien qui ne soit déjà connu et développe des points de vue souvent énoncés, mais c'est une bonne et complète compilation. Outre le bassin même du Sénégal, elle décrit, au point de vue physique, la région du Niger supérieur et les dépendances de la colonie, c'est-à-dire la Casamance, Carabane, Sédhiou, les Rios Cassini, Nunez, Pongo et la Mellacorée. Un long chapitre est consacré à la population dont la sta-

tistique est indiquée d'après les *Notices coloniales*, publiées en 1885 à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers. On y constate, en particulier, ce fait que le nombre des Européens au Sénégal est toujours fort restreint. A Saint-Louis, ils sont 1200 environ, et, en y ajoutant ceux qui se trouvent répandus sur toute la surface de la colonie, on n'arriverait pas à 2500. L'histoire des Français au Sénégal est conduite jusqu'en 1885, date de la cinquième campagne du colonel Borgnis-Desbordes. Les derniers chapitres se rapportent aux divisions politiques et administratives, aux conditions d'exploitation, au climat du Sénégal. L'auteur n'est pas un patriote aveugle. Il ne se dissimule pas les dangers que présente la colonie pour les Européens et les expose sans ambages, tout en indiquant les moyens par lesquels l'administration lutte contre l'influence pernicieuse du climat. Peut-être arrivera-t-on à le rendre moins insalubre. Toutefois M. Haurigot n'a pas l'air d'y croire fortement. Pour longtemps encore, les fonctionnaires qui vivent sobrement et qui observent toutes les prescriptions de l'hygiène ne pourront séjourner plus de 4 ou 5 ans à Saint-Louis ou à Gorée. De tous les gouverneurs, c'est le général Faidherbe qui y est resté le plus longtemps : une première fois 7 ans et une seconde fois 2 ans. La plupart des autres n'ont occupé cette haute fonction que quelques mois.

Louis Piesse. ALGÉRIE ET TUNISIE. Collection des Guides-Joanne. Paris (Hachette et C^{ie}), 1887, gr. in-12, 492 p. avec cartes et plans, Fr. 12. — Comme la saison des voyages dans l'Afrique du Nord s'ouvrira dans quelques semaines, il est temps de recommander aux touristes le guide en Algérie et en Tunisie de M. Piesse. Il s'agit, du reste, d'une réédition, rendue nécessaire par l'ouverture de plusieurs voies ferrées nouvelles qui permettent d'aller d'Aïn-Temouchent, à l'ouest d'Oran, jusqu'à Hammam-lif, à l'est de Tunis, ainsi que par la publication du recensement quinquennal de la population algérienne et de plusieurs autres documents statistiques. Au lieu de 52 routes que renfermaient les anciennes éditions, l'itinéraire actuel en renferme 107 ; en outre, le plan a été amélioré, les cartes revues et modifiées, surtout en ce qui concerne les chemins de fer, le nombre des plans de villes, porté de dix à seize, enfin l'index alphabétique remanié de manière à donner tous les renseignements désirables au point de vue des moyens de communication, des hôtels et des auberges.

Le guide Piesse fait partie de la collection des Guides-Joanne, connue et appréciée des touristes. Elle le cède peut-être aux Bædecker au point

de vue du nombre des renseignements, mais elle leur est supérieure comme œuvre scientifique, car elle renferme en plus, particulièrement dans le guide qui nous occupe, une bibliographie ainsi qu'un aperçu géographique et historique qui fournit au voyageur une vue d'ensemble du pays qu'il va parcourir.

L'itinéraire est divisé en quatre sections : Provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine et Tunisie. Chacune d'elles comprend un certain nombre de routes qui conduisent : dans la province d'Alger, jusqu'à Ouar-gla et El Goléa ; dans celle d'Oran, au pays des Oulad-Sidi-Cheikh ; dans celle de Constantine, à Touggourt ; en Tunisie, à Gabès et à Nefta.

Chacun comprendra que la rédaction d'un guide pour des pays dont une faible partie seulement est colonisée, tandis que le reste est soumis au régime militaire et habité par des tribus toujours prêtes à se révolter, est beaucoup plus difficile que celle d'un itinéraire pour nos pays d'Europe. Pour la région côtière de l'Algérie où les chemins de fer et les diligences circulent partout, le travail est relativement aisé, mais les Hauts-Plateaux, le Sahara algérien et la plus grande partie de la Tunisie donnent lieu à des recherches nombreuses et à une étude particulière des récits de voyage. M. Piesse a dû consulter de nombreux travaux, entre autres ceux de MM. E. Reclus, le colonel Niox, les commandants Robin et Rinn, Cagnat et Saladin. Il a eu, en outre, recours à la collaboration de MM. A. Poulle, Poinssat, Canal et O. Niel, et de quelques officiers de l'armée française, que leur service a conduits dans ces lointains parages. Toutes les fois que cela est possible, le guide indique les moyens de communication pour chaque itinéraire, la durée et le coût du voyage, les précautions à prendre, etc. Quand il s'agit d'une région souvent parcourue, une carte spéciale, renfermant les lignes ferrées, les routes carrossables desservies ou non par les voitures publiques, les chemins à mulets, permet au touriste de se rendre un compte exact du district qu'il parcourt, grâce à un relief clairement dessiné et à des couleurs bien distribuées. Mais il y a encore de vastes régions pour lesquelles les indications sont insuffisantes. Pour aller à Laghouat, à Gardafa, à Ouar-gla, Goléa, Touggourt, Gélyville, et pour voyager dans la majeure partie de la Tunisie, il ne suffit pas d'avoir une bonne santé et de l'argent, il faut encore que les tribus soient tranquilles, la saison favorable, et que le gouvernement accorde au touriste aide et protection, c'est-à-dire le droit à la *diffa* et à l'*halfa* : la *diffa* est l'hospitalité pour les gens, l'*halfa*, l'hospitalité pour les bêtes. Le mieux est d'être chargé d'une mission par le gouvernement, ou d'accompagner un officier en expédition

ou en tournée administrative dans les tribus sahariennes. Dans les autres cas, le voyage présente quelquefois de sérieuses difficultés.

Edouard Naville. GOSHEN AND THE SHRINE OF SAFT EL HENNEH. 1885. Fourth memoir of the « Egypt Exploration Fund. » London (Trübner et Co), 1887, in-4°, 25 p. avec 11 planches. Fr. 32. — L'œuvre de notre compatriote est assez connue, et ses talents ont été suffisamment mis en relief par ses magnifiques découvertes, pour que nous puissions, sans préambule, parler du mémoire qu'il vient de publier. Ce dernier se rapporte à une campagne effectuée au commencement de l'année 1885, campagne dont les résultats avaient déjà été, en substance, consignés dans une lecture faite par M. Naville devant la « Royal Institution. » Sans avoir l'importance de la découverte de Pithom, les fouilles entreprises en 1885 présentent un vif intérêt, aussi bien pour les érudits que pour les gens du monde, et nul doute que le public ne fasse un accueil très favorable à l'ouvrage du savant égyptologue. M. Naville, dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, le manie pourtant avec une grande facilité. Son style est simple et clair, sa méthode rigoureusement scientifique : pour peu que l'on s'intéresse aux questions d'archéologie historique, on prend plaisir à le suivre dans ses dissertations sur le sens des inscriptions et la topographie des anciennes cités.

La plus grande partie de son mémoire est consacrée à l'interprétation de la châsse de Saft el Henneh. Ce nom est celui d'un village situé à mi-chemin à peu près entre Zagazig et Tel el Kébir. La région dont l'auteur fait la description dans un premier chapitre, renfermait beaucoup de ruines, parmi lesquelles de véritables trésors. Elles ont été pour la plupart dispersées ou détruites. La châsse de Saft el Henneh, qui devait former un superbe monolithe, a été brisée par les fellahs superstitieux, dans l'espoir d'y trouver de l'or à l'intérieur. Des morceaux en ont été recueillis çà et là, quelques-uns par M. Naville. Deux figures indiquent la restauration du monument. Toutefois la partie supérieure manque; les débris doivent avoir servi aux fondations du pont de Saft el Henneh. L'épaisseur de la pierre était de 2 mètres et sa hauteur de 2^m, 20 environ. Sur les quatre faces, la partie inférieure est occupée par trois lignes d'une inscription purement historique en larges caractères. Sur la face frontale se trouvent des inscriptions verticales de neuf lignes chacune, reproduisant des hymnes en l'honneur de Sopt, récités par le pharaon Nectanebo II, auquel le monument est consacré. Sur les autres faces, figurent six registres horizontaux, portant aussi des inscriptions et des représentations mythologiques. M. Naville donne des détails sur les différents fragments du monument et indique la tra-

duction des caractères hiéroglyphiques. Le roi Nectanebo II est le dernier souverain de la trentième dynastie ; c'est sous son règne que les Perses envahirent le pays. L'exode des Juifs avait donc eu lieu bien des siècles auparavant. Toutefois M. Naville a largement utilisé la chasse de Saft el Henneh pour déterminer la position du pays de Goschen, qu'habitaient les Israélites.

La dissertation relative à ce territoire, occupe le quatrième chapitre du livre. D'une série de considérations savamment exposées, M. Naville déduit que le pays de Goschen devait être compris entre Belbeis et Abbasieh ; cette contrée fut appelée plus tard la province d'Arabia, dont la capitale était Pa Sopt, en grec Phacusia. L'emplacement en est occupé aujourd'hui par Saft el Henneh. Quand les Israélites habitaient le pays de Goschen, son étendue n'était pas définie d'une manière précise ; du reste, elle s'accrut avec l'extension du peuple israélite. Quant au pays de Ramsès, il occupait un grand espace plus au nord, à l'est de la branche tanitique. La cité de Ramsès se trouvait dans la province d'Arabia ; c'était probablement la ville de Phacusia, mais M. Naville ne peut l'affirmer d'une manière positive.

Dans les dernières pages sont exposés les résultats des fouilles entreprises pendant la même campagne de 1885, à Khataanah, à Kantir et à Tell Rotab. A l'ouvrage sont annexées plusieurs grandes planches dues au crayon habile de Madame Naville, qui apporte aux savants travaux de son mari sa précieuse collaboration. Elles reproduisent les fragments connus de la pierre de Saft el Henneh, couverts d'hiéroglyphes, les différentes inscriptions trouvées ailleurs ; un plan des fouilles entreprises à Tell Robab les accompagne.

On le voit, l'ouvrage qui ne se rapporte d'ailleurs qu'à une partie des beaux travaux de M. Naville, suffit néanmoins pour démontrer l'importance des recherches auxquelles il se livre. On ne peut que féliciter la Société « Egypt Exploration Fund » d'avoir à son service un savant de cette valeur et d'un si rare bonheur dans ses investigations. Aujourd'hui, plus que jamais, l'œuvre des fouilles en Egypte a besoin de travailleurs énergiques et éclairés, car les richesses archéologiques diminuent de plus en plus, surtout dans le delta. Les débris antiques sont emportés pièce à pièce par les nombreux touristes ou utilisés par les fellahs pour leurs constructions. Si l'on ne se hâte, beaucoup de trésors dans lesquels les archéologues auraient trouvé la solution des problèmes qui les préoccupent, seront irrémédiablement perdus.

BULLETIN MENSUEL (5 mars 1888¹).

Depuis un certain nombre d'années, les plantations d'**eucalyptus** ont pris en **Algérie** une extension considérable. Aux qualités fébrifuges de ce végétal s'en est jointe une nouvelle, dont la découverte est due à M. le Dr Guilmeth, qui, ayant recueilli en Australie le miel d'une ruche installée sur un eucalyptus, le soumit à l'analyse et lui trouva des qualités thérapeutiques. L'absorption d'une bonne cuillerée à bouche de miel eucalypté dans un peu de lait devient un excellent modérateur de la circulation. Après l'élimination d'une partie des principes actifs par les bronches et le larynx, la voix devient plus claire, plus éclatante, les poumons sont plus élastiques, plus souples. On a fait essaimer des abeilles domestiques, en Algérie, dans des plantations d'eucalyptus, mais pas en assez grandes quantités pour répondre aux besoins de la thérapeutique. Aussi le *Moniteur de l'Algérie* engage-t-il les colons algériens qui se trouvent dans le voisinage de plantations d'eucalyptus, à se livrer à l'élève des abeilles qui ne peut manquer de leur procurer un réel profit.

Dans sa séance du 30 janvier, l'Académie des sciences a reçu communication d'une note de M. Philippe Thomas, attaché à l'expédition scientifique de **Tunisie**, annonçant la découverte, dans cette province, de vastes **gisements de phosphate de chaux**, qui s'étendent très loin sur la rive de la Medjerda, et se prolongent dans les départements de Constantine et d'Alger. Le *Journal officiel* du 27 décembre 1887 en avait signalé un à Médroma, dans le nord-ouest du département d'Alger. Jadis la Tunisie et l'Algérie étaient les greniers de Rome. Peut-être la fertilité de leur sol était-elle due à sa richesse en phosphate. Les grands gisements constatés permettront vraisemblablement de rendre à la terre arable son ancienne fertilité, et ces deux provinces pourront redevenir un jour les greniers de la France.

S'il faut en croire les journaux anglais, **Slatin bey**, ancien gouverneur du Darfour, occuperait aujourd'hui une haute position à Omdurman, et jouirait d'une grande influence auprès du successeur du mahdi, Abdul-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

laï; il espérerait même recueillir la succession de ce dernier, et aurait renvoyé avec menaces, au Caire, un messenger expédié par les Anglais pour le délivrer, en déclarant que rien ne pourrait le décider à abandonner la position qu'il occupe actuellement. **Lupton bey**, ex-gouverneur de la province égyptienne du Bahr-el-Ghazal, est au contraire l'objet d'une surveillance rigoureuse, sans doute parce que, comme Émin pacha, il a refusé de prêter l'oreille aux injonctions des mahdistes.

Le marquis de Salisbury a informé le secrétaire de la Chambre de commerce de Londres, que le consul général de S. M. britannique en Égypte est en pourparlers avec le colonel Kitchner, à **Souakim**, pour abolir toutes les restrictions apportées au commerce avec le Soudan oriental, autant du moins que les nécessités militaires de la situation le permettront. Quant aux sujets anglais qui, à leurs risques et périls et sous leur seule responsabilité, voudraient entrer en rapports d'affaires avec ce pays, pour cultiver, par exemple, les terres du district de Tokar ou d'autres districts convenables, aucunes restrictions ne leur seront imposées.

La **Société allemande de plantations pour l'Afrique orientale** a réussi à acquérir à Kibouéni, dans l'île de Zanzibar, un terrain à six kilomètres de la ville et dans une situation des plus favorables. Les communications avec Zanzibar peuvent se faire par eau au moyen de barques, ou avec des voitures à bœufs par une route qui traverse la propriété. La qualité du sol est excellente. Sur la plantation de Léwa, à 6 kilom. du Pangani, s'élève une dizaine de bâtiments. Pour le moment, on s'y livre surtout à la culture du tabac qui paraît réussir très bien. Une route à bœufs sera construite de Tchogoué, au bord du Pangani, jusqu'à Léwa. Dans le voisinage immédiat de cette dernière localité il y a peu de bétail, les forêts recouvrant la plus grande partie du terrain; mais, à quelques kilomètres en amont, se trouvent de nombreux troupeaux de plus de cent têtes de bétail chacun. Tchogoué a toutes les semaines un marché où se rassemblent 1500 personnes environ; on y échange de l'ivoire, du maïs, du riz, du blé cafre, des cannes à sucre, du tapioca et de petits poissons, contre des chèvres, des moutons gras et des poules. Les produits européens: cotonnades, perles, miroirs, couteaux, fil de fer, etc., sont achetés surtout par les caravanes qui traversent le Djagga et le pays des Masai. La plantation de Mbousiné, au nord du Wami, dans l'Ou-Sigoua, à environ 60 kilom. de la côte, est, comme celle de Léwa, entourée par la forêt vierge. Mais le

sol déjà défriché a une profonde couche d'humus qui convient à la culture du tabac. On y a déjà fait des essais de culture d'indigo, de coton et de café qui réussissent très bien.

A l'occasion de la mort du P. Picarda, directeur de la station de **Mandéra**, les *Missions catholiques* décrivent ainsi la transformation opérée depuis l'établissement des missionnaires : « Il y a quelques années, l'endroit où s'élève la mission de Mandéra, à quatre jours de marche de la côte, et au milieu de trois tribus désolées par l'anthropophagie, l'infanticide et les guerres perpétuelles, n'était qu'une colline inculte, connue seulement des nombreux troupeaux d'antilopes qui y passaient en courant, et des quelques indigènes qui leur donnaient la chasse. Aujourd'hui, les antilopes n'ont point toutes disparu, les indigènes n'ont point désappris les chemins qui les conduisaient là; mais le voyageur qui arrive, habitué à ne traverser depuis la côte que des pays abandonnés aux broussailles et aux grandes herbes, s'arrête surpris de se trouver tout à coup, sans transition, en présence d'une sorte d'oasis d'où s'élancent la plupart des arbres fruitiers des tropiques, où un jardin traversé par un ruisseau est couvert de légumes de toute espèce, où de longues et larges allées donnent accès à un village chrétien, disposé sur la pente de la colline et grandissant à l'ombre de la croix qui domine le toit de chaume de la maison des missionnaires. Une chapelle, une maison d'école où les petits enfants des vieux chefs anthropophages apprennent à aimer les hommes au lieu de les manger, des magasins, complètent l'établissement. Tout autour, des fossés profonds, bordés d'un talus, tapissés de plantes épineuses, et flanqués de quatre grandes portes en pierre en forme de blockhaus, créent un système de fortifications simples, mais suffisantes pour mettre le village à l'abri d'un coup de main de la part des tribus pillardes du nord, et servir de refuge, en cas d'alerte, aux indigènes des alentours. Les vallées où les léopards et les lions avaient autrefois leurs repaires, ont été transformées en vastes champs, où mûrissent en ce moment le maïs, le riz et le sorgho, et où l'on a commencé à planter du coton et du café. » — Dans un autre numéro du même journal, nous trouvons ce renseignement intéressant sur le changement qu'ont subi les élèves des missionnaires. « C'est en ki-souahéli que nos chrétiens lisent et écrivent. A l'occasion, ils entretiennent de lointaines correspondances. Ces jours-ci, j'ai vu arriver de Malte une lettre envoyée par un enfant d'ici (Kipalapala), parti pour l'Europe afin d'y étudier la médecine, et qui reviendra ensuite rendre à ses compatriotes les services d'un art si utile. Il écrivait à un des mis-

siomnaires en français, et répondait en ki-souahéli à un de ses camarades resté dans l'Ou-Nyanyembé. Lorsqu'ils étaient chez eux, il y a à peine quelques années, ces enfants que nous avons recueillis étaient, comme les autres, voleurs, menteurs, et livrés à presque tous les vices. Ici, sous l'influence de l'éducation religieuse, ces vices ont à peu près complètement disparu. Les vols sont devenus chose fort rare. Nos ballots d'étoffe restent jour et nuit dans la cour ; les portes de nos chambres n'ont pas de serrures ; il serait bien facile à ces enfants d'emporter beaucoup de choses ; cependant je n'ai pas encore constaté le moindre larcin. »

Dans un article publié par le *Madagascar* sur l'influence arabe et mahométane à **Madagascar**, M. Marc Leclerc, après avoir exposé l'histoire du développement de cette influence jusqu'à nos jours, et de celle que les Arabes émigrés à Madagascar, les **Antalotsis** en particulier, exercent sur les Malgaches, cite, à l'appui de ses affirmations, les lignes suivantes empruntées à un livre tout récent de M. J. Marfeld : « Tout chef de village Antakar ou Sakalave a auprès de lui un Antalotsi qui lui sert d'interprète, de confident et d'homme d'affaires. Rien dans le village ne se décide que d'après le conseil de l'Antalotsi, de sorte que c'est lui qui règne en réalité sous le nom du chef. Ces Antalotsis entretiennent sans cesse des dissentiments, des jalousies ou des querelles, entre les chefs voisins. Ce sont eux qui ont le plus contribué par leur perfidie à la désunion des Sakalaves après la mort du redoutable Ramitra. Le gouvernement hova ne pouvait trouver de plus habiles auxiliaires. L'Antalotsi s'occupe aussi de convertir les indigènes à la religion de Mahomet, et à l'occasion il fait le trafic des esclaves. »

Dans une lettre au Conseil de la mission romande, M. Mingard, établi à la station d'Élim, au nord du **Transvaal**, écrit que la fièvre de l'or règne toujours dans le pays, inondé d'une multitude d'ouvriers de toutes races. Le reflux s'en fait sentir jusqu'aux Spelonken : « Deux Allemands ont planté leur tente au bord de notre rivière pour faire des essais de lavage d'or d'alluvion. Ces gens là ne voient que leur or, et, malgré la chaleur extrême, ils séjournent dans les bas-fonds et vont jusqu'au Limpopo pendant la saison des pluies. Si d'un côté l'or amène la prospérité matérielle du pays, d'autre part que de maux ne cause-t-il pas ? La débauche et l'ivrognerie sont la passion de ces chercheurs d'or, et les noirs n'en subissent que trop la mauvaise influence ; outre cela, il en résulte pour les missionnaires que les approvisionnements coûtent toujours plus cher, vu que le transport renchérit toujours plus et que la

consommation est très grande. Un Suisse, établi à Prétoria, nous a fait une visite et m'a conseillé, pour procurer de l'occupation aux noirs, d'essayer d'élever des vers à soie. Auriez-vous la bonté de m'envoyer un peu de graine ? je serais heureux de tenter la chose. »

Nous extrayons des lettres de M. Coillard au Comité des missions évangéliques de Paris, les informations suivantes sur les progrès de son œuvre à **Sefoula**, et sur les superstitions qui règnent au **Zambèze** :

« Le grand événement du mois — mai 1887 — c'est l'école. Il y a longtemps que nous la désirions cette école. Nous aurions voulu la commencer en arrivant. Mais il fallait d'abord se loger, même provisoirement. Encore aujourd'hui l'école se fait au milieu de travaux de construction qui nous absorbent ; elle se fait en plein air, mais elle se fait, et se fait régulièrement tous les jours. Elle compte déjà une vingtaine d'élèves inscrits. C'est le 4 mars, en présence de la reine, que nous l'avons ouverte. Léwanika (le roi) nous a envoyé deux de ses fils et cinq de ses neveux ; d'autres chefs ont suivi son exemple. Nos deux élèves les plus avancés sauront bientôt lire ; ils ont tous quelques notions d'histoire biblique et de géographie, mais ce sont de piètres chanteurs. Chacun de nos petits personnages est venu avec un nombre plus ou moins grand d'esclaves ; quelques-uns de ceux-ci suivent l'école et se placent derrière leurs maîtres. Mais nous ne sommes pas encore parvenus à leur faire comprendre que l'enseignement est aussi pour eux. Ce qu'il y a de bien plus grave, c'est la question de savoir comment nourrir toutes ces bouches... Pour nous remercier des vivres que nous leur donnions autant que nous pouvions, ils se sont mis à manger nos moutons ; mais ils l'ont fait *délicatement*, comme des pick-pockets roués au métier. Pour obvier à toutes ces escroqueries, il nous faudrait un internat... Cela viendra aussi. » — « On pratique encore au Zambèze nos anciens jugements de Dieu, » et on fait passer les esclaves, les femmes, les cuisinières d'un chef par l'épreuve de l'eau bouillante. Le misérable qui se trouve brûlé est mis à mort. » M. Coillard, dans une circonstance semblable, a prêché devant le roi et les chefs sur le sixième commandement : Tu ne tueras point. On ouvrait de grands yeux en l'entendant dire que l'homme est la propriété exclusive de Dieu, que les rois ne sont que les bergers des peuples... « On a compris mes discours aussi bien que le but de ma visite. Les gens étonnés disaient : « C'est ça ! » Le roi qui baissait la tête disait : « Les paroles du *moruti* me sont entrées dans le cœur ! » Les conseillers, venaient en particulier me prier de les lui répéter ; et lui, à son tour, me demandait de les redire à ses minis-

tres. Ils me firent tous de belles promesses : plus d'épreuves à l'eau bouillante, plus de poison, plus de bâchers!... Mais nous ne nous y trompons pas, ce n'est pas du premier coup de béliet qu'on fera crouler, qu'on peut même ébranler les murs de la superstition. »

Le *Cape Argus* annonce que MM. Wood, Chapman et Francis, ont obtenu de Lobengula, roi des **Ma-Tébélé**, une concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec droit exclusif d'exploiter les forêts et les mines, de construire des routes et des bâtiments, etc. Mais il ajoute que cette concession est rendue précaire par les prétentions de Khamé, roi des Ba-Mangwato, sur le territoire auquel elle s'applique. La limite entre les royaumes de Khamé et de Lobengula n'a pas été tracée d'une manière bien précise. Au mois de mars 1887, Lobengula a fait savoir à Capetown qu'il n'était pas réellement en paix avec Khamé, parce que celui-ci ne l'a jamais consulté sur la question des limites. La frontière a été tracée par sir Charles Warren comme limite du protectorat britannique. Lobengula a déclaré qu'il ne peut pas parler du territoire jusqu'à ce que Khamé lui ait fait connaître la ligne frontière qu'il a tracée, parce que, si ce dernier lui a pris quelque parcelle de terrain, il lui en demandera raison. Si la concession portait sur le territoire de Tati, elle ne serait guère moins précaire, Lobengula ayant reconnu à M. S. Edwards seul, le droit d'en exploiter les gisements aurifères. Le haut commissaire pour le pays des Be-Chuana, placé sous le protectorat britannique, a proposé à Lobengula de soumettre la question des frontières au gouvernement de la reine. M. Moffat, aide-commissaire, devait se rendre à Gouboulououayo, pour avoir une entrevue avec le roi des Ma-Tébélé et lui offrir l'assistance du gouvernement anglais, en vue de résoudre le différend existant au sujet des limites. Dans tous les cas, conclut le *Cape Argus*, il sera nécessaire d'user d'une extrême sagesse avec les chercheurs d'or qui heurtent à la porte des États de ces deux souverains.

Le *Cape Times* a publié, sur le pays des **Be-Chuana**, une lettre d'un Anglais qui y habite depuis dix ans, et qui en fait un tout autre tableau que celui que présentent ordinairement les manuels de géographie. « J'avais sur cette contrée, » dit le correspondant, « les idées de tout le monde, je le croyais stérile et impropre à toute culture, mais depuis le séjour que j'y ai fait, mon opinion s'est modifiée sur bien des points. La plus grande partie du Be-Chuanaland se compose de prairies; l'herbe qui y pousse est substantielle et peut fort bien supporter la sécheresse. Il y pousse en outre deux sortes d'arbustes totalement inconnus au Cap :

ce sont le *vaalbosch* et le *razynkiebosch*, tous deux donnant une excellente nourriture pour le bétail, ce qui augmente considérablement la valeur du pays comme pâturage. Le *vaalbosch* surtout est une véritable richesse pour le pays, c'est un arbuste toujours vert qui constitue donc une ressource précieuse, tant en hiver que dans les époques de sécheresse. Le *razynkiebosch* se dépouille de ses feuilles en hiver, mais au printemps et en été il fournit une nourriture abondante et saine pour les bêtes à cornes, les brebis et les chèvres, qui s'en montrent très friandes; il porte de plus comme fruit des baies douces qui servent de nourriture aux indigènes, et dont les Boers font une sorte de sirop qui leur sert de sucre. Mais le grand avantage que possède le Be-Chuanaland sur la Colonie du Cap, c'est sa richesse en eaux souterraines. La raison de ce fait tant contesté, mais actuellement établi, est simple : le Be-Chuanaland est un haut plateau, sans cours d'eau, au terrain sablonneux; par suite, toute l'eau provenant des pluies est absorbée et se réunit dans des réservoirs souterrains, au lieu de s'écouler vers la mer en entraînant le sol végétal, comme c'est le cas dans la Colonie. Les pluies diluviennes des mois d'été alimentent ces réservoirs, et on peut conclure que tout le pays est sillonné sous terre de cours d'eau très nombreux; il suffira ordinairement de creuser un puits de 3^m à 6^m de profondeur pour trouver de l'eau en abondance. Il n'existe que peu de sources à la surface du sol; celles qui se montrent dans le Be-Chuanaland, à de rares intervalles, s'écoulent et se perdent dans le sable. L'existence des cours d'eau souterrains n'est pas une simple hypothèse. A cinq heures de Vribourg, dans la ferme de M. Brezuidenhout, se trouve un trou assez large pour permettre à un homme de s'y glisser; à une profondeur de 4^m, on voit couler un fleuve d'eau claire. On a essayé de sonder l'eau, mais on n'a pas pu atteindre le fond. On a même un jour descendu un homme en le tenant par des cordes; il a rapporté que l'intérieur du trou ressemble à une coupole, et qu'aussi loin que porte la vue on ne voit qu'une même nappe d'eau. Cet endroit n'a été découvert par les indigènes que par hasard, le sol s'étant défoncé un jour où une vache y passait, après quoi les noirs essayèrent en vain de boucher l'orifice béant pour éviter les accidents. »

Le consul de France au **Cap** informe le commerce français d'exportation, qu'en dehors des articles de Paris, les principaux produits demandés dans la colonie sont les cotonnades, les perles destinées aux indigènes de l'intérieur, les vins et les eaux-de-vie de bonne qualité, les couvertures de laine rayées pour les noirs, les armes de précision, les

chaussures, la bijouterie, les vieux uniformes, les épiceries, les tissus mélangés de laine et de caoutchouc, les rubans, les chapeaux et les robes de femme, les coiffures à large bord pour les hommes, la verrerie, la porcelaine commune, etc. Pour toutes celles de ces marchandises dont la destination finale sera le centre de l'Afrique, de même que pour les armes que les colonies anglaises ne reçoivent pas en transit, la voie la plus courte est celle de Lorenzo-Marquez qui se recommande, en outre, à cause de la diminution des droits d'entrée décrétée par le gouvernement portugais.

Une exposition sud-africaine, dite du jubilé, a été ouverte à **Grahams-town** par sir Hercules Robinson. Dans un banquet donné en son honneur, le gouverneur de la colonie a rappelé « les conventions pour les postes, les télégraphes, les extraditions, etc., conclues avec les républiques voisines, et exprimé l'espoir qu'une prochaine conférence aboutira à un accord pour les questions de douanes et de chemins de fer qui réaliserait, sur un terrain pratique, une union entre tous les états de l'Afrique australe. Sans doute il existe des difficultés, mais la vraie politique pour l'Afrique méridionale serait une union douanière entre les colonies et les États de cette partie du continent, basée sur un tarif uniforme à l'égard du monde extérieur, et sur une liberté absolue à l'intérieur, à travers toute l'Afrique australe. Les chemins de fer suivraient alors les tracés les plus propres à développer les ressources de tout le pays. » Dans une conférence tenue à l'occasion de l'exposition, il a été résolu de créer une association des manufacturiers de l'Afrique australe.

La *Gazette de Lorraine* nous apprend qu'une division de la flotte allemande se rendra prochainement dans le **Lüderitzland** et y débarquera un certain nombre de soldats de marine, afin que la Compagnie de l'Afrique occidentale puisse, sans être inquiétée, procéder à la culture du sol et à l'exploitation des mines d'or. Le D^r Gøring, commissaire de l'empire dans l'Afrique sud-ouest, retournera dans ce pays après la publication de la loi impériale concernant les métaux précieux. Il organisera en premier lieu le corps de troupes coloniales, afin de rétablir, de concert avec la flotte, l'ordre et la tranquillité dans les territoires soumis au protectorat de l'Allemagne. Le baron François de Steinaecker, qui avait été le chef de la première expédition de la Compagnie allemande de l'Afrique occidentale, prendra le commandement des troupes; il aura sous ses ordres deux sous-lieutenants, MM. Adolphe de Steinaecker et de Quizow. Ce dernier partira avec le commissaire de

l'empire ; les autres se trouvent déjà en Afrique ; 8 sous-officiers de différentes armes se rendront également en Afrique. Le corps de troupes comprendra 150 hommes, dont 50 cavaliers ; le reste se composera d'infanterie et d'artillerie. M. Gœring emporte aussi les canons qui serviront à protéger sa résidence à Otjymbingué.

Le *Missionary Herald* de Boston publie un rapport de MM. Currie et Sanders, missionnaires au **Bihé**, qui ont fait au nord et au nord-est de Bihé une excursion en vue d'étudier le pays et le caractère des populations, dans l'espoir de trouver un site favorable pour une nouvelle station. Après deux jours de marche vers l'est, ils passèrent le Cuito et arrivèrent à la résidence de Kapoko en traversant un nombre considérable de villages. Le territoire de Kapoko, partie du Bihé, est situé entre le Cuito, au sud, la Quanza, à l'est, l'Ékoungi, à l'ouest et au nord ; il renferme la moitié de la population du Bihé. Le chef Kapoko descend de la famille royale du Bihé par les femmes. Dans sa jeunesse, il fut chassé de la résidence et réunit autour de lui un grand nombre de partisans, à l'aide desquels il réussit à conquérir la première place dans le royaume. Seul il a le droit de passer par la porte royale au son des trompettes et des tambours, et il est le premier que l'on consulte pour le choix d'un nouveau roi. A une journée de marche de cet endroit se trouve Olimbinda, centre d'une vingtaine de villages à proximité de deux grandes routes menant à l'intérieur. De là, MM. Currie et Sanders se dirigèrent vers le N.-O., traversèrent l'Ékoungi et arrivèrent à la résidence de Cisendi, qui voulut les retenir pour une partie de chasse ; mais ils poursuivirent leur route au N.-E., et au bout de trois jours atteignirent la Quanza à travers un pays peu peuplé. En approchant de la rivière, ils aperçurent des centaines d'entraves de bois le long de la route ou aux branches des arbres. C'étaient les liens qu'avaient portés les esclaves amenés de l'intérieur ; une fois le fleuve traversé, leurs maîtres avaient jugé que ce moyen de les empêcher de s'échapper n'était plus nécessaire et leur avaient permis de déposer ces entraves. Sur les deux rives de la Quanza s'élèvent de nombreux villages de Ganuellas, dont les habitants paraissent intelligents. Leurs poteries et leurs instruments en fer témoignent d'une grande habileté. Ils circulent sur le fleuve, pour trafiquer en amont et en aval, dans des pirogues creusées dans le tronc de figuiers sauvages. Les missionnaires suivirent la rive méridionale de la Quanza jusqu'au point où elle reçoit la Koukéma ; au confluent, les deux rivières ont un débit considérable, et la première offrirait une voie navigable très avantageuse si son cours n'était pas obstrué par des rapides.

Savorgnan de Brazza est arrivé à Paris, après une année de séjour dans la colonie du **Congo français**. Le *Temps* résume ainsi les résultats obtenus en 1887 par le commissaire général au Congo : « A l'intérieur les approvisionnements sont assurés pour un an ; l'ordre, un instant troublé entre tribus indigènes, mais non pas entre indigènes et Français, est partout rétabli. Deux chaloupes à vapeur démontables circulent à présent, l'une sur le Congo, l'autre sur l'Ogôoué. M. de Chavannes est parti en exploration, ainsi que ses deux auxiliaires, MM. Félix, lieutenant de vaisseau, qui n'est pas mort comme on l'avait dit (il a même appris sa mort par un journal venu de France) et Dolizie. Ce dernier a perdu, comme on l'a dit, cinq hommes dans une bagarre entre indigènes, mais aucun de ces cinq hommes n'appartenait au contingent européen. Une nouvelle voie commerciale a été ouverte, il y a trois mois, sur Loango, l'un des ports les plus sûrs de la côte, et par le Niari Quilou, l'ivoire commence à venir de ce côté, en concurrence avec la voie du Congo belge. En somme, la situation, dit M. de Brazza, est des plus satisfaisantes ; on a fait en 1887 près de 600,000 francs de recettes de douanes, et le chiffre d'affaires de l'Ogôoué a été de 1,700,000 francs en 1887, alors qu'il n'avait été que de 600,000 francs en 1886. M. de Brazza a laissé le gouvernement du Gabon et du Congo français au Dr Ballay.

M. **Luis Sorela**, lieutenant d'infanterie de marine espagnole, est rentré en Espagne, à la fin de janvier, d'un voyage d'exploration à la côte occidentale d'Afrique et dans l'intérieur de l'île de **Fernando-Pô**. Après avoir visité la partie basse du Sénégal, les possessions anglaises et portugaises de la côte, la république de Libéria et Lagos, il se rendit à Fernando-Pô pour explorer spécialement le territoire des Bubis, resté jusqu'ici à peu près fermé aux Européens. On supposait que l'île était couverte d'immenses forêts vierges. M. Sorela a pu constater que cette végétation exubérante disparaît complètement à une altitude de 1500^m au-dessus du niveau de la mer, où aux bois touffus succèdent de vastes vallées qui jouissent, sous ce climat, du privilège d'être inaccessibles aux fièvres. Il y croît à peine quelques arbustes isolés, et les cultures européennes pourraient y prospérer. Quant aux Bubis, ceux de l'intérieur offrent un contraste frappant avec ceux des côtes, paresseux, adonnés à l'ivrognerie, dégradés physiquement et moralement. A l'intérieur, au contraire, ils sont actifs, intelligents, forts et de haute taille ; leur gouvernement est bien équilibré et leurs institutions sont remarquables. Depuis plusieurs années, ils ont pour roi

l'un d'entre eux, qu'ils nomment *Moka*. Ce souverain réside près de Biapas (Conception). D'après le récit d'un voyageur, aucun blanc n'avait jamais vu Moka, qui ne laissait pas les blancs approcher, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait une grande intelligence et qu'il n'ait accompli d'importantes améliorations dans les mœurs de son peuple. M. Sorela est parvenu à détruire l'opinion d'après laquelle la mort du Moka était inévitable s'il était vu par un blanc. L'explorateur a réussi à obtenir plusieurs audiences du roi, à lui serrer la main, et à dissiper les erreurs dans lesquelles il était à l'égard de l'Espagne. Moka lui a donné une amulette en forme de bracelet, composée de divers fils dans lesquels sont passées de petites coquilles ; en retour, M. Sorela lui a donné un drapeau espagnol.

Le vice-amiral anglais sir Walter Hunt-Grubb a réuni à **Bonny** les trafiquants, les rois et les chefs des tribus de la région qui s'étend de la rive droite du Bénin au Rio-del-Rey, pour leur notifier officiellement l'établissement du protectorat britannique sur les rivières, et l'ouverture pour tout le monde de tous les marchés de l'intérieur. Il a engagé les rois et les chefs à s'abstenir de toute vexation envers les Européens qui voudraient se rendre à ces marchés, le consul anglais ayant l'ordre de punir sévèrement toute infraction à cette recommandation. Le consul Johnston a nommé des vice-consuls sur les différentes rivières de cette région, et créé des conseils locaux composés de trafiquants européens et de chefs indigènes pour maintenir l'ordre.

D'après une lettre de **M. G.-A. Krause** à M. Henri Duveyrier, au mois de mai de l'année dernière, une expédition envoyée par le gouvernement de la colonie anglaise de la **Côte d'Or**, est arrivée à Kpembi (Pami), résidence d'un roi près de Salaga. Elle était commandée par le capitaine anglais Firminger et par un mulâtre nommé Easmon, docteur en médecine ; son but était de recruter des hommes pour le corps appelé les soldats haoussas de la côte. Ils n'ont pu réaliser leur dessein qu'imparfaitement, le roi de Kpembi leur ayant interdit le voyage à Yendi, capitale du Dagamba, et à Sinsani-Mangou. A la date du 20 décembre, M. Krause, écrivait d'Accra, Côte d'Or, que l'on donnait au capitaine Firminger la mission d'aller à Salaga, probablement pour en placer le territoire sous le protectorat britannique. M. Krause est arrivé à Liverpool le 23 janvier, et compte retourner prochainement en Afrique. Nous aurons à revenir sur son exploration dont les résultats modifieront certaines indications des cartes existantes.

La mort du marabout Mahmoud-Lamine a eu pour conséquence de

placer toute la vallée supérieure de la **Gambie** sous le protectorat de la France; ses chefs, jusqu'au **Fouta-Djallon**, ont juré fidélité à la France. Dès lors le commerce pourra continuer désormais tranquillement son œuvre et s'implanter dans le Fouta-Djallon par de nouvelles voies que le commandant supérieur, le colonel Galliéni, cherche à ouvrir de tous côtés. Actuellement des missions d'officiers font le levé de ces pays inexplorés et en étudient les ressources. Le sous-lieutenant d'infanterie de marine Levasseur marche sur le Fouta-Djallon par la vallée de la Falémé, et essayera ensuite de revenir par les établissements français de la Casamance. Un autre officier explore les bords supérieurs de la Gambie et doit se rejeter sur le Bambouk. Le capitaine Oberdorf est en route pour le Bouré, d'où il se rabattra sur le Fouta-Djallon et les rivières du Sud. Après avoir organisé, au camp de Galongo, les chantiers de la voie ferrée, et donné des instructions pour la pose du chemin de fer Decauville et pour le transport de la canonnière jusqu'au Niger, le colonel Galliéni a pris en personne le commandement de la colonne qui va protéger la construction du fort de Siguiri, au confluent du Niger et du Tinkisso. La brigade chargée de construire la ligne télégraphique et les équipes d'ouvriers avaient pris les devants. Comme il faut que le fort soit terminé avant les pluies, sa construction n'est pas une mince affaire; il faudra en effet l'édifier avec les seules ressources du pays : pierres, bois fourni par les arbres des forêts, chaux fabriquée avec les coquilles du Niger, etc. Ce fort construit, il ne restera plus qu'à fonder un dernier établissement dans le Fouta-Djallon et à donner la main aux postes français des rivières du Sud. L'œuvre du Soudan sera alors terminée et le commerce français pourra prendre possession de l'immense quadrilatère formé par Saint-Louis, Timbouctou, Siguiri et Benty. — Le lieutenant-colonel Galliéni a télégraphié de Siguiri que la colonne est arrivée sur ce point le 23 janvier, après des marches très pénibles, à travers un pays accidenté. Il a fallu jeter de nombreux ponts sur des ruisseaux et des rivières, pour ouvrir un passage à l'artillerie et aux convois de vivres et de matériel formés de deux cents voitures. Les abords du village de Siguiri sont, paraît-il, couverts de trous profonds servant à l'extraction de l'or. Le pavillon français a été hissé sur l'emplacement du poste, à 1,800 mètres du Niger. Les travaux de construction du fort ont commencé le soir même de l'arrivée de la colonne. Les nouvelles reçues des différentes missions sont bonnes. La colonne du Bélédougou a poussé jusqu'à Niamina, sur le Niger, où elle va essayer d'obtenir dans le nord les résultats obtenus par le capitaine Fortin dans le sud. La mission du Fouta-Djallon est parvenue à Dinguiray.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

C'est à Oran que se tiendra cette année, à la fin de mars, le Congrès de la Société pour l'avancement des sciences.

La Compagnie minière de Mokta-el-Hadid a traité avec une société anglo-américaine, pour une livraison de 120,000 tonnes de minerai de fer dont la plus grande quantité est destinée à l'Angleterre. Plus de 70 vapeurs seront affrétés pour effectuer ces transports.

Pour encourager la culture de la ramie en Algérie, le gouvernement français a institué des primes annuelles de 300, 500 et 1000 francs pour les cultures les plus soignées de cette plante, d'une étendue de deux hectares au moins, de cinq hectares au plus; et des prix de 200, 300 et 400 francs en faveur des cultivateurs de ramie de dix ares au moins et de deux hectares au plus.

Le gouvernement égyptien a approuvé la concession, à sir C. Zervudaki, de la construction d'un chemin de fer à voie étroite à travers les terrains limitrophes du nouveau canal Nubarieh.

La Société française Decauville, qui a acquis une réputation universelle pour le matériel portatif des chemins de fer, a expédié à Massaouah pour la voie ferrée construite par les Italiens, 50 kilom. de voie de 0^m,60, cinq locomotives et un très grand nombre de wagons, pour porter des canons, des blessés, des provisions de toutes sortes et même des blocs de glace.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le patriarche copte, en Égypte, a envoyé une mission au négus d'Abyssinie pour le dissuader de se lancer dans une guerre contre les Italiens, et qu'il a adressé une circulaire dans le même sens au clergé abyssin.

Le sultan de Zanzibar a loué à la Société des missions évangéliques pour l'Afrique orientale allemande un terrain d'environ vingt arpents, pour cent ans, près de l'entrée du port de Dar-es-Salam. Une maison y sera construite sans délai pour les missionnaires; pour cela le sultan a cédé gratuitement les pierres de quelques palais en ruine laissés inachevés par son frère. Le comité de l'hôpital a réussi à acquérir un terrain et un bâtiment convenables dans lequel ont pu être installées les deux diaconesses envoyées à Zanzibar; elles devaient commencer leurs fonctions hospitalières dès le mois de février.

D'après l'*African Times* il serait question de construire un chemin de fer pour pénétrer de la côte à l'intérieur du territoire réservé à l'influence anglaise au nord de la ligne tracée par la convention anglo-allemande.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé à la Société des missions de Londres que le steamer *Good News* a été lancé sur le Tanganyika. Il s'est rendu pour sa première course à Oudjidji et ensuite à l'extrémité sud du lac.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* nous apporte la nouvelle que les stations missionnaires de l'Église libre d'Écosse du lac Nyassa se trouvent dans une situation critique. Les Arabes trafiquants d'esclaves se sont établis au nord du lac, et les

indigènes ont dû se cacher dans les roseaux. Pour se venger, les Arabes ont mis le feu aux roseaux, et quantité d'hommes, de femmes et d'enfants ont péri dans les flammes. Les chasseurs d'esclaves continuent leurs razzias.

A la suite d'un traité conclu entre le gouvernement de la Colonie du Cap et les Pondos, les Anglais ont annexé le territoire connu sous le nom de Rodes. Les indigènes ont renoncé à leurs prétentions sur le territoire du fleuve Saint-John et du Xésibéland, moyennant une rente payée au chef des Pondos. En outre l'Angleterre a déclaré territoire britannique tout le Zouloulouland, à l'exception des parties du centre et de l'ouest et du Swaziland occupés par les Bôers venus du Transvaal et qui y ont constitué la nouvelle République.

Il s'est formé à Baltimore, au capital de deux millions de dollars, une compagnie de navigation à vapeur, dont les steamers transporteront des passagers, des émigrants, les malles-postes et du fret, de Baltimore et de Savannah aux îles Canaries, à la côte occidentale d'Afrique, à la République de Libéria, à la Côte d'Or et jusqu'à l'embouchure du Congo. Les importations consisteront en cuirs, poudre d'or, pelleteries, caoutchouc, huile, ivoire, noix et huile de palme, café, cacao, riz et autres produits de l'Afrique; les exportations comprendront des cotonnades, des articles manufacturés, etc.

Sur la proposition des administrateurs généraux de l'État indépendant du Congo, il a été créé une dette publique au capital de 150 millions de francs, représentés par 1,500,000 obligations de 100 francs remboursables en quatre-vingt-dix-neuf ans. La souscription publique sera ouverte à Bruxelles le 7 mars prochain.

Depuis le mois de février les départs des paquebots-poste de la ligne d'Anvers au Congo ont lieu le 15 de chaque mois.

Une lettre du capitaine Cambier au *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce l'arrivée de l'expédition d'études du chemin de fer du Congo à la rivière Loukouna, jusqu'où le levé a été conduit. Un massif de maçonnerie a été établi au point où les travaux ont été momentanément abandonnés, par 5°, 27', 30" lat. S. L'expédition hiverne à Loutété dans les bâtiments de la factorerie française, loués par l'État et mis gracieusement par celui-ci à la disposition de M. Cambier et de ses compagnons de travaux. Une seconde expédition partira en mars ou en avril pour aller renforcer la première et poursuivre avec elle les travaux jusqu'à Léopoldville; on compte qu'ils pourront être terminés avant le retour de la mauvaise saison.

On a construit à Boma trois nouvelles maisons pour les agents et les différents services de la station, indépendamment des annexes aux établissements de la force publique et de quelques dépendances. La construction d'une grande maison destinée à la brigade topographique va commencer.

Une expédition commandée par le capitaine Van de Velde s'est mise en route de Boma pour Léopoldville, où elle s'embarquera sur le *Stanley*, à destination des Falls, résidence de Tipo-Tipo. On espérait qu'elle arriverait en ce point vers la mi-février.

M. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, est revenu du

Congo, où son exploration scientifique lui a permis de constater la présence d'une grande quantité de malachite, et, sur certains points, les traces irrécusables d'une culture préhistorique d'un haut intérêt.

M. de Chavannes, chef de la station de Brazzaville, a dû quitter Stanley-Pool à la fin de novembre pour se rendre à l'Oubangi, à bord du vapeur l'*Alima*, cédé à l'État français par la maison Daumas, Béraud et C^{ie}. M. Delcommune, agent de cette maison à Brazzaville, devait prendre passage sur le steamer en vue de faire des achats d'ivoire pour le compte de sa factorerie.

Le vapeur le *Djoué* construit à Diellé, poste français du haut Alima, est terminé et descendra bientôt au Congo. Cela portera à neuf le nombre des steamers naviguant actuellement sur le Congo moyen.

L'expédition scientifique du Cameroun dirigée par le lieutenant Kund a quitté l'embouchure du Kibri le 7 novembre, et le 19 elle est arrivée à Bongolo, principal village du Goumba. Le pays traversé est couvert d'épaisses forêts et la population en est clairsemée. Bongolo est à 650^m d'altitude au-dessus du niveau de la mer, dans une chaîne de montagnes boisées, dont les sommets rappelaient aux explorateurs les formes des monts de la Forêt-Noire.

Les restes du Dr Nachtigal ont été exhumés le 27 décembre du cap Palmas et transportés au Cameroun, où sera érigé un phare qui portera son nom.

Le prince noir Alfred Bell, de Bellsdorf au Cameroun, qui était venu à Berlin avec deux de ses camarades, pour y apprendre le métier de charpentier, s'est rendu à Brême pour s'initier au métier de serrurier.

D'après les nouvelles de Victoria, le Dr Zintgraff s'est embarqué le 14 décembre dernier, avec 30 porteurs, sur le vapeur le *Nachtigal*, pour le Río del Rey, d'où il se dirigera vers le lac des Éléphants, où il est chargé de fonder une station scientifique. La seconde partie de l'expédition allemande, conduite par le lieutenant Zeuner, remontera le Moungo en canot jusqu'à Moundamé, et cherchera à atteindre le lac susmentionné par le versant est du Cameroun.

Le Dr Ludwig Wolff, ancien membre de l'expédition Wissmann et le premier explorateur du Sankourou, a été chargé par le gouvernement allemand d'explorations scientifiques dans les parages de la colonie allemande de Togo. Il est parti de Lisbonne, le 6 février, à bord du steamer *Berlin*, à destination de Madère. Une seconde expédition ayant pour but l'exploration d'une autre partie de la même région est placée sous la direction du lieutenant von François; elle poursuivra ses recherches d'une manière indépendante de la première.

Sir Henri Holland, secrétaire d'État pour les colonies anglaises, a informé la Chambre de commerce de Londres qui demandait la nomination d'un résident britannique à Coumassie, que la paix dans l'Achanti n'était pas encore assez assurée pour y installer un résident; le gouvernement se bornera pour le moment à nommer un second commissaire itinérant pour continuer l'œuvre du capitaine Lonsdale, lorsque celui-ci devra s'absenter pour venir en congé.

M. J.-C. Reichenbach, auquel on doit les premiers renseignements sur l'existence d'un Âge de pierre au Gabon, a écrit d'Assinie, côte occidentale d'Afrique, à

la Société de géographie de Paris, qu'il a eu à parcourir le territoire d'Assinie et qu'il en a profité pour faire des corrections et des additions à la carte du dépôt de la marine. Il ajoute qu'une exploration sérieuse jusqu'au Kong, par les routes de l'Akba ou de la rivière Bia, serait intéressante tant au point de vue géographique que commercial.

Le gouvernement français a fait prendre possession des îles Alcatras, et la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique s'est adressée au département de la marine et des colonies pour obtenir le droit d'exploiter les gisements de guano dont ces îles sont recouvertes.

Les commissaires français et portugais pour la délimitation des possessions respectives des deux États sur la côte de Guinée, se sont rendus à Boulam, capitale de la Guinée portugaise, pour y commencer leurs travaux.

La production d'arachides en 1877, dans le Cayor, a dépassé de moitié celle de l'année précédente; malheureusement le transport à la côte en est très difficile, le chemin de fer ne pouvant en charger que quarante tonnes par jour, en mettant tout son matériel en mouvement, tandis que les comptoirs de l'intérieur pourraient en expédier plus de trois cents. On est forcé de refuser ce produit aux indigènes et des stocks considérables sont perdus.

La *Epoca* publie une information de Funchal, île de Madère, annonçant qu'un vapeur portugais y a débarqué 350 hommes pour aider à l'autorité à réprimer des troubles sérieux qui ont éclaté sur plusieurs points de l'île, en suite de la résistance opposée par la classe pauvre au paiement de la contribution imposée par le gouvernement. Sur quelques points même des collisions se sont produites et on a eu à constater des morts des deux côtés.

D'après une dépêche de Tanger, l'empereur du Maroc a accordé à une compagnie belge la concession d'une ligne de chemin de fer de Fez à Mequinez.

M. P. de la Martinière est chargé d'une mission au Maroc, en vue d'y poursuivre des études de géographie comparée et d'archéologie.

LE COMMERCE ET LA NAVIGATION ENTRE L'ALGÉRIE, LA TUNISIE ET LA FRANCE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la carte jointe à ce numéro. Elle est empruntée au *Guide pour l'Algérie et la Tunisie*, par L. Piesse. Au moyen de signes spéciaux différant pour chaque service, elle indique les lignes de navigation qui unissent la France, l'Italie et l'Espagne, d'une part, à la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, d'autre part. En y jetant un coup d'œil, on peut se rendre compte des relations multiples qui existent entre les ports du nord, en particulier Marseille, et ceux du midi, parmi lesquels Alger, Oran et Tunis

occupent le premier rang. Comme la plus grande partie du commerce algérien et tunisien se fait par mer, la marine, et sur tout la marine à vapeur, a dû bénéficier de l'accroissement du mouvement des échanges. Or cet accroissement a été énorme ainsi qu'on peut le déduire des renseignements fournis par M. Leroy-Beaulieu dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître sur *l'Algérie et la Tunisie*. Le commerce entre l'Algérie et l'Europe est actuellement huit fois plus considérable qu'en 1850 et a doublé depuis 1870. Toutefois, comme c'est le cas pour les colonies jeunes, dont les échanges dépendent des saisons et des fluctuations du prix des matières premières, les chiffres de l'importation aussi bien que de l'exportation présentent, suivant les années, des écarts très grands dont on peut juger par le tableau suivant :

Années.	Importation.	Exportation.
1872	197 millions de francs	165 millions de francs
1879	272 »	152 »
1880	303 »	169 »
1881	342 »	144 »
1882	412 »	150 »
1883	320 »	144 »
1884	290 »	176 »
1885	238 »	195 »

Il n'y a pas lieu de s'étonner de l'inégalité d'accroissement entre l'importation et l'exportation, ni de l'excédent des entrées sur les sorties. Indépendamment du fait que, de 1880 à 1883, les récoltes ont été en général médiocres et que le prix des minerais et de l'alfa a baissé, ces indications de la statistique s'expliquent par une raison plus générale. Le commerce de l'Australie et des colonies relativement jeunes accuse un phénomène semblable. En Algérie, en particulier, l'entretien d'une armée nombreuse, les frais nécessités par les grands travaux publics, l'établissement d'usines et de vastes exploitations agricoles en sont les principales raisons.

Quoi qu'en disent les détracteurs de la politique coloniale, la France entre pour une large part (79 %) dans le commerce extérieur de l'Algérie. Dans le mouvement commercial de l'Inde et des colonies australiennes, l'Angleterre est moins bien représentée (41 % pour l'Inde; 50 % pour les colonies australiennes).

La navigation a pris un développement plus rapide encore que le commerce, car elle a triplé depuis 1870. En 1884, le mouvement maritime

était de 3579 navires à l'entrée et de 3546 à la sortie. La France y participe pour 62 % environ et l'Angleterre pour 30 %. Le commerce de l'Algérie avec ce dernier pays, où se vend la majeure partie du fer, du plomb et de l'alfa produits par la colonie, a sextuplé depuis une vingtaine d'années. L'Algérie étant située sur la grande route des Indes, les steamers anglais y font escale, à Alger surtout.

Si la côte africaine du nord présentait un plus grand nombre de ports naturels, le mouvement de la navigation serait certainement plus considérable. A part Bougie et Arzew, tous les ports sont l'œuvre de l'homme; la plupart ont nécessité des travaux considérables, au moyen desquels on est arrivé, particulièrement à Bône, à Philippeville, à Alger et à Oran, à créer des places maritimes sûres et d'un accès relativement facile. Les travaux d'amélioration et d'agrandissement marchent, du reste, de pair avec l'accroissement du commerce et de la navigation. Les communications entre l'Algérie et sa métropole deviennent chaque année plus aisées et plus rapides. Depuis 1886, il y a au moins un service par jour dans les deux sens; toutefois le courrier postal algérien n'est pas encore quotidien, ce qui serait pourtant facile à obtenir par une meilleure coordination des horaires. Le trajet moyen le plus rapide se fait entre Marseille et Alger, en vingt-sept heures, ce qui permet de se transporter en quarante-huit heures de Paris à Alger. On pourra encore diminuer la durée de ce voyage en mettant sur la ligne Port-Vendres-Alger des bateaux très rapides traversant en vingt ou vingt et une heures.

Malgré son nom, c'est la Compagnie Transatlantique qui est chargée du service postal entre la France et l'Algérie. Quoiqu'elle soit, pour ce fait, largement subventionnée, ses tarifs sont notablement plus élevés que ceux des autres lignes dont les recettes ne proviennent pourtant que des taxes perçues pour le transport des voyageurs et des marchandises telles que minerais, bétail, céréales et vins.

Les journaux ont récemment annoncé qu'en sus des quatre services hebdomadaires réglementaires faits jusqu'ici par la Compagnie générale Transatlantique entre la France et l'Algérie, elle en exécute trois libres de manière à établir une communication quotidienne entre Marseille et la colonie algérienne.

Les autres compagnies qui mettent en relation l'Algérie et l'Europe sont : la Compagnie de navigation mixte, la Société générale de transport maritimes à vapeur, la Compagnie havraise péninsulaire de navigation à vapeur, la Compagnie Papayanni, la British india steam navigation Company (limited) et la Société anonyme Procida-Ischia.

La Tunisie ne manque pas de ports naturels, mais jusqu'à présent l'homme n'a rien fait pour les rendre facilement accessibles. Les bas-fonds qui les entourent obligent les navires à stationner au large, et à débarquer voyageurs et marchandises dans des bateaux plats, calant assez peu d'eau pour pouvoir franchir la barre. Quelquefois le mauvais temps empêche les steamers de s'arrêter et les voyageurs doivent aller bon gré mal gré, jusqu'au port suivant. Même à la Goulette les paquebots ne peuvent accoster; en outre, il y a, de ce port à Tunis, environ 15 kilomètres que les voyageurs franchissent en chemin de fer, tandis que les marchandises sont transportées par le lac de Tunis. La création de bonnes rades est donc d'une urgence indiscutable. Toutefois, M. Leroy-Beaulieu conseille de s'en tenir, pour le moment, à deux ports principaux, l'un à Tunis ou à la Goulette, l'autre à Bizerte, et cela afin de ne pas éparpiller les crédits. Bizerte peut devenir un port militaire de premier ordre, aussi important que La Valette ou Gibraltar. Quant à Sousse, Monastir, Mehdiya, Sfax, Gabès, on peut y procéder, en attendant, à quelques travaux indispensables pour en améliorer l'accès. A part les voiliers pratiquant la pêche et le petit cabotage, et montés presque tous par des marins italiens, quatre compagnies desservent la Régence; ce sont : la Compagnie générale Transatlantique, la Société générale des transports maritimes à vapeur, la Compagnie générale de navigation italienne et la Société anonyme Procida-Ischia.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. H. Châtelain sur la côte occidentale d'Afrique

Londres, 15 février 1888.

Cher Monsieur,

Après un long intervalle, je reprends le fil de ma narration, où je l'avais laissé tomber, à Dondo, le 8 octobre 1887. Mon séjour dans cette ville se prolongea jusqu'au 17 parce que je devais assister, comme témoin, au mariage d'un de mes collègues, qui eut lieu le 15 en présence du *chefe* et de quelques amis; c'était le premier mariage célébré dans l'Angola selon le rite méthodiste épiscopal; j'avais traduit la liturgie en portugais pour cette occasion. Le 17 je naviguais de nouveau sur la Quanza, et tâchais de reconnaître les points qui m'avaient intéressé lors de mon voyage pour pénétrer à l'intérieur. La chose n'était pas très facile, car même les bords de la rivière présentent un tableau bien différent pendant la *moula* et durant le *cacimbo*. Celui-ci touchait à sa fin; la végétation ne montre plus la même exubérance de vie et le paysage entier, privé des couleurs éclatantes de la moula,

a un air plus grave, presque triste, non sans un certain attrait particulier. Lorsque, grossie par les pluies, la Quanza court à pleins bords, inondant au loin les parties basses de ses rives, on n'a guère l'occasion d'observer les crocodiles; quand, au contraire, les eaux basses laissent à découvert les bancs et les îlots de sable, on en rencontre presque à tous les contours du fleuve, tantôt endormis au bord des hautes herbes, montrant leurs écailles verdâtres à fleur d'eau, tantôt étendus tout de leur long (3-5^m) sur le sable brûlant. Ces grands mangeurs d'hommes dorment si profondément que le bruit de la machine ne suffit pas pour les éveiller; ce n'est que lorsque les vagues du vapeur les atteignent qu'ils s'enfuient, disparaissant sous l'eau comme par enchantement, ou roulant leur lourde masse vers la rivière voisine avec un empressement et une gaucherie tout à fait comiques. Quant aux hippopotames, malgré leur grand nombre, il est toujours difficile d'en apercevoir; ils se cachent dans les profondeurs, ou loin du bruit, dans les herbes des lagunes. Cette fois je remarque un plus grand nombre de Quissama sur la rive gauche. Les femmes portent leurs fardeaux suspendus au front par une bande de toile; elles sont actives et secouent vigoureusement leurs jupons faits de fibre de baobab. Une troupe d'indigènes emporte en courant un cadavre à sa sépulture. Je ne sais pourquoi ils sont toujours si pressés dans leurs processions funèbres. Sans nous arrêter nous passons rapidement devant la vieille ville de Massangano, et à dix heures et demie nous faisons halte à Muji Ngolome, afin de nous approvisionner de bois.

Je monte à la factorerie, dont je connais l'un des associés, et jouis d'une belle vue sur l'immense nappe de la lagune qui donne son nom à la maison et qui sert de refuge aux troupeaux d'hippopotames. En face de Muxima nous décrivons lentement un cercle pour donner à un passager le temps de venir à bord. C'est le *chefe* du *concelho*, de haute stature, bien mis, au port grave et aux manières distinguées, respectueux et respecté, quoiqu'il soit aussi noir que ses administrés. Comme aux premiers jours de leur service, les vapeurs sont chaque fois salués à leur passage par les cris sauvages des habitants des deux rives; mais jamais je n'avais vu une scène égale à celle qui signala notre apparition à Bocca do Quanza. Environ 200 Mahungos, qui venaient d'y déposer leurs sacs de café, d'y faire leurs libations et de s'y affubler des uniformes aux couleurs voyantes que les trafiquants leur prodignent, accoururent sur le rivage et, par leurs cris, leurs hurlements, leurs sauts, leurs coups de feu et leurs gestes de possédés, me donnèrent une idée de ce que doit être souvent la réception du premier vapeur sur les affluents inexplorés du Congo.

A la nuit tombante nous atteignons sans encombre la factorerie de Cunga¹, terme de la course du *Silva Americano*, heureux d'en avoir été quittes pour quelques secousses en touchant les bas-fonds, car c'était la course d'essai du vapeur pour

¹ Cunga, qui ne possède qu'une maison, est située au milieu d'une immense plaine à droite et à gauche de la rivière, et forme le point extrême de la Quanza où les nègres de l'intérieur apportent leurs produits.

cette saison. Le capitaine connaissant mon désir d'être auprès de mes amis de Bom-Jesus m'y envoya très aimablement le lendemain en chaloupe, tandis que les autres passagers devaient se résigner à passer encore une huitaine dans cette solitude. Après avoir traversé l'embouchure du Muji ua Kirimba ou canal des Hollandais, et contourné la colline de Bruto, je me retrouve au milieu de mes amis et pour ainsi dire chez moi. Dans l'attente du prochain départ, je passai 9 jours à Bom-Jesus, accompagnant mes amis dans la revue quotidienne des divers départements de leur vaste établissement; c'est à la règle qu'ils observent dans leur activité peu ordinaire, que ces planteurs sont sans doute redevables de la santé qu'ils conservent si longtemps au sein des influences délétères d'une atmosphère insalubre. J'avais espéré pouvoir aller un jour à la chasse de l'hippopotame; mais voyant que mes amis étaient peu enclins à risquer leur peau, je dus y renoncer. Ici les crocodiles sont parfois d'une hardiesse incroyable. La veille de mon départ, en plein midi et en présence de deux vapeurs, de plusieurs barques et de toute la population attentive, l'un d'eux s'avança en ligne droite, la tête et la nuque hors de l'eau, vers l'un des vapeurs, sans s'inquiéter ni du bruit ni du mouvement, jusqu'à ce que, arrivé à 8 ou 9^m de la proue, il fut arrêté par une balle. Il baissa la tête, arrondit le dos hors de l'eau, en fouetta de sa queue la surface et disparut. S'il fut mortellement blessé, quelqu'un aura retrouvé son corps à une bonne distance en aval.

Le 28, à bord du *Serpa-Pinto*, nous franchissons en trois heures et demie la distance qui m'avait pris trois jours de navigation à voile à la montée; nous passons devant Calumbo, endroit historique, puis le long des forêts de bois de construction de Tombo, et bientôt nous jetons l'ancre à la Barra. — Un de mes amis hollandais s'y trouve justement, et je vais passer la soirée et la nuit chez lui à terre. — Le lendemain nous traversons la barre; je lutte victorieusement contre le mal de mer, et à trois heures les murs blancs de Loanda apparaissent à nos yeux. A sept heures nous sommes dans la baie, au milieu de nombreux vaisseaux. Le capitaine crie *larga o ferro* et nous nous jetons dans la chaloupe qui nous transporte à la factorerie hollandaise. J'admire à la hâte cette nouvelle construction, qu'on dit avoir coûté plus de 150,000 fr. Mais je cours plutôt que je ne marche pour me rendre à une autre nouvelle maison, à notre station missionnaire, dont la beauté intérieure et extérieure dépasse mon attente.

Les vingt jours que je passai à Loanda s'écoulèrent bien vite. Je tâchai de me rendre compte des changements opérés depuis mon départ : construction de maisons nouvelles, établissement d'une buanderie à vapeur et extension du quai, etc. La présence d'un personnel considérable et d'ouvriers étrangers pour le chemin de fer a donné plus de mouvement à la place. Les travaux de la voie ferrée se poursuivent activement et avec une confiance croissante dans la réussite finale. A Loanda même on achevait le nivellement du terrain et l'on construisait des ponts de pierre. Les grands hangars de la Compagnie se remplissaient du matériel que les vapeurs anglais amenaient sans relâche. Une reconnaissance provisoire du prolongement projeté d'Ambaca à Malangé venait de s'achever avec un résultat satis-

faisant ; tout en somme donne lieu de croire que l'entreprise est viable, et fait espérer que la première section pourra être ouverte à la circulation au commencement de 1888. L'entreprise des eaux du Bengo, dont l'utilité immédiate pour Loanda est bien supérieure à celle d'une section de chemin de fer, marchait au gré de la population.

Un fait curieux, auquel à l'intérieur j'avais prêté peu de foi, mais qu'on me confirma à Loanda, c'est qu'un éléphant a été tué près du Bengo, à quelques kilomètres de Loanda. Je savais depuis longtemps qu'un éléphant avait été abattu non loin de Bom-Jesus, il y a plus de dix ans, mais je pensais que c'était un animal isolé qui était venu s'égarer dans ces régions. L'apparition d'un autre éléphant semble toutefois indiquer l'existence, dans les forêts et les lagunes qui s'étendent entre le Bengo et la Quanza, de quelques restes d'un ancien troupeau.

Une autre nouveauté pour moi furent les difficultés dont la loi entoure le départ d'un jeune indigène. Pour emmener un de mes anciens élèves, je dus aller trouver sa mère, lui faire déclarer devant le notaire qu'elle consentait au départ de son fils, faire confirmer cette déclaration par deux témoins qui connaissaient la mère et naturellement payer le tout en bel et bon argent.

Je ne voulus pas quitter Loanda, pour longtemps peut-être, sans faire un pèlerinage à la tombe de Pogge. Elle est maintenant bien soignée, entourée d'une grille en fer, et porte le nom de l'explorateur avec la date de sa mort. Elle se trouve tout près du petit monument d'Edmond Gabriel, l'ami de Livingstone.

Grâce à l'amabilité du gouverneur je fus reçu comme passager à bord de l'*Africa*, transport de guerre, alors en partance pour Lisbonne. Je m'embarquai le 19 novembre, quelques heures avant le départ réel du vaisseau et, en attendant qu'il se mit en marche, je fis connaissance avec ma nouvelle demeure, tout en jetant de longs regards d'adieu sur la ville. Curieuse coïncidence ! le gros steamer anglais, le *Gaboon*, stationné à une centaine de mètres de nous est le même qui, trois ans auparavant, nous débarquait ici, le Dr Summers et moi, comme pionniers de l'expédition William Taylor. — Si l'artillerie manquait à notre transport, il n'en avait pas moins un cachet militaire. Tout l'avant et tout le centre du bâtiment étaient bondés de soldats, à peu d'exception près tous nègres. C'était le bataillon de Mossamèdes que l'on transférait à Cabinda. Les officiers, tous jeunes, sauf le commandant, occupaient tout l'arrière du vaisseau. Leurs camarades de Loanda étaient aussi là pour leur dire adieu. De leur côté, les officiers du bord échangeaient de bons vœux avec leurs confrères des autres vaisseaux présents. Les dames ne manquent pas, plusieurs des officiers du bataillon étant mariés ; il y a aussi quelques enfants que leurs parents renvoient dans la mère patrie tandis qu'il en est temps. Que de poignées de main et que d'embrassades à la portugaise ! Enfin survient le gouverneur de Cabinda, M. Neves Ferreira, qui retourne à son poste, et sans lequel le vaisseau ne pourrait partir. Au dernier moment l'évêque d'Angola et Congo fait son apparition, et tous de s'empresse de baiser l'anneau qu'il tend de bonne grâce. Il a quelques paroles bienveillantes pour chacun de ceux qui l'approchent et, lorsqu'il se rembarque, la cloche sonne, tout ce

qui est du service de terre le suit, et la masse flottante se met en branle. Je jette un dernier coup d'œil au toit blanc de la mission qui brille au milieu de la verdure des *anacardiens* et des *euphorbes cassoneiras*, et je m'arme de courage contre le terrible mal de mer qui ne tarde pas à se faire sentir.

Juste vingt-quatre heures plus tard, nous mouillons dans la rade de Cabinda. Il m'est difficile de reconnaître le Cabinda d'il y a trois ans. Alors on n'y voyait que le pavillon anglais de la maison Hatton et Cookson, flottant sur les ruines du fortin portugais de 1784, et il fallait de la bonne volonté pour découvrir quelques autres factoreries là-bas de l'autre côté de la rade. Aujourd'hui l'arrivée du gouverneur est saluée par les 21 coups de canon réglementaires, le pavillon portugais se déploie sur la plus centrale et la plus haute des jolies collines de Cabinda, et de nombreuses maisons aux couleurs fraîches animent les forêts toujours vertes de ce charmant séjour. Le lendemain, dès l'aube, commence le débarquement des 400 soldats. J'assiste pendant quelque temps à l'opération, puis profite de la première occasion pour me rendre à terre. Mon premier soin est de chercher la mission. J'apprends qu'elle se trouve à quelque distance au fond de la rade dans un endroit appelé Pernambuco. Je prends le sentier qui y conduit, à travers l'herbe scintillante de rosée et une magnifique végétation forestière, qui boit avec délices les chaudes ondes alternant avec les flots lumineux du soleil des tropiques, et après une demi-heure de promenade je me trouve dans la cour de la station. Quel joli coup d'œil ces cinq maisonnettes de bambou et de bois, blotties dans cette paisible clairière, offrent au nouveau venu ! Malheureusement l'impression poétique s'évanouit bientôt en présence du jeune homme qui se trouve seul à la station, et dont la pâleur et l'air abattu annoncent, avant qu'il ouvre la bouche, qu'il vient de traverser une saison de fièvre. Lui cependant ne se plaint pas et croit que Cabinda est très salubre. Le surintendant de la station l'a même recommandé comme sanitarium. Anglais et Portugais s'accordent aussi à louer la salubrité de l'endroit et, comparativement à d'autres points, ils ont sans doute raison. Le même jour je fis encore une promenade dans la forêt embaumée du parfum des orangers sauvages.

Mon compagnon me dit que dans tout l'intérieur la population est très dense et le sol fertile ; je connais déjà la race qui est belle et intelligente ; mais l'état social est déplorable et oppose des obstacles humainement insurmontables à l'œuvre missionnaire. Le jeune homme auquel l'évêque Taylor avait confié cette station a bien travaillé puisqu'il a élevé les habitations nécessaires pour une ou deux familles, planté des arbres qui portent déjà des fruits, défriché quelques champs qui rendent bien, et appris le *fiote*, de manière à pouvoir s'entretenir avec les indigènes sans difficulté. Mais, quant à l'école, les fruits n'apparaissent pas encore. Ici, comme dans l'Angola, les indigènes, loin d'entretenir leur maître, s'attendent à être bien payés pour la faveur qu'ils lui font de fréquenter l'école. Jusqu'ici le missionnaire a pu gagner sa vie en élevant des poules qu'il vend aux paquebots et aux baleiniers américains qui touchent au port. Il reçoit d'un à quatre shillings par poule. La maisonnette et le terrain qu'il a achetés pour le compte de la mission ont coûté environ 6500 fr.

Le 22 je vais voir la nouvelle colonie portugaise et ne puis assez admirer la beauté du site, du plan et des bâtiments. A part moi cependant, je me demande si ce petit district vaut bien les dépenses énormes que doit entraîner non seulement l'installation, mais l'entretien subséquent de ce luxe. Les casernes, dont quatre pavillons (système Pollet perfectionné) sont terminées, sont décidément trop belles pour la troupe noire, et que dirai-je des ravissants chalets du gouverneur, du docteur, de l'ingénieur, du commandant, etc. ? Et tout ce qui existe n'est que la moitié de ce qui est projeté et dont le matériel se trouve déjà entassé dans les hangars du rivage. Un troupeau de vaches que le gouverneur a fait venir du sud tâche de s'acclimater.

Le débarquement des troupes et du bagage s'étant effectué sans incident, nous reprenons le large pour ne révoir la terre que le 25. Pendant ce temps je fis plus ample connaissance avec le navire. Je reçus comme compagnon de cabine le résident de Landana, jeune officier de bonne famille ; les autres passagers, à l'exception d'un négociant espagnol, étaient des employés publics ou des officiers. Vous rappelez-vous le dégoût avec lequel Stanley parle des ménageries sur les paquebots portugais ? Notre vaisseau emportait un énorme léopard encore furieux d'être prisonnier, un chimpanzé à l'air étrangement humain, une biche, un porc-épic, un chat sauvage, outre une quantité de perroquets criards et d'autres oiseaux au joli plumage ; mais, à vrai dire, loin de nous incommoder, la compagnie de ces créatures contribua pour sa bonne part à raccourcir les heures toujours trop longues de la traversée.

A S. Thomé, grâce à notre pavillon jaune dû à la petite vérole qui sévissait à Loanda à notre départ, nous ne pûmes aller ni à terre ni à bord du paquebot qui se trouvait tout près et où la plupart d'entre nous avions des connaissances. Du point où nous étions, je ne découvris aucun changement dans l'apparence de la ville depuis que je l'avais visitée trois ans auparavant. Quant à l'île, elle était à moitié voilée par les nuages qui descendaient jusque près du rivage. Le matin, à l'aube, j'eus l'avantage de pouvoir admirer pendant trente minutes les pics et les collines qu'une atmosphère transparente comme du cristal semblait rapprocher de nous ; au lever du soleil les vapeurs sortirent des vallées, enveloppèrent successivement les hauteurs jusqu'au pic le plus élevé, puis montant plus haut encore, couvrirent la moitié du ciel, tandis qu'au-dessus, les rayons du soleil naissant se réfléchissaient sur l'immense miroir de l'océan. La quarantaine n'empêcha pas les passagers de terre de venir à bord accroître notre compagnie. C'étaient le directeur de la douane, un avocat, ancien député, un employé public et des dames qui retournaient au Portugal. Dès que nous virâmes au nord, le changement de température nous en avertit, et le froid vint se joindre au mal de mer dont nous souffrions. A la hauteur de Sierra-Leone nous longeâmes une zone de nuages noirs, d'éclairs éblouissants et de froides averses.

La prochaine escale, S. Thiago, me permit de me réconforter un peu en foulant de nouveau la terre ferme. Avec ses monts et ses pics dénudés, à peine couvert d'une maigre herbe jaune, l'île présente, malgré ses contours pittoresques, un

tableau froid et austère qui ne rappelle nullement l'Afrique. La ville occupe le haut d'une pyramide tronquée, aux flancs escarpés. La population n'est pas purement africaine. Postérité de pères blancs et de mères négresses, elle paraît sous toutes les nuances imaginables du café au lait, et parle un dialecte qui, ayant adapté des mots portugais à la construction et à la prononciation africaines, n'est ni portugais ni africain. Une visite à la ville, dont la douane, la maison de ville, l'hôpital, le réservoir des eaux, le marché et la caserne sont les édifices principaux, me fait comprendre que les mulâtres forment presque le total de la population, les noirs et les blancs étant en infime minorité. Je remarque aussi que tous les enfants blancs ont un air chétif et rachitique, qui prouve que ce climat, pas plus que celui de la côte, n'est fait pour notre race. Sur ma demande, d'où peuvent provenir les fièvres dans une ville si haut placée, et dans une île dépourvue de végétation, on me montre deux bouquets de palmiers, occupant la vallée des deux côtés de la ville, et l'on me dit : c'est de ces marais ! Certes, me dis-je, dans l'Angola nous n'appellerions pas cela des marais, et la réponse ne me satisfait pas. Ce qui frappe surtout le voyageur, c'est la quantité d'ânes qui semblent rivaliser en nombre avec leurs maîtres. Le second jour, désireux de voir un peu de verdure, je fis une excursion à la *fazenda* de S. Jorge, propriété d'un Italien, qui est en même temps agent consulaire de l'Angleterre et de l'Allemagne. A l'aller, j'essayai de monter un de ces nombreux bourriquets que les campagnards appellent, avec une certaine tendresse, leurs *companheiros*, et avec lesquels ils conversent le long du chemin, mais au retour je préférerai m'en passer. Jamais je n'oublierai les propos naïfs et les idées originales de mon guide, qui venait de l'intérieur de l'île. En revenant au vaisseau, je me promis de relire *Don Quichotte* à la première occasion, sûr d'y trouver, grâce à cette course, des beautés qui m'avaient échappé jusqu'ici. Les deux fois que je fus à terre je n'entendis que des plaintes sur le manque de numéraire et le déclin des affaires. L'exportation principale du cap Vert, est celle de la pulgère qui prend en général le chemin de la France, du café, des eaux-de-vie, du sel pour le Brésil, et des peaux de chèvre pour l'Amérique. Les États-Unis sont représentés à S. Thiago par un consul général. La population de chacune des dix îles a son cachet particulier et ses coutumes à elle, ce qui fait qu'une appréciation générale du caractère de leurs habitants court bien le risque de n'être pas juste. Une curiosité que je regrette de n'avoir pas eu le temps de visiter, c'est l'ancienne ville, avec une cathédrale, abandonnée depuis longtemps, j'ignore pour quelles raisons.

Saint-Vincent fut le dernier point africain de notre voyage, et sa physionomie est déjà européenne. Ses rochers gigantesques n'offrent aucune trace de vie ni végétale ni animale, et l'île serait totalement inhabitée, si sa belle baie et sa position entre l'Europe et l'Amérique du Sud n'y appelait les paquebots des grandes lignes anglaises, allemandes, italiennes qui relient notre vieux monde aux jeunes États de l'Amérique du sud. A notre arrivée il s'y trouvait, outre une forêt de voiliers et de moindres vapeurs, un navire italien, une frégate française et plusieurs grands vapeurs chargés d'émigrants. Les maisons principales de la ville sont

anglaises ainsi que la houille dont elles pourvoient les vaisseaux ; les petits magasins et les cafés sont entre les mains d'Italiens ou d'indigènes, et la classe inférieure provient des autres îles de l'archipel. Dès que vous mettez pied à terre, des nègres viennent vous offrir leurs services dans toutes les langues principales de l'Europe. Après avoir parcouru les rues de la ville, j'entre dans le magasin du consul américain et y cause quelques moments avec son père, le nestor de la colonie. Lorsqu'il se fixa ici, il y a plus de trente ans, il n'y avait que quelques huttes ; aujourd'hui la population peut s'élever à près de 4000 habitants. Le climat est excellent et permet aux employés anglais du câble sous-marin et des maisons commerciales d'y garder leurs familles. Récemment un maître est venu d'Angleterre pour l'instruction de la jeunesse étrangère. Quel contraste entre les vives couleurs des blancs qu'on rencontre ici et les visages pâles ou jaunes auxquels j'étais habitué ! Comme l'île ne produit rien, toutes les provisions viennent de sa voisine S. Antao, qui se rapproche de Madère, tant par ses belles montagnes que par sa fertilité et son bon air. Le panorama de Saint-Vincent et de sa baie est un des plus imposants que j'aie vus, surtout au soleil couchant quand les ombres s'allongent sur la base de l'amphithéâtre, la silhouette noire des roches étranges se dessine nettement sur le ciel embrasé. Les marins croient reconnaître, dans les contours d'une des crêtes, le profil de Nelson couché la face tournée en haut.

Enfin le 16 décembre nous franchissons la barre du Tage ; un à un les monuments historiques et artistiques de Lisbonne passent devant nos yeux émerveillés et, sur le soir, je foule le sol de la Lusitanie de Camoens, la terre classique des « descobridores. »

H. CHATELAIN

BIBLIOGRAPHIE ¹

Victor Tissot. L'AFRIQUE PITTORESQUE. Paris (Ch. Delagrave), 1888, gr. in-8, 407 p., ill. fr. 5. — Cet ouvrage est un recueil de morceaux choisis sur l'Afrique, rédigé surtout en vue de la jeunesse, et analogue au livre du même auteur, paru il y a quelques années et intitulé : *Les contrées mystérieuses*. Rien de mieux que ces ouvrages, qui complètent et étendent les connaissances acquises dans l'école ; ils intéressent l'enfant à la géographie, en développant les points principaux sur lesquels a porté l'enseignement du maître. Le jeune homme se récréait en s'instruisant et se fait une idée du côté pittoresque des pays, ordinairement négligé dans les livres de classe. Mais la chrestomathie africaine doit, comme tout ouvrage de ce genre, remplir certaines conditions : en pre-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

mier lieu, présenter une division méthodique qui permette au jeune lecteur de se retrouver facilement; d'autre part, ne renfermer que des morceaux de valeur, extraits des meilleurs récits de voyage. M. Tissot l'a bien compris : il passe en revue les pays de l'Afrique les uns après les autres, en suivant l'ordre géographique; quant à ses sources, ce sont en général les écrits de voyageurs connus pour l'importance de leurs découvertes et pour l'exactitude de leurs renseignements. Citons parmi les principaux : Duveyrier, Nachtigal, Stanley, Baker, Schweinfurth, Caillé, Barth, Burton, Révoil, Johnston. Nous avouons cependant avoir été étonné de ne pas voir figurer à côté d'eux plusieurs explorateurs, tels que Livingstone, Speke, Lenz, etc.

Il est regrettable que M. Victor Tissot ne suive pas toujours le principe qui l'a dirigé dans la rédaction de l'*Afrique pittoresque*. En effet, dans chacun de ses numéros, son journal l'*Expansion coloniale* emprunte à l'*Afrique explorée et civilisée*, des pages entières, sans que la source à laquelle M. V. Tissot les a prises soit jamais indiquée, et cela malgré nos avertissements réitérés. Nous voulons espérer qu'il finira par comprendre ce que ce procédé a de reprochable au point de vue du droit comme à celui de la morale.

L'Algérie et la Tunisie n'occupent que très peu de place dans ce volume, probablement parce qu'il y aurait eu trop à en dire; en revanche, les pays neufs, tels que le Congo, y sont largement représentés et personne ne s'en plaindra. Pour le cas où M. Tissot publierait une seconde édition de son ouvrage, nous nous permettons de lui conseiller de supprimer les morceaux empruntés à des voyageurs déjà un peu anciens, pour les remplacer par des extraits d'œuvres récentes. Certaines descriptions de Barth, de Caillé, de Burton, de Baker, exactes à l'époque à laquelle ces voyageurs parcouraient l'Afrique, ne le sont plus aujourd'hui; elles dépeignent à la jeunesse l'Afrique d'il y a 30 ou 40 ans et non l'Afrique d'aujourd'hui; quoique le progrès soit lent dans cette partie du monde, il existe néanmoins. Pour être vrais, les ouvrages doivent suivre le mouvement de la civilisation et renfermer les descriptions les plus récentes. C'est ce qu'a bien compris M. Lanier, auteur des *Lectures géographiques*, et ce qui donne à son livre une réelle valeur.

Keller C. REISEBILDER AUS OSTAFRIKA UND MADAGASCAR. Leipzig (C.-F. Winter), 1887, in-8°, X, 341 p. ill., fr. 9,35. — Les Suisses voyagent beaucoup, mais en général en pays connu. Le nombre de ceux qui se sont hasardés dans des contrées non visitées ou nouvellement ouvertes

aux explorateurs est fort restreint, ce qui du reste n'a rien d'anormal, étant donné que notre pays n'a ni marine, ni colonies, et que son budget ne pourrait supporter le poids de grandes expéditions. Toutefois, dans l'intérêt de notre commerce aussi bien que de la science, il serait à désirer que le gouvernement et les sociétés privées favorisassent davantage les voyages d'étude, qui peuvent être d'une grande utilité pour notre industrie, nos musées et nos écoles; les résultats des voyages de M. Keller en ont été une démonstration suffisante, et nous sommes certains que le Conseil fédéral, pas plus que la Société de géographie de Saint-Gall et celle des Marchands de Zurich, ne s'est repenti de lui avoir accordé une subvention. Les deux voyages de M. Keller ont eu lieu, le premier pendant l'hiver 1881-82, le second en 1886. Plutôt que de les raconter chacun à part, il a préféré les fondre en une seule description de l'ensemble de la région visitée par lui, c'est-à-dire du canal de Suez, de la côte orientale de la mer Rouge, et des îles de la Réunion et de Madagascar. On n'ira pas chercher dans cet ouvrage le récit d'aventures extraordinaires, de dangers courus ou évités à grand'peine. L'auteur déclare lui-même qu'il n'a eu aucun péril à redouter; il en profite pour dire que le sauvage, l'homme primitif est d'un commerce beaucoup plus facile qu'on ne le croit ordinairement.

À côté de descriptions de côtes déjà connues, de villes telles que Souakim, Saint-Denis, Tamatave sur lesquelles il n'y a guère de choses nouvelles à dire, l'ouvrage contient, sur différents problèmes de la vie organique, une étude d'une incontestable originalité. Le lecteur s'intéresse parce qu'il sent qu'il s'agit d'une œuvre personnelle fortement travaillée, et non pas de ces descriptions qui n'ont rien d'inédit, comme en renferment tant de livres de voyages. Naturaliste distingué, M. Keller est passionné pour sa partie, et présente en général les résultats de ses propres observations, en les entremêlant, pour ne point fatiguer le lecteur, de considérations d'une nature moins scientifique.

Certains chapitres ont une grande valeur. Tels sont ceux qui traitent de la distribution des espèces animales dans le canal de Suez, de la vie animale sur les rivages des mers tropicales, de la flore de Madagascar, de sa faune et des races qui l'habitent. L'auteur n'a pu donner un tableau complet des populations de la grande île, car il n'en a visité qu'une partie : Tamatave, la région avoisinante et Diégo-Suarez. Toutefois, il étudie la question de l'origine des peuples de Madagascar et de leur division. En outre, il fournit de nombreux et intéressants détails sur les trois tribus avec lesquelles il s'est trouvé en contact : les Hovas, les Betsimisaraka et les Sakalaves.

La description est émaillée d'un assez grand nombre de gravures, d'après des photographies ou des croquis pris par le voyageur. Quelques-unes reproduisent, avec beaucoup de netteté et de relief, des types de peuples, d'animaux ou de plantes remarquables. On sent que, dessinées d'après nature, elles sont l'expression de la vie réelle telle qu'elle se déroule sous les tropiques. Dans sa description, comme dans les gravures qui l'illustrent, M. Keller a cherché avant tout à être vrai, et à présenter tels qu'ils sont les hommes et les choses. Il le dit dans sa préface et c'est réellement l'impression que laisse la lecture de son livre.

Paul Leroy-Beaulieu. L'ALGÉRIE ET LA TUNISIE. Paris (Guillaumin et C^e), 1887, in-8°, 472 p. Fr. 8. — Le savant économiste français dont le nom a depuis longtemps dépassé les limites de son pays, est un travailleur acharné qui, malgré des occupations multiples et la direction absorbante d'un journal, trouve moyen de publier, à des intervalles rapprochés, des ouvrages marqués au coin du bon sens en même temps que d'une science profonde. Lorsqu'il a traité un sujet, on ne trouve guère de choses à dire après lui. Sans doute on pourra ne pas approuver ses conclusions, non plus que la tournure dogmatique et parfois un peu trop théorique qu'il donne à la discussion, mais ses adversaires eux-mêmes seront forcés de convenir qu'il étudie à tous les points de vue la question qu'il traite, ne négligeant aucune donnée, aucun fait dûment constaté.

Son ouvrage intitulé : *De la colonisation chez les peuples modernes*, est un monument de science économique, dans lequel l'histoire de toutes les colonies, les différents systèmes de colonisation, les causes et l'influence de l'émigration sont envisagés avec une grande hauteur de vues et sans parti pris.

L'Algérie et la Tunisie occupent évidemment une grande place dans ce volume. Toutefois comme la dernière édition de ce livre date déjà de quelques années et qu'il y avait intérêt pour un Français à étudier, d'une manière plus spéciale, ces deux contrées, M. Leroy-Beaulieu a tenu à les traiter à part dans un ouvrage qu'il vient de publier. Ce volume ne contient pas une description de ces deux colonies ; il n'y est parlé de la géographie physique que d'une façon sommaire ; c'est une étude économique qu'a voulu faire l'auteur. Il a cherché, comme il le dit dans sa préface : « à faire un tableau aussi impartial et aussi exact que possible de l'Algérie et de la Tunisie, de leurs ressources naturelles, des résultats déjà acquis, des méthodes suivies ou à suivre, de la population indigène, du traitement qui lui convient, des perspectives de la colonisation et de l'avenir de la France dans le nord de l'Afrique. »

Cet exposé complète et met à jour l'étude que M. Reclus a faite de ces deux pays dans sa *Nouvelle géographie universelle*. Les deux écrivains ont suivi la méthode rigoureusement scientifique, n'oubliant aucun fait, ne négligeant aucune considération de nature à éclairer le lecteur sur la situation actuelle de l'Afrique française. La description de M. Reclus est avant tout géographique, l'exposé de M. Leroy-Beaulieu plutôt économique. Le premier développe le côté pittoresque et attrayant de son sujet, le second l'envisage davantage au point de vue technique; ce dernier est plus profond, M. Reclus plus facile à lire.

Un des avantages de l'ouvrage de M. Leroy-Beaulieu sur la plupart des livres du même genre, c'est que l'auteur ne se contente pas de signaler les déficiences, les lacunes de l'œuvre coloniale de la France. A côté des critiques, il indique les moyens de remédier aux inconvénients qu'il signale; il donne des conseils tirés de la connaissance qu'il a de l'histoire de la colonisation, et de la comparaison de la situation des établissements français avec les colonies anglaises ou autres. Ainsi, dans le chapitre consacré aux voies de communication, aux ports, etc., il montre comment il faut procéder dans les pays tels que l'Algérie et la Tunisie. Faire vite, plutôt que tout à fait bien, semble être à ce sujet sa maxime. Il traite d'absurde le régime douanier de la France à l'égard des produits tunisiens, démontrant, chiffres en mains, que c'est la principale cause de l'énorme différence entre les exportations de la Tunisie pour l'Italie et pour la France, celles-ci ne s'élevant qu'au tiers des autres: il critique l'administration tunisienne qui semble pousser à transformer le pays en une colonie de fonctionnaires. S'élevant plus haut, il reprend sa thèse favorite concernant la participation des indigènes algériens à l'administration et au gouvernement de leur pays, participation qui n'a pas besoin d'être forte, mais qui doit exister, aussi bien pour apaiser les justes susceptibilités des indigènes que dans l'intérêt même des colons. Il y a longtemps que l'Angleterre a admis les Hindous dans les conseils de l'Inde et les Maoris dans le parlement néo-zélandais. La métropole retire de réels avantages de cette concession, qui lui permet d'être toujours au courant des besoins et des revendications des indigènes, et d'y faire droit lorsqu'elle les croit utiles ou favorables à ses intérêts. La France doit agir de même et abandonner cette politique coloniale, souvent étroite et tracassière, qui a fait dire, et bien à tort, qu'elle ne sait pas coloniser. De brillantes perspectives s'ouvrent pour l'Algérie et la Tunisie. A la métropole de profiter des avantages de colonies si rapprochées d'elle, par une politique juste et prudente.

Rudolf Hellgrewe. AUS DEUTSCH-OSTAFRIKA. Wanderbilder. Zwanzig Tafeln und ein Titelbild. Berlin (J. Zenkers Verlag), 1888, album-folio, fr. 25. — Jusqu'ici les peintres européens ne se sont guère hasardés en Afrique au delà d'une zone assez étroite de la partie septentrionale du continent, en Algérie jusqu'au Sahara, en Égypte jusqu'aux catactes d'Assouan.

Depuis longtemps M. Hellgrewe nourrissait un ardent désir de voir de ses yeux les phénomènes de végétation extraordinaire dont parlent les explorateurs des régions tropicales, ainsi que les fauves en liberté, lions, éléphants, etc., dont les ménageries ne nous donnent qu'une idée fausse, et de contempler les paysages africains dans la lumière incomparable dont ils sont éclairés. Une demande du Comité de l'exposition du jubilé des Beaux-Arts à Berlin en 1885, lui fournit l'occasion de réaliser son désir. Il s'agissait de se rendre de Zanzibar à l'intérieur, pour étudier, au point de vue de la peinture, les localités devenues historiques depuis la proclamation du protectorat allemand sur les territoires acquis par la Société allemande de l'Afrique orientale. Malgré les difficultés que présentait une telle entreprise, le peintre a réussi à prendre un grand nombre de croquis, qui lui ont permis de donner une vingtaine de dessins à la gouache, paysages ou tableaux de genre, qui, reproduits par la phototypie composent le bel album que nous nous faisons un plaisir de recommander à nos lecteurs. Ils permettent de se rendre compte de la marche de l'expédition, de Zanzibar jusqu'à la station des missionnaires français de Monda, où M. Hellgrewe, atteint de la fièvre, fut transporté et où il reçut des soins empressés.

Équipée par les représentants de la Société allemande de l'Afrique orientale à Zanzibar, l'expédition quitta cette île le 28 novembre 1885, dans une barque arabe qui la transporta à Saadani par une journée magnifique, au terme de laquelle le peintre put faire l'expérience de la soudaineté des variations des conditions atmosphériques tropicales. En un clin d'œil de noirs nuages chassés par un vent soufflant en tempête obscurcissent l'éclat de la lune à son lever, les vagues déferlent sur les brisants, et le tableau de l'atterrissage, au moyen d'une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, diffère du tout au tout de celui du départ.

Après un jour de repos, on part pour Ndoumi et l'on quitte bien vite la région des palmiers de la côte ; on traverse une zone plantée d'acacias, avec de vastes étendues de prairies ; les yeux ne découvrent en bas que de la verdure, en haut qu'un ciel sans nuages ; à midi surtout une clarté éblouissante enveloppe tous les objets, aucune ombre ne fournit aux regards un point sur lequel ils puissent se reposer.

Le neuvième jour on arrive à la station de Petershøhe, au bord du Mbousini, où le premier coin de forêt vierge, si ardemment désiré, s'offre à l'œil du peintre; bien vite il a saisi sa boîte et ses pinceaux pour croquer une jeune négresse, sortant des roseaux du bord afin de puiser de l'eau à la rivière. Ensuite on traverse la forêt vierge, avec l'espérance d'avoir au delà la vue des hautes montagnes. Celles-ci apparaissent en effet à travers les éclaircies de la forêt, au sortir de laquelle le panorama devient magnifique. Au premier plan, le village de Matounga, au deuxième la plaine de Makata, puis, dans le fond, les montagnes de l'Ou-Sagara et du Ngourou, avec leurs lignes admirablement belles. Dès lors les troupes d'antilopes et de zèbres animent le paysage.

Pendant une halte de quelques jours chez le chef de Mselé. M. Hellgrewe visite le Wami, auprès duquel il peut observer des arbres aux couronnes majestueuses, d'où pendent des lianes formant une muraille impénétrable; dans l'eau les hippopotames font entendre leurs reniflements, tandis que dans l'air plane le grand aigle africain dont les ailes ont trois mètres d'envergure.

Au point de vue artistique cette collection présente aussi un grand intérêt. Jusqu'ici les paysages africains ont rarement été présentés au public européen sous un jour aussi favorable. Honneur en soit rendu au talent de M. Hellgrewe! La reproduction de ses dessins par la phototypie ne nuit en rien à la fermeté et à la netteté des lignes, ni au jeu de la lumière et des ombres, et l'ensemble de son œuvre est de nature à satisfaire les artistes aussi bien que les profanes.

M. Hellgrewe nous promet que ses dessins seront suivis d'un volume dont nous hâtons l'apparition de tous nos vœux. L'habileté de son pinceau permet d'espérer que sa plume saura tracer, des régions qu'il a étudiées, des tableaux aussi attrayants que variés.

Supplément aux Nouvelles complémentaires.

A la dernière heure, le *Mouvement géographique* de Bruxelles nous apporte la nouvelle que l'expédition du chemin de fer du Congo, trop nombreuse pour trouver place à la station de Loutété, est descendue à Boma pour y attendre la fin de la saison des pluies. L'état sanitaire du personnel, à la date du 10 janvier, était très satisfaisant.

BULLETIN MENSUEL (2 avril 1888¹).

La dénonciation du traité de commerce entre la France et l'Italie devant faire renchérir la vie dans le département des Alpes-Maritimes, une pétition a été adressée à la Chambre de commerce de Nice, pour lui demander de prendre l'initiative des mesures propres à assurer la création d'un **service régulier de steamers entre Nice et les principaux ports de l'Algérie**. Le département des Alpes-Maritimes tirerait de la colonie française les produits qu'il empruntait jusqu'ici à l'Italie : les moutons, les bœufs, les vins, les fruits, les légumes, etc. La Compagnie générale transatlantique devrait établir un double service. Une première ligne mettrait Nice en correspondance avec l'Algérie, soit directement, soit avec escale facultative à Ajaccio. Cette dernière combinaison permettrait de combler une lacune existant dans les services méditerranéens de la dite Compagnie. Jusqu'à ce jour, en effet, il n'existe aucune communication directe entre les ports ouest de l'Algérie (Oran et Alger) et la Corse. Une seconde ligne devrait être créée entre Nice, Bône et Tunis, avec escale facultative à Bastia. S'il est fait droit à la demande des pétitionnaires, l'exportation de la colonie augmentera considérablement.

Jusqu'à présent on n'importait guère d'Algérie, en fait de **pêche**, que des thons, mais des expériences faites récemment ont démontré que toutes les autres sortes de poissons supportent, sans inconvénients pour la vente, ni pour la consommation, le court délai dans lequel les paquebots de la Compagnie générale transatlantique effectuent la traversée d'un continent à l'autre. Sans préparation aucune, les pêcheries abondantes de la côte algérienne peuvent expédier leurs produits à Marseille, sans avoir à redouter la détérioration du poisson transporté simplement dans des corbeilles. Cela pourra se faire toute l'année, quitte à recourir aux blocs de glace pendant les fortes chaleurs. A ce propos, il est utile de mentionner la loi nouvelle qui a interdit aux bateaux étrangers la pêche dans les eaux territoriales de la France et de l'Algérie, en deçà d'une limite fixée à trois milles marins au large de

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

la laisse de basse mer. Dans chacun des arrondissements maritimes et pour l'Algérie, des décrets déterminent la ligne à partir de laquelle cette limite est comptée.

Le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte, sur les **mines** de fer et de cuivre découvertes récemment dans la **province d'Oran**, de nouveaux renseignements qui en font mieux connaître la situation et l'importance. Les Ghauras ou Ghamras, où se trouvent ces gisements, sont de vastes terrains au milieu desquels deux ou trois petites montagnes se dressent à 200^m d'altitude au-dessus de la mer. Ces terrains sont adossés à la petite chaîne de montagnes qui s'étend entre Oran et Ain-Temouchent; ils descendent en pente douce jusqu'à la mer, du cap Figalo au cap Falcon. Ils forment un large rectangle ayant au nord la Méditerranée, au sud le village arabe de Sidi-Bakti, à l'ouest la rivière du Madagre et à l'est celle du Madjouz; la partie de beaucoup la plus considérable en est louée à la Société anonyme des mines de Ghauras. Le centre de l'exploitation est à 12 kilomètres de la gare de Bou Tlélis, et à 7 kilom. de celle de Lourmel, à 3500^m seulement de la Méditerranée et de l'embouchure du Madagre, où se trouve une rade des mieux abritées et des plus faciles pour l'embarquement. Les vaisseaux du plus fort tonnage peuvent y aborder; à 7^m ou 8^m du bord, il y a 10^m d'eau; à 20^m ou 25^m, il y en a 40^m. Le terrain étant en pente douce jusqu'à la mer, le transport du minerai s'opère à peu de frais et très facilement. Le minerai très riche se trouve en masse épaisse et profonde; le minerai de fer donne 63 % de fer et $\frac{1}{20}$ % de manganèse; le minerai de cuivre contient 23 % de cuivre allié à 35 % de fer et à 42 % d'autres matières. Les montagnes exploitées ont une superficie de plus de 4 kilom. carrés. D'après l'avis des ingénieurs les plus compétents, la masse du gisement doit descendre à une profondeur de plus de 1200^m et avoir une épaisseur à peu près régulière de plus de 800^m. Le minerai se trouve à fleur du sol, c'est-à-dire que l'on exploite à ciel ouvert; il n'y a pas de galeries souterraines, pas de travaux de soutènement, pas de frais onéreux. On a attaqué la première montagne à mi-côte et l'on a taillé en plein flanc. C'est à peine si, à de certains intervalles, un peu de roche se trouve accolée au minerai. — Sur un autre point, à gauche de la route de Tiaret à Frendah, à 9 kilom. de Tiaret, on a découvert un gisement de charbon de terre. Un échantillon en a été adressé au préfet d'Oran avec une demande d'autorisation de recherches, laquelle a été accordée. D'après les fouilles déjà faites, le gisement houiller s'étendrait sur une superficie de 37 à 40 kilom. Dans ce même périmètre on aurait découvert des minerais de fer, de cuivre, de plomb, d'or et d'argent.

M. Jules Rouquette, médecin de l'hôpital civil à **Bône**, s'est donné pour mission d'acclimater en Algérie certaines plantes utiles de l'Amérique du sud. Ayant reçu de M. Glaziou, naturaliste français, directeur des jardins impériaux à Rio-de-Janeiro, cinq à six mille graines d'*ilex paraguayensis*, qui fournit la boisson connue sous le nom de *maté*, il les a distribuées dans les départements d'Oran, de Constantine et d'Alger, notamment au Jardin d'essai d'Alger. L'altitude à laquelle croît l'*ilex* au Paraguay lui fait espérer que plusieurs régions algériennes conviendront à cet arbre vivace au feuillage toujours vert et très abondant. Il a reçu également des graines du *pao-pereira*, ou scientifiquement *geissospermum*, arbre des environs de Rio-de-Janeiro, dont l'écorce jouit au Brésil d'une grande réputation comme tonique, dynamophore, astringente et éminemment fébrifuge. On extrait de cette écorce un sel, le *chlorhydrate de péreirine*, sel amer, brun, brillant, plus puissant fébrifuge que les sels de quinine. M. Rouquette en a obtenu de très bons résultats dans des fièvres paludéennes graves. M. Glaziou lui a écrit que le *pao-pereira* croît dans les terrains secs et pierreux sous une température moyenne de 18° centigrades. M. Rouquette en a fait semer les graines à la pépinière de Bône et au Jardin d'essai d'Alger; plus tard les arbustes seront répartis sur les points favorables de la colonie.

Le **trafic clandestin des antiquités égyptiennes** causant de graves préjudices aux collections et à la science, le ministère égyptien des travaux publics a dû demander au gouvernement l'élaboration d'une loi portant des répressions assez sévères contre ceux qui s'y livrent. Les délégués du musée de Boulaq sont seuls autorisés à faire les recherches des antiquités, en vertu d'une autorisation donnée par le directeur général du musée et mentionnant l'emplacement des fouilles, le temps probable de leur durée et le nom des ouvriers employés. Tout délégué qui contreviendrait à ces dispositions serait punissable d'un emprisonnement d'un à deux ans et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. Dans le cas où une infraction serait commise par un particulier et s'il a caché les antiquités trouvées par lui, le délinquant sera passible d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. La loi défend l'achat, dans les villages, des antiquités qui pourraient être cachées chez des particuliers; elle en interdit le commerce; tout contrevenant sera passible de trois à quinze mois de prison et d'une amende de 300 à 1500 piastres, avec confiscation des objets saisis.

L'opinion publique a été douloureusement émue par la publication de deux lettres de la reine Victoria contenues dans un volume consacré à la

correspondance de **Gordon**, le défenseur de Khartoum. Nous avons trop vivement regretté les lenteurs du gouvernement britannique à porter secours à celui qu'il avait envoyé au Soudan, pour ne pas nous associer aux sentiments exprimés par la souveraine, qui écrivait à miss Gordon, la sœur du héros, le 15 février 1885 : « Comment vous dirai-je, comment chercherai-je à vous exprimer ce que j'éprouve ? Penser que votre cher, noble et héroïque frère, qui a servi son pays et sa reine si fidèlement, si héroïquement, avec un désintéressement si édifiant pour tout le monde, n'a pas été secouru ! Les promesses de secours, promesses que j'ai si fréquemment, si constamment rappelées à ceux qui lui ont demandé de partir, n'ont pas été remplies, et cela a été pour moi une indigne douleur. J'en ai été malade. Mon cœur saigne pour vous, sa sœur, qui avez éprouvé tant d'anxiété à son sujet, qui l'aimiez comme il méritait d'être aimé. J'espère vous revoir quelque jour pour vous dire tout ce que je ne puis exprimer. Ma fille Béatrice me prie d'être l'interprète de sa profonde sympathie pour vous. J'ai reçu également de nombreuses expressions de douloureuse sympathie de l'étranger. Celles venant de ma fille aînée, la princesse impériale d'Allemagne, et celles de mon cousin, le roi des Belges, sont des plus chaudes. Veuillez exprimer à vos autres sœurs et à votre frère aîné le sentiment de profonde douleur que j'éprouve à la pensée de la tache qu'imprime à l'Angleterre le sort cruel mais héroïque de votre cher frère. » Une réponse de M. Gladstone et de ses amis à la lettre de la reine est annoncée.

Comme complément à ce que nous disions dans notre avant-dernier numéro (p. 46-56) sur l'extension de l'**influence arabe** en Afrique, nous croyons devoir reproduire ce que dit un correspondant de l'*Indépendance belge* sur la fermentation qui règne dans le monde musulman au bord de la mer Rouge : « L'Égypte officielle, quoique musulmane, n'est pas pour les nouveaux rebelles un État sur lequel on puisse compter. Modifiée par la civilisation, l'Égypte, dans la personne de ses khédives, ne représente plus, aux yeux des musulmans de ces parages, qu'une émanation de la puissance chrétienne, une terre d'apostats, où les antiquités traditions de l'Islam subissent une décadence et une dégradation complètes. La Turquie est trop pauvre, trop faible, trop humiliée aux yeux de l'Europe pour se risquer à prendre ouvertement la responsabilité d'un soulèvement du monde musulman contre le monde chrétien. Mais il n'en est pas moins vrai que l'âme de la nouvelle agitation, partie de la terre sainte de Djeddah, est la Turquie elle-même qui, bien que malade, cherche quelque moyen de se régénérer, ou simplement des pré-

textes pour prolonger son existence. Sur les bords de la mer Rouge, flotte un rêve de vengeance, entretenu par la parole toute-puissante des prêtres de la Mecque qui prêchent que la glorieuse bannière de Mahomet ne doit pas disparaître. Avec elle, disent-ils, on pourra reconquérir, sinon le monde, comme à l'époque des califes, au moins le rétablissement des anciennes lois du Coran, là où le Coran représente les croyances et les traditions du peuple. Ces prédications ne sont pas sans résultat. Assaortins, Habâb, Danakils, Somalis, croyants de Hodeidah, de Sanâa, de Mokha, d'Aden, tous sont liés par un même pacte mystérieux dont les effets se manifestent à chaque instant. Quelques faits tout récents illustreront ces affirmations : Il y a quelques jours, à Zeilah, un soldat anglais a été obligé de tuer un Somali qui voulait l'assassiner. Tout dernièrement, dans la même région, une bande d'Issa-Somalis attaquait et pillait une caravane de cent chameaux se rendant à la côte, et massacrait les hommes qui en formaient l'escorte. La semaine dernière, à Tadjourah (protectorat français), une foule d'enfants assaillait à coups de pierres, à leur débarquement, M. Lagarde, gouverneur d'Obock, et d'autres officiers. A Obock, le premier de l'an, à l'occasion d'une fête indigène, le même M. Lagarde envoyait en cadeau aux Danakils quelques sacs de monnaie de billon. Les Danakils refusèrent dédaigneusement le don, crevèrent les sacs et en jetèrent le contenu à la mer avec tous les signes du plus profond mépris. A Raheita, on embarque les esclaves ouvertement et on proclame la liberté de la traite. A Lahadj, même sous les yeux du gouverneur anglais d'Aden, le sultan manifeste son mécontentement dans toutes les occasions possibles. Il impose arbitrairement des droits de passage aux caravanes, les arrête et les retient à tout propos. A chaque instant, il réclame au trésor anglais des augmentations de subsides, sollicite des armes et des munitions, exige de nouveaux privilèges sous peine de révolte contre l'autorité britannique. Profondément impressionné, le gouvernement anglais a, depuis quelques jours, remplacé par ses propres soldats les soldats indiens qui formaient jusqu'ici la garnison d'Aden. Mais cela ne suffit pas encore à mettre les intérêts anglais en sûreté, car, du moment où il serait possible au seul sultan de Lahadj d'arrêter les caravanes, Aden serait, au bout de quelques jours, dans l'impossibilité de se ravitailler. »

On annonce de **Zanzibar** que M. Montagu-Kerr, chef de l'expédition chargée de porter des secours à **Émin-pacha**, en partant de la côte orientale d'Afrique, en proie à une fièvre violente, a dû renvoyer les hommes qu'il avait déjà engagés pour l'accompagner. C'est par la voie

de Zanzibar que nous sont parvenus les derniers renseignements sur l'expédition de **Stanley**. A la fin de février, M. Georges Mackenzie, secrétaire du Comité qui l'a organisée à Londres, a informé les journaux anglais que l'agent du Comité à Zanzibar a reçu d'Emin-pacha des lettres datées du 3 septembre, et qu'à cette date Stanley n'était pas encore arrivé à Wadelai. « Si, comme on le suppose, » ajoutait M. Mackenzie, « Stanley est parvenu jusqu'à Emin-pacha vers le 15 septembre, on peut espérer avoir des nouvelles de lui à Zanzibar¹ dans les premiers jours du mois de mars, à moins qu'il n'ait préféré envoyer ses lettres par l'entremise des messagers spéciaux de M. le missionnaire Stokes, qui ne sont attendus à Zanzibar qu'à la fin du mois d'avril. Dès lors M. Mackenzie a annoncé que d'après des avis reçus par la voie de Zanzibar, Tipo-Tipo a envoyé un certain nombre de ses hommes au camp établi par Stanley sur l'Arououimi. Les troupes de réserve laissées à Yambouya auront donc pu, sous le commandement du major Barttelot, marcher sur les traces de l'expédition et lui prêter appui en cas de besoin. Mais la lettre de M. Mackenzie ne donne aucune information sur le lieu où Stanley se trouve actuellement.

Le nouveau journal *Nachrichten aus der ostafrikanischen Mission*, de Berlin, nous a apporté la nouvelle de l'arrivée à Zanzibar des renforts envoyés au premier missionnaire, **M. Greiner**. Parmi les nouveaux arrivants se trouve un Abyssin, nommé Gobau Desta, qui a déjà été collaborateur de M. Greiner chez les Gallas. Les agents de la Société, à Zanzibar et à Dar-es-Salam, ont fait venir des Indes, pour leurs travaux de construction, des bœufs et des chars, ceux qui existent à Zanzibar appartenant tous au sultan. Le consul général anglais a demandé aux missionnaires de recevoir des enfants esclaves, arrachés des mains de trafiquants qui les emmenaient loin du continent dans deux barques saisies par un croiseur anglais. Ce sont les diaconesses de l'hôpital qui seront chargées de la première éducation de ces enfants.

Le *Manchester Guardian* a reçu d'un correspondant du Lancashire, actuellement dans l'Afrique orientale, des renseignements sur les progrès de l'invasion des Arabes dans la direction du **lac Nyassa**. La société avec laquelle voyageait le correspondant remontait de Blantyre, sur le Shiré, à Livingstonia au sud du Nyassa. Là elle reçut de mauvaises

¹ Il y a longtemps que nous n'avons parlé de Stanley, quoique à plusieurs reprises des nouvelles le concernant se soient répandues en Europe. Celles-ci nous ayant paru d'une authenticité douteuse, nous avons préféré ne pas les reproduire.

nouvelles de la station de Karonga, à l'extrémité nord-ouest du lac, où commence la route du Nyassa au Tanganyika, et où l'African Lakes Company a un établissement. Les Arabes avaient attaqué les indigènes, et après avoir brûlé plusieurs de leurs villages, avaient menacé la station anglaise, sans qu'aucune provocation leur eût été adressée. Les agents anglais avaient été forcés de se retrancher derrière une forte palissade en attendant des renforts. Une expédition de secours fut immédiatement organisée; elle comptait quatre Européens et onze natifs; le steamer l'*Itala* la transporta à Karonga où elle arriva le 4 novembre. Il était temps, car les Arabes, après avoir mis le feu aux roseaux dans lesquels s'étaient réfugiés quantité d'indigènes, hommes, femmes et enfants, et avoir tué ceux qui cherchaient à échapper aux flammes, s'efforçaient de faire sortir la petite garnison de ses retranchements. Si les renforts n'étaient pas arrivés, il est probable qu'ils eussent aussi attaqué la station. Aux dernières nouvelles MM. les consuls O'Neill et Hawes, avec M. Fréd. Moir, de la Compagnie des Lacs, avaient réussi à débloquent la station de Karonga, mais la route qui mène au Tanganyika était fermée au commerce. D'après le *Scottish Geographical Magazine*, les Arabes seraient maîtres du pays au N.-O. du lac Nyassa, et feraient payer un tribut à tous ceux qui voudraient y rester, aux blancs comme aux noirs.

Le *Progrès de l'Imérina* annonce que les colons français qui s'étaient établis près de la rivière des Caïmans, au fond de la baie de **Diégo-Suarez**, ont été obligés d'abandonner leurs concessions en raison des pluies torrentielles qui ont balayé leurs plantations. D'autre part, le même journal reçoit de **Vatoumandry** une correspondance d'après laquelle le marasme du commerce donne à l'agriculture une nouvelle impulsion. Chacun semble comprendre que là est l'avenir du pays, avenir moins rapide mais plus sûr. « Sur une seule propriété, » dit le correspondant, « 40,000 cacaoyers ont été semés. La vanille a fait, d'une façon sérieuse, son apparition sur le marché. **Mahanoro** en a produit et exporté 1500 livres; de nouvelles plantations ayant été créées, on peut compter, pendant une période de quatre ou cinq ans, sur un doublement annuel de production. Ce produit paraît de première qualité. Si cette appréciation personnelle est confirmée par les acheteurs européens, cette culture prendra une extension considérable, et Madagascar deviendra bientôt l'un des principaux fournisseurs du marché européen. »

Les rapports des missionnaires des différentes confessions chrétiennes trahissent trop souvent l'hostilité réciproque de celles-ci, pour que nous ne soyons pas heureux de rencontrer dans les *Annales de la propaga-*

tion de la Foi, le témoignage rendu par le R. P. Caussèque à M. J. Richardson, un des missionnaires de la Société de Londres à Madagascar. On sait qu'il existe à **Ambahivoraka** une **léproserie** dans laquelle les missionnaires romains reçoivent plus de cent malades que la lèpre exclut de la société. Lors de la guerre entre les Malgaches et les Français, les missionnaires romains ayant été obligés de quitter Ambahivoraka, M. Richardson se dit : que vont devenir les pauvres lépreux ? Une voix lui répétait sans cesse : va les secourir. Le dimanche suivant, il se rendit à la léproserie, donna de l'argent aux malades et promit de fournir à leur entretien jusqu'au retour des Pères. Ses amis d'Angleterre lui envoyèrent de l'argent pour cette bonne œuvre et il put tenir parole.

Le développement rapide de **Lorenzo-Marquez** a éveillé chez un certain nombre de sujets britanniques le désir de voir l'Angleterre acquérir les territoires appartenant au Portugal dans la baie de Delagoa. On comprend que les Portugais s'en soient émus, et que la Société de géographie de Lisbonne, dans une de ses dernières séances, ait cru devoir adopter une proposition de son éminent secrétaire général, M. Luciano Cordeiro, demandant que les efforts du gouvernement tendent à consolider, à développer et à garantir la nationalisation complète de Lorenzo-Marquez comme partie intégrante et inaltérable du territoire portugais. De son côté le comte d'Onslow, sous-secrétaire d'État pour les colonies, a fait à la Chambre des lords une déclaration de nature à calmer l'émotion des Portugais. Tout en reconnaissant que l'attention du gouvernement britannique avait été appelée d'une façon toute spéciale sur le chemin de fer de la baie de Delagoa, comme route propre à faciliter le commerce entre l'Angleterre et le Transvaal, ainsi que celui de Natal et de la Colonie du Cap, le comte d'Onslow a repoussé l'idée que l'Angleterre devrait acquérir les territoires appartenant au Portugal ; « jamais, » a-t-il dit, « il n'a été question de contraindre cette puissance à faire cette cession, et d'autre part, comme le Portugal est fier de sa colonie, il n'est nullement disposé à la céder volontairement. Une autre proposition a été mise en avant ayant pour objet d'acheter le chemin de fer. Mais cette acquisition aurait été sans exemple, puisque la ligne ne traverse aucun territoire anglais. »

M. Théophile Jousse, ancien missionnaire au **Le-Souto**, a envoyé au *Journal des missions évangéliques* de Paris, une lettre dans laquelle il explique comment, malgré l'abondance des dernières récoltes, les Basouto souffrent de la stagnation des affaires. Nous en extrayons ce qui

suit : « Ce n'est pas l'abondance qui produit cet embarras, mais l'absence de débouchés pour les produits du pays ; or il n'y a pour le moment au Le-Souto aucune espèce de débouchés, tout au moins y en a-t-il si peu que l'équilibre entre la production et la demande est complètement rompu. Un sac de blé, de sorgho ou de maïs qui se vendait autrefois 12, 15 et même 20 fr. se donne aujourd'hui pour fr. 2.50 et 3 fr. Le bétail, lui aussi, a subi une très grande dépréciation de valeur. Autrefois, avec un bœuf représentant une valeur de 200 fr., un indigène pouvait se vêtir lui et toute sa famille pour une année au moins, malgré les prix élevés des objets de provenance européenne ; aujourd'hui, c'est à peine si, pour trois bœufs, l'on pourrait acquérir la même quantité d'objets. De plus, en Afrique, de même que chaque indigène pourvoit sa famille du blé nécessaire à son entretien, il élève son propre bétail, il est occasionnellement son propre boucher ; or, du moment où l'étranger ne lui achète ni le produit de ses champs ni celui de son troupeau, il se trouve en présence d'une surabondance de produits qui enfante la gêne. La cause de cette crise est connue ; pendant que les Ba-Souto se battaient pour leur indépendance, les Américains favorisés par les chemins de fer, ont pris leur place sur le marché des mines de diamants et ont inondé le pays de leurs farines. »

Comme nos lecteurs le verront par les lettres de M. A. Demaffey, ingénieur des mines, la spéculation est encore très active au **Transvaal**. A côté des sociétés minières dont le nombre augmente de jour en jour, celles qui se proposent l'acquisition de terrains sur une grande échelle pour les revendre par parcelles ne jouent pas le moindre rôle dans l'activité fiévreuse dont la République sud-africaine est actuellement le théâtre. Nous avons sous les yeux le compte-rendu de la seconde assemblée générale de l'Oceana Transvaal Land Company, tenue à Londres le 29 décembre dernier, et présidée par notre compatriote M. Henry Pasteur. Quelques-uns des chiffres de superficie de certains terrains acquis par la Société peuvent donner une idée de l'échelle sur laquelle opère la spéculation. Dans le district de Lydenbourg, la Société possède dix-neuf propriétés, dont huit seulement comptent de 40,000 à 50,000 acres, elles sont situées près de la frontière portugaise, sur le versant occidental des monts Lebombo, et près de l'endroit où la Sabi franchit cette chaîne pour se rendre à la baie de Delagoa. Trente autres propriétés se trouvent dans le district agricole de Rustenbourg, entre le Marico, le Limpopo et la rivière des Crocodiles. Dix-neuf autres encore dans le district des Zoutpansberg, outre de grandes propriétés d'un

seul tenant, Devonshire par exemple de 219,000 acres, et New-Belgium de 386,000 acres, tout particulièrement propre à la culture du coton, de la canne à sucre et du café.

Les *Be-Chuanaland News* annoncent que M. Henri Clay Moore, minéralogiste de Californie, se rend dans le pays des **Ma-Chona** et des **Ma-Tébélé**, avec l'intention de trouver si possible une route facile jusqu'au Zambèze. Il a déjà visité cette région, et y a quelques amis à peu de distance du fleuve ; mais les difficultés que créent aux explorateurs les porteurs indigènes et les guerres de tribu à tribu, ainsi que le climat insalubre de la vallée du Zambèze, l'ont décidé à choisir la route du plateau à travers le pays des Be-Chuana et des Ba-Mangwato. Il a avec lui quelques natifs et deux wagons pourvus de tout ce dont un chasseur explorateur a besoin. Le nouveau directeur des mines d'or de Tati, M. l'ingénieur A. Demaffey, voyagera avec lui, de la rivière des Crocodiles jusqu'à Tati ; après cela M. Moore poursuivra son chemin seul. M. Moore parle de Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, d'une manière très favorable et ne croit pas qu'il ait jamais donné sujet de se plaindre de mauvais traitements envers les blancs. Mais le roi exige qu'on l'aborde avec tout le respect dû au souverain d'un peuple puissant comme l'est celui des Ma-Tébélé. M. Moore n'ajoute pas foi au bruit d'après lequel Lo-Bengula aurait placé son pays sous le protectorat des Boers. Manifestement favorable aux Anglais, il ne permet pas aux Boers d'entrer dans ses États. Plusieurs blancs, anciens trafiquants, sont établis au milieu des natifs, et le roi est tenu très exactement au courant des événements qui se passent dans l'Afrique australe. M. Moore croit que le pays sera prochainement ouvert aux blancs, mais que les natifs en éprouveront un accès de jalousie. Il confirme les rapports présentés sur la richesse du pays en or d'alluvion. Son attention a été attirée sur ce point par le commerce d'or que font les Portugais sur le Zambèze qu'il a longé en se rendant de Barberton à Quilimane.

La richesse aurifère de cette région est aussi confirmée par un rapport de M. **F.-C. Selous**, dont les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont publié un extrait. Dans une exploration qu'il faisait au pays des Ma-Chona, avec plusieurs de ses compatriotes, ils ont découvert un gisement d'or d'alluvion d'une étendue considérable. Mais ce qui les a le plus frappés, c'est une excavation remarquable, dans une roche solide, qu'ils croient être une mine d'ancienne date. A Sinofa, dit M. Selous, près de la rivière Angoua, affluent de la Manyame, se trouve un immense creux circulaire de plus de 30^m de profondeur, de 20^m de

diamètre, au fond duquel est une pièce d'eau qui s'étend sur une longueur de 60^m dans une vaste grotte. L'eau en est d'une couleur extraordinaire, un bleu de cobalt foncé; elle est cependant très claire, car des cailloux sont visibles à une grande profondeur. A partir d'un point situé à 100^m de distance de l'arête du trou se trouve une galerie oblique ou tunnel qui court là en formant un angle de 45° et qui atteint le fond juste au niveau de l'eau. M. Selous croit que ces excavations sont le résultat d'anciennes exploitations aurifères, qu'une veine de quartz a été exploitée et qu'il en a jailli une source dont l'eau a formé le lac souterrain. Si tout cela est l'œuvre de l'homme, il a fallu une somme extraordinaire de travail pour la produire. Les indigènes ont construit une ville palissadée autour de l'ancienne mine d'or, et descendent par le tunnel pour puiser de l'eau. Celle-ci est tout à fait chaude. Des deux côtés du tunnel, la roche est couverte de marques innombrables qui semblent avoir été faites avec une espèce d'instrument en fer.

Le *Cape Argus* a reçu d'un correspondant, sur le **pays des petits Nama**, au sud de l'Orange, des renseignements qui le montrent sous un jour tout autre que celui où on se le représente d'ordinaire. On le croit d'une chaleur intense; l'on s' imagine qu'il ne peut convenir qu'aux Bushmen, et que tous les Européens y mènent une existence misérable. Sans doute, dit le correspondant, il fait chaud dans quelques parties du pays, surtout en décembre et en janvier, mais pas plus chaud que souvent à l'ombre de la montagne de la Table. En février, les matins et les soirs sont d'une fraîcheur très agréable, la température est beaucoup plus douce qu'en septembre, époque où, dans le Hardveldt et le Sandveldt, les récoltes sont brûlées. Les moissons sont gravement compromises cette année par suite de l'abondance de canaris du Cap, qui ont ravagé les champs malgré les efforts des fermiers pour écarter cette gent ailée. L'exploitation des mines de cuivre prospère, le prix des cuivres ayant considérablement monté. La Compagnie a l'intention de rouvrir certains centres miniers dont quelques-uns, celui de Copperberg en particulier, étaient exploités il y a plus de deux cents ans. La réouverture de ces mines accroîtra la demande de travailleurs indigènes et européens. La Cape Copper mining Company d'Ookiep voit le nombre de ses employés augmenter chaque année; les plantations d'arbres y prennent aussi toujours plus d'extension.

Le gouverneur général du Congo, accompagné du directeur des finances, du chef du service topographique et du contrôleur des droits de sortie, a fait à la fin de l'année dernière une **reconnaissance** du

Tchiloango et de la **Loukoula**, son affluent, dont le *Mouvement géographique* a rendu compte. L'expédition a remonté le Tchiloango jusqu'à Nzobé, et les rivières Loukoula et Loango sur une longueur d'environ 20 kilomètres. Toutes deux sont navigables pour des canots à vapeur tirant un mètre d'eau et remorquant des chalands. Malheureusement le cours de la Loukoula est encombré d'arbres tombés dans la rivière, mais qu'il serait facile d'enlever si l'on établissait un poste sur ce cours d'eau. C'est par la Loukoula que la grande masse des produits arrive à la côte. Les explorateurs y ont rencontré un nombre considérable de pirogues indigènes chargées des produits du Mayoumba. Auparavant, les chefs indigènes barraient la rivière et empêchaient la descente des trafiquants de l'intérieur vers les factoreries du littoral. Mais depuis ces derniers temps, cet état de choses a pris fin, et actuellement les canots chargés de caoutchouc, de noix, d'huile de palme et d'autres articles, descendent librement la Loukoula. De la côte, les négociants des factoreries ont éprouvé le besoin de se rapprocher des producteurs et ils viennent à l'envi s'établir sur la Loukoula. La maison hollandaise venue la première a bientôt été suivie par les maisons anglaises, françaises, portugaises, demandant toutes des concessions de terrain sur le territoire de l'État indépendant pour exploiter les produits du Mayoumba. D'après une lettre de M. Janssen, les rives de la Loukoula sont d'une grande fertilité, les paysages en sont admirables, la végétation luxuriante; c'est la forêt vierge des tropiques dans toute sa splendeur. Le lieutenant Mikic, qui l'a aussi explorée, dit que c'est une des contrées les plus peuplées de l'Afrique. Les villages y sont les uns sur les autres. Certains jours, son itinéraire en a traversé vingt et même vingt-six. A droite et à gauche de sa route, il en apercevait d'autres au milieu d'immenses plantations de bananiers, de palmiers à huile, de maïs, de manioc, d'arachides, de fèves etc. Tout le monde travaillait, les femmes s'occupaient des travaux des champs et de la préparation du manioc; les hommes manipulaient l'huile de palme, chassaient, pêchaient, allaient en caravanes vendre les produits aux factoreries de Boma ou de Tchiloango. Déjà presque tous les hommes sont vêtus de tissus européens. La sécurité est complète, et quant au climat, tous s'accordent à reconnaître que le pays est très habitable pour les blancs qui veulent se soumettre au régime des régions africaines équatoriales.

C'est aussi l'avis de **M. Dupont**, directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, qui a séjourné huit mois au **Congo**, dont il a exploré le bassin au point de vue géologique, de la côte de l'Atlan-

zique jusqu'au confluent du Kassai; il est rentré en Belgique le 8 février dernier. Nous avons sous les yeux le texte de la Conférence qu'il a faite à la Société des ingénieurs et des industriels belges sur les résultats de son exploration scientifique, et nous voudrions pouvoir entrer dans le détail des vues qu'il y expose sur le régime fluvial du continent africain, sur les montagnes qui limitent à l'ouest le bassin du Congo, la nature des terrains explorés sur une longueur de 600 kilomètres, les ressources industrielles et agricoles qu'ils peuvent fournir, les minerais qu'il y a découverts, les aptitudes du nègre au travail et le climat. L'espace dont nous disposons ne nous le permet pas. Bornons-nous à ce qu'il dit des minerais. « Les eaux du Congo, contenant des matières ferrugineuses en assez grande quantité pour en recevoir une coloration ocreuse, doivent nécessairement déposer des sédiments essentiellement ferrugineux. D'autre part, ces éléments ferrugineux devaient nécessairement tendre à se concentrer, sous l'influence des eaux d'infiltration, à la base des dépôts d'alluvion. C'est bien ce qui a eu lieu. Sous l'épais manteau d'alluvion des plateaux, dans toute l'étendue que j'ai explorée, se trouve un amas de minerai de fer épais de cinquante centimètres à un mètre et plus, qui présente souvent l'aspect d'énormes morceaux de nids de termites, d'autrefois il est compact. En un grand nombre de points, on voit des blocs, parfois de plusieurs mètres cubes, sur le versant des ravins, où ils se sont détachés de la base de l'alluvion mise à nu. On peut dire qu'il n'existe guère sur le globe de contrée plus riche en cette sorte de minerai, plus riche par son abondance et plus favorisée par sa facilité d'exploitation. Si les autres continents venaient à épuiser leurs gisements, le bassin du Congo suffirait à lui seul pour en fournir indéfiniment au reste du globe. Cette richesse ne se trouve pas seulement dans la région que j'ai traversée; c'est surtout plus haut que la quantité doit en être prodigieuse, attendu qu'au confluent du Kassai, les eaux du Congo étaient aussi fortement colorées, pour ne pas dire plus, que dans les régions d'aval. La grande source des minerais de fer doit donc se trouver fort avant dans l'intérieur. Mais il existe, dans les Monts de Cristal, un autre minerai encore plus important. C'est le minerai de cuivre à l'état de malachite. Quoiqu'ils soient avides de ce métal et qu'ils aiment à s'en orner, eux et leurs femmes, de quantités parfois considérables, puisqu'on cite des négresses du Congo qui portent des anneaux de cuivre de plus de trente kilogrammes, les nègres ne l'exploitent qu'à un seul endroit, à M'Boko-Songho, mot qui, en langue fiote, signifie source de cuivre. » Quoique cette localité soit située

dans la province du Quilou, cédée à la France, et que les nègres accumulent les obstacles pour empêcher l'étranger d'en approcher pour s'assurer le monopole de l'exploitation de ces mines, M. Dupont réussit à les visiter. Elles consistent en des trous assez grands, d'où les indigènes extraient la malachite et du minerai de plomb ou galène, mélangés à du minerai de fer. Sur la rive opposée du Congo, à Bembé, en territoire portugais, à 150 kilomètres du fleuve, se trouvent d'autres amas de malachite qu'une société anglaise a jadis tenté d'exploiter, mais qu'elle dut abandonner à cause de la difficulté des transports. Entre ces deux points, M'Boko-Songho et Bembé, distants de plus de 200 kilomètres, s'étend la vallée du Congo qui traverse les mêmes terrains que ceux de ces deux localités, et M. Dupont a constaté que les abords du fleuve sont à leur tour riches en malachite. On comprend que les résultats de l'exploration de M. Dupont soient de nature à réjouir les administrateurs de l'État indépendant du Congo.

Celle que M. le capitaine **Van Gèle** vient de faire de l'**Oubangi** n'est guère moins importante, puisqu'elle permet de dire avec certitude, dès aujourd'hui, que cette rivière est le cours inférieur de l'Ouellé, et d'espérer qu'elle deviendra la voie de pénétration jusqu'à la limite du bassin du Bahr-el-Ghazal. Le *Mouvement géographique* qui a publié cette nouvelle, arrivée à Bruxelles le 15 mars, par une dépêche de Saint-Paul-de-Loanda, n'a pu donner encore beaucoup de détails. Toutefois il nous apprend qu'après une première tentative de gagner, par l'Itimbiri, la sérieba d'Ali-Kobo, le point le plus occidental de l'Ouellé exploré par Junker, M. Van Gèle reçut du gouverneur général du Congo la mission de faire une nouvelle tentative d'atteindre ce point par l'Oubangi. En octobre il quitta Léopoldville avec l'*En avant*, accompagné des lieutenants Liénart et Dhanis et d'un petit détachement de soldats. Il réussit à franchir les rapides de Zongo, et quoique la dépêche soit muette sur la navigabilité de la rivière en amont de Zongo, il est vraisemblable que l'Oubangi y est libre, puisque Van Gèle annonce qu'il est parvenu jusqu'au 22° de long. E. Entre ce point extrême et celui atteint par Junker venant de l'est, 22°, 55' long. E., situés tous les deux à peu près sous la même latitude, il ne reste qu'un peu moins d'un degré du cours de la rivière à reconnaître. Van Gèle aura exploré, dans ses deux voyages d'aller et de retour, l'embouchure des affluents de l'Oubangi, et l'on pourra apprécier l'importance plus ou moins grande de l'expansion du bassin du Congo vers le nord.

Un correspondant du *Moniteur des colonies* écrit à ce journal que

l'absence de Savorgnan de Brazza n'arrêtera pas les progrès de l'œuvre du **Congo français**. Avant son départ, il a chargé d'une nouvelle mission M. **Crampel**, son secrétaire particulier qui, pendant près de deux ans, l'a suivi dans toutes ses pérégrinations. M. Crampel doit, par la voie de l'Ogôoué, se rendre jusqu'à Lastourville pour y organiser ses convois, ses porteurs et son escorte ; de là il franchira la ligne de partage des eaux du Congo et de l'Ogôoué, gagnera Lékéti sur l'Alima, puis il remontera au nord jusqu'au quatrième parallèle en suivant autant que possible le douzième ou treizième méridien à l'est de Paris. C'est une région où aucun blanc n'a encore jamais pénétré.

Les premiers instituteurs envoyés au **Gabon** par le Comité des missions protestantes de Paris sont partis de Lisbonne le 6 février par le paquebot l'*Angola*. Ils devaient être suivis le 15 mars par deux aides qui se sont embarqués à Anvers. Le courrier du Gabon a apporté au Comité de Paris une lettre du D^r Ballay, lieutenant gouverneur de cette colonie, promettant à ces envoyés le meilleur accueil, et annonçant qu'une subvention de 1500 francs sera faite à chacune des écoles de la mission américaine à la tête de laquelle sera placé un instituteur français. Des trois instituteurs envoyés de Paris, l'un sera placé à Libreville, chef-lieu du Gabon ; les deux autres à Kongoué, station située sur l'Ogôoué, qui possède de grandes écoles où ils trouveront l'emploi de leurs forces. Un artisan missionnaire sera placé également à Kongoué et y apprendra, par les soins de M. Good, missionnaire américain, tout ce qui concerne la construction des maisons, le mode de voyager dans ces régions, l'agriculture, en un mot, tout ce qui le rendra apte à assister les premiers missionnaires français dès leur arrivée. Les bons procédés de l'autorité et l'attitude vraiment fraternelle de la mission américaine facilitent singulièrement les débuts de l'œuvre française.

M. **Binger**, lieutenant d'infanterie de marine, qui avait coopéré aux travaux de la belle carte du Sénégal, dressée en 1886 par les soins de l'administration des colonies, est mort au cours d'un voyage d'exploration qu'il avait entrepris dans le Soudan occidental. Parti de Bamakou, il se proposait de relier ce poste important du Niger aux établissements français de la Côte d'Or. Le territoire qu'il devait traverser n'avait pas été exploré jusqu'ici. Il trouva de grandes difficultés pour sortir des États de Samory, et ne les surmonta que grâce à son énergie et à sa connaissance approfondie des mœurs et des dialectes des régions sénégalaises. D'après le télégramme qui a annoncé son décès, ce serait dans le voisinage de Téngrera, par 10° lat. nord et 10°, 20' long. est, qu'il aurait

succombé, à peu près à moitié chemin entre Bamakou et les comptoirs de la Côte d'Or¹.

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* a reçu d'un de ses correspondants une lettre d'après laquelle les **Marocains**, si attachés qu'ils soient aux vieilles traditions, semblent perdre le goût pour les longues courses que n'hésitaient pas à entreprendre leurs ancêtres. Sur 500 à 600 pèlerins partis du R'harb cette année, une petite minorité ont entrepris le voyage par terre, encore tous ceux qui en faisaient partie venaient-ils de la région au sud de l'Atlas, et n'auraient-ils eu que peu d'avantages à s'embarquer sur l'Océan. Tous les autres ont profité des lignes françaises ou anglaises qui desservent la côte.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Au concours général agricole de Paris, MM. Fau, Foureau et C^{ie}, qui ont réussi à planter 100 hectares de palmiers dans l'Oued-Rihr, aux portes mêmes du désert, ont obtenu pour leurs dattes la plus haute récompense, la grande médaille d'or. Leur exemple a entraîné d'autres explorateurs : MM. Rolland et Treille, qui ont créé également des oasis entre Biskra et l'Oued-Rihr.

Les relations commerciales entre Biskra et Touggourt acquérant chaque jour plus d'importance, il est question de créer un service de courriers entre ces deux localités.

M. J. Forest aîné qui se proposait de se rendre dans le Sahara, pour y chercher des emplacements favorables à l'élevage des autruches, a renoncé à son projet, mais il a offert au gouverneur général de l'Algérie une centaine d'autruches à remettre aux Mzabites dans l'espoir que l'installation de parcs à autruches pourra prospérer dans le Mzab.

M. Massicault, résident général à Tunis, a visité les ruines de l'amphithéâtre d'Ed-Djem, récemment découvertes à 70 kilom. dans le désert au sud de Kairouan. Elles ne peuvent guère être comparées qu'à celles du Colysée. Le plus grand axe a 148 m. de long; les trois étages encore debout mesurent 35 m. de hauteur; l'épaisseur du mur d'enceinte est de 42 m. Tout l'édifice est construit en superbes pierres de taille, décoré extérieurement de soixante arcades espacées de colonnes d'ordre composite aux premier et troisième étages, et par des colonnes d'ordre corinthien au deuxième. Il devait pouvoir contenir environ 10,000 spectateurs.

Les ingénieurs de la Compagnie Bône-Guelma hâtent la création de la ligne Tunis-Kairouan, pour conserver à Tunis le commerce du sud de la régence qui pourrait être tenté d'adopter la voie de Tebessa à Bône.

¹ A la dernière heure, un télégramme du Niger, transmis par Saint-Louis, permet de douter de l'exactitude de celui qui annonçait la mort du lieutenant Binger.

Le Dr Schliemann s'est rendu d'Athènes en Egypte, pour explorer les lieux occupés par l'ancienne Alexandrie. Après cela, il entreprendra, avec le professeur Virchow un voyage d'exploration de trois mois le long du Nil.

L'Alliance française a inauguré, à Assiout, une école qui compte déjà une centaine d'élèves; elle a quatre professeurs qui enseignent les langues française, arabe et anglaise; la géographie et l'histoire; les mathématiques, la physique, la chimie, la comptabilité; à ces travaux d'études s'ajoutent encore des notions d'agriculture.

L'ingénieur Robecchi-Bricchetti est parti avec M. Giuseppe Landriani pour le Harrar et le Choa, afin d'étudier la nature du sol au point de vue de l'industrie agricole, et aussi la qualité des races d'animaux, spécialement de celle des chevaux. Le voyage qui doit durer deux ans est fait avec l'appui de la Société de géographie commerciale de Milan; celle de géographie de Rome a fourni aux explorateurs des instruments pour les observations scientifiques. Ils comptent sur la protection du roi Ménélik.

Les stations missionnaires de Msalala au sud du lac Victoria-Nyanza et d'Ouyouy ont dû être abandonnées par suite d'extorsions de la part des chefs indigènes.

On écrit de Lisbonne au *Mouvement géographique*, en date du 6 mars, qu'un télégramme arrivé la veille a confirmé la nouvelle que la reine des Amatongas, du pays de Mapouto, a reconnu la souveraineté du Portugal sur la partie de son territoire comprise dans les limites que la sentence arbitrale du maréchal de Mac-Mahon assignait à ce pays. Par le fait les droits du Portugal sont admis dans toute la baie de Lorenzo-Marquez.

M. F.-C. Selous, qui connaît bien le pays des Ma-Tébélé et qui réside d'ordinaire dans cette partie de l'Afrique, dément, dans le *Diamond Fields Advertiser*, la nouvelle du massacre commandé par le roi Lo-Bengula, que nous avons reproduite dans notre numéro de janvier.

Une ligne télégraphique a été établie entre le Transvaal et la nouvelle République des Boers.

Une conférence a eu lieu à Capetown entre les délégués de la colonie du Cap, de Natal et de l'État libre de l'Orange, pour discuter les bases d'une union douanière et la construction de diverses lignes de chemin de fer. Les délégués doivent communiquer les résolutions de la conférence à leurs gouvernements respectifs qui les feront connaître au public.

Le ministère des affaires étrangères de l'empire allemand a décidé la création d'un consulat spécial pour la République sud-africaine, et a chargé de ces fonctions M. Ritschl jusqu'ici consul à New-York. Le Dr Bieber demeure consul de l'Afrique australe anglaise et de l'État libre de l'Orange.

Le vapeur le *Pembroke Castle*, parti de Dartmouth pour l'Afrique australe avait à bord une centaine d'émigrants qui comptaient s'établir dans le pays des Be-Chuana, entre Vrybourg et la rivière Molopo.

Il s'est formé à Berlin, sous le nom de Syndicat des mines d'or de l'Afrique australe occidentale, une société qui a pour but d'explorer les gisements aurifères

dans le territoire soumis au protectorat de l'Allemagne; d'acquérir des concessions de mines d'or et de pierres précieuses; d'en organiser l'exploitation, et de fonder ensuite une société à laquelle elle vendrait les concessions obtenues et exploitées. Le comptoir d'Escompte de Berlin, la banque Bleichröder et la Banque allemande font partie de ce syndicat.

Sous le nom de Société minière africaine allemande, il s'est fondé à Berlin une association qui se propose d'exploiter les gisements aurifères de l'Afrique australe occidentale. M. le Dr Braumüller, membre du comité de la Société polytechnique de Berlin, et ingénieur des mines, est chargé de la direction d'une expédition. Cette entreprise est indépendante de celle que dirige le syndicat susmentionné.

D'après un télégramme de Loanda du 7 mars, le major Henri de Carvalho est arrivé à la côte ayant ainsi terminé son expédition au pays du Mouata-Yamvo.

M. G. Wilmot Brook a quitté l'Angleterre pour se rendre, par le Congo, chez les tribus du Soudan central, où il compte s'établir comme missionnaire. Il écrivait le 2 octobre de Stanley-Pool, « sur l'avis des personnes les plus autorisées, je remonterai l'Oubangi jusqu'aux rapides de Zongo, puis, par canot, jusqu'à l'établissement d'Ali-Kobo sur l'Ouellé moyen. »

Jacques de Brazza est mort des suites d'une maladie dont il avait contracté les premiers germes dans ses explorations de 1883 à 1886, entre le 2° lat. nord et le 2° lat. sud, entre le Congo et l'Ogôoué. Il en avait rapporté d'importantes collections exposées aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle et au Muséum d'ethnographie du Trocadéro.

L'état général du gros bétail à Boma est toujours excellent. Les moutons arrivés par le *Vlaanderen* sont en bonne santé, ainsi que les ânes de Ténériffe qui ont beaucoup gagné depuis leur arrivée. Au 31 janvier, le troupeau comptait 115 bœufs et 49 moutons. Celui de Mateba, également prospère, comptait 40 veaux nés dans l'établissement.

Un deuxième steamer de la Sanford Exploring Expedition, le *New-York*, est arrivé à Stanley-Pool où l'on procède à son remontage.

Une dépêche de Cameroon a annoncé l'arrivée dans la colonie allemande du roi de Samoa, Maliétoa, qui y restera interné.

Sir James Marshall s'est rendu au Niger pour y organiser l'administration judiciaire dans les territoires placés sous le protectorat britannique. Il a emmené avec lui le fils de Sir Robert Kane, qu'il compte initier aux meilleurs moyens à employer dans les rapports avec les indigènes.

On mande du Sénégal que la ligne télégraphique de Niagassola à Séguiri, le nouveau poste du Niger créé par le colonel Galliéni, a été terminé le 2 février.

Une vingtaine d'ouvriers parisiens se sont embarqués à Bordeaux pour le Sénégal, où ils vont entreprendre l'éclairage de la ville de Saint-Louis à la lumière électrique.

Le *Moniteur des Colonies* annonce qu'un service tri-hebdomadaire de courriers à pied a été inauguré entre Tanger et les points de la côte du Maroc jusqu'à Mogador par l'administration espagnole des postes. Ces piétons marchent jour et nuit et se relèvent de ville en ville. Ce service, qui a été très bien accueilli par le com-

merce, fonctionne en combinaison avec celui des bateaux à vapeur de Cadix à Tanger.

LE COMMERCE DE LA GOMME ARABIQUE

Dans notre III^{me} Année, nous avons donné, p. 73 à 77, sur les *Acacias gommiers en Afrique*, un article dans lequel nous avons surtout en vue le Sénégal et la gomme fournie par cette colonie française. Nous avons eu garde, cependant, d'oublier le Soudan oriental, et nous avons mentionné entre autres l'installation à Khartoum d'un certain nombre de maisons anglaises, françaises, italiennes, pour l'exploitation de la gomme dite arabe dans la région du haut Nil. Les succès obtenus au début par les commerçants européens ont naturellement été compromis par la révolte du Mahdi, et par la rupture des communications avec le Caire et Alexandrie d'un côté, avec Souakim et Massaoua de l'autre. Il en est résulté, pour le commerce européen, une grande perturbation et une augmentation considérable dans les prix de la gomme. Notre attention ayant été attirée sur ce fait spécial, nous avons tenu à nous rendre un compte précis des changements survenus à cet égard, et nous avons été heureux de profiter des bons offices d'un de nos compatriotes pour être mis en rapport avec la maison Gehe et C^o de Dresde, parfaitement renseignée sur ce sujet, afin de donner à nos lecteurs des informations exactes sur les conditions actuelles du commerce de la gomme du Soudan. C'est du mémoire que cette maison a bien voulu nous adresser que nous extrayons ce qui suit :

Il y a sans doute en Arabie des plantations d'acacias qui fournissent de la gomme ; cependant l'exportation directe de produits de ce pays est fort peu de chose. C'est à la gomme africaine que l'on donne le nom de *gomme arabe*, parce qu'autrefois et, jusqu'à un certain point, aujourd'hui encore, une partie de la gomme fournie par la côte des pays somalis et par les territoires africains de la mer Rouge, était d'abord envoyée dans les ports d'Arabie, pour être de là réexpédiée en occident. La gomme dite de Djedda doit son nom au port d'Arabie d'où elle est embarquée pour l'Europe. Néanmoins, c'est bien l'Afrique qui est, à proprement parler, la patrie des acacias ou mimosas qui secrètent la gomme. Ils y occupent une zone qui traverse le continent tout entier, du Sénégal à la mer Rouge, par le Soudan, la Lybie, la Nubie et l'Égypte. On trouve aussi des forêts de mimosas au Sennaar, sur le Nil bleu, en Abyssinie et dans les pays somalis. Toutefois la gomme en est de qualité inférieure. La meilleure gomme, la blanche, la seule qui puisse être

employée en médecine, est celle qui provient de l'*acacia senegalensis* du Kordofan. L'arbre atteint environ six mètres ; il se distingue des nombreuses espèces d'acacias par ses fleurs en grappes de cinq à huit centimètres de long, dépassant de beaucoup les feuilles, ainsi que par leur couleur jaune pâle, presque blanche. La vraie gomme arabique du Kordofan forme des morceaux oblongs ou sphériques, ou encore vermiculaires, traversés de crevasses nombreuses et se cassant facilement comme du verre. Du Kordofan, elle était transportée par une route tendant au nord jusqu'à Dalté, port sur le Nil, ou bien par Khartoum au Caire et à Alexandrie, qui étaient les deux principaux ports d'exportation pour les meilleures espèces de gomme africaine.

Les qualités inférieures de gomme provenant de mimosas du sud de l'Afrique sont transportées à la côte orientale, d'où elles arrivent en Europe, en partie par Bombay, sous la désignation de gomme des Indes orientales.

L'importance de la récolte de la gomme subit des fluctuations considérables dues surtout aux conditions météorologiques de l'année. En outre, les éléphants, les babouins, les antilopes peuvent exercer de grands ravages en arrachant les arbustes, en en dévorant les feuilles ou en en rongant l'écorce.

La guerre du Soudan et l'anarchie qui en est résultée ont exercé ces dernières années une influence pernicieuse sur la production et sur l'exportation de la gomme africaine. La quantité exportée a diminué d'année en année ; aujourd'hui on n'en exporte plus. Si, malgré cela, la gomme n'a pas fait complètement défaut jusqu'ici, cela vient de ce que d'autres espèces de gomme, de Berbérie, d'Australie, des Indes orientales, de Tunisie et d'Algérie, ont remplacé dans le commerce la gomme du Kordofan.

La statistique des deux places de Trieste et de Londres, les centres principaux du commerce de la gomme, permet de se rendre compte de la diminution survenue dans la production de la gomme africaine et de l'augmentation de celle des autres pays producteurs.

Pour Trieste, l'importation de la gomme du Kordofan a été

en 1880 de.....	20,637 surons ¹ .
1881.....	16,843
1882.....	12,272
1883.....	10,383
1884.....	5,983

¹ Colis de gomme du poids de 80 à 90 kilog. couverts d'une peau de bœuf fraîche.

Tandis que la gomme importée des Indes orientales et d'Arabie à Londres a été en 1880 de..... 9,536 surons.

1881..... 9,267

1882..... 12,807

1883..... 14,985

1884..... 18,677

1885..... 31,110

Ainsi, pendant que l'exportation de la gomme africaine pour Trieste diminuait d'année en année, puis cessait tout à fait, celle de Londres, non seulement n'a point diminué ces dernières années, mais elle a augmenté d'une manière notable, ce qui s'explique par le fait qu'à Londres arrivent essentiellement les gommes des Indes orientales, de l'Australie, du sud de l'Afrique, qui sont entrées dans le commerce lorsque le manque des vraies gommes africaines s'est fait sentir ; ce sont elles qui, de plus en plus, sont employées aujourd'hui.

Dans ces conditions-là, et à mesure que l'importation de la gomme du Soudan a diminué, le renchérissement des prix s'en est suivi naturellement. Aujourd'hui, la vraie gomme naturelle du Kordofan se paie jusqu'à 340 shillings, et les qualités de choix jusqu'à 600 shillings le quintal, tandis qu'en 1883 on obtenait les mêmes qualités pour 55 shillings et 100 shillings.

Il est probable que les prix des gommes se maintiendront longtemps encore aux taux où ils sont cotés aujourd'hui, car le rétablissement de l'ordre au Soudan ne paraît pas prochain, et en tout cas il faudra un certain temps avant que l'on puisse rassembler les récoltes et renouer les communications commerciales actuellement interrompues.

LA RAMIE EN ALGÉRIE

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, p. 77, des encouragements accordés par le gouvernement français à la culture de la ramie dans sa colonie algérienne. Depuis un certain nombre d'années, en effet, des essais ont été faits pour y introduire cette plante, dont les propriétés textiles peuvent rivaliser avec celles du lin, du chanvre, du coton et même de la soie. Des rapports ont été adressés à ce sujet au ministère de l'agriculture ; une commission dite « de la ramie » a été nommée pour s'occuper de la question. Le moment nous paraît venu d'informer nos lecteurs de ce qui a été fait à cet égard, en disant d'abord quelques mots.

de la plante elle-même et des usages auxquels elle est employée, d'après les renseignements fournis par M. Napoléon Ney, un des promoteurs de cette culture en Algérie, dans une conférence faite le 23 décembre de l'année dernière au Comité de l'Afrique du nord de la Société de géographie commerciale de Paris.

La ramie, originaire de l'Asie et des pays équatoriaux, est une plante de la grande famille si variée des urticées. C'est une ortie sans dards, dont on compte plusieurs espèces en Chine, au Japon, dans l'Inde et dans l'Archipel de la Sonde. Elle atteint dans ces pays-là de 1^m à 3^m de hauteur; on en fait jusqu'à cinq ou six coupes par an et elle repousse comme la luzerne. Elle peut s'acclimater parfaitement en Algérie, en Tunisie, au Sénégal, à la Réunion. Séparée du bois, sa fibre constitue un textile précieux, car elle est plus forte que le meilleur chanvre, dit M. Ney, plus fine que le plus beau lin, et aussi brillante que la soie aux reflets les plus chatoyants.

De temps immémorial les Chinois ont employé la ramie aux usages les plus divers; ils en fabriquent des filets de pêche, des tissus, des vêtements fort beaux imitant la soie à s'y méprendre. Elle a été longtemps connue sous le nom d'ortie de Chine, et en Angleterre sous celui de *chinagrass*. Depuis une trentaine d'années, des botanistes et des industriels en France et en Angleterre lui ont accordé une attention particulière. A chacune des expositions internationales qui se sont succédé, depuis celle de Londres en 1851 jusqu'à celle d'Anvers en 1885, plusieurs industriels qui avaient fait venir l'ortie de Chine, où la fibre textile est séparée du bois à la main par les indigènes aussitôt après la coupe, avaient fait filer et tisser cette fibre et avaient obtenu des résultats très satisfaisants. Mais les spécimens exposés provenaient d'une matière textile qui arrivait tout apprêtée de l'extrême Orient et dont la plante n'était pas acclimatée en Europe.

Divers jardins botaniques d'Europe firent dès lors des expériences qui prouvèrent que la ramie pouvait prospérer dans les climats tempérés. En France, en particulier, de nombreux travaux furent publiés sur l'origine de la ramie, sa culture et ses applications industrielles. En 1886, entre autres, M. Harmand, consul général de France à Calcutta, adressa au ministre des affaires étrangères un rapport qui fut publié dans le numéro de mai 1887 du Bulletin du ministère de l'agriculture, et qui traitait de la ramie au point de vue du climat, du sol, de l'aménagement des terres, de la plantation et des soins au point de vue de la récolte, de la coupe des tiges, du rendement, de la valeur de la fibre

préparée, de la préparation mécanique des tiges, des divers concours institués par l'Angleterre en faveur des meilleures machines à décortiquer et qui jusqu'alors n'avaient donné que des résultats incomplets, etc.

C'est en effet de la décortication que dépend l'avenir industriel de la ramie ; c'est l'insuffisance des procédés généralement employés, la difficulté de la transformation de la plante en fibre textile, qui en a retardé l'apparition sur les marchés de l'Europe occidentale comme succédanée du chanvre, du lin et de la soie, et qui a jusqu'à présent arrêté l'extension de cette culture.

Les recherches et les expériences de laboratoire n'ont cependant pas manqué, non plus que les inventions de machines de systèmes divers pour la décortication. M. Ney compte que, de 1833 à la date du 1^{er} octobre 1887, il a été pris, en France seulement, 517 brevets ou additions de brevets ayant pour objet divers systèmes de décortication de la ramie.

Deux procédés surtout divisent les industriels qui s'occupent de cette question. Les uns, estimant qu'un procédé est d'autant plus parfait qu'il se rapproche davantage du procédé naturel, tiennent pour la décortication à l'état vert, à l'imitation des Chinois ; c'est-à-dire que les machines qu'ils proposent traitent la plante aussitôt coupée, alors que les variations de température et la tendance à fermenter qu'elle possède au plus haut degré n'ont pas encore modifié la qualité des fibres, au point de vue de la ténacité et de la résistance à la traction. Pour les autres inventeurs, l'impossibilité de décortiquer assez rapidement à l'état vert les quantités considérables de tiges qui couvrent un champ de ramie, leur a fait adopter la décortication à l'état sec. Dans les pays chauds et secs, les tiges se dessèchent trop vite pour être bien décortiquées vertes ; dans les pays chauds et humides, la fermentation hâtive des tiges altérera leur qualité d'une manière irréparable. D'où résulte la nécessité de décortiquer en un temps très court, ce qui exige un grand nombre de machines avec une main-d'œuvre considérable, travaillant pendant un temps très limité. Les machines de ces derniers inventeurs décortiquent donc à l'état sec les tiges de ramies amenées de loin et desséchées dans des magasins ad hoc.

D'autres machines ont été inventées pour décortiquer à l'état vert et à l'état sec à la fois. Enfin il existe un procédé original qui tient des deux systèmes ; c'est celui de la vapeur chaude. Les tiges desséchées sont placées dans des caisses de bois fermées et percées, à leur partie inférieure, de trous par lesquels arrive la vapeur d'eau qui circule à travers les tiges séchées. Quand l'action de la vapeur a duré de 10 à 20

minutes, on ouvre les caisses, et la décortication à l'état humide s'opère à la main, selon le procédé des Chinois.

L'expérience acquise par M. Ney lui fait croire seule bonne la décortication à l'état vert, après la coupe et à pied d'œuvre, à la condition d'avoir une machine produisant par jour une forte quantité de filasse.

Entre les deux parties fibreuse et ligneuse de la plante, il existe une adhérence produite par une espèce de ciment désigné sous le nom de *pectose*, qui est un grand obstacle à la décortication et qui exige un dégommage complet de la fibre de ramie. C'est sur ce point que la commission de la ramie a porté son attention en dernier lieu. D'après le *Journal officiel*, elle a entendu, le 13 février dernier, une communication de M. Frémy, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'histoire naturelle, sur les résultats auxquels l'ont conduit ses recherches relativement aux tissus ligneux. M. Frémy est arrivé, pour la ramie, à séparer l'épiderme de l'écorce, c'est-à-dire la matière jaune de la matière fibreuse dont on extrait les fils, en dissolvant, par certains procédés chimiques, les substances désignées communément sous le nom de gomme et qui forment l'espèce de ciment susmentionnée. Il en ressort que si le procédé découvert par M. Frémy est assez pratique et économique pour être adopté par l'industrie, la question de l'utilisation de la ramie en Occident aura fait un pas en avant.

En attendant, quelles ont été les expériences tentées en Algérie au point de vue de la culture de cette plante textile ? D'après le *Moniteur des Colonies*, il y a plus de trente ans que les premiers essais ont été faits, et cela dans la province d'Oran, en 1855. Les premières graines y ont été semées par des Chinois amenés par un officier attaché à l'ambassade de Pékin. Dès lors des expériences ont été faites au Jardin d'essai d'Alger, dans les environs de Bouffarik ; elles ont été concluantes, et si la culture de la ramie n'a pas été entreprise en grand par les colons, cela tient uniquement au manque d'une machine donnant une décortication complète, rapide et à bon marché. En 1884, le ministre du commerce d'alors, M. Hérisson, donna à M. Ney, qui depuis plusieurs années s'occupait de la question, une mission officielle à ce sujet. M. Ney créa alors dans la province de Constantine une plantation pépinière pour étudier le régime de la plante en Algérie, dans un sol propice et d'une importance suffisante pour lui permettre de faire des expériences de décortication sur une grande échelle quand le moment serait venu. Pendant les trois dernières années, M. Ney, avec plusieurs de ses amis, étudia de la manière la plus précise tous les procédés et toutes les machines nou-

velles inventées pour la décortication de la ramie, notant tous les progrès réalisés successivement, jusqu'au jour où, ayant enfin trouvé une machine qui, d'après lui, répondait pleinement aux desiderata, il procéda à des expériences pratiques qui donnèrent un résultat favorable. L'année dernière, le comice agricole de Bouffarik ouvrit un concours pour la machine la plus parfaite. Au mois de juin eurent lieu, près de Guelma, sous la direction de M. Ney lui-même, des expériences de décortication auxquelles assistèrent le préfet de Constantine, le président du Conseil général, plusieurs conseillers généraux et nombre de notabilités du département. Au point de vue technique, la décortication à l'état vert paraît un résultat acquis ; il a été obtenu au moyen d'une machine très simple, très résistante et d'un prix peu élevé. Le gouverneur général de l'Algérie, frappé des résultats obtenus, manda à Alger M. Ney et lui offrit son bienveillant appui. A la demande de M. Ney, une enquête officielle fut faite sur l'extension prise en Algérie par la culture de la ramie, et cette enquête permit de constater qu'il existe, à l'état de pépinières, variant entre cinq hectares et cinquante centiares, environ seize hectares plantés en ramie, verte ou blanche, ainsi répartis :

Département d'Oran	4 hectares.
» d'Alger	5 »
» de Constantine	7 »

Cela peut paraître peu de chose comme plantation, mais il y a dans ces seize hectares un nombre considérables de plants qui permettraient de mettre rapidement en valeur une vaste superficie de terrain.

Pour le développement de cette culture, il était nécessaire de savoir si la vente du produit en serait assurée pour les planteurs. M. Ney et ses amis ont visité les filateurs des départements du Nord, de la Normandie et de l'ouest de la France, et ont reçu d'eux des offres d'achat pour des quantités considérables à des prix rémunérateurs. Les débouchés sont donc ouverts à ceux qui voudront se livrer à cette culture.

Les expériences faites montrent que la plante, en Algérie, est en pleine valeur au bout de la deuxième année et qu'elle donne de trois à quatre coupes. En prenant des minima pour le rendement à l'hectare, et tous frais déduits pour location, culture, récolte, décortication, etc., M. Ney estime que le bénéfice net dépasse 1,200 francs par hectare.

En présence de la diminution en France des cultures du lin et du chanvre, celle de la ramie dans la colonie paraît avoir un avenir assuré. Il y a vingt-cinq ans, plusieurs des départements français prospéraient par la culture du lin et du chanvre qui occupait 200,000 hectares ; au-

jourd'hui, 85,000 hectares à peine sont employés à cet usage. La France importe annuellement 130 millions de kilogrammes de textiles : chanvre, lin, jute, etc., et le chiffre en augmente chaque année. Les filateurs français se sont naturellement préoccupés de cet état de choses et ont exprimé le vœu que la ramie fût cultivée en terre française. L'un d'eux écrivait de Roubaix, en 1887 : « Tout le monde connaît l'extrême bon marché du coton de qualité courante, mais tout le monde ne sait pas l'influence qu'exercera ce textile sur les industries similaires du lin, de la laine et de la soie. A l'époque où nous vivons, le premier pas est au bon marché, fût-ce même au détriment de la qualité, et les nécessités de la concurrence forcent l'industriel à des combinaisons de matières qui le portent de plus en plus vers le textile du prix le plus bas. Malgré toutes ces concessions, le lin ne peut plus lutter contre le coton ; en un mot cette industrie, si importante à une certaine époque, est aujourd'hui menacée de crouler. Le remède à cette situation ne peut être que dans la venue d'une nouvelle matière textile ; c'est ici qu'apparaît toute l'importance de la ramie qui est certainement une plante exceptionnelle. »

Le pays qui entreprendra le premier, sur une grande échelle, la culture de ce textile, est assuré d'y trouver un produit très rémunérateur. Le *Moniteur des Colonies* a annoncé, il y a quelque temps déjà, qu'une puissante compagnie anglaise, au capital de 880,000 liv. str., soit 22 millions de francs, s'est constituée en Angleterre pour le développement et la culture de la ramie dans les possessions anglaises de l'Inde. De son côté, le *Moniteur de l'Algérie* reçoit d'un correspondant l'avis que M. Numa Bothier, un des propagateurs de la ramie en Algérie, a reçu d'Amérique une commande ferme de 200,000 pieds de ramie, et que, si ce premier envoi réussit, d'autres demandes suivront.

Ces circonstances expliquent les mesures adoptées par le gouvernement français pour encourager en Algérie les plantations de ramie. Indépendamment des primes annuelles de 300, 500, et 1000 francs pour les cultures les plus soignées, dont nous parlions, il y a un mois, la Commission de la ramie a proposé au gouvernement d'affecter chaque année une somme de 60,000 francs à des expériences, des missions, des récompenses, et d'instituer un prix de 20,000 francs pour la meilleure machine à décortiquer présentée dans le délai d'un an. Les épreuves pratiques auraient lieu publiquement au Conservatoire des Arts et Métiers en présence d'un jury nommé par le ministre de l'agriculture.

CORRESPONDANCE

Lettres de Prétoria, de M. A. Demaffey, ingénieur des mines.

Prétoria, 13 février 1888.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre très aimable lettre du 30 décembre.

A mon retour du Ma-Tébéléland, j'avais l'intention de vous envoyer mon itinéraire; mais, comme il a été décidé que je retournerai au pays des Ma-Tébélé en qualité de Directeur de la *Tati Concession*, pour une année au moins, que j'aurai par conséquent l'occasion de compléter et de rectifier mon premier itinéraire, je préfère attendre de vous envoyer mes notes, qu'elles soient assez complètes pour que vous puissiez en tirer parti et publier dans l'*Afrique* une nouvelle carte du Ma-Tébéléland. D'autant plus que cette fois j'emporte avec moi tous les instruments nécessaires pour faire des observations, et que je me propose de faire la triangulation de la Tati Concession, par conséquent de relever exactement le cours des rivières Shashi, Tati et Romakabane, depuis leur jonction jusqu'à leurs sources. Il y a un point que je veux élucider : la rivière Makloutsie se jette-t-elle dans la Shashi, ou bien directement dans le Limpopo? Presque toutes les cartes que j'ai vues montrent la Makloutsie se déversant dans la Sashi, mais d'après les renseignements que j'ai obtenus de chasseurs qui connaissent bien la contrée, la Makloutsie coulerait directement dans le Limpopo.

Je vais me mettre en route pour Gouboulouwayo, ou plutôt je suis déjà en route, car ma petite caravane est campée à quelques milles d'ici, sur le bord d'un *spruit* qu'elle ne peut pas franchir. Nous avons eu ces jours-ci des pluies torrentielles et les plus modestes ruisseaux sont transformés en torrents.

J'ai reçu le numéro de l'*Afrique* dans lequel vous avez eu l'obligeance de publier les quelques renseignements que je vous avais envoyés sur les mines du Transvaal.

Le *Schwindel* (vertige) existe toujours, quoiqu'il ne soit pas aussi vivace qu'il y a dix ou douze mois. Mais on *flotte* des compagnies pour des sommes insensées, nullement en rapport avec la richesse des mines. Un trop gros capital peut tuer la meilleure mine du monde; d'autant plus que la presque totalité du capital va dans la poche des vendeurs.

Les mines de Moodies, ou pour mieux dire les cinq mines qui se trouvent sur le Pioneer Reef, se sont fusionnées. La nouvelle compagnie s'appelle la United Pioneer Gold Mines Co, avec un capital de 140,000 L. dont 96,000 pour les vendeurs. C'est relativement raisonnable et je crois que cette compagnie a des chances sérieuses de réussite.

A Johannesburg, on fait plus de bruit que d'ouvrage. Il y a là quelques très bonnes mines qui pourraient donner de beaux dividendes si elles étaient travaillées convenablement. Mais très peu sont réellement préparées pour l'exploitation.

On a découvert ces derniers mois de nouveaux gisements aurifères aux Zoutpansberg, à Malmain et dans plusieurs autres endroits. Je ne les ai pas visités, mais d'après les renseignements que j'ai eus, on n'a jusqu'à présent rien trouvé de vraiment sérieux.

Les nouvelles qui arrivent du Ma-Tébéléland sont sujettes à caution. Je n'imaginai pas que l'histoire du massacre de 150 noirs vous fût parvenue, autrement je vous aurais écrit de suite pour la démentir. Je connais Selous, je l'ai rencontré dernièrement à Kimberley ; il était très vexé et a écrit une lettre fort vive, en réponse aux articles parus dans le *Standard*. Cette lettre a été publiée dans le *Diamond fields Advertiser* du 20 janvier. Je vous enverrai, de Tati, les nouvelles vraies du Ma-Tébéléland. Lo-Bengula s'est placé sous le protectorat du Transvaal ; le Président Krüger me l'a affirmé.

Jepe va publier une nouvelle carte du Transvaal comprenant la partie sud du pays des Ma-Tébélé. Vous y verrez mon itinéraire de retour de Tati.

Prétoria, 14 février 1888.

Dans ma lettre d'hier j'ai oublié de vous parler du chemin de fer de la baie de Delagoa. Vous me demandez pourquoi le gouvernement du Transvaal ne continue pas la ligne.

Voici ce que j'ai entendu dire à ce sujet :

Le chemin de fer appartient à une compagnie *portugaise*, de nom seulement. En réalité elle est dans les mains d'un Américain — M. Mullan, je crois — et le capital a été fourni par des Anglais.

Les tarifs de douane à Delagoa-Bay sont beaucoup moins lourds que ceux de Natal et de la Colonie du Cap. Mais les tarifs de la compagnie sont tellement élevés que la différence est plus que compensée.

Le gouvernement du Transvaal dit : Réduisez vos tarifs, et je ferai la ligne jusqu'à Prétoria. Sinon, exploitez votre ligne comme vous pourrez, mais ne passez pas sur le territoire du Transvaal. C'est, comme vous voyez, une simple question de tarifs. Je pense qu'il s'écoulera encore un long temps avant que Prétoria voie une locomotive. Pour le moment nous sommes bloqués dans Prétoria, à cause des pluies. Le service postal est interrompu depuis trois jours. Il n'existe pas de ponts au Transvaal et les routes (?) sont dans un état pitoyable.

Je pense que j'aurai un voyage pénible jusqu'à Shoshong. Si j'y arrive dans trois semaines, je serai bien content.

A. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Rév. W. Holman Bentley. DICTIONARY AND GRAMMAR OF THE KONGO LANGUAGE, AS SPOKEN AT SAN SALVADOR. London (Baptist missionary

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Society), 1886, in-8°, 22 p. — Cet opuscule n'est que la préface d'un ouvrage qui doit être assez considérable et que M. Bentley a dédié au roi des Belges. M. Cust a bien voulu faire précéder cette préface d'une courte introduction. L'ouvrage a été préparé pour la mission baptiste au Congo. L'auteur, qui a fait partie de cette mission, est resté cinq ans dans la région du Congo inférieur. Revenu en Europe, il a classé ses matériaux et rédigé son livre. La langue congolaise qui est parlée à San Salvador, ancienne capitale de l'empire du Congo, n'est en réalité qu'une des nombreuses formes du langage usité dans le bassin du grand fleuve. Cet idiome prend place à côté du souahéli, du zoulou, du pongoué, comme une des langues typiques de la grande famille bantou. Tout en différant les uns des autres par plusieurs particularités, tous ces idiomes présentent certaines affinités qui indiquent leur commune origine. Par suite de son long séjour dans le pays, M. Bentley a pu résoudre diverses questions qui éclaireront d'un jour nouveau cette étude à peine commencée. Dans la préface il raconte la découverte du Congo, l'histoire des missions dans ce bassin, et établit les règles qui ont servi de base à son ouvrage.

Dr Karl Wilhelm Schmidt. ZANZIBAR. Ein ostafrikanisches Cultur-Bild. Mit 15 Abbildungen und einem Plan. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, in-8°, 184 p., fr. 6. — Il serait difficile, sinon impossible, de trouver une monographie plus complète de la ville de Zanzibar. L'auteur, qui est resté pendant dix-huit mois au service de la Société allemande de l'Afrique orientale, a résidé tantôt à Zanzibar même, tantôt à l'intérieur du continent. Il a su observer, recueillir des matériaux, des statistiques, et, de retour en Europe, il publie une description très détaillée de cette ville intéressante, sur laquelle l'attention de l'Europe s'est longtemps portée pendant les grands voyages de Speke, de Livingstone, de Stanley, etc. Dans cette étude, rien de ce qui intéresse une cité n'a été omis; le lecteur voit passer devant lui, la ville, son port, ses rues, ses maisons de constructions diverses, le palais du sultan, les principales places de la ville et les différents types composant la population bigarrée qui s'y presse. Sur les 200,000 habitants que compte l'île entière de Zanzibar, la ville à elle seule en renferme 80,000, ce qui est le double de ce qu'elle comptait il y a 25 ans. Les Arabes et les Nègres forment le fond de ce peuple. Comme étrangers, l'on trouve environ 5000 Hindous, des Beloutchis, des Persans, et seulement 80 Européens pour la plupart Anglais; tous obéissent sans difficulté au sultan Saïd

Bargasch, dont l'ouvrage donne un beau portrait ainsi qu'un autographe.

Les deux derniers chapitres sont consacrés au commerce et aux conditions climatiques et sanitaires de Zanzibar. Tous les faits qui s'y rattachent sont exposés en détail avec chiffres à l'appui. La température moyenne annuelle de Zanzibar est de 22°,5; cette chaleur, jointe à l'humidité, cause différentes maladies que l'auteur énumère les unes après les autres, avec leur caractère principal et le traitement à suivre.

Plusieurs gravures bien exécutées illustrent cet ouvrage, qui se termine par un plan de Zanzibar au 1 : 25,000.

Hermann Soyaux. DEUTSCHE ARBEIT IN AFRIKA. Erfahrungen und Betrachtungen. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, in-8°, 182 p., fr. 4,50. — Ce livre est une étude forte et mûrie de l'état actuel de la colonisation allemande en Afrique et de son avenir. Ayant séjourné près d'une dizaine d'années dans l'Afrique équatoriale, et ayant eu l'occasion d'en étudier les ressources et le commerce, l'auteur se croit en droit de donner à ses compatriotes des conseils sur la manière de faire valoir leurs récentes acquisitions. Les différents sujets qu'il passe successivement en revue se rapportent principalement à l'état actuel de nos connaissances en géographie et en histoire naturelle sur l'Afrique allemande, à son climat, à sa flore et aux produits qu'on peut en exporter, au rôle des indigènes comme travailleurs dans les plantations, enfin à la méthode à suivre pour arriver à tirer le meilleur parti des colonies. Cet ouvrage renferme un grand nombre de renseignements nouveaux très intéressants, et beaucoup d'indications utiles dictées par une longue expérience.

M. Soyaux est tout à fait partisan de la politique coloniale, mais il ne se dissimule pas la difficulté de l'œuvre entreprise, ni les sacrifices immenses que la nation et les particuliers devront s'imposer avant de retirer un bénéfice réel de l'exploitation des colonies. Il croit qu'on se fait, en Allemagne, à l'égard des possessions africaines, une idée erronée, par suite des descriptions souvent fantaisistes de voyageurs sans expérience, doués d'un optimisme exagéré; aussi tient-il à dire la vérité et rien de plus. Le grand obstacle à la colonisation vient du climat, en général malsain, qui empêchera toujours les possessions allemandes d'être des colonies de peuplement, et pourtant ce sont des colonies de ce genre qui conviendraient le mieux à l'Allemagne, étant donné le nombre considérable d'émigrants qu'elle fournit. Les nègres seront encore longtemps en Afrique les seuls travailleurs sur lesquels on puisse

compter. Par quel moyen arriver à les utiliser? telle est la question qui se pose dans tous les établissements européens de la région équatoriale.

P. Clavenad. UNE MISSION DANS LE SUD-ORANAIS. Paris (librairie ancienne et moderne de S. Pitrat), 1888, in-8°, 125 p. 54 figures, vues et coupes géologiques. — Chargé de l'étude d'un chemin de fer de Tiaret à El-Maïa, M. Clavenad, directeur du service municipal de la voirie de Lyon, expose dans cet ouvrage, tiré à 200 exemplaires seulement, sa manière de procéder et les résultats de son travail. C'est dire qu'il s'agit surtout d'une étude topographique et géologique. Les procédés employés pour faire la triangulation de la contrée, la marche des opérations géodésiques, la détermination des terrains que traverserait la ligne projetée, les obstacles à surmonter forment, avec la description de la route suivie par l'expédition, le sujet principal du mémoire. A cela l'auteur ajoute, sur les dunes du Sahara, des considérations qui, par le fait surtout qu'elles ne s'accordent pas complètement avec les théories actuelles, présentent un réel intérêt. Pour lui, les dunes ne sont pas dues au transport des sables par le vent, mais constituent des formations quaternaires en place, désagrégées déjà, ou en voie de désagrégation progressive. C'est à l'action de l'eau et non à celle du vent qu'il faut recourir pour expliquer la formation des dunes. Ce sont les grands courants quaternaires dont les torrents actuels ne sont que les représentants dégénérés qui seuls ont pu jeter à la surface du Sahara de pareils dépôts. Du reste, le phénomène qui les a produites se continue de nos jours, car certains terrains se désagrègent continuellement, et les vents et les eaux en entraînent les débris. Les transports de sable seront donc bien certainement un des grands obstacles des futures lignes sahariennes; toutefois, M. Clavenad croit qu'on en a beaucoup exagéré l'importance. Les renseignements qu'il donne sur le mouvement des sables des dunes, sur la possibilité et le moyen de les traverser sont plutôt rassurants. Les ouvrages de défense, nuls lorsqu'il s'agirait seulement de dunes peu élevées, ne prendraient de l'importance que dans le cas de hautes dunes, dont on annulera les dangers par des travaux de fixation et l'établissement de tunnels et de parasables. Ainsi, la construction de voies ferrées dans le Sahara présentera probablement moins de difficultés techniques qu'on ne le présumait il y a quelques années. Toutefois, des considérations d'ordre politique empêcheront pour longtemps encore d'y songer sérieusement. En attendant, M. Clavenad appuie, au moyen de nombreux arguments, l'établissement de voies de pénétration à travers

le Sahara algérien, et en particulier celle de Tiaret à El-Maïa, qui aurait d'excellents effets au point de vue militaire et économique.

Louis Delavaud. LA POLITIQUE COLONIALE DE L'ALLEMAGNE. Extrait des Annales de l'École libre des sciences politiques. Paris (Félix Alcan), 1887, in-8°, 56 p. — Il est bien tard pour signaler ces deux articles parus à la fin de l'année 1886. Toutefois étant données leur réelle valeur et leur actualité, on nous permettra d'en dire quelques mots. Notre journal a consacré au sujet traité par M. Delavaud de nombreux articles et bien des pages de son *Bulletin mensuel*; aussi n'avons-nous pas été étonnés de le voir constamment cité dans les articles en question. Mais il ne nous avait pas été possible d'exposer d'une façon complète l'histoire des acquisitions allemandes, non plus que le côté purement politique de la question. C'est la tâche que s'est donnée M. Delavaud et qu'il est parvenu à accomplir, en cherchant à oublier autant que possible sa qualité de citoyen français. Sauf quelques rares et insignifiantes exceptions, ses articles sont écrits sans chauvinisme et à un point de vue plutôt objectif que subjectif; en outre son exposé est clair, méthodique, intéressant et facile à lire, malgré l'accumulation des faits cités. Après avoir décrit la situation de l'Allemagne comme pays d'émigration, d'industrie et de commerce, il raconte la création d'établissements coloniaux en Océanie, et la lutte d'influence avec l'Angleterre, la France, les États-Unis et l'Espagne, à laquelle elle a donné lieu. L'histoire de la fondation des colonies allemandes en Afrique vient ensuite avec quantité de détails dont beaucoup sont peu connus. Il est surtout intéressant de suivre le développement de l'idée d'expansion coloniale chez le peuple allemand et particulièrement au sein du Reichstag, qui d'abord n'y pensait pas, puis est devenu franchement hostile, et s'est ensuite rallié presque complètement à la politique du chancelier. Les colonies allemandes n'étant pas des colonies de peuplement, mais seulement des établissements de commerce ou d'exploitation au moyen des indigènes, on peut se demander avec M. Delavaud quels seront les procédés employés pour en tirer parti et quel rôle elles joueront au milieu des autres établissements européens? C'est l'avenir qui se chargera de répondre à cette double question, au sujet de laquelle il serait téméraire de hasarder aujourd'hui des appréciations manquant de base solide et de précision.

BULLETIN MENSUEL (7 mai 1888¹).

La Compagnie générale transatlantique a fait construire un nouveau steamer, le *Eugène Pereire*, destiné à accomplir en 24 heures, la **traversée entre Marseille et Alger**². Il est entièrement en acier, et mesure 106^m de longueur, 10^m,64 de largeur et 7^m,85 de hauteur ; sa machine à triple expansion développera 3000 chevaux, et sa vitesse dépassera de plus d'un nœud celle des paquebots déjà très rapides en service actuellement sur cette ligne. Les salons vastes et aérés seront ornés avec la plus grande élégance, et les cabines seront aménagées avec le confortable accoutumé ; il sera éclairé à l'électricité. Ce sera sans doute le plus beau steamer faisant le service entre la France et l'Algérie. Le premier voyage aura lieu au commencement de juillet. — La même Compagnie a inauguré un nouveau service entre Nice et l'Algérie.

Nous voudrions pouvoir donner de longs extraits des lettres que M. le professeur Alglave a envoyées au *Temps*, sur le **Congrès que l'Association française pour l'avancement des sciences** a tenu à **Oran**. Malheureusement le peu de place dont nous disposons nous oblige à nous restreindre. Bornons-nous à ce qui concerne le développement des sciences à Alger. « Au point de vue scientifique, » dit M. Alglave, « nous avons pu constater tout de suite, dans un rapide passage à Alger, des progrès tels qu'aucune ville de France n'en a fait de plus grands. Les écoles supérieures des lettres, des sciences, de droit et de médecine qui forment l'Université d'Alger, possèdent maintenant, tout en haut de la ville, un vrai palais, qui a coûté deux millions et demi, et qui suffira pendant longtemps au progrès de l'avenir. A la cime d'une colline voisine s'élève un grand observatoire, fort bien muni en personnel et matériel pour utiliser la pureté du ciel africain. Le cardinal Lavigerie a garni plusieurs des sommets vacants d'édifices religieux et de séminaires, qui produisent l'effet le plus pittoresque à l'horizon, en attendant que leurs élèves aillent évangéliser les Soudanais. La cathédrale elle-même, mariant habilement les beautés de l'architecture tra-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

² Elle s'accomplit actuellement en 28 heures.

ditionnelle du pays avec la religion des vainqueurs, s'est couverte de fort belles sculptures dans le style des vieilles mosquées. Dans un ordre d'idées plus pratique, l'École de droit compte deux cents élèves — le chiffre d'une bonne Faculté française — qui répandront autour d'eux la connaissance de nos lois. Enfin, le professeur de zoologie, M. Viguier, termine, sur la jetée même du port, l'installation d'un laboratoire maritime merveilleusement outillé pour les études les plus délicates, fort pittoresque par-dessus le marché, avec ses créneaux moresques, et qui, pour avoir coûté beaucoup moins cher que la fameuse station zoologique de Naples, n'en rendra pas moins autant de services aux savants. J'y ai trouvé déjà installés deux jeunes zoologistes envoyés par le Muséum d'histoire naturelle de Paris. »

Après la clôture du Congrès, vingt-trois de ses membres se sont rendus à **Touggourt**, pour visiter les nouvelles oasis de création française de l'Oued-Rihr, et se rendre compte de visu de la colonisation saharienne. M. Rolland, ingénieur, administrateur délégué de la Société de Batna et du sud-algérien, avait pris l'initiative de cette excursion. La caravane devait recevoir l'hospitalité dans les bordjs de la susdite Société, et M. Jus, un des ingénieurs qui, par ses nombreux forages de puits artésiens et ses plantations de palmiers, ont le plus fait pour le développement de la région des oasis, devait lui servir de guide. Elle a pu se rendre compte du changement survenu dans l'Oued-Rihr depuis 1856, époque à laquelle fut foré le premier puits artésien du Sahara, à Tamema-Djeddida. Alors cette région dépérissait et était presque abandonnée. Aujourd'hui les plantations de palmiers de la Compagnie de l'Oued-Rihr prospèrent à Chegga, Mraïer, Mazer, Chria-Sahia, Tolaem-Mouichi, Ourlama, Tamerlana, Touggourt, et leurs jardins donnent la mesure de l'esprit d'initiative et de la persévérance des pionniers de cette œuvre de colonisation. Trois nouveaux puits venaient d'être forés, l'un à Aïn-Aoulrui, dans la région de Touggourt, donnant 1890 litres à la minute, un autre à Aïn-Aboubab, avec un débit de 1855 litres, et le troisième à Tamerma-Djeddida, fournissant un débit de 2500 litres. De Touggourt, la caravane s'est rendue à Ouargla, siège du chef puissant de la confrérie des Khouans-Taffelis dont les affiliés remplissent le Sahara et la Tunisie.

Nous regrettons que le manque de place ne nous permette pas de donner en détails les résultats remarquables des fouilles nouvelles que notre compatriote, M. **Édouard Naville**, poursuit cette année sur l'emplacement de **Bubastis** qu'il a découverte l'an dernier. Nous

devons nous borner à les résumer. En déblayant la troisième salle du temple, il a trouvé deux statues en granit noir du type hycsos, la moitié inférieure de la statue assise d'un roi inconnu, aussi de travail hycsos, et une belle architrave gravée au cartouche d'Apepi, le plus fameux chef des Hycsos, ce qui fournit la preuve irréfutable que Bubastis fut le siège d'un important établissement de Hycsos, fait dont personne ne s'était douté jusqu'ici. A propos de la statue brisée à mi-corps, M. Naville écrivait, le 18 mars, au comité de l'Egypt Exploration Fund : « Nous avons fait hier matin la plus remarquable, jusqu'à présent, de nos découvertes. J'avais remarqué vendredi le coin d'un bloc de granit noir poli qui m'avait paru appartenir à un beau monument, aussi l'ai-je fait déblayer hier. Il se trouve être la partie inférieure d'une statue de grandeur naturelle, d'un travail remarquable, avec deux colonnes de hiéroglyphes très nets, gravés de chaque côté de la face du trône, à droite et à gauche des jambes de la statue. Ces inscriptions donnent le nom et les titres d'un roi absolument inconnu qui, à en juger par le travail, doit appartenir à la période hycsos, ou en tout cas, à l'une des obscures dynasties qui ont précédé l'invasion des Hycsos. Un cartouche contient un signe tout nouveau pour moi et que je ne puis déchiffrer. Sur l'autre se lit Jan-Ra ou Ra-Jan, nom qui ne ressemble à aucun de ceux que je connais. Il est appelé, ce qui est fort étrange, un adorateur de son Ka (c'est-à-dire de son spectre ou de son double). Je suis allé à Boulak et j'ai montré une copie de ces inscriptions à Ahmed Kemal-ed-Deen effendi, le commissaire musulman attaché au musée. Il en a été très intéressé et m'a dit immédiatement : Celui-là est le Pharaon de Joseph. Tous nos livres arabes l'appellent Reihan fils de El Welid. » M. Naville ne paraît pas disposé à attacher une grande valeur à cette curieuse coïncidence. Toutefois l'auteur de l'article du *Times* qui a rendu compte des découvertes de M. Naville, et pour lequel les chroniqueurs arabes n'ont pas grande valeur au point de vue de l'histoire de l'Égypte, avoue que l'identité, lettre pour lettre, des deux noms est pour le moins extraordinaire. Pour la majorité des égyptologues, l'hypothèse que Joseph a servi sous un roi hycsos est depuis longtemps admise comme très probable. Une autre découverte importante est celle de deux statues de grandeur naturelle d'un scribe de la dix-huitième dynastie égyptienne. Elles représentent un personnage accroupi, tenant sur ses genoux un rouleau de papyrus à moitié déroulé sur lequel sont inscrits son nom et ses titres ; un de ceux-ci le qualifiait de « chef des travaux de son roi et des provinces et des pays marécageux du nord. » Sur son

épaule droite est gravé le cartouche d'Aménophis III dont le successeur Khuenaten, le pharaon adorateur du disque, est représenté aussi par un fragment de sculpture portant l'ove sacré de Aten-Ra, la divinité du disque, ce qui prouve que le culte du disque, promulgué par Khuenaten, s'est étendu au delta. Jusqu'à présent on n'en avait pas retrouvé de trace plus au nord que Memphis. Qui peut prévoir quels nouveaux trésors seront mis au jour ? A l'exception du grand temple de Sân, déblayé par Mariette il y a quelque vingt-huit ans, aucune ruine égyptienne plus considérable n'a été explorée aussi méthodiquement et n'a donné une récolte aussi considérable.

Le consul britannique pour la région du **lac Nyassa**, M. Hawes, a adressé au gouvernement anglais un rapport, duquel les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont extrait les **données commerciales** relatives à ce district pour l'année 1886. Nous leur empruntons ce qui suit : Les importations ne s'élèvent pas au chiffre ordinaire d'affaires d'une Compagnie, et les exportations sont comparativement insignifiantes. L'exportation de l'ivoire s'est élevée en 1886 à 22,000 livres environ ; la plus grande partie a été portée à la côte soit par les Arabes, soit directement par les chefs eux-mêmes. M. Hawes estime que pour détourner une partie de ce trafic vers les marchés européens, les blancs devront fournir aux natifs des armes à feu aussi longtemps que les indigènes de la côte le feront ; toutefois il ajoute qu'il faut apporter une grande prudence dans l'importation des munitions. Ce ne sera que très difficilement que le commerce pourra être dirigé vers les susdits marchés, les Arabes étant très vigilants en ce qui concerne leurs intérêts particuliers et exerçant un grand empire sur les chefs par la vente des spiritueux et l'achat des esclaves. Dans l'opinion de M. Hawes, la vente des spiritueux est la vraie cause de danger pour les colons dans ces territoires. A part l'ivoire et les graines oléagineuses, les exportations sont faibles et peu rémunératrices. Les graines oléagineuses croissent à l'état sauvage dans les parties basses du pays des Ma-Kololo ; avec des tarifs de transport peu élevés et des communications bien organisées par la rivière, l'exportation pourrait procurer de beaux bénéfices. Le coton croît surtout dans la partie inférieure de la vallée du Chiré ; le sol des hauts plateaux paraît être trop argileux et trop ferrugineux pour que cette culture y prospère. Nulle part il ne croît en quantité suffisante pour être exporté, et l'on ne peut rien dire de bien précis sur sa qualité. Parmi les produits naturels des territoires du Nyassa, le rapport du consul mentionne le caoutchouc, l'indigo, le

strophanthus et les plantes textiles comme pouvant devenir des objets de commerce. Le caoutchouc n'existe maintenant qu'en petite quantité, par suite des procédés destructeurs employés par les natifs pour extraire le suc ; mais la culture de la plante par les Européens commence à attirer l'attention. L'indigo croît à l'état sauvage tout le long des flancs des monts Zomba ; il est annuel et forme de vastes forêts. Sa végétation étant luxuriante, la culture pourrait en être entreprise avec avantage. Le strophanthus est une plante grimpante de la graine de laquelle on extrait un poison violent. En 1886, on en a exporté de ce district 400 livres qui se sont vendues à Londres au prix de 9 shillings la livre. Quant à la culture du café, les expériences faites pendant deux ans n'ont pas répondu à l'attente des planteurs. La qualité est bonne sans doute, mais il faudra une expérience plus longue avant que l'on puisse être assuré de la réussite de cette culture. La canne à sucre croît bien dans le district de Zomba ; elle est riche en principes sucrés. Quelques plantes de thé ont été introduites dans le pays et paraissent réussir, mais on ne peut encore rien dire de positif sur l'avenir des plantations de thé. On a aussi introduit le quinquina, qui semble devoir réussir ; les plantes de trois ans ont maintenant six pieds de hauteur.

Le *Natal Mercury* a reçu, d'un témoin oculaire des **événements du lac Nyassa**, des détails qui nous permettent de compléter ce que nous en avons dit le mois passé (p. 102-103). La délivrance des assiégés enfermés par les Arabes dans la station de **Karonga**, au nord du lac, est due à l'arrivée de 2000 natifs, tout à fait favorables aux Anglais, et à l'approche desquels les Arabes jugèrent prudents de lever le siège. Une fois la station délivrée, les libérateurs marchèrent contre la ville la plus rapprochée occupée par les Arabes, et la trouvèrent déserte, mais remplie de vivres et de provisions que, dans leur fuite précipitée, les Arabes y avaient laissés. Ils la brûlèrent complètement ; après quoi ils marchèrent, avec les Européens venus au secours de Karonga, contre M'Patta, la principale ville des Arabes. Ils la trouvèrent bien fortifiée, mais la palissade en fut escaladée ou abattue, et après un combat corps à corps avec les Arabes qui avaient 500 fusils, ils pénétrèrent dans la ville ; une fois qu'ils y furent entrés, rien ne put les décider à poursuivre l'ennemi qui l'avait évacuée. Ils firent un butin considérable consistant en ivoire, en bétail et en tissus pour une valeur de 800 liv. st. ; une douzaine de natifs furent tués. M. Monteith, agent de la Compagnie des lacs, reçut une balle à la jambe et M. Sharpe une à la cheville du pied. Le *Natal Mercury* dit que, lorsque ces Arabes arrivent dans une

tribu dont le chef est connu pour avoir de l'ivoire, s'ils ne peuvent pas se saisir de lui, ils lui volent ses biens et emmènent ses gens à la côte. Ils ont ouvert une nouvelle route de la tête du lac Nyassa au port de Quiloa où ils conduisent un nombre considérable d'esclaves. Il était question à Durban du départ pour Karonga d'hommes de bonne volonté disposés à prêter leur concours à la Compagnie des lacs. Ils se proposaient de construire un fort à la station, puis de tenter de chasser complètement les Arabes de cette partie du pays.

D'après le rapport des délégués de l'État libre de l'Orange, de Natal et de la Colonie du Cap sur la **Conférence** tenue à **Capetown** sous la présidence de sir J. Gordon Sprigg, premier ministre de la Colonie, les délégués sont tombés d'accord sur l'institution d'une union douanière, dont les adhérents s'appliqueraient réciproquement les principes du libre échange et conviendraient d'un tarif uniforme sur les produits extérieurs. Deux questions fondamentales, étroitement liées, ont été débattues et résolues en principe dans la conférence : celle des douanes et celle des chemins de fer. Les délégués de l'État libre de l'Orange refusaient de laisser poser un rail sur leur territoire, s'ils n'étaient admis au partage des droits prélevés sur les marchandises à destination de leur pays qui transitent par le territoire anglais. Cette revendication avait, maintes fois déjà, été formulée par le gouvernement de la République de l'Orange, mais s'était, chaque fois, heurtée à une fin de non-recevoir absolue. Les Anglais sont les premiers à reconnaître que les choses ont changé et que les Boers sont actuellement à même de poser leurs conditions. Le chiffre des importations au Cap s'est élevé de 37 % dans l'année dernière, et cet accroissement est presque entièrement dû au transit à l'intérieur du continent. Les Boers pourraient reculer devant l'application de droits prohibitifs qui leur seraient désavantageux ; mais ils connaissent le prix que les colons anglais attachent à s'ouvrir de promptes et faciles communications avec les gisements aurifères récemment découverts. Le district de Kimberley est une possession britannique ; mais il est séparé de la Colonie du Cap par le fleuve Orange, dans la partie de son cours où sa largeur est très grande, et on n'y peut arriver commodément que par terre, en empruntant le territoire de la République, dont les houillères, en outre, fourniraient du combustible à bon marché. Le gouvernement de Bloemfontein a tiré parti de ses avantages, et il a fallu en passer par ses conditions. Un droit *ad valorem* de 12 % en moyenne sera prélevé sur les produits extérieurs dans les ports du Cap et de Natal ; ils entreront en franchise dans l'État libre de

l'Orange, qui touchera les trois quarts des taxes perçues sur les marchandises à sa destination. Tel est en résumé le projet de convention qui sera soumis aux législatures des États respectifs. Fût-il adopté, ce ne serait pas, même sur le terrain douanier, l'union sud-africaine rêvée au Cap. La république du Transvaal s'est jusqu'à présent abstenue, son président, M. Krüger, attendant la réalisation du projet, souvent débattu, d'une ligne de pénétration partant de Lorenzo-Marquez, dans la baie de Delagoa. C'est pour prévenir une concurrence de ce côté que les colons anglais ont une grande hâte d'ouvrir une voie reliant leurs ports aux mines de l'intérieur. La convention prévoit d'ailleurs des adhésions ultérieures à l'union projetée, en leur réservant le bénéfice des avantages stipulés pour l'Orange. Indépendamment des trois contractants et du Transvaal, l'Afrique australe comprend encore la Nouvelle République formée d'une partie de l'ancien royaume de Cettwayo ; en outre, les territoires des Be-Chuana, des Zoulous et des Ba-Souto, sujets britanniques, celui des Pondo, soumis au protectorat de l'Angleterre, dont le rattachement à l'union projetée dépend de l'assentiment du gouvernement impérial. On compte aussi adresser au cabinet de Lisbonne une invitation à y adhérer pour le territoire de la baie de Delagoa ; mais son acceptation est au moins douteuse, en raison des appréhensions que les convoitises anglaises sur cette position navale ont soulevées en Portugal.

Une lettre d'**Emin-Pacha**, du 16 août 1887, arrivée à Londres, annonce qu'à cette date l'expédition de **Stanley** n'était pas encore arrivée à Wadelaï. Néanmoins, Emin-Pacha comptait sur la réussite de l'expédition, attendu que Stanley avait choisi la route du Congo qui ne présente pas de difficultés insurmontables comme celle de l'Ou-Ganda. Emin-Pacha ajoute qu'il espère pouvoir ouvrir bientôt une route directe entre la région des lacs et la côte orientale d'Afrique par le pays des Masaï. Il répète qu'il persiste dans sa résolution de rester à son poste, alors même que Stanley lui proposerait de le ramener en Europe. — D'autre part, la *Riforma* a publié une lettre, reçue à Rome, du capitaine **Casati**, qui se trouve auprès d'Emin-Pacha. Elle est du 24 septembre 1887 ; Casati dit qu'à cette date on n'avait, à Wadelaï, aucune nouvelle de Stanley.

Le *Mouvement géographique* a publié, sur l'exploration faite au **Congo** par M. le capitaine Thys, administrateur délégué de la Compagnie du Congo, des renseignements détaillés auxquels nous empruntons ceux qui se rapportent à la station de **Bolobo**, qui témoignent des progrès faits

depuis quelques années par les indigènes de cette région. C'est un peu en amont du confluent du Kassai que commencent les vastes agglomérations de population. De nombreux villages, en chaîne presque ininterrompue, montrent leurs toits de chaume à travers la verdure délicate des bananiers, au sommet et sur les flancs des collines et jusqu'au bord du fleuve. L'agglomération des villages de Bolobo constitue, sur une distance de 20 kilom. environ, une véritable ville dont la population peut être évaluée de 25000 à 30000 âmes. On voit de loin, en arrivant, des rues parallèles, aboutissant à de véritables places publiques. La population est bien constituée et de belle taille. Hommes, femmes et enfants sont tous vêtus d'étoffes européennes. Les habitations sont propres et ont un air de confort très curieux. Il y a des chambres à coucher avec lits, matelas, oreillers. Le blanc y reçoit un accueil hospitalier, mais réservé. On sent que l'indigène est accoutumé aux allées et venues des Européens, et qu'il voit qu'il n'a rien à craindre d'eux; mais la population n'y a pas l'enthousiasme que montrent celles qui sont établies en amont.

M. le capitaine Thys a rapporté du Congo la carte complète au $\frac{1}{2500}$ du levé entre Matadi et Loukougou, exécutée par les ingénieurs de l'expédition du **chemin de fer**, sous la direction de M. le capitaine Cambier. Ce document donne les courbes de niveau par 5 mètres et permet, dès aujourd'hui, d'affirmer que la construction de la ligne ferrée projetée est non seulement possible, mais qu'elle sera relativement facile. Il n'y a de difficultés réelles que dans le voisinage de Matadi et autour du massif de Palaballa. Le tracé étudié mesure 180 kilomètres; il en reste 120 environ pour atteindre le Pool. La voie projetée traverse des districts voisins de la frontière portugaise et qui n'avaient pas encore été visités par les blancs. La Loukougou, sur les bords de laquelle l'expédition d'études a maçonné un point de repère, a été atteinte à 80 kilomètres en amont et à l'E.-S.-E. de la station de Loukougou. La rivière était encore large de quelques mètres en cet endroit. Les ingénieurs ont atteint en certains points de leur itinéraire les premiers villages du Makouta, région fertile et peuplée, où l'on assure que le bétail est nombreux. Le tracé passe à quelques kilomètres à l'ouest de la ville de Kin-souka. Les populations, qui n'avaient pas encore vu de blancs, étaient défiantes. Dans le courant du mois de mars, M. le capitaine Cambier et ses ingénieurs sont allés à Saint-Paul de Loanda, pour se rendre compte de l'avancement du chemin de fer d'Ambaca. Les travaux sur le terrain entre Loukougou et le Pool seront repris dans le courant

de mai. L'avancement des études et la configuration de la région permettent de supposer que les études seront achevées dans les délais fixés.

C'est encore du *Mouvement géographique* que nous extrayons les détails fournis par les lettres de M. **Le Marinel**, de la station de **Loulouabourg**, à la date du 18 décembre 1887. Après avoir accompagné jusqu'à Nyangoué le lieutenant Wissmann, l'officier belge reprit, avec la caravane de porteurs Ba-Louba et Ba-Chilangé, le chemin de Loulouabourg, qu'il parcourut en deux mois. De Nyangoué jusqu'au Lomami, l'expédition de retour suivit la vallée de la Loufoubou jusque près de Moussoumba, où le Lomami fut franchi à l'endroit où Wissmann l'avait passé jadis. En deçà du Lomami, elle suivit d'abord la rive gauche du Loukassi, un des affluents de cette rivière, puis prit un peu plus au sud que la route de Pogge et Wissmann en 1881. Chemin faisant, Le Marinel rendit visite à un chef nommé Mona-Kialo, dont les villages nombreux et populeux se trouvent sur la rive droite de la petite rivière Kachimbi, affluent de droite du Sankourou-Loubilache. Toutes les populations de ces régions sont anthropophages ; mais celles de Mona-Kialo se distinguent, entre toutes, par leur sauvagerie. M. Le Marinel y assista à des scènes hideuses du plus révoltant cannibalisme. Après avoir passé le Sankourou un peu au sud du confluent du Boubila, l'explorateur arriva chez un autre chef indigène influent, le fameux Zappo-Zap, auquel le Dr L. Wolf avait rendu visite lors de sa découverte du Sankourou, il y a quelques années. Seulement, le chef a déplacé sa résidence, établie maintenant sur la rive gauche de la rivière. Au delà du Sankourou, jusqu'au Loubi, toute la contrée est montagneuse et presque entièrement couverte d'admirables forêts vierges. Durant la plus grande partie du voyage, la variole a régné et a fait de nombreuses victimes parmi les serviteurs indigènes. Dix chefs Ba-Chilangé qui accompagnaient l'expédition sont restés en route, et environ deux cents de leurs sujets. On s'imagine sans peine les difficultés que le chef blanc a dû éprouver pour conserver quelque discipline dans une troupe de sauvages ainsi décimée par la contagion, et quel devait être son prestige sur ses hommes, pour qu'il ait pu atteindre lui-même, sain et sauf, le but de son voyage. Le pire fut que la caravane rapporta avec elle l'épidémie au pays. Mais, dès son arrivée, les mesures les plus énergiques furent prises par les deux Européens de Loulouabourg, et de grands malheurs ont ainsi pu être conjurés. Toutes les embarcations de la Louloua furent requises et rassemblées sur la rive gauche, où elles furent placées sous la garde d'un détachement armé ; défense formelle fut faite de passer la

rivière, et la caravane tout entière demeura en quarantaine sur la rive droite, où les malades reçurent tous les soins nécessaires. Malgré ces mesures radicales, quelques cas se déclarèrent à la station et dans les localités voisines. Il y a eu des décès dans les villages du chef Kalamba et cinq malades à la station. De plus, perte des plus sensibles, le bon chef Tchikengé, l'ami des blancs, fut atteint par le fléau et, en dépit de tous les soins qui lui furent prodigués, il succomba. Mais enfin, grâce aux précautions prises, la mortalité n'a pas été excessive et le mal a pu être conjuré. En cette circonstance, le docteur américain Summers, établi à la station depuis six mois environ, a rendu les plus grands services. Les constructions et les plantations de la station ont été développées. Les récoltes ont donné des résultats inespérés et tels qu'ils permirent, dès le mois de juin 1887, d'approvisionner en riz, maïs, sorgho et haricots, d'autres stations de l'État. Les troupeaux comptaient en juillet 20 taureaux, bœufs, vaches et veaux, 150 moutons, 50 chèvres et 20 porcs. Ce gros bétail, admirable de santé et de vigueur, provient de l'Angola.

Les **services maritimes au Congo** se subdivisent en service général de navigation, service sanitaire et service hydrographique. Les commissariats maritimes, qui ressortissent au premier de ces services et sont établis à Banana et Boma, ont pour attributions générales de veiller sur les intérêts de la navigation et de donner satisfaction aux réclamations de la marine marchande. C'est ainsi qu'ils surveillent le mouillage des bâtiments, l'établissement des pontons, le bon entretien des ports. Ce service a également sous sa direction des améliorations apportées à la navigation du fleuve, telles que l'établissement et l'entretien des bouées. On sait que des bouées ont été placées à l'entrée de la rade de Banana, dont elles indiquent la passe navigable. L'on est occupé à en placer d'autres dans le fleuve même entre Banana et Boma. Le service sanitaire fonctionne depuis quelques mois et prend toutes les précautions en usage dans les différents ports, pour éviter et prévenir toute contamination. Il est établi sur des bases simples et évite toute formalité dispendieuse ou vexatoire. Le service hydrographique opère des sondages dans tout le cours inférieur du fleuve, et a dressé plusieurs cartes d'une haute utilité pour les capitaines de steamers. Il travaille à la confection d'une carte hydrographique générale de tout le bas fleuve. Un service de pilotage a été également créé, et l'État a ses pilotes officiels qui remontent les bâtiments jusqu'à Boma. On est également occupé à installer, à l'extrémité de la pointe de Banana, un feu dioptrique éclairant la rade et l'entrée du fleuve. Le feu sera élevé de dix mètres, de couleur rouge, et visible à une distance de sept milles.

Le 11 avril, un membre de la chambre des députés de Lisbonne a fait une proposition tendant à la cession de certaines possessions coloniales portugaises. Il s'agirait d'échanger deux colonies qui ne représentent pour le Portugal qu'un intérêt relativement secondaire, contre des territoires où l'action du Portugal s'exercerait avec plus d'autorité. Les colonies dont la proposition en question vise la cession sont celles de Timor et de la **Guinée portugaise**. Timor serait cédé à l'Espagne, qui abandonnerait en échange Fernando-Pô au Portugal. Quant aux territoires de la Guinée, ils passeraient à la France, qui céderait en échange les territoires situés au nord de Cabinda, constituant ce qu'on appelle le Congo français. Dans le bassin du Congo, ajoute le *Jornal do Comercio*, auquel nous empruntons cette nouvelle, où l'influence portugaise est restée beaucoup plus vivace et tend même à s'accroître chaque jour davantage, grâce aux efforts intelligents dirigés dans ce sens par le gouvernement métropolitain, un accroissement de territoire ne pourrait qu'être avantageux. Quel accueil l'opinion publique, en Portugal, toujours opposée à toute aliénation quelconque du territoire national, fera-t-elle à cette proposition ? Les gouvernements français et espagnol ont-ils été consultés, au préalable, par l'auteur de la proposition ?

D'après le courrier du **Sénégal**, les conditions économiques de la colonie se présentent cette année-ci sous un aspect favorable. A Médine les récoltes ont été très abondantes. Le marché du premier dimanche de chaque mois est très animé; il est fréquenté par des caravanes venant des pays les plus éloignés du Fouta-Djallon, de Timbouctou, de l'Adrar et surtout de toute la partie du Bambouck nouvellement ouverte au commerce français. Les traitants disent que la campagne actuelle se présente bien. La tranquillité règne partout. A Bakel, la récolte est terminée depuis un mois et a fourni des produits très abondants dans tous les pays dépendant du cercle. La culture des arachides et du coton, négligée depuis deux ans, a été reprise partout cette année. Les caravanes arrivent journellement sur la rive droite avec des gommes. Les prix d'abord élevés, — 7 kilog. pour une pièce de guinée, — ont diminué avec les arrivages. Les traitants comptent sur une année exceptionnelle. Le colonel Galliéni a pris les mesures nécessaires pour faire exploiter les gommiers qui se trouvent en grande quantité sur les deux rives de la Falémé. Le grand marché mensuel de Bafoulabé a réuni de nombreux indigènes venus du Bambouck, du Fouladougou et de la rive droite. Trente traitants de Médine et de Kayes sont en train d'installer des succursales à Bafoulabé. Ce point, à l'intersection des trois grands cours

d'eau et à la jonction de toutes les routes de la région, est très bien situé pour devenir un centre commercial important. Le commandant supérieur du Soudan français, par un télégramme daté de Siguiri, 10 mars, informe qu'il a fait commencer l'embranchement du chemin de fer qui doit mettre Médine en communication avec Kayes et Bafoulabé. Le travail est fait par des manœuvres, fournis gratuitement par les pays environnants. D'autre part, le commandant supérieur de la colonie écrit à la Société de géographie commerciale de Paris : « Notre comptoir de Kayes augmente de plus en plus d'importance ; nombre de commerçants y élèvent des maisons neuves. Les foires mensuelles que j'y ai établies, ainsi que dans tous nos établissements du Soudan français, rassemblent un grand concours d'indigènes. Notre chemin de fer va atteindre définitivement Bafoulabé et une escale importante va s'y créer, plus de 60 concessionnaires s'y établissent. Dès le début de cette campagne, j'ai organisé une mission qui va relier notre nouvel établissement de Siguiri à nos factoreries des rivières du sud par le Fouta-Djallon. Le Soudan français, c'est-à-dire le quadrilatère Saint-Louis, Timbouctou, Siguiri, Benty (Mellacorée), représente un immense domaine commercial, dont tous les produits doivent être drainés vers les escales du Sénégal et des rivières du sud. C'est à ouvrir ces routes qu'aide par les braves officiers qui me secondent je veux mettre tous mes efforts. »

Les progrès des Français vers le Fouta-Djallon et vers le sud ne leur ont pas fait négliger les contrées du Soudan situées vers le nord. Une colonne volante, placée sous les ordres du commandant Vallière et chargée de parcourir toute cette région, a poussé jusqu'aux extrêmes limites des États placés sous le protectorat français, non loin de Ségou ; les pays situés aux confins du Sahara ont envoyé des députations au commandant de la colonne française, de sorte que l'on peut dire qu'aujourd'hui, depuis le traité avec le sultan Ahmadou, le **Soudan français** a le Sahara pour limites au nord. La colonne s'est rabattue ensuite sur Bammakou et va rejoindre, en longeant la rive gauche du Niger, l'établissement de Siguiri, dont en ce moment le commandant supérieur surveille lui-même la construction. Les bords du Niger sont couverts de villages peuplés, mais les habitants ont été effrayés par les dévastations de Samory, et n'attendent que des garanties de sécurité pour rentrer dans leurs villages et se livrer de nouveau à leurs cultures.

Le journal le *Temps* a reçu d'un correspondant de Bammakou une lettre du 20 février d'où nous extrayons ce qui se rapporte au nouveau fort de **Siguiri** au confluent du Niger et du Tankisso. Le colonel Gal-

liéni prit lui-même le commandement de la colonne destinée à couvrir la construction de ce fort. Mais ce n'est pas sans peine que cette colonne, composée de tirailleurs sénégalais, d'infanterie de marine montée à mulets, de spahis sénégalais et d'une section d'artillerie, est parvenue à Siguiri. Depuis Niagassola, particulièrement, la région, à peu près inconnue, est couverte d'une végétation touffue, de bois épais et de ruisseaux et rivières, larges et profonds, dont la traversée exigeait la construction de nombreux ponts. L'un de ces ponts, celui du Kokoro, a été fait comme un véritable pont suspendu au moyen des 6000 mètres de fil de fer empruntés au service télégraphique et attachés aux deux rives. Les indigènes étaient stupéfaits de cette ingéniosité des blancs, et aujourd'hui encore ils ont grand'peine à s'habituer au balancement qu'imprime au pont le passage des voitures d'artillerie ou d'approvisionnements. La colonne parvenait à Siguiri le 23 janvier, et, tandis que les spahis et le peloton d'infanterie de marine montée partaient en reconnaissance le long du Niger pour observer les gués et se prémunir contre toute surprise des Sofas de Samory, les officiers du service des travaux se mettaient à l'ouvrage. Leur tâche était peu facile assurément, car, hormis quelques caisses de clous et deux ou trois petites voitures chargées d'outils, il fallait tout se procurer : pierre, bois, chaux, etc. La pierre a été trouvée, non loin du futur emplacement du poste ; les charpentiers ont installé leurs chantiers dans la belle forêt qui entoure Siguiri, et ont rapidement construit une embarcation qui permet de faire les fouilles dans le lit du Niger pour y trouver des coquilles d'huitres nécessaires à la préparation de la chaux, etc. Évidemment il faut s'ingénier, mais tout le monde unit ses efforts avec la ferme volonté de réussir. Ainsi, pour faire un pétrin, il a fallu creuser un tronc d'arbre ; les avant-trains d'artillerie ont été convertis en triqueballes pour le transport des bois ; les caisses en fer-blanc ayant servi à contenir le café et le sucre ont été dessoudées avec soin pour servir de toitures ; les caisses en bois servent à faire les persiennes, les portes, etc. Il faut dire, du reste, que les chefs du pays, heureux de voir enfin les Français venir créer dans cette région l'établissement qu'ils demandaient depuis si longtemps, ont fourni gratuitement plus de trois cents manœuvres pour les travaux du fort. Bref, aux dernières nouvelles, tout marchait bien à Siguiri, et le colonel Galliéni espérait repartir à la fin d'avril en laissant en ce point une compagnie de tirailleurs sénégalais bien installée dans le nouveau poste, avec une année de vivres au moins, et les munitions nécessaires. En même temps, une brigade télégraphique, se

servant des arbres des forêts, reliait Siguiri à Niagassola sur une longueur de 140 kilomètres, de telle sorte que du nouveau poste on peut envoyer directement une dépêche à Saint-Louis et de là en France. Le nouvel établissement est situé au cœur du Bouré, le vrai pays de l'or de cette partie du Soudan. Les abords de chaque village sont couverts de trous de mines d'où les habitants extrayent le précieux métal. Aussi le pays est-il très fréquenté par les Diulas ou marchands indigènes, qui échangent l'or contre les produits de Sierra-Leone et de la Gambie. Tout fait donc entrevoir que Siguiri deviendra, avant peu, une escale florissante.

Dans la partie moyenne du bassin du Niger, l'influence française s'est accrue depuis le voyage à Timbouctou de la canonnière commandée par le lieutenant Caron. Aussi, le colonel Galliéni presse-t-il le transport de la canonnière le *Mage*, destinée, elle aussi, à naviguer sur le **Niger**. Mais ce n'est pas chose facile que ce transport des 700 colis qui constituent le petit steamer. Ces colis sont chargés tantôt à dos d'homme, tantôt sur des petites voitures en tôle dites sénégalaises, qui peuvent circuler en terrains accidentés et se transformer en embarcations au passage des marigots. Dès son arrivée à Bammakou, le *Mage* sera remonté, et on peut espérer que les deux steamers pourront, à la crue des eaux, reprendre la route de Timbouctou, cette fois, dans de meilleures conditions qu'au mois de juillet dernier.

L'Académie des sciences de Paris a reçu communication des explorations auxquelles s'est livré, dans les **Açores**, M. de Guerne attaché au service du yacht l'*Hirondelle* appartenant au prince Albert de Monaco. Désireux d'apporter des éléments nouveaux pour la solution du problème géographique, zoologique et géologique que soulève l'existence de cet archipel isolé dans les profondeurs de l'Atlantique, — car on ne sait s'il provient d'un soulèvement qui a fait surgir ces rochers des abîmes de la mer, ou s'il représente les débris d'une grande terre plus ou moins voisine des continents à certaine époque, — M. de Guerne a porté toute son attention sur la flore et la faune des Açores. Il a surtout étudié les abords et les eaux des lacs formés dans les cratères élevés. Il y a retrouvé des espèces végétales et animales en majeure partie européennes. Puis, passant en revue les moyens de dissémination dont la nature se sert pour transporter les germes — la terre chargée de graines, d'œufs et même de petits animaux, que les oiseaux emportent à leurs pattes, les germes que les oiseaux aquatiques gardent longtemps sur leur plumage, les spores, les graines ailées, les germes de toutes sortes que les vents

emportent, — M. de Guerne a montré que les espèces végétales et animales des Açores pouvaient, pour la plupart, avoir été apportées de contrées lointaines.

Le *Temps* apprécie dans les termes suivants les résultats de l'ambassade que le gouvernement belge a envoyée au sultan du **Maroc**. La note dominante de cette ambassade a été sensiblement différente de celle des autres nations. Il n'y a pas eu cet énorme appareil militaire destiné à éblouir le souverain et à le faire éventuellement trembler, point de ces parades de cavalerie comme celle dont la cour de Fez garde encore le souvenir, mais un train beaucoup plus modeste. Envoyé d'un pays essentiellement industriel et pacifique, le baron de Whettnall s'est présenté au sultan comme un ami n'ayant en fait d'arrière-pensées de conquête que celles concernant le négoce international. Placée sous un tel jour, la mission belge ne pouvait qu'être accueillie d'une façon particulièrement favorable, par un souverain aux oreilles duquel on ne faisait vibrer en aucune façon la note intimidante et que même les cadeaux offerts rassuraient sur le cours des idées du donateur. Au lieu d'imiter les nations voisines et de faire présent au sultan de pièces d'artillerie ou autres engins de guerre, c'est d'un train de chemin de fer à dimensions réduites, mais absolument complet, que la Belgique a fait hommage à Muley-Hassan, et celui-ci a été tellement émerveillé de ce mode de locomotion — qui a pu en quelques jours être établi dans son parc — qu'il a, paraît-il, concédé de suite à une Compagnie belge une ligne ferrée allant de Fez à Méquinez. Dans un pays aussi entêté que le Maroc à ne vouloir adopter en rien les usages étrangers, ce fait a une grande importance, et on peut féliciter la Belgique d'être parvenue, par la persuasion, à un résultat que bien d'autres recherchaient depuis longtemps. Il y a là surtout un commencement plein de promesses pour l'industrie belge et qui justifie bien le bruit qu'on en a fait.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le ministre de l'instruction publique a chargé M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, de se rendre en Algérie pour étudier la situation économique de cette colonie, particulièrement au point de vue de l'organisation de la propriété foncière et de la comparaison des impôts algériens avec ceux de la métropole.

Les travaux de la ligne du chemin de fer de Blidah à Berrouaghia ont commencé, sur la section qui s'étend des gorges de la Chiffa au Camp des Chênes.

La ligne qui doit mettre en communication Souk-Ahras et Tébessa est terminée; en mars, la première locomotive est entrée dans l'ancienne cité romaine, à la grande satisfaction des producteurs d'alfa qui n'attendaient que des wagons pour enlever leur récolte.

D'après les recherches de M. Rolland dans la région de l'Oued-Rhir, les atterrissements du Sahara sont plus anciens qu'on ne le pensait généralement; ils datent non de l'époque quaternaire, mais de l'époque tertiaire.

La Société de géographie commerciale de Paris qui, jusqu'ici, comptait quatre sections, en a créé une cinquième, chargée de tout ce qui concerne l'Afrique septentrionale. M. Rolland, l'ingénieur bien connu pour ses travaux de forage de puits artésiens dans l'Oued-Rhir, a fait une conférence sur les chemins de fer de pénétration dans le Sahara, préconisant la voie de Biskra-Touggourt-Ouargla. Au point de vue technique, c'est la ligne la plus facile à établir, et au point de vue commercial, la plus productive en ce qu'elle recueillera les produits des Zibans, de l'Oued-Rhir et d'Ouargla, les seules contrées agricoles situées dans l'est du Sahara algérien.

Un groupe de colons tunisiens s'est réuni pour discuter divers projets d'un chemin de fer de Tunis à Kairouan. Après examen, ils ont émis un vœu qui a été présenté au Résident général à Tunis.

Lorsque Nachtigal fit son voyage au Bornou, son domestique, G. Valpreda, se sépara de lui à Kouka, devint musulman, et entra au service du sultan. En 1880, il pria Matteucci et Massari de chercher à lui faciliter son retour en Italie. Le gouvernement italien a récemment promis une forte récompense à une caravane se rendant de Tripoli au Bornou, si elle réussit à ramener Valpreda.

MM. Virchow et Schliemann, qui avaient entrepris ensemble un voyage d'études en Egypte, sont revenus au Caire et sont sur le point de rentrer en Allemagne. M. Virchow rapporte un grand nombre d'esquisses et de photographies des anciens temples de la haute Egypte. Ces photographies lui permettront d'étudier les caractères principaux des types d'anciens Egyptiens reproduits sur ces constructions, et il croit pouvoir tenter une classification scientifique de ces types.

Une dépêche de Moscou annonce le prochain départ d'une mission scientifique russe pour l'Abyssinie.

Le comte Nigra, ambassadeur d'Italie à Vienne, a demandé au célèbre explorateur autrichien Holub un mémoire sur la façon de combattre des peuples africains, afin que le gouvernement italien puisse en faire son profit en Abyssinie. M. Holub a rédigé un rapport très volumineux qui a été envoyé à Rome.

Un ingénieur et des employés de chemin de fer ont été envoyés de Rome à Massaouah pour diriger le service de la ligne Massaouah-Sahati, et remplir les fonctions de chefs de gare. Les Sociétés de l'Adriatique et de la Méditerranée fournissent le personnel technique, ainsi qu'une centaine d'autres employés : conducteurs, mécaniciens, aiguilleurs, etc.

Le 14 mars a été inauguré à Assab un asile-école pour les enfants arabes et danakils, sous les auspices de la Société de secours pour les missionnaires italiens.

Le sultan de Zanzibar est mort au retour d'un séjour qu'il avait fait à Mascate. Son frère, Saïd-Kadifa, qui lui succède, a épousé une Berlinoise, et a des sympathies prononcées pour l'Allemagne. La Société allemande de l'Afrique orientale en a profité pour obtenir de lui la signature du traité projeté avec Saïd-Bargasch. La Société a acquis l'administration de la côte, depuis la Rovouma jusqu'à Oumba, c'est-à-dire jusqu'au cours d'eau qui délimite la zone des intérêts britanniques sur une largeur de 16 kilomètres. Jusqu'ici le sultan revendiquait ce territoire qui fermait à la Société l'accès de la mer.

Il s'est formé à Berlin, sous le nom de Société Nachtigal pour l'exploration patriotique de l'Afrique, une société qui a pour but l'exploitation agricole des parties de l'Afrique placées sous le protectorat de l'empire allemand, ainsi que l'extension de ces territoires par l'envoi d'explorateurs, et, dans la mère patrie, le développement de la sympathie pour la cause des possessions d'outre-mer. Elle s'occupera aussi de l'établissement de pépinières, du développement des écoles et des missions germano-chrétiennes. Elle laissera complètement de côté tous les territoires dont l'acquisition pour l'empire n'est plus possible.

Le Dr Gustave Mangold de Kiel, après avoir étudié à Berlin, Munich et Kiel, se propose de partir à la recherche de Stanley. Il se mettra en rapport avec la Société allemande de l'Afrique orientale, mais, sa fortune le lui permettant, il fera l'expédition à ses frais.

Le gouvernement français a décidé de créer deux nouvelles vice-résidences à Madagascar en plus de celles de Tamatave et de Majunga, l'une sur la côte sud-ouest à Saint-Augustin, dans le pays sakalave, où les Français ont fondé d'importants comptoirs, l'autre à Fianarantsoa, dans la province des Betsiléos, à 400 kilomètres de Tananarive.

Les mines d'or et de cuivre exploitées par M. Rigaud, pour le compte du gouvernement malgache, sont en pleine prospérité. Une autre exploitation aurifère dirigée par M. Suberbie donne également de bons résultats.

L'industrie séricicole à Madagascar prend un grand développement, sous l'impulsion du premier ministre qui fait faire de grandes plantations de mûriers. Il se propose de fonder un grand établissement-école, dont la direction sera confiée à un Européen, où l'élève des vers à soie et la préparation des cocons se feront dans des conditions normales.

Des troubles qui existent dans le sud de Madagascar, chez les Antémours, ont eu pour conséquence d'enlever des bras à l'agriculture. Les travailleurs antémours désertent en masse les plantations où ils étaient employés, sans qu'on puisse les y retenir par l'appât de gages élevés. Ils disent qu'ils ont à défendre leurs foyers et ne veulent rien entendre. Cette défection est des plus fâcheuses, car elle arrive au moment où les colons, ayant reçu le montant de leur indemnité et voulant donner une plus grande extension à leurs cultures, auraient le plus besoin de bras.

A la Chambre des communes, le baron de Worms interrogé sur la question de l'esclavage dans le Be-Chuanaland que l'Angleterre a placé sous son protectorat,

a répondu que les Ba-Kalahari sont dans un état de dépendance et de servitude par rapport aux Be-Chuana proprement dits. Ils peuvent posséder; leur servitude prend la forme d'un travail exécuté pour les Be-Chuana ou d'un tribut qu'ils leur paient en nature. Ils occupent par rapport aux Bushmen une position analogue à celle dans laquelle les Be-Chuana sont par rapport à eux.

Le lancement du vapeur le *Roi des Belges* à Stanley-Pool a eu lieu le 15 février, et M. Delcommune, avec les membres de la mission commerciale de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, a dû s'embarquer vers le 15 mars pour le Kassai.

Au départ du dernier courrier de Stanley-Pool, M. Grenfell s'apprêtait à s'embarquer sur son vapeur le *Peace*, avec lequel il comptait entreprendre une nouvelle exploration sur le haut fleuve.

En redescendant du haut Oubangi, l'*En-Avant* a rencontré le missionnaire anglais Brooke qui remontait la rivière en pirogue. Au lieu de se rendre au Soudan égyptien, comme il en avait eu l'intention, M. Brooke comptait se diriger vers le bassin du Niger dès qu'il aurait atteint les rapides de Zongo.

L'*Africa*, qui a quitté Anvers le 15 avril, a emporté 150 tonnes de machines aratoires de fabrication belge, expédiées dans la province de Benguela, pour le compte d'une Société française qui va créer et exploiter dans cette colonie de grandes cultures de chanvre.

Deux postes ont été établis sur la rive française du bas Oubangi; le premier près du village de Bouassa-Ouassaka par 1° 48' lat. nord; le second, au confluent de la rivière, près du village d'Iranga.

Le steamer français le *Ballay*, ayant à bord M. Dolizie, a fait une reconnaissance de l'Oubangi en aval des rapides de Zongo.

Une convention provisoire, réglant les différends concernant le territoire du protectorat français de Porto-Novo et la colonie anglaise de Lagos, a été signée à Lagos, le 2 janvier 1888, par M. Victor Ballot, directeur des affaires politiques du Sénégal, chargé du commandement des établissements français du golfe de Benin et du protectorat du royaume de Porto-Novo, et M. C. Alfred Moloney, gouverneur pour Sa Majesté britannique et commandant en chef de la colonie et protectorat de Lagos. La convention stipule que les postes français d'Afotonou et de Zumé, et les postes anglais de Zumé nord et sud, Aguégué-Kanji et des Ouétah seront retirés.

Le *Gaetano*, navire de commerce italien affrété par la maison Régis de Marseille, a coulé sur les récifs de la côte de Dahomey; les populations sauvages de ces parages ont pillé complètement la cargaison du navire et ont emmené en captivité l'équipage, qui se composait de douze hommes et d'une femme. Le résident français à Porto-Novo s'est rendu immédiatement sur les lieux pour tâcher de faire rendre ces malheureux naufragés à la liberté.

L'explorateur Charles Soller, chargé d'une nouvelle mission au Sahara occidental, part pour le Sénégal, dont il se propose d'étudier la région au nord de Saint-Louis et dans le voisinage de l'île d'Arguin. Il cherchera à ouvrir de ce

côté un débouché aux produits du Soudan, et à diriger vers la côte les caravanes de Timboustou.

M. Douls, dont l'exploration du Sahara occidental au sud du Maroc a été accompagnée de péripéties si dramatiques et que nous avons eu le plaisir d'entendre à Genève, ne se laisse pas détourner de sa vocation d'explorateur par les dangers qu'il a courus, et prépare une nouvelle expédition pour le succès de laquelle nous l'accompagnons de nos meilleurs vœux.

On télégraphie des îles Canaries que les indigènes ont attaqué le comptoir anglais du cap Juby et ont tué quelques employés, parmi lesquels se trouve M. Moore, directeur du comptoir. On craint de nouveaux massacres, une grande agitation règne parmi les indigènes.

La Société de géographie de Londres a chargé M. Jos. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui l'accompagne fera les levés topographiques. L'expédition durera 18 mois.

RECONNAISSANCE DE L'OUBANGI PAR MM. VAN GÈLE ET LIÉNART¹

Nous avons déjà annoncé brièvement (p. 100) le résultat de l'exploration dirigée par M. Van Gèle, qui permet définitivement d'admettre que l'Ouellé exploré par Junker est le cours supérieur de l'Oubangi. Aujourd'hui, le *Mouvement géographique*, rédigé par M. Wauters qui, le premier, a eu l'idée de l'identité des deux cours d'eau, nous apporte les détails fournis sur cette exploration par le rapport de M. Van Gèle et par M. Liénart lui-même rentré en Belgique. C'est donc à ce journal que nous empruntons la substance de cet article.

Nos lecteurs se rappellent que lorsque Schweinfurth découvrit l'Ouellé en 1870, ayant dû se borner à recueillir, sur le cours de cette rivière, des renseignements des indigènes, il l'identifia avec le Chari, tributaire du lac Tschad. En 1877, lorsque Stanley, descendant le Congo, découvrit l'embouchure de l'Arououimi, il supposa que cet affluent était le cours inférieur de l'Ouellé; et six ans plus tard, lorsqu'il remonta l'Arououimi jusqu'aux rapides de Yambouya, il ne douta point que sa première supposition ne fût fondée.

Au mois de mai de l'année 1884, MM. Van Gèle et Hanssens reconnurent l'embouchure de l'Oubangi; puis le missionnaire Grenfell, au mois de novembre de la même année, le remonta le premier, d'abord jusqu'à 1°,25' de lat. N. et plus tard jusqu'à 4°,20' lat. N., ce qui four-

¹ Voir la carte qui accompagne cette livraison.

nit à M. Wauters l'occasion d'émettre l'hypothèse de la connexion de l'Oubangi et de l'Ouélé.

La solution du problème de la navigation de ce cours d'eau et de ses sources importait trop au gouvernement de l'État indépendant du Congo, pour qu'il ne fit pas tout ce qui était en son pouvoir pour le faire explorer. MM. Van Gèle et Liénart furent chargés de cette mission et, dans un premier voyage en octobre 1886, ils remontèrent, avec l'*En-Avant*, jusqu'aux rapides de Zongo, par 4° 20' de lat. N., le point où M. Grenfell avait été arrêté. Obligés alors de revenir à la station de l'Équateur, base de leurs opérations, ils ne tardèrent pas à y organiser, en automne de l'année dernière, une nouvelle expédition, dans laquelle l'*En-Avant* devait leur servir de moyen de transport et remorquer une grande pirogue des Stanley-Falls, conduite par 16 payeurs et pouvant contenir 100 personnes. Ils prirent avec eux, outre le capitaine du steamer et un ingénieur mécanicien, 24 indigènes de l'Équateur et 17 soldats haoussa.

L'expédition se mit en route le 26 octobre, et déjà le 21 novembre elle atteignait les rapides de Zongo. A partir de ce moment, elle rencontra de sérieuses difficultés. En effet, jusqu'à 37 kilomètres en amont, le cours de l'Oubangi est coupé par une succession de six rapides qui opposent un obstacle sérieux à la navigation, même pour un petit vapeur comme l'*En-Avant*. La reconnaissance de cette partie de la rivière exigea 20 jours d'un travail des plus pénibles.

Au premier rapide, celui de Zongo, l'*En-Avant* dut renoncer à franchir la passe. Il fallut frayer, au milieu des bois et à travers l'isthme d'un petit promontoire, une route par laquelle on pût opérer le transport des roues, des tambours et de la cargaison du bateau; dès lors, celui-ci, allégé et tiré à l'aide d'un câble le long de la rive, put passer assez aisément d'aval en amont du rapide.

A 30 kilomètres plus loin, une ligne de rochers, barrant la rivière d'un bord à l'autre, forme le rapide de Bonga, qui, aux hautes eaux, offre, sur la rive gauche, un passage avec 1^m.50 d'eau et un faible courant que l'*En-Avant* put remonter; la pirogue, qui avait été détachée, remonta à la pagaie.

En amont, l'Oubangi se resserre jusqu'à 400^m et, au rapide de Belly, à une profondeur de 15^m. Malgré cela, le courant est relativement faible. Au delà de la passe, aisément franchie, la rivière s'élargit jusqu'à plus de 2000^m. Ses eaux roulent en bouillonnant au milieu d'îles et de rochers qui en rendent la navigation difficile. Le vapeur dut être de nouveau allégé de sa cargaison, qui fut transportée par terre en amont du rapide.

A 5 $\frac{1}{2}$ kilom. plus haut, deux pointes rocheuses resserrent le cours de l'Oubangi, qui bientôt cependant s'élargit de nouveau et présente un fouillis d'îles, de rocs, de rapides et de petites chutes, au milieu desquels il est difficile de se reconnaître. Les explorateurs ont donné à cette partie de la rivière le nom de rapide de l'En-Avant.

Mais l'obstacle le plus considérable se rencontre en un endroit où se trouve un groupe d'îles, reliées entre elles et aux deux bords par une ligne rocheuse qui forme des chutes et deux rapides d'une extrême violence. Il fallut d'abord décharger le steamer, puis le démonter, après quoi sa coque fut hissée au-dessus de la chute à l'aide d'un fort câble. M. Van Gèle ayant aperçu un éléphant lui donna la chasse et le tua ; aussi le rapide reçut-il le nom de rapide de l'Éléphant.

Vient enfin le rapide de Bomokouangai, où la rivière a 2000^m de largeur ; les îles et les roches y sont nombreuses, mais une reconnaissance en pirogue y fit reconnaître, sur la rive gauche, une passe que le steamer put franchir sans être ni démonté, ni déchargé.

Dans toute la partie de l'Oubangi qui s'étend de Belly à Bomokouangai, la navigation, même en dehors des rapides, paraît devoir être extrêmement difficile, les îles rocheuses et surtout les récifs émergeant de toutes parts. En certains endroits c'est un véritable labyrinthe, au milieu duquel le steamer ne pouvait avancer qu'après avoir fait reconnaître avec soin la route par la pirogue.

« Quant à la contrée, » écrit le capitaine Van Gèle, « elle est vraiment belle. Les deux rives du fleuve sont bordées de montagnes aux pentes douces où alternent les bois, les prairies, les champs de maïs et les plantations de bananiers. La plupart des villages ne sont pas construits à la rive, mais plutôt sur le flanc des collines. De loin, leurs huttes font l'effet de chalets. Avec quelques troupeaux de gros bétail paissant dans les prairies, l'illusion serait complète. La terre paraît être d'une très grande fertilité. A certaines places, les herbes atteignent sept mètres de hauteur. Les villages à la rive sont palissadés en front ; on y voit établis, dans d'énormes *cotton tree* (arbre à coton), un, deux, quelquefois jusqu'à trois petits postes d'observation, grossièrement construits, qui ont donné lieu à la légende des villages aériens. Je n'ai pas vu de manioc ni de palmiers dans cette contrée. En revanche, les bananiers, la canne à sucre et le maïs abondent. Celui-ci est offert en vente sous forme de farine.

« Jusqu'à Belly, les indigènes offrent le même type qu'en aval de Zongo : tête rasée, excepté à la nuque ; moustaches en brosse, leur donnant l'air de vieux militaires ; pas de tatouage à la face. Ce peuple nous

a parfaitement reçus ; même lorsque j'étais en pirogue, il nous a offert et nous a vendu des vivres en quantité. Partout il nous a accueillis avec des cris d'amitié : *Nzen, Nzen, Nzen, Nzenzé !* Il n'est ni bruyant, ni gênant, ni voleur.

« Au-dessus de Belly commence une nouvelle tribu, celle des Ba-Kombé, qui doit s'étendre sur un grand espace dans l'intérieur, entre l'Oubangi et le Congo. Pour l'étranger, ce qui distingue tout d'abord les Ba-Kombé de leurs voisins, c'est l'arrangement des chevelures. Bien que très diverses, elles ont toutes une tendance à s'étendre vers l'arrière ; les unes se terminent en chignons, d'autres ont presque la forme que l'on remarque chez les Monbouttou, d'autres encore pendent sur le dos en longues et minces tresses, enroulées le plus souvent sur une seule. Il en est parfois qui ont près de deux mètres de longueur. »

C'est la première fois que l'on signale dans l'Afrique centrale le fait de chevelures aussi abondantes. M. le lieutenant Liénart ajoute que parfois les tresses sont si longues, que les femmes y font un nœud et se les passent au bras. La race est fort belle.

A Bomokouangai la rivière descend du nord-est. La vue en est superbe ; ses eaux sont libres d'obstacles. Elle a une largeur de 800 à 900 mètres et une profondeur moyenne de 4 mètres. Pendant environ 50 kilomètres, elle conserve la direction générale nord-est, puis elle fait un coude arrondi et vient enfin franchement de l'est, direction qu'elle conserve jusqu'au point extrême atteint par l'*En-Avant*, soit sur 275 kilomètres environ. Dans toute cette partie de son cours, la rivière est désignée par les indigènes sous le nom de *Doua* ; elle ne reçoit aucun affluent ni à droite, ni à gauche. Les villages étant situés à 200 ou 300 pas dans l'intérieur, le pays semble inhabité à première vue ; mais il suffit d'entrer en relations avec un canot pour voir les indigènes surgir de toutes parts.

« Je n'ai vu nulle part, » dit M. Van Gèle, « une telle affluence de vivres, et cela non seulement sur un point isolé, mais pendant toute la durée de mon voyage : bananes, farine de maïs, sorgho, arachides, patates douces, ignames, haricots, cannes à sucre, sésame, tabac, bananes mûres confites dans du miel, vin de palme infusé de noix de kola ; et comme bétail, des moutons et des chèvres de toute beauté. Mes hommes ont eu chaque jour la poule au pot, et à plusieurs reprises je leur ai fait distribuer les chèvres que l'on m'envoyait en cadeau et qui encombraient le pont du bateau, tellement l'abondance était grande partout. Il n'a pas été touché à un seul des sacs de riz que j'avais emportés de l'Équateur par mesure de précaution. En somme, c'est un des pays les plus fertiles et les plus peuplés que j'aie rencontrés en Afrique. »

Les indigènes de la rive droite appartiennent aux tribus des Bouraka et des Madourou; ceux de la rive gauche aux tribus des Ba-Kangi, des Mombati et des Banzy. En général, ces indigènes se rasent une partie de la tête, de manière à former le dessin d'un triangle dont le front est la base. Les lobes des oreilles sont démesurément allongés, et portent des fils de cuivre enroulés cinq ou six fois en guise de boucles d'oreilles, ou bien encore de grandes rondelles en bois.

Dans cette partie de son cours, l'Oubangi atteint de larges proportions et est parsemé d'îles dont la plupart sont cultivées et habitées. Chez les Banzy, l'architecture des huttes se modifie; elles affectent la forme d'un véritable cône, reposant sur un mur circulaire élevé de 50 centimètres et construit en torchis. On dirait de vastes éteignoirs. Les huttes sont disposées par rangées formant de larges rues proprement tenues, ou bien elles sont placées en un vaste cercle, au centre duquel s'élève un tertre où se tiennent les réunions. La maison elle-même est très propre, elle est divisée en deux compartiments, le deuxième servant de chambre à coucher.

Le fer — et cette remarque est générale pour tout l'Oubangi — est admirablement travaillé; les indigènes l'emploient pour fabriquer des lances, des couteaux, des fers de flèche, des harpons, des haches, des houes, des bèches, des cuirasses, des boucliers, des bracelets, des chaînettes, des perles, des tuyaux de pipe, des gongs, des sonnettes, etc., etc. En revanche, l'ivoire, bien qu'abondant, est peu travaillé, si ce n'est chez les Banzy, où l'on rencontre à chaque instant des bracelets artistement tournés, des épingles longues de 30 centimètres et des rondelles ornées ou *pelélé*, que les femmes, à l'instar de tant d'autres tribus de l'Afrique centrale, s'introduisent dans la lèvre supérieure.

Toute cette population accueillit très bien les voyageurs. A chaque instant, des flottilles de 30 à 40 canots entourèrent l'*En-Avant*, et les hommes qui les montaient offraient en vente des vivres en abondance. Le steamer ne les effrayait pas, et les coups de feu adressés par les gens de l'équipage aux canards et aux échassiers qui passaient d'une île à l'autre ne semblaient pas les étonner.

Un peu en amont de la résidence de Bemay, chef souverain des Banzy, un rapide obstrue la rivière. La rive droite est impraticable, mais le long de la rive gauche, en hâlant fortement avec un câble le steamer, celui-ci réussit à passer. Les indigènes banzy prirent un grand intérêt à cette opération. Ils signalèrent très obligeamment aux voyageurs l'existence de roches dangereuses et enlevèrent de la rivière les engins de

pêche qui pouvaient gêner la manœuvre. Pendant ce temps, sur la rive, les féticheurs lançaient des invocations favorables, tandis qu'un certain nombre de natifs aidaient les hommes du steamer à tirer le câble. Enfin, lorsque l'*En-Avant* eut réussi à franchir la passe, il fut salué par les cris d'enthousiasme des indigènes, qui se mirent à sauter, à danser, et vinrent serrer les mains des Européens et les féliciter de leur succès.

A deux jours en amont, l'expédition rencontra encore un petit rapide, celui de Cétéma. L'*En-Avant*, déchargé de sa cargaison transportée sur la grande pirogue, et tiré par le câble, franchit heureusement la passe située près de la rive gauche et large seulement d'une quarantaine de mètres.

Jusque sous le 21°, 30' de long. E., les explorateurs ne remarquèrent, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, aucun confluent de rivière. En ce point débouche le Bangasso, vraisemblablement formé par la réunion de l'Engi et du Foro, traversés dans leur cours supérieur par Lup-ton-bey. En amont du confluent du Bangasso se rencontrent les villages des Mombongo et des Yakoma. A partir de ce moment, les natifs modifièrent leur attitude, ils devinrent provocants. La rive nord, que suivait le bateau, se couvrait de monde en armes; les canots suivaient le steamer. Partout, sur le passage des voyageurs, éclataient des manifestations hostiles.

Le 1^{er} janvier 1888, l'*En-Avant* suivait la rive nord du fleuve, lorsqu'il se trouva en présence d'une nouvelle ligne rocheuse qui le força à redescendre, afin de trouver un passage le long de la rive sud. Un peu en aval de ce point, de nombreux bancs de sable parsemant la rivière, le steamer dut se séparer momentanément de la grande pirogue qui le suivait. Aussitôt de nombreux canots indigènes entourèrent celle-ci, et plusieurs lances furent jetées aux hommes qui la montaient. Un moment après, l'*En-Avant*, qui continuait à descendre la rivière, donna sur un roc et une large voie d'eau se déclara à l'avant. Le bateau fut aussitôt allégé de sa cargaison, qui passa dans la pirogue, et que M. le lieutenant Liénart fut chargé de transporter à la rive et d'y défendre avec une partie des soldats. Pendant ce temps, l'équipage s'occupait à boucher la voie d'eau et à remettre le bateau en état de gagner l'île voisine pour y être réparé.

A terre, M. Liénart fut d'abord reçu très pacifiquement; il fit même l'échange du sang avec un des chefs yakoma; mais ce n'était qu'une feinte, car bientôt il fut vigoureusement attaqué par les natifs, qui lui tuèrent deux hommes à coups de lance. L'un des deux était le fils d'un

des principaux chefs des environs de l'Équateur, perte fort sensible, car ce jeune nègre était fort aimé de tous. Après une riposte de mousqueterie, qui mit les assaillants en fuite, les bateaux avec les équipages et la cargaison réussirent, sans autre lutte, à gagner une des îles de la rivière où, pendant trois jours, le travail de réparation du steamer put être poursuivi.

Malheureusement, les vellétés belliqueuses des indigènes n'étaient pas calmées, et, pendant la journée du 5 janvier, l'expédition fut encore vigoureusement attaquée, à la fois par terre et par eau ; elle eut même à repousser l'agression d'une flottille de 50 à 60 pirogues de guerre. Les indigènes prenaient sans doute les étrangers pour des Soudanais, dont les avant-gardes ont pénétré, paraît-il, jusqu'à ce point de l'Ouélé. Le combat fut sanglant pour les indigènes, qui se retirèrent en laissant bon nombre des leurs sur le terrain.

L'état du steamer, la baisse des eaux, la densité extraordinaire de la population des rives et des îles et son attitude hostile ne permettant pas de s'aventurer plus avant sans courir le risque de compromettre le retour de l'expédition, M. Van Gèle décida de ne pas pousser plus loin la reconnaissance de l'Oubangi.

L'accident arrivé au steamer ayant eu lieu par $21^{\circ},55'$, et le point extrême atteint par Junker sur l'Ouélé se trouvant par $22^{\circ},55'$, il en résulte qu'entre les deux points reconnus la section de la rivière encore inexplorée a un degré de longueur, soit 111 kilomètres. Quant à la latitude, elle est exactement la même : $4^{\circ},20'$; entre les points extrêmes connus, la rivière conserve donc sa direction générale est-ouest. Sa largeur chez les Yakoma est, d'après M. Liénart, d'environ 2,500 mètres. Elle est toute parsemée d'îles ; les plus grandes sont habitées ; sur les rives, la population est compacte ; sur la rive nord, le village où il a abordé mesurait plus de 5 kilomètres de développement à la rive. Le D^r Junker a constaté ces mêmes caractères généraux au point où il a dû abandonner l'exploration de l'Ouélé.

C'est dans la section de la rivière qui reste à explorer que l'Oubangi doit recevoir, sur la rive droite, le Mbomo, son principal affluent d'après Junker ; ce confluent devait se trouver à une huitaine de jours en aval d'Ali-Kobo, soit à peu près au point où est parvenue l'expédition Van Gèle. Or, précisément à une assez grande distance en amont de ce point, M. Liénart a constaté de loin sur la rive droite, dans la ligne des collines, comme l'ouverture d'une large vallée. C'est probablement celle du Mbomo, descendant de l'est-nord-est et rejoignant l'Oubangi par environ 22° de long. Est.

Depuis l'époque où l'*En-Avant* avait remonté l'Oubangi, les eaux avaient baissé d'environ 3 mètres; aussi le steamer n'effectua-t-il la descente de la rivière qu'avec des précautions infinies; malgré cela, il toucha une douzaine de fois, heureusement sans accidents, grâce à l'épaisseur de sa coque et à l'habileté de son capitaine.

Le rapide de Bomokouangaï, celui de l'Éléphant et celui de Belly furent passés avec difficulté. A celui de Bonga, la pirogue qui s'avancait en reconnaissance avec MM. Van Gèle et Liénart, fut subitement saisie et entraînée par le courant et tomba d'une hauteur de 1^m,60 en restant un instant accrochée aux rochers. Mais la solidité de l'embarcation sauva les voyageurs qui purent continuer sans autre incident la descente jusqu'à la station de l'Équateur, où ils arrivèrent le 1^{er} février. Leur voyage avait duré 99 jours.

Leur expédition a reporté les limites du bassin du Congo jusqu'au 8° lat. N. où elles s'enchevêtrent dans celles du Bahr-el-Ghazal et du Chari. Le Kibali¹, qui prend sa source à l'ouest des monts Baker et Gordon, est la branche initiale de la grande rivière qui, sous les noms successifs d'Ouellé, Makoua, Doua, Oubangi, débouche dans le Congo, au sud de l'Équateur, après un cours de plus de 2400 kilom. Après le Kassaï, c'est le plus long des tributaires du grand fleuve.

Malheureusement, des rapides obstruent son cours; aussi, comme voie de pénétration au Soudan, ne répond-il pas aux espérances que l'on avait conçues, à moins que l'on ne puisse, à l'aide de travaux de mines, rendre les passes praticables aux steamers.

L'expédition de MM. Van Gèle et Liénart n'a pas seulement résolu le problème des rapports de l'Oubangi et de l'Ouellé, elle a encore frayé la voie aux communications à nouer avec un pays qui paraît appelé au plus bel avenir par sa beauté, sa salubrité, sa richesse et la densité de sa population.

CORRESPONDANCE

Lettre de Séfoula (Haut Zambèze), de M. H. Dardier.

Séfoula, 8 novembre 1887.

Comment vous intéresser à notre voyage de Mangwato (Shoshong) jusqu'ici? Le Kalahari n'est pas du tout ce que je me représentais. Il est souvent couvert de

¹ Voir la carte de Junker, IV^{me} année, p. 116.

magnifiques forêts, et il y a de très jolis endroits. Malheureusement les Massarua ou Bushmen mettent le feu aux herbes et détruisent de grandes étendues de forêts. Ils le font pour se procurer de petites bulbes qui leur servent de nourriture; ces bulbes ne sont point mauvaises. Les Bushmen sont bien maigres et leurs huttes bien mal bâties; on sent qu'ils sont faits pour le désert. Ils traquent le gibier, pêchent et vivent ainsi misérablement sans chercher une existence meilleure. Kama essaye de les grouper et leur a donné des chèvres pour les encourager. Ceux qui ne demeurent pas loin de Mangwato sont appelés pour aider aux moissons; ce sont les esclaves du rang le plus bas. Les Ba-Mangwato ont d'abord comme esclaves les Ma-Kalaka, puis les Bushmen. Notre traversée dura deux mois pendant lesquels nous perdîmes beaucoup de bœufs. La rivière Nata, qui se jette dans le Macaricari sous le nom de Shoa, est une jolie rivière. Là où la route la traverse, l'eau en est douce, plus bas elle est salée. On y trouve de très beaux poissons. Panda-Matenka est situé sur une petite éminence, au-dessus d'une vaste plaine où coule un ruisseau. Cette plaine n'est qu'un vaste marais, ce qui rend cet endroit insalubre. Les jardins des missionnaires romains sont très beaux, mais leur cimetière fait une triste impression.

Nous arrivons au Zambèze, à Kazoungoula, à l'endroit même où la Linyanti ou Chobé s'unit au Zambèze. Les eaux sont très calmes. Le Chobé est un peu salé par le fait qu'il reçoit l'eau d'une source minérale qui n'est pas loin de Kazoungoula. Les indigènes vont y chercher leur sel qu'ils font cuire et auquel ils donnent une forme de pain. Ce sel n'est pas pur, comme vous pouvez le penser.

Le Zambèze est bordé de roseaux. Quand on le traverse pour la première fois, on éprouve une impression singulière. En cet endroit il est très profond. On dit qu'il y a des crocodiles, mais nous n'en vîmes aucun. La nuit, nous entendions quelquefois le ronflement d'un hippopotame. Nous prenions nos repas sous un grand arbre, le kazoungoula; il avait des fruits semblables aux haricots, mais longs d'un pied et très épais; ils devaient peser au moins deux kilogrammes. La traversée de nos bœufs, de nos wagons et de nos caisses nous prit une dizaine de jours, et nous dûmes payer aux indigènes une forte somme de 360 yards de calicot, plus des couvertures. M. Jalla fut laissé en arrière avec les bagages et les wagons. MM. Coillard, Jeanmairet, Goy et moi, nous partîmes en canot pour Seshéké. En wagon on met trois jours pour franchir cette distance, en canot deux jours seulement. Le Nguézi et le Kasai, les deux rivières que l'on traverse avant d'arriver à Seshéké, ne sont pas grandes. Les plaines qu'ils parcourent sont littéralement remplies de buffles et autre gibier. — Seshéké est une jolie petite station missionnaire à 10 minutes du village. Là les crocodiles abondent et il est dangereux d'aller au bord de l'eau. Nous quittons les Jeanmairet et arrivons bientôt aux rapides de Katima Molilo. Les chutes de N'Gonye, en amont, sont magnifiques; pour les voir, on va sur une île en face des cataractes. Une masse d'eau considérable se précipite en bouillonnant dans l'entonnoir en bas.

Ce qu'on nomme la Vallée est une vaste plaine sans arbres où coule le Zambèze; c'est la partie la plus triste du fleuve. On remonte cette plaine pendant trois jours

et l'on arrive au débarcadère de Séfoula. Après trois heures de marche environ, on atteint la colline sur laquelle est bâtie la station. Tout autour, le terrain ne présente qu'un sable épais dans lequel on enfonce et qui fourmille de petites puces; celles-ci pondant leurs œufs sous les ongles des orteils, y causent des abcès douloureux. Au bas de la colline coule un tout petit ruisseau que M. Goy canalise pour arroser ses champs.

Depuis le 26 septembre j'ai été très malade par suite d'une insolation et je ne puis encore rien faire, mes pieds étant enflés et mon corps très faible. Ma convalescence est très lente, car les stimulants dont mon cas aurait besoin me font défaut. Dieu a été très bon envers moi, car j'ai été très bas et il m'a relevé. Je crois que le climat de Seshéké est meilleur que celui de Séfoula.

La saison des pluies approche et nous avons déjà des orages magnifiques. Les roulements du tonnerre sont presque continus et le bruit en est beaucoup plus fort que chez nous.

H. DARDIER.

Lettre de Seshéké (Zambèze moyen), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 28 décembre 1887.

La dernière lettre que je vous ai adressée était de Kazoungoula, au mois d'août. Dès lors, MM. Coillard, Dardier et Goy se sont rendus à la Vallée par le fleuve et ont fait un bon voyage. Toutefois, en arrivant à Nalolo, ces deux jeunes messieurs furent atteints de la fièvre. On dut mander le scotch cart pour les conduire de la rivière à Séfoula. M. Dardier qui avait eu une insolation n'a pas cessé d'être malade depuis cette époque. M. Goy a quelques violentes attaques qui finissent au bout de peu de temps; il a déjà commencé à canaliser un terrain convenable. M. Waddell ne va pas très bien non plus, sans abandonner ses nombreux travaux; quant à nos parents, ils sont bien en général ou relativement, ainsi que la famille d'Arone, peut-être à l'exception de Ma Ruthe, sa femme.

Ici, à Seshéké, nous avons tous joui d'une excellente santé jusqu'au mois de novembre. Alors M. Jalla a pris la fièvre qui l'a fortement éprouvé; il commence seulement à reprendre un peu le dessus depuis deux jours. Lui et M. Dardier ont ce qu'on appelle en anglais *the low fever*, la forme la moins violente de la maladie, mais la plus tenace.

Moi-même, j'ai eu une forte attaque, mais qui n'a duré que trois jours, et un peu due à mon imprudence. Madame Jalla n'a jamais eu la fièvre et se porte très bien. Ma femme aussi se sent mieux que précédemment; sans avoir été vraiment malade elle était un peu languissante. Notre chère enfant est très bien et se développe rapidement. Elle s'essaye à marcher, babille beaucoup et fait la joie de ses parents. Nous jouissons beaucoup de la présence de M. et M^{me} Jalla à Seshéké; cela aussi nous rend des forces.

Vendredi soir, 23 décembre, sont arrivés MM. Dardier et Middleton avec nos

wagons. Leur voyage a été rapide, 17 jours seulement. M. Dardier avait passé ici bien portant et il nous revient invalide, quoique le voyage lui ait fait beaucoup de bien. Il demandera, je crois, à notre Conférence de l'autoriser à se fixer ici, et en attendant nous le recevrons chez nous. Il trouve que Seshéki est beaucoup plus salubre que Séfoula et ne croit pas qu'il pût supporter le climat de la Vallée. Le brave M. Middleton se rapatrie; il a toujours le même cœur chaud pour les natifs; j'ai beaucoup joui de ces quelques jours passés avec lui, et je sentirai vivement son départ.

De notre œuvre je ne puis dire grand'chose. Il ne s'est pas écoulé un long temps depuis mon retour de Kazoungoula jusqu'au moment où tous les gens ont quitté le village pour se rendre à la campagne. Morantsiane aussi a fait deux longues absences pour la chasse aux éléphants et plus tard pour se rendre au Mosi-ou-tounya. Notre activité a dû se porter du côté de l'évangélisation, et autant que possible nous visitons les villages pour y faire des cultes le dimanche. Même alors, nous n'atteignons pas en général de grands auditoires, car, comme je vous l'ai dit, ce peuple vit un peu comme les bêtes des champs, non par monts et par vaux, mais par bois et roseaux.

L'esclavage est un terrible fléau, même ici où il n'apparaît pas sous sa face la plus hideuse. Avec une organisation sociale comme la sienne, ce peuple ne vit pas. Il n'y a pas d'initiative possible, ni d'émulation, ni de sécurité, ni de progrès sans garantie de la propriété individuelle.

Or, ne possédant rien, ne se possédant pas même, à quoi bon améliorer sa position, pour encourir la haine et s'exposer à la spoliation des autres? Il en est de même pour l'accueil fait à notre message, personne n'ose ou n'oserait se montrer trop empressé à l'accueillir.

Avec un peuple libre (les Ba-Rotsé ne le sont pas, ni même le roi), nous gagnerions vite du terrain; dans les conditions actuelles, ce ne sera qu'avec de grandes difficultés que nous pourrons avancer.

Les missionnaires qui ont fondé la mission du Le-Souto ont trouvé des hommes corrompus, mais libres. Quant à nous, l'esclavage, et pour les Ba-Rotsé eux-mêmes, la dépendance et la crainte qu'ils ont les uns des autres, nous mettent en présence d'un obstacle dont Dieu seul peut nous faire triompher.

D. JEANMAIRET.

Lettre de Schöneberg, près Berlin, de M. le Dr Hans Schinz.

Schöneberg, près Berlin, 19 mars 1888.

Vous m'avez demandé, il y a quelques semaines, si j'avais de nouveaux projets africains et vous m'avez prié de vous les faire connaître. A l'heure qu'il est, il m'est impossible de songer à repartir; je suis occupé à déterminer mes plantes et à écrire mon livre; il en résulte qu'il ne me reste pas trop de temps pour penser

à de nouveaux voyages. J'espère avoir fini en novembre ou décembre et pouvoir repartir au commencement de l'année prochaine. Quand mes plans seront bien établis, je vous les communiquerai.

Permettez-moi une remarque au sujet de votre journal. Dans le numéro de mars (p. 72), vous parlez des troupes que le gouvernement allemand fera débarquer dans le Lüderitzland; ce n'est pas au Lüderitzland qu'on envoie ces soldats, mais au Hereroland. L'or qu'on a trouvé l'année passée, se trouve à Anawooa, à quelques lieues au sud d'Otjimbingue, c'est-à-dire dans le Hereroland proprement dit.

Quand M. Lüderitz a acheté des Naman Angra-Pequena et la région côtière au sud et au nord de ce pays, la *Gazette de Cologne* et plus tard la *Kolonialzeitung* ont proposé d'appeler cette possession Lüderitzland. Le Lüderitzland s'étend donc du fleuve Orange jusqu'au 26° lat. s. sur une largeur d'une centaine de kilomètres. Il forme une partie du Gross-Namaland, et non du Hereroland. La Société de colonisation pour l'Afrique australe et occidentale a introduit ces désignations : Deutsch-Gross-Namaland, comprenant les territoires de Lüderitz, de Bethanie, de Rehobot, de Jan Ionker, etc.; Deutsch-Hereroland, pour le territoire de Maharéro, chef des Héréros, et Kaoko pour la région littorale entre Wallfischbai et le Cunéné; mais il m'est impossible d'y voir un avantage quelconque. Pourquoi ne pas appeler tout le pays borné par l'Océan Atlantique, le Cunéné jusqu'à la première cataracte, l'Okavango et les limites de la zone des intérêts anglais, simplement « zone des intérêts allemands, » et ne pas conserver les désignations des aborigènes : Gross-Namaland, Hereroland, Kaoko et Amboland (non Ovamboland)? Il vaut mieux dire Hereroland que Damaraland, parce que *damara* est un mot emprunté à la langue des Naman, tandis que Héréro est le mot propre des Ovahéréro ou Héréros. Dire Ovamboland est incorrect, car ce mot est formé de Ova ambo; or *ora* est le préfixe pour le pluriel, de même que Ova-héréro, et comme personne ne dit Ovahéréroland, il faut, pour la même raison, éviter de dire Ovamboland. Nama est la racine; au singulier masculin on dit : namal; au singulier féminin namas, et au pluriel pour les deux genres naman; namai est un singulier pour les deux genres. On l'emploie quand on ne sait pas si une personne qu'on voit venir, par exemple, est une femme ou un homme. Donc en français il convient d'écrire le Héréro, les Héréros, le Nama, les Namas, l'Ambo, les Ambos, ou mieux encore, mais plus difficile à comprendre pour le lecteur, le Omuhéréro, les Ovahéréro, le Namai, les Naman; au pluriel masculin : Namagu, au pluriel féminin Namati, et l'Omuambo, les Ovambo (le second a — Ovaambo — disparaît).

Si vous avez de la place dans un de vos prochains numéros, je vous prierais d'insérer cette petite note; je suis sûr qu'on vous en sera reconnaissant, car la plupart des journaux, même les *Mittheilungen* de Petermann, le *Globus*, etc., font encore des fautes à cet égard.

HANS SCHINZ.

BIBLIOGRAPHIE¹

D^r Johannes Baumgarten. DEUTSCH AFRIKA UND SEINE NACHBARN IM SCHWARZEN ERDTHEIL. Berlin (Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung), 1887, in-8°, 507 p. et carte, marcs 6,50 (relié). — Pour faire connaître l'Afrique et ses habitants aux élèves des écoles ainsi qu'aux amis de la politique coloniale, l'auteur de ce livre imagine de faire le tour de l'Afrique, en partant de la côte orientale et en passant par le nord. Comme il décrit aussi bien les pays indépendants et les colonies anglaises, françaises ou autres, que les possessions allemandes, le titre qu'il donne à son livre n'indique qu'une partie des sujets traités ; sans doute il insiste sur l'Afrique allemande, mais il donne aussi beaucoup de détails sur l'Abyssinie, l'Égypte, le Maroc, etc. Il s'agit du reste d'un ouvrage de pure vulgarisation, qui a pour but d'éveiller l'intérêt par des descriptions de la nature africaine et des peuples qui habitent ce continent, plutôt que par une étude scientifique. Ce livre est rédigé d'après les sources les plus nouvelles. Il est regrettable qu'il ne renferme pas de gravures ; elles auraient donné plus de précision et d'intérêt aux descriptions. La carte qui l'accompagne indique la distribution des colonies allemandes. Cet ouvrage sera goûté par la jeunesse et utilisé par les instituteurs, qui y trouveront de nombreuses lectures pour leurs élèves.

Hugues Imbert. QUATRE MOIS AU SAHEL. Lettres et notes algériennes. Paris (Fischbacher), 1888, in-16, 271 p., 3 fr. 50. — La région que M. Imbert a prise pour théâtre de ses excursions a été cent fois décrite. L'intérêt du livre réside donc surtout dans la manière de peindre le paysage algérien et les mœurs des Kabyles et des Arabes. L'auteur l'a compris : aussi a-t-il donné à ses descriptions, à ses portraits, aux scènes de mœurs qu'il cite, un tour vif et alerte ; son style est enjoué, les traits piquants, les plaisanteries se pressent sous sa plume, de sorte que le lecteur, même lorsque le sujet dont on lui parle n'a rien de nouveau pour lui, tourne page après page sans éprouver de fatigue. Pourquoi faut-il que certains chapitres, surtout celui consacré aux almées, soient d'une touche trop réaliste pour pouvoir être lus par tout le monde ?

La description de M. Imbert se rapporte plutôt au Sahel et à la campagne algérienne qu'à Alger même. Après avoir noté rapidement ses

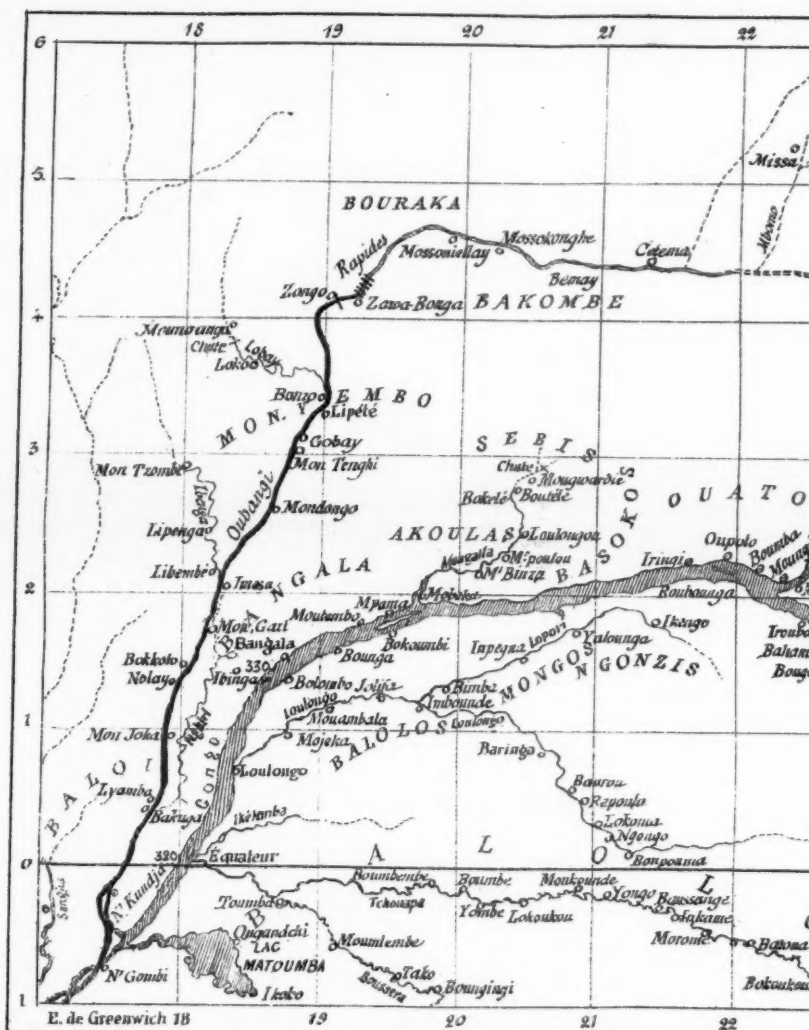
¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

impressions sur la capitale de l'Algérie, il part pour Blidah qui devient le centre d'excursions variées au Bois sacré, au val de l'Oued-el-Kebir, au tombeau de la Chrétienne, aux ruines romaines de Tipaza, à Cherchel, à Milianah et à la vallée du Chélif, aux gorges de la Chiffa où le voyageur a eu l'avantage rare de voir une bande de singes gambader dans les arbres. Blidah est son quartier général, d'où la plupart de ses lettres sont datées, il en donne un tableau très intéressant, parsemé d'une foule de détails curieux. Enthousiaste de la nature algérienne, il cherche à laisser une impression aussi vraie que possible du panorama qui s'est déroulé sous ses yeux et à faire aimer la belle et puissante colonie. Toutefois, il ne se gêne pas pour critiquer la vie arabe et la façon souvent peu hospitalière dont le voyageur est traité. Pour lui, le parfum de l'Arabe n'a rien de commun avec les parfums de l'Arabie ; l'aménagement des hôtels est encore, à peu d'exceptions près, à l'état primitif ; le climat, même dans la saison hivernale, n'est pas tel qu'on s'est plu à le représenter ; mais son patriotisme l'empêche d'insister sur ces imperfections qui se rencontrent ailleurs qu'en Algérie.

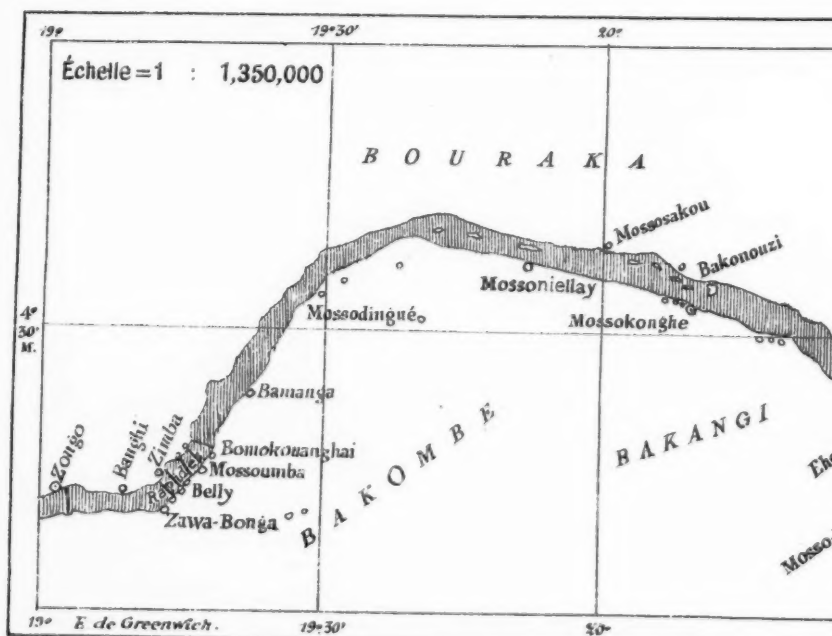
V. Tissot et C. Amero. AU PAYS DES NÈGRES. Peuplades et paysages d'Afrique. Paris (Firmin-Didot et C^e), 1887, in-8°, 232 p., ill., fr. 1,50. — Le volume de géographie descriptive que MM. Tissot et Amero viennent d'ajouter à leur collection, nous semble supérieur aux précédents, principalement parce qu'il forme un texte suivi, au lieu de consister en une série d'extraits empruntés aux récits de voyages et mis bout à bout sans aucune explication. Certaines parties sont toutefois à critiquer comme n'ayant pas été mises à jour ; le chapitre des voyages en Afrique doit être daté de plusieurs années en arrière et non de 1887 ; de même le Congo aurait pu être l'objet d'un plus grand développement. D'autre part, le plan de l'ouvrage gagnerait à être modifié dans le sens d'une meilleure succession des sujets. Les chapitres ne se suivent pas dans un ordre méthodique ; l'étude sur les peuples africains est placée après l'esclavage, et après une description sur les différentes contrées africaines, c'est par un chapitre sur les chasses que se termine le volume. Toutefois, l'ensemble est intéressant, et tout à fait à la portée de la jeunesse. Les grands traits de la géographie sont exposés avec clarté et exactitude ; les mœurs des habitants décrites sans exagération. Ce livre ne peut manquer de plaire à la catégorie des lecteurs à laquelle il est destiné.

ent
ir,
er-
le
er
ses
né
il
na
o-
on
m
a-
f;
lu
es

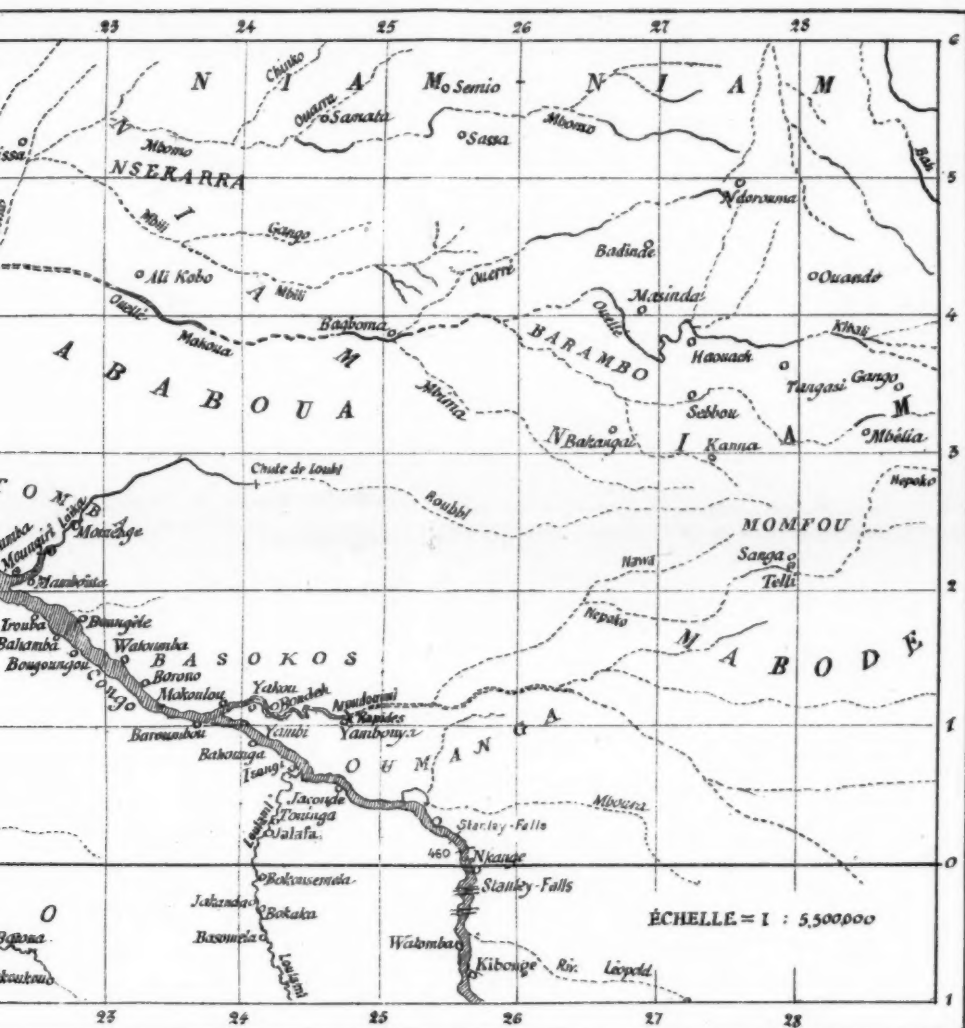
es
O.
n-
s,
n
it
r
e
e
e
e
n
s
,
r
s
;
t



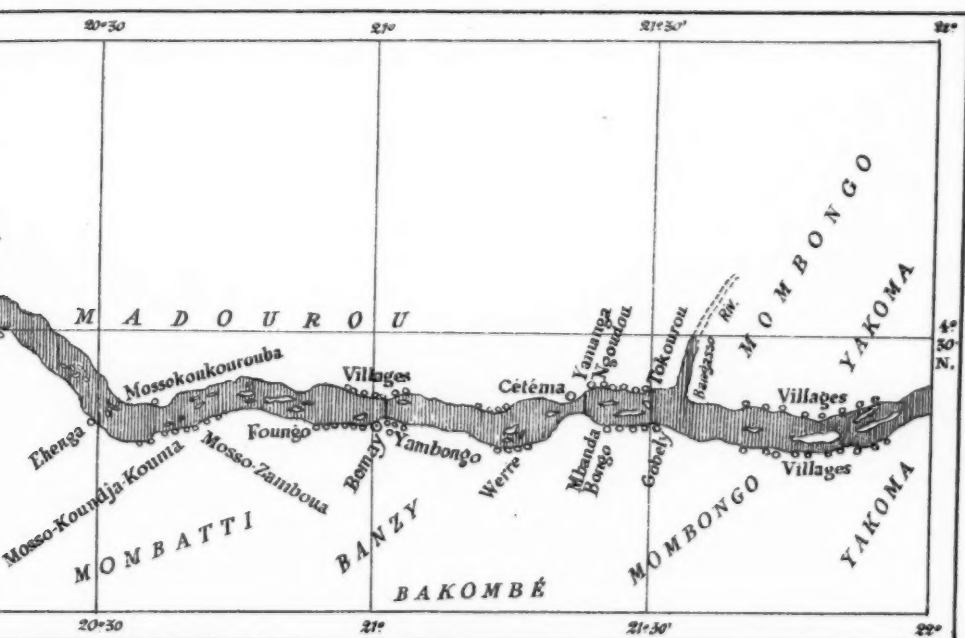
LE CONGO MOYEN



COURS DE L'UBANGI ENTRE LES CHUTES



EN ET LOUBANGI-OUELLÉ



UTES DE ZONGO ET LE PAYS DES YAKOMA

D'après le supplément au „MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE „ du 22 Avril 1888



BULLETIN MENSUEL (4 juin 1888¹).

M. Grant Allen, littérateur anglais, qui a passé l'hiver en **Algérie**, a communiqué à ses compatriotes ses impressions sur cette colonie française, dans des pages où il s'efforce de leur faire comprendre l'importance de l'œuvre accomplie par la France, pour la civilisation, sur l'ancienne côte de Barbarie. Ne pouvant les reproduire toutes, nous nous bornons à ce qui suit : « Tout observateur impartial, » dit-il, « des merveilleux résultats obtenus par un demi-siècle d'occupation française au nord de l'Afrique, sera obligé de convenir que cette occupation est le plus grand des bienfaits pour le continent noir, et que la civilisation implantée à Alger rayonne déjà et s'infiltré rapidement même au delà du désert. Or, il importe de considérer que les Français ont eu ici à lutter, non seulement contre les difficultés résultant de la nature du sol, mais contre une race hostile, contre une religion farouche, et contre une civilisation, inférieure sans doute, mais qui avait poussé de profondes racines. Et pourtant, en dépit de ces obstacles, ils ont réussi ; si bien réussi, qu'à Alger, au milieu des palmiers et des aloès, des mosquées et des Arabes, des rues maures et des mendiants orientaux, le voyageur se prend à tout instant à oublier qu'il n'est pas en France, tant la vie est douce et commode ; et c'est en sursaut qu'il revient à la réalité, pour se dire qu'il est en Afrique. »

En vue du développement de la culture de la **ramie** en Algérie, dont nous parlions dans un précédent numéro (p. 117-122), le ministre de l'agriculture, se basant sur le fait que ce développement est intimement lié avec la solution du problème de la décortication pratique et économique de cette plante, a institué un concours international d'appareils et de procédés industriels propres à cette décortication, qui aura lieu à Paris le 15 août 1888. Des prix seront accordés aux meilleures machines propres à décortiquer la ramie en vert ou à l'état sec, mues par des moteurs à vapeur ou par un manège, ainsi qu'aux procédés les meilleurs et les plus économiques pour transformer les lanières de ramie en filasse. Les expériences pratiques se feront à la ferme de l'Institut

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

agronomique près de Paris, où des tiges de ramie seront mises à la disposition du jury. Les exposants seront tenus de faire fonctionner leurs machines pendant un temps déterminé par le jury. Immédiatement après ses opérations, le jury adressera au ministre de l'agriculture un rapport détaillé sur les essais effectués et sur les résultats du concours.

Les *Missions d'Afrique* nous apportent, sur **Biskra**, des informations qui font prévoir pour cette localité un développement de population beaucoup plus considérable que les six mille habitants qu'elle compte aujourd'hui; elle le devra à son climat et à ses eaux. « Il est impossible, » dit le journal susmentionné, « de se faire une idée exacte du charme qu'offre pendant l'hiver le climat de cette oasis, du moins dans le jour. La moyenne de température à l'ombre, vers midi, pendant les mois les plus froids de nos contrées d'Europe, c'est-à-dire en janvier et février, varie de 16 à 20 degrés. La nuit c'est autre chose; les nuits sont froides, même très froides quand le ciel n'est pas couvert; cela tient à l'intense rayonnement nocturne causé par la pureté extrême de l'air. Les Arabes allument du feu, la nuit, en plein air; les Européens font du feu dans leurs maisons dont presque toutes les chambres ont des cheminées. Ce qui n'est pas moins précieux pour Biskra ce sont ses eaux minérales. Les Romains en connaissaient déjà l'efficacité. La belle piscine construite par eux se voit encore au-dessous de la source principale, qui sort en bouillonnant à une température de 48° au milieu du bassin principal. Elle coule de là dans quatre bassins inférieurs où les indigènes n'ont jamais cessé de venir se baigner en grand nombre, et, fait bon à noter, ils guérissent leurs rhumatismes dans des conditions très peu favorables. Il n'y a en effet autour de la piscine aucune habitation quelconque, ni d'autre réduit qu'un café maure. Ceux qui viennent pour des cures campent en plein air, ou, tout au plus, sous des tentes en poil de chameau. Mais actuellement on prépare un établissement de bains à l'européenne, avec hôtels convenables destinés à recevoir les baigneurs. Ce sera une station balnéaire d'hiver excellente, sous un soleil et un ciel incomparables, dans un air sec et fortifiant, l'air du désert, qui est déjà à lui seul, en certains cas, un curatif; enfin, avec des eaux d'une efficacité certaine. La route d'El-Kantara à Biskra va être remplacée par le chemin de fer qui, au mois d'octobre prochain, déposera les voyageurs au milieu même de l'oasis. Avec le train-éclair de Paris à Marseille, les bateaux rapides de la Compagnie transatlantique entre Marseille et Philippeville, le chemin de fer ininterrompu entre Philippeville et Biskra, on peut calculer qu'en cinquante heures environ

on pourra échanger le climat de Paris contre celui du Sahara, les brouillards de la Seine contre le ciel du désert. »

Le succès du **Concours agricole** qui vient d'avoir lieu à **Tunis** témoigne des grands progrès accomplis dans la régence depuis la proclamation du protectorat français. Il a attiré une grande affluence de visiteurs venus de France, d'Algérie et de l'intérieur de la Tunisie. Il comprenait de grands ruminants, des chevaux, des moutons, des chameaux, des animaux de basse-cour ; plus de 700 instruments et machines agricoles ; une quantité considérable d'objets et produits divers de l'industrie indigène se rattachant à l'agriculture et au commerce ; des huiles de toutes qualités de provenance tunisienne ; des vins d'Algérie et de Tunisie, des plans de caves et celliers ; des mémoires nombreux sur la culture de l'olivier, et sur les procédés de fabrication de l'huile, sur l'aménagement des celliers et la fabrication du vin. — Une exposition scolaire y était jointe, résumant les efforts des écoles françaises de la régence et présentant des spécimens des écoles algériennes. Il y avait aussi une exposition des beaux-arts renfermant environ 200 tableaux, aquarelles, dessins ou sculptures d'un ensemble remarquable. Lors de la distribution des récompenses, le résident français a annoncé que le gouvernement tunisien, voulant favoriser l'agriculture et le commerce, avait décidé de supprimer les taxes perçues sur les huiles étrangères à leur entrée en Tunisie, ainsi que les droits sur le bétail importé. Cette dernière mesure favorisera surtout le développement de la race ovine et le commerce des laines.

La *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* a publié un extrait d'une lettre du professeur **Virchow**, datée de Louksor du 25 mars. Nous la reproduisons ici : « A mon arrivée à Alexandrie, le 22 février, M. Schliemann me reçut au bateau et me demanda, vu la saison déjà avancée, de remonter le Nil sans délai pour visiter la **haute Égypte**. Après un très court séjour au Caire nous en partîmes avec la malle égyptienne ; déjà le 28 nous atteignons Assouan, et le lendemain nous pouvions nous rembarquer à Challal, en amont de la première cataracte. Dès lors notre voyage eut un caractère plus ou moins belliqueux. Les Ababdé du sud, sous la conduite des derviches, avaient pris quelques bateaux chargés de dourrha, coupé le télégraphe, emmené un employé, tué sa femme et pillé plusieurs villages. Nous navigâmes sous forte escorte militaire, et avec de nombreux transports d'argent et de vivres pour les troupes de Wadi-Halfa. Le surlendemain nous fûmes réellement attaqués, mais le tir de nos soldats noirs fut excellent ; ils

tuèrent le chef des rebelles et blessèrent un certain nombre de ceux-ci. Enfin une canonnière vint à notre secours ; elle canonna le vieux fort en terre dans lequel les derviches s'étaient établis. Le lendemain, nous quittâmes le bateau près de Ballany, village berbère, près du grand temple d'Abou-Simbel, qui nous occupa huit jours. Le 9 mars, le bateau-poste nous rejoignit et nous transporta à Wadi-Halfa, forteresse à la frontière du royaume actuel d'Égypte. De là un canot nous conduisit à travers les secondes cataractes jusqu'au pied du célèbre rocher d'Abou-Sir, mais l'apparition de derviches sur la rive orientale nous fit rebrousser chemin rapidement. Après cela notre voyage s'effectua sans nouveaux obstacles. Le 13 nous revenions à Challal, et le 14 après midi, nous atteignions de nouveau Assouan, après une traversée un peu folle des premières cataractes. Nous eûmes encore le temps de voir les fouilles actuelles dans les rochers et de faire une collection de crânes. Depuis le 15 nous sommes à Louksor dont nous avons exploré les admirables monuments dans toutes les directions malgré la chaleur ardente. Nous pensons aller demain à Denderah et à Abydos, et vers le milieu de la semaine prochaine, rejoindre Schweinfurth au Fayoum.

Le *Bosphore égyptien* a reçu communication d'un manifeste adressé aux peuples du **Soudan** par le khalife **Abdollah**, successeur du Mahdi. En voici les parties les plus saillantes : Vous savez que les Turcs (sultans, khédives) à qui échéait le khalifat sur la terre se sont écartés des droits sentiers et ont renié leur foi, en remettant leur puissance aux infidèles, et livrant les biens des mahométans à ces chiens, qui depuis gouvernent tous les pays musulmans d'après leurs codes et règlements sataniques. Le Mahdi Aleih-el-Salam vous avait adressé plusieurs décrets et mandements portant son saint cachet, par lesquels il vous engageait à rompre toutes relations et liaisons avec ces infidèles, turcs ou autres. Quoique les infidèles aient beaucoup d'engins perfectionnés et des légions d'hommes, cependant Dieu ne leur accordera jamais la victoire, mais à nous les fidèles du Prophète et du Mahdi... Vendez tout, préparez-vous à la guerre sainte, car le saint précepte du Coran qui dit : plus vous mourrez, plus vous serez en vie, est très juste... Alors le Prophète et le saint Mahdi viendront à la porte du paradis vous recevoir les bras ouverts en vous disant : Entrez tous, mes enfants, vous qui avez combattu pour ma sainte cause, qui avez sacrifié tout, même votre vie, entrez recevoir votre éternelle récompense... A la réception de mon mandement, réunissez-vous en légion pour la guerre sainte et obéissez aveuglément à ceux qui vous appellent en mon nom. N'oubliez

pas que la mort n'arrive que sur l'ordre de Dieu, que vos jours sont comptés. Vous mourrez en combattant pour la sainte cause de la religion et vous serez de vrais martyrs. Fuyez les pays des infidèles et arrivez en masse parmi vos frères, les croyants, car il est temps... Si vous vous laissez égarer par les infidèles, vous serez leurs victimes comme l'ont été vos frères dans les dernières campagnes du Soudan. Ceux qui ont écouté leurs avis et ont cru à la force de leurs armes furent sévèrement punis : le feu décima leur corps et les réduisit en cendres. Que ceci vous serve d'exemple pour l'avenir.

L'*Italie* a publié, d'après les documents déposés au Parlement italien, le texte de la lettre adressée par le négus d'**Abyssinie** au général San Marzano. Nous devons nous borner à en extraire ce qui suit : « Par le passé, j'écrivais toujours des lettres d'amitié au roi d'Italie Humbert, et lui aussi m'écrivait. Nous étions tous deux amis. Le gouverneur Branchi vint à Assab, puis il passa avec moi la saison des pluies. Nous avons parlé d'ouvrir un débouché pour Assab aux marchands qui viennent à moi et à ceux qui vont au Choah, de façon que les marchands italiens et abyssins fussent libres d'aller et de venir dans ces contrées et que ces derniers pussent ainsi aller jusqu'en Italie faire leur commerce. Je désirerais que moi et vous autres puissions combattre ensemble les populations barbares que nous aurions dominées ensemble comme si nous fussions un seul corps. Moi et Branchi avions arrangé toutes choses dans le temps des pluies. Le jour de notre séparation j'ai pensé qu'il était un serviteur de mon ami, je l'ai décoré, je l'ai bien traité, puis je l'ai congédié. Après lui, est venu Bianchi ; nous avons aussi parlé de ces choses, et je lui ai remis des lettres d'amitié, ainsi que des décorations pour les officiers qui sont sous le respectable roi d'Italie. A Bianchi aussi j'ai donné des lettres pour le roi et je l'ai décoré. Il me fit demander la permission d'aller par le chemin de Ahro ; je consentis, je lui donnai un guide pour l'accompagner jusqu'à Assab ; mais il prit un autre chemin peu sûr, et ainsi il fit une triste fin. Quelque temps après, une personne est venue à Ambasciaria m'apporter des présents du roi. Cette personne aussi, je l'ai décorée et je lui ai remis une belle lettre pour faire amitié avec vous autres, et je l'ai fait accompagner. Pendant que nous étions ainsi en bons rapports, vous n'avez pas maintenu le traité que les Anglais m'avaient fait faire avec les Égyptiens.

Par ce traité, les marchands abyssins qui allaient à Massaouah, ne devaient pas payer de douane, et les pays qui ont toujours été sous le roi d'Abyssinie, et que les Égyptiens ont occupés ensuite, devaient m'être

rendus. Mais vous n'avez pas maintenu ce traité. Maintenant, restons dans le traité que les Anglais nous ont fait faire avec les Égyptiens. Cette Éthiopie qui m'a été donnée par Dieu, est mon royaume ; quittez donc mon pays et restez dans le vôtre. Si Dieu me donne la force, vous d'un côté et moi de l'autre, nous pourrons combattre les derviches sauvages et nous les détruirons, en agrandissant notre pays. Cela serait préférable. Je suis chrétien comme vous, nous sommes frères, notre discorde sert à faire rire les autres. Ras Alula a fait ce qu'il a fait sans m'écrire et vous-mêmes non plus vous ne m'avez rien dit. Je suis roi et Humbert aussi est roi et, si au-dessus de nous il y avait quelqu'un qui nous commandât, je serais celui qui aurait le droit de faire entendre des plaintes. Je dis cela parce que vous êtes venus combattre dans mon pays ; moi, je ne suis pas allé dans le vôtre. Maintenant je ne suis pas venu pour combattre avec vous autres ; je suis venu parce qu'on m'a dit que mon pays a été envahi ; je suis venu pour garder mes frontières. Retournez donc dans votre pays, restons chacun dans le nôtre ; que le port de Massaouah soit ouvert comme avant, que les pauvres et les marchands qui sont auprès de nous puissent librement gagner leur pain.

Écrit au camp d'Aïlet, le 26 mars 1888. »

La question de l'emploi des **pigeons** dans les opérations de guerre emprunte une actualité toute particulière à l'emploi que les Italiens font en ce moment de ces volatiles en **Abyssinie**. L'*Esercito* fournit à ce sujet les renseignements suivants : Les postes de Digdigha, de Galata, des puits de Tata, ainsi que les détachements qui vont en reconnaissance vers Aïlet, Assur, etc., envoient leurs rapports par l'entremise des pigeons du colombier installé à Massaouah, d'où on les réexpédie au grand quartier général à Saati. Les jours de pluie, et quand les nouvelles sont confidentielles, les dépêches sont introduites dans des tubes de plumes d'oie, scellés à la cire. Mais comme cette opération, surtout quand les troupes sont en marche, entraîne une certaine perte de temps, chaque fois que cela est possible, les patrouilles se contentent d'écrire les dépêches sur un feuillet détaché du carnet dont sont pourvus tous les officiers et les sous-officiers, feuillet qui est ensuite attaché à une plume de la queue d'un pigeon. On use aussi de signes conventionnels pour le cas où les patrouilles seraient surprises par l'ennemi et n'auraient pas le temps nécessaire pour rédiger un télégramme. Par exemple, si un ou plusieurs pigeons arrivaient au colombier sans dépêche et qu'il leur manquât quelques plumes de la queue, cela signifierait que la patrouille a été attaquée. D'autres fois, ce sont des marques faites en

couleur qui donnent tel ou tel renseignement. Chaque patrouille emporte trois ou quatre pigeons dans un panier léger en bambou et filet. Les distances étant très courtes, l'envoi de chaque dépêche se fait à l'aide d'un seul pigeon ; une première dépêche est envoyée à l'heure fixée à l'avance par le commandement, les autres le sont au fur et à mesure des nouvelles à transmettre. Le panier des pigeons est porté successivement par un soldat qu'on relève d'heure en heure ; les grains et le petit abreuvoir sont confiés à un caporal qui a la surveillance des pigeons. Quand les patrouilles doivent rester absentes plus d'une journée, elles emportent quatre pigeons avec du grain et un abreuvoir en cuir, de manière à pouvoir les faire manger et boire ; si elles doivent rentrer dans la journée même, elles n'emportent que trois pigeons et l'abreuvoir. L'arrivée incessante à Massaouah de ces pigeons, venant de toutes les directions, offre un aspect fort curieux. Dès qu'ils arrivent, ils se présentent à la fenêtre du colombier où les attendent leur compagne et leurs petits. Pour entrer, ils doivent passer par une sorte de cage-trappe qui ne leur permet plus de ressortir et en même temps les isole des autres pigeons. Le seul poids du nouveau venu détermine aussitôt une sonnerie produite par l'électricité. Ce signal dure tout le temps que l'oiseau est dans la trappe et avertit le sous-officier de garde, qui vient alors enlever au voyageur le télégramme apporté, pour le transmettre au quartier général.

Les dernières nouvelles d'**Émin pacha** sont du 2 novembre, de Kibiro sur la rive orientale du lac Albert. Il avait fait une reconnaissance pour découvrir Stanley, mais n'avait pu recueillir aucun indice sur l'expédition. Il disait attendre Stanley vers le 15 décembre. Lui-même continuait à se trouver dans des conditions satisfaisantes, et entretenait de bonnes relations avec les tribus qui l'entouraient. La dépêche ajoutait qu'un convoi de 40 mulets chargés de vivres de réserve destinés à Stanley et placés sous les ordres de M. le missionnaire Stockes, était arrivé à Wousambiro, près de Msalala, mais que les Arabes manifestaient une très grande hostilité contre les Européens. — Dans une lettre du 25 octobre 1887, Émin-pacha écrivait : « Osé-je vous prier de me gratifier de quelques-unes des miettes qui tombent de votre table si abondamment chargée de livres ! Il m'en coûte de vous ennuyer de cette demande, mais comme la chute de Khartoum et les événements subséquents m'ont fait perdre presque tout mon avoir et mes livres si péniblement acquis, je suis forcé de vous l'adresser. Mais je tâcherai de témoigner, par quelques correspondances, ma gratitude pour les envois

que vous pourriez me faire. Représentez-vous la situation d'un homme séparé du monde pendant trois ans et demi sans recevoir ni un journal, ni un livre nouveau. Parmi toutes les souffrances des années qui viennent de s'écouler, celle-ci a été la plus douloureuse. » Pour répondre à cette supplication d'un homme qui a tant souffert pour la science et la civilisation, le Museum d'ethnographie de Leipzig a fait un appel à tous ceux qui pourraient envoyer à Emin-pacha des ouvrages d'histoire naturelle, d'anthropologie, d'ethnologie, de géographie et d'histoire; on peut les adresser au Museum ou au consulat allemand à Zanzibar. Les dons seront d'autant plus opportuns qu'Emin-pacha est résolu à continuer dans l'Afrique centrale l'œuvre commencée par Gordon.

Le *Record* annonce la mort de M. **Barker**, successeur de l'évêque Hannington, et de son chapelain, M. **Blackburn**. L'année dernière, ces deux missionnaires avaient exploré, sur un parcours de 650 kilomètres, le pays entre Mombas et Mamboïa, et fourni des renseignements qui permettront de compléter la carte de cette partie de l'Afrique orientale, une des portions les plus pittoresques, les plus montagneuses et les plus richement boisées du continent. Après avoir passé à Dalouni, dans l'Ou-Sambara, ils avaient dû traverser une chaîne de montagnes par un col situé à 1500^m d'altitude, descendre ensuite dans une vallée profonde, puis remonter par une pente abrupte à 1700^m. Le Ngourou, dans lequel ils étaient entrés le 28 juillet, n'était plus ce que M. et M^{me} Last l'avaient trouvé six ans auparavant; alors la paix et l'abondance y régnaient avec la sécurité; depuis cette époque, les incursions des Masai pillards l'avaient ravagé et dépeuplé; les sentiers étaient recouverts de ronces, et là où s'étaient élevés des villages régnait seule la jungle. Le 5 août, les deux voyageurs atteignaient Mamboïa, après avoir encore traversé un pays beau et salubre, de montagnes parées de fleurs variées et couvertes de villages dont les habitants ne leur témoignèrent que des dispositions pacifiques. De Mamboïa, ils avaient passé à Uyui et atteint Wousambiro, à l'extrémité sud-ouest du Victoria-Nyanza. Un emplacement avait été cherché pour une nouvelle station, et choisi à Nasa, d'où M. Parker était retourné à Wousambiro pour conférer avec les missionnaires sur les affaires de la mission. Il se proposait encore de faire le tour du lac et de passer par le Kavirondo, pour chercher une route plus directe entre le Victoria et la côte. La mort des deux missionnaires, survenue en mars dans leur voyage de retour, doit vraisemblablement être attribuée à une fièvre prise dans les environs du golfe de Speke.

Le gouvernement anglais a reçu de la côte orientale d'Afrique des informations sur la recrudescence de la **traite des noirs** dans cette région. Les officiers et l'équipage de l'avisio *Garnet*, de la marine britannique, ont récemment capturé deux voiliers chargés d'esclaves. Lorsque la chaloupe à vapeur du *Garnet*, armée d'un canon Gardener, eut atteint le premier de ces voiliers, les hommes qui le montaient se jetèrent à l'eau. Mais ils furent presque tous capturés. On trouva au fond du bâtiment une quarantaine d'esclaves, dont plusieurs avaient des blessures provenant d'armes à feu. Tous souffraient de la soif et suppliaient qu'on leur donnât à boire. Le second bâtiment négrier chavira pendant la chasse que lui donnait la chaloupe du *Garnet*; presque tous les esclaves, au nombre de plus de cent, et l'équipage composé d'une vingtaine d'Arabes, se noyèrent.

Il ressort des discussions qui se sont élevées récemment dans la Chambre des communes d'Angleterre et dans la Chambre des députés de Portugal, au sujet des limites occidentales de la colonie de **Mozambique**, et des droits de transit pour les marchandises qui en traversent le territoire, que ces limites n'ont jamais été fixées, et que le gouvernement portugais y a temporairement suspendu le tarif des droits de transit et qu'il a refusé d'accorder des facilités pour un commerce de transit. Le gouvernement anglais a cherché à obtenir du Portugal la liberté de navigation sur le Zambèze, et le cabinet de Lisbonne s'est montré disposé à faire certaines concessions, qui n'ont pas paru pouvoir être acceptées par le gouvernement britannique. Des deux parts on en appelle aux principes reconnus par la Conférence africaine de Berlin. « Les droits des puissances européennes sur les possessions d'Afrique, » a dit sir J. Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, « ne peuvent être reconnus que si la colonisation a eu lieu et si les puissances possèdent les moyens de maintenir l'ordre et de protéger les indigènes. Lorsqu'une puissance bien établie sur la côte n'organise aucune colonie dans l'intérieur et ne fait aucun arrangement pour remplir ses devoirs nationaux, le gouvernement anglais ne peut pas admettre que cette puissance ait le droit de refuser à l'Angleterre une voie commerciale libre dans l'intérieur. Le gouvernement ne peut donc pas reconnaître au Portugal le droit d'interdire le passage libre du Zambèze. Mais le Portugal a le droit de lever des taxes sur les marchandises importées dans les territoires portugais. » D'autre part, M. de Barros Gomès a déclaré dans la Chambre des députés de Lisbonne, que le Portugal, « suivant en cela l'exemple de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'État libre du

*

Congo, maintient le principe que, pour les territoires de l'intérieur de l'Afrique, une occupation effective ne constitue pas une condition *sine qua non* de possession. Il résulte, a-t-il ajouté, des décisions prises à la Conférence de Berlin, lesquelles découlent des conventions passées avec la France et l'Allemagne, ainsi que des traités conclus avec l'Angleterre en 1879 et 1884, traités qui n'ont pas été ratifiés, que le Portugal entend conserver le droit de régler les conditions du commerce et de la navigation du Zambèze. Le Portugal consentirait à modifier la législation actuelle si on lui offrait des garanties que ces modifications ne porteraient pas atteinte aux intérêts vitaux du domaine portugais en Afrique. »

La station fondée en 1879, à Gouboulouwayo, au pays des **Ma-Tébélé**, par le P. Depelchin, est entrée dans une phase nouvelle. Le roi Lo Bengula avait eu beaucoup de peine à se décider à accorder aux missionnaires l'autorisation d'ouvrir une école et d'enseigner aux enfants la religion, en même temps que les arts manuels et les éléments des connaissances les plus nécessaires. Toutefois, craignant de voir les missionnaires se retirer, et désireux d'avoir pour son armée des forgerons et des charpentiers que lui fournira l'école, il donna la permission demandée. En outre, nous apprennent les *Missions catholiques*, il accorda au P. Prestage la concession d'un terrain situé près d'**Oumpandini**, sur le bord méridional de la rivière Oumzaza, vers le sud et non loin de la résidence royale Oumsindisi; l'induna d'Oumpandini, escorté d'un groupe de vieillards, vint un dimanche matin auprès du missionnaire, qui lui indiqua le terrain qu'il avait choisi et l'endroit où il se proposait de bâtir. C'est une bande de terre de 1200 m. de longueur et de 250 m. à 300 m. de largeur, excellente pour diverses cultures, et sur laquelle se trouvent trois sources que l'on dit ne tarir jamais. Le lendemain le P. Prestage montra aux Cafres d'Oumpandini la manière de labourer. Le conducteur des wagons, jeune be-chuana, prit la charrue, laboura un morceau de terre; puis le missionnaire leur expliqua le but de son installation au milieu d'eux, et promit de leur apprendre à labourer la terre. En même temps il les engagea à demander à Lo Bengula quelques bœufs pour les dresser au joug, afin qu'ils pussent non seulement tirer la charrue, mais aussi traîner les chars du roi. Le matériel de la station de Gouboulouwayo a été transporté à Oumpandini, où les missionnaires se sont hâtés de terminer leurs travaux d'installation afin de pouvoir se livrer à l'instruction des indigènes.

Un mouvement très marqué s'est produit, au **Le-Sonto**, dans les

écoles de la station de Thaba-Bossiou. M. Édouard Jacottet en rend compte ainsi dans un rapport au Comité des missions évangéliques de Paris. Tandis que les années précédentes l'école de la station ne comptait que 80 à 90 enfants, et que la moyenne des présences était fort décourageante, nous avons vu en 1887 les chiffres monter dans une proportion tout à fait inattendue, et, ce qui vaut mieux encore, cette augmentation s'est maintenue pendant les deux semestres que nous venons de terminer. En décembre, l'école comptait plus de 200 élèves, dont un bon tiers de garçons, avec une moyenne de présence de plus de 130, c'est-à-dire qu'elle a atteint un niveau duquel elle n'avait jamais approché jusqu'ici, et qui en fait, si je ne me trompe, la plus grande école du Le-Souto. A peu près à la même époque, mettant à exécution un projet depuis longtemps médité, j'ouvrais une école du soir pour les bergers et les jeunes gens que leurs occupations retiennent forcément éloignés de l'école du jour et qui grandissent dans une ignorance absolue. Cet essai a été couronné d'un plein succès ; au lieu de 30 ou 40 élèves que j'attendais, j'en ai eu plus de 130. Malgré les inconvénients qui en résultaient, j'ai dû tenir moi-même l'école pendant six mois, cinq soirs par semaine, pour lui donner l'impulsion dont elle avait besoin. Dorénavant, elle sera sous la direction d'un des sous-maîtres de l'école du jour. Je ne la quitte pas sans regrets ; ces soirées, consacrées à un travail qui peut paraître ingrat, m'ont été précieuses, et j'en ai rapporté bien des expériences qui m'ont déjà été utiles et le seront sans doute davantage encore. C'est un rouage excellent, indispensable même dans toute station bien constituée ; je crois que, cette fois, l'école est instituée de telle sorte qu'elle pourra durer et n'aura pas l'existence éphémère de ses devancières.

Nous extrayons d'une lettre d'Arone, l'évangéliste qui a suivi M. Coillard au Zambèze, les renseignements suivants sur **la pêche chez les Ba-Rotsé** : « Le poisson occupe une grande place dans leur nourriture de chaque jour. On le prend au moyen de filets et aussi dans des parcs faits de forts bambous, qui entourent certains endroits du fleuve plus profonds que d'autres. A cette paroi, qu'on déplace à volonté, se trouvent de petites entrées qui permettent aux poissons de pénétrer dans l'intérieur. A un moment donné, les issues sont fermées, les pêcheurs pénètrent dans le parc et, en frappant l'eau, ils dirigent les poissons vers un même endroit. Alors, armés d'un court javelot propre à cet usage, ils transpercent les poissons qu'ils déposent ensuite dans des corbeilles. Il n'est pas rare de trouver de jeunes crocodiles mêlés aux poissons, dont ils subissent le sort ; eux aussi sont mangés par les indigènes. Les cours d'eau

qui se jettent dans le Zambèze ont aussi des parcs semblables à ceux dont je viens de parler ; quand les eaux sont hautes, les poissons remontent le courant et pénètrent dans les parcs, où ils se multiplient abondamment. Les poissons du Zambèze sont excellents ; les Ba-Rotsé en sont très friands. C'est là leur grande ressource en temps de disette. Les parcs ont leurs propriétaires attirés ; c'est un héritage précieux que les parents lèguent à leurs enfants. Le roi a les siens, et ce sont les princes de la cour qui lui pêchent le poisson qui se mange au palais. Le roi lui-même ne dédaigne pas ce genre d'exercice. »

L'attention de la Chambre des Communes a été attirée sur le mal que les **spiritueux** importés d'Europe font aux indigènes habitant les possessions britanniques ou soumis au contrôle du gouvernement anglais. M. A. Mc Arthur a proposé entre autres que le gouvernement en supprimât le trafic avec les natifs dans tous les territoires indigènes placés sous l'influence britannique. Cette proposition a fourni au représentant du gouvernement l'occasion d'exposer devant la Chambre ce qui a été fait pour prévenir la ruine matérielle et morale des indigènes africains. En 1886, le gouvernement a cherché à régulariser l'importation de l'alcool dans l'Afrique australe au moyen d'un impôt très fort ; en 1887, l'opinion des gouvernements coloniaux de l'Afrique méridionale et occidentale fut consultée. Les vues de ceux de la **Colonie du Cap** et de **Natal** ne furent pas favorables. Les ministres du Cap étaient d'avis que le trafic devait être régi par un règlement intérieur plutôt que par des droits d'importation et ils refusèrent de prendre part à l'arrangement international proposé. Le gouvernement de Natal déclara que si les autorités du Cap et du Portugal renonçaient aux facilités accordées aux spiritueux qui passaient leurs frontières, il établirait des droits de transit plus forts et élèverait les droits d'importation au taux que les autres États auraient fixé. En même temps, il fit ressortir combien stricte était la loi de Natal qui interdit la vente des spiritueux aux natifs, et s'efforça de faire comprendre que l'adoption d'une loi semblable serait le meilleur moyen de résoudre la question. Dans les territoires placés directement sous l'autorité anglaise, les règlements varient. Dans le **Zoulouland**, une amende est imposée à quiconque vend, échange, donne ou procure à quelque natif que ce soit du vin ou une liqueur forte, à moins que ce ne soit ensuite d'une prescription médicale. La bière cafre peut être vendue par le natif qui l'a produite, mais sans mélange de vin ou d'alcool. La même règle prévaut dans le pays des Be-Chuana. Dans le **Le-Souto**, la loi interdit la vente des vins, bière, spiritueux,

et leur importation sans l'autorisation écrite du gouverneur, agent ou résident. Le rapport qui se termine au 30 juin 1887 porte : Le trafic des boissons a cessé d'exister. — Ajoutons encore ici ce que cet exposé renferme concernant l'Afrique occidentale. En 1887, la Compagnie royale du Niger fit sentir au gouvernement l'importance de diminuer l'importation et suggéra l'idée d'un arrangement avec la France et l'Allemagne pour l'établissement d'une taxe uniforme. Une communication de S. M. le roi des Belges au gouvernement anglais témoigne de son désir de coopérer avec l'Angleterre dans ce sens. Les colonies de l'Afrique occidentale ont été aussi consultées; jusqu'ici, Lagos seul a répondu. A ces renseignements fournis à la Chambre des Communes, nous pouvons ajouter que le dernier numéro du *Church missionary Intelligencer and Record* nous apporte la nouvelle d'un grand meeting tenu à Sierra-Leone, pour protester contre le trafic des liqueurs existant entre l'Europe et l'Afrique; un comité nombreux, composé d'ecclésiastiques, de jurisconsultes, de négociants, de fonctionnaires du gouvernement, blancs et noirs, a été chargé de chercher les moyens de remédier aux maux causés par ce trafic.

Le journal la *Post*, de Berlin, a annoncé le départ de l'expédition préparée par le syndicat allemand pour les **mines d'or de l'Afrique sud-ouest**. Elle s'est rendue à Londres et a dû s'y embarquer pour Capetown. Là elle sera rejointe par M. Gœring, chargé des pleins pouvoirs de la Compagnie allemande de colonisation dans cette partie de l'Afrique, et par les ingénieurs des mines et les officiers appelés à commander les troupes coloniales de cette compagnie. Tout ce monde, comprenant une vingtaine de personnes, devait continuer son voyage à bord d'un grand vapeur chargé d'un matériel considérable pour la colonie. L'expédition se compose du sous-directeur de l'Institut minéralogique de Breslau, qui connaît le pays et ses habitants, d'un ingénieur des mines, chargé de la direction des travaux des mines, et d'un autre, chargé des analyses. Trois ouvriers mineurs de Freiberg, qui avaient fait partie de l'expédition organisée par la Compagnie de colonisation, leur sont adjoints. L'expédition a pour mission de visiter les mines d'or qui ont été découvertes, de rechercher d'autres mines et de les acquérir pour le compte de la Compagnie.

Si les dépêches de Zanzibar sont muettes sur l'**expédition de Stanley**, celles qui nous arrivent par le Congo nous laissent dans la plus profonde ignorance du point où elle peut se trouver actuellement. La plus récente est arrivée par un télégramme de St-Paul de Loanda

du 1^{er} mai. Elle portait que M. Ward qui, après avoir fait partie du personnel de l'Etat indépendant, avait passé à la « Sanford Exploring Expedition, » puis à l'expédition Stanley, et qui avait été attaché comme adjoint au major Barttelot, venait d'arriver à Boma, apportant des nouvelles du camp de Yambouya, de la station des Stanley-Falls et de Tipo-Tipo. La dépêche dont il était porteur était ainsi conçue :

Camp de Yambouya.

« Pas de nouvelles de Stanley depuis que j'ai écrit fin octobre. Tipo-Tipo est parti pour Kasongo le 16 novembre, mais en mars il n'avait encore procuré que 250 porteurs; d'autres vont arriver. Jameson est allé à Kasongo pour presser l'envoi des 350 porteurs restant à fournir. Jameson sera de retour ici le 14 mai. Je ne pourrai pas partir avant le 1^{er} juin. Je passerai par la station des Stanley-Falls, où je laisserai un officier avec tout ce qui est nécessaire. Tout est bien.

BARTTELOT. »

Comme le fait remarquer le *Mouvement géographique* auquel nous avons emprunté cette dépêche, la visite de M. Jameson, un des adjoints du major Barttelot, à la résidence de Tipo-Tipo, à Kasongo près de Nyangoué, par la station des Stanley-Falls, indique que la sécurité est rétablie dans ces parages depuis que Tipo-Tipo y est revenu. Si le major Barttelot comptait se mettre en route pour Wadelaï le 1^{er} juin, c'est pour y rejoindre Stanley. A Boma, M. Ward doit recruter quelques porteurs de choix avec lesquels il remontera jusqu'aux Stanley-Falls, où il enlèvera les dernières charges laissées là par le major Barttelot; puis, avec celui des adjoints de celui-ci laissé à l'arrière-garde, il prendra à son tour la route de Wadelaï. L'Etat du Congo, voulant donner un nouveau témoignage de sympathie à l'entreprise du Comité anglais, a décidé de prendre à sa charge l'assistance en porteurs fournis à M. Ward, et de faire, sans retard, transporter celui-ci et ses hommes aux Stanley-Falls par un des steamers de Léopoldville.

Deux nouvelles sociétés sont en formation pour répondre aux besoins créés dans la région du bas Congo depuis la fondation de l'Etat indépendant. La première, sous le titre de **Magasins généraux du Congo**, se propose de fournir aux Européens qui se rendent au Congo, commerçants, missionnaires, employés, tout ce qui leur est nécessaire pour s'équiper, se nourrir, se ravitailler. Elle créera à Boma, 1^o des magasins, sorte d'entrepôt de marchandises européennes d'un usage ou d'un emploi régulier au Congo; 2^o un hôtel-restaurant fournissant la nourriture journalière aux agents de l'Etat, aux employés des facteur-

ries, aux voyageurs de passage; 3° un tramway de deux kilomètres de longueur, reliant l'hôtel et les magasins aux établissements de Bomarive et de Boma-plateau. La seconde a pour but l'organisation, entre le bas Congo et le cours moyen du fleuve, d'un **service de transport par bœufs**. Une route suivrait le tracé général reconnu pour le chemin de fer; les rivières seraient passées sur des bacs pour éviter la construction d'ouvrages d'art coûteux. Cette route viendrait en aide à la construction du chemin de fer, en rendant possible dès maintenant la création d'entreprises commerciales dans le haut Congo. Elle rendrait possible, dès qu'ils seraient construits, l'exploitation des premiers tronçons de la ligne de chemin de fer. Sans cette route, en effet, il faudrait que la ligne entière fût achevée pour être exploitée. Avec la combinaison d'un service de transport par bœufs, cet inconvénient sera considérablement atténué. A mesure que la construction de la ligne avancera, les équipages, refoulés vers l'intérieur et accumulés sur une route plus courte, augmenteront beaucoup la capacité des transports, et l'exploitation commerciale pourra commencer presque dès les débuts, partie par la voie ferrée, partie par les chariots à bœufs.

Le capitaine Braconnier écrivait le 15 février de **Loulouabourg**, qu'arrivé le 29 décembre à Louébo, il avait dû y rester jusqu'au 19 janvier, par suite de l'attitude hostile des populations voisines de la station, qui s'inquiètent de l'arrivée des blancs, dans lesquels ils voient des concurrents pour le commerce de l'ivoire, très animé dans cette région. Le 18 janvier, le lieutenant Le Marinel étant arrivé à Louébo avec une caravane de cent porteurs et trois bœufs de monte, les deux officiers se mirent en route le lendemain pour Loulouabourg. Leur itinéraire les conduisit presque toujours sous bois, à travers un pays riche, peuplé, où les vivres sont abondants et qui est habité par des populations paisibles qui accueillent les voyageurs avec hospitalité. Ils arrivèrent à Loulouabourg le 23 janvier, et quelques jours après, la station reçut la visite des chefs des environs qui venaient voir les nouveaux blancs. Parmi eux se trouvait le fameux chef indigène Zappo-Zap, auquel le lieutenant Le Marinel avait rendu visite, lors de son voyage de retour de Nyangoué, et qui était arrivé quelques jours auparavant de sa résidence des bords du Sankourou.

A propos des expériences de **correspondance par pigeons** faites récemment au Congo, le *Martinet*, organe colombophile de Bruxelles, fait les réflexions suivantes : « A part l'épervier, l'aigle et le vautour ne sont guère à craindre pour nos pigeons voyageurs, et pour peu que ceux-

ei volent en grande liberté, ils apprendront vite à se défier des pièges de leurs terribles ennemis. Pour obvier à la difficulté du transport dans la région des cataractes, il suffirait de faire fabriquer des hottes en osier, à claire-voie, à quatre compartiments superposés et munis de tout le nécessaire pour ravitailler leurs habitants. Ces hottes pourraient contenir une trentaine de pigeons, soit sept ou huit par compartiment, ce qui ferait une charge raisonnable, même pour un nègre. Avec huit hottes remplies de pigeons, on pourrait peupler les huit stations du haut Congo ; quelques jours après l'installation des voyageurs dans leurs colombiers respectifs, on leur donnerait la liberté ; deux mois après, on commencerait les entraînements, et trois ou quatre mois de séjour au Congo suffiraient à la race des pigeons voyageurs belges pour faire fonctionner le service de correspondance aérienne. Quant à la difficulté de retrouver son colombier après un mois d'absence, ce n'est guère sérieux ; le plus novice des amateurs colombophiles sait que plusieurs mois d'absence n'empêcheront pas les quatre cinquièmes de nos pigeons de regagner le pigeonnier natal. Nous ignorons comment ont été organisés les colombiers installés au Congo, et s'ils sont entretenus par des hommes expérimentés, ce dont nous doutons beaucoup. C'est cependant un point capital, car si ces messagers sont confiés à des personnes qui ne connaissent pas les premières notions de la colombophilie, le résultat sera nul et même désastreux, et ce sera une grande perte au point de vue des correspondances rapides du nouvel État. Cette question n'est pas à dédaigner pour un pays qui a plus de 2000 kilomètres d'étendue. Si le service par pigeons voyageurs était sérieusement organisé, on pourrait recevoir des nouvelles de la station extrême du Congo, c'est-à-dire des Stanley-Falls, à Boma ou Banana, en huit jours au maximum, soit en quinze jours environ des Stanley-Falls à Bruxelles, en supposant qu'il faille une huitaine de jours pour faire parvenir une dépêche de l'embouchure du Congo au premier câble télégraphique sous-marin. Si aujourd'hui, aux Falls, on recevait des nouvelles de Stanley, il faudrait deux ou trois mois avant que cette nouvelle arrivât en Europe. Or, en admettant que le service de correspondance aérienne fût organisé, la même nouvelle serait transmise en dix ou quinze jours, presque sans frais. Il ne faudrait pas plus d'une année pour établir ce service de correspondance rapide d'une manière satisfaisante, et deux ans au plus pour qu'il eût des bases sérieuses et définitives. La Belgique est le pays colombophile par excellence. L'État du Congo n'aurait donc guère de difficulté à se procurer les éléments nécessaires pour faire des colom-

biers ; il suffirait d'acheter trois à quatre cents jeunes pigeons de bonne race à quelques bons éleveurs et de les répartir dans les colombiers des différentes stations du Congo. »

Il y a quelques mois, le bruit avait couru en France, que le commissaire général du **Congo français** avait apporté des entraves à la navigation de l'Ogôoué, et gêné ainsi les transactions avec les indigènes de l'intérieur. C'est vraisemblablement à ces mesures que se rapporte la protestation suivante que nous reproduisons d'après le *Temps* :

« Nous, négociants du Gabon,

Protestons énergiquement contre l'ensemble des mesures prohibitives ou détournées que M. le commissaire général a prises dans l'Ogôoué, à partir de N'Djolé, pour nous en empêcher le libre accès, à nous, à nos employés et à nos traitants, et qui ont, à l'heure actuelle, amené la fermeture effective et complète de la rivière et son entière évacuation par le commerce. Nous certifions que le nouveau régime inauguré dans cette région a amené une réduction de moitié dans les affaires que nous y traitons, et nous sommes prêts à en fournir la preuve. Nous prétendons que les moyens de transport exigés par le ravitaillement et les approvisionnements des postes du Haut-Fleuve ne sont pas incompatibles avec les moyens nécessaires au commerce ; que ces deux choses peuvent, sans inconvénient, marcher de front. La preuve, du reste, en a été faite, et avec pleine réussite, durant toute l'année 1886. En conséquence, nous émettons le vœu unanime que l'Ogôoué soit rendu à la libre circulation et au commerce par un acte authentique qui mette fin à une série de mesures arbitraires et de changements perpétuels, et qui soit de nature à nous assurer enfin la stabilité et la sécurité nécessaires à nos opérations commerciales. »

A cette protestation, **Savorgnan de Brazza** a répondu par l'organe du journal *la Gironde* :

« Il y a quelques mois, on prétendait que mon budget était en déficit, et on écrivait qu'il me fallait 600,000 fr. de crédits supplémentaires. Il m'a été facile de réfuter ces allégations inexactes et de démontrer, pièces en mains, que l'exercice 1887 se clôturait par un excédent de 170,000 fr. Aujourd'hui, un prétendu conseil d'agriculture et de commerce du Gabon s'élève contre des mesures imaginaires et proteste contre la fermeture de l'Ogôoué. Que veut dire la demande d'ouverture d'une rivière qui n'est pas fermée et que je n'ai jamais fermée ? Ces protestataires qui demandent la suppression de mesures prohibitives qui n'existent pas, à qui s'adressent-ils ? Je me le demande, car jusqu'ici

aucune réclamation commerciale ne m'a été faite. L'existence de mesures entravant le commerce est absolument imaginaire, et il m'est facile de démontrer que toutes les mesures que j'ai prises sont essentiellement protectrices pour le commerce. En effet, en 1886, le chiffre des produits exportés par la rivière l'Ogôoué était de 895,000 francs; en 1887, il s'élevait à 1,625,000 francs, ainsi que le constate la statistique de la douane de Libreville; donc, toutes les mesures que j'ai prises ont eu pour effet immédiat, dans une année, de doubler le commerce de l'Ogôoué. Et c'est là ce qu'on appelle des mesures prohibitives commerciales? C'est là ce qu'on appelle une rivière fermée? Le but que je poursuis est de donner à notre colonie naissante la plus grande extension commerciale. Le Congo est riche en produits de toutes sortes qui jusqu'ici n'avaient pas trouvé de débouchés. J'ai ouvert des routes, j'ai assuré la sécurité de la rivière, et le commerce, qui autrefois était nul, s'augmente chaque jour, et tous mes efforts tendront toujours à l'augmenter. »

Le territoire du **Cameroun** est exploré avec soin par plusieurs expéditions. Celle du Dr Zintgraff et du lieutenant Zeuner est parvenue jusqu'au lac des Éléphants et a fondé la première station dans le village de Balombi¹. Elle se proposait de faire, pendant la saison des pluies, de petites excursions aux environs, puis, dès le commencement de la saison sèche, d'entreprendre l'exploration à l'intérieur. En revanche l'expédition des lieutenants Kund et Tappenbeck qui, partie du pays des Batanga, se dirigeait vers l'Est, s'est heurtée à la résistance des indigènes; les deux chefs de l'entreprise ont été grièvement blessés et ont dû être ramenés à la côte par le gouverneur de Cameroun qui se trouvait justement chez les Batanga. De leur côté les deux colons suédois, MM. G. Valdau et K. Knutson ont exploré, le premier, le versant septentrional du Cameroun habité par une population très dense appartenant à la tribu des Bomboko; le second, le cours du Memeh, dont il a découvert l'embouchure et qu'il a remonté en bateau sur un parcours de 50 kilomètres jusqu'à la cataracte de Düben, de 30 mètres de haut, près d'Ekoumbi-ba-Ndene. Jusqu'ici l'embouchure du Memeh était inconnue; tantôt on le faisait se verser dans le Rio del Rey, tantôt dans le Roumbi, tandis qu'il se jette dans la mer au sud de ce dernier.

Le ministre de Belgique à **Tanger** a informé son gouvernement de l'ouverture dans cette ville d'un **Musée commercial industriel**, destiné à faciliter les relations d'affaires entre le Maroc et d'autres

¹ Voy. la carte, VII^{me} année, p. 188.

pays. Son premier but sera de familiariser le commerce marocain avec les matières premières et avec les nombreux articles que produit l'industrie étrangère, afin que les personnes intéressées puissent les voir et les examiner avant de se prononcer sur la possibilité de les employer dans leurs travaux. Cette collection est utile au point de vue technique comme au point de vue mercantile, car les objets qu'elle renferme sont accompagnés de renseignements sur leur lieu d'origine, leur prix, les frais de transport, etc. Le Maroc étant encore très peu connu de la plupart des explorateurs européens, l'administration du Musée se propose de fournir gratuitement à ceux qui le désireront des renseignements commerciaux sur le pays, et offre de se charger de la représentation des exposants qui ne seraient pas directement représentés à Tanger.

Le *Moniteur de l'Algérie* a publié sur les Khouans de l'ordre des **Derkaoua Cheurfa** des renseignements qui expliquent l'agitation régnant à la frontière marocaine méridionale. Cet ordre est particulier au **Tafilalet**. Une des prescriptions de l'ordre impose aux membres de la confrérie l'obligation d'obéir à leur chef religieux avant d'obéir au souverain temporel. Lorsque le sultan a été malade on a cru que le trône allait devenir vacant, et une grande excitation s'est produite dans la Tafilalet où sont déportés les membres de la famille impériale qui, pouvant avoir des prétentions à la couronne, portent ombrage à l'empereur. Parmi ces prétendants plus ou moins avoués, qui tous appartiennent à la ligne du prophète et portent le titre de chérif, il s'en est trouvé un que l'ordre des Derkaoua Cheurfa a acclamé comme futur empereur. Le sultan paraît très inquiet de ces menées occultes, qu'il est d'ailleurs impuissant à réprimer, son autorité sur le Tafilalet étant plutôt nominale qu'effective.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Playfair, consul général anglais à Alger, a publié, sous le titre de *Bibliographie de l'Algérie*, un volume in-4° de 306 pages, dans lequel sont énumérés les nombreux ouvrages relatifs à l'Algérie, parus depuis Charles-Quint jusqu'en 1887. Le dernier numéro de ces livres est le 4745^m, et l'ouvrage est loin d'être complet.

Le gouvernement français a déposé devant la Chambre des députés un projet de loi destiné à réserver aux vaisseaux français la navigation entre la France et l'Algérie. Si cette mesure de protection, réclamée depuis longtemps, n'a pas encore été adoptée, c'est parce que les traités avec les puissances étrangères s'y opposaient; mais la dénonciation du traité avec l'Italie a rendu à la république une liberté d'action dont elle se propose de profiter.

M. Kunckel d'Herculais, président de la Société entomologique de France, et aide naturaliste au Museum d'histoire naturelle de Paris, a visité les chantiers de destruction des criquets qui exercent actuellement leurs ravages sur plusieurs points de l'Algérie. Il a constaté que l'espèce de cette année n'est pas la même que celle de 1866 et de 1877 ; elle est de petite taille, beaucoup plus redoutable, car elle peut se propager de proche en proche, s'étendre sur toute l'Algérie et y rester un grand nombre d'années.

Au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences réuni à Oran au mois d'avril, M. Carrière a rapporté avoir découvert aux environs de Mascara, des outils mélangés à de nombreux ossements de rhinocéros, d'hippopotames, d'éléphants, etc. Sur de nombreux points le sol était jonché de silex taillés ; les outils en pierre polie étaient plus rares ; en revanche ceux de bronze abondaient, ce qui peut s'expliquer par le fait que les colonies phéniciennes d'Afrique auraient propagé les outils de métal qu'elles employaient dès leur fondation.

Le 16 avril, a eu lieu à Tunis, une adjudication de 18 coupes de bois dans la Kroumirie, comprenant 30,000 arbres pour 400,000 francs. Prochainement aura lieu une adjudication pour le démasclage de 6 à 700,000 chênes-liège. Avant l'occupation française ces richesses étaient inexploitées.

On a découvert à Sfax une nappe d'eau douce au-dessus de laquelle s'en trouve une d'eau salée. On cherche à les isoler l'une de l'autre.

Une partie des colons de la Dobroutscha songent à émigrer dans la Tripolitaine. Ils ont envoyé des délégués à Tripoli pour étudier les conditions agricoles du pays.

Un télégramme du Caire au *Times* annonce qu'une lettre de Lupton-pacha, datée d'Omdurman le 29 novembre, sans enveloppe ni adresse, est arrivée aux avant-postes à Korosko. Elle porte ce qui suit : « Reçu votre dernière lettre. Il n'est pas possible de partir d'ici à présent ; pas de route. Envoyez-moi de l'argent, et je partirai dès qu'une occasion se présentera. Envoyez-moi des chemises de flanelle. Faites savoir à ma famille que je me porte bien, et que j'espère la rejoindre bientôt ; mais qu'elle fasse son possible pour m'envoyer de l'argent, car sans cela on ne peut rien faire. » Sir E. Baring cherche à envoyer l'argent demandé.

Un télégramme du consul général anglais à Zanzibar annonce que Mwanga, roi de l'Ou-Ganda, a été très irrité des arrangements conclus entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet des territoires de l'Afrique orientale, et que dès lors la position de M. le missionnaire Gordon, qui a remplacé M. Mackay dans l'Ou-Ganda, est devenue extrêmement périlleuse.

Le sultan de Zanzibar, Saïd-Khalifa, a signé le traité concédant aux Allemands, pour cinquante ans, toute la côte africaine comprise entre Mombas, frontière du territoire anglais, et Toungui, frontière du territoire portugais.

Le Dr Hans Meyer auquel nous devons les renseignements les plus récents sur le Kilimandjaro, se propose d'y retourner pour explorer avec soin toute la contrée qui l'entoure ; après cela il poursuivra ses études jusqu'au Victoria Nyanza, et plus loin encore si les circonstances le favorisent. M. le Dr Oskar Baumann, le topographe de la dernière expédition du Dr Lenz, l'accompagnera pour diriger spécialement les travaux topographiques.

Plusieurs journaux ayant annoncé la mort de M. Montagu Kerr, qui s'était proposé d'ouvrir une route de Zanzibar à Wadelai par l'extrémité nord-est du lac Victoria, nous sommes heureux d'apprendre, par les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres que cette nouvelle n'est pas confirmée. M. Montagu Kerr est, il est vrai, malade à Hyères, mais il n'est point mort.

Par décret, en date du 4 mai, l'île de Nossi-Bé, avec ses dépendances, et le territoire de Diégo-Suarez formeront désormais un seul gouvernement dont le siège est fixé à Diégo-Suarez. L'établissement de Sainte-Marie de Madagascar cesse d'être une dépendance du gouvernement de la Réunion, pour être rattaché à celui de Diégo-Suarez.

A peine de retour de son exploration au pays des Mashona, M. Selous est reparti pour le Zambèze qu'il compte traverser près de l'embouchure du Chobé. Il explorera cette fois-ci le pays au nord du Zambèze moyen.

Khamé, roi des Ba-Mangwato, a fait savoir à tous ceux que cela peut intéresser, que le pays compris entre les rivières Shashi et Makloutsié est l'objet de prétentions de sa part et de celle de Lo Bengula, roi des Ma-Tébélé, et que dès lors il ne peut être responsable des pertes que pourraient avoir à subir ceux qui commencent prématurément des exploitations minières.

Le steamer le *Roi des Belges*, de la Compagnie du Congo, a été lancé à Stanley-Pool au commencement de mars. Il a quitté Léopoldville le 27 du même mois, pour remonter le Kassai jusqu'à Louébo. La reconstruction de la *Ville de Bruxelles* avançait rapidement; on comptait qu'elle serait terminée à la fin de mai.

Les *Regions Beyond* nous ont apporté les dernières nouvelles reçues de MM. Graham Brook, Banks et Murphy, tous les trois anciens élèves du East London Institute for home and foreign Missions; ils avaient passé à la station de l'Équateur, d'où ils comptaient remonter l'Oubangi le plus haut possible, pour se rapprocher de la station d'Ali-Kobo, où ils se proposaient de s'établir.

Le territoire de Togo, possession de l'empire allemand, est entré dans l'Union postale universelle.

La Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique s'est adressée au département de la marine et des colonies pour obtenir le droit d'exploiter les gisements de guano qui recouvrent les îles Alcatraz dont la France a pris possession il y a quelques mois, au sud de l'archipel portugais des Bissagos, au nord-ouest de l'embouchure du Rio-Nunez.

On procède à St-Louis aux travaux d'installation de la lumière électrique.

L'explorateur Charles Soller est parti pour le Sénégal; il se propose d'étudier la région située au nord de St-Louis et dans le voisinage de l'île d'Arguin. Il cherchera à ouvrir de ce côté un débouché aux produits du Soudan et à diriger vers la côte les caravanes de Timbouctou.

Les 945 colis qui composent la canonnière le *Magé* sont en grande partie arrivés à Bammakou où le montage commencera incessamment. On espère que le *Magé* pourra naviguer avec le *Niger* dans les premiers jours de juillet.

La voie ferrée du haut Sénégal est posée jusqu'au kilomètre 112; on espérait qu'elle atteindrait Bafoulabé le 15 mai.

M. Camille Douls a demandé à la ville de Paris une subvention destinée à couvrir en partie les frais de son nouveau voyage dans le Sahara. Sa demande a été bien accueillie par le conseil municipal.

La Société de géographie de Londres a chargé M. J. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui accompagnera M. Thompson fera des levés topographiques.

Un contrat a été signé à Londres pour la construction et la pose d'un câble télégraphique sous-marin de Lisbonne aux Açores.

Une chambre de commerce espagnole a été instituée à Tanger, avec des succursales dans les principales villes de la côte marocaine.

Une mission italienne a quitté Tanger pour Fez. Elle est composée de deux officiers et d'un ingénieur, qui vont, dit-on, exploiter une sucrerie, propriété du sultan du Maroc.

EXPÉDITION DE MM. CAPELLO ET IVENS A TRAVERS L'AFRIQUE DE 1884 A 1885.

(Avec carte, p. 192.)

En annonçant (VI^{me} année, p. 333), le succès de l'expédition portugaise confiée à la direction de MM. Capello et Ivens, nous nous réservions d'y revenir avec plus de détails, lorsque nous aurions sous les yeux l'ouvrage qu'ils se proposaient d'écrire sur leur traversée du continent. L'importance de leur voyage, comparé à ceux des explorateurs qui, dans ces dernières années, ont traversé l'Afrique, réclame un article spécial. Nous avons reçu, par la bienveillante entremise de M. le Directeur du journal *As colonias portuguesas*, les deux volumes ¹ des voyageurs portugais, qui nous fournissent l'occasion d'entrer dans les détails non point de toute leur exploration, mais au moins de leur voyage à travers les parties les moins connues jusqu'ici du continent africain.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'en 1879-1880 MM. Capello et Ivens avaient exploré avec succès les bassins de la Quanza et du Quango. (Voy. II^{me} année, p. 35-39 et la carte.) Ce furent les services qu'ils avaient rendus alors et les talents qu'ils avaient déployés, qui décidèrent le gouvernement portugais à leur confier la direction d'une nouvelle expédi-

¹ *De Angola a Contra-Costa, Descrição de uma viagem através do continente africano*, por H. Capello R. Ivens. Lisboa (Imprensa nacional), 1886, 2 vol. gr.-8°, 448 et 490 p. ill. et cartes.

tion, dont le premier but devait être de chercher une route de commerce entre les possessions portugaises de la côte occidentale et celles de la côte orientale. Ils devaient en outre déterminer les limites entre les deux bassins du Zambèze et du Congo, et étudier les régions inconnues situées entre les provinces d'Angola et de Mozambique surtout au point de vue de l'importance de leurs produits. En même temps ils avaient à faire des observations scientifiques, à relever avec le plus grand soin leur itinéraire, afin de combler les lacunes considérables qui existent encore dans les cartes pour les régions à l'ouest et à l'est de la vallée supérieure du Zambèze. L'exactitude du tracé devait être contrôlée par des déterminations de position très nombreuses pour lesquelles les explorateurs s'étaient munis d'excellents instruments. Les conditions du pays, des habitants, de la flore et de la faune devaient aussi être étudiées avec soin ; pour cela les voyageurs avaient à faire des collections aussi complètes que possible.

Dans l'espoir de retenir plus facilement les porteurs recrutés à Loanda et à Novo Redondo, Capello et Ivens choisirent, pour leur point de départ, la baie déserte de Porto Pinda, au sud de Mossamédès, dans une région à peu près déserte, où quelques familles de Ba-Ximbas vivent en nomades, occupées de chasse et d'élevage du bétail. Mais peu de jours après avoir quitté la côte, et être entrés dans la vallée du Coroca qui n'a de l'eau que dans la saison des pluies, ils furent abandonnés par une grande partie de leurs porteurs, et se virent forcés d'aller chercher du secours à Mossamédès pour y faire transporter leurs bagages. Ils en repartirent le 24 avril 1884 pour Huilla, d'où ils firent une excursion de chasse vers l'est, afin d'étudier la partie orientale du plateau de Huilla, qu'ils trouvèrent convenir à l'établissement d'Européens qui se livreraient à l'agriculture et à l'élevage du bétail, ce que font avec succès les Boers de la colonie de San Januario, dans le voisinage de Huilla. De ce point-ci ils explorèrent la vallée du Caculovar jusqu'à Humbé, le fort portugais le plus méridional, près de l'embouchure de cette rivière dans le Cunéné. Les habitants du Damaraland s'avancent parfois jusque-là.

Remontant ensuite vers le nord parallèlement au cours du Cunéné, ils franchirent ce dernier à Quiteve, sous le 16° lat. S. et se dirigèrent vers le N.-E. jusqu'au Coubango. A Quiteve, à 400 kilom. des sources, le Cunéné avait en juin, pendant la saison sèche, une largeur de 150 m. et une profondeur moyenne de deux mètres et demi. Durant la saison des pluies, il se transforme en un puissant cours d'eau, ce qui lui a valu son nom de Cunéné (grand Fleuve). Dépassant ses rives, il s'étend à

perte de vue dans la plaine ; sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres carrés s'étale un lac dans lequel viennent se perdre, comme en un vaste bassin d'évaporation, les eaux grossies du Cunéné supérieur. Après les crues, de petits lacs, des mares restent parsemés dans la vallée.

Quant au Coubango, contrairement à l'affirmation de Serpa Pinto qui fait de ce cours d'eau un affluent du lac Ngami, Capello et Ivens y voient un tributaire du Chobé, qui se verse dans le Zambèze, tout en reconnaissant qu'à l'époque des pluies le surplus de ses eaux se rend par le Tiogé au lac Ngami. Les renseignements fournis par le Dr Aurèle Schulz, confirment cette donnée. A la fin de 1884, cet explorateur se rendit du Couando inférieur au Coubango, ce qui met hors de doute l'existence d'une communication entre les deux rivières, à travers de vastes marécages. Dans son cours inférieur le Coubango reçoit un tributaire considérable le Couito, qui est navigable depuis le point où le traversèrent les voyageurs portugais jusqu'à son embouchure.

Le Coubango et ses affluents arrosent un plateau qui s'étend, sans grands accidents de terrain, du Cunéné jusqu'au Zambèze, avec le caractère d'une steppe ; mais, entre le Couatir et le Couito, il ressemble à un désert de sable. Dans la saison des pluies il est revêtu d'une herbe abondante, et devient un vrai parc pour les troupeaux d'antilopes, de gazelles, d'éléphants, etc., qui, dans la saison sèche, se retirent sur les bords des rivières. Le pays n'offre plus alors aucune ressource aux voyageurs. Les habitants de ce district, très clairsemés d'ailleurs, se sont établis sur les bords marécageux des rivières où ils ont construit leurs habitations sur des pilotis.

Après avoir traversé le Couando, Capello et Ivens descendirent le long de la Ninda jusqu'au Zambèze, dont la vallée, à l'époque des pluies, est inondée, de Libonta, et même de Lialui jusqu'au Loungé-Boungo à un degré plus au nord ; aussi les huttes des indigènes de Libonta ont-elles dû être construites sur des collines. Le sol est peu productif ; et les émanations des marécages ne permettraient guère à des Européens de s'y établir. Actuellement les trafiquants portugais se rendent déjà de la côte à Libonta et à Lialui ; mais il faudrait sans doute que ces deux localités prissent un grand développement, et qu'il s'y fixât un certain nombre de blancs pour que l'on pût songer à créer des communications directes entre la vallée du haut Zambèze et l'Europe par Mossamédès. Pour le moment, c'est par Shoshong et Capetown que les missionnaires établis à Séfoula et à Seshéké doivent correspondre avec l'Europe.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir du Zambèze que l'expédition de

Capello et Ivens devient le plus intéressante. Elle comprend d'abord l'exploration du Cabompo, l'affluent le plus considérable du Zambèze supérieur, et celle de la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo, en particulier celle des sources du Loualaba. Les voyageurs ont constaté que l'autorité du Mouata-Yamvo, le souverain du Lounda, s'étend jusqu'au cours inférieur du Cabompo, par conséquent beaucoup plus au sud qu'on ne l'admettait auparavant. Alors même qu'au centre de l'empire, la puissance de ce roi est en décadence, l'autorité qu'il exerce à une très grande distance de sa capitale, Moussoumba, n'est point purement nominale. Ses envoyés, *Kakouatas*, parcourent souvent les territoires situés aux limites de ses États, pour percevoir des tributs et contrôler la fidélité des chefs.

Quant au Cabompo, dont les explorateurs portugais étudièrent le cours jusque près de ses sources, il ne mérite point, comme Livingstone inclinait à le croire, le nom de Zambèze supérieur. Il le cède à celui-ci au double point de vue de l'abondance d'eau et de la rapidité du courant. La région de ses sources, voisine de celle des sources du Loualaba, le principal tributaire du Congo, n'a qu'une population très clairsemée. Aussi pendant la marche à travers les épaisses forêts dont ses rives sont couvertes, la caravane eut-elle à subir de cruelles privations auxquelles succombèrent quantité de porteurs. La tsétsé, qui se rencontre en abondance dans cette vallée, exerça également de grands ravages parmi les bêtes de somme et ralentit considérablement les progrès de l'expédition. Ce ne fut guère qu'au delà des monts Kitoungoula, entre le Cabompo et le Kafoué, que celle-ci retrouva un pays plus peuplé et échappa momentanément aux souffrances de la faim. Le Kafoué ou Loengué, après avoir couru dans la direction du S.-O., se dirige vers le S.-E. et va se jeter dans le Zambèze un peu en amont de Boruma. La ligne de partage des eaux entre les bassins du Cabompo et du Kafoué sert de limite au pays des Garenganzé dont nous parlions (p. 16), où le roi Msiri, après une série de combats heureux contre les Wa-Ruas, a fondé un État nouveau, qui comprend une partie de l'ancien royaume du Cazembé, puissant encore à l'époque où Livingstone le visita en 1867, quoiqu'il fût déjà sur son déclin. Le royaume de Msiri embrasse aujourd'hui tout le territoire compris entre le Loualaba et le Louapoula ; il s'étend au N. jusqu'au lac Kassali ou Kikondja, sous le 8° lat. S., au S. presque jusqu'aux monts Mouchinga, qui forment la ligne de partage des eaux entre le lac Bangouéolo et le Zambèze. Cette région, haute de 1260 m. en moyenne, et dominée par des monts boisés courant du N.-E. au S.-O.,

est un pays pittoresque et salubre, qui pourrait devenir un sanitarium pour les Européens. L'autorité du souverain du Cazembé est restreinte aujourd'hui aux pays situés à l'est du Louapoula.

Le point le plus septentrional atteint par Capello et Ivens est Bounkeïa, résidence du roi Msiri, située par $10^{\circ} 23' 12''$ lat. S. et $27^{\circ} 14' 10''$ long. E. C'est un grand marché d'ivoire, sur un petit affluent occidental de la Loufira. Le voyageur allemand Reichard en était parti deux mois avant leur arrivée, pour retourner au Tanganyika. Comme il avait dû se frayer un chemin les armes à la main, Msiri ne permit pas aux voyageurs portugais de poursuivre leur route dans la même direction. Ils durent également renoncer à une excursion qu'ils se proposaient de faire au lac Moëro, une guerre entre Msiri et le roi de Cazembé étant alors sur le point d'éclater.

Msiri, qui habite un palais entouré de crânes, dispose de plus de 2000 soldats armés de fusils, qu'il mène en guerre contre ses ennemis, surtout contre les Wa-Ruas, nation puissante habitant la région qui s'étend au nord du lac Landji jusqu'au Tanganyika. Plusieurs de ses femmes sont de race mêlée et portent des noms portugais, ce qui leur donne un haut sentiment de leur supériorité ; le roi lui-même s'est affublé du titre de Maria Segunda. Il est très cruel ; moins cependant que son frère, le gouverneur de Kaponda, dont le palais est indiqué de loin par des monticules de têtes humaines. Les trafiquants de l'Angola arrivent nombreux dans les États de Msiri.

La population est composée d'éléments très divers. Loin d'être esclaves, comme dans la plupart des tribus africaines, les femmes sont d'ordinaire les maîtresses ; elles dirigent le ménage, la culture du sol, même les expéditions, et souvent prennent part directement aux combats. Grands chasseurs, grâce à la richesse du pays en gibier, les hommes sont toujours vêtus de peaux, car des vêtements d'étoffe seraient bien vite déchirés dans les broussailles ; ils se servent d'armes à feu achetées aux trafiquants de l'Angola, et d'assagaies dont la pointe, finement travaillée, est garnie de fils de cuivre. Ce métal, très commun dans le pays, s'y présente en général sous la forme de malachite, soit en filons, soit en blocs isolés. Les principales mines, celles de Katanga, qui se trouvent à trois journées de marche à l'est de Bounkeïa, et d'autres gisements situés à l'est et à l'ouest dans les montagnes, sont très riches.

Après avoir passé deux mois à Bounkeïa, les explorateurs se dirigèrent vers le Katanga, entre la Loufira et le Louapoula, célèbre dans toute l'Afrique centrale par ses mines de cuivre. Ils auraient voulu pou-

voir atteindre le lac Moëro en longeant le Louapoula, et après avoir traversé celui-ci gagner directement le lac Bangouéolo, mais l'opposition des indigènes les en empêcha. Ils ne purent pas même parvenir jusqu'aux cataractes de Mombottuta, où Giraud avait été lui-même arrêté dans sa tentative de descendre le Louapoula.

D'après les renseignements que Capello et Ivens obtinrent des indigènes, l'extension de la rive sud du Bangouéolo devrait être reportée plus au sud que ne l'indique Giraud ; il devrait en être de même de l'emplacement de Tchitambo, où mourut Livingstone, qui, au dire des serviteurs du grand explorateur et d'après son propre journal, aurait été situé tout près du lac. Capello et Ivens le placent à un degré plus au sud. Ils estiment en outre que le nom de lac Bangouéolo ne peut s'appliquer qu'à la partie septentrionale qui est profonde, tandis que la partie méridionale, qui a plutôt le caractère d'un marécage, s'appelle le lac Bemba.

Du Louapoula, l'expédition portugaise se porta directement vers le sud pour atteindre le Zambèze. La zone de partage des eaux entre ce fleuve et le Congo est couverte de forêts, sans habitants ; aussi la caravane fut-elle réduite au produit de la chasse pour s'alimenter. Au sud du lac Bangouéolo, la ligne de faite formée par les monts Mouchinga s'étend jusqu'au Lousenfoa, affluent du Loangoa. En arrivant au Zambèze les voyageurs se retrouvèrent en pays connu ; à Sumbo, le poste des possessions portugaises le plus avancé vers l'ouest, ils purent saluer de nouveau des compatriotes ; puis ils reprirent leur route vers la côte orientale en suivant à peu près l'itinéraire de Livingstone en 1856. Ils arrivèrent à Quilimane, le 26 juin 1885, après un voyage de quinze mois.

Dans le cours de leur expédition, ils avaient relevé leur itinéraire par 69 déterminations de latitude et 59 de longitude ; leurs observations magnétiques avaient porté sur 25 points différents. Ils avaient en outre recueilli de nombreuses observations météorologiques, et des matériaux considérables pour servir à la connaissance des conditions climatologiques de l'Afrique centrale. Trois fois par jour régulièrement, à peu d'exceptions près, ils avaient pris des indications barométriques, thermométriques, hygrométriques, noté la direction et la force du vent, ainsi que l'état du ciel. Ces observations consciencieuses ont servi de base au calcul d'une quantité d'altitudes qui hâteront le progrès de nos connaissances relatives à la topographie de l'Afrique. Ils ont étudié avec soin les conditions ethnographiques des habitants pour pouvoir fixer d'une manière précise les territoires occupés par les différentes tribus. Enfin ils ont rapporté de riches collections de la géologie, de la flore et

de la faune des pays qu'ils ont parcourus ; aussi le succès de leur expédition consiste-t-il moins dans le fait d'avoir traversé le continent de l'ouest à l'est, que dans les résultats scientifiques qu'ils ont obtenus.

Tous ces résultats sont exposés dans des tableaux annexés aux deux volumes que nous venons de résumer, lesquels sont enrichis de plusieurs cartes et illustrés de nombreuses gravures.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Charles Bussidon. ABYSSINIE ET ANGLETERRE (Théodoros). Perfidies et intrigues anglaises dévoilées. Souvenirs et preuves. Paris (Librairie africaine et coloniale A. Barbier), 1888, in-12°, 322 p., fr. 3,50. — Théodoros et la guerre entre l'Angleterre et l'Abyssinie sont bien loin derrière nous. De nos jours le temps passe si vite, les événements se succèdent avec une telle rapidité, qu'un retour sur cette époque semble être d'un médiocre intérêt, d'autant plus qu'il a été déjà écrit des volumes sur les faits qui s'y rattachent. M. Charles Bussidon, qui déclare avoir visité l'Abyssinie de 1862 à 1872, veut néanmoins donner sur ces événements une version nouvelle, fort différente de celle qu'indiquent les meilleurs ouvrages d'histoire. Toutefois cet exposé ne remplit pas le volume comme le titre semblerait l'annoncer. Il n'en comprend que la dernière partie. Les autres sont consacrées à la description de l'Abyssinie, aux mœurs de ses habitants, ainsi qu'au règne de Théodoros. L'histoire des guerres civiles qui ensanglantèrent cette époque occupe de nombreuses pages ; le récit en est si mouvementé, si dramatique, les épisodes racontés tout au long comportent de si fréquentes conversations entre les héros, l'amour et les intrigues féminines jouent un rôle tellement prépondérant dans tous ces événements, qu'on se demande si l'on n'a pas devant les yeux un roman plutôt qu'un ouvrage d'histoire. Cette impression s'accroît à mesure qu'on avance dans la lecture, et on arrive à se dire que ce pays, dont le gouvernement est fortement organisé, dont l'armée ressemble à celles de l'Europe, dont le roi et les princes parlent à la façon des anciens Grecs et Romains, dont les femmes sont admirablement belles et inspirent un violent amour à tous ceux qui les voient, ce pays, disons-nous, ne ressemble pas à l'Abyssinie des

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Lejean, des d'Abbadie, des Munzinger, et n'existe guère que dans l'imagination de l'auteur.

Quant à la cinquième partie, qui relate l'histoire de l'expédition anglaise de 1867 et 1868, elle témoigne d'un parti pris si évident, elle renferme des critiques d'une telle violence, des épithètes si injurieuses à l'égard des Anglais, qu'on ne peut prendre au sérieux un récit écrit à un point de vue exclusivement français et catholique, qui fait des Abyssins des héros de bravoure et de chevalerie, et des Anglais des lâches et des monstres. A un exposé aussi partial, il n'est pas sans utilité d'opposer le jugement d'un autre Français qui n'a jamais été suspecté de manquer de patriotisme, de M. Elisée Reclus, le savant humain et impartial qui n'a jamais craint de donner son opinion libre et franche. Voici ce qu'il dit dans le volume sur le *Bassin du Nil* : « C'est à Zoulla que débarqua l'armée britannique, à Zoulla qu'elle reprit la mer après avoir mené à bonne fin une expédition unique dans l'histoire de l'Angleterre et dans les temps modernes, à la fois par la justice de la cause, par la précision mathématique des mouvements, par la plénitude du succès, presque sans effusion de sang, par le désintéressement dans la victoire. Cette promenade militaire d'une armée européenne sur les plateaux de l'Éthiopie se termina sans conquête, et les traces des pas anglais furent bientôt effacées sur le sable de Zoulla. »

Ernst Böttcher : *OROGRAPHIE UND HYDROGRAPHIE DES KONGOBECKENS*. Berlin (Haude und Spener'sche Buchhandlung), 1887, in-8°, 100 p. avec cartes et profils. Fr. 3,75.— Est-il possible, dans l'état actuel de nos connaissances géographiques, de faire une étude scientifique suffisamment exacte et complète du grand bassin du Congo ? Celui qui a lu la monographie que vient de publier M. Böttcher ne peut manquer de répondre affirmativement à cette question. Ce mémoire, qui roule entièrement sur la géographie physique, témoigne chez son auteur, non seulement d'une grande connaissance de cette branche, mais aussi de recherches nombreuses sur le sujet spécial qu'il traite. Combien de récits de voyages, de rapports, de notices, de travaux de tout genre a-t-il dû consulter pour arriver à faire une étude d'ensemble aussi approfondie ? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Déjà en progrès sur la description magistrale faite par M. Reclus dans la *Nouvelle géographie universelle*, elle constitue le travail le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour sur ce sujet.

Le plan suivi est clair et méthodique. Après une courte introduction, l'auteur fixe les limites connues du bassin du Congo, c'est-à-dire, au

moyen de toutes les cotes qu'il a pu réunir, la ligne de partage des eaux qui le sépare des bassins fluviaux voisins. Le chapitre suivant renferme une vue d'ensemble sur cette vaste région peu accidentée, de forme à peu près elliptique qui constitue la dépression centrale du plateau africain. Les données manquent pour en fixer la structure géologique; toutefois l'auteur cherche à en établir les grands traits d'après quelques voyageurs. Ensuite vient la description particulière et détaillée de chacune des trois parties du Congo : 1° Le cours supérieur, qui va de la source aux Stanley-Falls situées sous l'équateur; un chapitre spécial est consacré au bassin du lac Tanganyika, si remarquable par ses dimensions, sa forme et la nature de la dépression dont il occupe le fond. 2° Le cours moyen, des Stanley-Falls au Stanley-Pool; ici une subdivision est nécessaire : l'auteur examine successivement le cours du Congo proprement dit, les affluents de droite, parmi lesquels l'Ouellé-Oubangi, et ceux de gauche; ces derniers sont divisés en deux groupes par le 3^{me} parallèle sud : le groupe du nord ou groupe du Loulengo-Tschouapa, enfermé dans la courbe régulière que décrit le Congo, et le groupe du sud aussi appelé groupe du Sankourou-Kassai, qui est formé par une grande artère, le Sankourou, lequel se dirige droit de l'est à l'ouest en recevant les eaux d'un vaste plan incliné du sud au nord; 3° le cours inférieur, du Stanley-Pool à l'océan, où le Congo traverse la chaîne côtière sans recevoir d'affluents.

Dans un dernier paragraphe intitulé : « Hydrographie générale du bassin du Congo, » l'auteur entre dans quelques détails sur le régime climatique de cette vaste contrée, sur les pluies, sur les crues des cours d'eau, donne une petite statistique générale qui, bien qu'elle résume tout ce que l'on sait, est loin d'être complète. D'après lui, la longueur totale du Congo atteint 4,800 kilomètres, ce qui place ce fleuve après le Nil, le Mississipi, l'Amazone et le Yang-tsé-Kiang; la superficie du bassin est de 2,477,835 kil. carrés, soit environ le quart de l'Europe, le débit total du fleuve n'est pas encore fixé exactement : toutefois on connaît celui de quelques affluents, entre autres du Sankourou-Kassai qui roule à lui seul 11,000 mètres cubes d'eau à la seconde.

L'ouvrage se termine par plusieurs planches renfermant de nombreux profils et une carte générale du réseau hydrographique du Congo. Pour une partie, ces figures ont été dessinées d'après les relevés de Pogge et de Wissmann; pour une autre, d'après ceux du Dr Kaiser, de Von François et de Chavanne. Un défaut de tous ces profils consiste dans la différence qu'ils présentent entre l'échelle des hauteurs et celle des lon-

guez, la première étant souvent dix, cent ou mille fois plus grande que l'autre ; la pente est ainsi considérablement exagérée et le lecteur, qui peut difficilement tenir compte de la différence des échelles, se fait une idée tout à fait fautive de la chute des cours d'eau.

Toutefois, ce défaut de construction n'enlève rien aux qualités de cet ouvrage qui, par sa clarté, son plan méthodique et le nombre de faits qu'il cite, a une valeur scientifique incontestable.

D^r F. Kayser. ÄGYPTEN EINST UND JETZT. Freiburg in Breisgau (Herdersche Verlagsbuchhandlung), 1884, in-8°, 237 p., fr. 8,75. — Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage tout à fait récent, mais d'une étude parue il y a quelques années. C'est en même temps un livre d'archéologie, d'histoire et de géographie égyptienne, dû à la plume d'un voyageur en Égypte. L'œuvre n'est donc pas un simple résumé de nos connaissances actuelles sur le pays des Pharaons ; elle présente en outre des vues originales sur les monuments de l'Égypte, sur l'état social de ses habitants, son gouvernement, etc.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première traite du Nil et des pays qu'il baigne. C'est une étude de 22 pages, roulant principalement sur la géographie physique.

La deuxième est consacrée au peuple égyptien dans l'antiquité. C'est la partie la plus volumineuse ; elle forme 109 pages qui donnent une idée nette, exacte et suffisamment complète de l'Égypte des Pharaons : religion, gouvernement, poésie, art, situation du peuple, division en classes, travaux agricoles, commerce, industrie, vie privée des Égyptiens. La description est accompagnée d'un grand nombre de gravures qui en rendent la lecture plus facile ; au commencement du livre se trouve une planche en couleurs fort bien exécutée représentant les pyramides et le grand sphinx, qui étincellent sous un soleil de feu.

La troisième partie décrit la situation actuelle du peuple égyptien. Elle débute par une courte notice historique des principaux événements survenus en Égypte depuis la chute de l'Empire pharaonique ; avec un exposé succinct de l'histoire d'Égypte sous les Pharaons, placé dans la deuxième partie, elle forme une histoire sommaire de la vallée inférieure du Nil. L'état social des Égyptiens actuels, leur religion, leur gouvernement, sont décrits avec plus ou moins de détails, et le livre se termine par un aperçu de l'histoire du christianisme en Égypte. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas donné une description des villes, des ports et du canal de Suez, qui aurait fait de ce livre une monographie complète de l'Égypte ancienne et moderne. Toutefois, tel qu'il est,

l'ouvrage sera lu avec plaisir et avec fruit par ceux qui voudront se rendre compte des phases par lesquelles a passé ce pays extraordinaire.

D^r Ernst Henrici. DAS DEUTSCHE TOGOGEBIET UND MEINE AFRIKA-REISE, 1887. Leipzig (Karl Reissner), 1888, in-8°. — L'auteur de cet ouvrage est un patriote allemand qui a fait, au mois d'août et de septembre 1887, un voyage au pays de Togo, possession allemande dans la Guinée septentrionale. Il eut la bonne fortune de trouver à Bagida le représentant du commissaire du Togo, M. Grade, qui fit avec lui le voyage dans l'intérieur du pays.

Les deux explorateurs visitèrent le Tové, le Kévé, le Lagotimé, et poussèrent jusqu'au fleuve Dayi, affluent du Volta. Pour l'atteindre, ils durent traverser une chaîne de montagnes assez considérable, orientée du sud-ouest au nord-est; elle doit former l'une des premières terrasses supportant le plateau du Soudan.

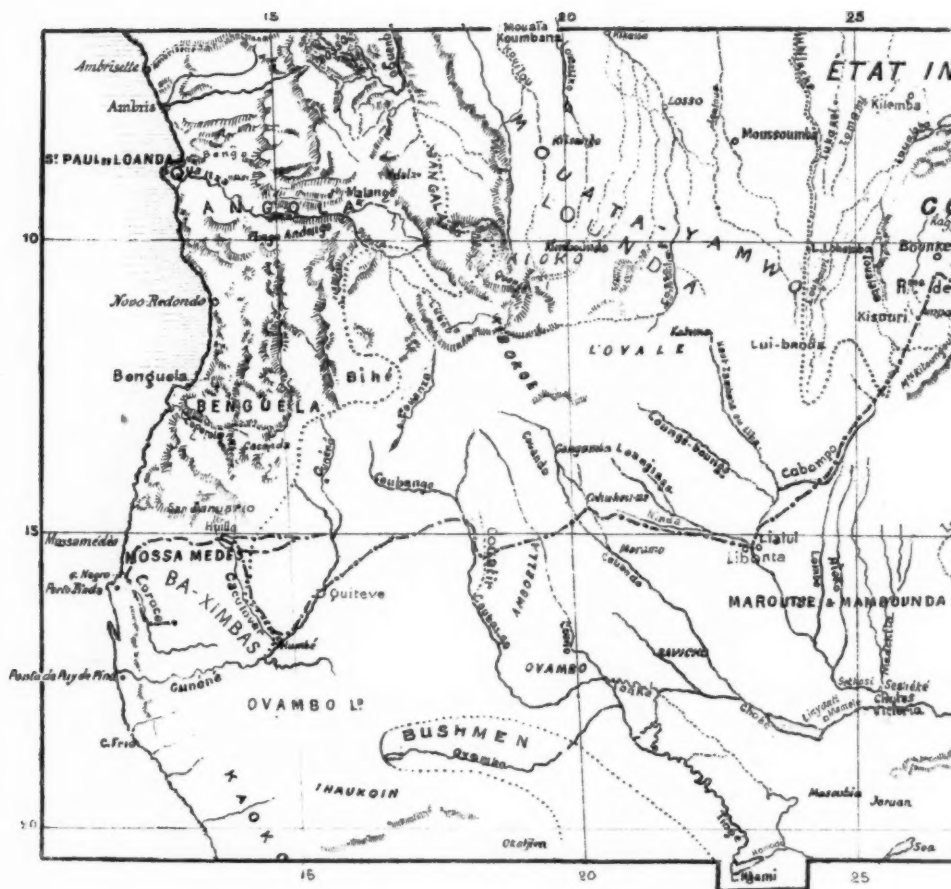
Le récit de ce voyage, écrit avec beaucoup de verve, présente un réel intérêt. Comme la région visitée est de très faible étendue, l'auteur a pu donner un grand nombre de détails sur la configuration du pays, ses cours d'eau, les mœurs de ses habitants et la vie végétale et animale. Les nègres y sont dépeints avec leur insouciance, leur goût pour les plaisirs, la musique et la danse.

Après la narration de son voyage, M. Henrici donne une vue d'ensemble du pays qu'il a visité, de ses ressources agricoles et de son importance au point de vue commercial. Il estime que l'attention ne s'est pas suffisamment portée sur le pays de Togo. Le Cameroun, la Hottentotie, la côte orientale d'Afrique, ont, en Allemagne, attiré tous les regards, de sorte que le Togoland est demeuré presque ignoré. Or, ce n'est pas la moins bonne des colonies allemandes. Son sol riche n'attend qu'une culture intelligente; mais il faut avant tout défricher la contrée et y tracer des routes. Une carte du Togoland, à grande échelle, portant l'itinéraire du voyageur et les limites plus ou moins précises de la région placée sous le protectorat allemand, accompagne l'ouvrage.

Supplément aux Nouvelles complémentaires.

A la dernière heure, la *Gazette de Cologne* nous annonce que le gouvernement anglais a ratifié une lettre-patente constituant la Compagnie britannique de l'Afrique orientale avec des droits analogues à ceux de l'ancienne Compagnie anglaise des Indes. Nous y reviendrons.

-
e.
A-
et
)-
a
e
e
et
ls
ee
es
el
u
es
e.
i-
i-
n
ne
a
is
r,
t-
la
e,
le
nt
le
n.





BULLETIN MENSUEL (2 juillet 1888¹).

Après avoir vu ses récoltes compromises sur plusieurs points par les **criquets** en 1886 et 1887, l'**Algérie** subit dans ce moment les ravages d'une nouvelle invasion plus désastreuse que les précédentes. L'*Indépendant* de Constantine donne, sur la région de Constantine à Sétif, des détails très abondants sur la lutte que soutiennent les indigènes contre le fléau dévastateur. Il reconnaît que si tout le monde s'était mis à l'œuvre avec l'ardeur et la méthode dont a fait preuve la Société genevoise de Sétif, on en serait débarrassé à l'heure actuelle. Malheureusement son exemple a été tardivement imité dans la région même et absolument méconnu dans d'autres contrées. Pour arrêter les criquets, on dispose des bandes de toile tendues sur des piquets en leur donnant la forme d'un angle très obtus. La partie inférieure de la bande de toile doit être prise en terre de façon que les criquets ne puissent se glisser par-dessous. La partie supérieure recouverte de toile cirée doit être tenue propre et huilée légèrement tous les jours. De 30 en 30 mètres, du côté d'où viennent les criquets, des fosses larges d'un mètre et longues de deux, sont creusées perpendiculairement à la ligne des appareils; un des côtés de la fosse doit effleurer l'appareil. Chaque bord de la fosse est revêtu d'une bande de zinc ou de fer-blanc, légèrement inclinée vers le vide et dépassant le bord de la fosse d'une dizaine de centimètres. C'est généralement le matin à l'aube que l'on place l'appareil, et que l'on creuse les fosses en avant de la colonne des criquets qui se met en mouvement une heure ou deux après le lever du soleil. Dans leur marche, les criquets se heurtent à cet obstacle; ils grimpent sur la toile, mais retombent quand ils arrivent à la partie cirée. Ils filent alors tout le long de l'appareil et rencontrent les fosses où ils tombent d'eux-mêmes. Quand une fosse est pleine, on y écrase les insectes en se servant du pied ou d'une *dame* en bois. Puis on rejette les cadavres à l'extérieur. Deux jours suffisent généralement pour détruire une colonne quelle qu'en soit la force. Il suffit de quelques hommes pour empêcher la colonne de déborder par les extrémités des appareils, et pour frapper les

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

toiles avec des badines afin de précipiter les criquets à terre. Des appareils de 400^m à 500^m de long peuvent fonctionner avec une dizaine d'hommes. Mais les appareils dont on peut disposer n'offrent pas un développement assez considérable; on n'en avait que 60 à 80 kilomètres, tandis qu'il en aurait fallu quatre ou cinq cents. Il sera nécessaire que l'assistance de l'État soit secondée par l'initiative privée pour conjurer le péril qui menace les habitants des régions dévastées.

Au Congrès des Sociétés savantes, M. le Dr Rouire a lu une description concernant la forme, les dimensions et l'aspect de la **lagune d'Herkla**, située au fond du golfe d'Hammamet, et assimilée par l'explorateur à l'ancien lac Triton. Elle comprend deux portions, l'une où l'eau séjourne d'une manière permanente, l'autre appartenant aux nombreuses dépressions du sol auxquelles les Arabes ont donné le nom de sebkhas, couvertes d'eau après les pluies et desséchées, en grande partie, au printemps. De ces deux portions, la plus considérable est celle qui se dessèche. Sur les 41 kilomètres représentant la longueur totale de la lagune, le noyau liquide permanent s'étend sur 7 kilomètres à peine; il était plus étendu à l'époque punique et romaine. M. Rouire en donnera les preuves tirées de la nature des travaux d'art exécutés autrefois pour l'endiguement des eaux, et précisera les causes géographiques locales qui ont amené la transformation lente de l'antique lac Triton en la lagune actuelle d'Herkla. Les stations des Phéniciens dans la Méditerranée portaient le nom de leur Melkarth national, transcrit en grec en celui de Héraclès ou Herkla.

Notre compatriote, M. **Henri de Saussure** a envoyé, de **Tunis**, au *Journal de Genève*, des détails sur l'inauguration des carrières de Schemtou, célèbres dans l'antiquité comme ayant fourni les beaux marbres dont étaient plaqués les palais des Césars, puis entièrement abandonnées pendant des siècles. Leur exploitation était un monopole régalien, ce que semblent prouver les marques visibles encore sur certains blocs abandonnés dans les chantiers primitifs et portant l'inscription : *Antoninus imperator*, suivie de la signature de l'ingénieur. De nos jours, M. Closon, Belge d'origine, frappé de la finesse et de la beauté de ces marbres, a fondé une société pour les exploiter. Une étude attentive de la montagne de Schemtou a conduit à des conclusions très encourageantes. L'îlot tout entier se compose de marbres offrant de nombreuses variétés de couleurs et de structure. On a retrouvé là, à n'en pas douter, le jaune antique, la serpentine romaine, puis des marbres roses presque vitreux, des marbres bruns, verts, blancs mouchetés

et gris. Le gisement est inépuisable, son cubage s'élève à plus de dix millions de mètres cubes. Les anciens l'avaient exploré sur une grande étendue, en l'attaquant par plusieurs points. Ils avaient percé dans les cloisons de rochers deux petits tunnels carrossables, afin d'exploiter aussi le revers de la colline. Dans certaines carrières, on peut encore surprendre le travail inachevé de la séparation des blocs ; plusieurs ne tiennent plus au rocher que par leurs angles. On retrouve quelques traces d'installations hydrauliques qui feraient presque supposer que les Romains ont connu la turbine. Lorsqu'on a sous les yeux les travaux exécutés par les anciens avec des moyens mécaniques rudimentaires, on reste émerveillé de la persévérance et de la force d'application dont ils ont fait preuve dans les résultats auxquels ils sont parvenus. Aujourd'hui, au moyen du fil hélicoïdal inventé par feu l'ingénieur Gay et mû par la vapeur, on découpe, pour ainsi dire à volonté, la montagne sur un parcours de 100, de 200 mètres, avec un avancement moyen en profondeur de 15 centimètres par jour ; puis, on divise par le même procédé les tranches en blocs, et enfin les scies mises en œuvre par le même moteur peuvent découper à la fois jusqu'à quatre-vingts plaques de marbre. Avant peu les marbres de Schemtou s'exporteront dans le monde entier, et après avoir à grands frais été employés à former la décoration des palais des Césars, ils iront plaquer les vestibules des hôtels, des cafés des boulevards et des maisons de Chicago. Les Américains, qui ne perdent jamais une occasion de profiter de toutes les nouveautés, ont déjà passé à Schemtou des marchés considérables ; bientôt peut-être, la mode aidant, ils enlèveront tous les marbres qui sortiront des carrières, et n'en laisseront à l'Europe que la portion congrue. Ce sont eux déjà qui enlèvent la plus grande partie des minerais de l'Algérie.

C'est encore à M. H. de Saussure que nous devons les informations les plus récentes sur la **Tripolitaine** au point de vue économique, ainsi qu'à celui des difficultés qu'y rencontre l'explorateur. « Depuis l'occupation de la régence de Tunis par la France, » écrivait-il de Tripoli, le 15 mai, au *Journal de Genève*, « il semble que le commerce de Tripoli aurait dû augmenter, car dès ce moment les caravanes du Soudan qui aboutissaient à Rhadamès, et qui de là prenaient la route de Tunis, ont cessé d'y envoyer leurs marchandises et se sont dirigées sur Tripoli. Néanmoins cette ville n'a guère profité d'un changement en apparence aussi favorable à ses intérêts. En effet, le commerce du Soudan est en voie de décroissance et les caravanes deviennent de plus en plus rares. Les principales marchandises que fournit le Soudan sont l'ivoire et les

plumes d'autruche. Mais les plumes ont passé de mode et se remplacent de nos jours sur les chapeaux des dames par des ailes de canards ou des têtes de pingouins, plus faciles à trouver, mais qui ne s'en payent pas pour cela moins cher. Aussi le prix des plumes d'autruche est-il tombé au quart de ce qu'il était, et dès lors les caravanes ont presque cessé d'arriver, ne trouvant plus à faire leurs frais, qui sont en effet considérables. Le voyage n'est pas sans dangers, et les peuplades que traversent les convois ne manquent pas de lever sur les marchands des tributs onéreux. Tant que les plumes d'autruche se vendirent à haut prix, les caravanes étaient possibles, vu le capital considérable que représentait la charge d'un chameau; aujourd'hui il n'en est plus de même. Reste l'ivoire, mais c'est là une marchandise lourde; quatre dents d'éléphant font une charge, et quelque soit le prix auquel monte cet article, il ne suffit pas pour faire vivre ceux qui en font le commerce. En dehors de ses relations avec le centre de l'Afrique, la Tripolitaine pourrait sans aucun doute trouver, dans son propre territoire, plus d'un article d'exportation, si ce pays était exploité comme il mériterait de l'être. C'est une erreur de croire qu'il se compose d'un désert stérile. Il forme sans doute la prolongation du Sahara algérien, mais, comme le Sahara, il est parsemé d'oasis de palmiers, dont plusieurs sont fort peuplées, et l'on sait que de toutes les cultures celle du palmier-dattier est la plus productive. Au sud de la côte et à une distance qu'il serait difficile de préciser, on rencontre des plateaux sur lesquels prospèrent les céréales, les oliviers, l'alfa, et en général toutes les plantes utiles du nord de l'Afrique. Malheureusement cette contrée est restée jusqu'à ce jour à peu près complètement inconnue. Il ne manque ni d'explorateurs, ni de commerçants désireux de la parcourir; c'est là une fantaisie bien naturelle; mais entre le désir et la possibilité de l'exécution, il y a malheureusement un abîme infranchissable. La Tripolitaine n'est plus, comme jadis, une régence vassale de la Porte. C'est tout bonnement une province turque, gouvernée par un pacha, comme le sont les autres provinces de l'empire ottoman. Aujourd'hui c'est presque l'état de siège qui règne à Tripoli, car depuis que la Tunisie est tombée sous la suzeraineté française, et qu'à tort ou à raison la Tripolitaine a semblé devenir l'objectif de l'Italie, la Porte a été saisie d'une inquiétude mortelle à l'égard de cette province, et elle a pris les mesures les plus ostensibles contre toute tentative d'occupation. Deux frégates turques sont mouillées devant les murs de Tripoli, et s'y rouillent depuis longtemps dans une immobilité parfaite. Ce qui est plus sérieux, c'est une armée de

quinze mille hommes qui campe autour de la ville et qui constitue une force réelle. Ces troupes ne diffèrent en rien de celles qu'on rencontre sur d'autres points de la Turquie. Elles n'ont aucune apparence, mais elles sont bien armées et sous leurs uniformes rapiécés elles trahissent des qualités sérieuses. On ne peut se défendre d'une profonde admiration pour ces pauvres soldats qui ne sont ni payés ni habillés, qui n'ont que du pain noir et qui néanmoins ne se plaignent ni ne s'insurgent. Dans ces circonstances tout Européen qui aborde à Tripoli passe pour suspect, et l'autorité met tous ses soins à dérober le pays aux investigations indiscrettes des curieux. Les étrangers ne peuvent circuler que dans la ville ou dans ses environs immédiats; une promenade en voiture dans les palmiers est la seule excursion permise. Le voyageur qui voudrait faire un croquis, dessiner un chameau ou prendre une photographie en campagne, ne manquerait pas d'ameuter la population et de se faire maltraiter comme espion. Un peintre qui s'était réfugié sur un toit espérant y travailler à l'aise, s'est fait coucher en joue par un zélé redresseur de torts agissant de sa propre autorité. La douane déballe jusqu'au fond les malles des voyageurs; elle retient les livres pour les examiner et accorde à chaque objet un soin particulier. Aussi le naïf voyageur qui débarque, muni de tous les objets nécessaires pour une excursion un peu profonde dans l'intérieur, est-il vite désillusionné sur les projets fantastiques qu'il a formés à la légère. Il espère, avec des protections, obtenir grâce devant l'autorité, après avoir exposé l'innocuité de ses désirs et la candeur de ses intentions, mais tout s'évanouit devant la rigueur de la consigne. Pour voyager dans la Tripolitaine, il faut un firman du sultan, qui s'obtient, paraît-il, sans trop de peine. Mais il ne faut pas être la dupe de cette espérance. Le firman obtenu, on n'en voyagera pas plus après qu'avant, car le pacha a mille moyens de neutraliser l'effet de ce passeport indispensable. Ce n'est plus la crainte d'être blâmé en haut lieu qui le portera à s'opposer à votre voyage, mais bien la responsabilité qu'il encourrait s'il vous arrivait quelque désagrément du reste presque inévitable. Incapable d'assurer la protection efficace de votre personne au delà du cercle à sa portée immédiate, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose, il vous fera pour plus de sûreté, au bout de deux jours, ramener à Tripoli par un caïd quelconque. En toute justice on ne saurait lui en vouloir, et à sa place j'en ferais autant. Ce que le voyageur a de mieux à faire, c'est de se rembarquer, après avoir exécuté en voiture la promenade réglementaire, et de bénir le pacha de la sollicitude toute paternelle qu'il met à assurer la sécurité du touriste et à le mettre à l'abri de toute fâcheuse aventure. »

Une série de lettres adressées de **Souakim** au *Times* fournissent, sur l'état actuel de la place et des alentours, quelques indications qui ne manquent pas d'intérêt. Au début de l'insurrection mahdiste, les défenses de la ville se réduisaient à deux fortins délabrés, datant de la domination turque. Sous l'impulsion des gouverneurs anglais, spécialement celle du colonel Kitchener, ces ouvrages rudimentaires ont fait place à une chaîne de forts détachés et de redoutes armés de canons Krupp et Gatling, pourvus d'appareils à lumière électrique à grande portée, reliés par une voie ferrée, qui permet le transport rapide de forces sur les points menacés, sous la protection d'une enceinte bastionnée continue. Ces ouvrages, élevés sous la direction du lieutenant Gordon, le propre neveu du défenseur de Khartoum sont, dit le correspondant du journal anglais, de nature et d'apparence à rebuter les insurgés de toute attaque de vive force. L'existence à Souakim n'en est pas moins celle d'une ville assiégée, car il faut se garer contre les coups de main, surtout nocturnes, des bandes qui s'aventurent aux abords de la place, sans toutefois lui faire courir aucun risque sérieux. Indépendamment de cette défense passive, le journal anglais compte sur la lassitude du blocus infligé, à doses graduées, aux indigènes par le commandant de la place. Le mouvement annuel du port de Souakim s'élevait, en 1879, à près de douze millions de francs; réduit à un chiffre insignifiant par l'insurrection, il n'est pas remonté, depuis, au quart de l'ancien chiffre. Comme tous les peuples à peu près sauvages, les Soudaniens souffrent difficilement la privation des produits exotiques dont ils ont pris l'habitude. Les autorités anglaises lèvent, par intervalles, la prohibition de certains produits, à certaines destinations, pour tenir les insurgés en haleine et faire miroiter à leurs yeux les avantages de la paix. On spéculé sur l'effet de ce système de temporisation, combiné avec l'impression morale de l'échec assuré d'une tentative désespérée qu'Osman-Digma pourrait tenter contre les retranchements anglais, pour reconquérir ses adhérents; et, par cette double voie, on espère réduire l'insurrection par la lassitude et ramener le pays à une situation quasi normale.

D'autre part, une députation comprenant plusieurs membres de la Chambre des lords et de celle des Communes a fait, auprès du marquis de Salisbury, une démarche au sujet de la situation au **Soudan**, et a formulé les desiderata suivants : 1^o Le gouvernement aiderait les négociants anglais dans leurs efforts pour rétablir le commerce du Soudan. A cet effet, il devrait y avoir au nord et au sud de Souakim des ports indigènes dans lesquels seraient perçus des droits modérés ; 2^o Une

force navale peu considérable resterait dans les eaux du Soudan pour empêcher le commerce des esclaves et protéger les marchands européens ; 3° On évitera aux marchands l'ingérence des autorités égyptiennes dans leurs affaires, pourvu qu'ils ne fassent qu'un commerce licite, n'introduisent pas dans le pays de la contrebande de guerre, et s'efforcent, autant qu'ils le pourront, de maintenir la paix entre les tribus soudanaises et les Égyptiens. Le marquis de Salisbury a promis d'examiner soigneusement la requête qui lui était présentée et à laquelle, assure-t-il, ses sympathies sont acquises. Selon lui, il n'y a que deux solutions à la question soudanaise : l'abandon complet de Souakim, et par suite le retour de la domination d'Osman-Digma et une grande impulsion donnée au commerce des esclaves, ou le maintien de l'occupation égyptienne. Le gouvernement égyptien a fait et fera tout son possible pour pacifier le pays, bien qu'on ne puisse empêcher complètement les incursions des tribus. Le principal objet que les autorités se proposeront sera de faire renaître le commerce comme seul moyen de ramener une ère de prospérité et de paix et de supprimer le trafic des esclaves.

D'après une lettre d'Aden au *Bosphore égyptien*, le négus, pour punir les habitants du plateau d'**Aïlet** d'avoir bien accueilli les troupes italiennes, avait donné l'ordre de châtier durement la population d'Assus, de Gamhot et d'Aïlet. Ces ordres ont été exécutés impitoyablement par une femme, la princesse Mestaït, qui commande à plusieurs tribus importantes des Gallas. Une délégation de ces malheureuses populations est venue implorer la clémence du négus, disant qu'elles avaient cédé à la force, mais qu'elles n'avaient donné aux ennemis aucune espèce de secours. Il paraît que la princesse Mestaït s'est livrée à des actes de cruauté extraordinaires. La plupart des hommes valides ont été massacrés et les jeunes gens ont subi d'atroces mutilations. Le négus, au grand étonnement de ses officiers, a bien accueilli la députation et lui a même fait accorder des secours en nature.

Le prédécesseur du sultan actuel de **Zanzibar** avait conclu, avec l'explorateur Cecchi, une convention aux termes de laquelle était cédée à ce dernier une zone de territoire située près de l'embouchure du fleuve **Juba**, qui descend du pays des Gallas, passe à Berdera et se jette dans l'océan Indien à peu près au point où l'équateur coupe la ligne du littoral africain. Les Italiens espéraient que cette concession leur fournirait une base d'opération pour des expéditions dirigées de la côte de l'océan Indien vers le Choa et l'Abyssinie méridionale, car on suppose que le Juba est formé par la réunion de ruisseaux qui prennent

leurs sources dans les montagnes d'Abyssinie. D'après le *Times*, dans les marais formés par le Juba, se trouve la source du Sheri, dont le cours se dirige d'abord au sud-ouest, puis au sud-est, et dont l'embouchure est indiquée sur les cartes au point où se trouve Port-Durnford. Mais le nouveau sultan de Zanzibar refuse d'exécuter la convention faite par son prédécesseur; le consul italien a réclamé, et ses revendications ont été appuyées par une canonnière italienne envoyée de Massaouah à Zanzibar. Le consul a dû amener son pavillon et cesser ses relations avec le sultan. En réponse à une interpellation de M. Pozzolini, le sous-secrétaire d'État, M. Damiani, a expliqué à la Chambre des députés que feu le sultan Saïd Bargash avait cédé le territoire susmentionné moyennant certaines conditions dont l'Italie s'était réservé l'examen. Ultérieurement, le nouveau sultan n'a pas accueilli, comme il l'aurait dû, la lettre de félicitations que le roi Humbert lui a adressée à son avènement. C'est là-dessus que le consul d'Italie a cru de son devoir d'amener son pavillon. A cette occasion, l'Italie a rappelé au sultan l'engagement pris par son prédécesseur, en déclarant qu'elle accepterait l'exécution de cet engagement comme satisfaction pour l'offense faite à son souverain. « Nous approuvons la conduite du consul, » a dit le sous-secrétaire d'État, « et nous distinguons entre la cession de territoire et le manque de politesse. Quant à ce dernier, nous ne négligerons rien pour obtenir satisfaction, et nous espérons qu'il n'en résultera aucune complication. » Mais, d'après la *Kolonial Zeitung*, l'Allemagne a des droits sur la côte des Somalis et des Benadir. Les territoires situés entre le fleuve Juba et la Dana ont été acquis en vertu de traités passés par le Dr Jühlke avec les chefs indigènes; et il n'est pas probable que l'Italie veuille contester à l'Allemagne des territoires auxquels est attaché le souvenir de la mort de v. der Decken et du Dr Jühlke.

Sous le titre : Un nouvel État anglo-africain, l'*African Times* annonce que par l'octroi de lettres patentes royales, un nouvel État a été ajouté au nombre de ceux qui contrôlent les destinées du Continent mystérieux. Il sera désormais connu sous le nom de **British East African Company**. Les limites exactes n'en sont pas encore fixées d'une manière précise, mais on peut dire approximativement qu'il s'étend d'un point situé au nord des frontières du territoire de la Société allemande de l'Afrique orientale, près de Zanzibar, jusqu'au pays des Somalis, et à l'ouest jusqu'au lac Albert-Nyanza. Dans ces limites se trouvent des pays qui passent pour les plus beaux de l'Afrique centrale et dont la population est très dense et fort industrielle. Il

y a quelques années, le sultan de Zanzibar estimait avoir des droits sur les côtes de l'Afrique orientale depuis le 10° lat. sud au 3° lat. nord, et jamais il n'a pu exercer à l'intérieur une autorité de fait, sauf sur une zone de quelques kilomètres parallèle à la côte. L'Empire allemand ayant obtenu du sultan de Zanzibar de pouvoir établir son protectorat sur une étendue considérable de territoire dans l'Ou-Sagora et le pays de Witou, a délégué à la Société africaine allemande de l'Afrique orientale ses pleins pouvoirs pour y exercer le gouvernement. L'Angleterre n'a pas voulu laisser à d'autres nations le contrôle des routes et du commerce entre Zanzibar et les lacs de l'Afrique équatoriale. M. Mac Kinnon, de la British India Company, avec un certain nombre de philanthropes anglais, a conçu l'idée de la création d'une compagnie britannique de l'Afrique orientale, qui fût plus qu'une simple société commerciale. Des démarches auprès du sultan de Zanzibar ont obtenu de ce dernier à la susdite Compagnie la concession de la souveraineté sur le territoire de la côte, au nord de celui qui a été concédé à la Société allemande, avec des privilèges spéciaux qui en font un véritable État indépendant. Plusieurs des petites îles situées le long de la côte, entre autres celle de Pemba, ont été remises à la Compagnie anglaise. Toutefois il importait que celle-ci pût être reconnue par les gouvernements des États civilisés; à cet effet, elle a demandé à l'autorité britannique l'octroi d'une charte qui l'autorise à prendre en main l'administration du pays. Cette charte lui confère les fonctions de gouvernement les plus étendues. Elle peut construire des forts, équiper des vaisseaux, lever et entretenir une force armée et un corps de police, faire des lois civiles et criminelles, prélever des impôts et des taxes, ouvrir des routes de commerce, et d'une manière générale exercer toutes les fonctions du gouvernement. Les affaires du nouvel État seront gérées par des délégués nommés par le Comité siégeant à Londres, mais les décrets d'exécution seront soumis au contrôle du service des Colonies et du Foreign Office. La Compagnie a pris les mesures nécessaires pour fortifier plusieurs îles et pour y placer des garnisons, afin de contrôler le commerce et de s'opposer à la traite. Des routes seront ouvertes longeant la frontière nord des territoires allemands, de manière que les fonctionnaires des deux compagnies puissent se prêter un mutuel concours. On espère que Stanley, lorsqu'il quittera Emin-pacha, reviendra à la côte orientale par les territoires de la Compagnie; des messagers ont déjà été envoyés dans la direction des lacs pour avoir de ses nouvelles. En fait, les frais de l'expédition organisée pour secourir Emin-pacha ont été

couverts par les fonds fournis par la British East African Company. La marche de Stanley servira à ouvrir le pays, des lacs jusqu'à la côte, et indiquera au nouvel État les problèmes qu'il devra chercher à résoudre pour le développement de la civilisation dans cette partie de l'Afrique.

Avant de mourir, le sultan de Zanzibar, **Saïd Bargash**, avait passé avec l'Allemagne un traité secret, par lequel tous les ports compris entre les 5° lat. sud et 10°, 20' lat. sud devenaient la propriété, pendant cinquante ans, d'une société de colonisation allemande. Son successeur, Saïd Kalifa, a dû accepter les engagements pris antérieurement et a souscrit au traité élaboré par M. de Bismarck. La Société de colonisation enverra dans chaque port un percepteur de douanes qui touchera, sous le contrôle du représentant du sultan, les droits de sortie sur les marchandises apportées de l'intérieur par caravanes. Le roali et une commission du gouvernement allemand veilleront à la sécurité du pays, et au respect des droits conférés aux sujets étrangers par les traités de commerce existants.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* nous informe que d'après des lettres parvenues en Angleterre, en débarquant du steamer appartenant à la mission, le *Charles Janson*, à Makanfila, à la côte orientale du lac **Nyassa**, le missionnaire Johnson et le consul anglais pour cette région, M. Buchanan, ont été faits prisonniers par les indigènes. Leurs biens ont été confisqués, et un serviteur du consul a payé de sa vie la tentative de rejoindre le navire. MM. Johnson et Buchanan durent payer une rançon. Les indigènes retinrent le steamer, et exercèrent de mauvais traitements sur les deux Anglais. Le consul dut ôter ses vêtements; ceux de M. Johnson lui furent arrachés violemment. Les trafiquants d'esclaves fréquentent beaucoup la localité où ces faits se sont passés, et les chefs indigènes trouvent que les relations qu'ils entretiennent avec eux sont très avantageuses.

Un traité de paix et d'amitié a été conclu entre l'Angleterre et **Lo-bengula**, roi des Ma-Tébélé, des Ma-Chona et des Ma-Kalaka. Lobengula s'est engagé à faire tous ses efforts pour empêcher la rupture de ce traité et pour le faire observer strictement. Il devra s'abstenir d'entrer en correspondance ou de faire aucun traité avec un État ou une puissance étrangère, pour vendre, aliéner ou céder, ou permettre aucune vente, aliénation ou cession, de quelque partie que ce soit du pays placé sous sa souveraineté, ou pour tout autre objet sans en avoir auparavant donné connaissance au Haut Commissaire britannique pour l'Afrique australe, et sans avoir obtenu sa sanction.

D'autre part, et à la demande de Lobengula, le gouvernement de la **république Sud-africaine** a nommé pour le représenter auprès de ce souverain, avec le titre de consul, M. Grobler, qui devra résider dans la capitale du pays des Ma-Tébélé. Les ressortissants du Transvaal qui sont domiciliés temporairement ou en permanence dans ce pays devront donner leurs noms et leurs adresses au consul susnommé. Tous ceux qui voudront s'y rendre pour chasser, pour trafiquer ou pour tout autre objet, devront se procurer un permis du gouvernement de la république Sud-africaine. La demande devra en être adressée au secrétaire d'État et indiquer le but du voyage. Le consul en informera le roi Lobengula. Celui-ci a demandé que les choses fussent ainsi réglées, afin de prévenir une invasion d'aventuriers, et en même temps il a fait avertir tous ceux qui se hasarderaiient à venir dans le pays des Ma-Tébélé sans ce permis, qu'ils le feraient à leurs risques et périls. Les différends qui pourront s'élever, soit avec les natifs, soit entre les ressortissants du Transvaal dans le pays susdit, devront être portés devant le représentant de la république Sud-africaine.

Conformément à l'article 4 de la convention signée à Londres le 27 février 1884 entre l'Angleterre et la république Sud-africaine, le gouvernement des Boers a communiqué aux autorités anglaises un **traité** projeté **entre le Transvaal et la Nouvelle République**. Aux termes du traité les deux républiques s'unissent pour ne former désormais qu'un seul État, la Nouvelle République s'adjoit à la république Sud-africaine, et son territoire fera partie intégrante de celui de cette dernière. Il y sera incorporé sous le nom de district de Vryheid, et ses représentants au Volksraad seront nommés comme le sont ceux des autres districts du Transvaal. L'approbation du gouvernement anglais est encore attendue.

D'après la loi existante au **Transvaal**, les **coolies chinois** sont autorisés à séjourner dans cet État, mais il leur est interdit de résider dans les villes, et ils doivent s'établir dans les endroits qui leur sont désignés. La concurrence qu'ils font aux indigènes a engagé ceux-ci à demander qu'il fût mis des restrictions à l'immigration des coolies, mais le Volksraad a dû reconnaître qu'une loi restrictive à cet égard serait contraire à la convention signée à Londres et pourrait amener des difficultés avec l'autorité britannique. Dès lors il a résolu de charger le gouvernement de la république d'entrer en négociations à ce sujet avec le gouvernement anglais pour obtenir que la convention soit modifiée, l'immigration de coolies de Chine ou d'autres pays de l'Asie étant funeste aux intérêts du Transvaal.

Les missionnaires américains établis au **Bihé** ont fait choix d'**Olimbinda** comme emplacement d'une nouvelle station. « En m'y rendant, » écrit M. Currie au *Missionary Herald* de Boston, « nous traversâmes environ 60 villages, — mes gens disent plus de 70, — la plupart petits, mais d'autres d'une bonne grandeur. Le pays est arrosé par un grand nombre de petits ruisseaux qui se versent dans le Cuito, la Koukema et la Quanza ; ils fournissent aux habitants une grande abondance d'eau. Le sol est en général de même nature que celui de Bailoundo. Les endroits où le sol est profond et sablonneux sont tout particulièrement fertiles. Les pentes des montagnes étaient couvertes d'un tapis de verdure semé d'une grande variété de fleurs brillantes. Dans les champs, il y avait de riches collections de glaïeuls ; dans les étangs et dans les rivières, des lys d'une rare beauté. Les terrains bien boisés augmentaient à mesure que nous approchions d'Olimbinda. Un des traits frappants de la localité, c'est la quantité de huttes neuves et de huttes en construction. Le chef d'Olimbinda me reçut avec bienveillance. Un arbre fut coupé avec un grand couteau envoyé par Kapoko, une hutte fut construite et entourée de palissades, et je m'établis au milieu des indigènes, afin qu'ils s'accoutumassent à l'idée d'avoir auprès d'eux un blanc comme ami toujours prêt à leur aider. » M. Sanders a envoyé au journal susmentionné une lettre de M. Arnot, établi chez les Garenganzé ; celui-ci fait ressortir l'importance de la mission du Bihé pour tout l'intérieur de cette partie de l'Afrique. Les gens du Bihé vont partout, et sont hautement considérés par toutes les tribus chez lesquelles ils vont faire le commerce.

Nous devons à l'obligeance de M. Héli Châtelain, actuellement à la Ferrière (canton de Berne), dans sa famille pour raison de santé, les renseignements suivants que lui a fournis le **D^r Summers**. Celui-ci a eu l'occasion de racheter chez Kasongo, homme cruel, grand chasseur et marchand d'esclaves, un cordonnier de Malangé, que Kasongo retenait comme esclave et qui allait être décapité pour un crime imaginaire. Le D^r Summers lui rendit la liberté. Il a fait, à deux journées de la station de **Loulouabourg**, la connaissance de Muamba Mpoutou, roi Mu-Chilangué, vieillard aimable qui désire ardemment que des missionnaires viennent s'établir chez lui. Peu après cette visite, Mukengué Kalamba, soutenu par l'agent de l'État du Congo, lui a fait deux fois la guerre, pour refus de payer le tribut, mais il a été battu les deux fois. Seul, d'entre les blancs, Saturnino Machado fut blessé par l'ennemi ; il reçut une flèche dans la poitrine, mais ayant aussitôt scarifié la plaie, il s'en remit promptement. Le docteur a reçu de l'administrateur du

Congo l'autorisation d'ouvrir une école, et la concession de quinze hectares de terrain, moyennant une finance de 25 shillings. Le fameux Zappo-Zappo se trouvait alors à la station avec une suite de 4000 hommes ; sa visite avait pour objet l'achat de fusils à percussion. L'état de santé du docteur laissait beaucoup à désirer ; une pleurésie avec péricardite avait développé chez lui les symptômes de la phthisie, et une fièvre lente le consumait. En revanche il avait été très heureux dans le traitement des chefs de la station, d'une nièce de Mukengué Kalamba, des blessés de la guerre, et de Zappo-Zappo qui était arrivé à la station dans un état fort critique. Il a porté son attention spécialement sur les langues et a envoyé à M. Châtelain des notes intéressantes sur celle des Ba-Chilangué. Il avait depuis un certain temps, comme interprète, un garçon de quatorze ans, originaire du pays de Lounda, qui avait passé plusieurs années chez les Quiocos, avait visité Malangé et Dondo trois ou quatre fois, et Nyangoué deux fois. Si tout va bien, M. le Dr Summers compte revenir l'année prochaine en pays civilisé.

Il est facile de comprendre qu'à mesure que les mois s'écoulent sans apporter de nouvelles de l'**expédition de Stanley**, les esprits s'inquiètent, et accueillent sans examen les nouvelles mises en circulation par des imaginations anxieuses qui se représentent Stanley attaqué, blessé, tué, avec les hommes de sa caravane, et les familles de ses porteurs de Zanzibar menant deuil sur ceux qu'elles désespèrent de revoir. Nos lecteurs se rappellent la dépêche du major Barttelot reproduite dans notre précédent numéro, d'après laquelle il attendait pour le milieu de mai les 350 porteurs que Tipo-Tipo devait encore lui fournir, et exprimait l'intention de quitter Yambouya au commencement de juin et de passer par la station des Stanley-Falls. Dès lors le *Times* du 18 mai a publié la dépêche suivante de Zanzibar : « Des lettres venues du major Barttelot par des messagers de Tipo-Tipo et datées de Singetini sur le Congo, le 25 octobre, annoncent que des déserteurs de l'expédition de Stanley, après vingt jours de voyage en canot jusqu'à Singetini, rapportent que tout allait bien au camp de Stanley qui avait des vivres en abondance. Le détachement du major Barttelot était aussi en très bon état. Quant à Tipo-Tipo, sa conduite n'était pas très satisfaisante. » Plus récemment, le 13 juin, on recevait à Liverpool, non plus de Zanzibar cette fois-ci, mais de Saint-Paul de Loanda, l'information suivante : « Des nouvelles graves sont parvenues ici au sujet de l'expédition de Stanley. Quoiqu'elles n'aient pas un caractère absolu d'authenticité, on les considère cependant comme exactes dans leur ensemble et elles ont

produit une vive émotion. Ces nouvelles disent que le major Barttelot, qui commande un faible détachement stationné sur la rive de l'Arououimi, a envoyé un messenger à la côte pour expédier en Angleterre une dépêche demandant de nouvelles instructions. Le détachement en question n'a pas de nouvelles de Stanley depuis plusieurs mois ; des maladies ont éclaté parmi les soldats indigènes de ce détachement ; il y a eu plusieurs cas de mort et les provisions commencent à s'épuiser. Toutefois, à Saint-Paul de Loanda on ne croit pas à l'exactitude de ces dernières assertions, car il existe, non loin du camp du major Barttelot, une station de l'État du Congo, d'où l'on aurait pu demander et recevoir des provisions. On dit enfin que le major Barttelot s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de Stanley. » A son tour l'*Indépendance belge* publie une dépêche d'un de ses correspondants de Lisbonne, conçue en ces termes : « Un Européen qui réside depuis longtemps au Congo m'envoie une lettre datée de Kinchassa, 16 avril, et disant que Herbert Ward, qui faisait partie récemment du détachement commandé par le major Barttelot sur l'Arououimi, a traversé Kinchassa, se rendant à Saint-Paul de Loanda. Il a déclaré qu'à l'époque de son départ on n'avait aucune nouvelle directe de Stanley. Toutefois, les Arabes prétendent que Stanley et le capitaine Melson ont été blessés et que la plupart des hommes de leur escorte ont déserté. Tipo-Tipo n'a pas été en mesure d'envoyer à Stanley les secours promis. Herbert Ward croit que les Arabes savent, relativement au sort de Stanley, beaucoup plus qu'ils n'en disent. »

Enfin c'est un correspondant du *Temps* qui écrit de Boma :

« Le 27 avril, un agent venant du camp de l'Arououimi est arrivé à Matadi (bas Congo) porteur d'une dépêche adressée au gouverneur de l'État libre par le major Barttelot, qui commande le camp de l'Arououimi. Bien que cet agent ait été très discret, le bruit s'est bien vite répandu que Stanley avait été abandonné par une partie de ses hommes, qui ont déserté, et on présumait que, si le vaillant explorateur était encore vivant, il se trouvait dans une position des plus critiques. »

Or, sans parler de ce qu'a d'étrange la dépêche de Zanzibar relative à des lettres du major Barttelot apportées par des messagers de Tipo-Tipo, et portant que la conduite de ce même Tipo-Tipo n'était pas très satisfaisante, nous ferons remarquer que ce sont là des nouvelles bien vieilles, en comparaison de celles qu'a apportées à Boma M. Ward, l'un des adjoints du major Barttelot, qui avait quitté le camp de l'Arououimi vers le milieu de mars dernier. Quoi qu'il en soit, cette dépêche nous a valu une explication intéressante, fournie au *Mouvement géographique*

par le Dr Lenz qui, on se le rappelle, a passé aux Stanley-Falls l'année dernière, et qui écrit à ce journal : « Permettez-moi de vous dire que Singetini est un mot kisouahéli que l'on peut traduire par « eau bruyante. » En général les Arabes donnent à l'ensemble de la région des Falls : stations, établissements arabes, villages indigènes, le nom de Singetini, ainsi que la remarque en a déjà été faite dans les *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne. Les Zanzibarites ne connaissent la région des Falls que sous le nom de Singetini. » — Quant aux nouvelles venues de Boma, de Saint-Paul de Loanda et de Lisbonne on comprend qu'elles ont toutes pour origine le passage de M. Ward dans le bas Congo, à l'occasion duquel les faiseurs de nouvelles se sont mis en frais d'invention ; plus M. Ward avait été discret, plus les imaginations ont été fécondes en détails propres à produire de vives émotions. Nous ne tarderons pas à connaître les faits précis qui se rapportent à la mission de M. Ward à Boma. Le courrier qui apporte ces renseignements est en route et ne tardera pas à arriver à Bruxelles. Le *Mouvement géographique* nous les fait espérer pour son prochain numéro. En attendant rappelons que la dépêche expédiée de Boma par M. Ward, et de Saint-Paul de Loanda, le 1^{er} mai, au Comité de l'expédition Stanley, se terminait par ces mots : « Tout est bien : Bartelot. »

Sans doute cette longue attente nous cause bien quelque appréhension, quoique les hommes qui connaissent le mieux les régions que doit traverser l'expédition ne jugent pas qu'il y ait lieu de craindre. Le Dr Schweinfurth écrivait il y a quelques semaines au *Mouvement géographique* de Bruxelles : « A mon avis Stanley n'aura pas voulu s'aventurer plus avant vers l'est sans son arrière-garde qui devait, avec les porteurs promis par Tipo-Tipo, lui apporter la majeure partie de ses provisions laissées au camp de l'Arououimi sous la garde du major Bartelot, et sans lesquelles son arrivée chez Émin-pacha n'aurait pas de raison d'être. Je suppose donc qu'il a dû s'arrêter à mi-chemin pour donner à son adjoint le temps de le rejoindre. Il n'y a pas de motif pour s'inquiéter sur le sort de Stanley. » De son côté, le Dr Junker qui a passé récemment deux jours à Bruxelles a formellement exprimé l'opinion que, dans son esprit, l'expédition de secours ne court aucun risque de la part des indigènes. « Sous le rapport de la nourriture, Stanley, avant d'arriver au lac Albert, traversera des pays à pâturages où il n'est pas rare de voir des troupeaux comptant plusieurs milliers de têtes de gros bétail. » Une présomption favorable peut aussi être tirée du fait que Stanley a l'habitude de garder le silence sur ses faits et gestes.

Nous l'avons constaté plus d'une fois pendant les cinq années qu'il a passées au Congo.

M. Bourru, secrétaire général de la Société de géographie de Rochefort, a bien voulu nous informer du prochain départ pour l'Afrique de **M. Trivier**, membre de la Société susmentionnée. L'explorateur, qui connaît très bien les régions tropicales, notamment la côte occidentale d'Afrique, et le cours inférieur des fleuves de cette côte, se propose de se rendre par eau, de Brazzaville aux Stanley-Falls, puis de là à pied par Nyangoué au Tanganyika. Là, il s'appliquerait à l'étude du déversoir de ce grand lac, puis il gagnerait la côte orientale. M. Trivier est énergique, solide, bon observateur, très intelligent, il réunit donc toutes les conditions pour le succès de son entreprise. Il ne prendra avec lui que trois hommes, des Yollofis-Français du Sénégal, qu'il engagera en passant à Dakar.

Le journal le *Temps* a publié une lettre de **Loango**, d'après laquelle, contrairement au bruit qui avait couru que les caravanes à destination ou en provenance de Brazzaville étaient entravées dans leur marche par les indigènes, le mouvement entre cette station maritime du Congo français et le haut Congo n'a jamais cessé d'être régulier et sûr. Sans doute, dans le parcours d'une route qu'on ne franchit qu'en vingt et vingt-cinq jours, entre porteurs et habitants des régions traversées, il peut se produire quelques incidents, mais jusqu'à présent le commerce a eu si peu à en souffrir que les caravanes arrivent à la côte sans laisser une charge en route. L'autorité française a établi, le long du chemin, une série de petits postes de police et de ravitaillement que les indigènes respectent. « On peut affirmer, » dit le correspondant, « que la France possède en Loango la tête de ligne la plus sûre pour communiquer, sans sortir de son territoire, avec les vastes régions du haut Congo. La route ne laissera rien à désirer lorsque l'autorité française aura terminé les rectifications de tracé auxquelles on travaille depuis plusieurs mois et installé des postes de ravitaillement dans la grande forêt de Mayoumbé. La seule critique que l'on puisse formuler contre le gouvernement au sujet de Loango, c'est d'avoir, à l'exemple de l'État indépendant et du Portugal établi des droits d'exportation sur les produits fournis par le territoire proprement dit de cette localité. Pour une recette dérisoire de quelques centaines de francs par an, car les environs immédiats de Loango ne fournissent à peu près rien, il n'a pas su attirer sur ce point, par une entière franchise commerciale, une partie des produits que fournissent les territoires voisins des États concurrents. Seules les pro-

venances du haut Congo sont affranchies de tous droits ; encore a-t-il fallu, pour en arriver là, que l'État indépendant, en vue de favoriser sa route, en donnât l'exemple à l'autorité française.

Savorgnan de Brazza paraît assez bien rétabli pour pouvoir songer à retourner prochainement au Congo ; mais il voudrait auparavant que l'administration se prononçât en faveur de l'établissement d'une ligne de navigation entre la France et le Congo. Chaque mois partirait, tantôt du Havre, et alors il ferait escale à Bordeaux, tantôt de Marseille, un vapeur à destination du **Congo français**. Les raisons données par le commissaire général à l'appui de ce projet paraissent plausibles. D'une part les progrès réalisés dans la colonie ne pourront profiter au commerce de la France que le jour où le marché français sera accessible aux produits de la région, c'est-à-dire lorsque, sans passer par l'intermédiaire des places étrangères, les négociants français pourront amener dans un des grands ports de France les objets qu'ils importent du Congo. D'autre part, l'obligation de faire venir leurs approvisionnements par les ports étrangers de Liverpool, Anvers ou Hambourg, constitue pour les factoreries et pour les marchandises françaises un autre désavantage. Mais M. de Brazza ne demande pas que la métropole augmente les dépenses qu'elle fait actuellement sur la côte occidentale d'Afrique. Il voudrait qu'on prélevât sur le budget de la colonie certaines sommes, pour subventionner une ligne qui desservirait toutes les possessions françaises de l'Afrique occidentale, depuis le Sénégal jusqu'au Gabon, et qu'on supprimât le service fait par les transports de l'État. On réaliserait de ce chef une économie de plusieurs centaines de mille francs, qui compenserait en partie les dépenses ouvertes par la subvention.

Dans notre dernier numéro, nous annoncions l'insuccès de l'expédition des lieutenants **Kund** et **Tappenbeck**, dans la région située à l'est du territoire de **Cameroun**. Elle a néanmoins servi à nous faire connaître un pays jusqu'ici inexploré, sur lequel la *Deutsche Kolonial Zeitung* a fourni les renseignements suivants, d'après une lettre du lieutenant Kund. L'expédition fut d'abord arrêtée, vers le milieu de décembre 1887, au passage du petit Ndjong, rivière qui traverse le pays des Ionguana, tribu établie à 200 kilom. de la côte, dont les hommes sont armés de lances ; quelques-uns cependant ont des fusils. Après avoir conclu la paix, les Ionguana aidèrent aux membres de l'expédition à construire des canots, au moyen desquels ceux-ci suivirent la rivière aussi loin qu'elle était navigable ; après quoi ils se dirigèrent vers le grand Ndjong. Le pays est habité par une population nombreuse et

pacifique qui témoigna partout d'une façon très vive sa surprise et sa joie de voir arriver des blancs dans le pays. Les indigènes accompagnaient ceux-ci par centaines, les femmes et les enfants voulaient tous toucher leur peau blanche. Les plus beaux moutons ou les chèvres ne coûtaient que 3 fr. 75 payés en étoffe; une poule, 6 centimes, en boutons. Le grand Ndjong fut atteint le 11 janvier; c'est un grand fleuve qui, contrairement à l'attente des explorateurs, ne coule pas vers l'est, mais débouche près de Malimba, dans le pays de Cameroun. L'expédition traversa le fleuve et se trouva tout à coup parmi des tribus complètement différentes de celles que MM. Kund et Tappenbeck avaient rencontrées jusque-là; c'était la race du Soudan. Ils purent constater que les nègres du Soudan ont déjà pénétré assez avant vers le sud et qu'ils se trouvent établis à 150 kilom. environ de la côte, dans le voisinage du Cameroun. Ces tribus cultivent la terre et élèvent du bétail; mais l'effroi que leur causa l'arrivée de l'expédition, qu'elles prirent probablement pour des chasseurs d'esclaves, les rendit hostiles; elles attaquèrent les explorateurs qui, malgré la prise d'un grand village palissadé, vigoureusement défendu par ses habitants armés d'arcs, de flèches et de lances, durent rebrousser chemin. Ils retraversèrent le grand Ndjong, dont ils suivirent la rive gauche vers l'ouest, dans la direction du Cameroun. A six ou sept journées de marche du territoire du protectorat allemand, ils furent attaqués par les Ba-Koko, dans un terrain où ils ne pouvaient guère se défendre à cause des roseaux d'une hauteur de 4^m à 5^m au travers desquels ne circulait qu'un étroit sentier. La fusillade dura jusqu'à la nuit; ils eurent 4 morts, 26 blessés, et durent abandonner de nombreuses charges. Après avoir regagné le plateau du grand Batanga, ils coururent le danger de mourir de faim en traversant une forêt vierge de sept journées de marche où ils ne trouvèrent aucune espèce de nourriture. Enfin les gens de la côte arrivèrent à leur secours avec des vivres; il était temps. La caravane avait déjà une longueur de trois lieues, et les plus faibles ne pouvaient plus la suivre. Les deux fleuves auxquels les indigènes de l'intérieur donnent les noms de Petit Ndjong et de Grand Ndjong sont vraisemblablement le Moandja, qui débouche par 3°, 45' à la côte du Petit Batanga, et l'Édéa, qui se jette dans l'océan au sud du Cameroun, en formant un delta à trois branches: le Quaqua, le Borno et le Boréa. Grenfell avait déjà exploré ce dernier jusqu'à des chutes, à une soixantaine de kilomètres de son embouchure. Le Moandja a également une cataracte de 10^m de hauteur à 40 kilom. de la côte. Les deux chefs de l'expédition avaient été bles-

sés : M. Kund, au bras et à la main gauches, percés de plusieurs balles ; M. Tappenbeck, d'un coup de fusil à la tête. Ils sont aujourd'hui dans un état satisfaisant.

Le missionnaire J. Muller a adressé à la Société de Bâle un rapport sur les progrès faits par les **écoles** au sein des tribus nègres qui s'étendent le long du **Volta**. Nous empruntons au journal le *Missionnaire* les renseignements suivants : « Il y a quelque vingt ans, rien n'était plus difficile que de faire comprendre aux nègres de ces contrées l'importance de l'instruction et par conséquent des écoles, sinon pour eux-mêmes au moins pour la jeune génération. Ils ne consentaient à y envoyer leurs enfants qu'à la condition qu'on leur assurât certains cadeaux, des vêtements complets, par exemple. « Donne quelque chose à nos enfants ; paie-leur à manger, » c'était la réponse incessante des pères et des mères au missionnaire qui leur vantait les bienfaits de l'écriture et de la lecture. Aujourd'hui, les païens commencent à reconnaître presque partout les avantages de savoir quelque chose ; les premiers sacrifices qu'ils sont disposés à faire ont pour objet la construction d'une maison d'école ; la première demande qu'ils font aux missionnaires en visite chez eux, c'est qu'on leur envoie au plus tôt un instituteur. Or, des sacrifices d'argent leur coûtent toujours beaucoup. On trouvait tout naturel, si l'on se décidait à envoyer son enfant chez le maître, de ne lui fournir ni livre, ni ardoise, ni crayon, rien en un mot ; le maître était bon pour tout payer. Les missionnaires de Bâle se sont énergiquement refusés à cette exigence. Ils ont voulu que les élèves arrivassent munis de tout leur matériel d'école. Bien plus, ils ont exigé une rétribution, fort minime, il est vrai, mais enfin un paiement quelconque qui permit d'assurer à l'instituteur de modestes honoraires. Avec beaucoup de persévérance ils y sont parvenus. Il en est résulté tout naturellement que les leçons ont été mieux suivies, que les devoirs ont été mieux faits, et que les écoliers ont fini par apprendre quelque chose. « Quelle est, » disait naguère un païen au missionnaire Muller, « quelle est la ville où l'on ne désire posséder un instituteur ? Partout dans notre pays on est disposé à en recevoir. »

Nous avons trouvé dans un récit fourni au *Bulletin* de la Société khédiviale de Géographie, par le Dr Lenz, sur son voyage à travers l'Afrique, de l'embouchure du Congo à celle du Zambèze, un renseignement intéressant sur les jeunes gens de **Why** qu'il avait engagés comme porteurs. « Les hommes de cette tribu, qui a fondé une colonie dans le voisinage de **Monrovia**, sont des serviteurs intrépides et hon-

nètes, et j'espère qu'ils rendront encore souvent beaucoup de services à de futures expéditions venant de l'Afrique occidentale. Ils se servent d'une écriture spéciale et inconnue aux autres tribus de nègres. Mes serviteurs tenaient toujours un journal de voyage, et ils envoyèrent même des lettres à chaque occasion dans leur patrie. Leur dernière correspondance fut acheminée par moi, de Zanzibar, viâ Capetown et Madeira, au consul allemand à Monrovia, en le priant de la remettre au chef des Why, le roi John. A mon retour à Vienne, je trouvai des lettres de Monrovia, et en même temps des réponses des parents de ces nègres, enchantés de cette communication rapide. De telles choses contribuent à augmenter la confiance des noirs envers les Européens; quelque éloignés qu'ils soient de leur pays, ils savent que les leurs conservent pour eux le meilleur souvenir, et le maître européen peut être sûr d'avoir à son service des gens dévoués. » Le D^r Lenz avait emmené avec lui ces jeunes Why, de Zanzibar en Égypte, d'où, par Trieste, Vienne et Hambourg, ils rentrèrent en bonne santé à Libéria, ainsi qu'il l'apprit par les lettres susmentionnées.

La mission envoyée dans le **Fouta-Djallon** par le colonel Gallieni a pleinement réussi; le lieutenant Plat qui la dirigeait a signé avec les almanys de ce pays un traité les plaçant sous le protectorat exclusif de la France, supprimant toute rente et ouvrant le pays au commerce français sans droits aucuns. M. Plat a fait le lever de toute la région depuis Siguiri, et a résolu la question des communications entre le haut Niger et les rivières du Sud. De Timbo, il a pu se mettre en relation par lettres, avec le lieutenant Levasseur qui avait été arrêté pendant un mois à Yumbéring et était réduit à une grande misère. Dès lors il a pu continuer sa route vers Sedhiou. M. le capitaine Le Châtelier, qui avait été chargé par le ministre de la guerre d'étudier sur place les progrès de l'islam dans l'Afrique occidentale et en particulier au Sénégal, vient de rentrer en France. Il a d'abord traversé le Ripp, le Saloum, le Sina et le Baol, puis s'est rendu dans le haut Niger par Bammakou, Siguiri et le Fouta-Djallon, d'où il est revenu à Benty. Il a recueilli de la bouche de quelques hommes de l'escorte du lieutenant Binger la confirmation de la nouvelle de l'assassinat de cet officier. L'explorateur Olivier, vicomte de Sanderval, qui depuis quelques années employait sa fortune à des voyages dans la Guinée, a aussi été assassiné dans le Fouta-Djallon. Il avait quitté le Rio-Nunez au mois de février dernier, et comptait se rendre à Timbouctou par le Ouassoulou. Ses riches marchandises auront probablement excité la convoitise des gens du Fouta-

Djallon ; peut-être aussi a-t-il été victime du fanatisme musulman qui devient très inquiétant chez tous les peuples du Sénégal. D'après le tracé relevé par les officiers français, la route de Siguiri à Benty n'est que de 600 kilom., tandis que celle de Siguiri à St-Louis en a 1800. Le commerce aura donc tout avantage à se servir de la route nouvellement explorée.

Une invitation officielle à se faire représenter à une **conférence à Madrid**, sera prochainement adressée par le cabinet espagnol à tous les États signataires de la convention du 3 juillet 1880 relative au **Maroc**. D'une part le souverain marocain a exprimé le désir de voir modifier les clauses de la convention concernant la protection des consuls sur les agents indigènes du commerce étranger, en invoquant à l'appui de sa demande le témoignage des représentants des puissances étrangères. D'autre part plusieurs de ces puissances ont à demander des concessions sérieuses et nettement définies portant sur la suppression des entraves qui gênent et paralysent presque le commerce. Le programme et la date de la conférence seront fixés au retour à Tanger du ministre chargé des relations du sultan avec les puissances étrangères.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

D'importants gisements de phosphate de chaux ont été découverts aux environs de Souk-Ahras ; MM. Pouyanne, ingénieur en chef des mines de l'Algérie, Pomel directeur de l'École des sciences d'Alger, Paul Hely d'Oissel, directeur des fabriques d'engrais chimiques de St-Gobain, s'y sont rendus pour en déterminer la valeur.

La Tunisie a accédé pour le 1^{er} juillet à la convention postale universelle et aux autres arrangements internationaux concernant l'échange des lettres avec valeur déclarée, des mandats postaux, des recouvrements, des mandats télégraphiques, etc.

Un musée archéologique a été installé à Tunis, au Bardo, l'ancienne résidence des beys ; on y adjoindra un musée des beaux arts, un musée ethnographique et un musée des industries tunisiennes.

Le *Times* du 14 juin annonce que l'on a reçu, par Korosko, des lettres de Lupton-bey renfermant son reçu autographe de 300 livres.

La convention internationale concernant le canal de Suez a enfin été signée.

Le gouvernement italien a établi, à Massaouah, un impôt sur les particuliers, ainsi que sur les négociants indigènes et européens.

Une dépêche de Massaouah signale l'arrivée dans cette ville d'un envoyé du négus, qui demande à renouer les négociations en vue de la conclusion d'un traité de paix avec l'Italie.

Le gouvernement turc a récemment adressé au gouvernement anglais une note par laquelle il signifiait son intention de réoccuper le port de Zeïlah, dans le voisinage d'Obock, cédé autrefois à l'Égypte moyennant une augmentation de tribut. Le Foreign Office a répondu que Zeïlah dépend aujourd'hui de l'Égypte et que tout en conservant sa suzeraineté sur les territoires égyptiens, la Turquie n'a pas le droit de les occuper militairement, ni même de les administrer pour son propre compte.

Une lettre d'Aden annonce que la ville de Berbera, sur le golfe d'Aden, en pays Somali, a été détruite par un incendie; le quartier du gouvernement occupé par les Anglais a échappé aux flammes.

L'amélioration dans la santé de M. Montagu-Kerr, que nous étions heureux de signaler dans notre dernier numéro, ne s'est pas maintenue. La fièvre a reparu après son arrivée dans le midi de la France, et il y a succombé.

MM. Meyer et Baumann sont partis pour aller explorer la région du Kilimandjaro.

Une commission composée de délégués anglais et portugais, ainsi que du Transvaal et du Swazieland a été chargée de déterminer les limites entre ce dernier pays et les territoires du Portugal et de la république Sud-africaine.

Les chefs zoulous Dinizoulou et Oundabouko, après avoir réuni des tribus à Keesa, ont fait des incursions dans l'Ou-Satus, où ils ont commis des déprédations considérables. Les troupes anglaises envoyées contre eux ont dû reculer. On craint que le désordre ne s'étende à tout le Zouloulouland.

La mission suédoise au sud de l'Afrique a fondé une station dans le Zouloulouland. Jusqu'ici les troubles du pays avaient empêché de créer un établissement fixe; mais maintenant les Directeurs de la mission ont acheté un terrain de 400 acres au centre de la partie du pays annexée par l'Angleterre.

La Chambre des mines du Transvaal a chargé un ingénieur d'étudier un tracé de chemin de fer, pour mettre Barberton en communication avec la ligne principale de Lorenzo-Marquez à Prétoria.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a pris une décision favorable à l'extension du réseau des chemins de fer qui a fait le sujet des conférences entre ses délégués et ceux des colonies du Cap et de Natal; il a voté l'envoi d'une expédition pour lever les plans des lignes projetées dans la direction de ces deux colonies.

Il est question de prolonger le réseau des chemins de fer de l'Afrique australe, de Kimberley à Vrybourg dans la partie du pays des Be-Chuana placée sous le protectorat britannique; ce serait une section de la ligne qui sera prolongée un jour vers Shoshong et jusqu'à la capitale de Lobengula, avec lequel l'Angleterre vient de conclure un traité d'amitié.

Le gouvernement de l'empire allemand a déclaré adhérer à la Convention postale universelle, pour le territoire de l'Afrique du sud-ouest, dès le 1^{er} juillet 1888.

Un correspondant du *Cape Argus* écrit de Walfishbay à ce journal, que les

délégués de quatre syndicats allemands vont partir pour l'intérieur, où ils sont chargés d'explorer des gisements aurifères.

Les travaux d'étude du chemin de fer de Matadi à Léopoldville vont être repris. Les ingénieurs pensent les terminer en octobre et rentrer en Europe en novembre.

M. J. Cholet a écrit de Libreville à la Société de géographie de Paris dont il est membre, qu'il se propose d'explorer pendant la saison favorable le pays situé entre le Niari et l'Ogôoué.

Le comité de la Société américaine des Foreign Missions a donné comme instructions aux délégués chargés de la représenter à la conférence universelle qui a eu lieu à Londres du 9 au 19 juin, d'insister pour qu'il soit pris des mesures propres à restreindre l'importation des spiritueux en Afrique et à arrêter la dégradation physique et morale qui en résulte pour les indigènes.

La Société de géographie de Marseille a fait inscrire au programme du Congrès des sociétés françaises de géographie qui se réunira à Bourg au mois d'août prochain, la question de la création d'une ligne de paquebots à vapeur sous pavillon français desservant la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Congo. Les points de départ en seraient le Havre et Marseille, et les escales une douzaine de points desservis actuellement par des vapeurs anglais, allemands, belges et portugais, malgré les grands intérêts que la France y possède.

L'évêque du Niger, Samuel Crowther, actuellement à Londres, a exprimé au comité de la Church Missionary Society le vœu que l'importation des spiritueux en Afrique puisse être abolie comme l'a été l'exportation des esclaves. Il croit qu'elle peut l'être si l'on procède en se basant sur des informations exactes, et que l'on n'adopte que des mesures propres à atteindre le but. L'évêque Crowther a environ 80 ans et c'est la neuvième fois qu'il vient en Europe.

Les dernières nouvelles du haut Sénégal annoncent que le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé est maintenant en exploitation sur toute sa longueur.

L'OU-GANDA, L'OU-NYORO ET L'ÉGYPTÉ ÉQUATORIALE

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro (p. 167), la reconnaissance faite par Emin-pacha jusqu'à Kibiro, sur la rive orientale du lac Albert, sans qu'il ait pu recueillir aucun indice sur l'expédition de Stanley. En attendant que l'arrivée de celle-ci à sa destination nous fournisse les informations qu'elle ne manquera pas de nous apporter sur le pays qu'elle aura parcouru entre l'Arououimi et le lac Albert, il est bon de savoir dans quelle situation se trouvent actuellement les territoires situés à l'est de ce lac. Nous voudrions chercher à en donner une idée à nos lecteurs, d'après les dernières lettres d'Emin-pacha et de

Casati, au D^r Junker, à M. Ch. Allen, secrétaire de l'Antislavery Society, au D^r Felkin d'Édimbourg, et au capitaine M. Camperio.

Rappelons d'abord qu'au commencement de l'année dernière, l'Ou-Nyoro ¹, gouverné par Kabréga, fut attaqué une première fois par les troupes de Mwanga, roi de l'Ou-Ganda. C'est de cette première expédition que parle le P. Lourdel, dans une lettre de 1887 aux *Missions catholiques*, auxquelles nous empruntons le récit suivant : « Une première expédition n'a eu d'autres résultats que la mort du général en chef des Wa-Ganda, tué avec un grand nombre des siens en tentant la prise du village fortifié de Kabréga. Les sorciers déclarent maintenant qu'il ne faut pas recommencer la guerre, ou bien qu'elle sera désastreuse ; mais le farouche Kiambalango, un des principaux chefs, couvert de blessures dans la dernière expédition, est venu trouver le roi, pour lui raconter ses exploits. « En te quittant, » lui a-t-il dit, « j'allai faire mes adieux au *Katikiro* ². Je ne sais si tu me reverras, lui dis-je, car maintenant nous ne sommes plus au temps des luttes corps à corps, où le brave pouvait se fier à la force de son bras, à sa valeur dans les combats, à son habileté à manier le bouclier ; nous entrons dans un nouveau genre de bataille, où la main d'un lâche, couché dans les herbes, peut mettre fin aux jours du plus courageux soldat, nous allons donc nous battre au fusil, puisque le fusil est de mode. » Je partis avec mes hommes ; arrivés en face du village où Kabréga s'était fortifié, nous résolûmes de l'attaquer aussitôt pour ne pas le laisser échapper. Mal informé des dispositions du général en chef qui avait remis le combat au lendemain, j'allai me heurter avec ma seule division contre toutes les forces de Kabréga. Je ne puis te décrire le combat, c'était un roulement de tonnerre interminable. Une balle me frappe au genou : je bande la plaie et je continue à rallier mes troupes ; les Wa-Nyoro tombaient sous nos balles et mes Wa-Ganda tombaient sous les leurs. Une nouvelle balle à la cuisse me força à battre en retraite. J'appris alors la prise du village par notre aile droite et la mort du général en chef. Si je n'avais été blessé, j'aurais pris le commandement et poursuivi Kabréga ; mais si tu le veux, il n'y a rien de perdu ; Kabréga n'a plus d'hommes, je les lui ai tous tués ; retournons dans l'Ou-Nyoro, la victoire ne saurait être douteuse. Ce sont les lâches qui te conseillent la paix. J'ai dit. » Là-dessus le roi ne voulut plus écouter les avertissements des sorciers, et déclara aux députés de

¹ Voy. la carte, VIII^{me} année, p. 32.

² Premier ministre.

Kabréga qu'il ne pourrait être question de paix que quand la guerre aurait décidé entre lui et leur maître. Tous les Wa-Ganda sont appelés sous les armes; c'est un branle-bas indescriptible dans tout le pays. »

D'autre part le capitaine Casati, dans une lettre à M. Camperio, fait le tableau suivant des hordes auxquelles on donne le nom d'armées dans l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda. Représentez-vous un essaim de 5000 à 6000 hommes, depuis des jeunes gens de 15 ans jusqu'à des vieillards de 60 ans, dans les costumes et les équipements les plus différents; depuis la garde du roi, munie de gibernes, proprement vêtue de drap rouge ou de peaux de léopard, armée de fusils à percussion, luisants, solides, jusqu'au pauvre montagnard portant un bâton noueux et les reins ceints d'un pagne crasseux tissé de fibres d'écorce. Entre ces extrêmes sont représentées des variétés innombrables d'hommes pourvus de vieux fusils et de lances de toutes les formes imaginables; l'un est vêtu d'un morceau de toile de coton vieux et sale; un autre, du manteau national de peau de bœuf ou d'un autre animal, avec ornement de perles ou d'amulettes parmi lesquelles prévalent les cornes de chèvres remplies d'une poudre magique. Cette tourbe est divisée en bandes, conduites chacune par un chef, et reconnaissables à leur équipement, ou aux tambours que l'on porte après elles. Telle est l'armée du roi de l'Ou-Ganda. En vertu du principe : divisez-vous pour vous nourrir, ces armées étendent leurs incursions sur un territoire considérable; aussi est-il rare que tous les combattants se trouvent à une bataille. Le but que poursuivent ces hordes est de piller et de détruire les propriétés, de répandre la misère, plutôt que d'acquiescer de la gloire militaire dans des combats réguliers. Les habitations sont fouillées jusque dans les recoins les plus secrets, tout ce qui peut être transporté est pris, et le reste est réduit en cendres avec les huttes. Les hommes se précipitent dans les champs, dérobent ce dont ils ont besoin pour le jour même, détruisent le reste, foulent et anéantissent tout. La conséquence en est la famine, qui les éloigne, abrège la durée de l'invasion, et empêche l'exécution d'aucun plan de campagne bien conçu. Dans le combat ils tiennent bon, avec férocité et opiniâtreté, jusqu'à ce qu'ils soient relevés et remplacés par les hommes des derniers rangs. Pendant la marche, au camp ou durant le combat, le bruit des tambours et des instruments de guerre ne cesse pas de se faire entendre pour exciter le courage des Wa-Ganda.

Kabréga possède plus de 1000 fusils dont il a armé sa garde. Celle-ci forme la force armée, qui, pour des causes inconnues à Casati, n'est pas soutenue par les propriétaires du sol armés de lances et de boucliers.

L'armement de la garde consiste en un certain nombre de carabines Remington, quelques fusils Snider, et beaucoup d'armes à percussion, provenant en partie de déserteurs des anciennes garnisons égyptiennes ou des gens du Lango¹, qui, plus d'une fois, ont infligé des défaites aux Égyptiens; les autres armes sont de bons fusils se chargeant par la culasse ou à percussion achetés aux marchands de Zanzibar. Les gens de l'Ou-Nyoro ont pour tactique de ne point s'engager dans des batailles sérieuses, de ne jamais commencer un combat en rase campagne, mais d'égarer l'ennemi et de le harceler par des surprises et des embuscades soigneusement préparées. Casati croit que l'Ou-Nyoro renferme les éléments nécessaires pour former le noyau d'une armée réelle solide, et capable de se battre bien si elle était bien commandée. Il ne pense pas que les plans ambitieux de Mwanga puissent réussir, étant donnée l'armée dont il dispose contre Kabréga.

La seconde expédition envoyée par Mwanga dans l'Ou-Nyoro a livré son premier combat le 27 juin 1887; le 15 juillet, les Wa-Ganda rentraient dans leur pays chargés d'un riche butin. Kabréga s'était enfui à Mrouli. Casati était resté à Djuia, sans être molesté par les Wa-Ganda.

Dans une lettre d'Emin-pacha au Dr Junker, le gouverneur de l'Égypte équatoriale explique que les insuccès de Kabréga sont dus à son entourage. Emin-pacha avait fait son possible pour l'engager à adopter une conduite raisonnable. Il lui avait offert de l'ivoire, des cadeaux et son intervention personnelle auprès de Mwanga, avec lequel il est actuellement en bons rapports. Mais l'influence de l'entourage de Kabréga a tout gâté. Casati s'est trouvé dans une situation des plus difficiles, dont il n'a pu triompher que grâce à une tenue très énergique et à une démonstration militaire faite du côté du nord par Emin-pacha lui-même. Celui-ci d'ailleurs lui doit beaucoup, car c'est lui qui jusqu'ici a tenu ouverte la route de Wadelaï à Roubaga. Si Casati quittait l'Ou-Nyoro pour se retirer à Wadelaï ou pour se rendre dans l'Ou-Ganda, les communications de l'Europe avec Emin-pacha seraient extrêmement compromises. Elles l'étaient déjà, malgré la présence de Casati, par le fait des Arabes qui sont auprès de Kabréga, surtout de l'un d'entre eux, Abd-er-Rahman, trafiquant de Zanzibar, établi depuis plusieurs années dans l'Ou-Nyoro, « qui, » dit Emin-pacha, « a ouvert toutes les lettres à moi expédiées de l'Ou-Ganda par M. Mackay au mois de mai 1887, et a gardé quantité de lettres et de journaux sans que les réclamations adres-

¹ Au nord-est du Victoria-Nyanza.

sées à Kabréga contre ce procédé aient eu aucun succès. Qu'arriverait-il si nos lettres étaient livrées sans contrôle au bon plaisir de Kabréga et de ses gens ? L'arrivée de Stanley est encore trop éloignée, pour que nous puissions nous reposer pour notre route postale sur un simple espoir. Casati restera donc aussi longtemps qu'il le pourra sans courir de danger direct, et nous ferons tout pour assurer des communications, si ce n'est régulières, au moins occasionnelles avec l'Ou-Ganda. »

En ce qui concerne la province de l'Égypte équatoriale, Émin-pacha avait fait, à la fin de juillet 1887, un séjour d'une semaine à la station de Msoa, pour y chercher les marchandises que le missionnaire Mackay devait lui envoyer. Il en avait profité pour faire des recherches botaniques et zoologiques, il y avait trouvé des plantes présentant une analogie frappante avec la flore du pays des Momboutou, et des oiseaux dont plusieurs espèces étaient nouvelles pour lui. Il se proposait d'y retourner pour en explorer les environs. Les marchandises envoyées par M. Mackay avaient été apportées par Mohamed-Biri, Tunisien établi comme trafiquant dans l'Ou-Ganda, par l'intermédiaire duquel le Dr Junker et Émin-pacha ont, de l'Ou-Nyoro, noué des relations avec les missionnaires de l'Ou-Ganda. Parti de Roubaga le 11 avril, et arrivé le 18 à la frontière de l'Ou-Nyoro, Mohamed-Biri dut y attendre deux longs mois l'autorisation de Kabréga d'entrer sur son territoire. Encore cette permission ne lui fut-elle accordée que sur les instances de Casati, et après que le premier ministre Babedongo et son acolyte Abd-er-Rhaman eurent ouvert tous les colis et prélevé un fort tribut de chacun d'eux. Mohamed-Biri dut encore séjourner longtemps chez Kabréga ; lorsque la résidence de celui-ci eut été incendiée par les Wa-Ganda, il se retira à Kibiro, et un certain nombre de colis se perdirent. Émin-pacha profita d'une course qu'il fit à Kibiro en vue de les recouvrer, pour ravitailler Casati et lui envoyer du blé, du bétail, etc. D'après une lettre de ce dernier, Kabréga a nommé, comme chef de la partie occidentale de ses états, Njakamitra, homme plus raisonnable que Babedongo. Le roi lui-même reste encore dans les environs de Mrouli, mais il a donné l'ordre de lui préparer une nouvelle résidence sur les hauteurs de Kavaraftoki, à 2 kilom. au N.-E. de Djuaia où réside Casati. Émin-pacha se propose d'aller le voir, persuadé que s'il avait pu lui faire visite précédemment, il eût prévenu une partie des malheurs qui ont fondu sur l'Ou-Nyoro.

Quant aux projets d'avenir du gouverneur de l'Égypte équatoriale, après avoir exprimé sa profonde reconnaissance envers tous ceux qui lui ont témoigné de la sympathie quoiqu'il fût un étran-

ger pour eux, Émin-pacha rappelle qu'aussi longtemps que Dieu lui conservera la vie, il restera à son poste pour y poursuivre l'œuvre qu'il a reçue de Gordon. « Il est impossible, » écrit-il, « de songer à abandonner le terrain que nous occupons encore ; il ne peut pas en être question. Ce n'a été que sous la pression exercée par les événements que j'ai quitté pour un temps les districts de Mombouttou, de Rohl et de Latouka¹ ; mais, dès que je le pourrai, je les réoccuperai très certainement. Les stations que nous occupons maintenant sont Rejaf, Beden, Kiri, Muggi, Labore, Khor-Aju, Dufilé, Fatiko, Wadelai ; en outre j'ai réoccupé Wandî, dans le Makaraka, et Fadibek. J'ai aussi, sur le lac Albert, les deux stations du Petit et du Grand Mahagi. J'ai abandonné Lado, soit parce que les nègres avaient quitté ce district, soit parce qu'il était trop difficile de pourvoir de vivres la garnison. Il y a trois jours j'ai envoyé une petite troupe dans la direction du sud-ouest à la recherche de Stanley et d'un emplacement convenable à l'établissement d'une nouvelle station dans le district d'A-Lendou. J'ai deux routes en vue pour les ravitaillements à venir : l'une le long de la rive occidentale du lac Albert, d'où j'atteindrais, à travers le Mboga et le district de Baltoua, l'extrémité septentrionale du Tanganyika, l'autre par l'Ouellé-Makoua. Mais, pour me décider, je dois attendre le résultat de l'expédition de Stanley. Sans doute la meilleure route pour nous serait actuellement celle qui conduit à la côte orientale par le pays des Masaï. Stanley trouvera probablement que les difficultés de la route du Congo sont presque insurmontables, pour les transports surtout. Je connais, par expérience, les marécages presque infranchissables, les rivières nombreuses, chargées d'une végétation flottante, qui doivent entraver la marche d'un voyageur venant du Congo. D'autre part, je ne puis croire que l'Angleterre, qui a obtenu de pouvoir exercer son influence sur tout un immense territoire, de Mombas jusqu'ici, puisse songer à la laisser déchoir. Elle tiendra à la faire valoir. Il sera donc nécessaire, tôt ou tard, de créer des stations pour permettre aux marchands de traverser le pays en sécurité et pour régulariser les transports. La présence de chameaux dans les districts de Lango et des Masaï offre la possibilité de réaliser ce projet. On peut donc estimer que l'ouverture d'une route n'est qu'une question de temps, et, si je vis jusqu'au jour où l'Angleterre commencera à l'ouvrir depuis la côte, je pourrai facilement concentrer quelques troupes, fonder quelques stations, tendre la main à ceux qui

¹ Voyez la carte, IV^{me} année, p. 116.

viendront de l'est et leur aider. Je n'ai reçu d'Égypte aucune instruction quant à l'administration future de cette province, mais il m'est impossible de l'évacuer. Nous verrons si le gouvernement égyptien renonce à toutes prétentions sur ce territoire, ou s'il se propose de le garder avec la responsabilité qu'entraînera sa conservation. S'il l'abandonne et que de son côté, le gouvernement anglais ne puisse annexer ces districts, alors se posera pour moi la question que vous avez soulevée, de prendre une position indépendante, comme a fait le rajah de Sarawak; la chose serait parfaitement possible. Les récoltes de cette année sont heureusement abondantes. Les plantations de coton sont en plein rapport. Grâce à M. Mackay, nous avons reçu de l'Ou-Ganda une quantité considérable d'étoffe pour chemises, et quoiqu'elle ne suffise pas à répondre à tous nos désirs, il y en a eu cependant assez pour en faire un petit présent à chacun. Le *damour*, ou toile de coton fabriquée par nous, étant plus approprié au service de tous les jours, nous gardons les tissus de l'Ou-Ganda pour les jours de fête. Quant au commerce, nous avons en abondance à l'est, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, de l'huile, de la cire, des fruits de l'arbre à beurre; à l'ouest, de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile de palme, des fourrures, etc.; il y en a de quoi alimenter le trafic. L'Angleterre et l'Allemagne ayant délimité leurs sphères d'intérêts respectifs dans l'Afrique orientale, doivent maintenant songer aux moyens de développer ces pays. A mon avis, la première et la plus importante décision à prendre, pour conserver la paix et garantir la prospérité de l'Afrique centrale, doit être l'interdiction absolue de l'introduction de fusils, poudre et autres munitions de guerre. Dans tous les cas j'ai encore devant moi beaucoup à faire; si je réussis, avec l'aide de Dieu, à en accomplir ne fût-ce qu'une partie, je serai plus que récompensé de ce que j'ai dû endurer. Les privations ne m'effraient pas; douze ans de séjour dans l'Afrique centrale sont une bonne école de renoncement. »

Il est permis d'espérer que la création d'établissements, par la nouvelle British East African Company, de Mombas au lac Victoria-Nyanza, facilitera la réalisation des plans d'Émin-pacha, et assurera à sa province le maintien et le développement de la civilisation qu'il y a portée. L'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro eux-mêmes, réfractaires jusqu'ici, ne pourront se soustraire à l'influence qui les entourera de tous côtés.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Bel Kassem ben Sedira. COURS DE LANGUE KABYLE. Grammaire et versions. Alger (Adolphe Jourdan), 1887, in-8°, 430 p. — On doit déjà à l'auteur de cet ouvrage plusieurs livres sur la langue arabe : grammaires, dictionnaires, cours de littérature. Le travail qu'il présente aujourd'hui au public est la preuve qu'il a entrepris d'écrire, pour la langue kabyle, la même série de manuels. Bien que fils de l'Algérie, il manie la langue française avec assez de facilité pour être bien compris. Il a, du reste, fait de fortes études en France, à l'École normale de Versailles, et occupe aujourd'hui à Alger une haute situation comme assesseur à la Cour d'appel et professeur à l'École des lettres et à l'École normale. Chargé récemment, par le gouverneur général de l'Algérie, d'une mission chez les tribus du Djurdjura et de l'arrondissement de Bougie, il a réuni les éléments propres à faciliter l'étude des langues berbères, qui devient de plus en plus nécessaire aux fonctionnaires et aux colons. C'est en parlant la langue des indigènes qu'on parvient le mieux à gagner leur confiance et à se les assimiler. Le gouvernement, qui l'a bien compris, a institué des *primes* et des *diplômes* de langue kabyle ; depuis six ans que l'examen de prime existe, dix candidats l'ont subi avec succès ; chiffre faible cependant et qui montre combien de progrès il y a encore à faire dans la colonisation de l'Algérie.

Une grammaire de la langue kabyle n'est pas chose facile à faire. Le kabyle, dit l'auteur, n'est pas une langue écrite, il n'a point d'alphabet, ou, si jamais il en eut un, le souvenir s'en perd dans la nuit des temps. Depuis la conquête musulmane, les nombreuses populations qui parlent le kabyle, ont constamment eu recours à l'idiome et à l'alphabet arabes pour l'expression graphique de leurs pensées. Lorsqu'il s'agit de rédiger un acte quelconque, les gens s'adressent d'ordinaire à un lettré ou au cadi. Les légendes, les poésies, les contes sont transmis de bouche en bouche et confiés à la mémoire des gens. M. Bel Kassem ben Sedira en a recueilli un grand nombre, principalement chez les Beni-Iraten et les Beni-Fraoucen du Djurdjura. Il a dû les retoucher et les classer dans un ordre convenable pour pouvoir les communiquer au public.

L'ouvrage débute par un résumé succinct des règles de la grammaire. Puis viennent environ deux cents morceaux choisis, de source berbère

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

ou étrangère, et variant comme longueur depuis la simple anecdote de quelques lignes jusqu'au récit de plusieurs pages. Les uns sont des contes qui ont pour héros des fées, des ogres, des derviches et des voleurs. D'autres ont été empruntés à la littérature arabe. Quelques fables sont d'origine française, imitées de La Fontaine et de Florian ; elles ont été introduites chez les Kabyles, probablement par des jeunes gens sortant des écoles arabes-françaises. Ce fait prouve que l'influence de la France pénètre progressivement au milieu des tribus indigènes, même dans les régions les moins civilisées.

À la suite des contes se trouvent plusieurs *kanouns*, ou règlements, conventions d'ordinaire confiées à la mémoire des vieillards. Ils ont été communiqués à l'auteur par des hommes connaissant la législation coutumière et concernent surtout le mariage, le divorce, l'exclusion des femmes de toute part d'héritage, les prérogatives auxquelles ont droit les orphelins mineurs.

L'ouvrage renferme encore une centaine de devinettes kabyles, qui, sans avoir beaucoup de charme, ni beaucoup de finesse, amusent les indigènes le soir, après les travaux des champs. Ce sont de naïfs jeux d'esprit qui permettent de comprendre les idées et les sentiments de ces populations, plongées depuis des siècles dans une profonde ignorance.

Le manuel se termine par quelques poésies débitées, sous forme de chansons, par des diseurs de profession, lors des fêtes de famille : naissances, circoncisions et mariages. Plusieurs ne manquent pas d'intérêt.

Tous ces textes ont été transcrits au moyen de l'alphabet français ; il eût été peut-être plus logique de les écrire en arabe, mais cela aurait imposé au lecteur la connaissance préalable de cette dernière langue. Avec la traduction et le vocabulaire qui l'accompagnent, ce cours rendra de très grands services à tous les fonctionnaires, soldats, colons ou négociants, qui ont l'intention de se fixer au milieu de ces populations algériennes auxquelles on s'intéresse tant et que l'on connaît si peu.

J.-M. Leroux. ESSAI DE DICTIONNAIRE FRANÇAIS-HAOUSSA ET HAOUSSA-FRANÇAIS. Alger (A. Jourdan), 1886, in-4°, 330 p. et carte. — Au moment où la France cherche à pénétrer dans le Soudan par le Sénégal et le Niger, le livre que nous annonçons n'est pas sans un certain intérêt pratique, qui s'ajoute à l'intérêt scientifique qu'inspire une œuvre de cette nature. La langue haoussa est parlée dans le Soudan central, surtout à l'est du Niger moyen, c'est-à-dire dans la région dont le marché princi-

pal est Kano, que Barth et les voyageurs venus après lui décrivent comme une ville populeuse et très commerçante. C'est vers ce point que se dirigent un grand nombre de caravanes venant des différents pays du Soudan et de la région méditerranéenne. La langue haoussa est donc utile à connaître non seulement au point de vue philologique, mais aussi à cause des relations que la France voudrait nouer avec ces pays. M. Leroux n'a jamais vu le Haoussa; il occupe les fonctions de chef du bureau arabe de Bou-Saada, fonctions qui lui laissent probablement des loisirs, puisqu'il a pu composer le gros volume qu'il offre au public. L'intérêt de ce travail réside en partie dans la manière dont il a été rédigé. L'auteur s'est servi des nègres haoussa qu'il a rencontrés en Algérie. Il a surtout utilisé les renseignements fournis par une Soudanienne mariée à un nègre algérien. Originaire de Kano, elle fut, à l'âge de vingt ans, emmenée au Bornou par des ravisseurs, puis vendue à des Touaregs, qui la cédèrent à des Mzabites; ceux-ci la conduisirent à Alger où elle recouvra la liberté. Comme elle parle parfaitement le haoussa, elle put compléter et contrôler les indications fournies à M. Leroux par les nègres qu'il avait précédemment consultés.

Après quelques pages de préface, l'ouvrage, qui est autographié et non imprimé, renferme les rudiments de la grammaire haoussa, c'est-à-dire les règles essentielles sur le genre, la formation du pluriel, l'emploi des pronoms, des adverbes, des prépositions, etc. Ensuite commence le dictionnaire. Comme il n'existe pas d'alphabet haoussa, attendu que les nègres du Soudan emploient les caractères arabes, l'auteur a traduit les sons de la langue haoussa en lettres arabes. Toutefois ces caractères ne sont pas suffisants pour rendre les différentes intonations de la langue des nègres; aussi M. Leroux a-t-il employé simultanément l'alphabet français, ce qui facilitera singulièrement l'intelligence de cet ouvrage pour le public auquel il est spécialement destiné. Ainsi, à côté de la traduction en haoussa de chaque mot français, se trouve la manière de prononcer le mot haoussa en lettres françaises et en lettres arabes. En outre, la traduction de chaque mot est accompagnée d'une phrase en haoussa, ce qui permet au lecteur de se familiariser avec la langue en apprenant quel rôle jouent les mots dans la conversation.

Nous n'avons pas besoin d'insister davantage sur l'importance de cet essai de dictionnaire, qui a exigé un travail considérable.

BULLETIN MENSUEL (6 août 1888¹).

Des fouilles intéressantes ont été exécutées à **Cherchell**, sous la direction de M. Vaille, professeur à l'école des lettres d'Alger, et à **Timga**, sous celle de M. Duthoit. Dans cette dernière localité a été exhumée une cité antique qui rappelle les merveilles de Pompéi, tout un quartier avec ses rues, son dallage creusé d'ornières, ses boutiques, son forum, ses arcs de triomphe. A Cherchell, ce sont des thermes publics, une copie réduite, cependant importante et luxueuse, des monuments analogues de Rome. Les inscriptions les plus nombreuses sont du règne de Caracalla. Il y a cependant aussi une stèle contemporaine des rois indigènes, portant une inscription néo-punique. On y voit une scène de sacrifice; le prêtre fait la libation préliminaire sur la tête d'un bœuf. La décoration présente un mélange d'art grec et d'art égyptien, caractère que l'on rencontre vers la même époque en Syrie, en Cyrénaïque, en Tunisie et en Algérie.

Le **cardinal Lavigerie** qui, depuis vingt ans, prépare à Alger des missionnaires pour l'intérieur de l'Afrique, a reçu de Léon XIII l'ordre de recommander à tous les missionnaires qu'il envoie de consacrer toutes leurs forces à faire cesser le trafic des esclaves et l'esclavage. Après avoir prêché à Paris sur l'**abolition de l'esclavage** en Afrique, et rappelé ce que la France, l'Angleterre et l'Italie ont déjà fait à cet égard, le cardinal a recommandé l'organisation d'une croisade pacifique dont il se fera l'apôtre, pour émouvoir l'opinion publique en faveur de la cause des esclaves qui est celle de l'humanité.

La navigation de nuit dans le **canal de Suez** s'est beaucoup accélérée depuis l'application de l'éclairage électrique aux navires qui le traversent. Les règlements prescrivent que chaque navire doit avoir sur le pont des feux électriques. Un certain nombre de paquebots peuvent, au moyen de leur installation même, satisfaire à cette prescription, mais la plupart des navires ne sont pas dans ce cas. Pour permettre à ces derniers de transiter de nuit, des appareils électriques portatifs peuvent être hissés à bord à Suez et à Port-Saïd en un quart d'heure à peine.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

L'économie de temps qui en résulte est de 11 heures, environ la moitié du temps employé naguère. Pour que ces appareils soient mis à bord à l'arrivée des steamers, sans perte de temps, il suffit aux capitaines de télégraphier à Port-Saïd ou à Suez la date probable de leur arrivée.

La Société de géographie de Paris a reçu, par l'entremise de M. Antoine d'Abbadie, une lettre de **M. Jules Borelli** qui explore actuellement le pays au S.-O. du Choa, et donne quelques-uns des résultats géographiques de son voyage d'Antotto à Jiren, situé par 7°,42' lat. nord et 34°,35' long. Est. Un des principaux résultats est la découverte des sources de l'Haouasch, au pied du mont Ifata à l'extrémité de la chaîne des monts Meca, et non près du mont Dandi comme on le croyait jusqu'ici. Au sommet de ce dernier pic, l'explorateur a trouvé un lac double ayant la forme d'un 8, d'une étendue et d'une profondeur considérables. De ce lac sort un affluent du Gudar et de l'Abbay. M. Borelli a aussi découvert un lac profond dans l'immense cratère du mont Harro; et il en décrit les environs comme étant d'une beauté incomparable; les indigènes l'appellent le lac Wanci; il en sort une rivière qui rejoint la Walga dont la source se trouve au sommet du mont Harro. A l'époque où écrivait M. Borelli (janvier 1888), il était sur le point de partir de Jiren. Son intention était de traverser le mont May Gudo, au S.-O. de Jiren, pour se rendre dans le pays de Callalaka, et de là au mont Kafaria, d'où il comptait faire le relevé du pays de Kullo. Le Dr **Traversi** explorateur italien a fait une excursion dans la région montagneuse d'Urbaragh, à l'est de la contrée étudiée par M. Borelli.

Le journal anglais *Nature* a publié dernièrement une lettre d'**Émin-pacha** relative à la fréquence des accidents causés par la foudre sous les tropiques, pour rectifier une erreur généralement répandue provenant du fait que les publications relatives à l'Afrique parlent rarement des dégâts causés par la foudre et de l'emploi des paratonnerres sous les tropiques. Grâce à une résidence ininterrompue de douze ans dans les provinces égyptiennes équatoriales, Émin-pacha peut donner des renseignements précis à cet égard. Il fournit une liste de 25 accidents causés par la foudre, de 1878 à 1886, dans les différentes stations de son gouvernement: personnes tuées, arbres renversés, maisons incendiées, etc. « Certes, » ajoute-t-il, « la liste est loin d'être complète, car ayant été presque constamment en voyage pendant les années 1878-1880, je n'ai pu recueillir tous les renseignements désirables. Si les voyageurs ne font que rarement mention de coups de foudre destructeurs, c'est probablement à cause de la courte durée des séjours qu'ils font dans les lieux où ils

s'arrêtent. Dans son livre : *Au cœur de l'Afrique*, Schweinfurth rapporte un coup de foudre qui tua six femmes. Je dois faire remarquer que dans l'Ou-Nyoro et l'Ou-Ganda, région dont l'altitude est plus forte que celle du Soudan égyptien, les coups de foudre sont aussi plus fréquents. L'Ou-Ganda est la seule région qui possède un paratonnerre ; il a été placé par M. Mackay sur le palais du roi Mwanga. Le Mombouttou, quoique moins élevé que l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro est cependant connu pour la fréquence des coups de foudre destructeurs. A Fashoda, Khartoum et Berber, situés plus au nord, les coups de foudre sont très rares ; dans le Sennaar, ils le sont moins. Les Arabes du Soudan sont convaincus que chaque coup de foudre est accompagné de la chute d'une météorite ferrugineuse. Celui qui peut s'approprier un morceau de fer météorique est considéré comme un heureux. Les couteaux et les glaives faits de ce fer passent, en effet, pour rendre invulnérables dans les combats ceux qui les portent, et ils les protègent pour l'avenir contre les atteintes de la foudre. Si le cheik Nasr, chef des Takkala, a pu résister aux Égyptiens, c'est, dit-on, grâce à un glaive fait de fer météorique. Les Arabes croient aussi que le feu allumé par la foudre ne peut être éteint que si l'on y jette un peu de lait. »

Tandis que tous les regards sont fixés sur le lac Albert et Wadelai, ou sur l'Arououimi et le camp de Yambouya, pour chercher à quel point de son itinéraire peut se trouver **Stanley**, c'est de Souakim qu'arrive la nouvelle, invraisemblable au premier abord, de son apparition dans la région du Bahr-el-Ghazal. Quoiqu'elle nous fut déjà parvenue lorsque nous rédigeons notre précédent numéro, nous n'avions pas cru devoir nous y arrêter, la prenant pour un de ces produits d'imaginations impatientes qui ont besoin de croire à des fables à défaut de nouvelles certaines. Sans vouloir anticiper le moment où la certitude nous sera fournie par un rapport officiel, nous devons dire que les relations venues de Londres et de Bruxelles font paraître aujourd'hui la chose comme moins invraisemblable. Le *Times*, en effet, a publié une lettre de M. Frédéric Villiers qui, à propos du « pacha blanc » dont l'arrivée dans le Bahr-el-Ghazal a mis tout le monde en émoi, rappelle un entretien qu'il a eu avec Stanley lors de l'échec de l'expédition qui avait pour but de délivrer Khartoum. « Au cours de cet entretien, » dit M. Villiers, « Stanley me fit observer qu'une force armée indigène, sous la direction d'hommes blancs, pourrait créer, en s'avancant par le Congo, une diversion des plus sérieuses sur le flanc du mahdi. Les Soudanais ne s'attendant pas à une attaque de ce côté, rien que la nouvelle de la

marche en avant de nouveaux adversaires produirait un grand effet moral. Ces paroles de Stanley prouvent qu'il avait déjà à cette époque conçu le projet de marcher sur Khartoum par la voie du Congo, malgré les grandes difficultés que présentait cette route. » De son côté sir Francis de Winton a exprimé, dans une séance de la Société de géographie de Londres, l'opinion que le pacha blanc ne peut être que Stanley et que l'on peut s'attendre à recevoir sous peu des nouvelles directes de lui. Enfin le rapport fait à Souakim par les pèlerins venus du Darfour à la Mecque, mentionnant la présence d'Européens dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, confirme l'opinion de M. Villiers et de sir Francis de Winton. Laissant pour le moment de côté la question de la marche sur Khartoum, l'arrivée de Stanley, non sur le fleuve Bahr-el-Ghazal, mais dans la province égyptienne du Bahr-el-Ghazal dont Lupton-bey était gouverneur, située un peu au N.-O. de la province équatoriale d'Émin-pacha, est moins invraisemblable qu'elle ne paraissait au premier moment. Les esprits s'étaient accoutumés à l'idée que, du camp de Yambouya, Stanley se dirigeait à l'est pour gagner en ligne droite l'extrémité du lac Albert où des vapeurs viendraient prendre les hommes de son expédition. Au lieu de cela, si la nouvelle se confirme, il aurait, du camp de Yambouya, après avoir suivi un certain temps l'Arououimi, tiré au N.-E., traversé la région des sources de la Nepoko, du Bomokandi et du Kibali¹, et serait arrivé dans la province du Bahr-el-Ghazal d'où, en inclinant à l'est, il pouvait facilement rejoindre Émin-pacha à Wadelaï. Pour ceux qui connaissent Stanley et son goût pour les surprises, celle-ci n'aurait rien d'extraordinaire, elle rentrerait même entièrement dans ses habitudes. Attendons cependant la confirmation de la rencontre des deux explorateurs, avant d'imaginer des plans de descente vers les régions occupées par les armées du mahdi.

Les missionnaires allemands établis à Ngao sur la Tana, dans le pays de **Witou**, ont vu leur station envahie par une bande de Somalis. Les Wapokomo au milieu desquels ils se sont établis ont eu le temps de se réfugier de l'autre côté de la rivière. Les missionnaires eux-mêmes ont pu monter sur des pirogues avec une partie de leurs effets et descendre à la station de Golbanti, où le missionnaire méthodiste noir, M. During, leur a offert l'hospitalité. Après avoir pillé ce qui restait dans la station de Ngao, les Somalis y mirent le feu et réduisirent le village en cendres, puis ils se retirèrent. Les Wapokomo sont restés attachés aux missionnaires, avec

¹ Voyez la carte des explorations du Dr Junker sur le haut Ouellé, IV^{me} année, p. 116.

lesquels ils travaillent à la reconstruction de la station et du village, pour lesquels sera réclamée la protection du sultan de Witou.

L'expédition du comte hongrois **Teleki** a atteint en novembre de l'année dernière, le lac Baringo, en suivant à peu près les itinéraires de Thompson en 1883, et de Fischer en 1886, du Kilimandjaro à travers les territoires de Kikoufou et de Leikipia. Comme Fischer, le comte Teleki a rencontré une opposition violente de la part des habitants de Kikoufou, avec lesquels il a eu à soutenir toute une série de combats sérieux. De Leikipia, il s'est dirigé vers le Kénia dont il a fait l'ascension jusqu'à une hauteur de 4500^m, la limite des neiges permanentes; il estime qu'il est plus élevé que le Kilimandjaro. Le Kénia est un cratère couvert de neige d'un diamètre de sept kilomètres et demi. De son arête s'élèvent deux pointes, vues déjà par Krapf, tandis que Thompson met leur existence en doute. Teleki se disposait à continuer sa marche vers le lac Sambourou, mais il avait à lutter contre de grandes difficultés pour se procurer les provisions nécessaires.

Les colons de **Natal** ne trouvant pas chez les Cafres ou chez les Zoulous de la colonie les travailleurs dont leurs plantations ont besoin, ont fait venir des Indes des **coolies**, dont l'établissement dans l'Afrique australe n'est vu de bon œil ni dans la colonie du Cap, ni dans l'État libre de l'Orange, ni au Transvaal. A ce propos, M. le Dr John Drummond, qui pendant les 18 derniers mois a surveillé le transport de 1500 Hindous, a fourni au *Cape Argus*, sur les conditions d'engagement de ces coolies hindous, des renseignements d'où nous extrayons ce qui suit : Les planteurs réclament un travail bien fait et à bas prix; pour l'année prochaine, il est question de faire venir 3000 immigrants; une nouvelle agence a été établie à Calcutta pour faciliter le recrutement et l'embarquement de ce grand nombre de travailleurs. Les coolies s'engagent à rester dix ans dans la colonie. Pendant la moitié de ce temps, ils sont loués à un maître spécial, puis ils peuvent faire leur propre choix, ou bien faire de petites affaires pour leur propre compte. A l'expiration de leur engagement, on leur remet un billet de retour pour leur pays natal. L'année dernière, le nombre des départs de coolies pour l'Inde fut plus considérable que celui des arrivées, vu le grand nombre des enfants de coolies nés dans la colonie et qui repartirent avec leurs parents. On est très soigneux dans le choix des travailleurs en ce qui concerne leur santé, leur force, leurs habitudes antérieures. Tous subissent un examen médical devant une commission à laquelle appartiennent les médecins des navires sur lesquels ils seront embar-

qués. Leurs intérêts sont confiés à un fonctionnaire du gouvernement, leur Protecteur, auquel chacun d'eux peut faire appel, et sans la sanction duquel, agents, capitaines, médecins, ne peuvent rien faire. C'est lui qui examine avec soin le navire, la quantité et la qualité des provisions, l'eau, tout ce dont les immigrants ont besoin pendant le voyage. Après l'embarquement, le médecin en chef est responsable de leur bon traitement. Il tient registre des naissances ou des décès qui peuvent survenir, des maladies et du traitement appliqué à chaque cas particulier. Un duplicata en est remis au Protecteur aux Indes et à celui de Natal. Un tiers des émigrants sont des femmes; les hommes accoutumés aux travaux des champs, des routes, etc., sont vigoureux et font des travailleurs très utiles. Ils se contentent d'ordinaire de peu de chose, leurs besoins ne sont pas grands, leurs habitudes de simplicité leur permettent d'économiser pour le moment où ils s'établiront dans la colonie; dix shillings par mois en sus de leur nourriture et de leur logement leur paraissent une fortune. Après 35 ans de service, ils sont en position de commencer de petites affaires ou de cultiver un morceau de terrain pour leur propre compte. S'ils retournent aux Indes, ils emportent leur argent avec eux. Avec une population indigène nombreuse comme celle de l'Afrique australe, il semble étrange de faire venir des travailleurs hindous, mais jusqu'à ce que les Cafres aient appris à travailler régulièrement au mois et à l'année, les planteurs devront faire appel aux bras du dehors pour la culture de leurs terres.

Un correspondant du *Cape Argus*, qui a résidé dans le Be-Chuana-land, lui écrit au sujet de l'**esclavage** qui existe encore dans le **Kalahari**, qu'il a vu en plusieurs endroits des esclaves battus jusqu'à en mourir ou traités avec inhumanité et brutalité. « Les Ba-Kalahari, » dit-il, « tributaires des Ba-Ngwahetjé et des Ba-Rolong, étaient pillés et maltraités par eux. Les Ba-Lala et les Kattia, ou Ka-Tiaka, et les Bushmen, préférèrent endurer dans le désert toutes sortes de privations plutôt que de s'exposer aux traitements inhumains de leurs maîtres, les Be-Chuana. Ceux-ci leur donnent ou un chien pour chasser les chacals, ou un vieux mousquet et quelques munitions pour poursuivre l'autruche; puis ils leur réclament toutes les peaux ou toutes les plumes; si les pauvres Ba-Lala ou Bushmen ne livrent pas immédiatement tout, ils sont battus, pillés, parfois même tués; leurs femmes et leurs enfants subissent le même sort. Sous prétexte de chasse, beaucoup de Nama et de Griqua ne font pas autre chose que de chercher à découvrir les kraals de ces pauvres gens pour les dépouiller et les massacrer. Le chef Nama

Dirk Vlander nie qu'il ait des Bushmen, et que ceux-ci soient traités comme des esclaves; il affirme que les Bushmen sont libres. Et cependant ses fils, ses neveux, presque toute sa tribu, tiennent des Bushmen dans un état de servitude, et lui a sa part des gains faits par les Bushmen que détiennent ses fils. Il a donné ses Bushmen à ses fils, mais quand il en a besoin, on les lui cède volontiers. Il ne leur est pas permis de s'engager pour un service sans le consentement de leurs maîtres, qui perçoivent leurs gains. Ils ne reçoivent ni nourriture, ni vêtements. S'ils attrapent une pièce de gibier, la peau est pour leur maître; si un étranger les emploie, leur maître réclame le paiement; s'ils s'enfuient, ils sont poursuivis et ramenés. Cependant ceux qui les traitent ainsi habitent un pays placé sous le protectorat britannique!

M. E.-W. Parsoné, membre de la Société de géographie de Londres, attaché au service de la Compagnie des télégraphes de l'Afrique occidentale, a envoyé aux *Proceedings* un rapport d'où nous extrayons ce qui suit sur **Mossamédès** et **Benguéla**. A l'exception de Loanda, dit-il, Mossamédès est le plus beau port de la côte occidentale d'Afrique; celui de Mossamédès est même plus grand, l'eau en est aussi plus profonde, et permet aux navires de s'approcher davantage de la ville. Il est même question de créer un dock à sec, et d'en faire la station navale de la côte. Dans tous les cas, cette localité peut prendre une grande importance, si l'on fait, pour ouvrir le sud de l'Angola à la colonisation et au commerce, quelque chose de plus que ce qu'on a fait jusqu'à présent. Le commerce avec l'intérieur a beaucoup souffert du manque de routes et de porteurs. L'exportation consiste en coton, caoutchouc, poisson séché, bétail et un peu d'ivoire. Le développement futur de ce district dépend surtout des colonies de l'intérieur, dont trois sont établies, la première à Sa-da-Bandeira, la seconde à Huilla, la troisième à San-Januario, à une altitude de 500^m à 600^m, et à une distance de la côte de 150 kilom. à 225 kilom. Les colons ne demandent qu'une route pour pouvoir amener à la côte les produits abondants du sol qu'ils cultivent. Benguéla, quoique située sur la côte, n'est pas le centre commercial du district. Les agents des différentes maisons de commerce y ont bien leurs demeures et leurs magasins, mais c'est à Catumbella, à 30 kilom. à l'intérieur, que se font presque toutes les affaires, et c'est là que les négociants ont leurs principaux comptoirs. Les deux localités sont reliées par le téléphone, qui est d'un usage général à Benguéla. Les importations consistent surtout en caoutchouc de première qualité, en ivoire, en peaux et en café. Les territoires situés à l'intérieur et au

sud promettent beaucoup ; il est question de les relier à la côte par des voies ferrées ; les tracés en ont déjà été relevés. Il s'agirait d'abord de relier Benguela à Caconda, à huit jours de marche, soit 200 kilom. de la côte ; de là, une ligne conduirait au Bihé, à 400 kilom. plus loin, et une autre à Limbinguès, à 200 kilom. de Caconda. Ces localités, situées sur le plateau, offrent toutes les conditions nécessaires pour la colonisation ; elles sont fertiles, salubres, propres à l'élevé du bétail, et renferment de grandes richesses minérales. Pendant les derniers mois, le commerce de caoutchouc a pris une grande extension à Benguela, grâce à l'introduction par les natifs d'une nouvelle sorte de cette gomme, qui s'est vendue à des prix élevés. M. Parsoné l'a examinée ; elle lui a paru aussi pure que possible. Comme d'autres caoutchoucs d'Afrique, il y en a de deux qualités, l'une extraite de la plante, l'autre de la racine. Jusques il y a peu de temps, celle-là tenait la première place sur le marché ; mais grâce à certains éléments spéciaux que l'on a découverts dans la gomme extraite de la racine, celle-ci se vend actuellement à des prix plus élevés. Autrefois les caravanes employaient de huit à neuf mois pour rapporter à la côte leurs charges, qui consistaient en caoutchouc ordinaire extrait des arbres des forêts ; maintenant elles sont de retour au bout de trois mois, rapportant un article supérieur en plus grande abondance. Il y a lieu de croire que les natifs ne l'extraient pas des arbres, le temps leur manquerait pour se rendre à la région des forêts et en revenir, mais qu'ils ont découvert à une distance moindre quelque liane ou arbuste qui fournit la gomme. On espère recevoir prochainement des spécimens de la plante elle-même qui pourra devenir l'objet d'une exploitation très rémunératrice.

M. **Héli Châtelain** a eu la bonté d'extraire pour notre journal, de son courrier d'**Angola**, ce qui peut intéresser nos lecteurs. Par une singulière coïncidence, les pluies ont été aussi abondantes dans l'Angola qu'en Suisse pendant le mois dernier. La Quanza s'est élevée aussi haut qu'en 1875, où elle détruisit la fameuse plantation de Bom-Jesus. Cette année-ci la digue a résisté. En revanche les crues du Dandé et du Lojé ont fait d'assez grands dégâts. Grâce aux pluies, on compte sur d'abondantes récoltes soit pour la canne à sucre, soit pour le café. Les machines de la Compagnie privilégiée Bensandé, pour la fabrication d'alcool de manioc sur une grande échelle, sont arrivées à destination, et cette nouvelle exploitation ne tardera pas à commencer. L'entreprise du chemin de fer étend ses études préliminaires de Malangé à Cassangé. Le gouvernement a approuvé une variante de la ligne qui lui fera toucher

la Quanza à Cunga, près de Bom-Jesus. Les pluies torrentielles ont fait éprouver à la Compagnie, pour la section de Loanda et des environs, des pertes évaluées à fr. 750,000. Son personnel aussi lui cause de grandes difficultés; nombre de ses gens s'enfuient au bout de peu de temps. L'ingénieur Joachim Machado, revenu de Lorenzo-Marquez, s'est rendu, avec le personnel nécessaire, à Mossamédès pour y faire les études d'un tracé de chemin de fer destiné à relier l'intérieur à la côte.

Le gouvernement de l'**État indépendant du Congo** a publié un décret fixant les dispositions légales qui devront être suivies en matière d'**exploitation minière**. L'aliénation, par l'État, de terres lui appartenant, ne confère aux acquéreurs aucun droit de propriété ni d'exploitation sur les richesses minérales que le sol peut renfermer. Ces richesses minérales demeurent la propriété de l'État. Nul ne peut les exploiter si ce n'est en vertu d'une concession spéciale ou en vertu des dispositions générales qui seront prises ultérieurement en matière d'exploitation minière. Sont considérés comme mines tous gisements de métaux, minerais ou matières métalliques, de pierres ou autres substances précieuses, de combustibles minéraux et d'huiles minérales. Il va sans dire que l'interdiction susmentionnée ne s'applique pas aux exploitations minières que les indigènes continueront de pratiquer pour leur compte sur les terres occupées par eux.

La Société florale d'Anvers a reçu de M. le capitaine de Macar, commandant du district de **Loulouabourg**, un rapport sur le pays qu'il administre. « Le sol, » dit-il, « est généralement fertile; le pays est bien arrosé par de nombreuses rivières, et par d'autres cours d'eau. Les bois et les forêts ne manquent pas et contiennent des essences diverses propres aux constructions et à la fabrication des canots. Le caoutchouc, qui est la principale ressource du pays, se trouve surtout aux environs de Mansangoma, où il abonde. Il continue jusqu'à Lubi, mais là les indigènes ne le récoltent pas. Le fer se trouve en plusieurs endroits entre le Mansangoma et le Lubudi; le sel sur les deux rives du Lukulla. Les indigènes extraient encore du sol une espèce d'argile dont ils font des poteries qui, séchées d'abord au soleil, résistent ensuite au feu le plus intense. Ils trouvent également une terre blanche nommée *pemba*, dont ils se servent pour blanchir les habitations. Les chefs l'emploient pour barioler la figure et le corps des gens de leur tribu qui vont en guerre ou en voyage, afin qu'ils aient du bonheur. L'altitude du pays varie entre 500^m et 650^m. Les arbres perdent leurs feuilles au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire fin mai ou commencement de

*

juin, et les reprennent déjà une quinzaine de jours après. La plantation de riz que j'ai établie m'a permis d'envoyer à Léopoldville, pour les différentes stations de l'État et les missions, douze sacs de 90 livres. J'en ai conservé suffisamment pour mon personnel, composé de plus de 150 nègres, négresses et négrillons. Les autres cultures très vastes de maïs, sorgho, millet, arachides, etc., produisent en abondance. Quant au manioc, j'en ai des hectares. Tous les jours j'agrandis mes plantations. Je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper de la culture des plantes industrielles, mais il est à ma connaissance que le cotonnier vient parfaitement. Les palmiers existent en quantité. »

M. Van Gèle s'est embarqué le 26 avril à Léopoldville sur le *Stanley*, pour se rendre d'abord dans l'Arououimi afin de porter des provisions au major Barttelot, et de se rendre compte de la situation du camp de Yambouya. De là il redescendra au Congo qu'il remontera ensuite jusqu'à Stanley-Falls, où l'*Association internationale africaine* devait transporter M. Van Kerckhoven, commandant de la station des Bangala, et une escorte, afin de rassurer Tipo-Tipo sur les bonnes dispositions de l'État du Congo à son égard, et lui annoncer la prochaine arrivée de quatre Européens et d'un détachement de soldats.

Le Sénat américain a voté une somme de 25,000 dollars en faveur d'une **mission d'exploration scientifique dans le haut Congo**. L'expédition sera composée de trois membres : un officier de l'armée territoriale ou navale, un géologue-minéralogiste et un naturaliste. Elle devra visiter le bassin du haut Congo, et faire connaître les ressources commerciales qu'il présente, faire rapport sur ses produits, ses richesses minérales et végétales, indiquer si ce pays peut offrir des débouchés au commerce américain et rassembler tous les renseignements qui pourraient présenter quelque intérêt pour les États-Unis. Le président de la République fixera les appointements des membres de l'expédition, sans que la somme puisse être supérieure à 6000 dollars pour chaque membre. Le mandat de la mission expirera le 30 juin 1889.

M. H. Johnston, consul anglais au **Vieux-Calabar**, a fait, sur la Cross River, une expédition dont il a envoyé aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres un compte rendu accompagné d'une carte. Son but était de conclure avec les rois et les chefs des territoires situés le long de la rivière, des traités qui les missent sous le protectorat de l'Angleterre, ainsi que d'offrir sa médiation pour apaiser des querelles existantes entre les tribus du Vieux-Calabar et celles de la Cross River. Le commerce de la rivière en avait longtemps souffert. M. Johnston a

réussi à rétablir la paix. Il a également fait des traités avec plusieurs chefs, mais s'est abstenu d'en conclure avec ceux qui demeurent trop en amont de la rivière pour ne pas augmenter outre mesure les responsabilités de l'Angleterre à l'intérieur. A une certaine distance de l'embouchure, les indigènes sont cannibales. C'est le cas en particulier pour les gens des tribus d'Atham et d'Iko Morut. Ils commencèrent par faire feu sur le canot de M. Johnston, puis cherchèrent à l'obliger de s'arrêter. Dans leur excitation, peu s'en fallut qu'ils ne fissent chavirer le canot ; mais ils ne dérobèrent rien. A un certain moment, M. Johnston fut tiré hors du bateau par une troupe de cannibales, hissé sur les épaules du plus vigoureux, et porté en courant en ville où il fut déposé dans une hutte dont la porte était ouverte et où il fut pendant une heure en butte aux taquineries de centaines de sauvages. Au-dessus de sa tête était suspendu un jambon humain fumé, et une centaine de crânes étaient rangés autour de la partie supérieure du mur d'argile. Malgré ce voisinage sinistre, dès que ses interprètes le rejoignirent, il entra en conversation amicale avec ses ravisseurs, et fut bientôt en excellents termes avec eux. Au bout d'une heure il les avait complètement gagnés, et à la fin le même sauvage qui l'avait arraché du canot l'y reporta à la grande surprise et pour la plus grande satisfaction de ses Krooboys effrayés. La ville lui donna une centaine de yams et deux moutons ; le vieux chef lui offrit un collier composé d'os de doigts humains qu'il ôta de son cou. Après avoir quitté Ededama, la ville où s'étaient passés ces incidents, M. Johnston trouva une population très dense le long des bords de la rivière, mais de plus en plus turbulente. Quoique toutes les entrevues dans lesquelles ils furent, lui et ses gens, pris et relâchés tous les 200^m ou 300^m, se soient terminées par des protestations d'amitié, au début, chaque fois, les indigènes paraissaient ne pas trop savoir s'ils les tueraient et les mangeraient, si ce n'est M. Johnston, au moins ses Krooboys. Dans ces conditions, il jugea préférable de ne pas pousser l'exploration plus avant ; mais lorsqu'il fit virer son canot, et qu'il repassa devant les villages qu'il avait vus en montant, sa retraite fournit aux indigènes l'occasion de lui donner la chasse ; des centaines de sauvages cherchèrent à traverser la rivière pour s'emparer du bateau. Même de petits enfants armés de couteaux faisaient des gestes significatifs indiquant combien ils aimeraient les manger. Quoique les indigènes fussent armés de fusils, et qu'ils les couchassent en joue, ils ne tirèrent jamais sur le bateau ; peut-être voulaient-ils seulement effrayer ceux qui le montaient pour les engager à l'abandonner afin de

pouvoir le piller. M. Johnston a fait le relevé de la rivière jusqu'au point extrême de son exploration, ainsi que des collections d'histoire naturelle pour le musée de Kew et pour le British Museum.

Le dernier numéro de l'*African Times* a publié les lignes suivantes, à l'occasion d'une demande adressée par le roi Quanim Fori, au gouverneur de la **Côte d'Or**, sir Brandford Griffith, demande que les Anglais, dit ce journal, ne peuvent lire sans un sentiment de honte. « Tout ce que réclame Quanim Fori, c'est que le représentant de Sa Majesté donne l'ordre aux marchands d'Addah de payer l'huile de palme en argent et non en **eau-de-vie**. Il est regrettable que sir Brandford se soit senti pressé de répondre par un *non possumus*, et d'ajouter qu'il ne pouvait pas intervenir dans les relations commerciales, que c'était l'affaire de l'acheteur et du vendeur, et qu'ils avaient le remède entre leurs mains. C'est ce qu'avaient coutume de répondre les adversaires des Actes de troc qui ont cependant pris force de loi, et ont rendu de grands services à ceux qui préfèrent être payés en argent au lieu de l'être en nature. L'habitude qui prévaut chez les marchands soi-disant chrétiens de cette région de payer les marchandises du vendeur païen en spiritueux de qualité inférieure, peut bien être cause que les rois ont tous l'un après l'autre demandé au gouverneur de leur donner une provision de menottes. »

Les négociants de **Lagos** ont adressé au gouverneur de la colonie la pétition suivante, pour tâcher d'empêcher que le gouvernement anglais n'octroie à une Compagnie, comme il l'a fait pour celle du Niger, une charte qui lui assurerait l'autorité sur les territoires s'étendant de Lagos au Rio-del-Rey. « Par l'octroi d'une charte à une compagnie commerciale privée, le commerce du Niger, la voie fluviale par excellence pour toute l'Afrique occidentale, a été complètement détruit; et cependant beaucoup de négociants de Lagos s'y livraient. Un monopole a été introduit qui menace d'étendre son influence destructive sur les Rivières de l'huile des territoires de la côte, de Forcados, Benin, Brass, Nouveau-Calabar, Bonny, Opobo et Vieux-Calabar, et cela sous la protection du gouvernement, qui se propose d'octroyer une nouvelle charte. Aussi longtemps qu'il n'existait aucune charte, il y avait entre Lagos et les pays du Niger un commerce actif et rémunérateur. Mais dès que la charte a été octroyée, tous les négociants indépendants ont été chassés par les impôts exorbitants dont la Compagnie a frappé tous les objets d'importation et d'exportation. Outre ces impôts elle a mis des droits énormes sur les patentes de commerce, le passage, etc. Les droits d'importation ont laissé pour Lagos, tous frais déduits, un boni de 57,235 l. st.

pour les dix dernières années. Les soussignés attirent l'attention de votre Excellence sur le fait que Lagos est le centre des Rivières de l'huile, qu'une communication télégraphique existe entre Lagos, Brass et Bonny. La Compagnie royale du Niger ayant son monopole, nous demandons que le commerce des Rivières de l'huile soit laissé à la Colonie de Lagos et ne soit livré ni à la susdite Compagnie ni à aucune autre du même genre, ce qui causerait le plus grand tort à la Colonie dont les Rivières de l'huile sont actuellement le seul débouché, circonstance qui fait désirer que ce territoire soit annexé à la Colonie. Cette annexion rendrait le plus grand service aux indigènes de ces rivières. Pendant les vingt dernières années le gouvernement a protégé le petit commerçant comme le meilleur intermédiaire de la civilisation pour ces contrées; et c'est ainsi que se sont produits les grands progrès dans la civilisation et le développement commercial de cette région, tandis que le développement des Rivières de l'huile restait stationnaire. Aussi les soussignés prient-ils V. Ex. d'insister auprès du gouvernement de S. M. pour que les territoires des rivières soient rattachés d'une manière durable à la Colonie. »

La nouvelle de la mort de M. le **capitaine Binger**, en mission au Soudan, démentie puis de nouveau affirmée, paraît décidément controuvée, une dépêche de Saint-Louis, du 25 juin, ayant rapporté que le 10 mars M. Binger était à **Kong**, et que quatre lettres de cet officier pour sa mère et d'autres personnes ont été remises au commandant du poste de Bamakou sur le Niger. Par Kong, il faudrait entendre le massif montagneux de Kong, où le Djoliba, un des bras principaux du Niger prend sa source. On sait que l'explorateur se proposait d'étudier avec soin ces montagnes. Avant son départ de Saint-Louis, il avait été convenu que dès qu'il signalerait son arrivée à Kong, on préparerait à Grand-Bassam (Côte d'Or), un convoi de ravitaillement qui marcherait sur Kong par la rivière Akba, aussitôt que les pluies permettraient de se mettre en route. M. Treich-Laplène, résident français à Assinie, actuellement en France, compte partir dans les premiers jours d'août pour prendre en personne la direction de cette expédition. Dans un précédent voyage que M. Treich-Laplène a fait, l'an dernier, dans cette région, il a atteint les premiers massifs des monts de Kong sans rencontrer trop de difficultés. Il croit qu'il n'en trouvera pas davantage cette année-ci. Le convoi partira de Grand-Bassam vers la fin d'août, et atteindra, selon toutes probabilités, la région de Kong vers le 15 octobre. Mais ce ne sera qu'à son retour à la côte, qu'on peut espérer avoir des nouvelles du capitaine Binger, parce qu'il ne faut pas compter sur les messagers

isolés. Le plus souvent les chefs nègres des régions à traverser leur créent mille difficultés et ne leur permettent pas de continuer leur route. De Grand-Bassam, M. Treich-Laplène remontera la rivière Akba, navigable en pirogue jusqu'à 400 kilom. de la mer ; puis il se dirigera sur Kong en suivant la route de terre.

Les factoreries établies au **Rio de Oro** par les Espagnols, et au **Cap Juby** par les Anglais, pour détourner vers la côte de l'Océan Atlantique le courant commercial du Sahara occidental, ne sont pas dans une situation prospère. Il paraît que ce qui arrête le développement des établissements espagnols entre le cap Blanc et le cap Bojador, c'est la routine qui pousse les chameliers d'aujourd'hui à suivre, fût-elle moins commode et plus longue que d'autres, la route suivie de tout temps par leurs ancêtres. Quant à la factorerie fondée par M. Mackensie au Cap Juby, aujourd'hui propriété de la North West African Trading Company, elle a été attaquée par des indigènes qui ont assassiné le directeur, blessé ses compagnons et assiégé pendant plusieurs heures les établissements anglais. D'après les témoignages recueillis, les agresseurs seraient tous des soldats de l'empereur du Maroc, et non de ces pillards qui infestent le sud marocain et le Sahara occidental. Il est difficile de ne pas voir dans ce fait l'influence politique et religieuse du sultan qui voyait de mauvais œil la concurrence commerciale s'établir à sa frontière, et s'efforçait en toutes occasions de dissuader ses sujets de trafiquer avec le chrétien. Lorsque la Compagnie réclama la protection du sultan en échange d'une redevance annuelle, il lui fut répondu que l'autorité chérifienne ne pouvait assumer une responsabilité quelconque au sujet de territoires ne lui appartenant pas. Comment le sultan pourra-t-il aujourd'hui justifier l'agression de ses propres soldats ?

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* annonce que la création de chemins de fer à voie étroite est décidée pour quatre nouvelles lignes d'intérêt local, et que le Conseil général du département d'Oran examinera en octobre prochain tous les projets qui lui seront présentés.

D'après l'*Écho d'Oran*, Bou-Amema, le célèbre agitateur du Sud-Oranais, s'est joint au chérif de Medagha dans la vallée de l'Oued Guir, pour chercher à soulever à la fois les populations du Sud-Oranais contre l'autorité française, et les Beni Guil, les Ouled Djérir et les Mehaïa contre le sultan du Maroc.

Les missionnaires romains comptent prendre Mélinde comme point de départ

pour pénétrer dans les vastes régions qui s'étendent au N.-O., habitées par les Wa-Nyika, les Wa-Sanyé, les Wa-Kamba, dans la vallée de la Tana, jusqu'au mont Kénia et au lac Baringo. A Mombas, le P. LeRoy a fait la connaissance d'un noir, nommé Sadi, âgé d'une cinquantaine d'années, qui a beaucoup voyagé et qui connaît très bien les peuplades établies entre la côte de l'Océan Indien et le lac Victoria-Nyanza. Il pourra être d'un grand secours aux missionnaires et aux explorateurs du Zanguebar septentrional. Le vicaire apostolique de ce district, Mgr de Courmont, se propose de mettre à profit sa bonne volonté pour fonder une mission dans la région du Kilimandjaro.

C'est le 15 août prochain que la Société allemande de l'Afrique orientale prendra la perception des impôts de Wanga jusqu'à la Rovouma, et l'administration de la zone côtière située entre l'Océan et les territoires qui lui appartiennent.

D'après une communication faite à la Société de géographie de Paris, par M. Louis Vincent, résident de France aux Comores, les habitants de ces îles pratiquent encore les sacrifices humains pour conjurer les malheurs qu'ils redoutent. Ainsi, à Anjouan, à l'approche des navires français, le sultan, sur l'ordre du sorcier officiel, fit égorger 4 jeunes esclaves, dont le sang, mêlé à l'eau de la mer, devait, disait-il, former une barrière infranchissable aux vaisseaux étrangers.

Le comte Pfeil et le lieutenant Schlüter ont acquis, pour la Société allemande de l'Afrique orientale, en vertu de traités avec les sultans indigènes, l'Ou-Bena, le Wa-Mashonde, le Mahengé et le Wenpindo, et par là annexé aux précédentes acquisitions de cette Société tous les territoires compris entre le Rufigi et la Rovouma d'une part, l'Océan Indien et la tête du Nyassa d'autre part.

Le ministre de l'instruction publique de France a chargé M. Gaston Angelvy, ingénieur civil, d'une mission scientifique à l'effet d'explorer la région comprise entre le lac Nyassa et la côte de l'Océan Indien et d'étudier particulièrement le bassin de la Rovouma.

Le gouverneur du district de Lorenzo-Marquez, M. de Vasconcellos, s'est rendu aux monts Lebombo pour procéder à la délimitation de la frontière entre la colonie portugaise et la République Sud-africaine. Les délégués du Transvaal et de l'Angleterre devaient aussi s'y rencontrer.

Le Volksraad de l'État libre d'Orange a approuvé le projet d'Union douanière avec les Colonies du Cap et de Natal, ainsi que celui de l'extension des voies ferrées. Il fera établir le tracé des lignes du fleuve Orange à Bloemfontein et de Natal à Harrysmith, dès qu'il aura reçu la part des revenus douaniers que lui assure le projet susmentionné.

Les résidents des villes et des districts de Malmani, Zeerust, Lichtenbourg, Klerksdorf, Potchefstrom, etc., réunis en assemblée publique à Mafeking, ont voté une résolution d'après laquelle il est désirable, dans l'intérêt du gouvernement britannique, de la Colonie du Cap, du Be-Chuanaland anglais et des territoires environnants, qu'un chemin de fer soit construit de Kimberley à Mafeking. Ce chemin de fer favoriserait le commerce des villes et territoires susmentionnés ainsi que celui du pays des Ma-Tébélé, des Ma-Chona, etc.

M. Krüger, président de la République Sud-africaine, ayant demandé au gouverneur de la Colonie du Cap que l'Angleterre déclarât n'avoir aucune intention d'acquérir la suprématie sur le chemin de fer de Lorenzo-Marquez au Transvaal, le gouvernement du Cap y a consenti à la condition que les marchandises anglaises seraient importées par terre, des colonies anglaises au même tarif que celui qui est en vigueur dans la baie de Delagoa. M. Krüger a acquiescé à cette demande.

Le développement pris par l'exploitation des gisements aurifères de l'Afrique australe profite à la colonie de Natal dont les chemins de fer permettent de transporter les marchandises jusqu'à une petite distance de ses frontières. En 1887 les importations ont dépassé d'un tiers celles de 1886, et le revenu total de la colonie s'est augmenté dans la même proportion.

Des lettres privées de Tâti annoncent que Lo-Bengula n'accordera plus de concessions dans le pays des Ma-Tébélé.

D'après un article de la *Revue scientifique* sur les *Colonies allemandes*, le gouvernement de l'empire allemand serait en pourparlers pour l'annexion de la partie septentrionale de l'Ovampo, visitée récemment par le Dr Schinz. Le territoire de la colonie du fleuve Orange au Cap Frio recevrait une extension qui lui donnerait une superficie de plus de 200,000 kilom. carrés.

Les missionnaires américains établis au Bihé ont fait des plantations d'orangers, de pommiers, de pêchers, de pruniers, de cerisiers, d'abricotiers, de figuiers, demandés à Lisbonne, ainsi que d'arbres fruitiers des tropiques.

M. Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel de la Société de géographie de Lisbonne, a bien voulu nous communiquer un résumé des travaux de M. le major Henrique de Carvalho dans son expédition au pays du Mouata-Yamvo. Nous en avons déjà donné les principaux résultats d'après M. Marcos Zagury, établi à Malangé (p. 22-26). Le résumé de M. Cordeiro renferme de plus les déterminations de latitude, longitude et altitude pour 15 localités principales, de Malangé à Moussoumba, le point de départ et le point extrême atteint par l'expédition.

Le gouverneur du Congo portugais s'est vu forcé de bloquer Quissembo, au nord d'Ambriz, sur la côte occidentale d'Afrique, les indigènes, excités par des étrangers, refusant de se soumettre aux autorités portugaises.

L'expédition des ingénieurs chargés des études du chemin de fer du Congo a été contrariée par les pluies. Le capitaine Cambier écrivait, le 8 mai, de Banza-Manteka, que sa marche était ralentie, les rivières étant très fortes. En plusieurs endroits on avait de l'eau jusqu'aux épaules. Partout la végétation était exubérante et il ne fallait pas songer à passer là où il n'y avait pas de sentier tracé. Malgré cela la santé de tous était excellente.

La section française de l'Association internationale africaine a résolu d'organiser une expédition destinée à aller au secours de Stanley et d'Émin-pacha. Les fonds nécessaires ont été immédiatement souscrits, et il a été décidé de confier le commandement de l'expédition à l'explorateur Charles Soller, qui, à diverses reprises a été chargé d'importantes missions dans l'Afrique occidentale, particulièrement au Maroc, au Sous et au Sahara.

Deux postes ont été établis sur la rive française du bas Oubangi : le premier, près du village de Bouassa-Ouatsaka, par 1°48' lat. nord; le second, au confluent de la rivière près du village d'Iranga. M. Dolizie a fait, à bord du *Ballay*, une reconnaissance de l'Oubangi en aval des rapides de Zongo.

Le nouveau journal *Afrika-Post*, organe des intérêts allemands en Afrique, annonce que M. l'ingénieur Schran, secrétaire impérial du gouvernement à Cameroun, a ramené avec lui en Westphalie six jeunes Africains, dont quatre doivent devenir artisans, un cinquième sera placé chez un forestier, le sixième, fils du roi d'Aqua, se vouera à l'étude de la langue allemande. Le gouverneur de Cameroun espère que ce dernier pourra plus tard lui servir d'interprète. Le séjour de ces jeunes gens en Allemagne sera de trois ans.

Sir Samuel Rowe, gouverneur de Sierra Léone, s'est rendu à Monrovia pour travailler à la fixation des frontières entre l'État de Libéria et la colonie anglaise.

LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

Dans notre dernier numéro (p. 193), nous signalions la nouvelle invasion de sauterelles dont souffrait la province de Constantine, en même temps que nous indiquions le procédé qui paraissait le meilleur pour en atténuer les effets. Dès lors le fléau a pris de telles proportions que malgré des efforts héroïques de la part des indigènes et des colons, il a ravagé des centaines de milliers d'hectares des terrains les plus fertiles, obligé les propriétaires de troupeaux à se défaire coûte que coûte de leurs bestiaux, causé des pertes pour plus de quarante millions de francs, et réduit à la misère des multitudes d'indigènes, menacés de périr de faim si l'État et les particuliers ne leur viennent en aide.

Un tel désastre, qui peut arrêter pour un certain temps le développement de la colonie dans sa partie orientale, nous fait un devoir d'entrer dans quelques détails sur l'insecte qui peut causer de semblables ravages, sur la marche du fléau, les moyens employés pour le combattre, et ceux que l'expérience peut suggérer pour en prévenir le retour. Indépendamment des renseignements que nous ont fournis l'*Indépendant de Constantine* et le *Moniteur de l'Algérie*, nous avons fait d'abondants emprunts au mémoire adressé à M. le gouverneur général de l'Algérie par M. Hünckel d'Herculais, président de la Société entomologique de France, sur les *Acridiens et leurs invasions en Algérie*, ainsi qu'à un article de M. Victor Laporte, sur les *Criquets*, publié dans le n° du 15 juillet du *Monde de la Science et de l'Industrie*.

Déjà au Congrès de l'Association française pour l'avancement des

sciences réuni cette année-ci à Oran, M. Hünckel d'Herculais avait résumé, dans une conférence, l'histoire naturelle des Acridiens (sauterelles), principalement celle des espèces migratrices, en insistant sur la nature et l'importance des dégâts qu'elles commettent, ainsi que sur les moyens d'arrêter ou de combattre leurs invasions. Dans son mémoire au gouverneur général de l'Algérie, il a profité des découvertes faites par les Américains, les Russes et les Anglais sur les foyers permanents de multiplication des sauterelles, et s'est efforcé de bien déterminer l'espèce ou les espèces dont la pullulation effrayante menace de ruine, depuis 1885, la province de Constantine. Il a réussi à établir que l'espèce ou les espèces dévastatrices des invasions de 1885, 1886, 1887 et 1888 n'étaient nullement l'*Acridium peregrinum* comme on le croyait généralement, mais qu'une tout autre espèce, appartenant à un genre différent, le *Stauronotus maroccanus*, se trouvait dans les bandes envahissantes, et que le *Caloptenus italicus* forme aussi des colonnes d'invasion.

Ces espèces diffèrent non seulement par des caractères zoologiques bien tranchés, mais encore par des particularités biologiques qui, à elles seules, suffiraient à les distinguer. L'*Acridium peregrinum* est de grande taille — 46 à 55 millimètres chez les mâles, 57 à 60 millimètres chez les femelles; il est de couleur jaune citron ou rose marqué de fauve. Le *Stauronotus maroccanus* est de taille moitié moindre — 17 à 28 millimètres chez les mâles, 20 à 33 chez les femelles; il est de couleur rousse testacée, relevée de taches fauves. Le *Caloptenus italicus* est aussi de taille moyenne — 15 à 22 millimètres chez les mâles, 23 à 34 chez les femelles; il est brunâtre ou grisâtre; les élytres transparentes sont couvertes dans toute leur étendue de taches obscures et inégales; les ailes sont transparentes à disque rose tendre.

Les vols de l'*A. peregrinum* arrivent dès le printemps (avril et mai); les terrains propices trouvés, chacun n'a qu'un souci, c'est de perpétuer sa race; les femelles, obéissant à leur instinct maternel, enfoncez leur abdomen de 6 à 8 centimètres dans le sol et y cachent leur progéniture; leur rôle accompli, pères et mères meurent de ci de là, misérablement. Les jeunes éclosent le mois suivant, vingt jours après la ponte.

Les vols du *St. maroccanus* et du *C. italicus* font leur apparition pendant l'été, généralement en juin et en juillet. Les femelles fouillent le sol de leur abdomen jusqu'à 3 et 4 centimètres et effectuent le dépôt de leurs œufs. Les jeunes n'apparaissent qu'au printemps suivant, c'est-à-dire neuf ou dix mois après la ponte.

Les coques ovigères sont de volume et d'aspect bien différents ; celles de l'*A. peregrinum*, de 3 à 4 centimètres de longueur renferment en moyenne 80 à 90 œufs ; celles du *St. maroccanus* et du *C. italicus*, de 1 1/2 à 2 centimètres de longueur, contiennent de 30 à 40 œufs.

Les œufs sont pondus par coques de 30 à 100 agglutinés entre eux par une sorte d'écume à laquelle se colle une foule de grains de sable. Ce revêtement a le double résultat de protéger les œufs et de les dissimuler à l'œil. Au sortir de l'œuf, les acridiens ne sont pas des marcheurs intrépides ; ils ne font guère plus de 150 mètres par jour, et même quand ils sont âgés de quinze jours, ils ne dépassent pas un kilomètre. Après cela ils deviennent des sauteurs émérites, et le saut aidant à leur marche, on les voit parcourir une dizaine de kilomètres par jour. Ils sont alors arrivés au troisième quart de leur existence et font des bonds de 60 centimètres sur 32 de hauteur. Plus ou moins attachés au sol jusque-là, ils deviennent ensuite des sauterelles proprement dites. Leurs élytres robustes et leurs ailes forment une double paire de rames d'une très grande surface, merveilleusement disposées pour fendre l'air. Elles constituent de véritables armées se dénombrant par milliards d'individus, ne volant qu'aux heures les plus chaudes de la journée, et s'abattant pour passer la nuit à terre dès que le temps fraîchit. Elles repartent le lendemain, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un terrain favorable à l'accouplement et à la ponte. Leurs colonnes s'étendent souvent sur 50 kilomètres et peuvent renfermer plus de cinquante milliards d'individus.

Parti pour Touggourt avec une caravane formée de quelques membres de l'Association pour l'avancement des sciences, M. Hünckel d'Herculais chercha à découvrir des Acridiens migrants, soit pendant la traversée du Sahara, soit dans des excursions aux oasis, mais nulle part il ne put en capturer ni en faire capturer un seul. Personne n'en avait vu de Biskra à Touggourt, ni en 1887 ni dans les années précédentes. Il traversa l'Aurès, de Biskra à Batna, par la vallée de l'Oued-Abdi, mais sans pouvoir y rencontrer des colonnes envahissantes. A son arrivée dans les régions envahies, l'examen des terrains où s'étaient effectuées les pontes, lui permit de constater qu'ils étaient tous placés dans des situations identiques, au pied du sommet des montagnes, sur des points en apparence dénudés, mais en réalité revêtus de quelques plantes clairsemées. Sur les territoires de Batna, de Mila, de Msila, etc., il vit les jeunes descendre des montagnes en colonnes serrées. Dans les plaines environnant Sétif, les sauterelles avaient choisi comme lieu de ponte les terrains les plus secs, émergeant des cultures comme des flots.

Une fois éclos, leur débordement peut causer des dévastations effrayantes; des milliers d'hectares recouverts de blé et d'autres céréales, peuvent être en quelques jours transformés en de véritables déserts par la horde envahissante de ces insectes. Les criquets sont de terribles rongeurs; presque aucune substance végétale ne résiste à l'attaque de leurs puissantes mâchoires; ils se nourrissent non seulement des herbes tendres qu'ils dévorent jusqu'à la racine, mais consomment aussi les feuilles des arbres; on les a vus ravager des champs de luzerne et de colza, des potagers, des vergers, des vignobles, des plantations de figuiers, d'oliviers, de citronniers. Ils n'épargnent point les graines sèches, vont ravir dans les silos les provisions qui y sont conservées, pénètrent dans les magasins pour y dévaliser des sacs de grains, et se rabattent même à l'occasion sur les tissus des vêtements qu'ils trouvent à l'intérieur des habitations.

La lettre suivante d'un témoin oculaire peut donner une idée de ce terrible fléau. « Je viens de faire une visite aux environs de Sétif. Vous dire ce que j'ai vu est impossible. Partout la dévastation et la ruine. Pendant quatre heures, au trot de mon cheval, j'ai foulé des couches épaisses de sauterelles et traversé d'immenses espaces entièrement rasés; rien qu'un sol nu et crevassé. Et c'est partout comme cela. Dans le seul arrondissement de Sétif, la région la plus éprouvée, cent mille hectares de belles récoltes, d'une valeur de plus de dix millions de francs, sont entièrement détruits. Il ne reste pas un seul grain à mettre en terre l'hiver prochain. Le fléau était prévu, des mesures énergiques avaient été prises pour le combattre : cinquante mille hommes munis d'appareils admirables comme engins de destruction y ont travaillé pendant deux mois; ils ont fait un épouvantable massacre de sauterelles; trois cent mille doubles décalitres d'insectes jonchent le sol. Vains efforts; inutile carnage; devant une formidable poussée venue du sud, on a dû céder, s'avouer débordé et vaincu. Des colonnes de cinquante kilomètres de profondeur sur huit à dix kilomètres de front s'avancent à raison de dix kilomètres par jour; elles rencontrent les appareils, les contournent ou les franchissent, se reforment une fois l'obstacle passé, et se précipitent en torrents dans les riches vallées du nord. Là où elles passent, et elles ont passé partout, il ne reste rien; malheureusement la sauterelle a pris ses ailes; elle s'élève parfois dans les airs comme pour prendre son vol; on espère qu'un bon vent du sud la poussera jusqu'à la mer; vain espoir; elle retombe sur le sol tant qu'elle y voit un brin de verdure. »

En effet la dévastation a été complète, depuis Batna jusqu'à El-Guerah, et depuis Sétif jusqu'à Bordj-bou-Areridj, dans la région de Souk-Ahras et sur plusieurs autres points, toutes les cultures ont été anéanties¹. Le bétail ne trouvant plus de nourriture a dû être vendu coûte que coûte. Des tribus entières souffrent de la faim; sur la route de Sétif à Constantine, on voit des indigènes fouiller la terre pour y trouver quelques racines. Des milliers de familles arabes, habituées à vivre au jour le jour, marchent à une mort certaine si le secours ne leur est porté. Deux mois, trois mois encore, ces infortunés succomberont sous la tente, dans les champs; ils viendront mourir dans les villes y apportant avec eux, comme ç'a été le cas en 1867, le typhus, compagnon inséparable des longues privations et des dures misères. Ceux qui se souviennent de cette année terrible, qui dans les annales de la colonie porte le nom d'*année de la faim*, revoient déjà en esprit les invasions d'hommes hâves, épuisés par la longue torture de la faim, tombant le long des routes, couchés dans les rues ou sur les places publiques.

Des appels chaleureux ont été adressés à tous ceux qui, en France et à l'étranger peuvent compatir aux souffrances qu'entraîne un aussi terrible fléau. Les autorités provinciales et municipales de la colonie les premières, celles de la mère patrie ensuite ont voté des secours pour répondre aux besoins les plus pressants. Il s'agit de faire vivre pendant des mois des milliers de victimes et de leur fournir les semences nécessaires pour préparer la future récolte.

En même temps, il y a lieu de faire tout ce qui est au pouvoir de l'homme pour empêcher le retour d'un pareil désastre, c'est-à-dire qu'il faut s'attaquer aux œufs de criquets, car ce n'est que par la destruction de ceux-ci que les invasions pourront être conjurées. Sans doute, comme le fait remarquer M. Hünckel d'Herculais, la recherche des œufs est très fatigante, elle exige beaucoup de temps, nécessite l'emploi d'une main d'œuvre considérable, et elle entraîne par là-même une dépense importante. En 1886, la récolte des œufs en Algérie, pratiquée du 25 mars au 11 avril sur 25,000 hectares, a permis d'en détruire 6840 doubles décalitres; 6506 hectares ont été débarrassés à peu près complètement, mais le travail a exigé 156,380 journées de prestataires travaillant par exception gratuitement. Il y a lieu d'engager les indigè-

¹ Aux dernières nouvelles, le désastre menaçait de s'étendre au département d'Alger, les colonnes de sauterelles étant portées par le vent du côté de l'Ouest.

nes à chercher et à signaler les lieux de pontes. Lorsque des pontes ont été déposées dans des terrains de culture, notamment dans ceux qui sont laissés en jachère, comme M. Hünckel d'Herculais en a vu dans les environs de Sétif, le labourage et le hersage pratiqués à l'arrière-saison sont profitables ; ils ramènent les coques ovigères à la surface du sol et facilitent l'intervention des oiseaux, qui donnent alors libéralement le plus utile concours. D'après M. Ryf, directeur de la Compagnie genevoise à Sétif, les alouettes et les étourneaux, réunis en bandes immenses, parcouraient les champs labourés ou hersés ; trouvant facile provende, ils faisaient une énorme consommation d'œufs ; il estime que les oiseaux ont détruit la moitié des coques ovigères pondues dans ces localités. M. H. Duveyrier conseille d'acclimater en Algérie un certain nombre d'oiseaux échassiers appartenant à l'espèce appelée *locust bird*, qui est très friande de sauterelles. A l'exemple de plusieurs États de l'Amérique du Nord et de l'Europe, des arrêtés empêchant la destruction des oiseaux insectivores devraient être pris, à la condition, bien entendu, qu'on en assure l'application. Quant aux procédés de destruction des insectes eux-mêmes, M. Hünckel d'Herculais préconise surtout ceux que les Anglais ont employés dans l'île de Chypre, et qui leur ont permis de débarrasser l'île du fléau destructeur qui la ravageait. En 1883, 195,000,000 d'acridiens furent détruits, en 1884, 56,000,000, et les récoltes des Cypriotes furent sauvées ; aussi renoncèrent-ils à abandonner leur sol natal comme ils en avaient d'abord eu l'idée. La première année de l'occupation, les Anglais avaient eu à se préoccuper des acridiens qui menaçaient de dévaster l'île entière, et ils avaient eu recours au ramassage des œufs pratiqué auparavant par l'administration ottomane. Mais la population acridienne s'accroissant, malgré cela, au point de devenir inquiétante, ils prirent la résolution d'attaquer le fléau avec plus de méthode et plus de vigueur. Ils chargèrent un ingénieur, M. Brown, d'organiser le service de défense et de destruction. Ce fut lui qui fit confectionner et répartir sur les points menacés les appareils employés cette année-ci par la Compagnie genevoise de Sétif, et dont nous avons donné la description dans notre dernier numéro (p. 193-194). A un moment donné, le service de défense dont il avait la direction put disposer de 11,000 appareils couvrant de toile un espace de 75 à 100 kilomètres. Le personnel était organisé militairement : un chef ouvrier dirigeait 15 à 20 hommes chargés de la pose et de la manœuvre de 30 appareils ; un surveillant à pied avait sous ses ordres quatre escouades ; un inspecteur à cheval conduisait les opérations d'un certain nombre d'escouades ; il était accompagné d'un agent comptable chargé

d'inscrire le nombre des hommes présents sur les chantiers et d'effectuer le paiement des journées à époque fixe; un directeur était, en outre, chargé du contrôle de quatre inspecteurs. La dépense totale qu'a exigé l'emploi des appareils pendant une période de six années, de 1882 à 1887, s'est élevée à 1,411,651 francs, mais cette somme paraîtra faible si l'on songe qu'elle a sauvé totalement, depuis 1884, les récoltes de l'île de Chypre, estimées annuellement à plus de deux millions de francs pour les seules cultures du froment, de l'orge et du coton.

Aux recommandations sur l'emploi des procédés susmentionnés, M. Hünczel d'Herculais en ajoute d'autres relatives à la prévision des invasions, qui nous paraissent devoir être également utiles. Pour assurer la bonne répartition des appareils de destruction, les Anglais avaient organisé à Chypre un service d'émissaires, chargés de reconnaître les cantonnements où les insectes avaient déposé leurs œufs. Il est, en effet, d'une importance capitale de relever avec le plus grand soin les points où s'effectuent et où se sont effectuées les pontes. A cet effet, M. Hünczel d'Herculais recommande de dresser des cartes précises, dites de prévision. Il ne suffit pas, dit-il, de mentionner *grosso modo* les territoires sur lesquels on a signalé l'apparition de bandes d'acridiens ailés ou la naissance de jeunes criquets, et de marquer sur des cartes les communes contaminées. Il est indispensable de faire, sur des cartes orographiques, où les reliefs du sol soient indiqués par des courbes de niveau, le pointage de tous les gisements d'œufs, de tous les endroits où l'on aura vu des groupes de femelles en déposer, et où l'on aura reconnu la présence de coques ovigères. D'après des cartes ainsi dressées, on saura avec certitude quels seront les points de départ des colonnes envahissantes et on aura la possibilité de localiser sur des territoires parfaitement délimités les engins de destruction. Mais pour rendre tous les services qu'on peut en attendre, les relevés orographiques devront être accompagnés d'un commentaire indiquant, avec une précision géologique aussi parfaite que possible, la nature du sol dans lequel on a trouvé les coques ovigères, et donnant approximativement la superficie des terrains de ponte, pour que l'on puisse évaluer l'importance que pourront avoir les colonnes lors de l'éclosion. La carte de prévision donnera au gouvernement de l'Algérie le moyen de connaître par avance si la colonie est oui ou non sous la menace d'une invasion, d'apprécier l'importance probable de l'invasion, de préparer les moyens de destruction et de prescrire les mesures nécessaires¹.

¹ Le gouvernement vient d'envoyer en Algérie M. Hünczel d'Herculais, avec

Puisse l'application des moyens préventifs et des procédés de destruction, sur une échelle suffisamment vaste, obtenir à l'Algérie, si cruellement éprouvée ces dernières années, des résultats analogues à ceux de l'île de Chypre, où la défense est aujourd'hui réduite à une simple surveillance pour empêcher la reproduction des sauterelles, et ne réclame plus qu'une somme annuelle de 80,000 francs. Il serait difficile de trouver un plus précieux encouragement.

LES PRISONNIERS DU MAHDI

Des nouvelles positives de la situation des Européens retenus prisonniers à Khartoum sont enfin parvenues au Caire au mois de mai; le D^r Junker les a communiquées aux *Mittheilungen* de Gotha et à la *Deutsche Kolonial Zeitung*. Nous leur empruntons les détails suivants, dont quelques-uns ont déjà été reproduits par la presse française.

Deux messagers sont arrivés l'un après l'autre de Khartoum au Caire porteurs de petits billets de Slatin-bey, du missionnaire autrichien Urwalder, et de la veuve d'un ancien fonctionnaire égyptien, renfermant des chèques sur le gouvernement égyptien et la mission catholique pour des sommes reçues des messagers par les tireurs. Le paiement en fut fait sur-le-champ, les lettres d'Urwalder et de Slatin-bey étant écrites en italien et en allemand, et l'écriture du tireur étant connue. Il ressort d'ailleurs de la lettre d'Urwalder, ainsi que des rapports verbaux des messagers, que le sort des Européens à Khartoum est affreux.

Les missionnaires et les sœurs sont dans une position relativement plus supportable, car ils sont libres et peuvent gagner leur vie en travaillant. La plupart font cuire à l'huile des fèves, qu'ils offrent à bas prix sur la voie publique dans le voisinage de la maison du mahdi. On ne s'inquiète pas beaucoup d'eux, parce qu'ils sont faibles et surtout très timides. Quant à Lupton-bey, il faut qu'il travaille à l'arsenal comme un simple Arabe, et qu'il exécute les travaux les plus vils et les plus pénibles, qu'il porte des fardeaux, qu'il lamine, travaille à la pelle, traîne des chariots, balaye, etc., et tout cela sans vêtements ni chaussures, avec le simple caleçon arabe et le bonnet de feutre. Depuis quel-

mission d'étudier sur les lieux mêmes les causes naturelles des invasions et les procédés les meilleurs pour les combattre. Impossible, nous semble-t-il, de faire un meilleur choix.

que temps son sort s'est un peu amélioré, en ce sens qu'il a été employé à la monnaie. L'argent européen et égyptien n'a pas cours; le mahdi fait battre sa propre monnaie. Slatin-bey doit servir de courrier au mahdi, Saïd Khalifa. Il lui faut courir devant le cheval du mahdi pour lui tenir l'étrier lorsqu'il monte ou qu'il descend, et cela nu-pieds, ne portant pour tout vêtement qu'un court caleçon et un morceau d'étoffe verte autour des épaules, et pour arme une lance et un petit drapeau. En toute occasion il a à supporter des insultes de la part du mahdi, qui pense imposer à son entourage en obligeant un chrétien, un ex-gouverneur et pacha à lui tenir l'étrier, à lui mahdi et prophète. Neufeld est dans les fers; deux fois déjà on l'a conduit enchaîné à la potence, on lui a passé une corde autour du cou, puis, par infamie ou pour l'effrayer et lui extorquer quelque chose, on l'a un peu soulevé au-dessus du sol, et on l'a laissé suspendu quelques secondes se débattant contre la mort. Après quoi on le redescendait au milieu de cris, de ricanements, et en le menaçant de recommencer souvent ce traitement, on le reconduisait enchaîné en prison. L'ancien sous-officier prussien Klotz, domestique de Seckendorf mort il y a environ une année, eut à souffrir la même torture. Les Grecs, les Syriens, les Coptes et les Égyptiens demeurés à Khartoum sont dans des conditions extrêmement tristes et doivent se soumettre aux travaux les plus infimes.

La misère et le manque d'argent, d'habits et de nourriture règnent à Khartoum; en outre la discorde et les disputes ont éclaté entre les partisans du mahdi et les adhérents d'autres grands personnages. Un chef s'est mis en révolte ouverte, puis il s'est de nouveau soumis après avoir reconnu, alors que les deux troupes étaient déjà en présence, que l'armée du mahdi était beaucoup plus forte et mieux armée que ses gens. Après de courts pourparlers, la paix fut conclue, mais au bout de peu de jours le chef susmentionné fut surpris pendant la nuit et pendu. Au reste la pendaison et le meurtre sont à l'ordre du jour à Khartoum. Tout homme qui fume, fait du commerce, ne livre pas son argent, serre ou cache du blé, est condamné à être pendu. De pareils procédés augmentent naturellement le mécontentement général.

L'un des messagers disait que si 500 hommes bien armés, de troupes turques ou égyptiennes, sans Anglais, s'avançaient de Wadi-Halfa vers la frontière ennemie, et prouvaient que la guerre faite au mahdi sera poursuivie sérieusement, ils verraient dès le premier jour se grouper autour d'eux 300 rebelles, le second jour 1000, au bout de quelques jours et à mesure qu'ils pénétreraient en Nubie des tribus et des peu-

plades entières; à leur arrivée à Khartoum ils auraient avec eux une armée de 10,000 hommes. Dans la ville même, à l'exception du mahdi et de quelques centaines de fanatiques, tous se rendraient à eux sans coup férir. Il y a une année déjà, Abd-el-Kader pacha, gouverneur général du Soudan, du mois de mai 1882 au mois de mars 1883, a offert d'entreprendre de reconquérir le Soudan avec 5000 hommes de troupes égyptiennes et moyennant 20,000 liv. sterl., en promettant de faire son entrée à Khartoum au bout de trois mois; pour des raisons politiques, son offre fut déclinée et passée sous silence.

On ne peut rien faire au Soudan avec de l'argent, c'est-à-dire qu'on n'accepte pas de rançon. Quiconque voudrait se rendre à Khartoum, avec de l'argent ou des marchandises, qu'il fût chrétien ou musulman, ami ou ennemi, se verrait dépouillé de tout, avant même d'y être arrivé, par les tribus du pays intermédiaire, appauvries par le terrorisme des mahdistes et dénuées de tout. Il serait de même absolument inutile de vouloir seulement nouer des négociations pour la libération des prisonniers. Le mahdi y donnât-il son consentement, le grand conseil qui l'entoure refuserait sa ratification. L'année passée, d'après ce qu'a dit Slatin au messenger, le mahdi n'aurait pas été loin d'accepter, la proposition d'un cheik de Berber de renouer des relations commerciales avec l'Égypte, mais le grand conseil la repoussa avec horreur.

On ne peut plus aujourd'hui douter de la vérité de ces communications. Le gouvernement égyptien et le chargé d'affaires anglais ont payé sans délai les chèques qui leur étaient présentés. Le premier messenger, qui a passé plusieurs semaines au Caire, a pu se remettre en route pour Berber le 5 juin; outre une récompense personnelle considérable, il a reçu pour les prisonniers de fortes sommes, pour le montant desquelles il aura acheté à Berber des marchandises qu'il devait conduire à Khartoum, déguisé en derviche, et dont la vente lui permettra de livrer la somme reçue au Caire. Il est en outre porteur pour Slatin, Lupton et les missionnaires, de petits billets dont chacun n'est pas grand comme quatre timbres-poste; il les a cousus dans ses vêtements.

Les tentatives pour procurer la délivrance des prisonniers n'ont pas manqué; elles provenaient de particuliers; la mission catholique surtout n'a pas cessé de s'y employer. Elle a même fait appel à l'intervention du sultan de Constantinople et du grand chérif de la Mecque, toutefois sans succès; le mahdi se tenant pour le vrai prophète et s'estimant par conséquent supérieur au sultan et au chérif ne céderait rien aux demandes de ces derniers. Leur intervention n'aurait pour effet qu'une aggravation dans le traitement des prisonniers.

Une nouvelle expédition militaire qui ne pourrait rester ignorée des maîtres actuels de Khartoum, pourrait avoir des conséquences encore plus graves pour les captifs. En cas de succès, c'est-à-dire si l'expédition réussissait à atteindre Khartoum, ils tomberaient comme victimes pour la reprise du Soudan. Le fanatisme des mahdistes ne consentirait pas à libérer les prisonniers, même pour obtenir un adoucissement aux conditions des vainqueurs. Junker estime que la libération des captifs doit en tout cas précéder toute tentative de reconquérir le Soudan.

Sans doute cette libération n'est pas facile; il y a à surmonter des difficultés que celui-là seul peut comprendre qui connaît à fond les conditions du Soudan. Mais on n'a pas encore épuisé tous les moyens d'obtenir cette délivrance par des voies pacifiques. On ne peut pas discuter publiquement ces moyens; le mahdi, qui par ses partisans et ses espions au Caire est informé de tout, ne manquerait pas d'en profiter pour faire échouer les négociations. Mais si le gouvernement égyptien, ou pour parler plus exactement l'autorité britannique dont les ordres font loi en Égypte, veut sérieusement délivrer de leur triste situation, Slatin, Lupton et les autres victimes innocentes de la politique anglaise, il ne sera pas difficile de s'entendre sur les voies et moyens avec ceux qui connaissent le Soudan.

Junker estime que c'est pour toute l'Europe, et en premier lieu, pour l'Angleterre, un déshonneur que l'état actuel du Soudan soit toléré; qu'un pays qui depuis trente ans était ouvert au commerce et à une certaine civilisation, soit abandonné sans motif et livré à la barbarie, tandis qu'avec de la bonne volonté, il serait facile de reconquérir tout le pays et de délivrer d'une honteuse captivité une quantité d'Européens. Lupton est Anglais, Neufeld Allemand, Slatin Autrichien, les trois missionnaires et les quatre sœurs sont Autrichiens et Italiens; il y a en outre plusieurs Grecs à Khartoum; plusieurs États européens civilisés sont donc représentés parmi les prisonniers du mahdi, et cependant pas un doigt ne se lève pour les libérer. Il y a vingt ans, l'Angleterre a envoyé une expédition sous les ordres de Napier pour délivrer des Européens captifs du roi Théodoros d'Abyssinie; aujourd'hui des Européens languissent depuis cinq ou six ans prisonniers d'un ennemi fanatique, et c'est l'Angleterre qui a sacrifié Gordon, imposé à l'Égypte l'abandon du Soudan et par là même empêché la délivrance des prisonniers.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Camille Coquilhat. SUR LE HAUT-CONGO. Paris (J. Lebègue et C^{ie}), 1888, in-8°, 535 p., illust. et cartes, fr. 7,50. — C'est un ouvrage du même genre que *La vie en Afrique* de Gérôme Becker, qu'a écrit M. Coquilhat. M. Becker a décrit l'Afrique orientale, les soucis et les joies du pionnier-colon sur les bords du Tanganyika, tandis que M. Coquilhat nous parle de l'Afrique occidentale et de la fondation des stations sur le Congo. Les deux ouvrages, en se complétant, permettent de se rendre compte de la situation de l'Européen au milieu des nègres de l'Afrique équatoriale, en même temps qu'ils fournissent des éléments de comparaison entre les deux régions est et ouest, au point de vue de leur configuration, de leurs ressources et de leur population.

Plusieurs des événements que cite M. Coquilhat ont déjà été décrits dans le livre de M. Stanley : *Cinq années au Congo*, car les deux voyageurs se trouvaient en même temps sur le fleuve. Toutefois les deux ouvrages ne font pas double emploi, car ils ne sont pas écrits au même point de vue. La situation des auteurs n'était pas la même; de là une certaine différence dans leurs impressions et leurs jugements. Stanley commandait en chef; il allait et venait sur le fleuve, s'occupant peu des stations où tout marchait bien, et se portant sur les points où l'occupation rencontrait des difficultés. Aussi a-t-il eu surtout pour but de décrire l'ensemble de l'œuvre en laissant de côté les détails. M. Coquilhat ne traite que dans un petit nombre de pages l'histoire de la fondation et la situation de l'État Indépendant du Congo. Son objectif est plutôt de montrer comment se sont fondées et élevées les stations de l'État sur le cours moyen et supérieur du fleuve. Il raconte par le menu les tractations avec les indigènes, les travaux du pionnier africain, ses ennuis et ses joies; en outre, il décrit l'état actuel des nègres. Ainsi son œuvre complète celle de Stanley, en développant un côté de l'important sujet traité par l'illustre explorateur.

Les premiers chapitres du livre de M. Coquilhat renseignent le lecteur sur les causes qui ont amené le voyageur en Afrique et sur ses premières pérégrinations dans la région située immédiatement au-dessus de Stanley-Pool. Ensuite vient la partie essentielle de la relation; elle rend compte des impressions personnelles ressenties lors de la création

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

des stations fondées à l'Équateur et chez les Ba-Ngala. C'est surtout là qu'il est intéressant de suivre l'auteur dans la description qu'il fait du pays qu'il a visité et des gens qui l'habitent. Passé maître dans la manière de nouer des relations amicales avec les indigènes, tout en gardant le prestige dont l'Européen ne doit jamais se départir, il fait un tableau saisissant de ces tribus barbares, anthropophages, complètement démoralisées par de longs siècles d'ignorance et de misère, et qui, malgré leur instinct guerrier, accueillent favorablement l'homme blanc qui leur apporte des paroles de paix. La vie de ces chefs de station, isolés au milieu des sauvages, séparés des établissements voisins par des centaines de lieues, dépasse en extraordinaire tout ce qu'ont pu inventer les Daniel de Foë, les Mayne-Reid et les Jules Verne. Ce n'est pas par la force qu'ils dominent, car ils n'ont avec eux qu'un petit nombre de Haoussa ou de Zanzibarites, et pourraient être écrasés si les noirs les attaquaient en masse; c'est seulement par l'ascendant moral qu'ils exercent autour d'eux. On les craint, on les respecte. Quand M. Coquilhat quitta la station des Ba-Ngala, les indigènes vinrent échanger avec lui une amicale poignée de mains et le vieux chef Mata-Buiké l'embrassa avec larmes, en lui disant : « Revenez bientôt, car je suis vieux et je veux vous revoir avant de mourir. »

Mata-Buiké revit le voyageur. Après s'être reposé en Belgique de son séjour de trois ans sur les bords du grand fleuve, M. Coquilhat retourna au Congo mais n'y séjourna pas longtemps; il tomba sérieusement malade et dut bientôt regagner l'Europe. C'est pendant ce second voyage que se passèrent les événements dont la conséquence fut l'abandon du poste des Stanley-Falls par les agents de l'État Indépendant. L'auteur a été mêlé de près à ces événements auxquels il consacre la troisième partie de son ouvrage. Les renseignements qu'il donne, pour la plupart encore inédits, éclairent d'un jour nouveau l'histoire de la fondation de l'État. L'attaque de la station par les Arabes, la fuite de M. Deane le chef du poste, la mort de son compagnon Dubois, la marche de l'expédition de secours conduite par M. Coquilhat, forment autant de scènes dramatiques, que l'auteur décrit avec clarté, et en entremêlant son récit de détails qui le rendent vivant et instructif à la fois. C'est un roman véritable, mais un roman vécu.

Dans les dernières pages intitulées : Conclusion, l'auteur expose franchement son opinion sur l'avenir de l'œuvre du Congo. Des cartes et des gravures enrichissent cet ouvrage qui se recommande au public au même titre que les meilleurs récits de voyages.

COMPTE RENDU SOMMAIRE DE LA CONFÉRENCE DONNÉE PAR M. ED. DUPONT SUR LES RÉSULTATS DE SES EXPLORATIONS GÉOLOGIQUES AU CONGO. Extrait du *Bulletin de la Société belge de géologie et de paléontologie*. Bruxelles (Polleunis, Ceuterick et Lefébure), 1888, in-8°, 28 p. — M. Dupont, l'éminent savant belge, a fait au Congo un voyage qui lui a permis d'étudier, au point de vue géologique, le cours inférieur et une partie du cours moyen du fleuve, en particulier la région comprise entre le Stanley-Pool et la mer. La relation de son voyage et l'exposé des résultats obtenus n'ont pas encore été publiés, mais le voyageur a donné le 4 mars dernier, à la Société belge de géologie, une conférence sur ses travaux. Bien que le compte rendu que nous avons sous les yeux soit succinct, on peut se faire une idée de l'importance de cette exploration, la première qui ait été faite, à ce point de vue, dans le bassin du Congo.

M. Dupont a montré que, dans l'Afrique équatoriale, la partie centrale du continent forme des plaines hautes ou plateaux moins élevés que les chaînes côtières qui les séparent de l'Océan. Pour arriver à la mer, les fleuves doivent franchir la bordure montagneuse des côtes, de sorte que dans leur cours supérieur et moyen, leur pente est faible et leur régime normal, tandis que dans le cours inférieur, ils ont à descendre les terrasses successives, en formant une chaîne de cataractes et de rapides. De l'examen des terrains situés autour du Stanley-Pool et entre ce point et la côte, M. Dupont déduit que jusqu'en des temps relativement peu éloignés de l'époque moderne, vers l'époque quaternaire, le grand Congo n'existait pas. A sa place, un petit fleuve de montagne prenant sa source dans une gorge de la Sierra de Cristal coulait sur le versant occidental seulement, tandis que, sur le plateau intérieur, les eaux s'écoulaient vers la dépression que le Stanley-Pool figure encore aujourd'hui; là elles étaient arrêtées par la chaîne côtière. Peu à peu les eaux s'accumulèrent, formant un lac immense qui en s'élevant escalada les uns après les autres les contreforts de la montagne jusqu'à ce que, profitant d'un col, elles franchirent la crête la plus élevée et s'épanchèrent sur le versant occidental de la chaîne par un torrent impétueux. La force même du courant élargit bientôt le passage et le transforma peu à peu en une vallée à parois verticales, s'approfondissant sans cesse sous le choc des cascades furieuses. Aujourd'hui encore, ce travail gigantesque se continue. A mesure que la vallée se creusait plus profonde, le niveau du lac intérieur baissait; toutefois, il n'a pas encore disparu complètement, car le Stanley-Pool en est un faible reste qui doit son existence au fait que les eaux du Congo ne peuvent encore s'élancer d'un bond dans la gorge qu'il a creusée.

Sans doute la barrière de la Sierra de Cristal, par les obstacles qu'elle a créés à la libre navigation, constitue un élément défavorable au succès de l'œuvre africaine; toutefois n'oublions pas que sans cette rangée montagneuse, le Congo n'existerait pas comme fleuve unique du centre-ouest africain. Si le plateau intérieur s'abaissait en pente régulière vers l'Océan Atlantique, les cours d'eau qui se jettent aujourd'hui dans le Congo seraient des fleuves isolés qui se rendraient chacun séparément à la mer, comme c'est le cas des fleuves d'Espagne et de France. Au contraire, arrêtées par la chaîne côtière, les rivières du plateau intérieur doivent s'unir en une artère unique qui traverse la chaîne sur un seul point. C'est donc à cet obstacle que l'on doit de pouvoir utiliser cet immense Congo et son réseau d'affluents aux mailles innombrables, qui constituent, avec l'Amazone et le Mississipi, le plus beau bassin fluvial qui soit au monde.

MITTHEILUNGEN VON FORSCHUNGSREISENDEN UND GELEHRTEN AUS DEN DEUTSCHEN SCHUTZGEBIETEN. Mit Benutzung amtlicher Quellen, herausgegeben von Dr. *Freiherr von Danckelmann*. Berlin (A. Asher et Co), 1888, I Heft, in-8°, 30 p. Fr. 1,25. — Le savant secrétaire général de la Société de géographie de Berlin, Dr. von Danckelmann, qui a fait il y a quelques années un voyage au Congo, commence aujourd'hui une publication dont l'utilité n'est pas contestable et qui sera certainement goûtée en Allemagne et à l'étranger. Il s'agit d'un bulletin qui renseignera le public sur tous les faits intéressants relatifs aux territoires placés sous le protectorat de l'Allemagne. Cette revue ne paraîtra pas à intervalles réguliers, mais chaque fois qu'un ensemble de nouvelles aura été recueilli et pourra être porté à la connaissance du public. Chaque livraison se paiera à part, à un prix qui variera suivant le nombre de pages qu'elle comptera et les gravures, cartes ou plans qu'elle renfermera. Toutes les questions seront traitées dans cette publication; elle contiendra des mémoires originaux, des récits d'exploration, des études sur des sujets touchant à la géographie, l'administration, les productions, le commerce et l'industrie des colonies allemandes, des nouvelles, des communications de source officielle, etc.; elle donnera tous les renseignements propres à éclairer le colon, le négociant ou l'administrateur, en n'utilisant que des sources dans lesquelles on puisse avoir confiance. Le nom du directeur de cette revue nous donne la certitude qu'il s'agit d'une œuvre sérieuse, marquée au coin de la science et du bon sens.

Le premier fascicule nous apporte des nouvelles de deux expéditions

au Togoland, dirigées, l'une par M. von François, l'autre par le Dr Wolf, et d'une exploration du Cameroun par le Dr Zintgraff. La presque totalité de la brochure est consacrée à l'expédition de M. Kund au pays de Batanga, c'est-à-dire à l'est du Cameroun. Cette exploration prend une réelle importance par l'étendue du territoire visité et le grand nombre de données géographiques et ethnographiques recueillies. La zone traversée par l'expédition, du mois d'octobre 1887 à la fin de février 1888, s'étend à l'est jusqu'à 12° 30' long. est, au nord jusqu'à 5° lat. nord, et au sud jusqu'au fleuve Kampo. Cette région a été jusqu'ici laissée complètement en blanc sur les cartes. M. Kund et ses compagnons ont pu établir le régime hydrographique de la contrée et déterminer approximativement la zone de partage des eaux, entre le bassin du Cameroun d'une part et les bassins du Benoué et du Congo d'autre part. Le plateau intérieur a une hauteur moyenne de 750 à 800^m; il est séparé de la côte par une rangée de montagnes d'une altitude de 1000 à 1400^m. En traversant cette chaîne, les cours d'eau font des chutes, puis ont un cours à pente douce et font encore quelques cataractes avant d'entrer dans la zone côtière proprement dite. L'expédition a rapporté d'utiles indications sur la nature géologique de la région, sur les peuples qui l'habitent, sur la ligne de démarcation entre les peuples soudaniens et les Bantous, sur l'influence arabe dans cette partie de l'Afrique, autant de sujets encore peu étudiés qui donnent un grand intérêt au récit.

Post-scriptum au Bulletin mensuel, p. 228.

A la dernière heure, l'auteur de *Au cœur de l'Afrique*, M. le Dr Schweinfurth, en ce moment à Genève, après un rendez-vous qu'il a eu ici avec le Dr Junker, nous dit admettre la possibilité de l'arrivée de Stanley à l'extrémité sud de l'ancienne province du Bahr-el-Ghazal. Son itinéraire, à partir des rapides de l'Arououimi, à 100 kil. en amont de son confluent avec le Congo, suivait cette rivière ou l'un de ses principaux affluents jusqu'à Sanga, endroit visité par Junker, pour gagner de là Wadelaï directement, ou le sud du lac Albert. Toutefois, comme l'accès de ce côté est fermé par de hautes montagnes, il serait possible que Stanley eût préféré prendre une route plus au nord, se dirigeant par terre sur Wadelaï. La nouvelle de l'arrivée du « pacha blanc » aurait pour origine l'apparition de Stanley au pays des Mabode, d'où des routes de caravanes conduisent indirectement au Darfour à travers les pays Niams-Niams. Elle aurait été transmise par l'intermédiaire des chefs indigènes et des agents arabes.

BULLETIN MENSUEL (3 septembre 1888¹).

La commission française nommée pour rechercher le meilleur emploi des sommes votées pour venir en aide aux victimes des sauterelles en **Algérie**, a fait deux parts du crédit de 500.000 fr. accordé par les Chambres, et du fonds de 5.000.000 de francs à provenir de l'émission de bons à lots, opération concertée avec le Crédit foncier. Une somme de 1.300.000 fr. servira à payer 80.000 journées aux militaires détachés pour travailler à la destruction des sauterelles, et 2.309.742 journées aux indigènes qui ont concouru à la même œuvre. Une autre somme de 1.200.000 fr. sera mise en réserve pour les mesures à prendre en vue de la campagne prochaine : ramassage des œufs, achat d'appareils, main-d'œuvre indigène. Sur les 2.990.000 fr. restants, un million sera affecté à l'achat de graines pour semences; le surplus, enfin, sera distribué d'après les évaluations du service des contributions directes. Dès la première quinzaine de juillet, les sauterelles avaient commencé à déposer leurs œufs en terre, et la ponte devait continuer jusqu'à la fin du mois. On n'a pas attendu qu'elle fût terminée pour reconnaître et délimiter les surfaces où elle s'est produite, rechercher les œufs et les détruire. La terre étant absolument nue, il est plus facile de les découvrir et de les ramasser qu'il ne le sera dans deux mois, lorsque les premières pluies d'automne auront fait repousser les herbes; sans doute, on ne peut espérer détruire toutes les pontes, la quantité d'œufs pondus cette année étant énorme, mais n'en ramassât-on que la moitié, ce résultat serait déjà satisfaisant et diminuerait d'autant les éclosions de 1889; les appareils feraient le reste.

La *Contemporary Review* a publié, sur la découverte récente d'une quantité de tablettes cunéiformes, à Tel-el-Amarna, dans la **Haute-Égypte**, un article, duquel il ressort que ces tablettes sont des lettres ou dépêches adressées à Aménophis III et IV, de la XVIII^{me} dynastie, par les rois ou gouverneurs de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de la Babylonie. Lorsque Aménophis IV eut rompu avec les prêtres de cette ville, ces documents furent transportés de Thèbes à la

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

nouvelle capitale avec le reste des archives royales. Ils révèlent des rapports politiques et littéraires entre l'Égypte et la Babylonie, bien avant la date assignée par les égyptologues à l'exode des Israélites. Sous ce rapport, cette révélation atteint les proportions d'une véritable révolution historique et renverse toutes les notions actuellement admises sur l'ancien Orient. Les scribes qui ont écrit en caractères babyloniens trahissent une connaissance approfondie de l'alphabet cunéiforme. Évidemment l'Asie occidentale possédait des écoles excellentes où la littérature babylonienne était cultivée avec soin. Ainsi s'expliqueraient le fait qu'on trouvât dans le pays de Canaan les noms de divinités assyriennes, et les curieuses analogies signalées dans les cosmologies de la Babylonie et de la Phénicie. Un certain nombre de documents conservés dans le pays de Canaan devaient être écrits sur l'argile et non point sur papyrus. On peut donc espérer que le jour où des villes comme Tyr et Kirjat-Sepher, la Cité des livres, seront exhumées des profondeurs du sol, on y trouvera des bibliothèques analogues à celles de Ninive et de Babylonie. Nous sommes assurés maintenant qu'avant la sortie des Israélites de l'Égypte, les habitants du pays de Canaan savaient lire, et qu'ils écrivaient sur des briques.

L'état de guerre qui se prolonge entre l'Italie et l'**Abyssinie** ayant engagé le général Napier de Magdala à demander, dans la séance du 3 août de la Chambre des Lords, si une médiation entre les belligérants était possible, a fourni au marquis de Salisbury l'occasion de communiquer le texte du premier article de la convention conclue en 1884 avec l'Abyssinie par les soins de l'amiral Hewett. Cet article est ainsi conçu : « Aussitôt le traité signé il y aura libre transit, à travers Massaouah, de toutes les marchandises, y compris les armes et les munitions, pour l'aller et le retour en Abyssinie, sous la protection anglaise. » Sans doute à ce moment l'Angleterre comptait continuer à occuper Massaouah pour le compte de l'Égypte. En laissant l'Italie installer ses troupes à Massaouah, elle lui fit comprendre que les engagements pris par le gouvernement de la reine devaient être remplis. L'Italie s'en chargea, mais n'en tint pas compte. Le gouvernement anglais désire prévenir un conflit plus sérieux, mais sa médiation ayant échoué une première fois, il ne peut que chercher à saisir une occasion favorable pour faciliter le rétablissement de la paix entre l'Italie et l'Abyssinie.

M. Jamesson, un des adjoints de **Stanley**, laissé à Yambouya avec le major Barttelot, et qui s'était rendu à Nyangoué et à Kasongo résidences de Tipo-Tipo, où s'organisait la caravane destinée au transport

des 600 charges laissées par Stanley au camp de l'Arououimi, a, d'après une dépêche de Zanzibar du 30 juillet, écrit de Kasongo, le 15 avril, que le major Barttelot et lui-même se préparaient à quitter le camp de Yambouya avec Tipo-Tipo et une caravane de 900 hommes. Il ressort de cette dépêche que la situation de la région des Stanley-Falls a dû s'améliorer beaucoup depuis le retour de Tipo-Tipo, et que celui-ci reste fidèle aux engagements qu'il a contractés envers l'État indépendant et envers Stanley. C'est par Zanzibar également qu'est arrivée à M. M. Camperio, une lettre de Casati écrite de Giuaña, résidence de Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro, du 5 décembre 1887. « Je ne crois pas que Stanley arrive prochainement, » disait-il. « Aucune nouvelle, même vague, ne nous est parvenue de l'ouest. Je suis convaincu qu'il ne peut être ici avant le mois de mars prochain, à moins que la fortune n'ait singulièrement souri à sa marche. Caravane nombreuse, difficulté de ravitaillement, pénurie de grains, maladies, etc., ce sont là des éléments avec lesquels il faut compter sérieusement. » Stanley n'était donc pas encore annoncé le 5 décembre, cinq mois après son départ du camp de Yambouya. Casati ne l'attendait pas avant le mois de mars. Ainsi, il n'y a rien de bien étonnant que nous n'ayons pas encore la nouvelle de son arrivée près d'Emin pacha, les correspondances de Wadelai ayant mis jusqu'ici six mois au moins pour parvenir à la côte. D'après la dépêche de Zanzibar, l'arrière-garde, avec MM. Barttelot et Jamesson, ainsi que Tipo-Tipo, s'est mise en marche à la fin d'avril ou au commencement de mai pour rejoindre l'expédition principale.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* annonce la formation d'une société qui organisera une expédition allemande pour porter secours à **Emin pacha**. Alors même que la Société coloniale allemande ne peut pas s'en charger directement, elle sympathise pleinement avec tous les efforts qui se font pour prévenir le retour d'une catastrophe semblable à celle de Khartoum. Ce sera donc, avec les entreprises anglaise et française, la troisième expédition organisée pour secourir le dernier auxiliaire de Gordon. On comprend que tous les regards du monde civilisé soient attachés sur les événements du Haut Nil desquels dépendent le salut ou la ruine des principaux intérêts de l'Europe dans l'Afrique centrale. D'après le *Berliner Tagblatt*, si l'expédition réussit, on établira une route commerciale allant des hauts pays des lacs vers l'est, l'on organisera, le long de la route, des stations, et l'on fondera une société des lacs allemande-est-africaine. Une commission provisoire s'est formée pour poursuivre la réalisation de ce plan. L'explorateur Wissmann fait partie du comité directeur.

Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro (p. 225), la croisade que le cardinal **Lavigerie** se proposait d'organiser pour abolir l'**esclavage**. Une correspondance de Bruxelles au *Temps* nous indique les moyens que Son Éminence compte employer pour chercher à réaliser son dessein. Autant l'abolition qu'il a en vue est désirable, autant les moyens qu'il préconise paraissent chimériques. D'après le correspondant du *Temps*, il s'agirait de l'ouverture d'une souscription pour l'équipement d'une milice sainte qui serait envoyée sur les bords du Tanganyika, pour mettre obstacle au passage des caravanes d'esclaves et les empêcher de pénétrer sur le territoire de l'État du Congo. Le cardinal ne demande que cent hommes pour mettre un terme à cet odieux commerce. Mais que feront ces cent hommes échelonnés le long des rives d'un lac qui a plus de 500 kilom. de longueur? Mgr. Lavigerie rappelle aux puissances les articles de l'Acte général qu'elles ont signé à Berlin il y a trois ans, par lesquels elles se sont engagées à entraver la traite par tous les moyens, et leur demande d'interdire aux musulmans, dans les régions de l'Afrique placées sous des protectorats européens, le port et l'usage des armes dont ils frappent les esclaves, que leur doctrine assimile à l'animal et rayale parfois au-dessous de la bête. Il invite même les puissances européennes à refouler les mahométans obstinés d'Afrique en Turquie ou dans les Indes, mais en même temps il ne veut pas qu'elles portent la guerre à l'intérieur de l'Afrique. Il ne veut pas que l'on fasse couler le sang des chasseurs d'esclaves pour les empêcher de faire couler celui des malheureux noirs; cependant sa sainte milice devra être armée. A quoi serviront ces armes, si ce n'est au moins à se défendre contre les attaques des Arabes, dont le sang ne manquera pas de couler, pour peu que la milice du cardinal sache s'en servir?

A propos de la réclamation de l'Italie au sultan de Zanzibar au sujet du port de **Kismayou**, la *Gazette de Cologne* fait remarquer que l'inviolabilité du territoire de Zanzibar a été garantie par la France, l'Angleterre et l'Allemagne, et que l'assentiment de ces puissances serait certainement nécessaire pour la cession du port susmentionné, à l'embouchure du fleuve Juba. L'Allemagne ne se montrera pas très empressée de répondre aux exigences de l'Italie, et celle-ci ne voudra pas à cette occasion se brouiller avec l'Allemagne. On ne peut d'ailleurs s'attendre à voir, avant un certain nombre d'années, une puissance européenne prendre pied sur la côte orientale des Somalis, à moins qu'elle n'y emploie constamment des forces militaires considérables. Il y a

quatre ans, l'expédition italienne du vaisseau de guerre le *Barbarigo* à Kismayou a complètement échoué; les Anglais aussi ont fait des expériences désagréables avec les Somalis. De toutes les nations européennes ce sont les Allemands qui ont le mieux su prendre ce peuple belliqueux. Les membres de la Société de l'Afrique orientale, qui ont conclu des traités avec les princes somalis, ont passé de longs mois, sans armes, au milieu de ces populations redoutées, qui les ont traités avec respect et amitié. Aucune puissance européenne ne pourrait occuper Kismayou plus facilement que l'Allemagne. Si, malgré les traités passés avec la Société de l'Afrique orientale, l'Allemagne n'a pas essayé d'acquérir ce port, c'est parce que les rapports avec les indigènes, qui n'ont presque pas eu de contact avec l'Europe, sont encore trop difficiles, et que l'on veut attendre de voir quelle sera l'influence du commerce européen sur le caractère des belliqueuses tribus somalis.

La Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, à Saint-Gall, a cherché à procurer, à Madagascar et au Transvaal, de nouveaux débouchés aux produits de l'industrie suisse. Les *Geographische Nachrichten* annoncent que les tentatives faites sous ses auspices sont en bonne voie, et donnent d'utiles renseignements sur les conditions du commerce dans la **République sud-africaine**. Les maisons de commerce, surtout les grandes, sont essentiellement anglaises, ce sont elles qui ont entre les mains presque tout le commerce d'importation, et elles favorisent naturellement les produits anglais. Ceux-ci leur arrivent essentiellement par la voie de Natal. Dans toutes les localités, grandes ou petites, les magasins doivent être pourvus de tous les articles imaginables, produisant une valeur qui va de 100,000 francs à un million et au delà. Le commerce en détail domine; comme il n'y a eu jusqu'ici que des marchandises anglaises ou américaines, les articles importés de Suisse, présentant un caractère de nouveauté, ont trouvé un écoulement facile; l'augmentation rapide de la population européenne, attirée par le développement de l'exploitation des gisements aurifères, leur assurera un débit toujours plus grand. Mais les agents suisses au Transvaal recommandent de ne pas se borner à expédier des marchandises courantes; les articles de première qualité sont très demandés. Le monde féminin des villes veut les nouveautés et les articles de fantaisie du plus grand luxe, et s'inquiète beaucoup moins du prix que de la qualité des objets. Dès lors, ce seront les marchandises les plus fines qui obtiendront l'écoulement le plus considérable. Elles doivent arriver à Natal en août ou septembre; jusqu'à ce moment-là, le transport par wagons, de la

côte au Transvaal, est presque interrompu depuis le mois de mai, par suite du manque de fourrage nécessaire pour les bœufs d'attelage pendant ces quatre ou cinq mois.

La Société allemande de l'Afrique occidentale a formé le projet d'établir une communication régulière entre **Wallfisch-bay** et **Saint-Paul de Loanda**, se reliant aux steamers de la ligne Woermann. Par là, les territoires du protectorat allemand de l'Afrique sud-ouest seraient mis en relation directe avec la mère patrie, et, en outre, la Société ouvrirait un débouché important aux produits des établissements d'exploitation de viande de bétail qu'elle a créés dans ces territoires. Entre Saint-Paul de Loanda et Libéria, les vapeurs de la ligne Woermann touchent à seize stations les plus importantes de la côte où manquent les viandes salées et fumées, et où les territoires de l'intérieur ne fournissent que très peu de viande de boucherie. Toutes les provisions de ce genre doivent être tirées d'Europe.

A **Boma**, nous apprend le *Mouvement géographique*, M. Ledeganck, vice-gouverneur général de l'État du Congo, a reçu la visite officielle de deux chefs dont on ignorait l'existence et dont, jusqu'ici, aucun voyageur n'avait parlé à propos de l'organisation politique du pays, sauf M. le lieutenant Avaert, dans une lettre annexée à l'ouvrage récent du capitaine Coquilhat. Ce sont les *Makabas*, chefs suprêmes. Les neuf rois de Boma reçoivent d'eux leur investiture et élisent, de leur côté, le successeur d'un makaba décédé. Les rois ne leur paient pas de tribut, mais ils leur sont soumis pour les affaires d'ordre supérieur. Cependant ils avaient, jusqu'à présent, gardé le silence auprès des Européens sur ces deux makabas, qui ont reçu, au plateau de Boma, l'accueil le plus empressé. Leur résidence est située à l'est de Boma, dans un district très riche et très peuplé, appelé Kinsalba. La visite de ces princes suzerains peut être considérée comme un fait heureux de nature à faciliter beaucoup, à l'avenir, les relations de cette région avec Boma. Voici, d'ailleurs, comment s'exprime à leur sujet M. Avaert, dans la lettre susmentionnée. « Le régime politique des fiotes n'est pas compliqué. Les chefs sont indépendants, qu'ils commandent à un seul village ou à plusieurs. Dans ce dernier cas, des sous-chefs administrent au nom du chef. Celui-ci a le titre de *m'foumou* ; chaque sous-chef est *manilombé*, ce qui pourrait se traduire par ministre, conseiller. Ils sont souvent *linguister* (factotum, interprète) du chef ; ce sont eux qui traitent directement avec les factoreries. Dans les districts ou tribus, les *m'foumou* se confèrent, non en vue de la guerre qui peut se faire de village à village,

mais pour régler les questions religieuses ou d'intérêt commun. Tout se traite dans des réunions plénières (palabres), dans lesquelles on bat le fétiche, c'est-à-dire qu'on le consulte, à tout propos, que la patrie soit en danger ou que l'on veuille vendre une poule. Chaque confédération a son roi, qui préside aux grandes solennités, et qui semble être, avec le féticheur, le conservateur des traditions. Aussi la personne royale est-elle entourée d'une vénération superstitieuse. Toutefois sa puissance n'est que nominale sur les m'foumou, qui le surveillent et s'entendent parfaitement pour le faire disparaître quand il est trop riche ou trop entreprenant. Un roi ne peut, sous aucun prétexte, s'approcher des rives du Congo, dont la vue, disent-ils, le ferait mourir sur-le-champ. »

Voici quelques détails sur le voyage que M. Dolizie a fait sur l'**Oubangi**, à bord de l'*Alima*, jusqu'en amont des chutes de Zongo. Le bateau quitta le Stanley-Pool le 26 novembre et arriva au poste français, établi sur la rive gauche de l'Oubangi, le 6 novembre, soit en onze jours. M. Dolizie commença la reconnaissance de la rivière avec l'intention de dépasser les rapides et de pousser, aussi loin qu'il le pourrait, l'exploration du cours supérieur en amont de ceux-ci. Le 19 décembre, l'*Alima* arriva au nouveau poste français, établi sur la rive droite et destiné à remplacer celui de la rive gauche, cédé à l'État indépendant à la suite de la convention passée avec la France. Ce poste, nommé Bonanza Oudzaka, est établi par 1°, 50' lat. nord. Après six jours passés en cet endroit, le bateau se remit en route et arriva, le 31 décembre, au pied des rapides de Zongo, par 4°, 18' 30" lat. nord. Le 2 janvier, l'*Alima* franchit le premier rapide et poursuivit pendant quelques heures sa navigation en amont. Mais déjà les eaux baissaient et il alla donner, à plusieurs reprises, sur des bancs de cailloux. N'ayant à sa disposition qu'un bateau d'un trop fort tirant d'eau, M. Dolizie fut forcé de rebrousser chemin sans avoir pu dépasser le point atteint trois ans auparavant par M. Grenfell.

M. Pierre Kauffer, membre correspondant de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, écrit au *Bulletin* de cette Société que l'écoulement facile trouvé sur la place de Hambourg par les **tabacs de la Société des planteurs de Cameroun**, Wermann, Thormählen & C^{ie}, a eu pour résultat la fondation d'une nouvelle Compagnie, appelée : Société des plantations de tabac du pays de Cameroun, Jantzen, Thormählen et Dollmann. Il a été reconnu que les terrains productifs volcaniques qui se trouvent au pied du Cameroun, ainsi que le climat à la fois chaud et humide, donnent un tabac qui, avec le temps, et en étant convenable-

ment travaillé, peut jouer un rôle important sur le marché européen. Il y a plusieurs années déjà, la maison Jantzen et Thormählen a acquis de vastes territoires limités par la mer, entre Ngomé, près Victoria, et le Rio del Rey, sur le versant ouest du massif du Cameroun. Ces territoires seront ajoutés à d'autres terrains et deviendront la propriété de la nouvelle Société. La connaissance approfondie du pays que possèdent MM. Jantzen et Thormählen, directeurs responsables de la dite Société, donne lieu de croire que cette entreprise se développera rapidement et fournira de bons résultats.

M. Treich-Laplène, dont nous parlions dans notre précédent numéro (p. 237), est parti le 9 août pour **Assinie** (côte de Guinée), afin de prendre en personne la direction du convoi de ravitaillement qui va être dirigé sur Kong, où le capitaine Binger se trouvera, on l'espère du moins, le 1^{er} octobre. Résident adjoint à Grand-Bassam et Assinie, il était désigné pour cette difficile mission, par la belle exploration qu'il a faite l'an dernier dans la région de Bontoukou. Son escorte sera choisie dans la milice d'Assinie, qui est composée d'hommes disciplinés et dévoués. On estime à 20,000 fr. les frais de toute nature occasionnés par cette expédition de ravitaillement. Mais M. Verdier, résident de France à Grand-Bassam et à Assinie, a généreusement offert à l'administration des colonies d'y contribuer pour une moitié, et conformément aux propositions de cet administrateur, le complément de la somme nécessaire pour ce convoi a été mis à sa disposition par le sous-secrétaire d'État. M. Treich-Laplène espère arriver à Kong vers le 1^{er} octobre et rallier la côte avec M. Binger avant la fin de l'année. Le voyage qu'il va entreprendre sera intéressant sous tous les rapports.

Le *Temps* a reçu de St-Louis l'annonce que deux messagers de **M. Binger** sont arrivés le 21 juin à Bamakou, avec des lettres dont l'une, datée de Kong le 1^{er} mars, était adressée au colonel Galliéri, ou, en son absence, au commandant du Soudan. En voici le résumé télégraphique :

Le 12 janvier, le lieutenant Binger est presque obligé de fuir pour sortir des États de Samory. Il achète fort cher le droit de pénétrer dans le Foulouna. Arrêté à 6 kilomètres de Niélé, capitale de Pegué, il reçoit l'ordre d'attendre que celui-ci puisse le recevoir. Il tombe malade. Pegué ne le laisse manquer de rien et fait prendre chaque jour des nouvelles de sa santé; mais il refuse de le recevoir, à cause de son passage chez Samory, et de l'influence des sorciers : en effet, Tidjani est mort après le passage des canonnières chez lui, et le chef de Fourou est mort

après le passage de Binger dans ce village. Il proteste cependant de son amitié pour les Français. Tiéba ravage périodiquement ce pays, où il est détesté pour ses actes de cruauté. M. Binger part pour Kong, le 3 février, en contournant Niélé, avec un guide que Pegué lui a donné. Il y arrive le 20 du même mois, après avoir traversé deux grosses rivières qui se réunissent en aval de cette ville, pour former un cours d'eau qu'il suppose être la rivière Aleka ou la grande branche du Volta. Kong, dont la longitude est de 6° 9' 45" et la latitude 8° 54' 15" est à 50 jours de marche de Bamakou. Les habitants du pays à traverser pour y arriver sont turbulents. La ville a 10,000 habitants et est bâtie sur un grand plateau de 650 à 700 mètres. Les almayms Sitafa, Sokhonokho, de la famille des Ouattara, sont les chefs du pays. La population de Kong, toute musulmane, est exclusivement commerçante. Elle s'occupe de tissage et de teinture à l'indigo. Il y a près de cent puits à teinture en activité. Cette population est encore un peu hostile aux Français, par suite de leurs relations avec Samory ; mais les marabouts, qui sont la classe dirigeante, sont gagnés à la cause française. Le reste du pays est très pacifique et sympathique aux Français. Kong exporte, sur Djenné et Silga, des étoffes, des dampés, de l'or du Lobi et du Gottogo, et des kolas venant de l'Ashanti. A la date de sa lettre, M. Binger devait prendre, avec un sauf-conduit, la route de Djenné jusqu'à Bododioulasou pour aller à Worodougou, par le Ylinga ou la Dafina. Il espérait arriver à Worodougou à la fin d'avril et revenir à Kong par le Gottogo. A la fin de l'hivernage, il comptait chercher Bonutoukou, endroit encore inconnu, signalé par l'anglais Lonsdale, et revenir par là. La situation de Samory et de Tiéba est toujours la même. Les Dioulas de Kong vont échanger de la poudre et des armes à Sikhasso, contre des captifs ioffas de Samory. Sikhasso est approvisionné pour longtemps, et on dit que Tiéba résistera encore plusieurs années. Tous les pays que le lieutenant Binger a traversés sont hostiles à Samory.

En suivant sur la carte très imparfaite de cette partie de l'Afrique, on voit que M. Binger a fait route à peu près dans la direction du sud-sud-est, du Niger jusqu'à Kong. De là l'explorateur devait se diriger au nord-ouest pour se rendre à Worodougou, qui est situé sur un des principaux affluents du Niger. Enfin, de Worodougou M. Binger avait l'intention de revenir à Kong ; c'est là qu'il trouvera le convoi de ravitaillement qu'on prépare à Grand-Bassam.

M. Th. Hubler, de St-Louis, a transmis au *Bulletin* de la Société de géographie commerciale de Bordeaux les renseignements comparatifs

suivants sur la **production des arachides au Sénégal** dans les trois dernières années :

	1886 Tonnes	1887 Tonnes	1888 Tonnes
Cayor et Baol (banlieues de S ^t -Louis et de Rufisque comprises).....	17,000	17,000	26,500
Nianing, Joal et petite Côte.....	1,400	1,600	4,200
Rivières du Sina et du Saloum.....	1,800	2,200	3,500
Ile de Foundiougne (Saloum).....	100	200	1,200
Rivière de Gambie.....	10,000	4,000	9,000
Rivière de Cazamance.....	100	100	1,600
Tonnes.....	30,400	25,100	46,000

C'est donc quarante-six millions de kilogrammes d'arachides qui ont été exportés dans l'année commerciale de novembre 1887 à mai 1888; vingt-un millions de plus qu'en 1887; 1888 en aurait fourni davantage encore, sans les pluies trop abondantes qui ont nui aux semis, sans la nécessité pour l'indigène de compléter son alimentation, faute de mil et de haricots en quantité suffisante, par la graine d'arachides, et sans les réserves pour ensemençer ses terres. L'association des efforts de l'Administration et de l'initiative privée a été féconde en bons résultats et démontre qu'il serait facile d'augmenter encore la production du sol si riche du Sénégal.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

A l'imitation de la Société anglaise d'ethnographie établie à Capetown, il s'est fondé, à Paris, dans le sein de la Société d'ethnographie, une section nouvelle sous le titre de Société africaine. Elle recueillera les traditions populaires des indigènes de l'Afrique, et pourra aussi rendre des services à la colonisation et au commerce.

La commission spéciale de la ramie a reconnu que, par suite du retard considérable de la végétation, il serait impossible de se procurer pour le 15 août, date fixée primitivement pour le concours de décortication, des tiges de ramie d'une longueur et d'une qualité convenables. Sur son préavis, M. le ministre de l'agriculture a décidé que l'ouverture du concours international d'appareils et de procédés industriels propres à décortiquer la ramie aurait lieu le 25 septembre prochain.

Le comte Saminiatelli, attaché à l'agence diplomatique italienne au Caire, a quitté cette ville, chargé d'une mission inconnue. Son arrivée à Wadi-Halfa ayant été signalée, on pense qu'il se propose d'entrer en relations avec les Soudanais, et de les engager à diriger leurs produits sur Massaouah.

Sir Francis de Winton, ancien gouverneur général de l'État du Congo et secrétaire de l'*Emin-Pacha Relief Expedition*, a été nommé au poste de gouverneur des territoires de la *British East African Association*, récemment fondée par M. Mac Kinnon à la côte orientale d'Afrique.

L'année dernière, le sultan de Witou avait prélevé un impôt, d'abord sur les acheteurs, ensuite sur les vendeurs, soi-disant pour obtenir les ressources nécessaires à l'achat d'armes et de munitions et à l'entretien d'une forte troupe pour se garantir des incursions des Somalis. Le gouvernement de l'empire allemand, sous le protectorat duquel se trouve maintenant placé le pays de Witou, a aboli cet impôt qui avait fait renchérir beaucoup les produits du pays.

Le *Mouvement géographique* annonce que M. le lieutenant Franqui, rentré du Congo à Bruxelles il y a six mois, est reparti pour la côte orientale d'Afrique, chargé d'une mission spéciale.

La Société de géographie commerciale de la Suisse orientale, dont le siège est à Saint-Gall, a envoyé à Nossi-Bé MM. Lutz et Anderes pour fonder un comptoir pour l'écoulement des produits de l'industrie du tissage des étoffes de couleur.

Dans la séance du 28 juillet dernier du Volksraad de la République Sud-africaine, a été ratifié le traité d'union conclu avec la Nouvelle République. Il a été en outre donné lecture de la convention passée avec l'Angleterre, convention d'après laquelle la République Sud-africaine renonce à toute prétention sur le Zoulouland, et se charge de toutes les obligations contractées par la Nouvelle République.

Le gouvernement anglais a chargé le gouverneur de la Colonie du Cap de notifier à la République Sud-africaine que le pays des Ma-Tébélé, des Ma-Chona et des Ma-Kalaka, ainsi que la partie septentrionale du territoire de Khama jusqu'au Zambèze, est dans la sphère exclusive de l'influence anglaise.

A la suite d'une invasion récente du territoire de Khama par le commandant boër Grobelaar, le gouverneur de la Colonie du Cap a ordonné à l'administrateur Shippard de se rendre sur les lieux pour faire une enquête. M. Krüger, président de la République Sud-africaine, en a été informé et a été invité par le gouverneur à envoyer un délégué du Transvaal pour prendre part à l'enquête.

M. Joachim Machado, ingénieur, s'est rendu à Mossamédès, pour commencer les études nécessaires à l'établissement d'un chemin de fer, de ce port à la Serra de Chella.

M. Brook, missionnaire anglais, se propose de pénétrer du bassin du Congo dans celui du Niger. Il remontera l'Oubangi en bateau jusqu'aux rapides de Zongo; de là il se dirigera par terre vers le Bénoué.

M. Crampel, fonctionnaire dans la colonie du Congo français, partira de Leketi, sur l'*Alima*, pour chercher à atteindre de là les frontières du territoire de Cameroun placé sous le protectorat allemand.

Le roi des Belges a fait un séjour en Angleterre; de Bruxelles on a mandé aux journaux français que ce séjour se rattachait à la question africaine. Le souverain de l'État du Congo aurait proposé au gouvernement britannique la réunion

d'une nouvelle conférence africaine, chargée de délimiter définitivement la *sphère*, ou, pour mieux dire, les limites dans lesquelles chacune des puissances intéressées, c'est-à-dire la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Turquie et l'État du Congo, pourront librement exercer leur influence.

D'après une lettre que nous a adressée M. A.-J. Wauters, rédacteur du *Mouvement géographique*, le chemin de fer du Congo s'annonce comme devant être d'une construction des plus simples. Toutes les appréhensions que l'on pouvait concevoir à ce sujet s'évanouissent les unes après les autres. M. Cambier, chef de l'expédition des études du chemin de fer, a dû rentrer récemment en Belgique. Nous ne tarderons pas à connaître son rapport sur cette question.

Un vicariat apostolique du Congo indépendant a été créé par un bref pontifical, et l'œuvre en sera confiée à la mission belge de Scheutveld-lez-Bruxelles.

Il résulte d'un rapport adressé par M. Liebrecht, chef de Léopoldville, que l'arbre qui produit la noix de kola se rencontre en abondance le long des deux rives du Kwa (cours inférieur du Kassai), et également sur la rive gauche du Congo, entre Kwamouth et Bolobo.

La Société de géographie de Marseille a fait inscrire au programme du Congrès des sociétés françaises de géographie, réuni à Bourg, du 20 au 26 août, la question de la création d'une ligne de paquebots à vapeur, sous pavillon français, desservant la côte occidentale d'Afrique jusqu'au Congo. Les points de départ en seraient le Havre et Marseille, et les escales une douzaine de points desservis actuellement par des vapeurs anglais, allemands, belges et portugais seulement, malgré les grands intérêts que la France y possède.

La maison Daumas, Béraud et C^e, ayant cédé son steamer l'*Alima* au gouvernement du Congo français, envoie, pour le remplacer, un nouveau bateau à vapeur la *France*, à sa factorerie de Brazzaville. Avec le *Ballay* et l'*Alima*, ce sera le troisième vapeur français qui naviguera sur le haut Congo.

M. Olivier, vicomte de Sanderval, dont, sur des rapports d'indigènes du Fouta-Djallon, on avait annoncé la mort dans cette région, est arrivé à Marseille, par la *Bourgogne*, en parfaite santé.

DERNIÈRES NOUVELLES DE KHARTOUM

La rédaction des *Mittheilungen* de Gotha a reçu, par l'entremise du Dr Junker, de nouveaux renseignements sur Khartoum et sur l'état des choses dans l'ancien Soudan égyptien. Nous les reproduisons comme suite aux informations que nous avons données dans notre dernier numéro sur les prisonniers du mahdi.

Le 5 juillet, un nouveau messenger de Khartoum est arrivé au Caire, apportant de petits billets de Lupton bey au consul général anglais, et du missionnaire Urwalder à la mission catholique, en vue de paiement

d'argent; le dernier demande en outre une recette pour teindre les cotonnades grises des gens de Dongola, afin que les nonnes et les missionnaires prisonniers puissent gagner leur vie par l'exercice de cet art.

Mais les nouvelles détaillées communiquées verbalement par le messenger sont beaucoup plus importantes. C'est un homme de Berber, très connu à Omdurman, résidence actuelle du mahdi, parent de quelques-unes des personnes de l'entourage de celui-ci, et qui exprime sans préventions son opinion sur les circonstances du Soudan et sur les traitements que l'on fait subir aux prisonniers, tandis qu'en général les Orientaux parlent à chacun selon son gré.

Au dire du messenger, la position des prisonniers est encore beaucoup plus mauvaise que nous ne l'avons publié. Slatin bey n'est point un piqueur, il n'est que *boab*, c'est-à-dire qu'il doit stationner tout le jour à la porte du mahdi, où il est sans cesse exposé aux avanies de celui-ci, et livré aux moqueries et au mépris de la population. Les mauvais traitements corporels ne sont point exclus. La nuit il dort sous surveillance dans une dépendance. Il ne lui est permis ni de s'éloigner du voisinage du mahdi, ni de parler aux Européens, ni de fréquenter le bazar. Lupton bey est également placé sous une surveillance constante, travaille et dort dans l'arsenal, et ne doit point avoir de relations avec les autres Européens¹. Neufeld se trouve encore en prison, et, comme espion, il est détesté de la population. Les trafiquants grecs, ainsi que les missionnaires, sont libres et peuvent aller et venir dans la ville, mais il ne leur est pas permis de sortir des portes; ils s'efforcent de gagner leur entretien par le commerce des aliments, encore cela doit-il se passer clandestinement, car tout commerce, toute espèce de moyen de gagner de l'argent est interdit.

Il n'est pas possible d'obtenir, pour les prisonniers européens, la perspective du retour dans leur patrie au moyen d'un échange de prisonniers ou en les rachetant. Le fait suivant en est la preuve. On avait proposé à Khartoum d'échanger les Européens contre quelques derviches notables captifs des Kababiches. Lorsque le mahdi entendit parler de cette proposition, il fit comparaître devant lui tous les Européens; derrière chacun d'eux se tenait un noir armé d'une lance; puis le mahdi demanda : qui veut être échangé? Dans ces conditions-là, chacun préféra naturellement déclarer qu'il voulait rester.

Le messenger a confirmé les précédents rapports sur l'oppression

¹ Une dépêche du Caire annonce la mort de Lupton bey.

qu'exerce le mahdi et sur l'irritation croissante contre lui et ses partisans. Il n'est pas respecté du peuple comme mahdi; mais il est craint comme despote et tyran. Dernièrement, il a fait mettre à mort le scheik Saleh, chef des Arabes Kababiches. Au Darfour, un membre de l'ancienne famille souveraine s'était laissé proclamer sultan; vaincu par le mahdi, il fut massacré lui, ses parents et ses adhérents. A la suite de ces meurtres, et sans qu'aucun mouvement de rébellion se fût produit au Kordofan, le mahdi fit préparer un vrai carnage des principaux hommes du pays, et tous ceux qui auraient pu devenir dangereux pour lui furent assassinés. La peur seule empêche la population de secouer spontanément le joug qui pèse sur elle beaucoup plus durement que celui de la domination égyptienne, quelque injuste qu'elle fût. Il ne faudrait pas une armée de 5000 hommes, ni même de 1000 — 300 hommes suffiraient — à la frontière, pour qu'ils fussent 10000 en arrivant à Khartoum, et pour que toute la puissance du mahdi s'effondrât. Contrairement à ce que disent les Anglais, il n'y a, entre Wadi-Halfa et Berber, aucune troupe régulière du mahdi, mais seulement des bandes et des hordes qui, au nom du mahdi, oppriment les habitants et, vrais voleurs de grands chemins, dépouillent les trafiquants, chrétiens ou Arabes. Le seul point de toute la route jusqu'à Khartoum, où l'on pourrait rencontrer de la résistance, serait Berber, qui est occupé par des troupes du mahdi et défendu par de l'artillerie. Mais si les assaillants avaient à enregistrer la moindre victoire, et qu'ils pussent sérieusement jusqu'à Khartoum, la garnison de Berber passerait dans leurs rangs. La population ne les inquiéterait jamais, au contraire elle les soutiendrait de toutes manières, car tout le monde soupire après la délivrance, quel que soit le libérateur. A l'approche d'une armée ennemie, le mahdi lui-même n'oserait pas défendre son quartier général d'Omdurman, qui n'est pas fortifié; il se retirerait vers le sud, dans l'intérieur du Kordofan, avec ses partisans et les trésors qu'il a amassés. Le fanatisme qui a régné jusqu'à l'expulsion des Égyptiens a cessé; l'ardeur belliqueuse et le courage militaire se sont éteints. Le mahdi traînerait après lui les prisonniers européens, pour les garder en tout cas comme otages; mais à l'arrivée de l'armée ennemie, et au milieu du désordre et de la joie tumultueuse de la population, ils trouveraient probablement l'occasion de s'échapper et de se joindre aux libérateurs.

Le messenger, parti d'Omdurman le 5 mai pour Berber, avait vu, depuis le milieu de mars, le mahdi faire des préparatifs pour une expédition vers le sud, afin d'attaquer le pacha blanc qui occupe encore le

pays et s'emparer de celui-ci. Cette nouvelle explique peut-être le bruit qui courait à Souakim, de l'arrivée, dans le Bahr-el-Ghazal, d'un pacha blanc que beaucoup ont pris pour Stanley. L'expédition du mahdi, composée de quatre steamers, avec plusieurs barques remorquées, qui portaient environ 4000 hommes, est vraisemblablement dirigée contre Émin pacha, car sa persistance à occuper la province de l'Équateur avec une quantité considérable de troupes exercées et de nombreux auxiliaires levés chez les tribus indigènes, devait toujours paraître au mahdi comme un danger pour le maintien de son empire.

Il n'est sans doute pas possible de contester d'une manière absolue que Stanley soit le pacha blanc. Mais il faut admettre que sa marche en avant ait été soutenue par les forces d'Émin pacha, car sa troupe à lui, de 480 hommes, avec laquelle il a quitté l'Arououimi, serait, en tout cas, trop faible pour entreprendre une campagne contre le mahdi. On pourra bien un jour apprendre l'apparition de Stanley dans l'ancienne province du Bahr-el-Ghazal. Mais comme la nouvelle ne parle que d'un pacha et non de deux, une éminente personnalité du Caire estime plus probable qu'Émin pacha s'est avancé vers le Bahr-el-Ghazal, peut-être pour ramener les troupes vers le nord par le chemin qu'elles connaissent, la confiance dans l'expédition de secours qu'elles attendaient les ayant abandonnées ensuite des délais apportés à l'arrivée de Stanley. Cette opinion gagne en vraisemblance si l'on considère qu'à Omdurman le pacha blanc est désigné comme mudir (gouverneur), titre qui appartient à Émin et non à Stanley.

Quoi qu'il en soit, qu'Émin ou Stanley menace du sud l'empire du mahdi, ou que les mahdistes dirigent une expédition pour s'emparer de la province de l'Équateur, placée sous l'autorité d'Émin pacha, le moment est venu où il est urgent d'envoyer d'Égypte une armée, soit pour réoccuper Dongola, soit pour coopérer avec ce pacha, tout au moins pour diminuer, par une diversion, le danger auquel il est exposé de la part des troupes ennemies. Il est actuellement possible de rétablir l'ordre au Soudan, de délivrer les prisonniers européens, de restreindre le trafic des esclaves plus florissant que jamais, et de rouvrir un vaste territoire à la civilisation. Si l'on ne profite pas de l'occasion, il est à craindre qu'Émin et Stanley ne partagent le sort de l'infortuné Gordon, et que les populations du Soudan ne continuent à s'entretuer jusqu'à ce qu'épuisées elles retombent, sans pouvoir résister, sous la domination égyptienne.

UN EXEMPLE DE L'INFLUENCE DES ARABES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Les progrès de l'invasion arabe dans l'Afrique centrale sont si rapides, et les conséquences en sont si désastreuses, que si les Européens ne se hâtent de prendre des mesures énergiques pour s'y opposer, l'œuvre civilisatrice qu'ils veulent accomplir en faveur des indigènes sera sans objet, car ils trouveront les régions les plus fertiles dépeuplées et les localités les plus prospères ruinées par les envahisseurs. Nous n'en voulons pour preuve que l'exposé fait récemment par le lieutenant Wissmann à la Société de géographie de Londres, que nous apporte le dernier numéro des *Proceedings*.

La région mentionnée par l'explorateur est bornée par le Sankourou et le Lomami, deux affluents de la rive gauche du Congo; avant 1881, elle n'avait encore vu ni Arabes, ni Européens; Pogge et Wissmann furent les premiers qui la traversèrent. Elle forme une savane, coupée de nombreux ruisseaux qui ont creusé leur lit à une profondeur de 50 mètres, dans un terrain de laterite d'un rouge foncé, dont la couleur contraste agréablement avec les teintes sombres des herbes. Au fond de ces ravins on peut voir les grès, disposés horizontalement et souvent teintés de rouge par des parcelles de fer. Une zone étroite de forêt vierge, d'une végétation luxuriante, encadre les cours d'eau, frais et limpides comme du cristal. A vol d'oiseau, le pays a l'apparence d'un marbre richement veiné, les forêts qui bordent les ruisseaux représentant les veines, la savane ouverte le fond même de la roche. La vue est attirée par des bandes foncées qui se déroulent comme les replis d'un serpent le long des collines, et à mesure que l'on approche, il se trouve que ce sont des plantations de palmiers, à l'ombre desquels sont construits les grands villages ou plutôt les villes des Bena-Ki, de la tribu des Ba-Songé. Les troncs vigoureux et les couronnes superbes de ces palmiers à huile et à vin, prouvent évidemment que des villages y ont subsisté pendant de longues époques de paix et de sécurité.

Un jour du mois de janvier 1882, dit le lieutenant Wissmann, nous étions campés près de l'entrée occidentale d'une des plus grandes de ces villes, habitée par les Bagna Pesihi. De bonne heure le matin retentit dans notre camp le cri *Sangulemé* (prenons nos colis). Le Dr Pogge, moi et notre interprète noir, nous enfourchons nos bœufs, et nous avançons le long d'un large sentier, évidemment très fréquenté. Les dix-neuf

hommes venus avec nous de la côte, et les Ba-Louba qui, dans leur confiance naïve, s'étaient attachés aux premiers hommes blancs qu'ils avaient vus, serrèrent immédiatement leurs rangs. Notre procession qui comptait 200 personnes, y compris les 60 femmes des Ba-Louba et environ 40 hommes armés de fusils, disparut bientôt sous l'ombre fraîche des palmiers. Peu à peu la route s'élargit jusqu'à ce qu'elle atteigne 20 mètres de large. De chaque côté, des clairières laissent apercevoir des habitations dont chacune appartient à une famille et se compose de quatre ou cinq huttes d'herbe soigneusement construites, d'une hauteur de 6 mètres, et entourant une espèce de cour d'une propreté scrupuleuse. Les huttes carrées, de 6 mètres de chaque côté, sont dressées sur un soubassement d'argile, bien battue pour résister à l'humidité. Les portes, de la hauteur d'un homme, sont surmontées d'un porche.

L'intérieur est divisé en deux compartiments dont l'un contient deux lits, proprement faits de bois de palmier. Les meubles de la chambre d'habitation consistent en sièges de bois sculpté; le plancher et les parois sont couverts de nattes d'herbes, et le long des murs sont rangés un grand bouclier, des arcs et des flèches, une gourde pour le vin de palme, et un grand vase d'argile pour l'eau. Une large planche suspendue au toit est couverte de noix, de fibres de palme employées pour tisser, de peaux, de maïs et de millet. Dans les cours sont les mortiers en bois pour piler le grain, ainsi que les métiers entre deux arbres, et les jouets des enfants, car la cour est le préau de la jeune génération. Des jardins occupent l'espace libre entre les habitations; les indigènes y cultivent du chanvre sauvage, du tabac, des tomates, du poivre rouge, des courges, des ananas, des cannes à sucre, du ricin et d'autres plantes médicinales. Un bouquet de bananiers et de plantains s'élève derrière chaque maison; les palmiers fournissent à leurs propriétaires des noix, de l'huile, du vin, des fibres. Chez les Ba-Songé, ce sont les hommes qui cultivent les champs de pommes de terre douces, d'arachides, de maïs, de manioc et de millet dont on se sert pour faire de la bière. D'autre part, les femmes s'appliquent aux devoirs domestiques plus faciles, et vont chercher du bois et de l'eau.

Chaque habitation, avec sa ferme, occupe une longue bande de terrain qui s'étend de la rue du village jusqu'au ruisseau, et est bornée par des sentiers bien tracés, le long desquels cheminent des porteurs d'eau. Des chèvres laitières à courtes jambes, des moutons et une multitude de poules animent la propriété. Personne ne paraît craindre les voleurs.

Le jour de notre arrivée fut un événement. « Deux hommes blancs, à longue chevelure droite, dont l'un — le D^r Pogge — à la barbe flottante, sont venus, » disaient les natifs, « d'un pays inconnu, du côté du soleil couchant. Ils sont montés sur d'étranges animaux, ressemblant à des buffles — le gros bétail n'est pas connu dans cette région, — et ils font obéir ces énormes créatures comme des chiens. » Le bruit se répandit que c'étaient les fils de l'esprit Bena-Kalunga qui étaient sortis de l'eau.

On avait déjà rapporté dans le pays que quoique ces étrangers fussent pourvus d'armes à feu terribles, comme les Ba-Kalanga — les Arabes, — à l'est, c'étaient néanmoins de bonnes gens, qui n'aimaient pas la guerre, payaient tout ce qu'ils demandaient, au lieu de se servir eux-mêmes et de ravager le pays. Les indigènes, dans l'attente, s'étaient rassemblés devant leurs habitations : les hommes, grands et musculeux, quoique un peu obèses, complètement armés, mais d'une tenue modeste ; les femmes, également grandes, mais plus sveltes, sans ornements barbares, légèrement tatouées sur le ventre et le dos, jetant un coup d'œil sur leurs protecteurs naturels, les yeux grands ouverts, la main devant la bouche béante en signe de profond étonnement. Des enfants bien nourris regardaient les étrangers hommes blancs du fond de leurs cachettes dans les buissons ou dans d'étroites ruelles. On voyait clairement que la surprise n'était pas complètement exempte d'appréhension. En promenant mes regards autour de moi, je me disais que notre petit nombre pourrait être écrasé par ces multitudes de gens avant que nous eussions pu faire usage de nos armes.

C'était une file d'habitations qui n'en finissait pas. D'une voix douce, je dis aux natifs le long de la route *uta pash, ka vita* (à bas les armes, pas de guerre), et bientôt mes efforts furent appuyés par plusieurs anciens qui m'accompagnaient et dissipèrent les dernières traces d'appréhension. De six heures et demie du matin jusqu'à onze heures sans interruption, nous suivîmes cette rue de la ville, et quand nous la quittâmes pour prendre une route vers l'est, elle se prolongeait encore vers le sud-est suivant les sinuosités du terrain. En comptant que nous marchions à raison de trois kilomètres à l'heure, la ville des Bagna Pesihî doit avoir environ seize kilomètres de longueur. Nous établîmes notre campement près du ruisseau, et bientôt notre camp se remplit d'un si grand nombre de personnes désireuses de trafiquer, que nos rapports avec nos gens à nous furent complètement empêchés. Nous eûmes la visite d'au moins 4000 à 5000 habitants de la ville. Les vivres étant très abondants, nous les achetâmes à bas prix : une poule pour un grand

caurie et une chèvre pour un mètre de calicot. C'est dans ces villages des Bena-Ki que j'ai acquis les plus beaux spécimens de ma collection d'armes : des haches de guerre incrustées de cuivre, des lances, etc.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre marche sans qu'aucune querelle eût troublé nos relations avec ces aimables sauvages. Joyeux, l'estomac bien garni — condition *sine quâ non* de la gaité des nègres — et chargés de provisions, nous emportions un agréable souvenir de nos amis les Bagna Pesihi.

Quatre ans plus tard, je me retrouvai au centre de l'Afrique ; cette fois à la tête d'une caravane d'environ mille personnes, accompagné du lieutenant belge Le Marinel et de M. Buslag. Des forêts épaisses et inhospitalières habitées par les sauvages Bene-Mona et par des Ba-Toua dispersés, les Bushmen de cette région, nous avaient forcés de prendre une direction plus au sud. Enfin nous atteignîmes, avec une grande satisfaction, les larges savanes des Bena-Ki, où nous espérions restaurer nos forces dans des villes prospères, et nous dédommager des fatigues que nous avions éprouvées.

Nous campâmes de nouveau près de la grande ville des Bagna Pesihi. De bonne heure le lendemain, nous nous rendîmes à ses plantations de palmiers. Les chemins n'en sont plus propres comme c'était le cas naguère. Une herbe épaisse les recouvre, et à mesure que nous approchons, nous sommes frappés du silence qui y règne. Nos anciens amis ne sont plus là pour nous sourire et nous souhaiter la bienvenue. Un silence de mort règne sous les hautes couronnes de palmiers légèrement balancées par le vent. Nous entrons, cherchons vainement à droite et à gauche les habitations autrefois heureuses et les anciennes scènes de bonheur. De hautes herbes recouvrent tout ; ça et là un pieu carbonisé et quelques bananiers seuls prouvent que ces lieux ont été habités par l'homme. Des crânes blanchis le long de la route et des mains d'homme attachées à des pieux racontent ce qui s'est passé depuis notre dernière visite.

Les Ba-Kalanga, nous a-t-on dit, avec leurs longs vêtements blancs et leurs turbans, ont passé par là. Les hordes d'un chef puissant, qui vit à l'est du Lomami, et que l'on nomme tantôt Tupa-Tupa, tantôt Muchipula ou Tipo-Tipo, sont venues ici pour trafiquer. Quantité de femmes ont été emmenées, tout ce qui a fait résistance a été tué, champs, jardins, plantations de bananiers, tout a été détruit. Les palmiers seuls ont échappé à la fureur de ces visiteurs. Deux fois, à trois mois d'intervalle, ces destructeurs sont revenus, et les ravages qu'ils ont causés ont été achevés par la petite vérole qu'ils ont apportée et par la famine. Les

Bagna Pesihî, et même toute la tribu des Bena-Ki a cessé d'exister. Quelques malheureux dispersés, nous a-t-on dit, ont cherché un refuge chez un chef qui habite sur le Sankourou, nommé Zappu-Tapp, qui est lui-même un échappé des invasions arabes.

On peut facilement s'imaginer l'indignation produite chez les Européens par la vue des ravages causés par ces destructeurs. Tous les jours se reproduisaient les mêmes scènes d'horreur, jusqu'à ce qu'un jour Wissmann et sa caravane arrivèrent sur les bords du Lukasi, où se trouvait un camp de ces Arabes, au nombre de 3000; leur chef était un nommé Sayol, un des lieutenants de Tipo-Tipo. Wissmann n'avait amené jusque-là son personnel qu'avec grand'peine, car tous ses gens avaient beaucoup souffert de la faim, en traversant les forêts vierges et les districts dépeuplés. Ils avaient vécu de moelle de palmiers, sans mépriser même des fruits réputés vénéneux; aussi se passait-il à peine un jour sans qu'un de ses fidèles Ba-Louba succombât d'épuisement. Lui, qui avait la responsabilité de leur vie, souffrait cruellement pendant ces sombres journées. Amaigri et abattu, ces pauvres gens le regardaient d'un air suppliant dans l'espoir qu'il pourrait améliorer leur position.

Après une courte mais orageuse entrevue avec Sayol, Wissmann établit son camp dans le voisinage. Il s'aperçut que la conduite des gens de Tipo-Tipo était tout autre qu'elle ne l'était d'ordinaire, et ce ne fut que lorsqu'il arriva à Nyangoué qu'il apprit que ce changement était la suite des combats livrés par les Arabes aux Européens aux Stanley-Falls. Il visita le camp de Sayol. A l'entrée, un échafaudage de poutres était orné d'une cinquantaine de mains droites coupées. Quelques-uns des hommes de Wissmann lui dirent que les victimes de ces cruautés avaient été dépecées pour servir à une fête cannibale, car les auxiliaires de Tipo-Tipo, sur le Lomami, les Bene Kaleboué et les Ba-Tetela sont cannibales.

Vivement ému, Wissmann se demanda s'il ne lui serait pas possible de punir cette horde de meurtriers; mais les conditions dans lesquelles se trouvait sa caravane lui ôtaient tout espoir de succès. Il dépendait lui-même de la bonne volonté du chasseur d'esclaves, qui pouvait l'empêcher de retourner à ces districts dépeuplés qu'il venait de parcourir avec tant de difficulté; et quant au pays qu'il avait devant lui, il ne pouvait le traverser qu'à l'aide de guides que lui fournirait Sayol.

En terminant son exposé, Wissmann s'est demandé comment cette région pourrait être mise au bénéfice de la civilisation. Les missionnaires

ont été sans doute une source de grande bénédiction pour les districts de la côte, mais il est évident que les indigènes qui n'ont pas un seul jour de sécurité, ni pour leurs vies, ni pour leurs biens, ne sont pas dans des conditions propres à ouvrir leurs cœurs aux idées nobles et élevées de la religion. La mission civilisatrice la plus nécessaire est celle qui délivrerait ces tribus du chancre rongeur qui empoisonne chez eux les sources mêmes de la vie et qui amènera infailliblement leur extinction totale. Cette œuvre réclame de grandes ressources, mais c'est une des plus nobles qui puissent être entreprises. Seulement, il faut la commencer sans tarder, car le mal s'étend rapidement, et l'influence des Arabes grandit de jour en jour.

EXTENSION DU PROTECTORAT BRITANNIQUE A LA CÔTE D'OR

Les *Nouvelles de nos missionnaires*, de Neuchâtel, renferment une lettre de M. Ramseyer, d'Abétifi, relative à la proclamation du protectorat anglais sur l'Okwaou¹, au nord de la colonie de la Côte d'Or. Nous en extrayons ce qui suit :

« Le 5 mai fera époque dans les annales de l'Okwaou ; ce jour-là notre province a été annexée à la Colonie et se trouve désormais sous la juridiction du gouvernement anglais de la Côte d'Or.

Depuis des années déjà le roi et ses chefs, qui avaient secoué le joug du roi de Coumassie, demandaient à être reçus dans la Colonie ; mais la réponse avait toujours été : « C'est impossible, votre pays est trop éloigné de la Côte ». L'Okwaou se trouvait donc être un état indépendant ; mais cette position devenait anormale pour un peuple qui avait toujours eu un maître. En 1876, au moment de l'arrivée des missionnaires, les chefs étaient sur le point d'accepter la proposition du roi de Coumassie, accompagnée de riches présents, de se soumettre de nouveau à leur ancien maître. La venue des missionnaires leur apparut comme un gage que le gouvernement de la Côte d'Or finirait par accéder à leur demande ; ils demeurèrent indépendants, mais en affirmant qu'ils voulaient être fidèles à la bannière anglaise. Cette position, qui leur permettait de se dire sujets anglais sans s'inquiéter des lois de la colonie, leur paraissait fort agréable. Mais elle ouvrait la porte à quantité de vagabonds, venus de la Côte, *educated natives*, comme ils s'appellent eux-mêmes, coiffés d'un bonnet rouge, prétendant être envoyés par le gouverneur pour

¹ Voy. la Carte VI^e année, p. 324.

régler certaines affaires, et extorquant d'assez fortes sommes aux indigènes.

A la fin d'avril de cette année-ci, arriva une lettre du D^r Smith, commissaire anglais, résidant à Bégoro, dans l'Akem, qui demandait au roi de faire tout de suite arranger la route d'Abétifi à la frontière de l'Akem. Quelques jours plus tard, à la grande surprise de tout le monde, le commissaire lui-même arrivait avec 26 soldats haoussas. C'est un mulâtre de Sierra-Léone, qui a fait ses études en Angleterre. Il descendit chez M. Ramseyer, tandis que ses soldats, assez sauvages, furent logés dans les dépendances de la station et chez les chrétiens d'Abétifi.

A une heure, le 5 mai, tous les chefs se rassemblèrent, ainsi qu'une foule de plus de 5000 personnes rangée en demi-cercle, en face du roi Kofi-Boutin, coiffé d'un bonnet de peau de léopard ; à sa droite, le chef d'Abétifi, général en chef des troupes de l'Okwaou ; puis à droite encore, les chefs d'Obo, Obomeng, etc., dont les troupes forment l'aile droite de l'armée, et à gauche, ceux d'Adouamoua, Nkwatia, Mpraséo, etc., formant l'aile gauche. Toutes les transactions se font dans le même ordre. Pour l'entretien des routes, par exemple, c'est l'aile droite qui se charge du côté droit, et l'aile gauche, du côté gauche, tandis que le centre, Abétifi, Pepiassé, a la charge d'enlever les troncs d'arbres tombés en travers du chemin.

Tous ces chefs étaient abrités par leurs grands parasols ou dais multicolores, bleus, rouges, jaunes, noirs, verts, etc., surmontés d'insignes indiquant leurs dignités respectives. Plusieurs portaient de magnifiques pagens achantis, et s'étaient parés de leurs objets les plus précieux : bracelets, bagues, plaques en or et en argent. Devant chaque chef étaient assis, les uns sur de petites chaises, d'autres, simplement sur le sol, les hérauts, avec de grandes plaques d'or sur la poitrine, les porte-épée avec leur sabre à poignée plaquée d'or, les huissiers coiffés de bonnets de peau de singe ; plus loin, de jeunes garçons agitant des queues d'éléphants, symbole de grandeur et de puissance ; d'autres jeunes gens portaient l'armure du chef, entouré de sa garde personnelle, armée de fusils à pierre. Devant le chef d'Abétifi, le chef des porte-épée, portant sur la tête une coiffure qui ressemblait à un casque surmonté d'une aigrette de plumes d'aigle. Chaque chef avait à ses pieds, planté en terre ou dans un plat de cuivre, son *soumang*, fétiche protecteur. Dans une affaire de cette importance, il s'agissait d'être sur ses gardes, et de se placer sous la protection de ces fétiches. C'étaient des plumes entourant un crâne d'un animal quelconque, le tout sale et dégouttant

du sang dont on l'avait aspergé; d'autres, étaient simplement un bâton fiché en terre et entouré de lianes, de chiffons, et couvert du sang et des œufs qu'on lui avait offerts. Le tout avait un cachet de pompe africaine qui ne manquait pas d'intérêt; c'était pittoresque, mais aussi sauvage, surtout quand les tambours, les cornets, les clairons se mettaient de la partie.

A une heure et demie, le commissaire prit la parole pour annoncer à l'assemblée qu'ensuite des demandes réitérées de l'Okwaou, le gouverneur avait reçu de la reine d'Angleterre l'autorisation de recevoir leur province au nombre des États de la Colonie de la Côte d'Or, qu'il était porteur d'un traité dont il donnerait lecture, et qu'il présenterait au roi et à ses chefs pour qu'ils y apposassent leur signature.

Le traité fut lu, puis traduit par l'interprète. Les articles en sont courts et peuvent se résumer ainsi :

1° Le roi et ses chefs déclarent n'être liés par aucun traité avec aucune puissance européenne, et se placer sous la protection de la Grande-Bretagne.

2° Le gouverneur de la Côte d'Or reçoit l'Okwaou au nombre des États placés sous le protectorat de l'Angleterre.

3° En cas de différends, le roi et ses chefs promettent de recourir au gouverneur comme arbitre avant de s'engager dans des hostilités.

4° Ils s'engagent à ne plus autoriser aucun sacrifice humain.

5° Ils promettent d'encourager et de faciliter le commerce par tous les moyens possibles.

6° Ils déclarent qu'ils ne céderont leur pays à aucune puissance européenne sans en avoir auparavant conféré avec le gouvernement de S. M. et sans avoir reçu l'autorisation du gouverneur de la colonie.

La réponse des chefs ne fut pas très spontanée; quelques-uns étaient indécis et auraient désiré avoir quelques jours pour se consulter. Ils auraient surtout voulu savoir quelque chose de précis quant à la question de l'esclavage. Ils se retirèrent à l'écart, et délibérèrent pendant trois quarts d'heure. Au bout de ce temps, ils firent appeler les deux catéchistes indigènes qui depuis plusieurs années vivent au milieu d'eux, et leur demandèrent leur avis. Kwabi, l'un d'eux, interpellé sur la question de l'abolition de l'esclavage, leur dit franchement qu'ils ne devaient pas se faire illusion, que les lois de la Colonie seraient aussi les leurs, que, par conséquent, l'esclavage serait aboli dans l'Okwaou; à eux de prendre soin de leurs esclaves, et de les bien traiter pour qu'ils leur restent attachés en qualité de domestiques.

Enfin la décision fut prise, et tous les chefs vinrent l'un après l'autre, selon leur rang, poser l'index sur le sceau en face de leur nom. Le traité était signé.

Le commissaire fit avancer ses haoussas et présenter les armes ; le clairon sonna et toute l'assemblée poussa un hurra trois fois répété en l'honneur de la reine d'Angleterre.

Le Dr Smith a profité de l'occasion de sa visite à Abétifi pour distribuer, de la part du gouverneur, des graines d'une espèce de coton égyptien qui, paraît-il, a plus de valeur que celui qu'on cultive dans le pays. Il demanda aussi aux chefs de lui donner quelques représentants pour l'accompagner auprès du gouverneur. Après quoi il se remit en route pour Bégoro, d'où il a dû se rendre à la Côte.

Avant son départ les chefs l'avaient comblé de présents de toutes sortes : pisangs, ignames, riz, œufs, arachides, noix de palme, etc., plus une vingtaine de moutons au moins.

M. Ramseyer ajoute que les sacrifices humains pour les funérailles d'une personne de distinction, ont complètement cessé depuis des années ; peut-être, secrètement, cette horrible coutume est-elle encore pratiquée, mais très rarement. »

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demaffey.¹

Tati, 12 juin 1888.

Mon voyage de Prétoria à Tati a été rendu pénible par les pluies, qui ont été, cet été, d'une persistance exceptionnelle. Il ne m'a pas fallu moins de 37 jours de Prétoria à Shoshong, en passant par Rustenburg. J'ai été arrêté six jours par la Crocodile River et dix par le Marico.

En passant à la mission de Flien-fontein (mission catholique, où j'ai reçu le plus cordial accueil), j'ai été charmé de voir un superbe jardin rempli de fleurs et de fruits de toute espèce. La vigne y vient très bien. Cela montre ce que l'on pourrait faire produire à ce pays, partout où il y a de l'eau, avec un peu, très peu de peine.

A Shoshong, je trouvai F. Selous occupé à faire ses derniers préparatifs pour une grande expédition de chasse au nord du Zambèze. Comme vous le savez, Selous n'est pas seulement un chasseur, mais aussi un explorateur de grand mérite.

¹ La première partie de la lettre de M. Demaffey se rapporte au traité de paix et d'amitié conclu avec l'Angleterre par Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, et à la nomination, par la république Sud-africaine, d'un consul auprès du même souverain. Nous ne la publions pas, ayant déjà donné, p. 202 et 203, des renseignements détaillés sur ces deux faits.

A Prétoria et à Rustenburg, j'avais entendu raconter que plusieurs wagons appartenant à des Boërs qui voulaient se rendre au pays des Ma-Tébélé avaient été arrêtés par ordre de Khama et contraints de rebrousser chemin. On ajoutait même qu'une guerre entre Lo-Bengula et Khama était imminente, et que ce dernier refusait le passage à travers son territoire à tous les wagons chargés pour le Ma-Tébéléland. Renseignements pris, tout cela était faux. Un seul wagon avait été arrêté : il appartenait à un Allemand et était chargé d'eau-de-vie. Or Khama interdit rigoureusement la vente des boissons alcooliques dans tout le pays des Ba-Mangwato, et le conducteur du char en question avait négligé de se munir de l'autorisation nécessaire pour passer en transit.

Les journaux du Cap avaient fait quelque bruit de l'expulsion de deux traitants de Shoshong. — On s'étonnait d'une mesure qui contrastait avec les procédés habituels de Khama envers les blancs, surtout envers les sujets anglais. Ces traitants avaient obtenu de Lo-Bengula l'autorisation d'exploiter les gisements aurifères, ou métallifères, qu'ils pourraient découvrir entre les rivières Shashi et Makloutsié, c'est-à-dire dans une contrée qui appartient à Khama, ou du moins qu'il réclame comme faisant partie de son territoire. De là une querelle, à la suite de laquelle MM. Francis et Chapman durent quitter Shoshong. — Ils ont, paraît-il, continué de faire des levers entre les rivières Shashi et Makloutsié, et aujourd'hui même nous est arrivée, de Shoshong, la nouvelle que Khama avait envoyé une troupe de soldats pour les arrêter. Si cela est vrai, que fera Lo-Bengula ? fermera-t-il les yeux et laissera-t-il Khama envahir un territoire que lui aussi considère comme sien, ou bien enverra-t-il un corps de troupes ? Au reste je doute très fort de l'exactitude de cette nouvelle.

Je suis en ce moment occupé à lever le plan de la Concession Tati, c'est-à-dire de toute la contrée comprise entre les rivières Romakabane et Shashi, jusqu'aux sources de ces rivières. C'est un travail long et pénible, à cause de la nature du terrain. — Il ne sera pas terminé avant la fin de septembre. — Je vous l'enverrai avec quelques notes sur les gisements aurifères du Ma-Tébéléland.

A. DEMAFFEY.

14 juin.

P. S. Dernières nouvelles de Gouboulououayo. — Une personne de ma connaissance qui arrive à l'instant de Gouboulououayo m'affirme que Lo-Bengula a manifesté une vive surprise et un sérieux mécontentement lorsqu'il a eu connaissance de la proclamation du gouvernement du Transvaal. — Le roi n'aurait jamais demandé au dit Gouvernement de délivrer des passeports aux personnes se rendant au Ma-Tébéléland¹, encore moins aurait-il réclamé la présence, à Gouboulououayo, d'un représentant du Transvaal. — Il attendrait avec impatience l'arrivée de M. Moffat, commissaire anglais.

Nous complétons cette correspondance par la description suivante, que l'on a bien voulu nous communiquer, extraite d'une lettre de M. Demaffey à sa famille :

¹ Voy. p. 203.

« Mon camp a un air d'ordre qui fait plaisir à voir. Les tentes, la hutte et le wagon forment un alignement irréprochable sur un plateau qui a été débarrassé, sur un large espace, des arbres et des broussailles qui le couvraient. De tous côtés, à perte de vue, ondule la forêt, le bush. Vers l'est, et vers l'ouest, deux lignes foncées indiquent les grands arbres qui croissent le long des rives de la Tati et de l'Insway ¹. Trois mamelons, dont l'un fort élevé, dominent le camp. A 200 pas des tentes, les nègres ont établi leurs huttes.

Le travail finit au coucher du soleil. Tout le monde rentre au camp ainsi que les animaux qui, pendant la journée, ont été au pâturage. Les chevaux sont mis au piquet, habillés pour la nuit, et reçoivent leur souper de maïs. Les bœufs, les ânes et les moutons, sont *kraalés*, c'est-à-dire enfermés dans une enceinte faite de branches épineuses. Les feux sont allumés. On fait la cuisine en plein vent. Après le souper les deux blancs se couchent, les nègres bavardent et rient autour des feux ; puis peu à peu ils font silence, et l'on n'entend plus que les cris des chacals et des hyènes. C'est mon heure de prédilection ; j'observe les étoiles et la lune, je mets en ordre le travail de la journée, j'écris des lettres, etc. »

Lettre de Berlin, du D^r Schweinfurth.

Berlin, 9 août 1888

Le capitaine Camperio a reçu de Casati une lettre datée du 5 décembre 1887, dont la *Kölnische Zeitung* vient de donner une traduction. Casati dit qu'il ne peut pas attendre Stanley avant le mois de mars.

J'ai vu le lieutenant Wissmann, hier, avant son départ, et nous avons longuement causé des affaires du Soudan. Il se rend en Égypte par la voie de Brindisi, avec une mission de la part du roi des Belges. Il garde le secret sur le but de son voyage, mais je suppose qu'il s'agit d'une expédition de secours en faveur d'Émin pacha. Toutefois, avec les autorités égyptiennes, et à leur tête Riaz pacha, l'ennemi de Gordon et l'instrument de la politique anglaise qui ne veut pas entendre parler de l'ouverture du Soudan, je crains que l'on ne fasse rien.

Une démarche collective des puissances pour ouvrir le Soudan, y supprimer la traite, etc, ne me paraît pas avoir chance d'aboutir ; peut-être les usages diplomatiques ne permettraient-ils pas d'adopter des mesures coercitives.

S'agirait-il d'une cession, à l'État du Congo, de tout ou partie du territoire conservé par Émin pacha ? Peut-être Zeber pacha consentirait-il à jouer un rôle semblable à celui de Tipo-Tipo ; son avis, en tout cas, doit avoir un certain poids dans les affaires du Soudan.

On ne peut nier que l'intérêt pour ces affaires n'aille partout en croissant ; mais

¹ Les deux rivières entre lesquelles est située la concession dont l'exploitation est confiée à M. Demaffey.

j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Il aurait fallu, au lieu d'une seule expédition envoyée au secours de Stanley, en faire partir deux à la fois.

Agréez, etc.

G. SCHWEINFURTH.

Lettre de Seshéké (haut Zambèze), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 2 mars 1888.

Je vous parlerai d'abord de votre compatriote M. Dardier. Malheureusement je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner de lui. Dès son arrivée à Sefula, ou plutôt dès son passage à Nalolo, il a été atteint par la fièvre et frappé d'une insolation. Dès lors, il ne s'est jamais remis. La forme de sa maladie était toute nouvelle pour nous et tous les remèdes ont échoué. Revenu de la Vallée avec M. Middleton pour essayer les effets d'un changement d'air et assister M^{me} Jalla dans ses couches, le voyage avait paru lui faire du bien ; mais, après un séjour d'un mois au milieu de nous, son état avait encore empiré. Malgré mes appréhensions, M. Dardier désira un nouveau changement d'air, et, à mon grand regret, je dus le conduire à Kazoungoula chez M. G. Westbeeck, qui lui-même était encore très peu bien après avoir été à deux doigts de la mort. Deux fois déjà M. Westbeeck m'a donné de mauvaises nouvelles. Il me demandait même, vu sa propre faiblesse, d'aller à Kazoungoula soigner M. Dardier. Je ne pus, pas plus que M. Jalla, m'y rendre. La première fois M. Jalla n'était pas bien et sa femme relevait de couches. Moi-même je n'étais pas encore rétabli d'une forte attaque de fièvre pendant laquelle j'ai passé deux jours dans le délire ; ma femme aussi était tombée malade à la suite de l'anxiété et de la fatigue que lui avait occasionnées ma maladie. A la seconde lettre de M. Westbeeck, ma femme était encore incapable de vaquer à son ménage et de donner des soins à son enfant, je ne pouvais donc m'absenter. Quant à M. Jalla, il avait fait tous ses préparatifs de départ pour Kazoungoula ; mais, le jour même fixé pour le voyage ou l'avant-veille, Seshéké était envahi par l'ancien Morantsiane, trois chefs tués et tout le monde dispersé. Il nous était très pénible de nous trouver ainsi dans l'impossibilité d'assister M. Dardier. Je craignais pour notre malade ce séjour à Kazoungoula, qui n'ayant pas produit les heureux effets que M. Dardier en attendait, nous a placés, ainsi que notre ami, dans une plus grande difficulté, et, c'est avec une grande anxiété que nous pensons à lui. Notre désir et notre prière sont que les forces de M. Dardier se soutiennent jusqu'au départ du wagon de M. Westbeeck dans un mois ; alors, nous pourrions espérer que le voyage lui ferait du bien, ainsi qu'un séjour dans la Colonie. Il est peu probable toutefois que notre ami revienne au Zambèze et je ne crois pas que jamais il en supporte le climat. C'est pour nous une triste expérience et une épreuve ajoutée à celles qui viennent de fondre sur nous.

Kabuku, Morantsiane, nous a quittés à la fin de décembre pour faire une visite à la Vallée. Depuis son départ, nous avons été encore plus seuls qu'auparavant.

Tous les gens se tenaient obstinément dans leurs champs et beaucoup d'entre eux sur l'autre rive du fleuve. Ce n'est que dernièrement que nous avons vu quelques chefs revenir à nous et cela à cause d'une première alerte causée par l'arrivée de l'ancien Morantsiane. Ils venaient s'assurer sur les lieux de la réalité. Leur enquête sembla leur être favorable, car ils s'établirent paisiblement au village pour quelques jours. Ils s'étaient trompés ; le samedi matin 25 février, le village était entouré à l'aube du jour et Tahalima et son fils Nalishua tués. Ratau avait réussi à prendre la fuite. Tous les autres chefs qui n'étaient pas au village eurent le temps de s'enfuir ou se trouvaient déjà sur l'autre rive.

Il y eut encore un fils de Mokhélé tué dans la même journée ainsi que plusieurs esclaves. Je n'ai pas besoin de vous dire notre consternation et la terreur de nos garçons. Ces derniers se précipitèrent comme des fous dans notre maison et se blottirent dans le coin le plus caché en poussant des gémissements.

M'étant informé de l'endroit où se trouvaient les assaillants, je me dirigeai vers leur chef Oamorongoe, un des anciens chefs de Seshéké, que je connaissais, et lui demandai de respecter la vie de nos garçons ; sur sa réponse affirmative, je vins reconforter mes fugitifs qui ne sortirent de leur retraite que longtemps après.

Peu après mon entrevue avec Oamorongoe, tous ses gens envahirent la station et je trouvai parmi eux l'ancien Morantsiane, Sikabenga ou Sethuala, en réalité l'âme de l'entreprise. Sekapora, Mokoro et Nalishua, un frère du Morantsiane, étaient aussi là et je me trouvai au milieu de visages connus.

J'aimais beaucoup l'ancien Morantsiane, un brave païen, et certes, tous ces gens ont été très polis envers nous. Dans d'autres circonstances j'aurais eu beaucoup de plaisir à revoir ce pauvre jeune homme dont tous les enfants avaient été massacrés de sang-froid et qu'on avait traqué comme une bête fauve. Ainsi que les autres chefs, il était venu pour se venger ; mais, quoique le plus maltraité par ses ennemis, il répétait à ses gens de ne tuer personne si ce n'est ses ennemis personnels, tandis que le chef de l'expédition paraissait ivre de fureur tout aussi bien que ses autres subordonnés.

Le samedi soir leur triste besogne était achevée. Ils avaient pris tout le bétail, ou à peu près, de cette rive, et beaucoup de femmes, d'enfants et même d'hommes. Le dimanche matin, ils vinrent nous dire adieu avant de s'en retourner dans leurs villages qui sont, je crois, aux confins des Ba-Toka. Leur unique but, disaient-ils, en venant à Seshéké avait été de se venger de leurs ennemis. Ils allaient retourner chez eux pour revenir en hiver soutenir une lutte contre le roi lui-même. Morantsiane ne voulant pas de la royauté, a laissé ici Oamorongoe comme roi, et le soutient de ses gens et de son influence ; il a, dit-il, tous les Ba-Toka et d'autres tribus à sa disposition, voire même les Ma-Tébélé. Au milieu du jour toute cette horde avait disparu n'ayant prélevé sur nous que quelques présents.

Les chefs de l'autre parti, les Ratau, Letoulatébé, Mokoro, et autres, ayant appris la fuite de leurs ennemis traversèrent le fleuve le lundi pour se mettre à leur poursuite. Toutefois ils eurent la prudence de ne partir que le mercredi, afin de donner à leur poursuite la valeur d'une parade de bonne volonté envers le roi.

D'autres chefs, comme Motibi de Katongo, étaient partis pour la Vallée, et, comme Mokumba de Manbova, étaient allés se réfugier chez M. Westbeech sur la rive droite du fleuve. Gens sans patriotisme, grands parleurs, bons pour piller où il n'y a aucun danger, tels se sont montrés les gens de Seshéké ces derniers jours, du reste n'ayant que des esclaves, aucun chef n'est sûr de ses propres gens.

Naturellement, les poursuivants n'ont pas trouvé leurs ennemis et sont revenus l'aile basse à Seshéké. Ce qui avait singulièrement abattu leur ardeur, c'était de savoir que Kanyanga ou Katukura avait passé à l'ennemi et que les anciens esclaves de Morantsiane s'étaient aussi joints à lui. Maintenant, la plupart des gens ont retrouvé leurs gîtes sur l'autre rive, à part Ratau qui m'a demandé de s'installer sur la station avec Mokhélé et quelques autres personnages. Ces derniers ont envoyé des messagers au roi pour lui faire connaître les événements qui viennent de se passer, et nous attendons chaque jour un message du roi. Ce dernier a quitté la Vallée pour se rendre chez les Ma-Choukouloumbé, et devait se rencontrer près du Njoko avec les gens d'ici. Aura-t-il la force de résister au parti de Morantsiane? Ses propres gens l'auront-ils abandonné ou tué, comme ceux du parti révolutionnaire affirment qu'ils le feront à l'ouïe de leur coup de main? Ils ajoutent même avoir des intelligences à la Vallée, et Oamorongoe en acceptant la royauté que lui donne Morantsiane ne ferait qu'accéder aux sollicitations de beaucoup des principaux chefs. Je suis bien anxieux de savoir la vérité sur toutes ces rumeurs. Pauvre pays! Pour mon compte, je crois que Morantsiane doit m'avoir un peu trompé, sans cela comment expliquer sa témérité? Il y a longtemps que j'avais entendu quelque chose; je vous en ai dit un mot précédemment.

Toutes ces choses nous rendent bien tristes; il n'y a pas de paix au Zambèze et tout semble devenir plus noir à mesure que nous apprenons à mieux connaître les indigènes. Quoique ces alertes jettent une grande perturbation parmi nos garçons, nous n'avons pas été abandonnés à nous-mêmes pour longtemps et avons à bénir Dieu de nous avoir gardé nous et les nôtres. De la Vallée, nous avons eu des nouvelles du 7 février. Nos parents se portaient assez bien. MM. Goy et Waddell avaient de fréquentes attaques de fièvre mais pas trop graves. Enfin tout le monde ne pensait qu'aux Ma-Choukouloumbé; l'école était réduite à cinq enfants, les fils des chefs allant à la guerre, au pillage, disons le mot! Nos parents ont envoyé une poste en Europe par un marchand portugais qui se rend à Benguela. De Seshéké, j'ai à vous annoncer la naissance d'une petite Jalla, le 13 janvier dernier. Ses parents se portent généralement bien; M. Jalla s'est bien remis de sa maladie sans rechutes sérieuses. Nous avons été les plus éprouvés; ma femme est encore peu bien, et, quant à moi, mes deux dernières attaques ont été les plus mauvaises depuis mon arrivée au Zambèze. Notre petite a aussi la fièvre assez souvent ces temps-ci, mais sans cela elle se porte très bien.

4 mars

Aujourd'hui j'ai reçu une bien triste nouvelle: notre ami M. Dardier nous a quittés! Je ne connais aucun détail, n'ayant rien reçu de M. Westbeech qui, sans doute, vu la guerre, n'a pas pu trouver de messagers. J'espère lui envoyer demain un message par l'homme qui m'a appris la nouvelle et j'y joindrai cette lettre.

Pauvres parents, que Dieu les soutienne et les console. Dès que les événements le permettront, M. Jalla se rendra à Kazoungoula pour apprendre des détails de la bouche de M. Westbeeck.

D. JEANMAIRET.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Colonel *H. Frey*. CAMPAGNE DANS LE HAUT SÉNÉGAL ET LE HAUT NIGER. Paris (E. Plon, Nourrit et C^o), 1888, in-8° 503 p., et 3 cartes. Fr. 7.50. — Les voyages d'ordre purement scientifique et les expéditions destinées à établir des postes entre le Sénégal et le Niger, ont presque achevé la reconnaissance de la région comprise entre les deux fleuves. On en connaît le relief, l'hydrographie et la population. Le gouvernement français a ordonné la fondation de postes sur le haut Niger, avec l'intention bien arrêtée de s'avancer dans la direction de Timbouktou quand les circonstances le permettront. Mais, avant de marcher en avant, il faut être sûr que le pays qu'on laisse derrière soi est dûment soumis. Il ne s'agit pas d'un à peu près, car, si la colonne qui serait chargée de conquérir Ségou et le Massina était forcée de rétrograder, sa retraite pourrait se changer en désastre le jour où les populations d'entre Sénégal et Niger se soulèveraient. On l'a compris à St-Louis; aussi, une fois l'exploration du pays terminée, des colonnes volantes ont-elles été envoyées pour achever de soumettre le pays à l'autorité française.

L'ouvrage que nous annonçons renferme la relation de la campagne effectuée en 1885-1886 par la colonne placée sous le commandement du lieutenant-colonel Frey. Cette campagne se divise en deux périodes distinctes : la première comprend les opérations dirigées contre les bandes de Samory qui furent rejetées sur la rive droite du Niger, ce qui amena leur chef à conclure un traité de paix avec la France; la seconde eut pour objet la pacification des provinces du haut Sénégal dont les habitants, dirigés par le prophète Mahmoudou Lamine, s'étaient soulevés pendant que la colonne guerroyait contre Samory et avaient même mis le siège devant Bakel. On voit que la tâche des troupes commandées par le colonel Frey était considérable, car la distance séparant les points extrêmes de ces deux théâtres d'opération, Bamakou et Dëmbakané,

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

est d'environ neuf cents kilomètres, les sentiers sont en mauvais état, le pays offre peu de ressources quand il n'est pas complètement ruiné, les fièvres s'acharnent, avec le feu des indigènes, à décimer ces faibles troupes, bref la route est semée d'obstacles, et il faut que le moral des soldats soit excellent, leur confiance dans leurs chefs illimitée, pour qu'ils puissent faire de pareils efforts.

Le récit des marches et contre-marches, des escarmouches, des grands combats au nombre de douze, la description de l'organisation d'une troupe en campagne, remplissent la presque totalité du volume. C'est dire qu'il s'adresse surtout à ceux qui aiment les choses militaires. Ils y apprendront à connaître la vie du soldat au Sénégal et reconnaîtront que, pour être moins connue, elle est aussi rude que celle qu'il mène au Tonkin ou à Madagascar. La narration écrite d'un style clair et correct se lit avec un vif intérêt; les scènes se succèdent avec les transitions nécessaires; des détails sérieux ou comiques animent le récit que des cartes à grande échelle permettent de suivre pas à pas.

Dans les cinquante dernières pages l'auteur formule son opinion sur les ressources du Sénégal et sur l'avenir de cette colonie. A l'inverse des affirmations d'un grand nombre d'écrivains, elle n'est guère encourageante. M. Frey se prononce contre le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, et cherche à démontrer que le commerce du Sénégal et du Soudan sera pour longtemps encore très restreint vu le petit nombre des habitants, l'état misérable dans lequel ils vivent et l'insalubrité du climat. Quant à la colonisation proprement dite elle est impossible; il n'y faut pas songer. En terminant, le colonel Frey envisage la possibilité de la retraite des troupes françaises du Niger vers les anciennes possessions de Bafoulabé et de Médine qui redeviendraient les derniers postes de la colonie vers l'est; le lecteur a l'impression que les préférences de l'écrivain sont pour cette solution. Quoi qu'il en soit, le fait que cette opinion est celle d'un soldat nous engage à être circonspects, car de tout temps les militaires ont été plus ou moins les adversaires de la colonisation, ou tout au moins l'ont mal comprise. L'Algérie n'a réellement fait de progrès qu'à partir du moment où la région côtière a été soumise au régime civil. Bien qu'officier de marine, le commandant Frey pense moins aux colonies qu'à la mère patrie, et moins aux combats qui se livrent dans les pays d'outre-mer qu'aux futures guerres européennes.

Émile Banning. LE PARTAGE POLITIQUE DE L'AFRIQUE, d'après les

transactions internationales les plus récentes (1885-1888). Bruxelles (C. Muquardt), 1888, in-8°, 181 p. et carte, fr. 4. — Lorsque les représentants des États civilisés, réunis à Berlin en 1885 pour la Conférence africaine, insérèrent dans l'Acte général les dispositions déterminant les formalités requises pour faire considérer à l'avenir comme effectives les occupations de territoires sur les côtes d'Afrique, afin de prévenir les contestations ou les malentendus auxquels pourraient donner lieu des occupations nouvelles, il était facile de prévoir que ces occupations ne se feraient pas attendre. En effet, en moins de trois ans, presque tout ce qui restait encore non occupé du pourtour de l'Afrique est devenu possession ou pays de protectorat de telles ou telles puissances européennes ; ç'a été comme une course au clocher ; dans certains cas, il ne s'en est fallu que de quelques jours qu'un territoire considérable devint anglais au lieu de devenir allemand. La marche de ce partage a été si rapide qu'il a été difficile de la suivre ; aussi ne peut-on qu'être très reconnaissant envers M. Banning d'avoir exposé, d'après les actes authentiques, la succession des faits et des négociations qui ont abouti aux délimitations des possessions françaises, allemandes, anglaises, portugaises et italiennes, dans le golfe de Guinée, au Congo, à Zanzibar et dans l'Afrique orientale, dans l'Afrique sud-ouest, dans la mer Rouge, dans l'Afrique australe et à Madagascar. Les négociations entre l'Angleterre et le Portugal, ainsi qu'entre le Portugal et l'Allemagne se continuent encore au sujet de leurs possessions respectives dans l'Afrique orientale. Dès qu'elles seront terminées nous en ferons connaître à nos lecteurs les résultats définitifs. En attendant nous ne pouvons que leur recommander le volume de M. Banning qui renferme, en outre, tout ce qui se rapporte à la création de l'État indépendant du Congo, avec l'Acte général comme pièce annexe, et une carte au $\frac{1}{20000000}$ dressée par M. J.-A. Wauters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique*. Nul n'était mieux qualifié que M. Banning pour exposer avec clarté et précision cette face de l'œuvre africaine pendant ces trois dernières années. Ami de cette œuvre dès la première heure, secrétaire de la Conférence de Bruxelles en 1876, délégué belge à celle de Berlin en 1885, il a assisté à l'origine du mouvement qui a abouti au partage politique actuel des côtes africaines, il l'a suivi de près et, en offrant aujourd'hui à tous ceux qu'intéresse la question africaine un volume de documents officiels commentés, il leur fournit comme la première partie du code diplomatique de l'Afrique moderne.

BULLETIN MENSUEL (1^{er} octobre 1888¹).

Malgré les réserves que nous avons dû faire relativement aux moyens proposés par **Mgr Lavigerie** pour la **suppression de l'esclavage** en Afrique, nous ne pouvons qu'applaudir au zèle que déploie le fondateur des missions d'Alger, pour disposer l'opinion publique, dans les divers pays de l'Europe, à se prononcer énergiquement en faveur de mesures générales à prendre contre ce fléau. Après avoir parlé à Londres de manière à réveiller le Comité de l'*Antislavery Society*, qui depuis quelque temps nous paraît un peu endormi², il s'est rendu en Hollande, où la sympathie pour la cause qu'il plaide s'est manifestée par le don de plusieurs centaines de mille florins; puis à Bruxelles où s'est constituée une société anti-esclavagiste belge, à la tête de laquelle a été placé un conseil directeur chargé d'organiser, avec l'aide de comités locaux et d'associations de dames patronnesses, une souscription publique. A l'occasion de la conférence prononcée à Bruxelles par Mgr Lavigerie, le ministre de Turquie, Caratheorody-Effendi, a protesté contre la partie du discours du cardinal dans laquelle celui-ci imputait les horreurs de l'esclavage africain non pas seulement aux mahométans, mais au mahométisme même; toute la doctrine de Mahomet, a-t-il ajouté, est contenue dans ces mots: « Le pire des hommes est celui qui vend des hommes. » Mais Mgr Lavigerie qui, depuis plus de trente années, est en rapports constants avec des musulmans, a pu lui répondre avec l'autorité de sa longue expérience:

1° Je ne connais pas, en Afrique, un seul État musulman indépendant, grand ou petit, dont le souverain ne permette et le plus souvent ne pratique lui-même, sur ses propres sujets, dans les conditions les plus atroces de barbarie, la chasse et la vente des esclaves.

2° Il n'y a, dans toute l'Afrique, que des musulmans qui organisent et conduisent les bandes qui la ravagent par les razzias et par la vente des esclaves.

3° Je ne connais pas, dans les pays où la traite n'est pas défendue par

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

² A en juger du moins par l'arrêt prolongé de sa publication l'*Antislavery Reporter*.

des lois sévères, imposées par des puissances chrétiennes, un seul musulman qui ne pratique, en principe, l'esclavagisme, en se déclarant prêt à vendre ou à acheter des esclaves noirs.

4° Je connais personnellement, dans la Turquie d'Asie et dans les provinces d'Afrique qui appartiennent encore à l'empire ottoman, un bon nombre de localités où la vente des esclaves et le passage de leurs tristes caravanes ont lieu avec la complicité des autorités turques.

5° Jamais, à ma connaissance, aucun muphti, uléma ou autre lecteur ou interprète du Coran, n'a protesté, ni en Afrique, ni dans les autres régions indiquées, contre cet infâme trafic; au contraire, dans leurs conversations, ils le reconnaissent tous comme autorisé par le Coran, pour les vrais croyants à l'égard des infidèles.

6° Jamais aucun cadi ou juge musulman (qui doit juger d'après les seules lois du Coran et des commentaires autorisés), n'a, dans les mêmes pays, prononcé, à ma connaissance, un jugement qui impliquât la condamnation de l'esclavage; au contraire, ils professent à cet égard, les mêmes opinions que les docteurs.

En France s'est aussi constituée une société anti-esclavagiste. — Le *Westfälische Merkur* insiste pour qu'une association semblable soit créée en Allemagne. Le *Courrier de Bruxelles* dit que l'empereur d'Allemagne a adhéré à l'idée d'une nouvelle conférence africaine qui se tiendrait à Bruxelles et dans laquelle serait traitée la question des moyens d'entraver la traite et d'empêcher l'importation des armes de guerre dans le continent noir. — Enfin l'*African Times* annonce qu'à la prochaine session du Parlement, en novembre, M. Sidney Buxton proposera qu'une adresse soit présentée à la reine, pour lui demander de prendre, de concert avec les gouvernements de l'Europe, les mesures nécessaires pour mettre un terme aux horreurs de la traite en Afrique.

L'occupation de **Keren**, à 80 kilom. au N.-O. de Massaouah, par Barrambaras Kafel, pour le compte du gouvernement italien, a fourni à un membre de la mission en **Abyssinie** de l'amiral Hewett, l'occasion de rappeler, par l'organe du *Morning Post*, qu'en vertu du traité conclu par l'envoyé anglais, Keren a été rétrocédé à l'Abyssinie. Au reste Barrambaras Kafel n'est qu'un proscrit abyssin du Dembelas. Ayant été obligé de quitter son pays, il reçut l'hospitalité chez Kusruf-bey, gouverneur de Senhaït, qui l'autorisa à pratiquer le pillage en Abyssinie et à dévaliser les caravanes allant de Massaouah à Kassala. Baker-pacha donna à Kusruf-bey l'ordre de le mettre en état d'arrestation; mais cet ordre ne fut pas exécuté; Barrambaras Kafel resta sur le territoire

égyptien, rejoignit les partisans du mahdi et combattit contre les Anglais à Tobruk. Les Italiens s'exposent beaucoup en se servant de lui pour préparer la prise de possession de Keren ; le rôle qu'ont joué à Saganefti les proscrits abyssins alliés à la bande de Debed aurait dû leur servir d'avertissement.

Le comte **Antonelli**, explorateur du **Choa**, est arrivé à Rome, porteur pour le roi Humbert de lettres de Ménélik. Il a fourni au *Pungolo* de Naples des détails intéressants d'où nous extrayons ce qui suit : Il croit entre autres que si les négociations en vue de la paix entre l'Italie et l'Abyssinie avaient été confiées au roi du Choa plutôt qu'à la mission anglaise, elles auraient certainement eu une meilleure issue. Avant la campagne conduite par San-Marzano, sur le conseil de M. Antonelli, Ménélik avait adressé des lettres au roi d'Italie, pour lui proposer son amitié et sa coopération dans l'entreprise italienne sur les côtes de la mer Rouge. Mais les événements douteux et parfois contradictoires qui prenaient tantôt l'apparence de la guerre, tantôt celle de la paix, l'ont tenu dans la plus grande incertitude. Malgré cela, les dispositions de Ménélik envers les Italiens sont toujours favorables ; ceux qui sont restés auprès de lui, le Dr Traversi, le Dr Alfieri et l'ingénieur Capucci, sont très estimés et traités avec beaucoup d'attentions et de sympathie. Le dernier a récemment construit pour le roi un moulin et une poudrière, alimentés tous les deux par un même moteur à eau. L'armée de Ménélik compte 130,000 hommes, avec 50,000 fusils dont une bonne partie se chargeant par la culasse. En janvier, Ménélik est allé à Debra-Tabor dans le Boghe-Meder ; de là à Gondar et de Gondar à Dembea où il croyait avoir à livrer bataille aux partisans du mahdi ; mais ceux-ci se retirèrent à Metema. Au mois de juillet Ménélik est revenu dans ses États en passant par le Godjam. Pendant ce voyage fatigant, l'armée n'a pas souffert ; les seules pertes ont consisté en bêtes de somme et bestiaux atteints de maladie.

D'après un correspondant de la *Gazette de Francfort*, le cosaque **Atchinoff** a réussi à nouer des relations entre la Russie et l'Abyssinie, et même à fonder une **colonie russe sur les bords de la mer Rouge**. Embarqué à Odessa avec 150 de ses compatriotes, pourvus de fusils se chargeant par la culasse et de mitrailleuses, il s'installa dans un port naturel de la mer Rouge, et ne tarda pas à y être attaqué par les Danakils, que les mitrailleuses eurent bientôt mis en fuite. Avec un détachement des siens, il se mit en route pour l'Abyssinie où le négus le reçut cordialement ; le roi Jean lui fournit même une forte escorte

et un nouveau noyau de colons, comprenant 500 à 600 Abyssins et Abyssines destinés à s'installer dans la nouvelle colonie qui a reçu le nom de colonie de la Moskwa. Atchinoff réussit également à obtenir du négus l'envoi, aux fêtes du jubilé de Kiew, de deux ecclésiastiques koptes, chargés de proposer au Synode russe que l'Eglise abyssine fût placée sous le protectorat de la Russie. Il paraît que le Saint-Synode a accepté; le révérend Paisius, chef du monastère du mont Athos, a été nommé archimandrite d'Abyssinie, et chef du monastère qui va être construit aux frais du gouvernement russe dans la colonie de Moskwa. En revanche, Atchinoff n'a pu obtenir du gouvernement l'envoi en Abyssinie d'une centaine de sous-officiers instructeurs chargés de former l'armée du négus et de la mettre à même de tenir tête à une armée européenne.

Le Comité allemand chargé d'organiser l'expédition destinée à porter secours à **Émin-pacha** poursuit son œuvre, sans se laisser arrêter par les insinuations de ceux qui prétendent que cette entreprise n'est destinée au fond qu'à étendre le protectorat allemand au delà des limites fixées par la convention conclue entre l'Angleterre et l'Allemagne. Les souscriptions allemandes arrivent nombreuses et fortes. M. Krupp, membre de la chambre du commerce, a mis 62,500 fr. à la disposition du Comité. Émin-pacha étant Allemand, l'Allemagne tient à honneur de contribuer pour sa part à secourir son compatriote. Dans l'Assemblée générale de la Société coloniale allemande réunie à Wiesbaden, le 11 septembre, plusieurs discours ont été prononcés en faveur du projet du Comité, dont les frais sont estimés à 750,000 fr. environ. Il s'agit de conduire une expédition à travers les territoires des intérêts allemands dans l'Afrique orientale. Le but essentiel n'en est nullement politique, mais purement humanitaire, ce qui n'exclut point la possibilité d'avantages économiques et scientifiques, si des communications sûres peuvent être établies entre la côte et l'intérieur. Comme telle la Société coloniale allemande ne peut pas s'y intéresser d'une manière directe, ses statuts ne le lui permettent pas ; mais elle appuiera tout ce qui se fera en ce sens. A cet effet l'Assemblée a voté la résolution suivante : « La Société coloniale allemande reconnaît qu'il est désirable, et dans l'intérêt de l'Allemagne, de chercher à fonder une série de stations allemandes à travers les territoires de la sphère d'influence allemande dans l'Afrique orientale dans la direction des lacs Victoria et Albert Nyanza pour établir une communication avec Émin-pacha à Wadelai, et elle est disposée à appuyer de toutes ses forces toute société qui se proposera ce but. » Le lieutenant Wissmann a insisté sur la nécessité de porter

secours à Emin-pacha le plus promptement possible. Plusieurs sections de la Société se sont prononcées dans le même sens, et un télégramme a été adressé à l'empereur pour le remercier des encouragements qu'il a donnés au Comité qui prépare l'expédition de secours.

Le 15 août, le sultan de **Zanzibar** a remis à la **Société allemande de l'Afrique orientale** l'administration complète et la perception des impôts de toute la côte, de Wanga jusqu'à l'embouchure de la Rovouma. Le drapeau de cette Société a été arboré sur quatorze places, dont sept ont de bons ports, et les autres offrent de bons mouillages. Entre ces places se trouvent d'autres localités moins importantes, mais dans lesquelles sont aussi perçues des taxes, en sorte que le nombre des lieux de perception est de quarante-deux. Quelques-uns d'entre eux ont déjà un commerce très actif ; à certains moments de l'année, par exemple, Bagamoyo compte 25,000 habitants. Quiloa, Kivindje, Lindi, Mikindany ont des relations commerciales déjà développées. Lindi a un port magnifique et Mikindany est le point de départ d'une route de caravanes qui conduit au Nyassa. Outre la perception des impôts, la Société est investie du droit de juridiction ; le domaine public, les forêts, les bâtiments publics, les fortifications, les garnisons, le droit d'exploiter les mines, sont devenus sa propriété. La prise de possession de l'administration par les agents de la Société allemande ne s'est pas effectuée partout sans résistance de la part des indigènes. Mais le sultan de Zanzibar a envoyé des troupes sur les lieux où l'opposition s'était manifestée d'une manière violente, et la tranquillité a été rétablie.

La Compagnie des messageries maritimes a créé un nouveau service de Marseille à la Réunion par Zanzibar et Madagascar. Sur le *Pei-Ho*, paquebot-poste destiné à ce service, s'est embarqué M. **Gaston Angelvy**, déjà connu par deux missions dont il fut chargé en 1884 par le sultan de Zanzibar. Il possède à fond la langue souahéli, et a reçu des ministres de l'instruction publique et de la marine l'ordre d'étudier le bassin de la Rovouma, dont il connaît déjà le cours inférieur, et qui se jette dans l'océan entre le 10° et le 11° lat. sud et par 38° environ de longitude orientale. Outre la question hydrographique, le programme de M. Angelvy comporte aussi la triangulation du pays, ainsi que bon nombre d'observations scientifiques qui seront relevées et coordonnées avec une rigoureuse exactitude.

MM. D.-P. Jones et R. Stewart Right, de la Société des missions de Londres, ont fondé une nouvelle station chez le chef Fwambo, à l'extrémité méridionale du lac **Tanganyika**. Arrivés-là, le 21 septembre de

l'année dernière, disent les *Missions évangéliques au XIX^{me} siècle*, ils purent déjà, après six semaines de travail, entrer dans une maison de trois pièces dont la construction n'était revenue qu'à 250 fr. Il est vra que la main-d'œuvre ne leur coûtait que 2 fr. par semaine et par homme. Du reste on n'est pas aussi isolé dans ces lointains parages qu'on pourrait le croire. Dans l'espace de quelques semaines, ces missionnaires reçurent la visite de plusieurs Européens, soit missionnaires, soit membres de la Compagnie des lacs africains. Quelques-uns d'entre eux étaient venus par le bateau à vapeur le *Good News*, avec lequel M^{me} Jones de son côté fit visite à la station de Kavala.

D'autre part, les *Missions d'Afrique* nous apportent sur les **incursions des chasseurs d'esclaves** à l'ouest du Tanganyika des détails qui expliquent l'insistance avec laquelle Mgr Lavigerie réclame des mesures propres à diminuer les ravages de la traite. Une lettre de Kibanga renferme les détails suivants : Vers midi, nous commençons à voir, sur les collines qui entourent notre station, des nègres fuyant dans la direction de notre tombé. Les premiers arrivés nous apprennent qu'un chef métis de l'est du Tanganyika vient de fondre sur la contrée. Vers trois heures en effet, nous voyons défiler au loin une troupe de métis et de nègres armés, sur les hauteurs qui se trouvent en deçà de la rivière Louvou, limite de notre station. Ce sont les soldats de Mohammed qui viennent faire leur razzia, comme ils en font dans tous les pays qui nous environnent. Ils passent, drapeau rouge en tête, à travers les villages, font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, choses et gens, et poursuivent quelques fuyards éperdus dans les herbes d'une vallée. Du haut de notre butte, nous les voyons attraper les volailles, arracher les cultures, voler tout ce qu'ils trouvent dans les cases et que les pauvres habitants n'ont pu emporter dans leur fuite précipitée. Un lieutenant de Mohammed introduit auprès des missionnaires leur explique que le sultan de Zanzibar a donné pour instructions de ne pas piller chez les blancs, et avoue avoir saccagé le Rouando au nord, le Manyéma, l'Ou-Nyabemba, l'Ou Boudjoué, etc. Puis, le soir, on voit flamber partout les villages, les gens se sauvent sur le lac, et les brigands repassent avec les femmes et les enfants liés en longues files. Une pauvre vieille emmenée en captivité, veut s'attacher au vêtement d'un des missionnaires, et le supplie de la sauver, mais elle est entraînée comme une bête de somme, la corde au cou. Une autre, ne voulant pas se laisser entraîner, reçoit un coup de pistolet qui la blesse mortellement. Ces expéditions font le vide autour des stations, et là où hier encore les missionnaires allaient porter l'instruction et la consolation, règne maintenant le silence du désert.

Le *Report* présenté à l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, que nous venons de recevoir, contient plusieurs pages sur les progrès faits par les Arabes dans leurs attaques contre les indigènes des environs du **lac Nyassa**, contre les stations missionnaires et contre les établissements commerciaux de la Société des Laes. Nous n'en extrayons que ce qui concerne la démarche faite par les Comités des deux Sociétés missionnaires écossaises auprès du gouvernement anglais, pour obtenir son appui contre l'invasion dont est menacée cette région. Des délégués des Comités susmentionnés ont eu avec des membres du Parlement une conférence, dans laquelle ils ont exposé l'importance qu'il y a pour l'Angleterre à conserver son influence dans cette partie de l'Afrique. « Nous ne demandons, » ont-ils dit, « pour nos missionnaires aucun privilège exceptionnel ; mais nous rappelons que les stations du Nyassa ont été établies ensuite d'une invitation indirecte du gouvernement anglais, dans une région ouverte par le D^r Livingstone, consul de S. M., et qu'en 1858 le gouvernement britannique envoya une expédition, dont les frais s'élevèrent à 750,000 fr. sans compter le lancement du *Pioneer*, en vue du développement des districts du Zambèze et du Nyassa. » Ils rappelèrent les dépêches de lord Clarendon, alors secrétaire des affaires étrangères sous le ministère de lord Palmerston, à tous les chefs du lac Nyassa, déclarant que l'Angleterre voulait leur donner une preuve de son désir de développer leur prospérité en leur aidant à ouvrir leur pays à un commerce pacifique. « A cet effet, » disait lord Clarendon, « la reine envoie un petit vapeur sur le Zambèze, la voie la meilleure pour l'importation de marchandises, celle qu'a explorée le D^r Livingstone. Nous sommes un peuple manufacturier, et nous fabriquons tous les articles que vous voyez apportés par les blancs. Sachez tous, et que toutes les tribus qui vous entourent sachent que les Anglais sont les amis et les promoteurs de tout commerce légitime, mais qu'ils sont les adversaires du trafic des esclaves et de la chasse aux esclaves. » Les Comités des deux Sociétés missionnaires écossaises demandèrent aux membres du Parlement : 1° que le gouvernement assurât le libre transit ou un transit favorable aux marchandises anglaises transportées par des navires anglais de la côte à l'intérieur ; 2° que l'on insistât auprès du gouvernement sur les faits indiquant une augmentation de la traite, afin qu'il prît des mesures pour y mettre un terme ; et 3° que les districts du Nyassa au nord du Ruo fussent déclarés comme appartenant à la sphère d'influence anglaise. A la requête de plusieurs membres du Parlement, cette dernière demande fut changée en une autre aux termes de laquelle le gouverne-

ment est invité à prendre les mesures les meilleures pour assurer la sécurité des sujets et des intérêts anglais dans la région du Nyassa. Lord Salisbury a fait bon accueil à la députation chargée par la conférence de lui présenter ces demandes, et lui a promis de prendre celles-ci en sérieuse considération.

Le *Railway Times* annonce que le gouvernement de la colonie de **Natal** a décidé l'établissement d'un **chemin de fer le long de la côte du Zouloulund**. Jusqu'ici la colonie ne possède que deux lignes de voies ferrées ; l'une partant de Durban se dirige au N.-E. vers Lady-Smith, à la frontière de l'État libre de l'Orange ; l'autre longe la côte sur un parcours de 80 kilomètres jusqu'à Verulam. La première se prolonge vers l'État libre et le Transvaal en vue de relier entre elles les routes qui conduisent à Prétoria et aux mines d'or ; mais les difficultés matérielles sont considérables. Quant à la seconde, sa prolongation rendrait facile la soumission du Zouloulund tout entier ; une section de 80 kilomètres de plus conduirait de Verulam à la Tugela, rivière qui forme la frontière entre la colonie de Natal et le Zouloulund ; puis quelques centaines de kilomètres à travers ce dernier pays permettraient d'atteindre le pays des Amatonga ; enfin trois cents autres kilomètres transporteraient la locomotive au Swazieland, et au district aurifère de Barberton dans le Transvaal. Le *Railway Times* reconnaît que la colonie de Natal ne peut supporter seule les frais d'établissement de ces lignes, et qu'un subside de la métropole sera indispensable. Les contribuables anglais voudront-ils accepter cette charge ?

Le *Barberton Herald* annonce le départ de deux expéditions pour le **pays d'Oumzila**, l'une sous le commandement de M. J. Maritz, l'autre dirigée par MM. Williams, auxquels a été vendue une partie d'une concession obtenue par M. Zietsman, ancien guide de Livingstone et de l'explorateur allemand, C. Mauch, avec lequel il avait parcouru le pays d'Oumzila. Longtemps M. Zietsman préféra de beaucoup la chasse à l'éléphant, trouvant qu'il y avait là infiniment plus de chances de profits que dans l'exploitation de roches comme celles des gisements aurifères. La découverte des mines de Kaap lui fit comprendre de quelle valeur pouvaient être ces quartz qu'il avait méprisés jusque-là ; il se rappela ce qu'il avait vu dans ses explorations avec Mauch, se rendit au pays d'Oumzila, et obtint du roi actuel une concession de 300 kilomètres de long sur autant de large, sur la rivière Buzié, tout près de la résidence du roi. Il en a vendu la moitié à MM. Williams. Dans chaque crique, dit-il, il y a de l'or d'alluvion ; les natifs l'exploitent avec grand

succès. Dans les gisements eux-mêmes, on trouve de l'or dans les parties désagrégées de la roche, et souvent des rubis. L'expédition s'est munie de provisions pour six mois, et a pris des arrangements pour que des courriers apportent à Barberton des nouvelles tous les quinze jours.

De son côté, Lobengula, roi des Ma-Tébélé, a accordé une concession minière pour tout le **Ma-Shonaland** à une société anglaise qui l'exploitera pour le roi lui-même. L'année dernière, M. F. Johnson avait vainement insisté auprès de Lobengula pour obtenir cette concession. Mais la proclamation du protectorat anglais sur le pays des Ma-Tébélé et ses dépendances a amené le roi à l'accorder. Les concessionnaires ont le droit d'exploiter l'or d'alluvion et les gisements de quartz aurifères pendant deux ans à partir du 1^{er} janvier 1889, avec la faculté du renouvellement de la concession à l'expiration de ce terme.

M. A.-J. Wauters a communiqué à la *Gazette* de Bruxelles, les **dernières nouvelles du Haut-Congo** apportées par M. le capitaine **Van Gèle**, arrivé le 15 septembre, directement des Stanley-Falls qu'il avait quittées le 18 juin dernier. L'explorateur rentre en Europe en parfaite santé, après un séjour presque complet de six années au Congo, vaillamment employées à parcourir en tous sens le haut Congo et ses affluents. Nos lecteurs se rappellent que c'est à lui que l'on doit la solution du problème de l'Oubangi reconnu comme le cours inférieur de l'Ouélé. La dernière expédition dirigée vers les Stanley-Falls par le capitaine Van Gèle quitta Léopoldville le 18 avril dernier, à bord du *Stanley*; elle emmenait avec elle trente Haoussas et douze Ba-Ngalas. Elle constata, en remontant le fleuve, le bon état des sept établissements européens de Kinchassa, Kimpoko, Kwamouth, Bolobo, Loukoléla, Équateur et Loulonga, occupés soit par l'État indépendant, soit par la mission baptiste, la Société anversoise *Sanford Expedition*, ou la Société hollandaise de Rotterdam. Entre ces divers établissements, c'est un va-et-vient incessant de steamers et de pirogues de commerce, annonçant un trafic déjà considérable. Un des bateaux de Kinchassa est redescendu, le mois dernier, des Stanley-Falls au Pool, ayant à bord cinq tonnes d'ivoire résultat de quelques semaines seulement de recherches commerciales. Sur toute la section du fleuve qui s'étend entre Léopoldville et Ba-Ngala, — environ 1200 kilomètres, soit plus de la longueur du cours entier du Rhin, — la sécurité est complète. Les pirogues de commerce des indigènes commencent à arborer le drapeau de l'État indépendant qui leur assure la libre et pacifique navigation.

Le 12 mai, l'expédition arrivait à Ba-Ngala, où elle achevait de

*

s'organiser et de se ravitailler. Les constructions et les plantations de la section font l'éloge de ses directeurs actuels MM. Vankerckhove et Dhanis. Les relations avec les indigènes continuent à être excellentes. L'État trouve à engager à la station, pour un terme de deux ans et pour le service de tous ses établissements et de ses bateaux, autant d'hommes qu'il le désire. Partout on est de plus en plus satisfait des services multiples rendus par les Ba-Ngalas soit comme soldats, soit comme matelots, soit comme ouvriers d'ateliers. La Compagnie du chemin de fer trouvera parmi eux les bras nécessaires aux prochains travaux de déblais et de terrassements de la voie.

En arrivant à Basoko, au confluent de l'Arououimi et du Congo, le capitaine Van Gèle trouva un petit poste établi par Tipo-Tipo à la limite du district que celui-ci administre. Il y reçut un excellent accueil et y apprit que le chef arabe, accompagnant le capitaine Vankerckhove, à bord du steamer *Association internationale africaine*, venait de passer et remontait la rivière. Le *Stanley* pénétra à son tour dans l'Arououimi et rejoignit le steamer susmentionné trois heures avant d'arriver au camp de Yambouya. Il y avait trois ans que le capitaine Van Gèle n'avait vu Tipo-Tipo, qu'il avait trouvé en 1885 installé près de la station des Stanley-Falls. Le chef arabe lui fit un très bon accueil, le mit au courant des événements, et les deux steamers, naviguant de concert, se dirigèrent vers le camp de Yambouya. Établi dans une assez mauvaise situation, au pied des Rapides, celui-ci offrait un aspect misérable. L'arrière-garde de l'expédition de Stanley, qui y avait passé une année de privations, avait vécu presque exclusivement des produits d'un champ de manioc. La mortalité y avait été excessive, quoique aucun Européen n'eût succombé.

Au moment où M. Van Gèle arriva à Yambouya, le 4 juin, le major Barttelot organisait sa caravane. Il avait encore une centaine de soldats de l'expédition de Stanley : 30 Soudanais et 70 Zanzibarites, et avait reçu de Tipo-Tipo 400 porteurs recrutés par lui dans le Manyéma et que M. Jameson, remontant le Congo au-dessus des Falls, était allé chercher à Nyangoué.

M. Wauters estime qu'il était un peu téméraire de s'aventurer avec une caravane ainsi composée, dans les régions inconnues de l'est ; non pas que les porteurs indigènes du Manyéma inspirassent des craintes quant à leur fidélité ; mais l'escorte armée était insuffisante ; d'autant plus que les soldats zanzibarites amenés par Stanley et traités souvent avec rigueur par le major Barttelot avaient manifesté maintes fois des

intentions hostiles. Le major n'avait pas réussi davantage à établir des relations amicales avec les postes arabes établis dans le voisinage. Tipo-Tipo avait même dû intervenir pour prévenir un regrettable conflit.

Pendant les cinq jours que le capitaine Van Gèle passa à Yambouya, il semble avoir eu le pressentiment d'événements fâcheux. « Ce qui pourrait arriver de plus heureux au major, » écrivait-il dans son journal, « ce serait de revenir avec sa caravane à Yambouya après quelques jours de marche ». Le triste événement de l'assassinat du major Barttelot, dont il a appris la nouvelle par les journaux en passant à Paris, n'a que trop malheureusement confirmé ses craintes quant à l'issue de l'expédition.

« On ne saura pas avant deux ou trois mois », dit M. Wauters, « les faits qui ont amené la mort du major Barttelot, mais, d'après ce qu'on sait, on peut se demander si l'officier anglais n'a pas été assassiné plutôt par ses soldats zanzibarites que par ses porteurs manyéma, et si sa mort n'est pas le résultat d'une vengeance personnelle plutôt que de l'hostilité contre les blancs. La main de Tipo-Tipo, que plusieurs journaux ont voulu mêler à cette affaire, devrait en être écartée. »

Le 12 juin, la caravane se mit en marche de Yambouya. Le major était accompagné de deux adjoints : M. Jameson ¹ et le Dr Bonny.

C'est à Yambouya que le capitaine Van Gèle a recueilli les dernières nouvelles de Stanley, qui, parti le 28 juin 1887, n'a plus donné une seule fois de ses nouvelles. Deux ou trois mois après son départ on apprit que deux déserteurs de l'expédition avaient abandonné la caravane à vingt ou trente jours de marche de Yambouya. Le pays traversé, disaient-ils, était difficile ; la rivière, à chaque instant innavigable, était mauvaise, et finalement la marche du bateau avait été complètement arrêtée par des chutes. La population était nombreuse, et les vivres abondants ; mais les indigènes étaient hostiles et les soldats avaient dû livrer des combats. Dès lors plus rien n'a transpiré sur la marche de Stanley.

De nombreux journaux l'ont déjà rangé parmi les morts, et l'assassinat du major Barttelot leur a fourni l'occasion de railler ceux qui croient encore à la possibilité de retrouver son expédition ². Si le major

¹ Après l'assassinat du major Barttelot, ce fut M. Jameson qui reçut la mission de réorganiser une expédition pour aller à la recherche de Stanley. Malheureusement il vint d'être emporté par la fièvre à la station de Ba-Ngala.

² *L'Indépendance belge* annonce que par suite de la mort de Jameson, l'expédition de secours de Stanley ou d'Émin-pacha est définitivement abandonnée.

Barttelot n'était pas anglais, il s'en faudrait peu que l'Angleterre ne se désintéressât de l'expédition de secours conduite à Emin-pacha, et ne laissât celui-ci sans ressources jusqu'au jour où l'on apprendra de science certaine le point exact où se trouve Stanley, parce qu'Emin-pacha a déclaré qu'après avoir reçu les provisions qu'il attend pour ses gens, il n'abandonnerait pas ceux-ci à la merci des partisans du mahdi, et ne laisserait pas retomber ceux qu'il a délivrés sous le joug des chasseurs d'esclaves. Quoi que fassent les Anglais au sujet de la mort du major Barttelot, nous voulons encore, avec les voyageurs Junker, Schweinfurth, Lenz, Wissmann, Van Gèle et de Winton¹, malgré toutes les apparences contraires, croire à l'existence de Stanley. Dans tous les cas, nous trouvons le moment bien mal choisi pour recommander l'abandon d'Emin-pacha à son malheureux sort, et nous sommes heureux de constater qu'en Allemagne comme en France, en Autriche comme en Amérique, il y a encore des hommes pour lesquels le salut du dernier des lieutenants de Gordon l'emporte sur la question des sommes que peuvent coûter les expéditions à organiser pour lui porter secours.

A propos du pacha blanc dont la nouvelle était parvenue à Yambouya, le capitaine Van Gèle a rapporté qu'il était question d'un blanc s'avancant à la tête d'une expédition armée et combattant pour se frayer passage. Il venait de l'ouest, était vêtu à l'européenne, et ses hommes étaient armés de fusils. Chose bizarre, a ajouté le capitaine, on disait qu'il était chaussé de grandes bottes semblables à celles que je porte moi-même lorsque je suis en expédition. M. Wauters voit dans ce détail l'explication de la nouvelle du fameux pacha blanc, qui, suivant lui, ne serait autre que le capitaine Van Gèle lui-même remontant, au commencement de cette année, l'Oubangi-Ouélé, livrant des combats chez les

¹ Sir Francis de Winton vient de communiquer aux journaux anglais le dernier rapport reçu du major Barttelot par le comité organisateur de l'expédition Stanley. Ce rapport est daté du 10 juillet et porte pour conclusion que Tipo-Tipo a violé ses engagements, qu'il n'y a plus d'appui à attendre de lui, qu'il faut agir sans son aide et se mettre en marche sans plus de retard, car ajourner ou contre-mander l'expédition serait de la pusillanimité. D'autre part, le *Standard* publie une lettre que lui adresse un haut fonctionnaire de l'État du Congo et qui confirme le mécontentement des hommes commandés par le major Barttelot. Ce mécontentement, dit la lettre, provenait d'abord des mauvais traitements dont ces hommes étaient l'objet de la part de Barttelot, et ensuite du peu de soin que prenait celui-ci pour assurer l'approvisionnement de ses hommes et les empêcher de mourir de faim.

Yakomas, près du confluent de la rivière Mbomo (voy. p. 147-154 et la carte p. 160), qui a sa source aux confins du bassin du Bahr-el-Ghazal. Transmise de bouche en bouche, la nouvelle parvint à Khartoum et à Souakim, d'où elle arriva en Europe.

Le 9 juin le *Stanley* et l'*Association internationale africaine* quittèrent le camp de Yambouya ayant à bord le capitaine Van Gèle et le lieutenant Vankerekhove. Tipo-Tipo demeura à Yambouya pour assister au départ de la caravane du major Barttelot. Les deux steamers arrivèrent aux Falls le 15 juin. L'ancienne station fut réoccupée, les membres de l'expédition furent installés dans une maison nouvelle préparée par Tipo-Tipo, et le capitaine Van Gèle et ses adjoints furent reçus de la façon la plus hospitalière par le frère de Tipo-Tipo, Bouana-Nzigé.

Enfin, le 18 juin, après trois jours passés aux Falls, le capitaine Van Gèle reprenait le chemin de la côte. En route il rencontra Tipo-Tipo à bord du *Holland*, plus bas, à bord de l'*En-Avant*, le lieutenant Haneuse. Le 2 juillet il arrivait à Léopoldville, le 17 août il s'embarquait à Banana, et le 15 septembre, moins de trois mois après son départ des Falls, il rentrait à Bruxelles.

L'expédition projetée par M. le capitaine **Trivier** que nous annonçons il y a quelques mois (p. 208), est en cours d'exécution. Muni d'une mission du ministre de l'instruction publique de France, M. Trivier s'est embarqué à Bordeaux le 20 août sur la *Nerthe* qui devait le transporter à Dakar, ainsi que M. Weissemburg, de Rochefort comme lui. Le département de la marine lui a donné tous les instruments astronomiques nécessaires à ses observations; une escorte de cinq lapots sénégalais sera à sa disposition dès son arrivée à Dakar. De ce point il se rendra à Loango, où il organisera une caravane pour se rendre à Brazzaville; là il s'embarquera sur un vapeur jusqu'aux Stanley-Falls; puis reprendra la voie de terre jusqu'à Nyangoué et jusqu'au Loukouga. Ensuite il se dirigera vers Mpala, traversera le Tanganyika, touchera à Karéma et à Oudjidji, d'où à travers l'Ou-Nyamouezi il cherchera à atteindre Bagamoyo et Zanzibar.

La *Revue Française* nous apporte les nouvelles suivantes de **M. Joseph Thomson** qui explore actuellement le **Maroc**. Il se rendit par mer de Tanger à Casablanca et de là par terre à Mogador. Ne pouvant compter sur son escorte, il eut recours aux bons offices d'un juif de Demnah qui lui fut d'un grand secours. De Demnah il fit deux excursions intéressantes au point de vue géologique et géographique, puis franchit l'axe central de l'Atlas jusqu'au district de Tiluit dans le

bassin du Draa. L'insurrection des tribus du versant sud le força à revenir vers le nord ; il traversa la chaîne par une passe, un peu au sud du Djebel Tizah, dont l'ascension a été faite précédemment par Hooker, et atteignit sans encombre Gindaby. Ensuite il monta jusqu'au sommet le plus élevé de l'Atlas, au nord de Amsivitz, à une altitude de plus de 4000 mètres, environ 500 mètres de plus que tous les pics atteints jusqu'ici. De là il revint à Maroc, pour attendre les provisions qui lui étaient envoyées de la côte.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Compagnie transatlantique a installé, le 1^{er} septembre, trois courriers directs entre Marseille et Tunis, et un courrier entre Alger et Tunis, avec escales sur les côtes de l'Algérie et de la Tunisie.

Le *Progrès de Sétif* annonce que le ramassage des œufs de sauterelles s'effectue sur une grande échelle. A chaque marché, des quantités énormes sont apportées à la mairie par les indigènes désireux de toucher de suite une petite somme d'argent. Les œufs sont déposés dans de vastes fosses, où ils sont enfouis, après avoir été disposés par couches alternant avec des lits de chaux.

Au congrès de l'Association britannique réuni récemment à Bath, sir Robert Playfair, consul général de la Grande-Bretagne à Tunis, a exposé les progrès réalisés en Tunisie sous le protectorat français. Terre à peu près inconnue, il y a peu de temps, elle promet, aujourd'hui qu'elle est ouverte à l'activité européenne, de devenir bientôt la rivale de l'Algérie pour la culture de la vigne, qui devra toujours être la principale industrie du nord de l'Afrique.

D'après une lettre du Caire au *Standard*, un grand mécontentement règne chez les partisans du mahdi qui pousse à l'extrême la sévérité de la discipline religieuse. Tout homme convaincu d'avoir fumé ou d'avoir bu du café a la main droite coupée.

Des négociations sont engagées entre les autorités égyptiennes et italiennes pour l'établissement d'un nouveau service hebdomadaire entre l'Égypte et l'Europe, par la voie du Pirée et de Brindisi.

Le gouvernement turc ayant notifié au ministère anglais son intention de réoccuper le port de Zeilah, cédé autrefois à l'Égypte moyennant une augmentation de tribut, le Foreign Office a répondu que Zeilah dépend aujourd'hui de l'Égypte, et que tout en conservant sa suzeraineté sur les territoires égyptiens, la Turquie n'a pas le droit de les occuper militairement, ni même de les administrer pour son propre compte.

La British East African Company, à laquelle le sultan de Zanzibar a concédé ses pouvoirs et droits d'administration sur le territoire de M'Rima et îles dépendantes, ainsi que ses possessions de la côte orientale d'Afrique, de Wanga à Kipini, a obtenu du gouvernement anglais une charte analogue à celle de la

Compagnie du Niger. Elle a en outre conclu des conventions spéciales avec les chefs indigènes des régions avoisinantes.

Les trafiquants d'esclaves ayant pris le pavillon français pour couvrir leur odieux commerce, dans les eaux de l'Afrique orientale, le gouvernement français a prescrit à ses agents à Madagascar de faire une enquête à ce sujet.

D'après une dépêche d'Édimbourg, un engagement sérieux a eu lieu entre des chasseurs d'esclaves et une expédition anglaise dans la région du Nyassa. Un blanc et plusieurs indigènes faisant partie de cette dernière auraient été tués ; le capitaine Luggard qui la commandait serait blessé.

M. Wulf, chargé par la Société allemande des plantations de l'Afrique orientale de diriger les établissements fondés dans les territoires du protectorat allemand, quittera l'Allemagne à la fin d'octobre pour rejoindre à Zanzibar les planteurs de café, de Java, et les planteurs de tabac, de Sumatra, engagés comme administrateurs et inspecteurs des plantations de café et de tabac de la Société allemande.

A l'Exposition coloniale de Cologne, la Société de l'Afrique orientale a obtenu une médaille d'or pour la variété des fruits, des articles de commerce et d'autres produits de ses domaines.

A la fin de l'année, M. le Dr Latrille se rendra à Zanzibar, pour y prendre la direction de l'infirmerie allemande qui doit y être fondée ; il aura en même temps à exercer la surveillance sur les missions allemandes, et étudiera la littérature populaire souahéli.

M. de Gravenreuth a réussi à acclimater à Bagamoyo le cheval, dont jusqu'ici l'introduction dans l'Afrique orientale tropicale avait été jugée impossible.

Le Dr Schweinfurth signale, dans la *Deutsche Kolonialzeitung*, la disparition d'un jeune négociant allemand, nommé Karl Wiese, parti en 1880 pour Quilimane au service d'une maison de Marseille, et qui ensuite entreprit pour son compte particulier des expéditions commerciales dans le bassin du Zambèze. Depuis le 15 avril 1886, sa famille n'a plus reçu de ses nouvelles. A cette date il partait de Tété, pour un nouveau voyage à l'intérieur.

Un service postal sera prochainement établi entre le Be-Chuanaland britannique et le Ma-Tébéléland, par Shoshong, au moyen de messagers indigènes. Des stations postales seront établies à Kanyé, Molépololé, Shoshong, Tati et Gouboulououayo.

Le dernier numéro des *Missions-Berichte* de Berlin cite, comme exemple de la richesse de la langue des Ba-Souto, le fait qu'ils n'ont pas moins de quinze noms pour désigner le blé depuis le moment où le grain est semé jusqu'à celui où il est mûr et prêt à être récolté ; vingt-deux noms différents s'appliquent aux diverses espèces de blé cafre ; treize noms à la canne à sucre ; dix-huit noms servent à distinguer les nuances du bétail.

Dans une session extraordinaire convoquée pour élire le successeur du président de l'État libre du fleuve Orange, le Volksraad a nommé M. F.-W. Reitz, jusqu'ici président de la Cour suprême.

D'après une dépêche de l'Agence Reuter à Capetown, le parlement de la

Colonie du Cap a adopté le bill proposant une union douanière des États de l'Afrique australe.

D'après la déclaration de sir Gordon Sprigg, premier ministre de la Colonie du Cap, le gouvernement colonial assure toutes les facilités désirables aux négociants et industriels qui voudront prendre part à l'Exposition universelle de Paris en 1889. De son côté, la Chambre de commerce du Cap nommera un comité qui enverra un délégué à Paris.

Le steamer le *Tartar* est arrivé du Cap de Bonne-Espérance à Plymouth, après une traversée de 17 jours, 6 heures, 15 minutes. C'est la plus rapide qui ait été faite jusqu'ici du Cap en Angleterre.

La Jersey, Guernsey and British Pedigree Cattle Exporting Company a fait un essai d'exportation d'un taureau et de deux vaches de Jersey au Cap, pour améliorer la race de l'Afrique australe. Les bêtes sont arrivées là-bas dans d'excellentes conditions et paraissent n'avoir pas souffert de leur long voyage.

La *Eastern Telegraph Company* se propose de relier le Cap avec St-Paul de Loanda par un câble télégraphique sous-marin.

Les journaux de Lisbonne annoncent qu'un arrêté royal a accordé la concession d'un chemin de fer devant desservir la vallée de Dombe-Grande, dans le district de Benguela. La ligne concédée aura son point de départ à Cuio, port sur la côte, et s'étendra de là vers l'intérieur, sur une longueur de 25 kilomètres. Le concessionnaire, propriétaire de vastes terrains dans la susdite vallée, ne reçoit aucune subvention, et s'engage à achever les 15 premiers kilomètres en deux ans; la ligne entière doit être livrée à l'exploitation au terme de la troisième année.

Le gouvernement français installera une communication directe par vapeur avec ses possessions de l'Afrique occidentale. Tous les deux mois un steamer partira du Havre; le service commencera le 1^{er} novembre.

La *Pall Mall Gazette* annonce que le major autrichien Dobner pousse activement les préparatifs d'une expédition destinée à la recherche de Stanley, ainsi que l'enrôlement des officiers et sous-officiers qui l'accompagneront. L'expédition remontera le Congo jusqu'aux Stanley-Falls, d'où elle se dirigera vers l'Albert-Nyanza en passant chez les Mabodes.

D'après une dépêche de New-York, M. Schufeldt, lieutenant de la marine américaine, a demandé un congé pour aller à la recherche de Stanley; il organiserait son expédition à Zanzibar.

Une délégation du Comité de l'Alliance des Églises presbytériennes a été reçue par le roi des Belges pendant son séjour en Angleterre. Elle était composée essentiellement d'Américains, et a exprimé au souverain de l'État indépendant du Congo sa sympathie pour les efforts faits par le roi pour empêcher que le trafic des spiritueux ne ruinât les indigènes; en outre, elle a exprimé l'espoir de voir les autres états signataires de l'Acte du Congo prêter leur concours à ses efforts. Le roi a fait à la délégation un accueil cordial, et a exprimé sa satisfaction de voir les États-Unis prendre un intérêt si vif à cette question, d'autant plus qu'il supposait les États-Unis opposés à la restriction de la liberté commerciale.

M. le capitaine Cambier a rapporté à Bruxelles les plans du tracé adopté pour le chemin de fer du Congo, qui contourne le massif de Matadi et le passage de la Mpozo à son confluent, ce qui rend inutile le travail d'art que l'on redoutait en cet endroit. Il a laissé le commandement de l'expédition des ingénieurs à M. Hector Charmanne, qui achève le levé tachéométrique de la direction générale du tracé jusqu'à Léopoldville. L'expédition compte avoir terminé ses opérations en novembre ou en décembre prochain.

Aussitôt que le lieutenant Tappenbeck sera arrivé au Cameroun, l'expédition allemande se propose d'entreprendre une nouvelle exploration du pays des Ba-Tanga, où une station scientifique sera fondée sur le fleuve Sannaga.

Le lieutenant von François a atteint Salaga le 4 mars en passant par Kpandu, d'où, après un repos de dix jours, il s'est dirigé sur Jendi. Il y est arrivé le 23 mars, et a continué sa route vers Gambaga qu'il a atteint le 5 avril. De là il se proposait de se diriger vers Waga Dugu et Arre.

Le médecin major Wolf, chargé d'une mission d'exploration, s'est rendu, par le territoire de Togo, à Addelar au N.-E. de Salaga, où il a établi une station pour ses études scientifiques.

COUP D'ŒIL SUR LES PROGRÈS ACCOMPLIS DEPUIS UN SIÈCLE DANS LA CONNAISSANCE DE L'AFRIQUE

Dans la sixième livraison des *Petermanns Mitteilungen*, le rédacteur en chef, le Dr Supan, a publié une étude des plus remarquables intitulée : *Un siècle d'exploration africaine*. Il ne s'agit pas d'une nomenclature des voyages accomplis en Afrique depuis un siècle, mais d'une sorte de classification des explorations et d'un historique en quelque sorte philosophique des progrès réalisés dans la connaissance du continent. Cet article a principalement en vue de faire ressortir aussi bien l'immensité des progrès réalisés dans un espace de temps relativement court, que les phases par lesquelles a passé l'exploration africaine, les grands problèmes qui ont successivement éveillé la curiosité des voyageurs, des géographes et du public, enfin le programme de l'avenir. Ce mémoire, riche en renseignements, écrit avec cette concision substantielle qui permet de dire beaucoup de choses en peu de mots, est accompagné d'une série de petites cartes indiquant, de 1790 à 1880, les progrès accomplis de dix en dix ans dans l'exploration de l'Afrique, et, en outre, d'une carte à plus grande échelle destinée à faire connaître l'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique et les questions qui se posent aujourd'hui.

Nous avons pensé qu'une étude succincte du sujet traité par le Dr Su-

pan, faite d'après son savant travail et quelques autres sources pourrait intéresser nos lecteurs. La carte qui termine ce numéro reproduit avec moins de détails celle des *Mitteilungen*. Nous y avons en outre fait figurer les limites des États africains et des possessions européennes, d'après le *Croquis politique de l'Afrique* de Wauters, publié par M. E. Banning dans son ouvrage *le Partage de l'Afrique*. Cette indication des frontières a été ajoutée en vue d'un article que doit contenir un des prochains numéros de notre journal.

La date choisie par le Dr Supan pour la publication de son travail est l'anniversaire d'un événement dont on a bien souvent fait ressortir l'importance. C'est le 9 juin 1788, en effet, que fut fondée, à Londres, *l'African Association*, société dont le but était d'encourager les voyages de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Les notabilités, dont quelques-unes étaient considérables, qui présidaient à la création de l'Association, se rendaient compte des avantages que le commerce aussi bien que la science devait retirer de l'exploration de l'Afrique. A cette époque, l'Angleterre qui venait de perdre une grande partie de ses colonies d'Amérique sentait le besoin d'ouvrir des débouchés à son industrie. Il fallait trouver de nouveaux acheteurs, et on les trouva, car il est certain que l'ouverture de routes nouvelles dans le nord de l'Afrique profita au commerce anglais. Toutefois ce n'est pas à ce point de vue que la fondation de *l'African Association* ouvre une ère mémorable. Elle marque bien davantage dans l'histoire de la science que dans l'histoire du commerce. La Société donna aux explorations un caractère beaucoup plus scientifique que par le passé. Elle sut choisir ses voyageurs. Sans se préoccuper de leur nationalité — elle prit à son service plus d'Allemands que d'Anglais, — elle chercha surtout à mettre à la tête des expéditions entreprises sous son patronage, des hommes sachant voir et sachant comprendre, forts en sciences naturelles et possédant un caractère bien trempé. L'étude des espèces végétales et animales, des populations, des langues, des civilisations, la détermination astronomique des localités, firent partie du programme des voyages au même titre que la reconnaissance orographique, hydrographique et climatérique des contrées. *L'African Association* organisa ses expéditions au Sahara et au Soudan méthodiquement et suivant un plan bien conçu. Les informations rapportées par les voyageurs qu'elle envoya sont encore aujourd'hui les seules que l'on possède sur certains territoires, ou sont considérées comme des plus précieuses pour d'autres régions, alors même que d'autres explorateurs les ont parcourues plus récemment.

Certes, le champ de travail était vaste pour l'Association. « La carte de l'intérieur de l'Afrique, » écrivait Sir Joseph Banks, dans le premier volume du journal de la Société, « est une surface large et blanche sur laquelle le géographe, protégé par l'autorité de Leo Africanus et de l'écrivain nubien Edrisi, écrit d'une main hésitante, quelques noms de fleuves inexplorés et de peuples douteux. » C'était l'époque où Swift composait ces vers malicieux :

Les géographes, sur les cartes d'Afrique,
Avec de sauvages peintures remplissent les vides,
Et sur des plateaux inhabitables
Placent des éléphants, à défaut de villes.

La presque totalité du continent africain était laissée en blanc. La carte ne présentait quelques détails que sur les rivages et sur une zone côtière de très faible largeur. Le bassin du Nil n'était connu d'une manière suffisante qu'au-dessous de Khartoum et dans le voisinage du fleuve. Entre la côte de la mer Rouge et le Nil, une vaste contrée n'avait pas été explorée. Au-dessus de Khartoum, on ne savait rien du Nil Blanc, mais les régions du Nil Bleu et de l'Abyssinie étaient mieux connues, grâce aux relations intermittentes qui avaient existé entre le pays du Prêtre Jean et l'Europe, surtout le Portugal. Du reste, c'est en 1788, que le célèbre James Bruce publia le récit de son voyage de Massaua aux sources du Nil Bleu, au Sennaar, au désert nubien et en Égypte. L'apparition de ce livre n'est pas sans quelque relation avec la fondation de l'*African Association*.

Au nord, dans la Berbérie, on n'avait que des données très incertaines sur toute la région s'étendant au sud du Petit-Atlas. A l'ouest, la côte est reconnue et les Européens se trouvent solidement établis sur un certain nombre de points. Toutefois les explorations dans l'intérieur sont rares; faites dans un but religieux ou commercial, elles ne profitent guère à la science. La Sénégambie seule a été explorée scientifiquement par plusieurs voyageurs, entre autres par Brûe qui gouverna le Sénégal de 1697 à 1725, et par Rubaults dont l'exploration date de 1786. Timbouktou est déjà le point que Français et Anglais cherchent à atteindre. On se fait une idée grandiose et que l'on devra plus tard reconnaître erronée, de l'importance de cette ville comme centre commercial du Soudan.

Dans la région sub-tropicale de l'Afrique, la côte occidentale est un peu mieux connue que la côte orientale; nous ne voulons pas parler de

la portion comprise entre le cap Negro et le fleuve Orange, car cette région est presque complètement ignorée, mais plutôt de l'Angola et du cours inférieur du Congo, où les capucins italiens se sont établis comme missionnaires à Concobella. La côte orientale est fréquentée par les chercheurs d'or dont Sofala et Tété sont le but, et par les négriers, mais peu par les voyageurs. Les reconnaissances se bornent à la côte et à la partie inférieure du Zambèze.

Le pays du Cap est beaucoup mieux connu. La colonie que les Hollandais y ont fondée ne ressemble pas aux autres établissements européens en Afrique. Son but n'est pas seulement commercial; il est aussi agricole. C'est avant tout une colonie de peuplement. A mesure que le pays se couvre de fermes, les Boers s'avancent vers l'intérieur, comme ils le font encore aujourd'hui. La carte ne porte pas, comme dans les autres parties de l'Afrique, quelques itinéraires isolés, à droite et à gauche desquels on ne sait rien; c'est une région tout entière qui est explorée. Au dix-huitième siècle plusieurs explorations augmentent d'une manière sensible les connaissances antérieures aussi bien sur le pays lui-même que sur ses habitants aborigènes; on peut citer parmi les voyageurs les plus marquants: Kolbe (1705 à 1713); La Caille (1751 et 1752); Sparrmann et Thunberg (1772-1776); Paterson (1777); Le Vaillant (1780 à 1785). Le récit de ce dernier est très amusant à lire, mais il offre, par le caractère peu scientifique des assertions qu'il renferme, un spécimen des relations de voyages de cette époque.

Ainsi, en 1788, à part la région du Nil moyen et inférieur, la Sénégambie et la partie méridionale du Pays du Cap, l'Afrique presque entière était un terrain de découvertes pour les explorateurs. La tâche était grande. Il eût été peu logique d'attaquer le continent noir sur tous les points à la fois. *L'African Association* limita son terrain d'action à la région du Sahara et du Soudan. C'est de ce côté que se portèrent presque tous les efforts. A la vérité, le reste de l'Afrique ne fut pas entièrement négligé, car c'est du commencement du dix-neuvième siècle que datent les importants voyages de Burekhardt dans la Haute-Nubie (1812), de Caillaud dans les déserts de l'est et de l'ouest de l'Égypte et aux ruines de l'antique Meroë (1815-1820), de Rüppel au Dongola, au Sennaar et au Kordofan (1823); c'est aussi à cette époque que Somerville, Lichtenstein, Cowans, Burchell et Campbell parcourent les régions de l'Orange et du Limpopo. Toutefois l'attention publique ne se porte pas dans ces directions; Timbouktou et le Niger attirent tous les regards. Quel est le cours et quel est le régime du grand fleuve

soudanien ? va-t-il se mêler au Nil ; s'arrête-t-il auparavant dans les lagunes de Ouangara (lac Tchad actuel) ; conduit-il ses eaux au Congo ou au golfe de Bénin ? Autant de questions qui passionnent les esprits. Hornemann (1799) et Mungo-Park (1795-1805), entrés les premiers en lice sont bientôt suivis par une pleiade de hardis explorateurs. Tuckey remonte le cours inférieur du Congo (1816), Peddie périt en voulant arriver au Soudan par l'ouest (1816), et Lyon est forcé de s'arrêter au sud du Fezzan (1819), Denham et Clapperton (1822-1824) traversent le Sahara et le Soudan, font la reconnaissance complète du lac Tchad, et reviennent avec l'information donnée par le sultan de Sokoto que le Niger se rend au golfe de Bénin. L'honneur de vérifier cette assertion, et, par suite, de résoudre la question du Niger était réservé aux frères Lander, qui fixèrent définitivement les embouchures du grand cours d'eau. C'était en 1830. A ce moment, l'exploration africaine entrait dans une nouvelle phase. Ces voyages avaient intéressé le grand public non seulement en Angleterre, mais sur le continent. Des sociétés de géographie s'étaient fondées, l'une à Paris, en 1821 ; une autre à Berlin en 1828 ; une troisième à Londres en 1830. *L'African Association*, comme société séparée, n'avait plus sa raison d'être. En 1831, elle se fondit avec la Société royale de Londres.

De 1830 à 1850, les progrès dans la connaissance de l'Afrique furent plutôt lents. Ainsi que le prouve une comparaison de deux cartes, l'une datant du commencement de cette période, l'autre de la fin ; il n'y a de réel changement à constater que dans la Berbérie où la France s'était établie, le bassin du Nil et l'Afrique australe. Quelle différence entre cette époque et celle qui lui succède ! L'année 1850 est une date mémorable dans l'histoire des explorations africaines. Le nombre des voyageurs s'accroît depuis ce moment avec une étonnante rapidité. Ils se précipitent comme une avalanche sur tous les points, sur toutes les côtes de cette Afrique si longtemps délaissée, pour en faire la reconnaissance et ouvrir la route aux missionnaires, aux commerçants, aux colons, aux consuls qui les suivent de près. Jusqu'alors le nord-ouest de l'Afrique, le bassin du Nil et la région du Cap étaient les trois régions sur lesquelles se portait l'attention publique. L'Afrique équatoriale était intacte ; les géographes ne savaient rien ou presque rien de toute la partie comprise entre le tropique du Capricorne et une ligne allant du golfe d'Aden à la baie de Biafra. C'est sur ce vaste territoire que va surtout se concentrer le travail d'exploration depuis 1850. Deux événements dont le retentissement fut immense peuvent en être considérés

comme les signes avant-coureurs. Nous voulons parler de la découverte, qui eut lieu en 1849, de deux pics couronnés de neiges éternelles, sous l'Équateur, le Kilima-Njaro et le Kenia, par les missionnaires Rebmann et Krapf, et du lac Ngami par le docteur Livingstone. Depuis lors les découvertes devaient se succéder sans interruption.

On peut distinguer trois périodes principales dans le grand mouvement d'expansion qui se produit de 1850 à nos jours. La première va de 1850 à 1862; c'est l'époque des problèmes se rapportant au Nil et au Zambèze et de la continuation de l'exploration du Sahara et du Soudan. La seconde commence en 1862 et finit en 1877; elle comprend les voyages qui ont pour but de résoudre la question du Congo et de faire connaître les deux zones côtières orientale et occidentale de l'Afrique tropicale. Depuis 1877, époque à laquelle s'ouvre la troisième période, les grands traits du relief et de l'hydrographie de l'Afrique sont fixés; les expéditions ont surtout en vue l'achèvement de la reconnaissance générale du continent et la fondation de colonies européennes dans la région tropicale. Évidemment ces trois périodes n'ont pas un caractère de précision absolue; cependant elles se distinguent assez nettement les unes des autres pour constituer une division formelle dans l'histoire de l'exploration africaine.

Durant la première période, la question des sources du Nil était certainement celle qui excitait l'intérêt le plus vif. Grâce à la protection du khédivé Méhémet-Ali, de beaux voyages avaient pu s'accomplir, entre autres ceux de Caillaud, de Rüppell, de Russegger (1837-1838) et en particulier de d'Arnaud (1840) qui fut assez heureux pour pouvoir pousser jusqu'à Gondokoro. D'autres itinéraires partant aussi du cours inférieur et moyen du fleuve, ceux de Tremaux, Brun-Rollet, de Guill. Lejean, du Dr Hartmann, de Heuglin, de Baker recouvrirent cette région du Haut-Nil d'un réseau dont les mailles se retrécissaient de plus en plus. Mais ce n'était pas par ce côté que la solution de la grande question devait être trouvée. Depuis les découvertes de Krapf et de Rebmann, la côte de Zanzibar attirait les regards. Burton et Speke en se dirigeant vers l'ouest, arrivèrent au lac Tanganyika en 1858. Deux ans plus tard, Speke avec un nouveau compagnon, le capitaine Grant, portaient de la même côte pour faire la mémorable exploration qui les conduisit au lac Victoria et au Nil qui en sort. Baker compléta leur découverte par celle de l'Albert-Nyanza. A la même époque, de Decken explorait le Kilima-Njaro.

L'histoire de la découverte du Zambèze qui marcha parallèlement

avec la reconnaissance du Haut-Nil est intimément liée au nom du docteur Livingstone, sans contredit le plus populaire des voyageurs africains. Il parcourut le bassin de ce grand fleuve pendant de longues années, dans une première expédition (1853 à 1856), qui lui permit de traverser, lui premier, le continent africain de l'est à l'ouest, et dans une seconde (1858-1861) qui avait pour but l'exploration du Zambèze inférieur et de son affluent le Chiré.

Dans le Sahara et le Soudan, la période de 1850 à 1861 est marquée par le grand voyage que Barth (1850-1855) avait commencé avec Richardson et Overweg et qu'il termina avec Vogel. Cette expédition le conduisit au Fezzan, à l'oasis d'Asben, au Bornou, à l'Adamaoua et à Timbouktou. Elle est un des épisodes les plus importants de l'histoire des voyages.

Ainsi au commencement de la cinquième période, des progrès considérables ont été accomplis ; le cours de trois des quatre grands fleuves de l'Afrique, le Niger, le Nil et le Zambèze est à peu près déterminé. Quant au quatrième, sans contredit le plus puissant, on ne sait rien de son cours, rien de son bassin. On ne soupçonne même pas son importance ; quand Livingstone, dans sa troisième expédition (1865 à 1873), en révèle le cours supérieur (Loulaba), la source, et fait connaître les deux réservoirs, le Moëro et le Bangouéolo, quand Cameron (1873-1875) le traverse à Nyangoué, le public ne pressent pas qu'il s'agit d'une question plus importante encore que celle du Niger et du Nil. Aussi, lorsque Stanley, que son voyage à la recherche de Livingstone (1871) a enthousiasmé pour les choses africaines, revient de sa grande traversée du continent (1874-1877) et fait connaître au monde l'immense Congo, sa découverte est accueillie comme une révélation et produit un retentissement considérable. Pendant que ces grandes explorations s'accomplissaient, d'autres, moins retentissantes, ajoutaient à nos connaissances sur le reste de l'Afrique. Sans vouloir citer tous les noms, nous pouvons signaler, pour le Sahara et le Soudan, les voyages de Duveyrier, Beumann, Rohlf, Nachtigal et Soleillet ; pour l'Abyssinie, ceux de Munzinger et Raffray, sans compter l'expédition anglaise contre Théodoros, qui eut des conséquences heureuses aussi bien au point de vue géographique qu'au point de vue politique ; pour le Haut-Nil, l'exploration si importante de Schweinfurth dans les contrées qui sont encore aujourd'hui le centre d'attraction de l'Afrique ; pour la région australe, les voyages d'Erschine, Elton, Mauch, Holub et Selous ; enfin, pour la partie méridionale du bassin du Congo, ceux de Pogge et de Lux. Indépen-

damment de la découverte du Congo, un grand événement marque la fin de la seconde période; c'est la fondation de l'Association internationale africaine, dont la pensée est plus vaste que celle de l'African Association, puisqu'au début elle convie tous les peuples à s'occuper de l'Afrique pour y faire pénétrer la civilisation européenne.

Dès lors, l'exploration de l'Afrique entre dans une phase nouvelle; les expéditions nombreuses entreprises sous le patronage de l'Association et d'autres sociétés scientifiques, philanthropiques, missionnaires ou politiques sont encore dans toutes les mémoires. Notre journal a permis à nos lecteurs de suivre, mois par mois, ce mouvement considérable; il faudrait de longues pages pour le résumer, d'autant plus que la question de la colonisation jusqu'alors reléguée à l'arrière-plan, s'y lie d'une manière directe. Un grand nombre de voyages ont un but intéressé; en même temps qu'il étudie le pays scientifiquement, l'explorateur, qui est souvent l'agent d'une société commerciale ou d'un État, cherche à y nouer des relations avantageuses qui permettent à des comptoirs de s'y établir ou à des nations européennes d'y planter leur pavillon. L'Europe prend peu à peu possession de l'Afrique qui, après avoir été explorée au nom de la science, devient le champ clos des rivalités de races et d'intérêts. Le tableau suivant permet de se rendre compte des principales périodes de l'histoire de l'exploration africaine depuis un siècle :

1788 à 1850

Question du Niger (1788-1830).

Période de progrès lents dans le bassin du Nil et le sud de l'Afrique (1830-1850).

1850-1888

Question des sources du Nil; question du Zambèze; exploration du Sahara et du Soudan (1850-1862).

Question du Congo; exploration des régions côtières orientale et occidentale de l'Afrique équatoriale (1862-1877).

Période de l'achèvement de l'exploration du continent et de la colonisation européenne dans la région tropicale (depuis 1877).

Après avoir constaté ce qui a été fait depuis un siècle, jetons un coup d'œil sur notre carte pour nous rendre compte de ce qui reste à faire. Parmi les contrées indiquées comme connues, le pays du Cap, une partie du Transvaal, l'Algérie, la Tunisie, la Basse-Egypte ont seules été relevées par les géomètres. Les autres, la Sénégambie, la Haute-Guinée

orientale, le Nil Blanc, l'Abyssinie, la Hotténtotie et les bassins du Chiré et de la Rovouma ont été explorées à plusieurs reprises sans toutefois que toutes les parties en soient complètement connues.

Le reste du continent comprend en premier lieu les contrées traversées par un plus ou moins grand nombre d'itinéraires de voyageurs.

Dans quelques-unes ces routes forment un réseau suffisamment serré pour que le géographe connaisse avec certitude les lignes principales de l'orographie et de l'hydrographie du pays. C'est le cas de la zone côtière du Sahara occidental, de la partie septentrionale du grand désert, d'une large bande du Soudan comprise entre le Niger et le lac Tchad, de la région des grands lacs, du Zambèze moyen, du Kalahari, et du cours supérieur des affluents méridionaux du Congo. Ailleurs les itinéraires sont moins nombreux et l'incertitude règne sur bien des points. Dans le pays des Somali, le Ouadaï, le Baghirmi, le Soudan occidental, le Sahara central et le bassin du Congo, les routes clairsemées laissent entre elles des espaces immenses et ressemblent au sillon qu'aurait tracé une charrue au milieu d'une vaste plaine.

Enfin il est des régions entières sur lesquelles le mystère plane encore. Sans parler des contrées du Sahara central et de l'impénétrable désert de Libye qui offrent moins d'intérêt à cause de leur peu de ressources; sans insister non plus sur les lacunes nombreuses qui se présentent dans le bassin du Zambèze, on constate que d'importants problèmes se posent au géographe touchant des régions situées dans le voisinage des établissements européens et dont la prise de possession effective par les nations civilisées aurait de grandes conséquences pour le développement de la colonisation. Nous voulons parler du pays des Mandingues au nord de Libéria et de la côte des Graines, que l'on s'étonne de voir inexploré si près de colonies européennes; de la contrée située à l'est du Nil Blanc, où les colons trouveront très probablement un pays riche et suffisamment salubre; enfin de l'immense bassin du Congo qui n'a encore été reconnu que dans le voisinage des cours d'eau et dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance. C'est au nord de cette région que se trouve le plus grand blanc de la carte d'Afrique et pourtant cette contrée est l'une des plus intéressantes du grand continent, puisque c'est là que passe la ligne de partage des eaux entre les quatre bassins du Congo, du Nil, du Chari et du Niger.

Ainsi, malgré la grandeur de l'œuvre d'exploration accomplie depuis un siècle, la reconnaissance de l'Afrique est loin d'être terminée. Les questions qui se posent sont encore nombreuses, et le champ de travail

est des plus vastes. Toutefois la zone inconnue se rétrécit de plus en plus, grâce au zèle et à l'ardeur des pionniers de tous les pays, et l'on peut dire qu'il est probable que la fin du siècle ne s'achèvera pas sans que les principales lacunes soient comblées. Ainsi l'exploration de l'Afrique est l'œuvre du dix-neuvième siècle. N'eût-il laissé que ce progrès à la postérité, il aurait bien mérité de l'histoire.

CORRESPONDANCE

Lettre de Tati, de M. A. Demaffey, ingénieur.

Tati (Ma-Tébélélând), 21 juillet 1888.

Cher monsieur,

Nous venons d'apprendre avec plaisir que la construction d'une voie ferrée Kimberley-Mafeking a été décidée.

Le gouvernement anglais va organiser un service postal entre Mafeking et Gouboulououayo, avec un bureau à Tati.

L'attention des chercheurs d'or est maintenant tournée vers le pays des Ma-Tébélé et des Ma-Shona. Lo-Bengula est accablé de demandes de concessions; mais la seule concession qu'il ait accordée jusqu'à présent est celle de Tati. — Cependant il désire, paraît-il, être éclairé sur les richesses minérales que son pays renferme. Il a autorisé un ingénieur américain, M. Moor, à explorer le nord du Ma-Tébélélând et le Ma-Shonaland sous la condition que M. Moor le renseignera fidèlement sur les gisements aurifères qu'il pourra découvrir. — M. Moor est à Kimberley, occupé à organiser son expédition.

Quelques blancs sont partis dernièrement de Shoshong pour le lac Ngami. Ils se proposent d'obtenir du chef Mouani une concession pour la recherche des métaux précieux.

Il s'est formé à Londres une compagnie au capital de L. 150,000, pour l'exploration d'une concession de 200 milles carrés accordée par Khama.

31 juillet.

La situation politique au Ma-Tébélélând est fort troublée. Nous ne savons pas ce qui va se passer; il y a quelques jours, les Ma-Tébélé employés à Tati ont reçu l'ordre de regagner leurs villages. — Aujourd'hui, une lettre qui nous arrive de Shoshong confirme la nouvelle apportée le 27 courant par des Boers d'une escarmouche entre M. Groblaar et des soldats de Khama. Cela aurait eu lieu dans les limites du protectorat et il y aurait eu des morts de part et d'autre. Nous sommes sans nouvelles de Gouboulououayo.

A. DEMAFFEY.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Elisée Reclus. NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE. LA TERRE ET LES HOMMES, tome XIII. L'AFRIQUE MÉRIDIONALE. Paris (Hachette et C^{ie}), 1888, in-4°, 878 p., 5 cartes en couleur, 190 cartes intercalées dans le texte, 78 vues ou types gravés sur bois; 30 fr. — Nous ne voulons pas nous étendre longuement sur cet ouvrage que la plupart de nos lecteurs ont déjà lu ou du moins consulté. Aussi bien, chacun connaît maintenant la méthode et le style de M. Reclus : cette méthode scientifique et rigoureuse par laquelle aucune phrase, aucun mot n'est laissé au hasard, ce style grand et sonore qui ramène à une forme simple et concrète les faits les plus complexes. Ce volume a été rédigé avec le même soin que les précédents. M. Reclus a eu souci d'être aussi exact, aussi vrai, aussi impartial; il a su s'entourer de collaborateurs éminents et consulter un grand nombre de voyageurs et d'écrivains connaissant à fond les choses africaines. M. Metchnikov lui a communiqué ses mémoires inédits sur les populations de l'Afrique méridionale et sur les Somal. M. Joseph Thomson, le voyageur au pays des Masai, et M. G. Révoil, bien connu par ses voyages chez les Somal, ont fourni à l'auteur de précieux documents. M. Ponel qui connaît fort bien la Gabonie, M. Coquilhat dont nous avons récemment analysé le beau volume sur le Congo, M. Carlos de Mello qui s'est livré à une étude complète sur l'Angola, ont relu les épreuves relatives aux pays dont ils s'étaient occupés. Quant aux cartes et aux gravures qui, par leur nombre et leur exactitude, donnent une si grande valeur à cet ouvrage, elles sont l'œuvre des artistes qui travaillent depuis plusieurs années à la publication de la *Nouvelle géographie universelle* : M. Perron, de Genève, pour les cartes; MM. Taylor, Slom, Thiriat, Vuillier, Ronjat pour les dessins.

Avec ce treizième volume, M. Reclus a terminé la description de l'Ancien Monde. Les pays que l'auteur a réunis sous le nom général d'Afrique méridionale diffèrent sensiblement les uns des autres par le relief, l'hydrographie, le climat et les habitants. Toutefois la grande région de forme triangulaire qui s'étend au sud d'une ligne joignant les golfes de Cameroun et d'Aden a réellement une grande unité géographique. L'ensemble constitue un plateau élevé qui s'approche assez près de la mer, du côté de laquelle il descend par des terrasses bordées d'une zone

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

côtière plus ou moins large. Trois grands fleuves, le Congo, le Zambèze et l'Orange, divisent cette vaste contrée en trois régions naturelles qui sont elles-mêmes subdivisées en sous-régions. Le Cameroun, la Gabonie, l'immense bassin du Congo, l'Angola, le pays des Damara et des Nama-Koua, les bassins de l'Orange et du Limpopo, le territoire de Mozambique, le bassin du Zambèze, les pays de Zanzibar, des Masaï et des Somal forment autant de contrées distinctes.

M. Reclus a fait précéder la description de tous ces pays d'une étude fort intéressante sur l'Atlantique austral et ses îles. Nul doute que ce volume n'ait été l'une des parties de la *Nouvelle géographie universelle* les plus difficiles à élaborer. Les travaux d'ensemble sur l'Afrique méridionale ne sont pas nombreux ; en revanche le nombre des documents de toute espèce et en toute langue qu'il fallait consulter pour être sûr de ne rien oublier et de ne rien dire d'inexact est considérable. On peut donc se faire une idée du travail auquel a dû se livrer M. Reclus, travail augmenté encore du fait que, dans un ouvrage de coordination et de condensation comme celui qu'il a rédigé, il faut éviter de se perdre dans les détails, et savoir dégager une vue générale d'une foule de descriptions et de récits. De l'enchevêtrement des races, des langues et des frontières au milieu desquelles il est si difficile de se reconnaître, résultait aussi une grosse difficulté. Grâce à sa science consommée, M. Reclus est parvenu à vaincre tous les obstacles et à terminer cette description magistrale de l'Afrique, œuvre qui paraissait insurmontable à bien des gens. Nous l'en remercions au nom des amis de la science géographique.

D^r G. Neumayer. ANLEITUNG ZU WISSENSCHAFTLICHEN BEOBACHTUNGEN AUF REISEN. Zweite völlig umgearbeitete und vermehrte Auflage. Berlin (Robert Oppenheim), 1888, Lieferung I, gr. in-8°, 48 p., avec gravures. M. 1.60. — Cet ouvrage est de ceux qui se passent de recommandation. Son utilité n'est pas contestable. Actuellement, avec les progrès de la science, les voyageurs ont à leur disposition un si grand nombre d'instruments et de moyens d'investigation qu'il est nécessaire de leur apprendre à les connaître, afin que leurs recherches se fassent méthodiquement. C'est à cet effet que M. Kaltbrunner a publié son *Manuel du voyageur*, ouvrage fort bien fait, qui peut rendre de très grands services aux explorateurs. Les voyageurs allemands peuvent se servir du livre que nous annonçons et dont la première édition a été publiée en 1874. Depuis cette époque, la science a progressé, de nombreuses explorations ont été effectuées, de nouvelles méthodes ont vu le jour, beaucoup d'instruments

ont été inventés, d'autres ont été simplifiés, de sorte que la première édition devait être entièrement transformée.

La seconde édition paraît dès maintenant par livraisons de 48 pages. Elle est publiée sous la direction de M. G. Neumayer. Ce dernier, toutefois, n'a pas, comme M. Kaltbrunner, fait une compilation des méthodes de recherches dans tous les domaines. Il s'est contenté de réunir les articles dus à la plume d'un grand nombre de collaborateurs. Chaque sujet a été traité par un spécialiste. M. Neumayer en particulier s'est occupé des observations hydrographiques et magnétiques faites à bord ; en outre il a surveillé la publication de toutes ces études. L'ouvrage total auquel ont collaboré un grand nombre de savants a donc une valeur incontestable. Il comprendra en tout 21 livraisons, divisées en deux volumes qui pourront se vendre séparément.

Nous ne pouvons citer les auteurs de tous les articles. Il nous suffira de mentionner ceux dont les noms sont particulièrement connus. Dans le premier volume figurent des articles de MM. Richthofen sur la géologie, Wild sur la détermination des éléments du magnétisme terrestre, Hann sur la météorologie, Hoffmann sur les mensurations nautiques, Krümmel sur quelques problèmes touchant à l'océanographie. Dans le second nous trouvons des études de MM. Drude sur la géographie botanique, Ascher-son sur la distribution géographique des herbes marines, Schweinfurth sur les plantes d'ordre supérieur, Virchow sur les recherches anthropologiques et préhistoriques, R. Hartmann sur les mammifères, Hartlaub sur les oiseaux, Grünther sur les reptiles, les batraciens et les poissons.

On voit qu'il s'agit d'une publication des plus importantes qui, non seulement sera précieuse par les services qu'elle rendra aux voyageurs, mais en outre sera d'une grande portée au point de vue scientifique. Plus volumineuse et plus complète que l'ouvrage de M. Kaltbrunner, elle ne fera pas double emploi avec celui de ce dernier. Aussi nous permettons-nous d'exprimer le vœu qu'elle soit traduite en français.

La première livraison est presque entièrement consacrée à un exposé technique très complet des méthodes employées pour la détermination géographique des localités. Il est dû à la plume de M. T. Tietjen.

COMMISSAO DE CARTOGRAPHIA. Six cartes de différentes parties du territoire portugais en Afrique et des Iles du Cap Vert. — Le Bureau cartographique portugais ne reste pas inactif. Après les belles cartes qu'il publiait il y a quelque temps et que nous signalions à l'attention du public, en voici d'autres aussi remarquables et construites d'après le même plan. Grâce au zèle de cartographes éminents, et particulière-

ment de MM. Ernesto de Vasconcellos et Carvalho, on arrivera à posséder le relevé à grande échelle des colonies portugaises en Afrique, de sorte que la région côtière et les îles seront dans quelques années aussi bien connues que le sont nos pays d'Europe.

Parmi les cartes que nous avons sous les yeux, trois sont particulièrement intéressantes ; ce sont celles de quelques îles de l'Archipel du Cap Vert : *a*) Saint-Nicolao, *b*) Ilha do Sal, *c*) Saint-Vicente et Santa Luzia. Ces trois cartes, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ ne sont pas construites comme les cartes d'état-major. La mer y est marquée en bleu et les profondeurs n'y sont point indiquées. Les montagnes ne sont pas figurées par des hachures noires, mais par des teintes brunes dégradées, qui rendent fort bien le relief sans toutefois présenter autant de garanties d'exactitude que les hachures. Des quatre îles citées, celle de Saint-Nicolas est la plus montagneuse : plusieurs de ses sommets ont entre 500 et 1000 mètres de hauteur, l'un d'eux, le Monte Martins pointe jusqu'à 1041^m. Les îles de Saint-Vincent, de Sainte-Lucie et les deux îlots voisins de Branco et de Razo sont beaucoup moins élevés. Saint-Vincent a une montagne assez curieuse, le Monte Verde, haute de 707^m, terminée par une sorte de plateau peu accidenté et entouré d'une haute falaise. Enfin l'île du Sel, presque plate, ne possède que quelques pics isolés dont l'un, le Monte Grande ou Pico Martins, monte à 407^m. Une remarque générale qui doit venir à l'esprit de chacun en examinant ces cartes, porte sur le peu de centres de population que renferment ces îles. Grâce à l'échelle de $\frac{1}{100000}$, les moindres villages, les maisons doivent figurer. Or dans chaque carte et surtout dans l'île du Sel, de vastes espaces sont complètement dépourvus de noms. On sent qu'à l'inverse de Madère et des Açores, l'archipel du Cap Vert est peu peuplé, ce qui s'explique par son climat et sa nature assez peu fertile. Ses côtes en général sont d'un accès difficile. Sur la plus grande longueur, elles sont formées de bancs de sable, de falaises, et bordées d'écueils qui les rendent fort dangereuses. Sur un ou deux points seulement, le rivage est plus hospitalier, c'est là que se sont établis les ports. L'île de Sainte-Lucie semble inaccessible.

Les trois autres planches, sont des cartes marines levées en 1886 et 1887 et principalement destinées à guider la marche des navires. Elles comprennent : *a*) la côte orientale d'Afrique (province de Mozambique) de Ponta de Bajona au nord, à Ponta de Namalungo au sud ; *b*) une partie de cette même portion de côte, à échelle presque quadruple : l'embouchure du Rio Muite avec la barre qui la précède ; *c*) la côte occidentale d'Afrique (province d'Angola) de Ponta Banana à Bahia de Cabinda.

Dans ces trois cartes, l'intérieur du pays est à peu près laissé en blanc.

La côte et la région immédiatement voisine sont seules indiquées. Les îles, les bancs de sable et les écueils sont marqués avec beaucoup de détails. Le long des rivages, la profondeur est indiquée en brasses. En outre, dans la légende on a inscrit la hauteur de la marée et l'établissement du port, c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre le passage de la lune au méridien et le moment où la marée a lieu. Ces cartes portent toutes les indications dont les marins ont besoin. La marine portugaise ne reste donc pas en arrière des marines française et anglaise pour ce qui concerne la reconnaissance des côtes qu'elle a mission de surveiller.

Albert Thys, capitaine. AU CONGO ET AU KASSAI, conférences données à la Société belge des ingénieurs et des industriels. Bruxelles (P. Weissenbruch), 1888, in-8°, 66 p. et 3 cartes, fr. 2,50. — LE KASSAI ET LA LOULOUA, DE KWAMOUTH A LOUEBO, levés à bord du steamer *Stanley*. Bruxelles (Institut national de géographie), 1888, $\frac{1}{200000}$, fr. 5. — A mesure que s'affermir et se développe l'œuvre créée au Congo par S. M. le roi des Belges, des sociétés se forment pour étudier d'une façon toute spéciale telle ou telle question particulière se rattachant à cette œuvre : ainsi, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, qui a envoyé là-bas tout un petit corps d'ingénieurs chargés, sous la direction de M. le capitaine Cambier, de reconnaître le tracé de la voie ferrée, d'en établir les plans et de recueillir en même temps tous les renseignements nécessaires pour en fixer les devis. Nous aurons à revenir sur ces travaux-là quand paraîtra le rapport de M. Cambier, rentré récemment en Belgique. Le comité d'études de cette Société avait délégué en même temps un administrateur, M. le capitaine Albert Thys, avec mission d'étudier les voies de communication existantes ou à créer, l'organisation politique, judiciaire, agraire, les conditions d'existence, les produits exploitables. Après huit mois d'études sérieuses, de l'embouchure du fleuve jusqu'au pays des Ba-Ngala et jusqu'à Louebo, M. le capitaine Thys, revenu à Bruxelles, a rendu compte à la Société belge des ingénieurs et des industriels de ses observations sur les différents points susmentionnés et dans les diverses sections du Congo et du Kassai : Bas-Congo, région des cataractes, Stanley-Pool, Haut-Congo jusqu'à Ba-Ngala et Kassai. En lisant ces conférences, on remarque bien vite que l'on a affaire à un observateur judicieux et consciencieux, qui tient compte de tous les éléments d'une question, et ne généralise pas une observation ne se rapportant qu'à une petite partie du vaste territoire qu'il a à étudier, pour tirer des conclusions embrassant tout l'ensemble du pays. Ses observations sont aussi variées que les

parties très différentes des régions qu'il a examinées. Il donne d'ailleurs des pages entières de son journal où se reflète la première impression de l'explorateur, généralement d'accord avec ses prédécesseurs, Stanley, Valcke, Édouard Dupont. Il rectifie telle donnée précédente, un peu précipitée : par exemple, sur le point terminus du chemin de fer vers le Haut-Congo, qui, suivant lui, ne pourra pas être Léopoldville, mais devra être fixé entre Kinchassa et Kimpoko.

A mesure qu'il remonte le Congo vers la station des Ba-Ngala, il signale les progrès accomplis en peu de temps. « Les embarcations deviennent de plus en plus nombreuses ; l'enthousiasme est à son comble. On est ému malgré soi en voyant la joie exubérante de toute cette population et l'on pense combien rapide ont été les résultats atteints par l'État. Dire qu'il n'y a que dix ans que Stanley, descendant le Congo, était forcé de se frayer ici un passage les armes à la main, et qu'il n'y a que cinq ans que les capitaines Hanssens et Coquilhat fondaient la station des Ba-Ngala ! Qui pourrait douter de l'avenir en constatant de de pareils progrès ? »

Parmi les gages de nouveaux développements que signale le capitaine Thys, nous voudrions pouvoir citer ce qu'il dit des aptitudes commerciales remarquables qu'il a constatées chez les nègres du Congo et du Kassaï, et des diverses unités monétaires qu'ils ont créées entre eux : la perle bleue à coupe exagonale de Bohême, aux environs de Manyanga, au delà de Loutété et jusque chez les Ba-Ngala ; la perle bleue de Venise, en amont de Mouchié sur le Kassaï ; le cauris, vers Louebo ; la croix de St-André en cuivre rouge du Katanga, vers Loulouabourg, la houe en fer, sur le haut Sankourou, etc.

Tandis que le capitaine Thys avançait dans son exploration du Kassaï, et de son affluent la Louboua, il en levait la carte de Kwamouth jusqu'à Louebo, sur une longueur de 750 kilomètres. Sans doute, comme il le dit lui-même, ce n'est qu'un croquis topographique à vue, qui n'a aucune prétention à l'exactitude géographique. C'est plutôt une carte de détails dressée pour servir de guide aux steamers et pour ceux qui veulent se rendre compte des ressources du Kassaï, étudier la nature de ses rives, la répartition de sa population apparente, et les difficultés qu'en certaines places présente la navigation. Par des procédés différents de ceux qu'avaient employés les membres de l'expédition Wissmann, il est arrivé à des résultats analogues quant à la direction générale du cours du Kassaï et de celui de la Louloua.







BULLETIN MENSUEL (5 novembre 1888¹).

Sous le titre : **le commerce en Algérie**, le *Moniteur des Colonies et des Pays de protectorat* publie un article d'où nous extrayons les renseignements suivants, qu'il importe de signaler parce que plusieurs des opérations commerciales dont il s'agit sont nouvelles, et que toutes, dans leur ensemble, constituent un développement de la production algérienne et de son exportation pour la France et pour d'autres pays. C'est ainsi que l'Angleterre tire en ce moment des quantités énormes de foin des environs de Bône. L'insuffisance de la récolte dans les pays d'outre-Manche, a obligé les Anglais à chercher, en dehors de l'Angleterre, la nourriture de leurs chevaux. Après maints essais, c'est en Algérie et dans le département de Constantine, à Bône, qu'ils ont trouvé à s'approvisionner dans les meilleures conditions. Ils ont envoyé là-bas des presses qui fonctionnent à merveille, c'est-à-dire qui permettent de transporter le fourrage sous un volume très restreint, et à une densité élevée. Les paquebots de la Compagnie générale transatlantique apportent souvent à Marseille, par exemple, des balles pressées ne pesant pas moins de 90 kilogrammes sous le volume de 300 décimètres cubes. Le fourrage ainsi pressé se conserve à merveille, ne fait aucun déchet, s'arrime facilement dans les cales et ne revient pas très cher comme transport. Les céréales donnent aussi lieu à un mouvement très actif avec Oran, d'où les paquebots apportent à chaque voyage des chargements de plusieurs centaines de tonnes et jusqu'à mille tonnes de blé. L'importation des raisins a cessé, mais celle des vins nouveaux continue sur une grande échelle et n'est pas près de finir, la récolte ayant été fort belle cette année en Algérie. Il convient de signaler aussi un mouvement très important de la côte ouest de l'Algérie à celle de l'est, où de nombreux envois de céréales et de denrées de toutes sortes sont nécessités par les ravages causés par l'invasion des sauterelles. De même, on exporte toujours et d'une façon très active, de Marseille en Tunisie, des farines, des orges, etc., par suite de la sécheresse qui a désolé la Régence et compromis ses récoltes de céréales. Enfin, un nouveau trafic va se créer, au premier jour, d'Alger à Marseille. C'est le

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

transport de poissons frais, pêchés sur la côte algérienne, à l'aide de chaloupes à vapeur, c'est-à-dire avec un matériel très complet et supérieur, et apportés à Marseille par des paquebots rapides, dans des glacières spéciales disposées à bord à cet effet. Les paquebots *Ville-de-Madrid* et *Ville-de-Rome* sont déjà pourvus de ces installations, qui assureront la conservation du poisson et pourront en recevoir jusqu'à un volume de 10 mètres cubes. Cette combinaison est très simple, très pratique et d'un succès certain.

D'autre part, il résulte des travaux faits par le service des contributions que les pertes totales subies du fait des **sauterelles**, de la sécheresse et des épizooties, dans les arrondissements de Constantine, Philippeville et Sétif, s'élèvent à la somme de 24,860,000 fr. qui se répartit ainsi entre les colons et les indigènes : 1547 Européens ont perdu 3,644,883 fr., et 55,362 indigènes 21,215,117 fr. Les colons seuls ont perdu, dans l'arrondissement de Constantine, 1,390,399 fr. ; dans celui de Philippeville 43,693 fr. ; dans celui de Sétif 221,091 fr. Quant aux secours accordés, un ami qui vient de visiter la région la plus éprouvée, nous transmet les informations suivantes : Comme répartition aux indigents à titre de dons, la seule et unique, jusqu'à ce jour (11 octobre), a été faite le 15 septembre, et l'arrondissement de Sétif a reçu 12,000 fr., sur lesquels la commune de Sétif a obtenu 600 fr. seulement, en prenant pour base le chiffre de la population. C'était insignifiant. En ce qui concerne les prêts, ils seront faits soit en grains, soit en argent suivant les communes. Dans la séance du 10 octobre du Conseil général de la province de Constantine, un rapport a été présenté par M. G. Abadie, au nom de la commission des prêts à l'agriculture. Les conclusions en sont :

1° Que le préfet soit autorisé à signer le contrat d'emprunt de 4 millions avec la banque de l'Algérie et aussi les contrats de répartitions avec les communes.

2° Qu'il soit prélevé 500,000 fr. sur cet emprunt pour payer les grains déjà avancés l'année dernière ; 50,000 fr. à mettre en réserve pour avances à la tribu sequestrée des Hachem ; 50,000 fr. pour avances aux populations du territoire de commandement, et 50,000 fr. pour droits d'enregistrement.

3° Qu'il soit réparti entre les communes une somme de 3,350,000 fr.

Pour le moment actuel, le vrai secours mis à la portée de tous les indigènes est sans contredit le ramassage des œufs, au prix de 1 fr. 50 le double décalitre. Ce travail a rapidement pris un immense développement. De tous côtés on peut voir des smalas entières fouiller les lieux

de ponte. Une somme de 300,000 fr. a été affectée à cet usage, mais notre ami ne croit pas qu'elle soit suffisante, car en quelques semaines, la seule commune de Sétif avait déjà payé fr. 30,000. A la date du 9 octobre la mairie de Sétif avait reçu 15,000 doubles décalitres d'œufs. Chaque double décalitre contient en moyenne 23,300 coques, dont chacune compte environ 30 œufs, soit une somme de dix milliards quatre cent quatre-vingt-cinq millions d'œufs de criquets. En même temps la chasse aux alouettes a été interdite, ces oiseaux rendant à l'agriculture, dans les circonstances actuelles, de réels services, en déterrants et détruisant les œufs de sauterelles.

Le *Bosphore égyptien* publie la nouvelle suivante que nous ne reproduisons que pour être complets, et sous toute réserve : « Le colonel **Chaillé-Long bey**, actuellement chef de la légation des États-Unis en Corée, nous a écrit de Seoul, à la date du 29 juillet, pour nous informer qu'il venait de recevoir plusieurs lettres de New-York, dans lesquelles on lui demandait de se mettre à la tête d'une expédition à la recherche de **Stanley**. Le colonel Chaillé-Long, qui a donné au gouvernement égyptien tant de preuves de son infatigable dévouement, de son désintéressement et de son abnégation, a acquiescé en principe à cette demande. Mais au moment où il reçut ces lettres d'Amérique, il était sur le point de quitter Seoul, pour aller explorer une île inconnue, et ne devait être de retour de cette expédition qu'à la fin d'octobre. Si, à son retour, Stanley n'a pas reparu sur la scène du monde, Chaillé-Long acceptera le mandat qui lui est confié par ses compatriotes. Voici quel serait son plan. Comme c'est en partie à lui que l'Égypte doit de voir ajoutées aux États du khédive les provinces de l'Équateur, il se proposerait de solliciter l'appui du gouvernement du vice-roi, et lui demanderait une centaine de ses soldats noirs, comme ceux qu'il recruta autrefois pour parcourir l'Afrique centrale. De la côte, il suivrait le chemin qui lui fut tracé par Gordon, jusque dans l'Ou-Ganda où il espérerait pouvoir entrer en négociation avec Mwanga, le fils de son ami Mtesa, et obtenir son appui pour l'aider dans sa recherche de Stanley. Une fois celui-ci retrouvé, Chaillé-Long se porterait au secours d'Émin pacha. »

D'autre part, une dépêche adressée au *Daily News* annonce que le roi des Belges prépare une nouvelle expédition sous les ordres de **Baker pacha** pour aller à la recherche de Stanley.

On écrit encore de Londres que **M. Harrison Smith**, qui a été, il y a quelques années, chargé auprès du roi Jean d'Abyssinie, d'une mission

dont il s'est acquitté avec habileté, va être, lui aussi, envoyé à la recherche de Stanley. M. Harrison Smith, tout jeune encore, appartient à la marine anglaise. Au banquet offert à Stanley par le lord-maire de Londres, il annonça qu'il irait un jour secourir celui qu'on ne lui permettait pas d'accompagner. Naturellement il propose la route de l'Abyssinie, et comme il a su, dans sa mission, conquérir les bonnes grâces du roi Jean, il a des chances de mener à bonne fin, au moins jusqu'en Abyssinie, une expédition destinée à emprunter ce territoire. Mais au delà du Choa et du Kaffa, aujourd'hui sous l'autorité de Ménélik, se présenteront des difficultés dont on ne peut mesurer l'étendue, le territoire n'ayant pas encore été exploré, et les mœurs des populations en étant inconnues aujourd'hui.

Enfin le comité de secours à **Émin pacha** a reçu de ses agents à Souakim la communication suivante, datée du 4 septembre : « Dix voyageurs viennent d'arriver à Khartoum. Un seul d'entre eux nous apporte des nouvelles. Il rapporte qu'un chrétien, autrefois mudir d'un prince égyptien, est solidement établi dans le delta du Bahr-el-Ghazal et dispose d'une force imposante composée de noirs. Beaucoup de ces derniers ne sont pas vêtus, mais des vêtements sont fabriqués pour eux sous la surveillance d'un chef blanc. Le mahdi aurait envoyé trois expéditions contre cette force; toutes trois sont rentrées à Khartoum après une campagne infructueuse; il en est résulté une certaine alarme dans la ville. Les indigènes croient que ce chrétien est Émin pacha. Les agents anglais ajoutent que les routes de Berber et de Khartoum sont assez sûres pour les voyageurs et que des nouvelles importantes peuvent arriver d'un moment à l'autre. Le colonel Rundle, qui avait écrit au mahdi pour lui demander des renseignements sur le chef blanc dont il est question, a reçu une réponse insultante. Le mahdi refuse de donner aucune information. »

Malgré les démentis officiels, le *Secolo* affirme qu'on prépare à Rome une **nouvelle expédition africaine**. A Trieste, deux vapeurs du Lloyd autrichien ont été commissionnés pour **Massaouah** par deux maisons de commerce, qui les ont armés pour le compte du commandant en chef de la station italienne de la mer Rouge. Le but de l'expédition nouvelle serait l'occupation de Keren et de tout le plateau des Bogos. Des officiers du génie, des ingénieurs et des topographes sont déjà en campagne pour étudier les différentes voies donnant accès à ce plateau et, particulièrement, la route par la vallée du Ledka, qui est recommandée par les voyageurs. Tous les vapeurs qui arrivent d'Ita-

lie débarquent des quantités considérables de matériel de guerre, de munitions et d'objets de casernement. Or, comme les approvisionnements de toutes sortes y sont déjà considérables, les nouveaux envois seraient inutiles si l'on n'avait pas l'intention d'en faire usage dans un temps prochain. On parle également d'un nouvel embranchement de chemin de fer, qu'on se propose de construire au delà de Monkulla près de Dogali, et qui serait poussé jusqu'à Assus ou à Afm. En un mot, nous assistons à de vastes préparatifs dont la récente affaire de Saganetti et la fameuse expédition de Barambaras Kaffel à Zoula n'étaient que les symptômes préliminaires.

Le *Times* a reçu le 20 octobre, de **Zanzibar**, la dépêche suivante : « L'avis le *Griffon* vient d'arriver de l'île de Pemba. Son commandant rapporte que mercredi, à minuit, la chaloupe à vapeur du bord, commandée par le lieutenant Copper, donna la chasse à un **négrier**. Après avoir envoyé une décharge de mousqueterie à la chaloupe, l'équipage arabe se jeta à la mer, abandonnant le navire et les 85 esclaves qu'il transportait. Trois de ceux-ci étaient morts, trois autres blessés. Le lieutenant Copper a été tué dans cette affaire et deux de ses matelots sont blessés. Des avis ultérieurs portent que le négrier était armé d'un canon qu'on avait chargé jusqu'à la gueule et auquel on mit le feu, mais qui ne partit pas. Les obsèques du lieutenant Copper ont eu lieu hier; les amiraux français et allemands y assistaient avec leurs états-majors ainsi que tout le corps consulaire présent à Zanzibar. Le *Griffon* est reparti pour Pemba, emmenant des soldats du sultan et le commissaire chargé de ramener, morts ou vifs, les Arabes impliqués dans cette affaire. L'irritation est très vive parmi les équipages anglais qui demandent vengeance. D'après les nouvelles arrivées du sud, la situation sur la côte n'a pas changé; les rebelles, très nombreux, y sont toujours maîtres de la situation. »

Les *Missions d'Afrique* publient des extraits du journal du P. Lourdel, qui donnent une idée exacte de l'**influence des Arabes dans l'Ou-Ganda** et de la situation précaire qui en résulte pour les missionnaires. « Nous avons souvent parlé des négriers arabes, qui résident une partie de l'année à la cour de Mwanga, pour y acheter les esclaves que le roi fait chasser et saisir soit dans ses propres provinces, soit dans les royaumes voisins. Il met souvent sur pied, pour ses razzias, des armées de plusieurs milliers d'hommes. A des intervalles malheureusement trop rapprochés, nous voyons revenir ces armées victorieuses poussant devant elles de vrais troupeaux d'esclaves, souvent trois ou quatre

mille d'un seul coup. Le roi fait son choix, se réserve ceux qui lui plaisent, ou les distribue à ses grands chefs, et vend tout le reste aux négriers musulmans qui entraînent tout pour le revendre soit sur le littoral aux pourvoyeurs de l'Arabie, soit sur les marchés de la haute Égypte. C'est un affreux, mais très important commerce, qui enrichit les négriers par le haut prix où ils revendent leur marchandise, et qui procure à Mwanga tout ce qu'il emploie à augmenter ses États, à affermir son pouvoir, à multiplier ses esclaves et ses victimes, des armes et de la poudre. Au milieu d'une population qu'ils exploitent cruellement par leurs expéditions sanguinaires, mais qui les craint et les déteste, les négriers sont comme l'oiseau sur la branche. Ils ne cessent de mettre Mwanga en suspicion contre les projets des Européens et des missionnaires et ils ne réussissent que trop, par leurs calomnies, à exciter les soupçons du prince. Au moment où arriva M. Gordon, le successeur de M. Mackay, les Arabes venaient de traduire au roi une longue lettre en arabe dans laquelle on l'informait de la résolution que venaient de prendre de concert les puissances de l'Europe, de *manger* tout le pays des noirs. Les Allemands s'adjugeaient la région comprise entre la côte de Zanguebar et l'Ou-Nyanyembé inclusivement; les Anglais, l'Ou-Ganda et les pays voisins. M. Gordon apportait au roi un cadeau de la part de l'évêque Parker et une lettre lui annonçant qu'il ne venait pas pour venger le massacre de Hannington mais pour instruire son peuple. Irrité, Mwanga lui déclara qu'il le retenait prisonnier. « Si les Anglais m'attaquent ou arrêtent les marchandises à la côte, » ajouta-t-il, « c'est vous que je tuerai le premier. » Puis, prenant une poignée de cendres et les jetant dans une lettre adressée à Parker, pour lui demander des fusils et de la poudre comme preuve de bonnes dispositions à son égard : « Voilà ma déclaration de guerre, » dit-il, « faites porter cette réponse à ceux qui vous ont envoyés¹. Pour vous, je vous le répète, vous êtes mon otage, jusqu'à ce qu'un autre vienne prendre votre place. Je vais, en outre, faire tuer les gens que vous instruisez et tenez cachés chez vous. » Enfin, se tournant vers les gens du royaume, il s'écria d'une voix tremblante de colère : « Voilà un blanc qui m'insulte en face ! Huez-le, insultez-le. » Et toute la cour, de lancer les plus grossières injures à la face du pauvre M. Gordon. »

« Les intentions que le roi prête aux blancs lui font croire à une guerre

¹ D'après l'usage du pays, envoyer des cendres à un ennemi, c'est lui dire qu'on accepte les hostilités.

imminente. « Achetez des fusils et de la poudre, » recommande-t-il à ses gens! « Achetez des fusils, beaucoup de fusils! » Aussitôt les grands se lèvent pour faire les protestations d'usage. Armés de longues lances qu'ils brandissent comme s'ils étaient en face de l'ennemi, ils s'écrient: O roi, tu nous vois! Le patrimoine de Kamagna, de Mandé, de Kimera, de Kintou — les noms des anciens rois fondateurs de l'Ou-Ganda — ne périra pas! nous le défendrons! Nous nous battons pour le roi jusqu'à la mort. Le premier ministre ajoute: « Que les blancs viennent du levant, qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent du nord qu'ils viennent du sud, qu'ils descendent du ciel ou qu'ils sortent de la terre, nous trouverons moyen de les arrêter..... » Quoique les procédés des puissances rendent la situation difficile, ce n'est cependant pas de là que vient le grand mal. Le grand mal vient des négriers arabes. En ce moment, accompagnés de ce qu'il y a de pire parmi les musulmans de la côte, ils se portent en nombre vers le Victoria-Nyanza et surtout vers l'Ou-Ganda. Ont-ils quelque dessein caché de conquête? Il serait permis de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent tout en œuvre pour rendre les blancs odieux et les faire chasser de partout. La première chose que devraient faire les nations qui veulent coloniser ces contrées serait d'en bannir l'élément arabe et mounswana. Pour y réussir, il faudrait leur rendre à la côte le commerce impossible, et leur interdire, sous peine sévère, toute importation de fusils et de poudre. Il y a longtemps qu'on aurait dû prendre cette mesure. Un nombre prodigieux d'armes à feu se trouve à l'heure qu'il est entre les mains des nègres. Dans l'Ou-Ganda seul on en trouve plusieurs milliers de tout système..... C'est ce qui explique la fierté de Mwanga. Encore quelques années de ce trafic imprudent, et les blancs ne pourront plus voyager dans l'intérieur de l'Afrique, s'ils n'ont pour les escorter une armée nombreuse et bien disciplinée. C'est aussi là qu'est la source des maux chaque jour croissants de l'esclavage. Tous ces fusils servent à armer les brigands qui accompagnent les chasseurs d'esclaves, et les maux que ceux-ci font dans l'intérieur de l'Afrique, bien au delà du lac Albert Nyanza, sont incalculables. — Au mois d'avril 1888 nous sommes sans nouvelles de Stanley. Est-il mort, est-il vivant? C'est un problème que nous cherchons vainement à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment de son départ du Congo, nous apprîmes ici sa marche et ses projets. Mwanga en prit une si grande peur qu'il crut la fin de son règne arrivée. Nous eûmes tous la crainte d'être massacrés le jour où Stanley mettrait les pieds sur le territoire de l'Ou-Ganda. Puis, tout

à coup, et cela depuis un an, il ne fut plus question de rien; et dès lors pas un seul mot. Des gens qui sont allés à Wadelaï et sont revenus ensuite dans l'Ou-Ganda, affirment que Stanley ne se trouve point avec Emin pacha. Il me paraît cependant tout aussi impossible qu'une troupe de plusieurs centaines d'hommes armés ait ainsi disparu sans que personne sache où elle est allée, qu'il me semble impossible que l'on puisse cacher la mort de Stanley si réellement elle est arrivée. »

Des désordres ont eu lieu à **Lorenzo-Marquez**; le ministre de la marine du Portugal a saisi cette occasion pour adresser à la Société de géographie de Lisbonne une communication, dans laquelle il donne l'assurance que l'ordre et la sécurité publique seront garantis dans cette partie de la colonie portugaise, et que les auteurs des troubles seront châtiés énergiquement dès que les responsabilités seront établies. La note ajoute que Lorenzo-Marquez continue à être portugais, parce que la volonté nationale est d'accord sur ce point avec les règles du droit international. Elle constate ensuite que le Zambèze avec ses affluents et le lac Nyassa est la meilleure voie de pénétration de l'océan Indien dans l'Afrique centrale tropicale, et que la situation de Lorenzo-Marquez impose au Portugal des devoirs envers toutes les nations intéressées à la civilisation de l'Afrique. Le ministre proteste contre ceux qui accusent le Portugal de vouloir opposer des barrières au commerce du monde. Le pays fera tout pour faciliter le commerce des voisins; mais, pour cela, il y a des conditions indispensables afin que les facilités accordées ne deviennent pas un moyen de combat contre la domination portugaise. L'acceptation claire et franche de ces conditions et l'indispensable délimitation des limites territoriales sont nécessaires pour assurer à l'administration de Mozambique le caractère essentiellement libéral que le gouvernement portugais désire lui donner. Le ministre termine en faisant allusion à la campagne antiesclavagiste du cardinal Lavigerie et annonce qu'il fera chercher dans les archives maritimes les documents qui établissent la coopération efficace antérieure du Portugal à cette œuvre.

Le Dr **Holub** a transmis aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres des renseignements sur la géographie de la région au nord du **Zambèze** explorée dans son dernier voyage. Ils modifient un peu ce que l'on en savait d'après les informations des indigènes. Après avoir quitté le Zambèze, il traversa le pays des Ba-Toka, et suivit une direction nord inclinant légèrement à l'est jusqu'à une distance de 500 kilomètres du fleuve, en relevant régulièrement son itinéraire. Le territoire

des Ba-Toka est boisé, mais les forêts ne sont composées que de petits arbres dans lesquels la tsétsé abonde. Il trouva que la Louengoué (la Loangoua de Livingstone), tributaire du Zambèze, vient du nord-ouest et non du nord comme Livingstone le supposait d'après ce que lui disaient les natifs. La vallée du Zambèze moyen n'est pas non plus, comme nos cartes la représentent, une région montagneuse au nord et au sud. Le Dr Holub a trouvé le fleuve bordé au nord par un pays bas couvert de marécages, où le voyageur, dans la saison froide, prend la fièvre intermittente. Au nord-nord-est du pays des Ba-Toka, il explora la région inconnue jusqu'ici des Ma-Choukouloumbé, nommés dans la carte de Livingstone Ba-Choukouloumpo. Leur territoire, arrosé par la Louengoué, est plus élevé que celui des Ba-Toka. Ils habitaient autrefois plus au nord, dans la région des lacs; mais depuis deux siècles ils se sont établis sur les affluents septentrionaux du Zambèze. Ce sont de beaux hommes, au nez aquilin; ils ne portent aucun vêtement, et tressent leur chevelure en chignons; les femmes portent des pantalons de cuir tanné, et ont la tête rasée. Ils ont la singulière habitude de se casser les dents de devant, ce qui donne à leur physionomie quelque chose de bizarre. Ils sont grands éleveurs de bestiaux, et sont probablement plus riches en bétail qu'aucune autre tribu du sud de l'Afrique. Holub estime qu'il y a au moins 100 bœufs pour une hutte.

L'abondance du bétail chez les Ma-Choukouloumbé est pour les **Ba-Rotsé** de la vallée du Zambèze une occasion d'expéditions qui rendent l'œuvre de la mission de M. Coillard très difficile. « Les Ba-Rotsé, » écrit-il au *Journal des missions évangéliques de Paris*, « ne sont nullement un peuple pasteur. Jadis, quand ils pouvaient prendre un bœuf chez les Ma-Choukouloumbé, ils en faisaient un festin public, le grillaient sur les charbons, chair et peau tout ensemble, comme ils le font encore du zèbre. Pendant les derniers troubles on a, littéralement, presque exterminé la race bovine de la contrée. Je ne l'eusse jamais cru, si je n'en avais pas les preuves sous les yeux. Ce fut, surtout dans la Vallée, une boucherie générale. On tuait à qui mieux mieux. La famine est survenue; alors comme toujours, on a crié: « Chez les Ma-Choukouloumbé! » Le roi Lewanika convoqua tous les chefs du pays à Lialui. La ville regorgeait d'hommes. L'enceinte du *Zuandu* — la maison privée du roi au milieu de son harem — était comble. Le roi crut devoir justifier son expédition aux yeux de M. Coillard qui était présent. « Ils ont maltraité le Dr Holub, qui venait de chez moi; c'est mon devoir de les châtier. Du reste ce ne sont pas des êtres humains; ils sont tout nus. Et puis...

ajoutait-il en hésitant, nous n'avons plus de bétail, et il nous en faut absolument. » Le lendemain, une grande animation régnait au village. De tous côtés les esclaves et les femmes allaient et venaient, se croisaient avec des messagers affairés ; on préparait les provisions de route ; partout on entendait la cadence des pilons ; les chefs tenaient leurs petits conciliabules, pendant que les fous de cours s'agitaient en délire, faisaient de la musique avec des calebasses, criaient et beuglaient sans que personne y fît attention. A chaque instant arrivaient de nouvelles escouades d'hommes armés. Les guerriers, sous leurs chefs respectifs, se massèrent sur la place, drapés d'étoffes aux couleurs flamboyantes, chamarrés de plumes, de baillons européens, de peaux de panthère, et de toutes sortes de fauves, grandes et petites, qui pouvaient donner à l'homme l'apparence d'un animal et un air de férocité. Ils feignaient, par petits détachements, des attaques contre un ennemi imaginaire, faisaient quelques évolutions qui arrachaient aux spectateurs des applaudissements frénétiques, se remettaient en place, et toute cette masse noire bourdonnait lugubrement un chant de guerre d'une inspiration sauvage. Quelques-uns des commandants s'avançaient ensuite, haranguaient le roi sur le ton de la colère, puis, au pas de course, venaient s'agenouiller et planter leurs fusils et leurs boucliers devant les ministres, toujours pérorant avec aigreur et demandant que le roi lâchât enfin ces bouledogues enragés. La quantité d'armes à feu que possèdent les Ba-Rotsé est considérable. Il y en a de tous les calibres ; les fusils à pierre cependant y sont en majorité. La javeline est bien encore l'arme de la tribu, une arme redoutable ; mais les boucliers de cuir y sont en petit nombre et mal entretenus. Avant que l'expédition se mît en route, le roi fit ses dévotions. Des offrandes de calicot, de verroterie, d'eau, de lait ou de miel furent envoyées à toutes les tombes royales du pays, en même temps qu'un faisceau de javelines qui y restèrent déposées pendant quarante-huit heures pour donner à ces dignitaires de l'autre monde le temps de les bénir. A la tête de l'armée marche la prophétesse, jeune fille sans laquelle rien ne se fait. C'est elle qui donne le signal du départ et de la halte. Elle porte la corne qui contient les médecines de la guerre et les charmes. Elle est toujours en tête de l'avant-garde, et il n'est permis à personne, même au repos, de passer devant elle. Qu'elle se fatigue ou tombe malade, c'est aux jeunes gens de la porter. En arrivant devant l'ennemi, c'est elle qui tirera le premier coup de fusil, et tout le temps que durera la bataille, il ne lui est permis ni de dormir, ni de s'asseoir, ni de manger ou de boire. A un moment donné, Litica, fils du roi, tous

les garçons et tous les jeunes gens qui allaient à la guerre pour la première fois, coururent à toutes jambes, se précipitèrent dans le marais, arrachèrent des roseaux, qu'ils vinrent déposer aux pieds du roi, en s'écriant : *Kamarie!* (jeune fille); c'est-à-dire, vous nous croyez des fillettes impropres à la guerre; eh bien! vous verrez que nous sommes des hommes et que nous méprisons la fatigue. Lewanika aura 12,000 hommes au moins sous ses ordres. Que deviendront les Ma-Choukouloumbé chez lesquels se jettera cette multitude d'hommes affamés, voleurs, pillards, brigands par habitude, sans contrôle et sans frein? Ce n'est pas seulement au bétail qu'ils en veulent, mais aux femmes et aux enfants qui sont réduits au plus abject esclavage. Quant aux hommes on les jette en pâture aux bêtes des champs. Les Ma-Choukouloumbé ne font pas plus de quartier que les Ba-Rotsé, et ils gardent, pour y boire la bière, les crânes de ceux qui sont tombés entre leurs mains. »

Dans leur voyage à travers l'Afrique, les explorateurs portugais Capello et Ivens visitèrent le pays des **Garenganzé** au mois de novembre 1884. Le 14 septembre dernier, le major Ivens a reçu une lettre du chef de cette région, écrite en anglais, et apportée par le missionnaire Arnot auquel Moshidé l'avait dictée. Nous la reproduisons d'après les *Colonias Portuguezas*.

Unkefa. Garenganzé.

A l'illustre major Ivens.

J'avais l'intention de vous envoyer mon fils Moseka, en compagnie de M. Arnot, pour qu'il pût être présenté à S. M. le roi de Portugal. Je comptais assurer de cette manière S. M., combien m'avait été agréable l'honneur qu'elle m'avait fait en envoyant dans mon pays, comme ambassadeurs, MM. Capello et Ivens. Cependant, j'ai été contraint d'ajourner dans ce moment la réalisation de ce projet, en face de l'opposition que me fait le chef indigène du pays de Bihé, appartenant à S. M., et de la déclaration de ce chef qu'il barrera le passage, arrêtera les voyageurs qui se rendent à la côte, et tâchera de détourner le commerce direct que font mes États avec les marchands portugais de Benguela. Je vous demande encore de vouloir bien m'excuser de ne vous avoir pas fourni les trente porteurs que vous m'avez demandés, mais alors, comme aujourd'hui, et toujours, il m'a été impossible d'obtenir de mes gens qu'ils se prêtent à accompagner quelque expédition lointaine, de crainte d'hostilités et par peur des traitants arabes. J'ai dû renoncer à la contrainte à leur égard, car je reconnais que leurs appréhensions sont fondées. J'écris au représentant de S. M., le gouverneur de Benguela, le

priant de me venir en aide, et de me donner l'assurance de l'intervention du gouvernement de S. M. contre les intrigues du chef de Bihé. »

MOSHIMÉ, chef de Garenganzé.

Février 1888.

La *St-James Gazette* de Londres publie une lettre adressée de Stanley-Pool au colonel Wilmot Brooks par son fils Graham Wilmot Brooks, missionnaire qui a cherché, mais en vain, à pénétrer au Soudan par la voie de l'Oubangi. Il commence par rendre compte des rapports de quatre blancs et d'un interprète arabe venant du camp de Yambouya sur l'**Arououimi**, puis il ajoute :

« Il s'est écoulé près d'une année depuis la réception à Stanley Pool des premières nouvelles de l'expédition de Stanley alors campée sur l'Arououimi. Elles nous apprenaient que le passage de la colonne au travers des forêts vierges, des jungles et des marécages, avait présenté des difficultés plus grandes que l'on ne s'y attendait. Nous sommes ensuite restés plusieurs mois sans entendre parler de l'expédition jusqu'à la réoccupation des Stanley-Falls par l'État libre du Congo. Les communications avec le haut fleuve devinrent ensuite moins difficiles, ce qui permit d'avoir des nouvelles de cette région par des blancs, des Zanzibarites et des indigènes. On ne reçut pourtant rien de l'expédition elle-même. Sur neuf déserteurs du camp de l'Arououimi, sept furent pris et mangés par les indigènes et deux réussirent à descendre le fleuve. Il va être procédé à une enquête sur les événements qui se passent aux Stanley-Falls, mais on sait déjà que tous ne sont pas l'œuvre des Zanzibarites. On ne peut pas comprendre en Angleterre comment ces hommes peuvent se procurer des quantités aussi considérables d'ivoire, quand le transport de 30 kilogrammes de marchandises, de Zanzibar aux chutes, revient à 275 francs. Voici l'explication de cette énigme : Les négociants de Zanzibar établis aux Stanley-Falls, ont à leur solde de nombreuses bandes de cannibales Manyémas d'une férocité telle que les Zanzibarites eux-mêmes ont horreur de s'associer à eux dans leurs incursions meurtrières. Des témoins oculaires anglais et arabes affirment avoir vu fréquemment, dépassant les bords des marmites, des têtes et pieds humains. Les Arabes fournissent des fusils à ces sauvages pour leur permettre de faire la chasse à l'homme, dont la rançon sera payée en ivoire. Ce procédé étant beaucoup plus rapide que celui de l'échange des tissus contre de l'ivoire a été adopté par Tipo-Tipo et ses collègues. Ces cannibales Manyémas fournis à Stanley par Tipo-Tipo ont accompagné l'expédition jusqu'aux territoires encore inexplorés de l'Arououimi où ils ont exercé

leurs infâmes déprédations aux alentours du camp. Les Anglais les ont vus tirer sur les hommes et les femmes qui traversaient le fleuve à la nage, et les ont entendus s'en vanter auprès du feu de bivouac. Après avoir surpris et brûlé un village dont les défenseurs tués par surprise sont aussitôt cuits et mangés, les Manyémas emmènent au camp des Zanzibarites les femmes, les enfants et le butin consistant en chèvres, volailles, bananes, canots et mobilier indigène dont la valeur dépasse de beaucoup le coût de l'incursion. Au bout de quelques jours les maris et les pères des prisonniers viennent au camp. Ils savent ce qui leur reste à faire. Avec de l'ivoire ils pourront racheter leur famille. Le prix arrêté, ils s'empressent de le réunir. Après la livraison de l'ivoire on remet en liberté les prisonniers. Ce qui reste alors d'une tribu jadis florissante s'en va chercher plus loin un refuge. Les Zanzibarites ont un but en rendant les prisonniers : ceux-ci pourront servir une autre fois. En effet, dès que la tribu s'est installée sur un territoire, y a construit quelques huttes et commencé des plantations, les Manyémas accourent pour recommencer leur opération. Ceci peut être attesté par tous les occupants du camp sur l'Arououimi. Si les Anglais qui désirent voir introduire aux Stanley-Falls les bienfaits du commerce veulent savoir ce que *commerce* signifie dans ces régions, M. Wilmot Brooks peut le leur dire : Il s'agit pour les Zanzibarites de posséder de grandes quantités de marchandises d'un très bas prix et de recevoir de fortes commandes d'ivoire ; les marchandises leur serviront à se procurer à la côte Est de la poudre et des fusils. Alors les hommes employés jusqu'à présent à transporter l'ivoire à la côte seront employés pour l'opération bien plus lucrative de la chasse à l'homme. Les 400 Manyémas qui ont consenti à partir avec le major Barttelot ont expressément stipulé qu'il ne serait pas mis d'entraves à leurs incursions, en sorte que les contrées que devait traverser la colonne étaient vouées au pillage, au meurtre, au cannibalisme, et devaient être dépeuplées comme l'ont été déjà celles qui entouraient le camp sur l'Arououimi. La colonne devait ouvrir aux Manyémas d'autres contrées encore vierges et les mettre ainsi à même d'approvisionner de grandes quantités d'ivoire la factorerie des Stanley-Falls ; les morts ne racontent rien et les décharges meurtrières, les cris des blessés au milieu de la nuit ne peuvent se faire entendre par delà les forêts qui séparent ces scènes de carnage des steamers naviguant sur le Congo. Quant à Tipo-Tipo, le nouveau gouverneur, il ne s'opposera pas à ces actes de sauvagerie dont les Anglais ont pris des croquis sur leurs albums, sans formuler aucune protestation, attendu qu'ils tiennent par-dessus

tout à vivre en bons termes avec les Arabes. Ces faits sont, assure le missionnaire Graham Wilmot Brooks, parfaitement connus de tous ceux qui connaissent le haut Congo. »

Le *Temps* a reçu de son correspondant de Banana les renseignements suivants sur la mort du major **Barttelot** : C'est le steamer *En Avant* qui était allé aux Falls conduire le lieutenant Haneuse, résident auprès de Tipo-Tipo, qui a apporté aux Ba-Ngala, dans la première quinzaine d'août, la nouvelle de l'assassinat du major qui commandait l'arrière-garde laissée par Stanley sur l'Arououimi. M. Barttelot aurait trouvé la mort dans les circonstances suivantes : « Il se trouvait à Urama le 19 juillet. Pendant la nuit, les hommes de sa caravane se livraient à leurs jeux habituels et dansaient avec accompagnement de chants et de cris assourdissants. Vers trois heures du matin, impatienté sans doute du vacarme qui se faisait autour de sa tente, le major se leva et voulut imposer le silence à ses hommes. Ceux-ci n'obéissant pas, il aurait frappé une des plus enragées danseuses. Le mari de cette négresse se serait alors approché de l'officier anglais et lui aurait tiré un coup de feu à bout portant. On était alors à environ dix journées de marche de Yambouya. Le second de l'expédition, M. James Jameson, s'empara immédiatement de l'assassin et, escorté de dix hommes sûrs, il le ramena aux Falls, où il le remit entre les mains de Tipo-Tipo qui paraît responsable, non de l'assassinat du major, mais de l'échec de la campagne de ravitaillement. Vous savez, en effet, que Stanley avait laissé une arrière-garde à Yambouya pour attendre les porteurs que devait lui fournir ce chef arabe. Le major Barttelot avait l'ordre de se mettre en route, dès que les porteurs seraient arrivés avec les charges que n'avait pu prendre Stanley. L'arrière-garde de l'explorateur était donc, en réalité, une colonne de ravitaillement. Tipo-Tipo avait promis de compléter le convoi dans le courant d'octobre 1887 ; ce n'est qu'à la fin de mai qu'il envoya 500 hommes au camp de l'Arououimi. C'est ainsi que le major a été forcé de séjourner près d'un an dans une région où les vivres étaient rares et où sa troupe a été très éprouvée. Sur 60 Soudaniens, il n'en reste aujourd'hui que 18 ; de 215 Zanzibarites, 80 seuls survivent. Enfin, le 6 juin, le major pouvait lever le camp avec une caravane déjà très affaiblie moralement et physiquement : un mois après il était assassiné. Toutefois, malgré tout, M. James Jameson ne voulait pas abandonner la partie. Le 5 août il repartait des Falls dans l'intention de reprendre le commandement de l'expédition de secours. Le 16 août il arrivait au Ba-Ngala dans un état désespéré, et le 17 à huit heures du soir, il rendait le

dernier soupir. La colonne de ravitaillement de Stanley reste donc avec un seul blanc, M. Bonny, et il est impossible qu'elle se mette en marche. On dit ici que des ordres de Londres prescrivent à M. Bonny de se replier sur l'Arououimi ; on renoncerait alors à secourir Stanley par les affluents du Congo, et le grand explorateur resterait livré à ses propres ressources. Aux Falls, m'écrit-on, la situation est bonne ; le lieutenant Haneuse y est arrivé le 1^{er} août et a été reçu par Tipo-Tipo et les autres chefs arabes, avec la plus grande cordialité. »

Une lettre que reçoit l'*Indépendance belge*, des îles Canaries, et qui porte la date du 20 septembre, apporte des renseignements sur la mission **Lahure**, du corps de l'état-major belge, chargée d'acquérir un territoire et d'établir un *sanitarium* international sur la côte saharienne d'Afrique. Le débarquement du colonel Lahure et de ses compagnons s'est effectué sur une plage du désert, où se trouvaient réunis de nombreux groupes d'indigènes armés. Ils ont réussi cependant à prendre pied, se sont enfoncés dans l'intérieur et, après avoir traversé des régions fertiles et peuplées qui n'ont rien de l'aridité du centre du Sahara, sont arrivés vers le 15 septembre au pays des Ait-el-Djamel. Suivant les bruits apportés aux îles Canaries, diverses tribus de ces contrées seraient dans un état voisin de l'anarchie et n'obéiraient à aucune autorité. Les Arabes et les Maures sont très surexcités les uns contre les autres et se font ouvertement la guerre dans certains parages. Néanmoins, la mission paraissait pleinement réussir ; le colonel Lahure et le lieutenant de marine belge Fourcault étaient en bonne santé. On disait qu'ils commenceraient, à la mi-octobre, leur voyage de retour vers la côte et vers l'Europe.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Fernand Fourreau vient de faire paraître la carte au $\frac{1}{1,000,000}$ de la région du Sahara qui s'étend au sud de Biskra et dont il a été un des premiers pionniers.

Le Comité de la Société antiesclavagiste de France fondée par le cardinal Lavigerie a reçu des sommes importantes pour l'œuvre de la suppression de la traite. Léon XIII a donné à lui seul 300,000 francs.

Deux millionnaires de Mahdia, en Tunisie, viennent d'être arrêtés, l'un pour un achat récent d'un esclave de 14 ans, l'autre comme courtier. L'esclave a été immédiatement affranchi. Il provenait d'un lot important disséminé entre Sfax, Monastir et Tunis. Ce trafic a été dévoilé par le commissaire de police de Mahdia.

Les espérances qu'avait fait concevoir, il y a quelques années, la découverte

de sources de naphte près de Seït et de Dschamseh, au bord de la mer Rouge, ne se sont pas réalisées. Les travaux d'essais ont dû être abandonnés après avoir absorbé trois millions de marcs, et les perforatrices coûteuses qu'on y employait gisent inutiles sur le sol abandonné. On a bien trouvé un peu de naphte dans les puits percés, mais en quantité si faible qu'il a été impossible de songer à une exploitation rémunératrice.

Le nouveau journal la *Géographie* annonce que deux officiers italiens, membres d'une expédition géographique au Harrar, ont été emprisonnés et maltraités par un gouverneur dépendant du roi Ménélik. Ils sont accusés d'avoir levé des plans en vue de la conquête du pays. Le consul italien à Aden et le comte Antonelli, qui représente l'Italie auprès de Ménélik, s'efforcent d'obtenir leur mise en liberté.

La caravane du Dr Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, a été dispersée par les indigènes; ses porteurs ont déserté, et lui-même a dû revenir à la côte.

Une dépêche du *Times* annonce que le comte Téléki, explorateur hongrois, qui, depuis deux ans, parcourait l'est de l'Afrique avec le lieutenant de marine Hœnel, et qu'on avait perdu de vue, est arrivé à Taveta, en route pour Zanzibar.

Le Dr Peters et le lieutenant Wissmann se sont rendus à Londres pour y donner l'assurance que les organisateurs de l'expédition allemande de secours en faveur d'Émin pacha ne nourrissent aucun projet d'ambition égoïste. Le *Times* applaudit à l'expédition de secours. « L'espace, dit-il, est assez grand entre l'Océan et les lacs pour l'Angleterre et l'Allemagne, dont le but commun doit être la suppression de la traite des nègres, qui exige un effort vigoureux et persévérant. »

Une dépêche de Zanzibar signale l'arrivée dans cette ville de M. Mackenzie, l'agent de la Société anglaise de l'Afrique centrale. Il a été accueilli par les indigènes dans le Durbar public comme représentant de la Compagnie britannique. Les indigènes lui ont exprimé la crainte que la Compagnie ne veuille mettre des entraves à l'esclavage domestique, mais M. Mackenzie les a rassurés complètement à ce sujet (?).

Pour sauvegarder les intérêts du commerce de la France à Madagascar, les négociants français établis à Tamatave ont fondé une « chambre consultative du commerce français à Madagascar; » ses membres se mettent à la disposition des négociants et des fabricants de France, pour faciliter les transactions et leur donner tous les renseignements qui pourraient les intéresser. Les résidents de France à Tananarive et à Tamatave ont promis leur appui à la nouvelle institution.

L'Angleterre ayant demandé aux autorités portugaises l'autorisation de débarquer à Quilimane des armes destinées aux agents de la Compagnie des Lacs africains, le gouvernement portugais a répondu qu'il est assez fort pour défendre les habitants des côtes et du pays qu'il occupe et a refusé l'autorisation demandée.

Les ingénieurs Joaquim Pires de Souza Gomes et Affonso de Moraes Sarmento ont signé, le 29 septembre, au ministère de la marine portugaise, un contrat par

lequel ils se sont engagés à faire les études définitives d'un chemin de fer qui, partant de Quilimane et passant par Mopeia, aboutira près de Chamo, sur les bords du Chiré. Un embranchement ira de Mopeia à Matacatata sur le Zambèze.

D'après une lettre de Capetown, l'explorateur Selous aurait été attaqué par le chef des Ma-Choukouloumbé dans un voyage qu'il faisait au nord du Zambèze, dans la direction des grands lacs. Tous ses compagnons auraient été tués, ses bagages volés; lui-même aurait réussi à s'échapper et serait actuellement sur la rive méridionale du Zambèze.

Le *Bulletin* de la mission romande annonce qu'une loi récente du Transvaal menace de désorganiser non seulement les stations des Spelonken, mais encore toutes les missions dans le territoire de la république sud-africaine. D'après cette loi, aucune ferme ne pourra contenir plus de cinq familles nègres, la grande majorité des indigènes devant être parquée dans les terrains de l'État, dits *réserves*. Avec ces restrictions, les missions ne seront possibles que sur ces réserves et aux conditions qu'imposera le gouvernement. Plusieurs des stations des missions de Hermansbourg, de Berlin, et même de l'Église hollandaise du Cap, sont déjà désorganisées par l'application de cette loi. Si cela devient nécessaire, les missionnaires romands émigreront avec leurs communautés hors du Transvaal.

Une lettre de M. Mabile au Comité des Missions de Paris nous apporte la nouvelle de la mort de M. Westbeech, le marchand anglais qui a assisté le Dr Dardier dans ses derniers moments. C'était un véritable ami de la mission du Zambèze. Il a succombé au cours de son voyage de retour dans la Colonie, près de la rivière Marico, dans le Transvaal.

Il s'est fondé à Berlin, sous le nom de Société du Pondoland allemand, une Compagnie qui compte exploiter les grands terrains boisés d'Ekhova. Comme le Pondoland est sur la côte orientale, dans la Cafrerie britannique, entre le Tembouland, la colonie de Natal et le Griqualand, la population anglo-saxonne de l'Afrique australe se demande ce que veut dire cette intervention inattendue du capital allemand dans cette région.

Le steamer le *Landana*, parti le 25 octobre d'Anvers pour le Congo, a embarqué deux nouveaux vapeurs démontés que l'État a fait construire chez Cockerils pour le service des stations du haut Congo. Ce sont deux bateaux à roue d'arrière, longs de 14 à 15 mètres et d'un très faible tirant d'eau. Ils ont reçu les noms de la *Ville de Gand* et la *Ville de Liège*. Un troisième steamer, la *Ville de Charleroi*, encore en construction, partira sous peu.

On annonce la mort du docteur Summers, de la mission Taylor, établi depuis quelques années à Loulouabourg.

Deux missions protestantes suédoises se sont établies dans la région des chutes du Congo, l'une à Kibounsi, à une journée de marche à l'ouest du fleuve, au centre de villages grands et populeux; l'autre à Moukoubongo, à une demi-journée de la rive sud, également entourée de populations denses. Au moyen de la grammaire fiote, les missionnaires apprennent à 200 enfants à connaître la langue indigène, à la lire et à l'écrire.

M. Koenigsberg, négociant allemand, auquel la Royal Niger Company avait interdit la navigation du Niger, a réclamé contre cette interdiction et obtenu de pouvoir rentrer sur le territoire dont cette Compagnie l'avait expulsé.

Une expédition britannique envoyée de la Côte d'or dans le Togoland, en arrière des territoires allemands, a eu une rencontre avec les indigènes ; elle a perdu 64 hommes et en a tué 500.

L'expédition dirigée par M. Treich-Laplène et subventionnée par M. Verdier, résident de France à Grand Bassam et Assinie, et par le gouvernement français, pour conduire un convoi de ravitaillement au capitaine Binger dans la direction de Kong, a quitté Assinie le 8 septembre avec une escorte de 45 hommes. Le 9, elle était à Kinjabou, capitale du royaume d'Assinie ; le 10, M. Treich a écrit de Ain-Boisseau, sur la rivière Bia. M. Verdier nous promet de nous tenir au courant des nouvelles qu'il recevra de cette intéressante expédition.

M. Douls est reparti pour une nouvelle expédition dans le Sud sénégalais. Actuellement il est à Tanger, et s'arrêtera quelque temps à Dakar.

L'ANGLETERRE ET L'ALLEMAGNE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE¹

Pour se rendre bien compte de la portée des événements qui attirent actuellement l'attention sur l'Afrique orientale, il est nécessaire de remonter à quelques années en arrière, au moment où l'empire allemand déclara prendre sous son protectorat une partie des territoires situés à l'ouest de Zanzibar. Jusqu'alors le Portugal seul occupait, en vertu de ses droits historiques, une partie du littoral oriental de l'Afrique. C'étaient les côtes de Sofala et de Mozambique au sud et au nord du Zambèze. Au delà du cap Delgado, près de l'embouchure de la Rovouma, par environ 10° lat. S., la côte était, plutôt en principe que de fait, sous la puissance du sultan de Zanzibar. L'influence anglaise il est vrai s'exerçait sur ce dernier, dont l'indépendance avait cependant été reconnue par une déclaration échangée le 10 mars 1862, entre la France et l'Angleterre. Et depuis que sir Bartle Frere avait signé, le 5 juin 1873, avec Saïd Bargasch, le traité pour la répression de la traite, les efforts et les sacrifices considérables fait par les escadres anglaises pour en assurer l'exécution avaient, ainsi que l'extension du commerce bri-

¹ Nous disions (p. 288) que M. Banning, dans son volume : *Le partage politique de l'Afrique*, avait donné comme la première partie du Code diplomatique pour l'Afrique. Les documents officiels commentés par lui nous ont fourni la substance de cet article, pour lequel les lecteurs peuvent consulter les cartes publiées, VIII^e année, p. 92 et IX^e année, p. 320.

tannique dans ces parages, donné au représentant de l'Angleterre à Zanzibar une position qui faisait de l'agent anglais le véritable conseiller du sultan.

Mais le moment était venu où l'Allemagne allait rivaliser de zèle avec l'Angleterre, pour exercer, elle aussi, son influence civilisatrice sur cette région. Pressé par les besoins de son industrie et de sa population ouvrière, forcé de se créer au dehors des champs d'expansion, l'empire allemand voyait se fonder, le 6 décembre 1882, la Société coloniale allemande, dont les entreprises devaient bientôt réclamer l'intervention de l'État. C'est au Dr Karl Peters, au Dr Jühlke et au comte Pfeil que l'Allemagne doit de balancer aujourd'hui l'influence anglaise dans l'Afrique orientale. En effet, ces trois hommes résolus, arrivés à Zanzibar au mois de septembre 1884, organisèrent une expédition qui pénétra rapidement à l'intérieur et dont le résultat fut la conclusion, en quelques mois, de traités réguliers passés avec les chefs de l'Ou-Sigouha, du Ngourou, de l'Ou-Sagara et de l'Ou-Kami, traités en vertu desquels 150,000 kilomètres carrés de territoire étaient placés sous leur dépendance. Muni de ces titres, le Dr Peters revint en Europe, et le 27 février 1885, le lendemain du jour où avait été signé l'Acte général de la conférence de Berlin, il obtint de l'empereur d'Allemagne une lettre de protectorat, par laquelle la souveraineté allemande était étendue à tous les territoires acquis ou à acquérir par la Société coloniale à laquelle appartenait le Dr Peters. Le document en question relevait avec soin que les territoires acquis à l'ouest des États du sultan de Zanzibar étaient situés en dehors de la souveraineté d'autres puissances, et constatait qu'ils avaient été cédés au Dr Peters, avec les droits souverains, pour la Société coloniale allemande. L'empereur déclarait accepter cette souveraineté, mais réservait sa décision relativement aux acquisitions que la Société ou ses ayants droit pourraient faire par la suite dans ces parages, en vertu de traités qui lui seraient soumis. Il octroyait à la Société susnommée, à la condition qu'elle restât une société allemande et que les membres de la direction ou les personnes auxquelles pourrait être confiée la direction de la Société fussent sujets de l'empire allemand, de même qu'à ses ayants droit, sous la même condition, le pouvoir d'exercer tous les droits résultant des traités conclus, y compris la juridiction sur les indigènes, ainsi que sur les sujets de l'empire ou d'autres nations qui viendraient s'établir dans ces territoires ou y séjourner pour un but commercial ou autre. L'exercice de ces droits devait avoir lieu sous la surveillance du gouvernement de l'empire.

Les acquisitions allemandes s'accrurent rapidement, de manière à embrasser des territoires d'une superficie supérieure à celle de l'Allemagne entière; non sans obstacles, il est vrai, car le 14 janvier 1885, le gouvernement anglais avait cru devoir leur opposer des réserves. Mais le consul général Rohlf fut envoyé à Zanzibar, pour chercher à obtenir de Saïd Bargasch son adhésion à l'Acte général de la conférence de Berlin, en même temps que le gouvernement allemand notifiait à Londres la charte du 27 février, qui plaçait sous le protectorat allemand les quatre provinces acquises à l'ouest de Zanzibar. « Les territoires dont il s'agit, » écrivait le chancelier, « sont compris dans la zone prolongée du bassin conventionnel du Congo que vise le chapitre I^{er}, article 1^{er}, § 3, de l'Acte général de la conférence de Berlin, et à laquelle les puissances signataires se sont engagées à faire l'application des clauses du dit acte. Le gouvernement impérial en assumant l'obligation de garantir l'exécution des dispositions de l'Acte général dans les possessions allemandes sises dans la zone susdite, réclame également en leur faveur les avantages assurés aux territoires compris dans les limites du bassin conventionnel du Congo par le chapitre III de l'Acte général relatif à la neutralité. »

L'Angleterre ne voulut pas soulever un conflit; dès le 30 mars elle donna acte sans réserves de la susdite notification, et prescrivit à son agent à Zanzibar, sir J. Kirk, de marcher d'accord avec son collègue allemand dans toutes les matières où les vues et les intérêts des deux pays seraient identiques. Quelques semaines plus tard le comte Granville écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin : « Le gouvernement britannique envisage avec faveur les projets de l'Allemagne; leur réalisation enrichira la civilisation de vastes contrées sur lesquelles aucune influence européenne n'a été jusqu'ici exercée; elle assurera la coopération de l'Allemagne avec la Grande-Bretagne dans la suppression des caravanes d'esclaves, et encouragera les efforts du sultan pour l'extinction de la traite et le développement commercial de ses domaines. » Mais, par la même dépêche, l'ambassadeur anglais était chargé d'informer le chancelier de l'Empire que quelques capitalistes considérables avaient formé le dessein de créer un établissement britannique dans la région située entre la côte et les lacs qui sont la source du Nil blanc, et de la rattacher au littoral par un chemin de fer. Afin d'obtenir des garanties convenables pour leurs avances de fonds, ils se proposaient de réclamer du sultan des concessions étendues. Le gouvernement, tout en prenant ce projet en considération, était décidé à ne l'appuyer que s'il avait la pleine assurance qu'il n'en résulterait aucun conflit avec les

intérêts du territoire placé sous le protectorat allemand, ni aucun empiètement sur les possessions du sultan comprises entre la mer et la région dont il s'agissait. Le prince de Bismarck devait se convaincre par cette démarche du désir de l'Angleterre de prévenir la possibilité d'un malentendu.

A cette ouverture, le chancelier répondit en déclinant toute intention de contrainte à l'égard du sultan de Zanzibar. Il espérait pouvoir amener ce dernier, au moyen d'une action diplomatique commune avec l'Angleterre, à renoncer à ses empiètements au delà de ses domaines, et se trouver ainsi dégagé de la nécessité de repousser ses attaques contre le protectorat allemand. L'Angleterre avait d'ailleurs un intérêt commun avec l'Allemagne à empêcher que les tribus nègres amies de l'intérieur ne tombassent sous l'influence du fanatisme arabe qui avait provoqué le soulèvement du Mahdi, et que leur pays ne devint le théâtre d'une propagande musulmane sanglante, au lieu d'être le siège d'une civilisation graduellement croissante. Cet intérêt commun ne pouvait qu'être accru par le projet des capitalistes anglais qui voulaient construire un chemin de fer de la côte de l'Océan indien aux lacs d'où sort le Nil blanc. Le prince de Bismarck affirmait son dessein de ne causer aucun préjudice durable à l'indépendance du sultan de Zanzibar, et de ne lui demander la cession d'aucun territoire qui lui appartînt avec certitude. « Nous voulons seulement, » disait-il, « que le sultan respecte dûment les protectorats allemands, et nous désirons en même temps conclure avec lui, mais sans le lui imposer, un traité de commerce. Nous serons heureux si la coopération de l'Angleterre nous dispense de recourir à la force contre Zanzibar et son sultan, mais nous subissons la nécessité de sortir promptement d'une situation que l'empire d'Allemagne ne saurait tolérer plus longtemps. »

La notification remise par le consul général Rohlfs au sultan, au sujet de la prise de possession par l'Allemagne des quatre territoires susmentionnés, avait été suivie d'une protestation de Saïd Bargasch, communiquée à la France et aux États-Unis. Il revendiquait la souveraineté de toute la région du continent comprise entre la côte et les lacs Tanganyika et Nyassa, et envoya même des troupes pour appuyer cette revendication à laquelle l'Allemagne opposa une fin de non-recevoir catégorique. Une forte escadre parut devant Zanzibar, et, le 11 août 1885, le commodore Taschen exigea le rappel des troupes de Saïd Bargasch et la reconnaissance du protectorat allemand. Sur les conseils de l'Angleterre le sultan céda, et reconnut la souveraineté de l'Allemagne sur

les territoires du protectorat allemand ainsi que sur celui de Witou. Les agents de l'Angleterre avaient contribué pour beaucoup à amener cette solution pacifique.

D'autre part l'Allemagne parut disposée à souscrire à la déclaration anglo-française de 1862 concernant l'indépendance de Zanzibar, et, afin de préciser la portée de cet acte, elle proposa de réunir une commission de délimitation qui fixerait l'étendue réelle des possessions du sultan. L'Angleterre et la France se rallièrent à cette proposition.

Les trois puissances différaient dans leurs appréciations des vraies limites de la souveraineté du sultan; toutefois elles s'entendirent pour prescrire à leurs commissaires un mode identique de procédure, et, après de minutieuses enquêtes, ceux-ci statuèrent le 9 juin 1886 sur les points sur lesquels ils étaient d'accord. Leur décision attribuait au sultan les îles de Zanzibar, de Pemba, de Mafia et de Lamou, ainsi que les principaux ports et rades de la côte depuis la rivière Miningani jusqu'à Makdischou, mais sans continuité, sauf entre Dar-es-Salam et la Wanga; vers l'intérieur, les commissaires lui reconnaissaient une zone de territoire variable de trois à dix milles géographiques à partir du littoral¹.

Toutefois il subsistait une divergence entre les trois puissances. En effet tandis que la France et l'Angleterre admettaient une ligne continue de possessions du sultan à la côte, l'Allemagne contestait cette continuité. Un moment il fut question de convoquer une conférence en Europe pour vider le litige, mais le prince de Bismarck préféra une négociation directe avec le gouvernement anglais et le résultat en fut l'adoption de la convention anglo-allemande du 1^{er} novembre 1886, dont nous avons donné le texte (VIII^e année, p. 89, avec carte, p. 92).

L'Allemagne avait obtenu la reconnaissance officielle de son état de possession dans l'Afrique orientale, et accepté le projet d'établissement d'un protectorat britannique s'étendant de la côte de l'Océan indien jusqu'à la région des sources du Nil. La contrée du Kilimandjaro était partagée, le pays de Dschagga demeurant à l'Allemagne, celui de Taveta passant à l'Angleterre. L'empire allemand reconnaissait l'indépendance du sultan de Zanzibar et sa souveraineté sur une zone non interrompue de territoires le long du littoral, de Toungui jusqu'à Kipini et sur une profondeur uniforme de dix milles marins à l'intérieur. Mais comme les possessions allemandes auraient été, dans ces conditions, coupées de la

¹ Cf. la carte p. 320, et, pour la Wanga, celle de la VIII^e année, p. 92.

mer, l'Angleterre promet ses bons offices pour procurer à l'Allemagne l'affermage des ports de Dar-es-Salam et de Pangani, ainsi que l'adhésion du sultan à l'Acte général de la conférence de Berlin, sous réserve des principes de la liberté commerciale.

Dès le 4 décembre le sultan renonçait à ses prétentions sur la région du Kilimandjaro et concédait l'usage des deux ports contre une redevance. Le 8 du même mois il adhéra à l'Acte général de la conférence de Berlin, sous réserve du principe de la liberté commerciale, et le même jour la France donna son assentiment à l'entente anglo-allemande.

Parallèlement à ces négociations, des pourparlers avaient eu lieu entre les représentants de l'Allemagne et de l'Angleterre à Zanzibar et le sultan, en vue de la conclusion d'un traité de commerce, destiné à combler la lacune résultant de la réserve stipulée par Saïd Bargasch dans son adhésion à l'Acte général de la conférence de Berlin. Sir J. Kirk se mit d'accord avec le consul général allemand sur une formule destinée à tous les traités de commerce à conclure ultérieurement par les principales puissances maritimes; car, ainsi qu'il l'écrivait à son gouvernement « le traité n'est pas fait pour l'avantage de quelques individus, mais dans l'intérêt commun du pays lui-même et des négociants européens en général. Un trait important du nouvel arrangement consiste en ce que le sultan, ayant acquis un intérêt permanent à voir s'accroître la prospérité des contrées de l'intérieur, indépendamment de ses droits de souveraineté, encouragera probablement les entreprises étrangères comme celles que l'Angleterre et l'Allemagne ont en vue, et accueillera avec faveur tout gouvernement ou association qui essayera de développer les ressources de ses domaines ou des pays de l'intérieur. »

Le traité conclu avec l'Allemagne le 20 décembre 1885, le fut avec l'Angleterre le 30 avril 1886. Il laissait au sultan les mêmes revenus qu'il avait auparavant; il l'autorisait à percevoir une taxe de 5 % *ad valorem* sur tous les produits importés, y compris ceux en transit, sauf les alcools qui devaient payer 25 %. Un tarif fixait les droits à percevoir à l'exportation sur dix-neuf produits indigènes sans distinction de provenance.

Pendant que se poursuivaient ces négociations, deux associations se fondaient en Allemagne et en Angleterre pour l'occupation et l'exploitation des territoires réservés à l'influence respective des deux pays. En Allemagne, à la Société coloniale fut substituée, pour ses droits et ses possessions, la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, tandis qu'en Angleterre, ce fut la British East African Association qui devint l'émule de la Compagnie allemande.

Les territoires placés sous le protectorat allemand ou réservés à ses développements futurs s'étendaient, du nord au sud, entre le massif du Kilimandjaro et la Rovouma, et de l'est à l'ouest entre l'Océan indien et les lacs Tanganyika et Nyassa, sauf le littoral maritime. Ils devaient être administrés par un directoire de cinq membres nommés pour quinze ans. Avant le soulèvement des indigènes, la Compagnie de l'Afrique orientale y possédait déjà treize stations, où étaient établis de nombreux ouvriers européens qui donnaient aux cultures un développement rapide. De puissantes maisons de commerce la secondaient à Zanzibar ; chaque mois voyait s'accroître le nombre des sociétés de commerce et d'exploitation. Le mouvement commercial du port de Zanzibar avec l'Allemagne était estimé à 6,000 tonnes pour une valeur de cinq millions de francs.

La zone réservée à l'influence anglaise a deux bons ports, Mombas et Mélinde, et à l'intérieur s'étend une contrée alpestre comprise entre les deux énormes massifs montagneux du Kilimandjaro et du Kénia. Au delà s'étend le haut plateau, avec les lacs Victoria et Albert-Nyanza et les États de l'Ou-Ganda, de l'Ou-Nyoro et la province gouvernée par Emin pacha. La British East African Association prit pour base un traité de cession conclu, le 27 septembre 1884, par M. Johnstone, avec des chefs de la région du Kilimandjaro et transféré par lui au président de la Chambre de commerce de Manchester. Une fois la convention anglo-allemande conclue, elle chercha à obtenir du sultan de Zanzibar une concession importante pour s'assurer le libre accès à l'Océan indien. Saïd Bargasch était demeuré, en vertu de la convention susmentionnée, souverain d'une zone littorale de 18 kilomètres de profondeur, depuis l'embouchure de la Rovouma jusqu'à la Tana. Par contrat du 24 mai 1887, la Compagnie anglaise obtint, pour un terme de cinquante années, de se charger, au nom et sous le pavillon du sultan, de l'entière administration de ses domaines entre la rivière Wanga et Kipini, du 4° 30' au 2° 35' lat. sud. En vertu du susdit contrat, la Société peut faire des lois et règlements, établir des impôts, organiser la force publique, créer des tribunaux, régler la navigation. Elle nomme ses agents comme les juges, et traite avec les chefs indigènes sous réserve de l'approbation du sultan. Elle dispose des terres, des forts et des bâtiments publics. Elle a l'administration des ports, elle fixe les tarifs de douane comme les autres taxes, sauf les droits acquis par les tierces puissances, et en encaisse le produit, à condition de verser au trésor du sultan le montant total des droits d'entrée actuels et 50 % du produit des taxes nouvelles. La Compagnie acquiert des privilèges exclusifs pour la vente et la loca-

tion des terres, la recherche et l'exploitation des mines et forêts, la construction de routes, canaux, chemins de fer, etc. Elle se réserve la faculté de prohiber l'importation de certaines marchandises telles que les armes, les munitions de guerre, les liqueurs enivrantes. A l'expiration des cinquante années de la concession, le sultan ou ses héritiers pourront, moyennant expertise par des arbitres, reprendre les établissements de la Compagnie.

Dès lors la Compagnie s'est fortement constituée, avec un Comité qui a pour président M. W. Mackinnon, le promoteur de l'expédition anglaise envoyée au secours d'Émin pacha sous les ordres de Stanley, et pour vice-président lord Drassey, l'ex-lord civil de l'amirauté dans le dernier ministère Gladstone. Le Conseil d'administration compte parmi ses membres le général Donald Stewart, l'ex-consul général anglais à Zanzibar, sir John Kirk, l'ex-gouverneur du Congo, sir Francis de Winton. Son capital nominal est d'un million de livres sterling. Elle s'est fait octroyer par la reine d'Angleterre une charte, aux termes de laquelle elle a pour objet le développement du commerce, des transactions et d'un bon gouvernement dans les régions concédées. Elle aura toutes les prérogatives des gouvernements. La charte oblige la Compagnie à rester anglaise, à avoir son administration centrale dans la Grande-Bretagne, et ses représentants principaux dans l'Afrique orientale. Tous les directeurs et administrateurs devront être sujets britanniques. La Société devra décourager le commerce des esclaves et l'esclavage. Tous les différends qui pourront s'élever entre la Compagnie d'une part, et le sultan de Zanzibar, les chefs ou les tribus d'autre part, devront être soumis à la juridiction du secrétaire d'État.

A peine le contrat conclu par M. Mackinnon avec le sultan de Zanzibar était-il connu de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, que celle-ci s'efforça d'obtenir la même faveur pour la zone littorale qui sépare ses possessions de l'Océan indien, entre la baie de Toungui et l'embouchure de la Wanga, du 10° 40' au 4° 30' lat. sud. Le sultan Saïd Bargasch, qui avait déjà concédé à la Compagnie l'usage des ports de Dar-es-Salam et de Pangani, ne pouvait guère lui refuser ce qu'il avait accordé à la British East African Company. Le Dr K. Peters obtint en effet un contrat de la même nature que le précédent ; toutefois la direction de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale en trouvant les conditions trop onéreuses refusa sa ratification. Sur ces entrefaites Saïd Bargasch mourut, et ce fut avec son successeur Saïd Khalifa, que le consul général de l'empire allemand, M. Michahelles, agissant en même

temps comme fondé de pouvoirs de la Compagnie allemande, signa, le 28 avril dernier, une convention investissant cette Société de l'administration de la zone littorale réservée au sultan de Zanzibar, ainsi que de l'affermage des droits de douane, pour une durée analogue à celle du contrat anglais, c'est-à-dire cinquante années. Les stipulations du contrat sont à peu près les mêmes que celles de la convention conclue avec la British East African Company. Il fut convenu que la Compagnie allemande de l'Afrique orientale prendrait charge des douanes à partir du 15 août 1888.

A cette date, en effet, des agents de la dite Société étaient envoyés dans chacun des ports compris dans le territoire concédé; la nouvelle administration des douanes était organisée. Peu de jours après, le pavillon de la Société allemande flottait au-dessous de celui du sultan. Les walis, représentants de ce dernier, refusèrent tout d'abord de donner leur assentiment aux agents allemands. Bagamoyo, depuis longtemps le point de départ le plus important des caravanes pour l'intérieur et le port le plus fréquenté par les Européens, donna le signal du mécontentement. Les troubles se bornèrent à une mutinerie; quelques matelots allemands débarqués suffirent pour calmer les esprits mécontents. L'imagination orientale n'en allait pas moins bon train. Les impôts établis, dit-on, sur chaque pied de cocotier, l'income-tax, et les formalités auxquelles fut soumise la sortie des marchandises, furent le point de départ de troubles à Tanga, Pangani, Lindi et Quiloa.

Rien cependant dans ces formalités n'était de nature à surexciter les indigènes au point de leur faire prendre les armes. Les clauses de la proclamation de M. Ernest Vohsen, directeur de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale étaient loin d'être comminatoires. Le régime nouveau ne se distinguait guère de l'ancien qu'en ce qu'il était établi sur des bases européennes, déterminant en détail les soumissions à faire à la Société.

En voici les stipulations :

1. Les droits sur marchandises de toutes sortes, exportées de la côte entre la rivière Umba et la rivière Rovouma, qui, d'après les traités, doivent être payés à la côte, seront payés jusqu'à nouvel ordre aux ports d'entrée suivants : Tanga, Pangani, Bagamoyo, Dar-es-Salam, Kilva-Kivinje, Lindi, Mikindani.

2. Quiconque exportera ou importera des marchandises de ou dans ces ports, est tenu de les faire examiner à l'endroit désigné à cet effet en douane; il n'est pas permis de charger ou de débarquer des marchandises à d'autres endroits que ceux qui sont désignés pour le débarquement et pour l'embarquement dans ces ports.

3. Après que les marchandises auront été examinées et pesées, les droits — suivant les traités — devront être payés en argent ou en nature, dans le bureau du percepteur. La valeur de chaque classe de marchandises sur laquelle les droits doivent être prélevés sera établie par une liste affichée en douane. La liste sera apposée mensuellement et sera basée sur les cours de la douane de Zanzibar.

4. Après paiement des droits, le chargeur recevra un laissez-passer, qui lui permettra de quitter le port. A l'arrivée à Zanzibar, ce laissez-passer devra être montré et délivré aux agents douaniers du sultan, comme preuve que les droits ont été payés.

5. Des postes douaniers seront établis à Saadani, Bweni, Kikunja, Samanga, Kilva-Kisiwani et Sudi.

Les marchandises destinées seulement à Zanzibar ou à l'un des ports compris entre la rivière Umba et la Rovouma pourront être embarquées dans ces postes. Le chargeur aura à apporter les marchandises en douane, où elles seront enregistrées; il recevra un laissez-passer l'autorisant à les expédier.

6. Les droits sur les marchandises seront payés après l'arrivée du bateau à Zanzibar aux agents de la douane, qui vérifieront ces marchandises, et, après examen, donneront au propriétaire l'autorisation de retirer la marchandise de la douane. — Cette autorisation sera toujours donnée de concert avec les agents de la Compagnie allemande.

7. Sur toutes les marchandises embarquées d'un port dans un autre, compris entre la rivière Umba et la Rovouma, les droits seront payés au port d'embarquement. — Ces droits seront cependant remboursés, sur la preuve que les marchandises ont été consommées par le port d'importation et non réexportées.

8. Toutes les marchandises embarquées dans les postes douaniers ci-dessus mentionnés et non destinées à Zanzibar ou à l'un des ports compris entre les limites ci-dessus, devront être apportées dans l'un des ports où sont installées des douanes pour le paiement des droits. Si le chargeur néglige de se conformer à ceci, il tombe sous le coup de l'art. 14 de la présente ordonnance.

9. Aucune marchandise ne peut être exportée d'une autre place de la côte que celles qui sont désignées ci-dessus.

10. Les marchandises ne venant pas de Zanzibar, mais d'ailleurs, qui doivent être importées dans les douanes comprises dans les limites ci-dessus désignées, ne peuvent être débarquées que dans un des sept ports d'entrée, où les droits seront payés.

11. Les chargeurs désireux de payer les droits à Zanzibar doivent, au moment des formalités à la côte, donner une déclaration de leur intention de faire ainsi, en désignant la nature et la valeur de leurs marchandises. Les droits devront être payés à l'arrivée, au bureau de la Compagnie allemande.

12. Les marchandises dont les droits auraient déjà été payés à Zanzibar doivent être accompagnées d'un permis des agents de la douane de Zanzibar, afin de passer libres au moment de leur entrée à la côte.

Celui qui aura l'intention d'exporter une marchandise de Zanzibar à la côte,

doit en informer le directeur des douanes de Zanzibar et la Compagnie allemande de l'Afrique orientale, et prendre un permis. Cependant, une marchandise dont les droits n'auront pas été payés à Zanzibar, est tenue d'en payer les droits à la côte de la même façon que pour les marchandises de l'article 10 de cette ordonnance. Le permis devra être délivré à l'agent de la douane du port de la côte où les marchandises seront importées.

13. Les marchandises ne pourront être importées sans droits à la côte, que sur la production de ce permis.

Si ce permis n'est pas présenté à la douane du port de la côte, les marchandises auront à payer les droits mentionnés dans l'article 10 de cette ordonnance, suivant le tarif, et tomberont sous les règles auxquelles sont soumises les marchandises importées d'en dehors de Zanzibar à la côte.

14. Tout chargeur est tenu de présenter un permis ou un laissez-passer aux agents de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale à la côte, si on le lui demande.

Tout vaisseau venant de Zanzibar ou de la partie de la côte comprise dans les limites de l'Association sans permis ou certificat, en contravention avec cette ordonnance, est considéré comme en contrebande et peut être saisi avec son chargement.

(Les chargeurs aussi bien que les propriétaires et les capitaines à Zanzibar et à la côte sont très vivement priés de prendre connaissance de ces règlements et de s'y soumettre.)

15. Dans tous les cas de différend ou de dispute ne pouvant être réglés au sujet du montant des droits à payer d'après les traités, le fait devra être soumis aux autorités de Zanzibar, qui décideront; jusqu'au moment de cette décision, les marchandises formant l'objet de la dispute seront détenues en douane, à l'endroit où a eu lieu la dispute, ou bien le chargeur, s'il désire prendre possession de sa marchandise, déposera entre les mains du directeur de la douane, sous protêt, le montant des droits réclamés, pour lequel un reçu lui sera délivré.

Sans doute on ne pouvait guère espérer passer de l'ancien régime au nouveau sans rencontrer quelques difficultés. Mais on était loin de s'attendre au soulèvement des indigènes.

Ce furent d'abord les Arabes et les natifs de Pangani et de Tanga qui s'opposèrent à ce que le pavillon de la Compagnie allemande fût hissé. En présence de cette opposition des sujets du sultan, les Allemands demandèrent à celui-ci des soldats irréguliers pour faire rentrer dans l'ordre les insoumis et leur faire comprendre que Saïd Khalifa était d'accord avec les agents allemands. Le vapeur *Brawa*, appartenant au sultan, ayant à son bord une centaine de soldats irréguliers, se vit refuser l'entrée de Pangani. Des embarcations portant des irréguliers, accompagnés d'agents de la Compagnie allemande, ne purent accoster la terre sans s'exposer à être mitraillés. Les officiers du sultan insistè-

rent, mais les menaces des indigènes groupés sur la plage devinrent si pressantes, que force fut de retourner à bord. Aux sommations qui leur furent faites, les indigènes répondirent qu'ils ne voulaient voir aucun Européen s'installer chez eux, et qu'ils ne voulaient plus reconnaître l'autorité du sultan, du moment que celui-ci remettait l'administration de leur pays à des étrangers.

Pendant ce temps, d'autres événements aussi graves se passaient à Tanga, à quelques heures au nord de Pangani. Une embarcation du navire de guerre allemand, la *Moewe*, qui, malgré le refus des indigènes, s'avancait vers le rivage pour y débarquer quelques soldats, fut reçue par une pluie de balles ; deux matelots furent blessés et l'embarcation dut regagner le navire. La *Moewe*, alors, bombarda Tanga pendant toute la nuit, et une trentaine d'Arabes, dit-on, y périrent. Dès que le fait fut connu à Zanzibar, des vaisseaux de guerre anglais furent dépêchés pour porter secours aux Hindous, sujets anglais, établis à Tanga. Des navires de guerre allemands se rendirent en même temps sur les lieux pour voir dans quelle disposition d'esprit étaient les indigènes après ce bombardement. Quand les Anglais voulurent descendre à terre, les indigènes leur déclarèrent, comme ils l'avaient fait aux Allemands, qu'ils ne voulaient voir chez eux aucun Européen, quel qu'il fût. Tous les navires de guerre rentrèrent à Zanzibar pour y attendre des instructions de leurs gouvernements respectifs.

Malheureusement les faits qui se passaient à Tanga ne devaient pas rester isolés. Des troubles avaient lieu simultanément à Quiloa et à Lindi, manifestant une effervescence générale dans l'esprit des peuplades de l'Afrique orientale.

Il ne paraît pas cependant que cette agitation se soit étendue à la partie de la côte située au nord de l'embouchure de la Wanga, jusqu'à Kipini, non plus qu'à la possession allemande de Witou au nord de cette dernière localité. En plaçant Witou sous son protectorat, l'Allemagne se proposait d'étendre celui-ci au pays des Somalis avec les chefs desquels des agents de la Société coloniale allemande avaient conclu des traités ; peut-être aussi espérait-elle obtenir du sultan de Zanzibar, demeuré possesseur de Kismayou, Barawa, Merka, Makdischou, Warscheick, la concession de l'administration de ces villes et de leur territoire comme elle avait obtenu celle de la zone du littoral, de l'embouchure de la Wanga à celle de la Rovouma. Mais l'Italie a élevé des prétentions sur Kismayou, au débouché du fleuve Juba dans l'océan Indien ; et pour le moment du moins ni l'Allemagne, ni l'Angleterre — à supposer que

celle-ci désire agrandir le territoire de son protectorat — ne peuvent songer à intervenir en faveur du sultan contre les Italiens, ou en faveur de ceux-ci contre Saïd Khalifa.

Jusqu'ici il serait prématuré de vouloir indiquer d'une manière certaine la cause du soulèvement des indigènes. Les bruits les plus divers à cet égard circulent dans les journaux. Les Anglais l'attribuent au manque de prudence et de douceur des Allemands dans la prise de possession de l'administration des ports et des douanes. De leur côté les Allemands reprochent aux Anglais d'avoir intrigué contre eux par ressentiment d'avoir vu l'Allemagne devancer l'Angleterre dans la déclaration de protectorat, sur des territoires d'une région que celle-ci considérait déjà comme une quasi-possession britannique. D'autres estiment que l'insurrection a pour instigateurs les rois et les chefs nègres, qui redoutent de voir apporter des entraves à la traite des esclaves. Les musulmans marchands d'esclaves pousseraient activement à la révolte et conseilleraient le massacre de tous les blancs.

Quoi qu'il en soit de la cause de l'agitation, tous les Allemands, ainsi que tous les agents douaniers allemands établis à la côte ont été rappelés à Zanzibar ; les communications avec l'intérieur sont coupées, et il ne peut plus être question, pour le moment du moins, de mettre à exécution le projet d'une expédition allemande pour porter secours à Emin pacha en prenant Zanzibar pour point de départ. D'après l'*Indépendance belge*, l'ordre de la suspendre est parti de la chancellerie impériale de Berlin. Le gouvernement allemand paraît redouter un soulèvement général des indigènes de l'Afrique centrale orientale, ce qui le mettrait dans l'alternative ou d'abandonner Wissmann et ses compagnons à leur sort, comme l'Angleterre l'a fait pour Gordon, ou de s'engager dans une entreprise aventureuse dont l'issue n'est rien moins que certaine. Si le soulèvement des indigènes sur la côte de Zanzibar n'est que local, le gouvernement estime qu'il vaut mieux attendre qu'il se soit calmé de lui-même.

Si les causes de l'insurrection étaient parfaitement connues, il serait peut-être possible de prévoir jusqu'où elle s'étendra. Mais dans le doute, il serait téméraire de rien dire d'avance à cet égard. Il faut attendre les résultats de l'enquête que ne manqueront pas de faire sur les lieux les représentants des deux puissances les plus intéressées au rétablissement de l'ordre et des relations pacifiques.

BIBLIOGRAPHIE¹

Eug. Réveillaud. UNE EXCURSION AU SAHARA ALGÉRIEN ET TUNISIEN. Paris (Fischbacher), 1887, in-12, 232 p., fr. 3.50. — Cédant aux sollicitations de quelques amis, M. E. Réveillaud a réuni en volume les lettres publiées par lui dans le journal *le Signal* dont il est rédacteur. Il s'agit d'une excursion de quatre semaines, faite au printemps de 1887, dans la région du nord-est saharien. Fatigué par un travail considérable, c'est sur l'ordre du médecin qu'il s'est rendu dans cette région, où, grâce à l'amabilité du commandant du cercle supérieur de Khenchela, il a pu faire une étude très intéressante du Sahara algérien et tunisien et de ses populations. A l'exception de la vallée des Beni-Barbar, la contrée parcourue a été décrite maintes fois. Les ingénieurs y ont déjà passé avec tous leurs instruments d'arpentage ; mais, grâce aux conditions exceptionnelles dans lesquelles il faisait ce voyage, M. Réveillaud a pu voir mieux et plus complètement que d'autres touristes. En outre, il écrit bien ; sa relation est pleine d'humour et se lit si facilement qu'on tourne les pages les unes après les autres sans s'apercevoir du chemin parcouru. Il est vrai qu'il n'est pas très long ce chemin : Parti de Khenchela, après avoir visité les ruines de Baghafa situées dans le voisinage, le voyageur passa par Khanga, Sidi-Nadji, Tamerza, Tozer, Nefta, puis revint à Khanga et de là à Khenchela par la vallée des Beni-Barbar.

La description de cette vallée, l'une des moins connues de l'Algérie est peut-être la partie la plus intéressante du récit. L'Oued Beni-Barbar est situé à l'est de l'Oued el Arab et se développe parallèlement à celui-ci. Il descend des montagnes désignées dans les atlas sous le nom de chaîne de l'Aurès, et débouche dans le Sahara, après avoir porté plusieurs noms sur son parcours. Cette vallée a un caractère de beauté sauvage que M. Réveillaud a fort bien su faire ressortir. La description qu'il donne de la nature physique de cette vallée et d'autres territoires parcourus est entremêlée d'anecdotes, de traits de mœurs, de digressions historiques qui donnent du charme au récit. Le lecteur se récréé en s'instruisant.

D^r Freiherr von Danckelmann. MITTHEILUNGEN VON FORSCHUNGS-

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

REISENDEN UND GELEHRTEN AUS DEN DEUTSCHEN SCHUTZGEBIETEN. Berlin (A. Asher et C°), 1888, in-8°, 2^{tes} Heft, 56 pages ill. et cartes, fr. 5. — Nous avons déjà parlé de cette publication et du but qu'elle poursuit, en analysant la première livraison. La deuxième est principalement consacrée à l'Afrique et à la colonie du Cameroun. Au début, elle renferme, en quelques lignes, des nouvelles de l'expédition de M. von François dans le territoire de Togo. Ensuite viennent plusieurs articles intéressants : coup-d'œil sur les voyages accomplis pendant les années 1885 et 1886, dans la colonie du Cameroun; voyage de M. de Puttkamer dans le bassin du Bakwiri; expédition du Dr Zintgraff; traces d'apparitions volcaniques dans les montagnes du Cameroun; flore du Grand Batanga. Une belle carte au 1 : 770,000 de la colonie du Cameroun accompagne ce numéro; elle renferme les itinéraires des expéditions de MM. Kund, Tappenbeck et Weissenborn à Makoung et à Guataré; de M. Vanselow au Petit Batanga et à Edea; de M. Puttkamer au Wouri; du Dr Zintgraff à Bouti, au fleuve Moungo et à Bioko; du Dr Schwarz au Moungo; de M. Schuckmann au Rio del Rey; enfin de M. Stubenrauch au fleuve Massake.

Dr Welwitsch. QUELQUES NOTES SUR LA GÉOLOGIE D'ANGOLA, COORDONNÉES ET ANNOTÉES par Paul Choffat. 19 p. avec planches. — Le Dr Welwitsch est un naturaliste allemand qui, en 1853, fut chargé par le gouvernement portugais de faire l'exploration scientifique de la province d'Angola. Il y séjourna durant sept années consécutives et revint en Europe pour y étudier et classer ses collections. Mais il mourut avant d'avoir eu le temps de terminer son œuvre. La botanique était le but principal de ses études; on sait qu'il a laissé son nom à l'un des spécimens les plus extraordinaires de la flore africaine, le *Welwitschia mirabilis* de la famille des *gnétacées*. Toutefois il n'a pas négligé les observations géologiques, car ses notes renferment un grand nombre de dessins, de coupes se rapportant à la géologie. M. Choffat en a fait le dépouillement dont il donne le résumé dans la brochure que nous annonçons. Plusieurs planches, construites d'après un calque des dessins de Welwitsch, ornent ce petit mémoire qui sera lu avec intérêt par les amis de la géologie.

BULLETIN MENSUEL (3 décembre 1888¹).

La *Contemporary Review* a publié, sur l'**Algérie** et sur le rôle que la France y a joué depuis un demi-siècle, un article dû à un publiciste anglais des plus autorisés, M. Grant Allen, auquel nous empruntons ce qui suit, d'autant plus volontiers que l'auteur étant Anglais, son impartialité ne peut faire l'objet d'aucun doute. « Il semble, » dit-il, « que nous n'ayons jamais estimé à sa juste valeur l'importance de l'effort tenté par la France pour ramener la Berbérie sous l'influence de la civilisation chrétienne. Accoutumés à ne considérer l'Afrique qu'au point de vue de nos propres relations commerciales par les voies du Congo, du Nil et du Zambèze, nous avons perdu de vue l'importance réelle de l'entreprise française en Algérie, dont aucune jalousie mesquine ne viendra, espérons-le, entraver les progrès. Un observateur consciencieux envisageant les incroyables résultats que la France est parvenue à obtenir en un peu plus d'un demi-siècle, ne pourra qu'admettre que cette conquête du nord de l'Afrique a été un véritable bienfait pour le monde civilisé. La France s'est emparée d'un véritable repaire de bandits, ennemis de la civilisation et du commerce, et a complètement transformé le pays. Elle a droit à la reconnaissance de toutes les nations, qui ont pour devoir de lui venir en aide afin d'achever une entreprise aussi noblement commencée. L'Algérie possède un réseau de chemins de fer dont l'importance augmente chaque année et sa colonisation est une œuvre superbe qui est loin d'être terminée. Sa position géographique est la plus favorable possible, le sol est extrêmement fertile et le climat délicieux, et il est indiscutable que des capitaux et des travailleurs ne négligeront plus longtemps un pays situé à vingt-huit heures de Marseille et aussi riche que l'Amérique occidentale. » L'auteur examine ensuite quels seront les résultats probables de la civilisation sur les différentes races habitant l'Algérie. Il croit que les Kabyles, accoutumés au travail régulier, adopteront facilement les mœurs européennes, mais il est persuadé que l'Arabe nomade finira par disparaître. Quant à l'effet de la civilisation du nord de l'Afrique sur le reste du continent, M. Grant Allen croit que l'infranchissable Sahara formera une barrière perpétuelle. Le nord de

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

l'Afrique deviendra européen, le continent mystérieux commencera aux limites extrêmes du désert. Cependant, la France aura, directement ou indirectement, contribué à ouvrir au commerce et à la civilisation les immenses régions de l'Afrique centrale, car déjà les marchandises françaises pénètrent dans l'intérieur et les chemins de fer atteignent les limites du désert. Nul doute que dans l'avenir ces communications ne s'étendent jusqu'à l'intérieur de ces régions barbares.

Au milieu des différentes sectes musulmanes habitant l'Algérie, les **Mzabites**, qui ont des mœurs et des pratiques spéciales, forment en quelque sorte un peuple à part. Ils ont sur le Coran des interprétations qui diffèrent de celles des autres musulmans et qui inspirent une certaine méfiance à leurs coreligionnaires. Aussi le sentiment d'hostilité latente et héréditaire qui existe entre les Mzabites et les autres sectes crée, pour les premiers, des difficultés et des complications fréquentes dans le règlement de leurs affaires d'intérêt. Pour tous leurs actes judiciaires, les Arabes sont dans l'obligation de recourir à la juridiction du cadi. Or, ce fonctionnaire a toujours été pris dans la classe musulmane proprement dite, et la dissemblance de mœurs et de religion, la différence d'interprétation du Coran, dont le texte forme l'unique loi du musulman, mettent les Mzabites dans une situation difficile qui pourrait parfois dégénérer en persécution. Pour leur donner satisfaction, il suffirait, ainsi qu'ils le demandent, de nommer trois cadis mzabites, un dans le chef-lieu de chaque département de l'Algérie. A cet effet, ils ont adressé une requête au gouverneur de l'Algérie, en lui exprimant leur désir de pouvoir, à l'avenir, soumettre à des juges appartenant à leur secte toutes les questions ayant pour but de liquider les successions des Mzabites décédés en Algérie. Leurs cadis auraient aussi pour mission : 1° De recevoir, avec minute, tous les actes de prêts, sur immeubles situés au Mzab, entre Mzabites, que les notaires français ne peuvent recevoir, faute de titres de propriété. 2° De recevoir tous les actes de mariage des Mzabites se mariant en Algérie et prononcer les divorces. Les Mzabites demandent du reste, que ces trois cadis soient institués à leurs frais et ne reçoivent aucun traitement de l'État.

Le *Petit Provençal* annonce que **M. L. A. Brémont**, qui a déjà fait plusieurs voyages en Abyssinie et au Choa, organise à Marseille une nouvelle expédition. Il compte se diriger sur le **Choa** par la route du Harrar, dernière conquête de Ménélik. Il rendra à ce monarque, dont l'amitié lui est acquise, une nouvelle visite, afin d'obtenir, avec son bienveillant concours et celui des chefs de tribus, le Raz Gobana et

autres, les facilités d'aller au Kaffa pour pénétrer de là dans les contrées mystérieuses qu'aucun européen n'a jamais foulées, et venir déboucher si possible, à Zanzibar. Au cours de ce voyage, l'expédition espère résoudre plusieurs problèmes du plus haut intérêt et déterminer enfin, d'une façon certaine, si le Wuby (vulgairement nommé Oromo) est réellement le grand affluent du fleuve Juba, question jusqu'ici très controversée par les savants. M. Brémont entreprend à ses risques et périls ce long et dangereux voyage; il s'adjoint, comme compagnon de route, un capitaine au long cours dont un séjour de plusieurs années au Choa et chez les Gallas est presque une garantie de succès. Feront également partie de l'expédition des jeunes gens appartenant à deux riches familles marseillaises que la grandeur d'un semblable voyage a séduits, et M. E. Bidault, photographe, qui, depuis un an, parcourt le Harrar, formant une collection de vues destinée à enrichir un grand ouvrage qui sera publié au retour de l'expédition.

Dans notre précédent numéro, nous avons donné les renseignements que nous possédions le mois passé sur la **British East African Company**; aujourd'hui, nous pouvons les compléter par ceux que nous apportent les *Proceedings* dans leur compte rendu du mémoire présenté par Sir Francis de Winton à la réunion de l'Association britannique, à Bath. Les territoires auxquels la Compagnie sus-mentionnée va chercher à porter le commerce et la civilisation sont encore peu connus, mais d'après J. Thomson qui les a traversés, on peut admettre que jusqu'à une distance de 130 kilomètres de la côte le pays est sec et aride, et peu peuplé, par suite des incursions des Masaï. Le consul Holmwood rapporte que partout où les roches sous-jacentes sont horizontales et peu brisées, il existe des réservoirs naturels sous la forme de trous ou de bassins circulaires taillés dans le roc. Les indigènes les appellent *Ulungula*; la tribu qui habite cette région est celle des Walungulu; ils trouvent toute l'année de l'eau dans ces cuvettes naturelles. Après avoir dépassé Mango qui fait partie des monts Boura ou Ndara, le pays s'élève, l'on entre dans le district de Tefta, et bientôt dans la région riche et fertile qui forme le pied du Kilimandjaro. Puis viennent les plateaux onduleux des Masaï, à une altitude qui varie de 1,000 m. à 2,000 m.; ils nourrissent de grands troupeaux de bestiaux et beaucoup d'ânes, ainsi que du gibier en grande quantité et de toutes sortes d'espèces. Le climat est salubre et convenable pour des Européens. A 700 kilom. de Mombas on rencontre les lacs Natvasha, Elmetefta et Nakouro, tous situés dans le territoire des Masaï.

A une cinquantaine de kilomètres à l'est se trouve la chaîne des monts Aberdare, ainsi nommés par J. Thomson du nom du président de la Société de géographie de Londres, l'année où il fit son fameux voyage à travers le pays des Masai. L'altitude de ces montagnes a été évaluée à 4,600 m. A l'est des monts Aberdare se dresse le Kénia, à une hauteur de 5,500 m.; tandis qu'à 160 kilom. à l'ouest du lac Nakouro s'étend le lac Victoria-Nyanza. A 160 kilom. également au N.-O., on atteint le lac Baringo; après avoir laissé derrière lui les turbulents Masai, le voyageur se trouve au milieu d'une population pacifique, d'une belle nature et d'un paradis pour les chasseurs.

La British East African Company se propose de fonder là une grande station commerciale, les marchés des districts environnants paraissant devoir offrir un champ vaste et propre aux opérations commerciales, spécialement pour l'importation du coton et d'autres produits manufacturés qui n'y ont jamais été introduits jusqu'ici, la population de l'intérieur n'ayant jamais pu avoir de communication avec la côte. Du lac Baringo, la Compagnie estime qu'il sera possible d'établir, sans grandes difficultés, une route jusqu'à la province d'Emin-pacha, et que celui-ci sortira de ses retranchements pour s'avancer vers Lenago; l'espace intermédiaire serait facilement franchi; en laissant de côté le territoire de l'Ou-Ganda, on ouvrirait une route sûre du lac Albert-Nyanza jusqu'à la côte orientale. Au nord et à l'est du lac Baringo est situé le lac Sambourou, dans le voisinage duquel sont des indigènes encore non visités, qui offrent un champ favorable aux entreprises commerciales.

Quant aux produits que la Compagnie se propose d'exploiter d'abord pour développer les ressources des territoires soumis à l'influence anglaise, ce sont surtout l'ivoire, le caoutchouc, des peaux, du copal et d'autres gommes, de la cire d'abeilles, des graines oléagineuses, de l'orseille, etc. Le climat et le sol peuvent produire du thé, du cacao, du tabac, du poivre, du maïs, du sorgho, de la vanille, des épices, du café et d'autres produits des tropiques.

A Mombas, la Compagnie possède un des ports les plus beaux de la côte orientale, et sur le territoire cédé par le sultan se trouve une population demi-civilisée, accoutumée au paiement des taxes et des droits de douanes. La population de Mombas compte environ 15,000 habitants, parmi lesquels vit un état-major assez bien organisé de sujets anglo-indiens, auxquels la perception des droits de douanes est familière. Aussi la Compagnie commencera-t-elle ses opérations sous des auspices plus favorables que celles du Niger ou de Bornéo; elle a déjà à sa disposition

un revenu des douanes auquel elle espère donner un grand développement.

M. G.-S. Mackenzie, un des membres de la Cour des Directeurs, qui a déjà une longue expérience des conditions de l'Orient, vient de quitter l'Angleterre avec un corps choisi d'auxiliaires pour Zanzibar. A son arrivée à Mombas il prendra les ports entre la rivière Wanga et Kipini où sont perçus les droits de douanes ; puis il expédiera à l'intérieur une grande caravane, que l'on organise actuellement. Elle se dirigera vers le lac Baringo, où l'on créera une station bien fortifiée, et d'où des expéditions commerciales seront envoyées vers le nord, l'est et l'ouest. La Compagnie s'efforcera de se concilier les Masaï, en vue de les amener à accepter son contrôle. Elle peut s'attendre à éprouver des difficultés dans ses relations avec ces populations belliqueuses et vivant de rapines, qui inspirent la terreur aux tribus de leur voisinage. Il y a cependant une population qui mène la vie pastorale, qui possède de grands troupeaux de vaches et d'ânes, et qui est par conséquent accessible à un système d'organisation qui la priverait de celle de ses possessions qui a le plus de valeur. Quoique de même origine, ils sont divisés en communautés, choisissent leurs propres chefs, — car ils n'ont pas de chefs permanents — sous la surveillance desquels ils font des incursions dans les territoires du voisinage pour en emmener le bétail. La présence de bêtes à cornes dans ce pays est une preuve de l'absence de la tsétsé, l'un des plus grands obstacles aux progrès de la région méridionale, où on la rencontre fréquemment.

Les promoteurs de l'entreprise ne s'imaginent pas que le pays va se transformer tout de suite en un État bien ordonné. Ils ont soigneusement examiné les difficultés nombreuses que l'on rencontrera ; ils désirent seulement marcher paisiblement et lentement dans l'œuvre si digne d'envie qu'ils ont entreprise. Ils reconnaissent pleinement les obligations qu'ils vont assumer ; mais ils ont la confiance qu'à mesure que l'entreprise avancera, que la loi et l'ordre seront établis, le commerce et le progrès se développeront ; que de nouveaux champs plus vastes s'ouvriront aux opérations salutaires et civilisatrices des missionnaires ; que l'institution de l'esclavage sera abolie, et que, sous toutes ces influences, les ténèbres et l'obscurité se dissiperont avec le temps devant la lumière de la civilisation chrétienne.

Comme l'on pouvait le supposer, ce sont bien les marchands d'esclaves qui ont fomenté les troubles de l'**Afrique orientale** équatoriale. Aussi n'est-il pas étonnant que la question de la **suppression de la**

traite dans cette région ait passé au premier plan, et que, parmi les moyens cherchés pour rétablir l'ordre dans les ports dont l'administration a été cédée par convention à l'Angleterre et à l'Allemagne, ce soient ceux qui ont pour but l'abolition de la traite qui attirent le plus l'attention. Les journaux politiques tiennent les lecteurs au courant des négociations poursuivies entre l'Angleterre et l'Allemagne pour la formation du blocus des côtes ; puis avec le Portugal, qui tient à prendre rang parmi les défenseurs de la cause des noirs ; avec la France, au sujet de la reconnaissance du blocus et du droit de visite des bâtiments qui, sous pavillon français, pourraient servir au transport d'esclaves. Nous pouvons nous abstenir de détails sur ces négociations politiques. En revanche nous devons signaler l'extension prise dans les divers pays de l'Europe par le mouvement destiné à gagner partout l'opinion publique à la cause de l'abolition de la traite sur terre et de l'interdiction d'importer des armes de guerre et des munitions. Après l'Angleterre, la France, la Hollande et la Belgique, où les partisans de l'abolitionisme ont constitué des Sociétés anti-esclavagistes, l'Allemagne s'est émue pour cette noble cause en faveur de laquelle une grande assemblée s'est tenue à Cologne, le 26 octobre, dans une des plus vastes salles de la ville, où se pressaient des hommes de tous les partis politiques, de toutes les confessions, de toutes les conditions : supérieurs ecclésiastiques, présidents de gouvernements, magistrats de l'ordre judiciaire, professeurs, commerçants, industriels, sans parler des dames qui, elles aussi, avaient tenu à affirmer leur sympathie pour l'œuvre excellente à laquelle l'Allemagne veut apporter son concours.

Après que les premiers orateurs eurent résumé à grands traits les maux et les hontes que la traite inflige à l'Afrique, si bien nommée par le Dr Schweinfurth « la maison de servitude, » le premier lieutenant Wissmann, qui, deux fois, a traversé le continent noir de l'ouest à l'est, a raconté le contraste saisissant que lui avait offert le même pays dans ses deux voyages, en 1882 et 1886¹. Ensuite le Dr Fabri exposa ce qui a été fait déjà pour l'extinction de la traite par mer, et montra qu'il s'agit maintenant d'attaquer le mal dans sa racine, la traite sur terre et l'esclavage lui-même. Les obstacles mis à l'exportation d'esclaves par mer n'ont ni supprimé, ni adouci le fléau de la traite à l'intérieur de l'Afrique. Dans les derniers temps, les chasses aux esclaves se sont développées et ont pris un caractère encore plus destructeur que précédem-

¹ Voy. p. 272-277 : *Un exemple de l'influence des Arabes dans l'Afrique centrale.*

ment, et cela sous les yeux des Européens, explorateurs ou colons. Le nombre des noirs victimes de la traite s'élève chaque année à plus d'un million. Ce ne sont pas seulement les puissances dont le protectorat s'exerce sur telle ou telle partie du territoire africain, l'Angleterre, l'Allemagne, le Portugal, qui doivent prendre en main la cause de ceux que l'avidité des chasseurs d'esclaves arrache à leur sol et à leur famille, après avoir pillé leurs habitations, incendié leurs villages, massacré les hommes d'âge mûr et les vieillards et réduit le pays en désert. La question est internationale ; toutes les puissances signataires de l'Acte général de la conférence africaine à Berlin, en 1885, se sont engagées à faire ce qui est en leur pouvoir pour faire disparaître ce fléau. La question est universelle : tout homme, à quelque nationalité, à quelque confession qu'il appartienne, par cela seul qu'il est homme, a le devoir de s'intéresser à cette cause, qui est une question d'humanité, et rien de ce qui est humain ne doit lui demeurer étranger ; celui-là se renierait lui-même, comme homme, qui pourrait dire : cela ne me regarde pas. Les chrétiens surtout doivent s'en préoccuper ; catholiques et protestants, anglicans et luthériens, nationaux et indépendants, tous doivent s'unir pour protester contre le crime des Arabes chasseurs d'esclaves. Il ne s'agit pas d'une croisade contre l'islam, comme au XI^{me} et au XII^{me} siècle, mais d'une guerre contre la traite sur terre.

Sur la proposition du comité d'initiative, l'assemblée vota les résolutions suivantes qui furent adressées au chancelier, prince de Bismarck, et au Parlement allemand :

1^o La suppression de la chasse aux esclaves en Afrique, accompagnée de crimes qui déshonorent l'humanité, est un devoir universel, une obligation pour tous les États chrétiens, et la condition préalable absolue de l'abolition réelle de la traite.

2^o L'article 6 de l'Acte général de 1885 obligeant toutes les puissances à concourir à l'abolition de l'esclavage et à l'amélioration du sort des indigènes, c'est à l'État du Congo, au Portugal, à l'Angleterre et à l'Allemagne, dont les territoires sont l'objet des incursions des Arabes chasseurs d'esclaves, qu'incombe avant tout le devoir de lutter contre le fléau, et de prendre à cet effet des mesures communes.

3^o Nous espérons que, en présence de la rébellion provoquée par les Arabes chasseurs d'esclaves dans l'Afrique orientale, le Parlement maintiendra d'une manière efficace l'honneur du drapeau et les intérêts de l'empire allemand.

4^o Si le peuple allemand tout entier, sans distinction de confessions

religieuses ni de partis politiques, appuie cette manière de voir, nous avons la certitude que le concours énergique du Parlement ne fera pas défaut.

Le président du comité anti-esclavagiste qui s'est formé récemment en Allemagne a reçu de M. de Bismarck une lettre qui lui annonce que, de concert avec l'Angleterre, avec l'Italie et avec le Portugal, et probablement aussi avec toutes les puissances signataires de la Constitution de l'État du Congo, l'Allemagne prendra très prochainement des mesures contre le trafic des esclaves.

Une assemblée de plus de 2,000 personnes a eu lieu le 9 novembre à Berlin. Les assistants ont déclaré adhérer aux résolutions votées à Cologne; ils y ont ajouté des remerciements au gouvernement impérial pour les mesures déjà prises en vue de l'exécution des articles 6 et 9 de l'Acte général du Congo et une cinquième résolution a été votée; elle est ainsi conçue: Outre les mesures énergiques du gouvernement de l'empire, nous estimons nécessaire de faire appel au concours volontaire de tous, et nous recommandons à cet effet en première ligne l'appui matériel à donner à l'expédition allemande pour secourir Emin-pacha.

Quelle que soit la réserve avec laquelle doivent être accueillies les nouvelles apportées de l'intérieur par les Arabes, nous ne pouvons passer sous silence la dépêche de Zanzibar communiquée aux journaux par l'agence Reuter, et relative à l'**Expédition de Stanley**. En voici le texte complet :

Des courriers arrivant de Tabora apportent des nouvelles directes de l'expédition de Stanley, dont une partie a été rencontrée à la fin de novembre de l'année dernière par des caravanes d'Arabes faisant le commerce avec l'intérieur de l'Afrique, dans la région comprise entre les lacs Albert-Nyanza et Mouta-Nzigué d'une part, et Tabora de l'autre.

Ces Arabes, qui sont arrivés tout récemment à Tabora, à environ 320 kilom. au sud du lac Victoria-Nyanza, avaient rencontré l'arrière-garde de Stanley, à l'ouest du lac Albert-Nyanza et au sud-est de Sanga, au moment même où cette partie de l'expédition se préparait à traverser une série de marais créés par les cours d'eau qui sillonnent cette région. Ces Arabes n'ont pas aperçu Stanley en personne, mais le détachement qu'ils ont rencontré, et qui comptait une trentaine d'hommes, les a informés que Stanley se trouvait à deux jours de marche en avant, et que l'expédition avait enduré de grandes souffrances en traversant d'épaisses forêts où elle ne pouvait pas avancer de plus d'un mille et quart par jour, et qu'en général elle avait eu à surmonter dans

sa marche de nombreuses difficultés et de grandes fatigues. Beaucoup d'hommes de l'escorte avaient disparu ou étaient morts. Quarante d'entre eux avaient été emportés en traversant une grande rivière coulant de l'est à l'ouest. Un des blancs qui accompagnaient la troupe commandée par Stanley lui-même était mort. Quant à Stanley, il avait été obligé de combattre des tribus indigènes qui refusaient de lui donner des vivres.

Le rapport des Arabes ajoute que l'expédition avait fait de fréquentes haltes pour attendre des renforts qui devaient lui arriver du Congo et pour refaire ses provisions qui lui manquaient. Au moment où les Arabes ont rencontré l'arrière-garde, l'expédition s'était remise en marche depuis cinq jours seulement, après une halte de trois semaines, rendue nécessaire par la maladie de Stanley et d'une grande partie de ses hommes qui avaient pris la fièvre. Les Arabes évaluent à 250 hommes la force de l'expédition après les pertes subies.

A ce moment, la santé de Stanley était bonne. Les hommes de l'arrière-garde, qui étaient des Zanzibarites, disaient qu'il avait renoncé à marcher au nord-est, puis directement vers le nord du lac Albert-Nyanza, pour se diriger tout droit au nord, dans l'espoir d'éviter les marais et les régions malsaines qui s'étendent surtout du côté de l'est. Son intention était, après avoir marché un certain temps vers le nord, de prendre une direction oblique vers l'est et de marcher ensuite droit sur Wadelaï, où il espérait arriver 40 ou 50 jours plus tard. D'après les Arabes, l'expédition était encore en assez bon état pour atteindre sa destination à la date indiquée.

Comme le fait remarquer le *Temps*, Stanley devait, d'après ce télégramme, se trouver au sud-est de Sanga, situé par 2° 5' lat. nord, et dans l'E.-N.-E. de l'Arououimi, point de départ de l'expédition. A vol d'oiseau, Sanga est à environ 400 kilom. de l'Arououimi. Pour arriver dans la région comprise entre les lacs Albert-Nyanza et Mouta-Nzigué, Stanley s'est dirigé vers le sud-est, probablement à cause de l'impossibilité de suivre la ligne droite et de continuer directement sur Wadelaï. Ce point est situé par 2°,45' latit. nord, c'est-à-dire à peu près sur le même parallèle que Sanga. Entre les deux localités, il y a près de 300 kilom. à vol d'oiseau.

Une dépêche de Loanda annonce que l'inauguration des 60 premiers kilomètres du **chemin de fer d'Ambaca** a eu lieu le 30 octobre. A ce propos le *Journal do commercio* ajoute que, d'après le rapport du conseil d'administration de la Compagnie, dans toute l'étendue de la

seconde section, les travaux de terrassement touchent à leur fin. Cette seconde section pourra être inaugurée le 31 mars prochain. Quant à la troisième section, une variante est à l'étude, qui rapprocherait de la Coanza le tracé de la ligne. Aussitôt que la décision aura été prise à ce sujet par qui de droit, la construction de cette section sera poussée activement, de façon que celle-ci puisse être ouverte à l'exploitation avant le mois de juin prochain. Les quatrième et cinquième sections seront achevées en juin 1890. Enfin la Société compte ouvrir les trois dernières sections au mois de mai 1891. L'on prévoit que la voie ferrée, pour remplir vraiment le but que l'on s'est proposé, ne devra pas se borner à cette extension-là, et il est probable qu'avant même que la ligne d'Ambaca soit construite en entier, son prolongement aura été décidé jusqu'à Malangé, qui est le point de réunion des grandes caravanes de l'intérieur, le véritable entrepôt des produits de la province, dont la construction du chemin de fer à la côte est appelée à rendre possible l'exportation vers l'Europe.

Après avoir publié un rapport de M. Charmann, directeur des études du **chemin de fer du Congo**, le *Mouvement géographique* résume la question en ces termes : « Actuellement, le travail de reconnaissance et de levé de la direction générale est sur le point d'être terminé. Encore trois ou quatre semaines, et les ingénieurs donneront, sur les bords du Pool, leur dernier coup de lunette. Cent soixante-dix kilomètres ont été levés pendant la première campagne entre Matadi et la Loukouna ; cent cinquante kilomètres viennent de l'être entre la Loukouna et l'Inkissi. Il reste encore l'étude des cent kilomètres environ qui séparent l'Inkissi du Pool. On peut déjà se faire une idée du travail qui attend les constructeurs de la ligne. Il n'y aura que les 25 ou 30 premiers kilomètres qui offriront par places, quelques remblais et déblais assez importants ainsi qu'un certain nombre de travaux d'art, notamment un pont sur la Mpozo. Mais une fois arrivé au delà de cette rivière, à la hauteur de Palaballa, les obstacles disparaissent rapidement pour faire bientôt place à un terrain presque plat s'étendant jusqu'à l'Inkissi. Bref, cette entreprise du chemin de fer des chutes du Congo qui paraissait au début irréalisable sous tous les rapports, se transforme par l'étude en un chemin de fer sans difficultés spéciales, sans tunnels, sans plans inclinés, sans ponts gigantesques, sans remblais géants, sans déblais excessifs, en un simple petit chemin de fer, franchissant les vallées en lacet, et en épousant les contours du terrain, ce qui allongera un peu la voie, mais ce qui, sous le rapport du prix, permettra de rester

dans des limites très ordinaires. Ce qui faisait sourire et hausser les épaules, il y a à peine une couple d'années, est devenu aujourd'hui une certitude : il ne s'écoulera plus longtemps avant que la locomotive siffle au delà de Matadi.

La **Compagnie des magasins généraux du Congo**, s'est constituée, le 20 octobre, à Bruxelles, au capital de 600,000 fr. Elle commencera ses opérations par l'établissement, à mi-chemin de Boma-rive et de Boma-plateau, sur un vaste terrain qui lui a été donné par l'État, d'une grande construction en fer, avec dépendances, qui comprendra : au rez-de-chaussée, des magasins ; au premier étage, un café, deux salles à manger et des salons ; au deuxième étage, des chambres à coucher. Les divers établissements de Boma étant répartis, depuis la rive du Congo jusqu'au plateau, sur une distance de deux kilomètres, il sera construit un petit tramway à vapeur qui les mettra en communication avec l'hôtel et les magasins, et amènera rapidement et facilement à ceux-ci les clients aux heures des repas. L'État du Congo a, dès à présent, pris l'engagement de charger la Société des magasins généraux de la nourriture de ses agents habitant Boma.

Estimant qu'il se passerait bien des mois avant que les chancelleries aient réussi à s'entendre sur le moyen pratique d'organiser l'**interdiction du commerce des armes et de la poudre en Afrique**, et que d'ici là les chasseurs d'esclaves auraient tout le temps de s'approvisionner, S. M. le roi souverain de l'**État indépendant du Congo** a pris, le 11 octobre dernier, une résolution qui lui constitue un titre de plus à la reconnaissance des indigènes africains. Voici, en effet, le décret qu'il a porté :

Considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la tranquillité publique, du maintien de l'ordre et de la sécurité du commerce régulier, d'interdire provisoirement le transport et le trafic des armes, munitions, poudres et matières explosibles quelconques, dans les régions inférieures de l'État, afin de prévenir les luttes et conflits entre les indigènes et les trafiquants établis dans le pays ;

Considérant qu'il y a un danger public à permettre dans l'État l'introduction et le trafic des armes perfectionnées et de leurs munitions.

Nous décrétons :

Art. 1^{er}. L'introduction et le trafic des armes à feu perfectionnées désignées par le gouverneur général, et de leurs munitions, sont provisoirement interdits dans tout le territoire de l'État.

Art. 2. Le transport et le trafic des armes à feu de toute nature, des

munitions, poudres et matières explosibles quelconques, sont temporairement interdits dans les parties suivantes du territoire de l'État :

a. Sur le haut Congo et ses affluents, en amont du confluent de l'Oubangi;

b. Dans le bassin du Kassaï.

Art. 3. En cas de contravention constatée, les articles prohibés sont saisis et tenus à la disposition de l'autorité judiciaire.

Art. 4. Le gouverneur général peut accorder, dans des cas exceptionnels, l'autorisation de transporter et de vendre dans l'État et les contrées ci-dessus désignées les armes et munitions dont l'introduction, le transport et le trafic, sont prohibés; cette autorisation doit être donnée par écrit dans chaque cas spécial.

Art. 5. Quiconque commettra ou laissera commettre par ses subordonnés des infractions au présent décret, ainsi qu'aux arrêtés d'exécution, sera puni de 100 à 1000 francs d'amende et de servitude pénale n'excédant pas trois mois, ou de l'une de ces peines seulement. La confiscation des marchandises saisies sera ordonnée conformément à l'article 79 du Code pénal, etc.

Donné à Bruxelles le 11 octobre 1888.

(S.) LÉOPOLD.

Notre ami, M. le missionnaire **Châtelain**, nous écrit pour nous confirmer la nouvelle de la mort du **D^r Summers**, à Loulouabourg, le poste missionnaire le plus avancé dans l'État du Congo. Dans une avant-dernière lettre, il disait qu'il ne pouvait plus espérer vivre beaucoup de jours; il se plaignait d'avoir été laissé seul sur la brèche; dans la dernière, tout en appelant auprès de lui son ami, M. Châtelain, il reconnaissait que celui-ci ne pourrait pas arriver à temps. Ce qui le préoccupait, c'était la crainte que ses travaux de pionnier: concessions de terrain, construction, bétail, collections, etc., ne fussent perdus en l'absence d'un ami qui en prit possession. M. Châtelain espère que le lieutenant Le Marinel, de l'État du Congo, fera le nécessaire pour que tout ce qui appartenait à la mission soit remis à qui de droit. L'opuscule Karivulu qu'il a rédigé pour les indigènes de Malangé a été bien accueilli; un des noirs de cette localité lui a adressé un billet en *kimboundou*. Deux fils du roi du Congo, Don Pedro V, ont été présentés au roi Don Luiz de Portugal, par M. Capello, gouverneur d'Angola.

On a distribué à la Chambre des députés un projet de loi concernant la création d'un **service maritime postal entre la France et la côte occidentale d'Afrique**. Les départs auraient lieu alternati-

vement chaque mois du Havre et de Marseille. Le *Journal commercial et maritime* indique les dispositions principales du cahier des charges : l'itinéraire obligé pour les départs du Havre serait : Lisbonne, Dakar, Konacry, cap Palmas, Grand Bassam, Kotonou, Benito, Libreville, Loango. L'entrepreneur pourrait, à la condition de ne rien changer aux époques réglementaires de départ, faire des escales intermédiaires ou prolonger la ligne, soit jusqu'au cap de Bonne-Espérance, soit jusqu'à *certaines ports d'Europe*, mais sans que ces parcours supplémentaires pussent donner lieu à aucune subvention. La subvention serait calculée sur le nombre de milles parcourus dans l'itinéraire obligé. L'entrepreneur devrait desservir le Gabon par un service annexe, correspondant chaque mois à l'île du Prince avec les paquebots portugais ; il devrait, en outre, desservir par les services annexes, les postes et les centres commerciaux établis ou à établir sur les côtes du Gabon et du Congo, ainsi que sur les rivières navigables de la région. Deux navires seraient affectés à ces services connexes dont les détails seraient réglés par l'autorité locale. Le cautionnement serait de 100,000 francs en numéraire, rentes ou hypothèques maritimes. La vitesse minima devrait être de 10 nœuds, soit aux essais de 11 nœuds et demi et de 8 nœuds et demi pour les services annexes. Des dispositions sont prises pour empêcher que le commerce étranger ne soit favorisé au détriment du commerce français. Le service principal devrait commencer le 1^{er} décembre 1889.

Une correspondance reçue de la côte occidentale d'Afrique à Liverpool signale de graves désordres commis à **Okrika**, île située à 80 kilom. en amont de la **rivière Bonny**, et comprise dans la sphère du protectorat britannique. Au mois de septembre dernier une partie de la tribu des Ogonis, peuplade autrefois puissante, mais aujourd'hui décimée par les factions, fit appel à l'intervention du roi et des chefs d'Okrika, dans une querelle intérieure qu'ils avaient entre eux à propos du marché des huiles que les Okrikans ont intérêt, comme intermédiaires, à maintenir ouvert et libre. Ils répondirent donc à l'appel qui leur était fait, en avertissant leurs adversaires qu'ils viendraient au secours des premiers si les hostilités éclataient. Sans tenir compte de l'avertissement, les Ogonis hostiles attaquèrent les alliés des Okrikans, au moment où ils revenaient du marché, leur tuèrent un chef, leur firent de nombreux prisonniers et leur enlevèrent une quantité de marchandises. Alors les Okrikans combinèrent avec leurs alliés une vengeance terrible. Sous prétexte d'une conférence amicale pour régler le diffé-

rend, on prit un rendez-vous où tous les Ogonis rebelles qui s'y étaient rendus, furent traitreusement arrêtés et conduits à Okrika, où ils furent massacrés et mangés. On fit ensuite une razzia dans les villages demeurés sans défense et d'horribles atrocités furent commises. Le consul britannique se rendit de suite sur les lieux et somma les Okrikans de délivrer cinq des prisonniers qui avaient échappé au carnage, ce qui fut refusé. Il convoqua à bord du vapeur qui l'avait amené le roi et les chefs; ils refusèrent d'obéir, en offrant de se rendre à une entrevue sur terre, ce que le consul accepta. On lui rendit dix des survivants dans un état déplorable. Enfin une amende de cent barils d'huile de palme fut exigée par le consul.

Depuis que le gouvernement de l'empire allemand a porté son attention sur les territoires qui s'étendent en arrière du **pays de Togo**, l'exploration de cette région a fait d'importants progrès. Le capitaine von François a heureusement terminé son excursion dans la contrée comprise dans le grand coude du Niger. Le 19 avril, il est arrivé à Surma dans le territoire de Mosi, par 11° 28' lat. nord, en passant par Kpandou, Salaga, Jendi et Gambaga, et en traversant, près de Boupéré, le cours supérieur du Volta qui n'est plus navigable, mais a encore 80 m. de large. De Gambaga, prenant une direction S.-O., il s'est rendu par Nantong au Volta et à Salaga, et a regagné la côte à Aneho (Petit-Popo), en passant par Adeli. Là, il rejoignit le Dr L. Wolf, qui a fondé, au commencement de mai, sur le mont Adado, la station de Bismarcksbourg; il atteignit ce point en passant par la partie orientale du pays de Togo, à Atakpamé, qui, depuis sa destruction par le Dahomey a perdu son importance d'autrefois. Le Dr Wolf a heureusement pu transporter à sa station un baromètre à mercure, en sorte que ses mensurations acquièrent un degré d'exactitude que n'a atteint aucune des nombreuses mesures prises dans l'Afrique équatoriale. Le Dr Henrici a beaucoup exagéré la hauteur du mont Agomé. Le commissaire impérial, von Puttkammer a fait en mars une excursion dans le territoire français limitrophe jusqu'au cours inférieur du Mono, et plus tard il a exploré le pays d'Agotimé à l'ouest jusqu'au pied de la montagne. Les trois explorateurs s'accordent à dire que le pays en arrière de Togo offre une perspective favorable aussi bien pour la culture des terres que pour le commerce; le terrain étant montueux, les conditions climatologiques en sont sensiblement plus salubres qu'à la côte. Le rapport du capitaine von François, surtout, fera connaître un vaste pays entièrement inexploré. Il y a deux ans Gottlieb Ad. Krause l'a traversé, malheureuse-

ment il n'a pas pu se décider à rédiger un rapport suffisant d'après les levés qu'il avait faits.

M. Treich-Laplène qui, comme nous l'avons annoncé, a pris la direction de l'expédition de secours que le **capitaine Binger** attend à **Kong**, se trouvait le 12 septembre à Diangui, grand village de 2,000 habitants, à une centaine de kilomètres de l'embouchure de la rivière Bia. Il écrit de là les lignes suivantes, publiées dans le *Moniteur des Colonies* :

« Diangui, le 12 septembre 1888.

« Cette fois je suis en plein sur ma route pour Kong et, si tout va bien, il y a chance pour que je sois près de M. Binger vers le 10 octobre. Mon départ a été assez long à organiser; cependant, le 9, j'ai eu mon personnel au complet à Kingaboo, d'où je suis reparti le 10. J'ai déjà eu bien des ennuis, ces braves noirs sont très exigeants; ils tâchent toujours de soutirer le plus possible au blanc. Bref, sans m'égarer dans le détail, voici l'organisation de mon convoi, qui compte : 2 interprètes; 9 tirailleurs assiniens; 4 de mes familiers; 59 porteurs, en tout 75 hommes. Notre armement se compose de dix revolvers et de dix fusils; la pacotille de tissus riches : soie, velours et passementeries; de corail, tabac, argent monnayé et poudre; de tissus ordinaires, indiennes et guinées. Les vivres destinés à M. Binger consistent en biscuit, riz, lait, bouillon, quelques toniques et conserves de choix. Le bruit est venu, il y a déjà quelque temps, qu'un blanc se trouvait à Kong et qu'un de ses gens était mort. Je n'aurai guère de nouvelles avant d'être au Boudougou. Là, je devrai laisser mon convoi pour me porter seul, avec trois ou quatre fidèles, au-devant de M. Binger; car, lorsque j'ai demandé des hommes à Acasamadou pour aller à Kong, il m'a répondu que ses relations ne s'étendaient pas au delà du Boudougou et qu'il ne répondait pas de ce qui pourrait arriver, qu'il ne voulait par conséquent pas que j'emmenasse ses hommes plus loin. Cela a même apporté des retards à l'organisation de ma troupe. Je ne sais donc encore ce qui m'attend là-haut. Quoi qu'il en soit, je pars bien résolu à retrouver et à ramener le capitaine Binger.

« *P.-S.* — Je viens d'avoir un palabre avec mes porteurs, qui me menacent de m'abandonner si je ne diminue leurs charges. »

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le journal *la Kabylie* annonce qu'une nouvelle Compagnie de transports maritimes à vapeur a installé une agence à Bougie. Il y a maintenant quatre Compagnies qui fréquentent ce port.

La Compagnie du chemin de fer de Bone-Guelma vient de remettre au gouvernement tunisien, pour être soumis à une enquête préalable à la déclaration d'utilité publique, l'avant-projet des lignes suivantes :

1° Ligne de Tunis à Hammamet et Nebeul;

2° Ligne de Tunis à Sousse et de Tunis à Kairouan par la presqu'île du Cap Bon;

3° Ligne de Tunis à Sousse et de Tunis à Kairouan par Zaghouan.

En 1880, la Compagnie avait déjà remis au gouvernement l'avant-projet de la ligne destinée à relier Bizerte à Tunis, Djedeïda et Mateur.

Une dépêche de Tunis annonce que, dans l'intérieur de la Régence, on a découvert de vastes cavernes renfermant des gisements de guano fort riches en azote. Un industriel français les a mis en exploitation et a déjà commencé à expédier à Marseille. Divers particuliers connaissent d'autres gisements qui sont une nouvelle source de richesse pour le pays et un aliment de trafic avec Marseille.

Le sultan ayant donné son adhésion définitive à la convention de Suez, telle qu'elle était sortie des négociations, sans aucune modification, sans adjonction d'aucun protocole, les représentants des puissances à Constantinople ont signé la convention au nom de leurs gouvernements respectifs. Dès maintenant le canal est à l'abri de tous les accidents de guerre, pour autant du moins que cela peut dépendre de la garantie contenue dans un traité européen.

D'après des nouvelles reçues de Bengasi, les partisans du mahdi ont pénétré dans le Ouadaï, à l'ouest du Darfour, et ont attaqué la capitale dont ils se sont emparés. Le sultan s'est enfui sur le mont Ghiré.

La *Gazette diplomatique* annonce que le comte Antonelli est parti pour le Choa, chargé d'une mission auprès du roi Ménélik. A en croire ce journal, l'Italie l'appuierait pour qu'il obtint la succession du Négous qui n'a pas d'héritier direct, et, devenu roi, Ménélik reconnaîtrait le protectorat de l'Italie sur l'Abyssinie.

Le lieutenant Swaine, chef de l'expédition anglaise de secours pour Éminpacha, a quitté Zanzibar le 18 octobre pour se rendre à Mombas, d'où commencera sa marche vers l'intérieur.

Le comte Teleki a découvert, au nord du lac Baringo, un nouveau grand lac, nommé par les indigènes le Basson-Aros; il s'étend du 2° au 5° latitude nord; deux rivières, l'une au nord, l'autre au sud, lui apportent le tribut de leurs eaux.

La Société des missions des Universités, dont les stations sont situées dans l'Afrique orientale tropicale, a été officiellement informée que, par suite de l'intervention prochaine des puissances européennes contre les trafiquants d'esclaves, il est désirable que tous les Européens reviennent des stations de l'intérieur.

Le consul général d'Angleterre à Zanzibar a interdit à ses nationaux de passer des contrats avec des propriétaires d'esclaves pour faire travailler ces derniers directement ou par l'intermédiaire de leurs maîtres.

La Turquie ayant demandé de participer au blocus des côtes de Zanzibar pour combattre la traite, l'Allemagne et l'Angleterre ont réservé leur réponse, leurs

conventions portant formellement qu'il s'agit d'une action des puissances chrétiennes contre l'esclavage.

Le cardinal Lavigerie s'est rendu à Rome pour s'entretenir avec Léon XIII de l'opportunité de provoquer une conférence internationale pour amener les gouvernements européens à tenter, par une action commune, d'abolir l'esclavage en Afrique. La somme de 300 000 francs donnée par Léon XIII a été répartie entre les divers comités de Paris, Londres, Cologne, Madrid et Rome.

M. Horace Waller a proposé qu'une canonnière anglaise fût installée sur le lac Nyassa pour s'opposer au passage des caravanes d'esclaves à travers le lac.

Une troupe de Ma-Tébélé a pénétré chez les Ma-Choukouloumbé, au nord du Zambèze. Elle a ramené des provisions, des bestiaux, etc., y compris les ânes que les Ma-Choukouloumbé avaient dérobés à M. Selous.

En 1887 l'exportation de l'or du Transvaal a été de 6,250,000 francs, tandis que pour les six premiers mois de cette année-ci seulement elle s'élève à 12,500,000 francs.

Outre Cameroun, chef-lieu de la colonie allemande, la ville de Victoria, située également dans le territoire du protectorat allemand, a été dotée d'un bureau de poste ouvert à l'échange des colis postaux jusqu'au poids de 5 kilogrammes.

Le Dr E. Zintgraff a poussé ses reconnaissances dans les environs de la station de Barombi, jusqu'au bord du fleuve Calabar; le 6 août, il se trouvait à Ntok-Difang, dans le territoire des Banjang. L'expédition du premier lieutenant Kund, qu'a rejointe, après la guérison de ses blessures, le lieutenant Tappenbeck, était, à la fin de juillet, sur le point d'ériger une station fortifiée près des chutes Edea, sur le Sannaga.

En réponse à une interpellation relative à la Royal Niger Company, sir James Fergusson, sous-secrétaire d'État au Foreign Office, a déclaré que cette Compagnie n'impose pas de droits sur les marchandises importées par mer dans la Brass-River ni dans aucun affluent du Niger, et qu'elle n'en impose pas davantage sur les marchandises exportées.

L'empereur du Maroc a adressé aux représentants des puissances étrangères une circulaire dans laquelle il exprime le regret que la conférence qui devait se réunir à Madrid n'ait pas eu lieu. Il demande que les membres du corps diplomatique à Tanger remettent chaque année la liste de leurs nationaux respectifs au ministre des affaires étrangères, qui la communiquera aux gouverneurs de province. L'empereur espère que beaucoup de difficultés pourront être ainsi évitées.

LE PROGRÈS EN TUNISIE

Sir R. Lambert Playfair, consul général d'Angleterre à Tunis, a rendu compte à la section géographique de l'Association britannique, réunie à Bath, de la condition de la Tunisie depuis que la France l'a

prise sous son protectorat. Ce qu'il en a dit peut donner une idée des résultats obtenus dans un pays où le secours de l'État est inconnu, où l'on n'a pas créé un seul village, pas importé un seul immigrant, où pas un acre de terre arabe n'a été confisqué, et où les charges civiles supportées par la France n'excèdent pas 150,000 francs par an. Le système du gouvernement est le plus simple ; le ministre-résident est à la fois le représentant de la France et le ministre des affaires étrangères du bey ; il n'a qu'un petit état-major de fonctionnaires français ; le nombre total des employés français, correspondant à ce qu'on pourrait appeler des chefs de département, ne dépasse pas vingt.

D'après M. Playfair, les Tunisiens désirent vivement le maintien de leur indépendance, au moins à l'égard de l'Algérie. L'annexion entraînerait des charges que le pays serait difficilement capable de supporter ; mais ce sentiment ne dépasse guère les limites de la Régence. En France et en Algérie, il existe un parti qui demande l'annexion complète, jaloux des desseins des autres États et désireux de faire de toute l'Afrique septentrionale la continuation de la mère patrie.

C'est le siècle des expositions industrielles ; il y en a eu une à Tunis, qui, malgré le temps très court accordé pour l'organiser, peut être considérée comme un vrai succès. On a fait de grands efforts pour réunir les produits du pays, et pour rassembler, en vue de l'instruction des Tunisiens, les objets les plus perfectionnés de l'agriculture et de l'industrie européenne.

Comme elle le devait, la civilisation européenne a produit en quelques années de grands changements. Il n'y a pas longtemps, dit M. Playfair, je fis un voyage de plusieurs centaines de milles dans l'intérieur ; à peine y avait-il quelque part un Européen ; il n'existait pas un mille de route dans tout le pays ; partout la vue d'un voyageur était une chose inaccoutumée, et dans quelques-uns des endroits que je visitai, c'était une chose sans précédent. Maintenant, la Tunisie ressemble à une colonie française ; ses ports de mer sont florissants ; les entreprises européennes l'ouvrent dans toutes les directions ; si les routes n'y sont pas encore nombreuses, cet état de choses cessera bientôt ; les voyages n'y laisseront bientôt plus rien à désirer ; la sécurité régnera partout.

L'œuvre la plus importante qu'ait accomplie le jury de l'exposition a été la délivrance des prix aux meilleures fermes européennes. Elles sont nombreuses et grandes, leurs propriétaires sont en général des Français, mais il y en a deux qui appartiennent à des sujets anglais, qui ont eu des mentions honorables ; l'une d'elles a pour propriétaire M. Pitter,

bien connu comme l'introducteur dans l'Afrique septentrionale des machines agricoles des meilleurs modèles. Il a acquis une terre de plus de 8000 acres, dont le dixième a été affecté à une culture perfectionnée; ses vignes, en particulier, ont attiré l'attention des jurés, et ses vins ont obtenu une médaille d'or.

On est étonné à la vue de tout ce qui a été fait pour créer d'importants établissements agricoles. Il y a trois ans, l'intérieur n'était qu'une *terra incognita*; le sol n'était pas défriché, ou bien il n'était cultivé que de la manière la plus primitive par les Arabes. Maintenant, il promet de rivaliser bientôt avec l'Algérie pour la production des vins et pour l'élève du bétail et des chevaux.

L'Afrique septentrionale ne paraît pas à M. Playfair avoir un grand avenir pour l'agriculture ordinaire. La concurrence croissante des Indes et de l'Amérique est si forte, que les céréales ne pourront plus être cultivées par les Européens, du moins avec quelque chance de succès. Même dans les années favorables, cette culture n'est pas rémunératrice, et, en Tunisie, les années favorables sont l'exception plutôt que la règle. Cette année-ci sera une année de famine par suite de la sécheresse et de l'invasion des sauterelles. Pour donner une idée de l'insuffisance de la quantité d'eau tombée dans la Régence, M. Playfair a cité le fait que le grand aqueduc qui, autrefois, conduisait les eaux de la Zeugitane à Carthage, et qui fournit encore la ville de Tunis, amenait, il y a un an, chaque jour 18,000 mètres cubes d'eau, et que 20,000 mètres cubes étaient détournés à la source principale; tandis que l'hiver passé la source ne donnait plus que 7000 mètres cubes. Qu'en restait-il à l'époque des grandes chaleurs de l'été?

Mais la vigne paraît résister à la plus forte chaleur et prospérer sur toute espèce de sol. On a acheté, de 5 à 25 shillings l'acre, des terrains qui lui conviennent; les frais de défrichement et de plantation ont été moindres qu'en Algérie, variant de 5 à 7 livr. sterl. l'acre. Plusieurs plantations très vastes ont été faites; tel colon français en a 1000 acres, tel autre 500; le domaine de l'Enfida en a 600. Ces chiffres supposent un capital considérable, placé sur la propriété territoriale et affecté à la construction de celliers coûteux, mais les bénéfices qu'on peut en attendre sont considérables; ils dépasseront certainement 10 pour cent.

Parfois on a rencontré des difficultés d'une nature très sérieuse, par exemple l'envahissement des sables chassés par les vents dominants du bord de la mer ou d'autres zones sablonneuses. M. Playfair l'a constaté dans la région à l'est de Tabarca, pendant un voyage en 1876. Une

ligne bien tracée de démarcation existait entre le sable et le pays au delà, couvert de forêts; elle se terminait par un banc de sable, s'élevant parfois comme une falaise à 10^m de hauteur, parfois envahissant une vallée comme un glacier, mais toujours avançant et ensevelissant dans sa course toute végétation. Il a fallu beaucoup d'énergie et d'intelligence pour s'opposer avec succès à cette force naturelle.

Outre les vins, les produits de la Tunisie, pour lesquels on constate un progrès, ou pour lesquels on peut espérer un avenir prospère, sont les olives, les dattes, et l'élève du bétail. Sans entrer dans de longs détails statistiques à cet égard, M. Playfair indique les chiffres suivants, qu'il pense cependant un peu exagérés :

Chevaux.....	100,000.
Anes.....	300,000.
Bœufs et vaches.....	3,000,000.
Moutons.....	20,000,000.
Chèvres.....	5,000,000.
Chameaux.....	200,000.

L'agriculture seule témoigne d'un progrès considérable. Les industries indigènes sont peu nombreuses et elles sont en décadence. On fait à Nabeul de la belle poterie verte et jaune, d'une forme élégante, sans doute suivant la tradition de l'art romain; à Zaghouan, des bonnets rouges très estimés dans tous les pays musulmans. Les excellentes tuiles maures, pour lesquelles Tunis était autrefois si célèbre, peuvent être considérées comme un art perdu; on peut en dire autant des merveilles arabesques et mosaïques, beaucoup plus belles que tout ce qu'on peut voir à l'Alhambra. Les tapis de Kairouan et les haïks de Djerba sont encore célèbres; à Tunis, presque tous les hommes portent un ornement ou *djoubba*, qui, pour la beauté du tissu, des broderies et de l'harmonie des couleurs, ne peut être surpassé. Jusqu'ici, la passion du goudron de houille n'a pas atteint Tunis, et les indigènes n'ont pas, comme en Algérie, commencé à se servir de couleurs d'aniline au lieu de leurs propres belles teintures, plus coûteuses, il est vrai.

Quant aux progrès du commerce, dont M. Playfair n'a pas voulu parler en détail, il n'a indiqué que les chiffres suivants : Pendant les cinq années qui ont précédé la proclamation du protectorat, les importations s'élevaient à 54 millions et demi de francs, et les exportations à 58 millions; dans les cinq années qui ont suivi l'occupation, les premières se sont élevées à 118 millions et les secondes à 86 millions et demi.

En terminant, M. Playfair a indiqué une des causes auxquelles est dû

le succès du protectorat français. Il la voit dans le fait que les nations de l'Europe ont franchement accepté la situation créée à Tunis, et que leurs agents, au lieu de créer des obstacles et des difficultés à l'administration, ont cordialement fait leur possible pour lui faciliter sa tâche, dans le sentiment que les intérêts des indigènes, des Français et des étrangers, réclament la prospérité et le développement constants du pays. La France, dit-il, s'est montrée une protectrice bienfaisante de la Régence; les États de l'Europe lui ont montré comment doit être traitée une grande nation qui entreprend la tâche difficile de régénérer un pays à demi barbare.

CORRESPONDANCE

Lettre du Zambèze de M. D. Jesumairet.

Seshéké, 20 juillet 1888.

Nous attendons prochainement une occasion pour la poste et me voici à ma table à écrire. Tout d'abord, mes plus vifs remerciements pour votre lettre de décembre dernier et pour l'*Afrique Explorée et Civilisée*. Nous sommes bien tristes en pensant aux nouvelles qui ont dû vous parvenir tout dernièrement et surtout aux pauvres parents qu'elles ont plongés dans le deuil. Aujourd'hui, j'ai encore à vous annoncer la mort de la chère petite Marguerite Jalla.

Beaucoup de choses se sont passées depuis ces deux événements, mais, hélas ! le temps n'effacera pas la douleur dans les cœurs affligés. Pour le moment, nous sommes gardes-malades, ayant le capitaine et Mrs. Thomas, tous deux malades de la fièvre. C'est par eux que nous est arrivée notre dernière poste. Leur compagnie se compose de M. le capitaine Reid, une ancienne connaissance, le boute-en-train de cette partie de plaisir, et de trois autres messieurs. A part nos invalides, tous nous ont quittés pour passer un mois dans le Velt. M. et M^{me} Thomas les rejoindront plus tard. Malgré les ordres du roi, les chefs de Seshéké ont été difficiles à satisfaire et mon intervention a été nécessaire.

Le 26 juin, nos guerriers nous sont revenus tout désireux de nous revoir et d'apprendre. Le 28 juin, nous avons enfin fondé l'école tant désirée. N'allez pas croire que ce soit quelque chose de grand; non ce n'est qu'un petit commencement. Toutefois, je crois qu'il y a un vrai réveil de l'intérêt pour l'instruction chez quelques-uns et c'est un progrès que je signale avec beaucoup de plaisir. Les vols aussi sont moins fréquents et sans effraction; la justice même paraît avoir un peu repris ses droits. C'est donc une note encourageante que celle d'aujourd'hui; ce qui n'empêche pas que nous n'ayons été vivement peints de la cupidité manifestée à l'égard de nos visiteurs. Il est regrettable que Kaboukou ne soit pas de bonne composition; il est pointilleux, jaloux et peu doué. Il nous arrive même de

nous demander s'il a toujours tout son bon sens; naturellement notre œuvre souffre de cet état de choses.

Du reste, il est bien difficile de comprendre nos natifs. Les découvertes que nous faisons ne sont pas réjouissantes; il faut bien le reconnaître, la première impression que l'on reçoit des nègres est trop favorable; le danger des missionnaires est de les juger trop sévèrement. Pour être juste envers eux, il faudrait d'abord se rendre bien compte de la valeur des mots qu'ils emploient, si tant est qu'un peuple puisse être jugé par sa langue. En effet, les Ba-Rotsé, qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables, sont très polis et respectueux dans leur langage. La forme *tu* est peu usitée chez eux, c'est une importation des Ma-Kololo; ils ne l'emploient guère qu'avec nous qui l'avons apprise au Le-Souto et qui en faisons usage.

Un enfant dira en parlant de son père : Bo ntate (mes pères ou mes parents); en parlant de sa mère : Bo me (mes mères) et ainsi de suite. Leur politesse est poussée même jusqu'au ridicule : constamment les enfants s'interpellent en se donnant le nom de père et de mère. Une mère appelle son enfant (un bout d'homme pas plus haut qu'une botte), son père; si c'est une fillette, sa mère. Je ne vous donne que les exemples les plus frappants pour vous montrer que la traduction littérale du se-souto en français vous induit en erreur. En ce qui me concerne, je suis persuadé que la non-équivalence des mots dans les deux langues est pour beaucoup dans l'idée erronée qu'on a en Europe des tribus noires. Rien ne paraît plus touchant que d'entendre appeler les missionnaires : mon père, ma mère, expressions qui équivalent à peine à monsieur et madame, sans coup de chapeau.

Maintenant, je reviens aux événements qui ont suivi nos dernières nouvelles.

Après le départ des guerriers de Seshéké, les quelques vieux chefs chargés de garder le village me demandèrent de pouvoir s'établir sur la station sous des abris temporaires. Plus tard, ils commencèrent à rebâtir un nouveau village qui ne fait presque qu'un avec la station, non selon notre désir, mais parce que les gens trouvent plus de sécurité à s'établir à côté de nous. Aujourd'hui, le village s'augmente chaque jour de nouvelles huttes et le nombre de ses habitants est déjà considérable. Cette affluence de gens a valu de bonnes assemblées à nos deux cultes du dimanche où les femmes sont en minorité mais cependant en bon nombre déjà. Ces dernières ont aussi leur part d'instruction, pendant la semaine, sous les soins de M^{me} Jalla, et le dimanche sous ceux de ma femme. Tous ainsi, nous prenons part à l'école, à l'exception de notre invalide Ma-Bethuele. Hélas! souvent le nombre des maîtres dépasse celui des élèves; mais que deux ou trois y prennent un vrai intérêt, ils finiront par le communiquer aux autres, et nous ne méprisons pas notre tâche, quelque humble qu'elle soit. Quelles écoles auriez-vous en Europe, si l'utilité de l'instruction ne sautait pas aux yeux de tous et qu'elle ne fût une nécessité sociale? Ici rien de semblable, aussi devons-nous prendre patience et demander à Dieu de créer dans les cœurs le besoin d'apprendre, tandis qu'en Europe il est imposé par la force des choses. Kaboukou ira bientôt à la Vallée, avec nos vieux chefs, pour procéder à l'élection aux cinq postes vacants

à Seshéké : de Tahalima, Nalishua, Katukura, Oamorongoe et Koloa. Le roi a donné des ordres pour que plusieurs chefs vivant habituellement à la campagne eussent leur résidence ici, de telle manière que Seshéké soit capable de résister à un coup de main. Pour le moment, les partisans de Morantsiane sont dispersés; lui-même s'est séparé de Oamorongoe, son ancien élu; mais il n'a pu être atteint par les gens de Seshéké qui, de guerre lasse, ont cessé de le poursuivre. Le vrai danger est du côté des Ma-Tébélé, qui, au dire, de M. Westbeech préparent une incursion dans ce pays, ou du côté de Moremi (au lac Ngami).

16 août 1888. Hier nous est arrivé M. F. C. Selous qui nous a quittés aujourd'hui pour la Vallée. Il a failli périr chez les Ma-Choukouloumbé, et voici comment : Arrivé, fin avril ou mai, à Panda-Matenka, il apprit le départ de Lewanika pour la guerre et se dirigea sur Wankie, en aval des Chutes Victoria. Son plan était de descendre le Zambèze jusqu'à son confluent avec la Kafoué, puis de remonter cette dernière rivière et d'atteindre ainsi le pays des Garenganzé où était M. Arnot. Les tribus des bords du fleuve s'étant montrées peu hospitalières, il dut renoncer à son projet et se diriger du côté des Ba-Toka et des Ma-Choukouloumbé. Arrivé à une certaine ville, il rencontra des gens armés de Séthuala (Morantsiane), qui voulurent lui faire rebrousser chemin et exigèrent tout au moins des présents pour leur chef, en prédisant à M. Selous un désastre de la part des Ma-Choukouloumbé. L'explorateur poursuivit son chemin, atteignit et passa la Kafoué au bout de deux jours et fut bien reçu par un chef Ma-Choukouloumbé, dont la ville s'appelle Maninga; elle se trouve sur la Kafoué même. Pressé par ses hôtes, M. Selous passa là la journée du lendemain et tua trois antilopes qu'il donna aux maîtres du village; puis il s'assura d'un guide, en la personne du fils du chef, pour poursuivre son voyage le lendemain. Tout allait bien; à 9 heures du soir, M. Selous était sous ses couvertures, quand il vit s'approcher de son camp, rampant dans l'herbe, un homme, qui venait lui annoncer que toutes les femmes avaient quitté le village. Suspectant quelque mauvaise intention, le voyageur s'habilla, fit lever ses gens et éteindre les feux. Pendant qu'il cherchait quelques cartouches, une volée de coups de fusils et une pluie d'assagaies faillirent lui faire perdre la vie. Il se réfugia dans l'herbe et erra ainsi toute la nuit cherchant à retrouver ceux de ses gens qui avaient survécu. Ses efforts furent infructueux; il se trouva seul avec son fusil et quatre cartouches, loin de tout secours humain. Il eut d'abord à traverser la nage la Kafoué et à passer par plusieurs villages Ma-Choukouloumbé.

Exténué de fatigue, de froid et de soif, il s'arrêta la nuit suivante dans un petit village, où, pendant qu'il parlait ou essayait de parler avec les indigènes, son fusil lui fut enlevé; il fut mis en joue et dut de nouveau chercher son salut dans les hautes herbes. Privé ainsi de tout moyen de tuer du gibier, il atteignit une ville où il avait été bien reçu, chez les Ba-Toka, et où il espérait que ses gens le rejoindraient. Là, il fut poliment éconduit, de peur de représailles. Se rappelant à peu près la direction de la retraite de Morantsiane dans les montagnes, il dirigea ses pas de ce côté et atteignit enfin un village où l'on consentit à lui mon-

trer sa route. Arrivé chez Sethuala, il reçut quelque nourriture et demanda à ce chef de faire chercher son fusil volé la veille. Morantsiane y consentit, mais ses messagers échouèrent dans leur tentative et rapportèrent la nouvelle que les Ma-Choukouloumbé poursuivaient M. Selous. Sethuala s'excusa de ne pouvoir laisser son visiteur passer la nuit dans son village, et l'envoya à quelque distance lui promettant une visite et des guides. Voyant que Sethuala ne tenait pas sa promesse, M. Selous retourna vers lui et lui dit que si son désir était de le tuer, il le fit dans son propre village. Sur les promesses du chef, M. Selous retourna à son gîte et le lendemain reçut la visite et les porteurs promis qui ne l'accompagnèrent que pendant deux jours, jusqu'à un village nommé Shôma où il put se procurer d'autres guides pour Panda-Matenka. Ce ne fut que quatorze jours après l'événement qu'il rencontra ceux de ses gens qui avaient échappé au désastre; ils lui apprirent que les assaillants étaient les propres gens de Sethuala, aidés des Ma-Choukouloumbé, car les premiers seuls ont des fusils et parlent le se-kololo dont ils se servirent pour ordonner aux assaillants de veiller sur le butin.

Vous trouverez le récit complet de cette histoire dans *The Field* de Londres. M. Selous m'a autorisé à vous raconter ce qui précède. D. JEANMAIRET.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Hermann Wissmann, Ludwig Wolf, Curt von François, Hans Müller. IM INNERN AFRIKAS. Die Erforschung des Kassaï während der Jahre 1883, 1884 und 1885. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°, 457 s., 100 Abbildungen und 3 Karten, fr. 22.50. — L'importante exploration dont le récit remplit ce livre a déjà été décrite dans ses grands traits par notre journal à mesure qu'elle s'accomplissait; nous ne voulons par conséquent pas entrer dans de longs commentaires à propos de ce voyage. Il a été exécuté par quatre officiers de l'armée allemande, qui se trouvaient, dans cette circonstance, au service du roi des Belges. Au départ, le nombre des Européens de l'expédition était de huit: MM. le lieutenant Wissmann, le médecin major Wolf, le capitaine von François, les lieutenants Hans et Franz Müller, les armuriers Meyer et Schneider et le charpentier de marine Bugslag. MM. Franz Müller et Meyer moururent avant le commencement de l'exploration du Kassaï. Bugslag fut laissé à Loulouabourg pour diriger la station, de sorte que cinq Européens seulement terminèrent le voyage.

Ils avaient abordé le continent africain à Saint-Paul de Loanda; de

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.

là, remontant la vallée de la Coanza, ils étaient arrivés à Malangé ; puis, continuant leur voyage dans la direction du nord-est, ils avaient franchi un grand nombre d'affluents du Kassaï et le Kassaï lui-même et atteint Mukengué près duquel ils avaient fondé la station de Loulouabourg. En descendant la Louloua et le Kassaï ils étaient enfin parvenus à Kwamouth au confluent de ce fleuve avec le Congo. En dehors de ce grand itinéraire, le lieutenant Hans Müller avait visité Mouata Koumbana ; le docteur Wolf avait exploré le pays des Ba-Kouba ; enfin le capitaine von François avait reconnu le pays s'étendant de Loulouabourg à Mena Fenda. Une fois arrivés sur le Congo, Wissmann et Hans Müller prirent le chemin de l'Europe où ils devaient aller rétablir leur santé ; von François fit, en compagnie du missionnaire Grenfell, la reconnaissance du Loulongo et du Tchouapa ; enfin le docteur Wolf et l'armurier Schneider retournèrent au Kassaï pour rapatrier les serviteurs et porteurs noirs et achever la tâche imposée à l'expédition.

L'ouvrage qui raconte cette longue odyssée peut sans contredit se placer à côté des récits des plus grands voyageurs africains. Indépendamment de l'attrait qu'offre la narration qui fourmille de faits curieux, d'anecdotes et de piquantes scènes de mœurs, la description que font les voyageurs allemands est d'un intérêt incontestable au point de vue scientifique. Plusieurs d'entre eux sont des hommes de science : le Dr Wolf s'occupe d'anthropologie, von François de géographie proprement dite, Franz Müller de météorologie et Hans Müller de géologie et de botanique ; aussi l'ouvrage que nous annonçons est-il une source précieuse d'informations de toute nature sur cette vaste région du Kassaï, qui est de jour en jour mieux connue et qui est appelée à un grand avenir. De nombreuses gravures ornent cet ouvrage qui renferme en outre trois cartes : l'une, qui a été dressée par M. von François, indique, à une grande échelle, l'itinéraire suivi par les voyageurs. La seconde montre quel était l'état des connaissances sur la région située au sud du Congo avant l'expédition du Kassaï. Enfin la troisième fournit au lecteur l'état de l'exploration dans l'Afrique centrale en 1887. Nous formons le vœu que cet important ouvrage soit bientôt traduit en français.

Curt von François. DIE ERFORSCHUNG DES TSCHUAPA UND LULONGO. REISEN IN CENTRAL-AFRIKA. Leipzig (F. A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°. 220 p. 33 Abbildungen, 12 Kartenskizzen und 1 Uebersichtskarte, fr. 7,50. — Cet ouvrage fait suite en quelque sorte au récit publié par MM. Wissmann, Wolf, von François et Muller sous le titre : *Im Innern Afrikas.*

Die Erforschung des Kassai während der Jahre 1883, 1884 und 1885. C'est en effet dans les mois qui suivirent son arrivée au Congo, au retour de son expédition au Kassai en 1885, que M. von François eut l'occasion d'explorer le Loulongo et le Tchouapa. Il effectua ce voyage sur le petit vapeur le *Peace*, appartenant à la mission baptiste et en compagnie du missionnaire Grenfell, bien connu par ses explorations. Le voyage ne fut pas long, car il ne dura guère que deux mois et demi, du commencement d'août au milieu d'octobre 1885; cependant la route parcourue est considérable, grâce à la bonne marche du bateau qui se comporta vaillamment; les résultats acquis sont aussi d'une réelle importance au point de vue géographique.

Le récit commence par le départ de Léopoldville et le voyage sur le Congo de Léopoldville à Kwamouth, station bâtie au confluent du Kassai et du Congo. De là, le *Peace* se dirige sur la station de l'Équateur et ensuite vers l'embouchure du Loulongo, où se trouvait une station du même nom qui a été abandonnée. On est étonné du peu de temps que mirent les voyageurs à remonter le Loulongo sur plusieurs centaines de kilomètres. D'un jour à l'autre leur bateau franchissait en moyenne 50 kilomètres, distance calculée sur la carte, sans tenir compte des sinuosités du fleuve. Partis de l'embouchure du Loulongo le 22 août, ils étaient arrêtés par des embarras d'arbres et de plantes, le 4 septembre, dans une région située à 22° et quelques minutes de longitude orientale de Greenwich et à quelques minutes au nord de l'Équateur. Ils redescendirent ensuite le fleuve, explorèrent le cours tout à fait inférieur d'un de ses affluents de droite, le Lopouri, et se retrouvèrent le 11 septembre à l'embouchure du Tchouapa qu'ils se mirent à remonter. Là, la marche fut plus lente. Le Tchouapa et son affluent la Bussera, dont ils explorèrent aussi le cours inférieur, décrivent de nombreux méandres. Le 7 octobre les voyageurs s'arrêtaient près du 23° de longitude est de Greenwich. Le voyage de retour fut rapide, car le 20 du même mois ils arrivaient à Léopoldville.

Ainsi ce voyage a fixé d'une manière positive le cours moyen et inférieur de deux grands affluents du Congo. D'autres termineront l'œuvre commencée en explorant le cours supérieur; mais il n'y aura probablement pas de modification à apporter au tracé de la partie relevée par les deux voyageurs, car M. von François est avant tout un géographe ayant l'habitude de faire la détermination astronomique des localités et engagé comme tel dans la grande expédition du Kassai. Son livre renferme un grand nombre de croquis cartographiques intercalés dans le texte et

fournissant à une grande échelle le détail de certaines parties de l'itinéraire parcouru. En outre, il se termine par une fort belle carte au $1/2000000$ représentant le cours du Congo près de l'Équateur, les cours du Loulongo et du Tchouapa, enfin celui de l'Oubangi dans la partie inférieure. Les deux lacs Mantoumba et Léopold II et l'embouchure du Kassaï y figurent aussi. Cette région des confluent de quatre grands fleuves est certainement une des plus importantes du bassin du Congo. C'est un point central d'où l'on peut se transporter rapidement par eau dans toutes les directions. Peut-être sera-ce plus tard le lieu d'établissement d'une grande ville, de la station principale de l'État du Congo.

La narration de M. von François n'est pas seulement importante par les renseignements précieux qu'elle fournit au point de vue géographique; elle l'est aussi par les indications de toute nature qu'elle renferme, par les remarques sur la météorologie, l'hydrographie, l'ethnographie, la botanique et la zoologie. Une des parties les plus intéressantes est la description du peuple nain des Batoua, que les voyageurs rencontrèrent sur le Tchouapa. A côté des renseignements scientifiques écrits dans le style qui convient à la science, M. von François a aussi la note gaie. Bien des scènes racontées avec *humour* reposeront le lecteur de la partie sérieuse du récit. Le volume de M. von François est un livre qu'il faut lire pour être au courant de l'exploration africaine dans la région équatoriale. Il complète, comme nous l'avons dit, l'ouvrage de MM. Wissmann, Wolf, Müller et von François sur l'expédition du Kassaï et montre les immenses services que ces voyageurs ont rendu à la science en déterminant le cours de ces affluents méridionaux du Congo, si importants par leur volume et leur navigabilité.

P. Trivier. ALBUM DE LA MISSION ROMANDE. Lausanne (Georges Bridel), 1888, 30 pl. en phototypie et carte, fr. 4.50.— Nous avons reçu les premières planches phototypiques d'un album qui offrira un tableau pittoresque de la mission romande aux Spelonken (Transvaal) et à la baie de Delagoa. Chaque planche sera accompagnée d'une notice. Il y aura une série de portraits de tout le personnel de la mission depuis les premières années jusqu'à maintenant; une autre série de vues des stations; puis des scènes de voyage, entre autres deux traversées de rivières, l'une celle de la Tabie, l'autre celle de l'Olifant-River; une collection de curiosités indigènes, photographiée et reproduite en phototypie. Une bonne carte d'après celle de M. Henri Berthoud publiée par l'*Afrique explorée et civilisée*. Le tableau historique de la mission sera aussi com-

plet que les documents possédés par le Comité de Lausanne permettent de l'être. Les planches, exécutées par la maison Thévoz, de Genève, seront sur onglets et l'album sera relié en jolie percale. La modicité du prix le met à la portée d'un très grand nombre de personnes. L'éditeur compte qu'il pourra être mis en vente les premiers jours de décembre.

Adolphe Burdo. STANLEY, SA VIE, SES AVENTURES ET SES VOYAGES. Paris, (Librairie illustrée), 1888, in-8°, 319 p., fr. 3,50. — Comme c'est le cas pour la plupart des grands hommes qui occupent l'attention publique, la biographie de Stanley est prête depuis longtemps dans les bureaux de rédaction des principaux journaux et chez les écrivains qui suivent la marche des faits quotidiens. On n'attend que la nouvelle officielle de sa mort pour publier l'article préparé ou pour faire paraître le volume écrit depuis longtemps. M. Burdo n'a pas attendu ce moment. L'intérêt qui s'attache au nom de Stanley et au mystère qui entoure le sort de son expédition est si grand, que le livre qui raconte la carrière si mouvementée de ce grand homme ne peut être accueilli qu'avec faveur par le grand public. Du reste, l'ouvrage vaut la peine d'être lu : c'est un résumé de la vie de Stanley depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure où il disparut avec ses noirs dans la région inconnue; résumé écrit sous la forme d'un roman des plus attachants, avec une verve, une richesse de termes et de figures qui en rendent la lecture facile. Et du reste, la vie de Stanley n'est-elle pas celle d'un héros de roman? Cet homme qui fut tour à tour marin, soldat confédéré, prisonnier à la veille d'être fusillé, reporter des grands journaux américains, explorateur africain et fondateur de royaume, n'a-t-il pas eu l'existence la plus extraordinaire que l'on puisse rêver? M. Burdo décrit clairement et en détail le premier voyage de Stanley à la recherche de Livingstone, le second voyage au Victoria et au Congo, la fondation de l'État indépendant, enfin les circonstances qui amenèrent Stanley à partir pour délivrer Emin-pacha. Pour l'auteur, Stanley n'a pas été victime de son courage et de ses grandes pensées; il le croit vivant, en train d'établir l'influence ou le protectorat anglais sur le Haut-Nil. « En dépit des apparences, dit-il, je persiste à croire qu'un jour je rouvrirai ce livre pour y ajouter quelque odysée nouvelle du hardi voyageur; il faut s'attendre à tout de la part de Stanley et de sa complice, la fortune. »

Dr Philipp Paulitschke. HARRAR. FORSCHUNGSREISE NACH DEN SOMAL- UND GALLA-LÄNDERN OST-AFRIKAS. Nebst Beiträgen von Dr Günther,

Ritter von Beck, L. Ganglbauer und Dr Heinrich Wichmann. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°, 557 p., 50 Abbildungen, 1 Tafel und 2 Karten, fr. 18,75. — Parmi les innombrables voyages dont l'Afrique a été le théâtre durant ce siècle, il en est peu qui aient revêtu un caractère exclusivement scientifique. On comprend que, dans une contrée peu connue, les explorateurs s'attachent surtout à reconnaître le pays, sa forme générale, son relief, son réseau hydrographique et la situation de ses localités. Ce n'est que plus tard, lorsque la sécurité règne, que viennent les savants pour étudier d'une manière approfondie la géologie, la flore, la faune et l'ethnographie de la contrée. L'Amérique n'a été reconnue à ce point de vue par Humboldt que trois siècles après sa découverte, et ce n'est qu'à notre époque que Richthofen a initié le monde savant aux conditions physiques et naturelles de la Chine.

L'Afrique n'a pas encore eu son Humboldt ou son Richthofen, mais il semble qu'elle n'attendra pas aussi longtemps que le Nouveau Monde et l'Asie pour être étudiée scientifiquement. Duveyrier, Nachtigal, Holub, ont indiqué la voie à suivre, et à mesure que la topographie du sol est mieux connue, les explorateurs pénètrent de plus en plus les mystères du règne minéral et du monde organique.

L'ouvrage que nous annonçons en est une preuve frappante. Cette monographie de Harrar et du territoire avoisinant est un monument de science, où les géologues et les naturalistes trouveront une base pour leurs études. Ce n'est pas que le voyage ait été bien long. Le 1^{er} janvier 1885, MM. Paulitschke et Hardegger s'embarquaient à Trieste pour faire voile vers Port-Saïd et Aden ; de là ils traversaient le golfe d'Aden et abordaient sur la côte d'Afrique, à Zeïla, le 24 janvier. Le 29, ils en partaient et se dirigeaient sur Harrar par la route la plus courte, qui, pour une notable partie du parcours, différait des itinéraires ordinairement suivis. Passant par Dabab, Heussa, Bia Kabôba, Dchaldessa, ils arrivaient à Harrar le 15 février, et cette ville devenait, pour trois semaines environ, le centre de leurs études et de leurs excursions. Le 20 février, ils allaient visiter le lac Haramaja, situé à l'ouest de Harrar, lac salé de couleur bleu foncé, très profond, mais assez peu étendu. Du 27 février au 2 mars, ils employaient quelques jours à faire un voyage vers le sud, jusqu'à Bia-Worâba, à la limite méridionale du territoire autrefois soumis aux émirs de Harrar. Le 9 mars, ils partaient de Harrar pour revenir à Zeïla, à peu près par la même route ; ils y arrivaient le 18, faisaient voile sur Berbera et quittaient ce dernier port le 27 mars pour revenir en Europe par Aden et Suez.

Il est évident que, malgré la facilité relative avec laquelle les deux voyageurs accomplirent leur exploration, grâce à la haute protection du khédive et des représentants de l'Angleterre et de l'Allemagne, malgré leur savoir, leur talent d'observation et leur activité infatigable, le séjour de deux mois qu'ils firent sur le sol africain ne leur a pas permis de trouver toute la matière de ce volume compact de 557 grandes pages. Ils avaient dû se préparer de longue date à cette expédition et recueillir tous les documents nécessaires ; leur voyage leur a donc servi surtout à contrôler ou à confirmer leurs études antérieures.

M. Paulitschke a divisé son ouvrage en deux parties. Dans l'une, intitulée partie descriptive, il raconte son voyage, en donnant au cours du récit une quantité énorme de renseignements, particulièrement sur les quatre localités d'Aden, de Zeïla, de Harrar et de Berbera, et, en outre, sur le pays qu'il a parcouru, sa nature géologique, sa flore, sa faune et ses habitants. Dans la seconde partie, qui a pour titre : partie scientifique, les résultats de l'expédition sont consignés en détail. On y trouve en particulier l'indication des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques faites par les voyageurs, une étude du pays visité au point de vue botanique et géologique, une nomenclature des coléoptères recueillis, divers documents historiques sur Harrar, enfin une notice touchant la linguistique.

Des gravures en grand nombre ornent cet ouvrage ; la plupart sont des reproductions de photographies. L'une des plus intéressantes est une vue à vol d'oiseau de la ville de Harrar, qui donne une excellente idée de la cité, ainsi qu'on peut s'en convaincre par une comparaison avec le plan de la ville, que l'ouvrage renferme aussi. Le livre se termine par deux cartes qui permettent de suivre pas à pas la marche de l'expédition. Tout autour de la carte se trouvent des cartons, dont l'un est un profil de la route parcourue ; on y constate que Harrar se trouve à l'altitude de 1856 mètres. A partir de Zeïla, le terrain s'élève lentement, puis assez rapidement, jusqu'à un seuil ou ligne de partage des eaux, que l'expédition a franchi à Égô (2263 mètres). De là, le terrain s'abaisse dans la direction de Harrar, et la pente se prolonge, mais assez faiblement, vers le sud. Bia-Worâba, le point extrême atteint par M. Paulitschke, se trouve à une hauteur de 1689 mètres.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA NEUVIÈME ANNÉE

BULLETIN MENSUEL et NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Pages 3, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 317, 349.

CORRESPONDANCE

Pages	Pages
Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. P. Berthoud..... 56	Lettre de Sefoula, de M. le D ^r H. Dardier. 154
Lettre de M. H. Châtelain sur la côte occidentale d'Afrique..... 83	Lettres de Seshéké, de M. D. Jeanmairet..... 156, 283
Lettres de Prétoria et de Tati, de M. A. Demaffey..... 123, 280, 314	Lettre de Schöneberg, de M. le D ^r Hans Schinz..... 157
	Lettre de Berlin, du D ^r Schweinfurth... 282

ARTICLES DIVERS

Le pays des Garenganzé..... 16	Les sauterelles en Algérie..... 241
Expédition portugaise au pays du Mouata Yamvo..... 22	Les prisonniers du mahdi..... 248
Extension de l'influence arabe en Afrique. 46	Dernières nouvelles de Khartoum..... 268
Le commerce et la navigation entre l'Algérie, la Tunisie et la France..... 80	Un exemple de l'influence des Arabes dans l'Afrique centrale..... 272
Le commerce de la gomme arabique.... 115	Extension du protectorat britannique à la Côte d'Or..... 277
La ramie en Algérie..... 117	Coup d'œil sur les progrès accomplis depuis un siècle dans la connaissance de l'Afrique..... 305
Reconnaissance de l'Oubangi, par MM. Van Gele et Liénart..... 147	L'Angleterre et l'Allemagne dans l'Afrique orientale..... 334
Expédition de MM. Capello et Ivens à travers l'Afrique de 1884 à 1885.... 182	Le progrès en Tunisie..... 365
L'Ou-Ganda, l'Ou-Nyoro et l'Égypte équatoriale..... 215	

BIBLIOGRAPHIE

Banning (E.) : Le partage politique de l'Afrique..... 287	Bel Kassem ben Sedira : Cours de langue kabyle..... 222
Baumgarten (J.) : Deutsch Afrika und seine Nachbarn im schwarzen Erdtheil. 154	Bentley (H.) : Life on the Congo..... 32
	Bentley (H.) : Dictionary and Grammar

	Pages		Pages
of the Kongo language as spoken at San Salvador.....	124	<i>Imbert (Hugues)</i> : Quatre mois au Sahel.....	159
<i>Böttcher (Ernst)</i> : Orographie und Hydrographie des Kongobeckens.....	189	<i>Kayser (F. Dr.)</i> : Aegypten einst und jetzt.....	191
<i>Burdo (A.)</i> : Stanley, sa vie et ses voyages.....	376	<i>Keller (C.)</i> : Reisebilder aus Ostafrika und Madagascar.....	91
<i>Bussidon (Ch.)</i> : Abyssinie et Angleterre.....	188	<i>Leroux (J.-M.)</i> : Essai de dictionnaire français-haoussa et haoussa-français... ..	223
<i>Buttner (C.-G.)</i> : Zeitschrift für afrikanische Sprachen.....	59	<i>Leroy-Beaulieu (P.)</i> : L'Algérie et la Tunisie.....	93
<i>Campou (Ludovic de)</i> : La Tunisie française.....	31	<i>Naville (Édouard)</i> : Goshen and the Shrine of Saft el Henneh.....	63
<i>Clavenad (P.)</i> : Une mission dans le sud Oranais.....	127	<i>Neumayer (Dr.)</i> : Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen.....	316
<i>Commissao de Cartographia</i> : Cartes (six) des territoires portugais.....	317	<i>Paulitschke (Ph. Dr.)</i> : Harrar.....	376
<i>Coguilhat (Camille)</i> : Sur le haut Congo.....	252	<i>Piesse (Louis)</i> : Algérie et Tunisie.....	61
<i>Danckelmann (Freiherr von)</i> : Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten.....	255, 347	<i>Reclus (Élie)</i> : Nouvelle géographie universelle, t. XIII. L'Afrique méridionale.....	315
<i>Delavaud (Louis)</i> : La politique coloniale de l'Allemagne.....	128	<i>Réveillaud (Eugène)</i> : Une excursion au Sahara algérien et tunisien.....	347
<i>Dupont (Ed.)</i> : Conférences sur mes explorations géologiques au Congo.....	254	<i>Schmidt (K.-W. Dr.)</i> : Zanzibar.....	125
<i>Du Verge</i> : Madagascar et peuplades indépendantes abandonnées par la France.....	26	<i>Soleillet (Paul)</i> : Voyage à Ségou.....	27
<i>Farini (A.-G.)</i> : Huit mois au Kalabari.....	29	<i>Soyaux (Hermann)</i> : Deutsche Arbeit in Afrika.....	126
<i>Fournel (Marc)</i> : La Tripolitaine.....	30	<i>Thys (Albert)</i> : Au Congo et au Kassai. Le Kassai et la Louloua, de Kwamouth à Loubo.....	319
<i>François (Curt von)</i> : Die Erforschung des Tschuapa und Lulongo.....	373	<i>Tissot (Victor)</i> : L'Afrique pittoresque.....	90
<i>Frey (H.)</i> : Campagne dans le haut Sénégal et le haut Niger.....	286	<i>Tissot (V.) et Amero (C.)</i> : Au pays des nègres.....	160
<i>Haurigot (H.)</i> : Le Sénégal.....	60	<i>Trivier (P.)</i> : Album de la mission romande.....	375
<i>Hellgreve (Rudolf)</i> : Aus deutsch Ost-Afrika.....	95	<i>Veth (Daniel)</i> : Reisen in Angola.....	58
<i>Henrici (Ernst Dr.)</i> : Das deutsche Togo-gebiet und meine Afrikareise.....	192	<i>Welwitsch (Dr.)</i> : Quelques notes sur la géologie d'Angola.....	348
		<i>Wismann (H.), Wolf (L.), von François (C.), Müller (H.)</i> : Im Innern Afrikas.....	372

CARTES

Itinéraires de la Méditerranée occidentale.....	96	Carte d'Afrique indiquant les régions connues ou inconnues de ce continent d'après celle du prof. A. Supan, des Mittheilungen de Gotha et le croquis politique de l'Afrique par A.-J. Wauters.....	320
Le Congo moyen et l'Oubangi-Ouella. — Cours de l'Oubangi entre les chutes de Zongo et le pays des Yakoma.....	160		
Itinéraire de MM. Capello et Ivens.....	192		

